LE SAINT TRAVAIL
DES MAINS

IMPRIMATUR.

Atrebati, die 12 Junii 1896.

In festo S. S. Cordis Jesu.

Z. Liénard, Vic. Gen.

LE

SAINT TRAVAIL DES MAINS

OU

LA MANIÈRE DE GAGNER LE CIEL

PAR LA PRATIQUE DES ACTIONS MANUELLES

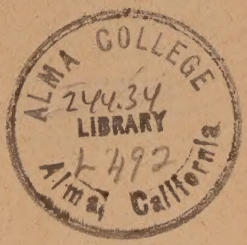
Ouvrage autant utile que nécessaire aux Religieux et Religieuses qui sont occupés aux offices de Marthe.

Par le R. P. Thomas LE BLANC, S. J.

Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini.
(*Psalm.* LXX, 15.)

IV^e^ Édition revue avec soin par un Père de la même Compagnie.

TOME I



MONTREUIL-SUR-MER
(Pas-de-Calais)
IMPRIMERIE N.-D. DES PRÉS

PARIS. — VIC ET AMAT
Libraires-Editeurs
11, RUE CASSETTE, 11

MDCCCXCVI

44129

APPROBATIONS DES DOCTEURS.

Je soussigné, Docteur et Professeur en la sacrée Faculté de Théologie, certifie avoir lu attentivement le livre intitulé : *Le saint Travail des mains, ou la manière de gagner le Ciel par la pratique des actions manuelles,* composé par le Révérend Père Thomas Le Blanc, Provincial de la Compagnie de Jésus en la Province de Champagne, et que je n'y ai trouvé aucune chose contraire à la pureté de la foi et à l'intégrité des mœurs ; au contraire la doctrine de l'auteur ressent la piété et explique tout ce qui est nécessaire pour arriver au haut de la perfection religieuse, et principalement de la vie active qu'on attribue à Marthe, par où on y peut arriver doucement et généreusement. C'est pourquoi, comme par la gravité des sentences, par la variété d'agréables arguments d'une solide piété, et par la facilité avec laquelle l'auteur s'explique, j'estime qu'il sera profitable à tous; ainsi je crois qu'on n'en doit point priver le public.

A Rheims, le 6 août 1658.

DANIEL ÉGAN.

Je soussigné, Docteur en la Faculté de Théologie de Rheims, et Curé de Saint-Julien du dit Rheims, certifie avoir vu le livre intitulé : *Le saint Travail des mains, ou la manière de gagner le Ciel par la pratique des actions manuelles,* composé par le Révérend Père Thomas Le Blanc, de la Compagnie de Jésus, et Provincial en la Province de Champagne ; et de n'avoir rien trouvé audit volume qui ne soit conforme à la doctrine catholique, et digne d'être mis en lumière, et qui ne soit très utile et très profitable à toutes les personnes, tant religieuses que dévotes.

A Rheims, le 26 août 1658.

J. CRUCHART.

FACULTÉ DU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL DE LA PROVINCE DE CHAMPAGNE.

Je soussigné, Provincial de la Compagnie de Jésus en la Province de Champagne, permets que le livre intitulé : *Le saint*

Travail des mains, ou la manière de gagner le Ciel par la pratique des actions manuelles, composé par le Révérend Père Thomas Le Blanc, Religieux de notre Compagnie, Docteur en Théologie, soit imprimé, puisqu'il a l'approbation de trois Théologiens qui l'ont examiné.

Fait à Dijon, ce 12 juin 1658.

NICOLAS ROGER.

LA part de Magdelène, c'est-à-dire, la vie contemplative ayant été amplement, doctement et saintement traitée par diverses et pieuses plumes, il semblait que celle de Marthe, qui est l'active, eût été ou négligée, ou légèrement touchée. Par conséquent nous avons grand sujet de nous réjouir de ce que le Révérend Père Thomas Le Blanc, à présent Provincial de la Compagnie de Jésus en la Province de Champagne, a adroitement satisfait à cette lacune par *Le saint Travail des mains, ou la manière de gagner le Ciel par la pratique des actions manuelles,* qu'il a composé, dans lequel je n'ai rien trouvé de contraire aux bonnes mœurs, ni à la foi catholique ; aussi estimé-je qu'il mérite d'être donné au public.

Fait à Lyon, ce 13 mars 1661.

DEVILLE, V. Gén. Subst.

PERMISSION.

VU l'approbation ci-dessus, je juge très utile l'impression de ce livre, intitulé : *Le saint Travail des mains, ou la manière de gagner le Ciel par la pratique des actions manuelles,* composé par le Révérend Père Thomas Le Blanc, Provincial de la Compagnie de Jésus en la Province de Champagne.

A Lyon, ce 15 de mars 1661.

L'ABBÉ DE St-JUST, Vic. gén.

AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE

LE RÉVÉREND PÈRE

DOM PEGON

GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES CHARTREUX

L'AFFECTION singulière qu'il a plu à Votre Révérendissime Paternité, et à tous vos vénérables Pères et Religieux, de témoigner en tout temps à notre Compagnie, m'oblige non seulement d'en avoir de sensibles ressentiments au cœur ; mais aussi de vous en faire paraître mes reconnaissances.

I. *Dès la première naissance de la Compagnie, lorsqu'elle était encore dans son berceau, elle fut attaquée par toutes les furies de l'enfer ; la Charité et le zèle de vos Prédécesseurs vinrent au secours de saint Ignace et de tous ses enfants, les fortifiant par leurs conseils, les animant par leurs ardeurs, les soutenant par leur autorité, les rendant victorieux par l'efficacité de leurs prières et par les mérites de leurs saintes actions. Ils firent alors une sainte profusion, qui a été d'un profit inestimable à toutes les Nations de la Terre, en leur communiquant tous leurs Trésors spirituels et leur en donnant une entière participation, comme s'ils eussent été les mem-*

bres de votre sainte Communauté ; et, par un excès de bonté, ils étendirent ce don très précieux à toute leur postérité. De sorte que tous les hommes apostoliques qui ont travaillé dans la Chine, dans le Japon, dans les Indes, dans le Brésil, le Pérou, le Canada et tout le reste du monde, parmi les Hérétiques, les Schismatiques, les Turcs et les Infidèles, ont porté avec eux cette force intérieure, qui a tellement renforcé leur courage, que les Vents, les Orages, les Pirates, les Bourreaux, les Tyrans et toute la rage des Démons n'ont pu empêcher leur zèle de s'exposer à tous les périls les plus évidents, et aux tourments les plus étonnants et les plus cruels.

L'éclat de la Vertu des Chartreux, reconnus de tout le monde pour des hommes célestes, fit d'abord rejaillir sur nos premiers Pères une splendeur si aimable et si brillante qu'elle ravit d'admiration tous les peuples, qui jugèrent que ceux-là méritaient leur amour et leur bienveillance qui étaient dans votre agrément et approbation.

II. *Chacun sait que votre saint Ordre est né dans le miracle, et que Dieu, par une providence admirable et par un amour singulier envers vous, a fait sortir les Morts du plus profond et du plus ténébreux des abîmes, pour vous élever au Ciel et vous y donner une éclatante couronne de gloire.*

Saint Bruno prit la vie là où ce malheureux Docteur qui déclara publiquement ses crimes et ses supplices, avait trouvé la mort ; et dans la vue de cette obscurité il se fit une étoile de la première grandeur, pour paraître sous cette figure dans une merveilleuse lumière, avec ses six Compagnons, à saint Hugues, évêque de Grenoble. Ils se logèrent près du

ciel, sur des Montagnes fort hautes et presque inaccessibles, pour converser, par cet éloignement de la Terre et des Hommes, dans une plus grande paix et dans une plus grande assiduité avec les Anges, et avec leur Créateur et Rédempteur.

Cette manière de vie les fit estimer dans toute l'Europe, plutôt des Esprits célestes que des Hommes de cette Terre de misères ; et de fait, saint Bernard, dont les yeux très perçants pénétraient jusqu'au fond des cœurs, les prit pour des Anges. Vous savez qu'en l'Épître qu'il écrit à ceux qui vivaient au Mont-Dieu, il leur parle en ces termes : « Votre profession est très sublime et très élevée au-dessus du commun des hommes. Elle va de pair avec les Esprits bienheureux, et possède une pureté Angélique. Vous n'avez point seulement voué toute la sainteté possible, mais la perfection de toute la sainteté, et le comble de toute la perfection consommée. » Et Pierre de Blois assure que « vos Maisons sont plutôt une demeure d'Anges, que des Monastères d'hommes mortels, et sujets aux passions et déréglements de la nature corrompue. »

III. *Les Anges mêmes sont descendus du Ciel pour confirmer cette vérité, en se rendant visibles à plusieurs de vos Religieux, en les soulageant dans leurs besoins, les renforçant dans les attaques, les couronnant dans leurs victoires. Ils ont éclairé leurs Oraisons, les ont transportés hors d'eux-mêmes, dans des extases et des ravissements admirables ; ils ont fortifié leurs actions et béni toutes leurs entreprises.*

Ces Esprits de lumière ont estimé qu'un des meilleurs moyens d'éclairer les peuples, est de vous bâtir des Monastères dans les Provinces. Pour cette raison, ils en ont marqué le lieu et tracé le plan, comme

celui qui désigna la place où l'on construirait le Mont-du-Sauveur, près d'Erfort, en Allemagne. Il y parut dans une si rayonnante splendeur, et dans une si aimable et si charmante beauté, que le Maître Architecte, à qui il s'était rendu visible, certifia qu'il perdrait volontiers le meilleur de ses yeux, pour jouir encore une seule fois de cette vue si ravissante[1].

IV. *La glorieuse Vierge a pris votre saint Ordre sous sa protection, consolant ceux qui étaient inquiétés de quelques tentations, fortifiant les faibles, encourageant et maintenant les forts, donnant de nouvelles lumières aux mieux éclairés, et de célestes ardeurs aux plus enflammés. Dès le commencement, elle envoya saint Pierre à vos premiers Pères que saint Bruno avait mis dans la Chartreuse, près de Grenoble, et les assura par sa bouche qu'elle ne les abandonnerait jamais, et les prendrait toujours en sa particulière sauvegarde, moyennant qu'ils dissent tous les jours l'Office que l'Église a ordonné en son honneur. Cette promesse s'est trouvée très véritable dans tous les siècles, et jamais l'assistance de cette Reine du Ciel n'a manqué à votre sainte Religion, ni à aucun de ses Enfants.*

V. *Le Saint-Esprit vous communique ses ardeurs avec une telle abondance, et dans des feux si embrasés, que le Cardinal Jacques de Vitry appelle votre Religion, la Fournaise du Saint-Esprit, qui purge l'or et sépare l'écume de l'argent. Dans ce sacré creuset se forment des hommes tout d'or et tout de feu, pour allumer, par leur charité et par la chaleur de*

[1] Serarius, liv. V, *Hist. Mog.*, p. 861.

leur zèle, les brasiers de l'amour divin par toute l'Église.

VI. *La Très Sainte Trinité a déclaré dans plusieurs admirables visions, et par des prodiges au delà des forces de la Nature, que tout votre Ordre est composé de Saints, et le glorieux saint Bernard, très éclairé en ces matières, donne cet auguste Nom à tous vos Religieux.*

Quel prodige plus notable, plus surprenant, et plus à notre propos que celui qui arriva l'an 1450 ? Un jeune homme, étant ressuscité dans la ville de Rome, au milieu d'une très nombreuse assemblée de peuple, aperçut dans la foule un Chartreux. A l'instant, épris d'une sensible joie, il accourt à lui, prend son habit à la main, et s'écrie : « Sachez, mes frères, que le ciel est rempli de Religieux habillés de cette sorte [1]. »

Un Religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme (renommé pour ses vertus, et pour la singulière communication qu'il avait avec Dieu, qui lui déclarait plusieurs secrets, et l'animait à la perfection par d'excellentes visions) étant revenu à lui, après un ravissement qui l'avait transporté en Paradis et lui avait montré les merveilles qui y sont renfermées, son Supérieur l'interrogea s'il avait vu dans ce séjour de bonheur quelques Chartreux, qui mènent une vie si étonnante par leur retraite et par leur austérité si exemplaire. « Oui, oui, mon Père, lui dit-il, j'y en ai aperçu une si grande quantité, qu'ils y paraissent comme de nombreux essaims d'Abeilles sacrées, et je vous assure que le Ciel en est tout plein. »

[1] Petrus Dorlandus, liv. V, ch. xxvi.

VII. *Les Morts mêmes parlent à la louange de votre saint Ordre, qui sanctifie tous ses enfants. Un Novice, incité à la fuite par l'ennemi de son bonheur, avait déjà fait quelques pas pour son retour au siècle de corruption, et passait par le Cimetière où l'on enterrait les Religieux. Alors les Ames de ces fervents Serviteurs de Dieu l'arrêtèrent au passage, et, lui apparaissant dans un merveilleux brillant de gloire, lui dirent : « Retournez promptement à votre Cellule, reprenez votre habit, et maintenez-vous dans une constante persévérance. Nous vous assurons, par le nom du Dieu vivant, que tous ceux qui sont enterrés dans ces tombeaux sur lesquels vous passez sont Saints, et jouissent en ce moment de la glorieuse vue de leur Créateur, à la réserve d'un seul*[1]. »

VIII. *Et en vérité, quel moyen y a-t-il de ne se point sanctifier dans la retraite d'une solitude qui tient l'âme comme dans une forteresse inaccessible à tous les ennemis qui ont conjuré notre ruine, qui dompte les plus vives et les plus farouches passions, par une abstinence de viande si rigoureuse qu'elle ne change pas même à la vue d'une mort certaine, et par des jeûnes qui durent presque toute l'année, et qui enfin attache l'âme à son souverain Bien par des oraisons si fréquentes et si longues, qu'elles occupent presque tout le jour et toute la nuit, dans les églises en la présence du Saint Sacrement, et au milieu d'un grand nombre de Serviteurs de Dieu, comme au milieu d'autant de Chérubins et de Séraphins, qui par une extase d'amour s'écrient sans cesse : Saint, Saint,*

[1] Petrus Sutor in *Chron.* ann. 1350.

Saint est le Dieu des armées ; Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit ?

IX. *Ces considérations me font concevoir pourquoi les Peuples, les Princes, les Évêques et les Souverains Pontifes ont donné des noms si vénérables et si augustes à vos Monastères. Les uns sont appelés l'Échelle-du-Ciel, la Porte-du-Ciel, le Mont-Dieu, le Trône de la Sainte-Trinité. Les autres se nomment la Porte de la Bienheureuse-Vierge-Marie, sa Fontaine, son Jardin, et son Trône. Les autres s'appellent le Val-de-Grâce, le Val-des-Vertus, le Val de Tous-les-Saints, le Mont-des-Anges.*

X. *Je ne m'étonne plus des éloges que tous les Écrivains et tous les Docteurs donnent à une si céleste et si divine Religion. Thomas à Kempis nomme votre sainte Congrégation, la Lumière de la vie, et Laurent de Liége assure qu'elle est l'Élite et la Fleur de tout le monde. Les Papes, comme les Vicaires de Jésus-Christ, l'ont constituée l'Asile et le Port de tous les hommes du siècle, et le dernier refuge des Religions les plus austères et les plus éclatantes en probité et en science, donnant une générale permission à tous les autres Religieux qui ne trouvent point à leur gré assez d'union avec Dieu dans leurs Monastères, de la chercher dans vos Cellules et dans votre Chœur.*

XI. *Ils savent très bien, par une longue expérience de tant de siècles, que le relâche, si ordinaire dans les plus élevées et glorieuses entreprises, n'a jamais trouvé aucun lieu dans vos Cloîtres ; mais que l'exactitude au silence, la demeure en la solitude, la vigilance et les visites des Supérieurs, ont non seulement maintenu les Règles dans une fermeté inébranlable,*

mais ont aussi conservé les Religieux dans une perfection qui se rend plus remarquable et plus exemplaire dans le progrès.

XII. *Cette parfaite vertu a pris de si profondes racines dans les Monastères, qu'elle a produit des fruits admirables dans les dignités Ecclésiastiques; plusieurs en ayant été tirés contre leur gré, pour être Évêques, Archevêques, Légats apostoliques et Cardinaux, et dans la splendeur et exaltation de leur pourpre, ayant maintenu et augmenté l'Humilité, la Charité, le zèle du salut du Prochain, et toutes les vertus, sans excepter l'intime union avec Dieu.*

Nicolas Albergati, Évêque de Bologne, Cardinal et grand Pénitencier, Légat en plusieurs royaumes,
Aymo, Archevêque de Tarentaise,
Guillaume, Archevêque d'Ambrun,
Humbert, Archevêque de Vienne,
Saint Anthelme, Évêque de Bellay,
Saint Étienne, Évêque de Die,
Saint Artaud, Évêque de Bellay,
Saint Hugues, Évêque de Lincolne, en Angleterre, et les autres, en sont des témoins sans reproche.

XIII. *Ils ont profité non seulement à eux-mêmes et à quelques particuliers, mais aussi à toute l'Église, qu'ils ont soutenue par leurs prières et mortifications, et maintenue par leur autorité et par leur ferveur contre les Hérétiques et les Schismatiques.*

Les Chartreux furent les premiers qui reconnurent Alexandre III pour Vicaire légitime de Jésus-Christ et Chef de son Église. Ce qui donna un tel poids à cette affaire d'une si haute importance, qu'il fut reconnu incontinent par les François, par les Espagnols et par les Anglois qui rejetèrent entièrement

l'Antipape, lequel causait une périlleuse division[1].

XIV. *Si leurs Oraisons, leurs avis et leurs industries ne suffisent pas pour arrêter la fureur de l'impiété, ils s'efforcent d'éteindre ses feux par leur sang. L'Angleterre en donne des marques signalées en toutes ses Provinces. Jean, Prieur de Londres; Robert Laurent, Prieur de Belleval; Augustin de Bebster, Prieur de la Visitation de la Bienheureuse-Vierge-Marie; Hunfride Middermone, Sébastien Nudegate, Guillaume de Meuve, et une infinité d'autres en sont de fidèles témoins.*

Les Pays-Bas ont vu avec étonnement la constance des Chartreux dans Ruremonde, où la plupart furent martyrisés par les Hérétiques Calvinistes, dans les tumultes qu'ils excitèrent pour leur fausse liberté. Les uns y furent tués à coups d'épée, les autres transpercés avec des épieux et des hallebardes; les autres arquebusés, les autres traînés par les rues et étranglés; quelques-uns assommés à coups de hache, les autres tués à coups de poignard et tourmentés par de très cruels supplices.

Ce serait un discours infini, si je voulais parcourir tous les Saints et tous les Martyrs de l'Ordre. Je me contenterai d'ajouter quelques frères laïcs, à qui j'adresse particulièrement ce Traité.

Les plus grands Seigneurs des royaumes, et les Princes mêmes, se sont tenus bienheureux d'obtenir l'habit et l'état de Frères Convers dans ce domicile de vertu et de sainteté. Ferri, fils de Fridéric I, Empereur, y a foulé aux pieds les Couronnes de la terre, pour se mettre sous les pieds de tous les autres.

[1] *Vita S. Anthelmi.*

Gérard, comte de Nevers, y a vécu avec une extrême humilité. Un comte d'Autriche y a fleuri en toutes sortes de vertus. Pierre Frécolde, père du Pape Clément IV, se retira dans la grande Chartreuse, et s'y rendit admirable par son exacte observance religieuse[1].

XV. *Laissons le reste pour voir couler le sang de ces saints Personnages, qui, sous l'habit d'humbles Convers, ont donné à leur Ordre et à toute l'Église de très invincibles Martyrs.*

En Flandre, frère Étienne, étant portier d'un Monastère, frère Albert, étant cuisinier, frère Jean Gittard, boulanger, ne purent jamais être persuadés par les Hérétiques de renier la foi, qu'ils confirmèrent par leur généreuse constance jusqu'à la mort.

En Angleterre, Guillaume Horne, Thomas Schenen, Robert Halte, Guillaume Greneuvæde, Gaultier Person, Thomas Redingh et d'autres, surmontèrent toutes les incommodités de la prison et toutes les cruautés des Bourreaux, pour confesser les vérités de la créance de l'Église, et y reçurent la glorieuse couronne du Martyre.

Je ne parcourrai point les autres Royaumes et Provinces de la Chrétienté, pour ne pas changer une lettre en un volume entier. Les vertus de Votre Révérendissime Paternité et de tous ses saints Religieux, nous font facilement croire et comme toucher au doigt des merveilles encore plus surprenantes que celles que je viens de raconter. Je m'étendrais volontiers sur les louanges de sa rare prudence dans la conduite de cette troupe choisie de notre Sauveur, de

[1] Petrus Dorlandus in *Chron.*

son ardente charité envers tous, de son zèle admirable en l'avancement de la gloire de Dieu, et de toutes les autres vertus qu'elle possède en éminence; mais je suis averti de modérer mon désir par la crainte de désobliger sa modestie et son humilité, qui ne veulent autre témoin de ses actions que Dieu même.

Il ne me reste donc plus qu'à la supplier très humblement de recevoir ce petit Traité, comme un témoignage du désir que toute notre Compagnie a de s'unir toujours de plus en plus, par une très sincère charité, à votre saint Ordre, et de lui témoigner une légère reconnaissance des obligations qu'elle sait lui avoir. C'est aussi le souhait très ardent,

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

De votre très humble et très obéissant serviteur en Notre-Seigneur.

THOMAS LE BLANC.

AVERTISSEMENT

sur la nouvelle Édition.

L'OUVRAGE que nous entreprenons de restituer au public a pour auteur le R. P. Thomas Le Blanc, *pieux et savant Jésuite,* comme l'appellent le *Dictionnaire historique* de Feller et la *Biographie universelle* de Michaud, *modèle accompli du parfait religieux dans les divers emplois que lui confia l'obéissance,* au témoignage de ses Frères.

Il naquit en 1597 à Vitry-le-François en Champagne, il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de vingt ans, en 1617, et y enseigna les Belles-Lettres, l'Hébreu et l'Écriture sainte. Tout le reste de sa vie on l'appliqua au gouvernement, et il devint tour à tour Recteur des Collèges de Châlons, de Verdun, de Pont-à-Mousson, d'Auxerre, de Dijon et de Reims. Il fut aussi Provincial de la Province de Champagne et plusieurs fois Député aux Congrégations générales.

Ses nombreuses et importantes occupations ne l'empêchèrent pas de composer une multitude d'ouvrages, dans lesquels tous les trésors de la sagesse et de l'onction du Saint-Esprit se trouvent réunis aux richesses de l'érudition la plus variée. Son principal ouvrage est un Commentaire littéral et mystique des Psaumes :

Analysis Psalmorum Davidicorum 6 vol. in-fol., imprimé jusqu'à trois fois dans la seule ville de Cologne. Voici les titres de quelques-uns de ses autres écrits : *Le bon Écolier; le Chrétien dans l'Église; l'Homme de bonne compagnie ; le Soldat généreux; le bon Riche et le bon Pauvre ; le bon Vigneron; le bon Laboureur ; le bon Artisan ; le bon Valet et la bonne Servante ; la Consolation des Veuves ; le Miroir des Vierges ;* et enfin le présent ouvrage, *Le saint Travail des mains.*

En 1669, parvenu à l'âge de soixante-douze ans, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, à Reims, laissant après lui une mémoire bénie.

Le saint Travail des mains est, en son genre, un des meilleurs livres qu'ait produits le dix-septième siècle, qui chez nous en a vu naître tant d'excellents. Nous croyons n'être que juste en réclamant pour lui une place d'honneur à côté du célèbre *Traité de la Perfection chrétienne et religieuse* du R. P. Alphonse Rodriguez, avec lequel il a beaucoup de rapports et qu'il complète même heureusement à certains égards.

En le composant le R. P. Le Blanc a eu pour but de tracer une règle de conduite aux Religieux et aux Religieuses qui, dans leur cloître, se consacrent aux fonctions laborieuses de Marthe, afin de ménager à leurs Frères et à leurs Sœurs les loisirs dont Madeleine a besoin pour se livrer à la contemplation. Ceux auxquels il s'adresse avant tous les autres sont, ainsi qu'il convenait, les Frères Coadjuteurs de l'Ordre dont il était lui-même membre. Cependant il a eu en vue aussi les Convers et les Converses qui servent le Seigneur dans les familles religieuses différentes de la sienne, et les avis qu'il donne aux premiers s'ap-

pliquent aisément aux seconds. Il a même visé plus loin et il a cherché à être utile encore aux nombreux chrétiens qui, demeurés dans le siècle, y sont occupés aux travaux manuels des artisans.

Dans un premier livre il s'efforce d'inspirer aux Frères et aux Sœurs une haute estime de leur état, pour y réussir il leur en découvre l'excellence, l'utilité et les joies. Aux trois livres suivants il leur met sous les yeux leurs devoirs à l'égard de Dieu, leurs devoirs à l'égard du prochain, leurs devoirs à l'égard d'eux-mêmes. Au cinquième livre, il énumère les dispositions dont ils doivent être animés pour bien remplir leurs divers emplois. Au sixième livre il entre dans le détail de ce qui concerne chacun de leurs offices. Dans le septième livre il les prémunit contre les tentations, principalement contre celles qui mettraient en péril la persévérance dans la vocation. Considérant ensuite qu'ils ne peuvent se dispenser d'avoir parfois des relations avec les gens du monde bien qu'ils ne soient plus du monde, il leur apprend dans le huitième livre comment ils pourront traiter fructueusement avec les séculiers. Enfin, joignant l'exemple au précepte, dans le neuvième livre il esquisse rapidement la biographie de quelques Frères et de quelques Sœurs qui, dans l'humble condition de Convers et de Converses, sont parvenus à un haut degré de sainteté.

Ce programme, on le voit, est aussi simple que complet, il est parfaitement ordonné et sa mise à exécution ne laisse rien à désirer ni pour le fond ni pour la forme.

La doctrine que l'auteur y développe est exacte. Les principes mis en avant par lui sont empruntés à l'Évangile et s'imposent tout d'abord par leur lumi-

neuse évidence. Les conclusions qu'il en déduit au nom de la logique défient toute contradiction. Sa façon de procéder est basée sur la connaissance de la nature humaine, c'est à l'homme tout entier, c'est à chacune de ses facultés qu'il fait appel pour atteindre le résultat qu'il poursuit, et tout en concentrant ses efforts sur la volonté, il ne néglige pas d'éclairer l'intelligence. Il est essentiellement pratique et c'est le bon sens qui par sa bouche formule les Règles qu'il prescrit. Il suffit d'en lire avec attention quelques pages pour reconnaître en lui un Directeur sage et expérimenté qui, sans se contenter de renseignements de seconde main, s'est mis en relation directe et en contact immédiat avec les choses dont il parle, suivant partout les Frères, accompagnant chacun d'eux dans son office; l'observant à l'œuvre, l'écoutant et l'interrogeant sur place, à l'occasion même mettant la main à la besogne avec lui et comme lui. Jamais il n'oublie qu'il a affaire à des Religieux qu'il faut arracher au terre-à-terre de leurs travaux quotidiens, et il ne perd aucune occasion de leur faire lever la tête et regarder le Ciel. Avec un à-propos merveilleux il excelle à leur faire trouver dans les détails les plus vulgaires de leurs emplois respectifs une abondante matière de contemplation et comme autant d'échelons pour s'élever incessamment à Dieu.

Quant à la forme, elle est tout ce qu'elle doit être, le style est clair, sans apprêt et non pas sans charme.

Un tel livre est destiné à produire un grand bien. Il ne saurait assurément être trop répandu et dans le passé il l'a été beaucoup ; malheureusement le temps a exercé sur lui ses ravages et fait disparaître un grand nombre de ses exemplaires. Publié d'abord en

1661 mais bientôt épuisé, imprimé une seconde fois en 1669, puis une troisième il y a une cinquantaine d'années en 1847, il est aujourd'hui à peu près introuvable, au grand regret de bien des âmes privées ainsi des enseignements salutaires qu'elles auraient pu puiser dans sa lecture si comme autrefois il était encore à leur disposition.

Une réimpression était donc désirable ; grâce aux presses des RR. PP. Chartreux du monastère de Notre-Dame des Prés qui d'eux-mêmes ont pris l'initiative de cette bonne œuvre, une nouvelle édition paraît en ce moment.

Il y a longtemps, au surplus, que *Le saint Travail des mains* est l'obligé des vénérables Fils de saint Bruno. La singulière bienveillance que les membres actuels de ce saint Ordre témoignent aujourd'hui à l'ouvrage du R. P. Le Blanc, en se constituant spontanément ses éditeurs, n'est pas une nouveauté ; elle ne fait que continuer la protection dont leurs aînés l'ont autrefois entouré à l'époque de sa première publication. C'est sous leurs auspices en effet, et, pour ainsi parler, avec leur caution qu'il lui a été donné de voir le jour comme l'atteste la belle Épître dédicatoire par laquelle son Auteur prie le Révérendissime Dom Pégon leur Supérieur général et tous les siens d'agréer l'hommage de son livre [1].

Nous aurions été heureux de reproduire *Le saint Travail des mains* tel qu'il est sorti des mains de celui qui l'a rédigé ; mais des amis et des frères, dont les conseils seront toujours pour nous des ordres, nous ont fait renoncer à ce projet. Tout en rendant comme

[1] Voir page v et suivantes.

nous justice au mérite de l'ouvrage, tout en reconnaissant que dans son état actuel il n'est pas seulement à l'abri de tout reproche quant à l'essentiel, mais qu'il peut encore passer pour un véritable chef-d'œuvre, ils nous ont fait remarquer que le milieu en vue duquel il a été écrit et qui l'a accueilli avec tant de faveur à son apparition, il y a plus de deux cents ans, diffère notablement du milieu dans lequel il va reparaître. Par conséquent, en ont-ils conclu, si nous voulons qu'il continue à produire le bien qu'il a opéré autrefois, il faut que nous tenions compte des circonstances et que nous nous décidions à accomplir sur certains points accessoires les modifications exigées par la diversité des époques.

Avec la haute compétence en matière d'ascétisme dont ils ont tant de fois donné la preuve, les RR. PP. Chartreux étaient assurément à même, autant que personne, de mener à bonne fin le petit travail de remaniement dont nous venons de constater l'opportunité. Pour l'exécuter tel qu'on pouvait le souhaiter, il aurait suffi à l'un d'eux de l'entreprendre. Néanmoins ils n'ont pu se décider à le faire ; en s'en chargeant eux-mêmes ils auraient craint de paraître avoir voulu porter la faulx dans la moisson d'autrui. Par un sentiment de délicatesse qu'ils nous permettront de trouver excessif, ils ont jugé qu'à un Frère seul il appartenait de toucher à l'œuvre de son Frère, pour la mettre en harmonie avec le présent et la débarrasser, au besoin, des légères taches de rouille que le temps aurait déposées sur quelques-unes de ses parties. Ils nous ont vivement pressé de prendre sur nous ce soin. Nous n'avons pu résister à leurs instances ni leur refuser une chose à laquelle ils affirmaient attacher beaucoup de prix.

Pour répondre de notre mieux à ce qu'on nous demandait, nous avons étudié consciencieusement l'ouvrage du R. P. Le Blanc ; et tout en nous imposant la loi de ne le modifier que le moins possible et de n'y toucher respectueusement qu'avec la lime, si on nous permet de nous exprimer ainsi, nous nous sommes efforcé de le faire profiter des quelques petites améliorations dont il nous a paru susceptible. Les légers changements que nous avons été amené ainsi à lui faire subir, ne portent en aucune façon sur sa partie doctrinale qui, nous ne saurons assez le répéter, est de tout point inattaquable ; ils ne tombent guère que sur la forme. Sans entrer dans un détail qui nous entraînerait trop loin et qui n'aurait aucun intérêt pour le lecteur, disons-lui seulement que nos modifications ont consisté surtout à remplacer par leur équivalent certains mots aujourd'hui hors d'usage, et dont plusieurs ne seraient compris qu'avec peine par tels ou tels de nos contemporains, ou encore à rendre plus corrects certains tours de phrase que notre syntaxe actuelle n'admet plus. En somme, nous espérons n'avoir fait en tout ceci que ce que le vénérable Auteur ferait lui-même s'il était de retour parmi nous. Puissions-nous ne pas nous être trop flatté!

Collège Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, 24 mai 1896, le saint jour de la Pentecôte.

Mar. Xav. de Franciosi, S. J.

LE

SAINT TRAVAIL

DES MAINS

LIVRE PREMIER

L'EXCELLENCE, L'UTILITÉ ET LE BONHEUR DE L'ÉTAT DES FRÈRES CONVERS DANS TOUTES LES RELIGIONS.

SECTION PREMIÈRE

Son Excellence.

CHAPITRE PREMIER.

LES SAINTS ONT EU EN GRANDE ESTIME L'ÉTAT DES RELIGIEUX OCCUPÉS AUX OFFICES DE MARTHE.

I. Nous devons suivre le jugement des Saints. — II. Les Saints fuient les honneurs. — III. Les Saints ont aimé et embrassé l'état des Convers. — IV. Conclusion.

I. Quand on veut savoir l'excellence d'un tableau, on s'adresse à un Apelles. Si l'on doute de la bonté d'une attitude et des proportions d'une statue, on suit le jugement de Phidias et de Polyclète. Si l'on veut trouver le prix d'un diamant, on se transporte chez quelque excellent joaillier, et non pas chez un paysan qui n'en a jamais vu, et qui serait ébloui à son premier

éclat dans l'ignorance de sa valeur : comme ce Suisse, qui après la bataille de Granson, donna le gros diamant de Charles, duc de Bourgogne, une des plus riches pierres précieuses de l'Europe, pour un florin qui valait vingt sous de France.

Le même se doit pratiquer en matière de vertu. Les hommes aveuglés par leurs passions n'en sont ni bons juges, ni bons conseillers ; mais les Saints sont pour nous les oracles de la Divinité. Ils sont sans cesse dans les rayons du ciel, par la splendeur desquels ils pénètrent jusqu'au plus profond de la moelle, sans s'amuser à la vue de l'écorce et de l'apparence extérieure. Ils ne pèsent point les actions du serviteur de Dieu dans la balance du siècle, mais au poids du sanctuaire.

II. Cette vérité doit remplir de joie les religieux, qu'une véritable humilité cache dans les offices qui sont méprisés par la nature corrompue, sans qu'ils aspirent aux ordres sacrés, aux dignités, aux chaires et aux autres ministères qui surprennent les yeux et les cœurs des hommes. Ces brillants ne sont pour l'ordinaire que des feux follets qui conduisent au précipice, et qui sont sagement négligés par les âmes élevées et célestes. Nous en avons de très illustres exemples dans l'histoire ecclésiastique.

Saint Ambroise fit des efforts jusqu'à l'excès, afin de ne pas être consacré évêque de Milan. — Saint Vulfran, évêque de Sens, saint Remacle, évêque de Tongres, et plusieurs autres, abandonnèrent leurs évêchés pour se sauver dans un cloître. — Saint Dié, évêque de Nevers, quitta son palais et sa mitre pour s'enfoncer dans les vastes forêts et les âpres rochers des montagnes des Vosges, et pour y vivre à Dieu et aux anges. — Saint Pierre, évêque de Tarentaise, s'enfuit dans un monastère, et n'en put être retiré sans une extrême violence. — Saint Hidulphe, évêque de Trèves, renonça à son éminente dignité, se renferma dans un ermitage, et y tira sa nourriture du travail de ses mains jusqu'à son trépas. — Le Ciel approuva, par un admirable

prodige, cette humilité dans saint Macaire; ce saint patriarche d'Antioche, dans la vue de la vanité des honneurs, descendit de son trône et se voila sous l'habit d'un pauvre religieux. On court après lui, on le saisit, on l'invite au retour, on le presse et on le contraint par force : mais le Ciel vint à son secours, et ceux qui avaient mis la main sur lui devinrent aveugles. Ce miracle le laissa jouir de son Dieu, dans une pleine et entière liberté.

Ces âmes, déprises des vains désirs de la terre, considéraient qu'être saint et être caché, c'est presque la même chose dans la vie spirituelle. C'est pourquoi, où nous lisons dans la Vulgate : *Ils ont eu de mauvais desseins contre vos Saints,* nous avons dans le texte hébraïque : *Ils se sont conseillés contre ceux que vous avez cachés,* ou bien, *contre ceux qui se sont cachés pour votre amour et votre service.*

Les Saints sont semblables à ces silènes des anciens, qui au dehors semblaient de petite valeur et peu agréables à la vue, mais qui recélaient au dedans quelque divinité excellemment dépeinte, ou gravée avec un rare artifice.

III. Avançons et voyons en particulier l'estime que ces grands séraphins ont faite de la vie d'un pauvre frère convers, retiré des yeux des hommes dans les exercices d'une cuisine, d'une cordonnerie, d'une infirmerie, et d'autres semblables offices. Les annales de toutes les Religions nous en fourniront des preuves qui ont attiré les yeux du ciel et de la terre à leur admiration.

Nous verrons saint Bandarin, évêque de Soissons, saint Paulin, évêque de Nole, saint Maurille, évêque d'Angers, dans des jardins sous l'habit de pauvres serviteurs, lorsque nous traiterons du jardinier religieux.

Saint Antoine de Padoue était si excellent dans la connaissance de l'Écriture sainte et de la théologie, qu'il fut le premier professeur en théologie dans l'Ordre de Saint-François, et fut appelé par le pape Grégoire IX l'Arche du Testament. Il mit sous les pieds tout le lustre de sa science,

et s'efforça de vivre inconnu aux hommes, dans la profession et dans les offices d'un simple frère laïque. Il versa des ruisseaux entiers de larmes à sa découverte, et encore plus à sa contrainte du changement de condition. Son humilité avait obtenu du gardien, comme une faveur très spéciale, de laver et de nettoyer chaque jour les pots de la cuisine, et de balayer les chambres des prêtres. Cette grâce lui ayant été accordée, il s'y portait avec une telle chaleur, que les flammes en rejaillissaient sur tous ceux qui le regardaient.

Saint Bonaventure, grand docteur et grand saint, était si affectionné aux plus vils exercices de la cuisine, qu'on avait peine à l'en arracher, tant il y sentait d'attraits célestes et de douceurs du paradis. Il jugeait avec sagesse que sa science serait d'autant plus séraphique, qu'il s'approfondirait davantage dans une totale humilité.

Didier de la Cour, très digne réformateur de l'Ordre de Saint-Benoît, et très remarquable pour son insigne dévotion, ses mortifications et son humilité, avait prié qu'on le reçût en qualité de frère convers, s'estimant indigne de la prêtrise. Mais Dieu voulut mettre une si éclatante lumière sur le chandelier, et montrer sa splendeur, depuis son abbaye de Saint-Vannes à Verdun (où il commença la réforme), jusqu'au bout de la France, de la Flandre, de l'Allemagne et d'autres provinces. Nous verrons presque en tous les Ordres de Religion, divers exemples semblables dans la suite de ce traité ; j'en mettrai ici de notre Compagnie.

Le bienheureux Rodolphe Aquaviva, fils du duc d'Atrie, grand serviteur de Dieu et glorieux martyr de Jésus-Christ, dès son entrée au noviciat, résolut d'exercer principalement trois vertus, savoir, l'obéissance, l'humilité et la charité. Il était si humble, qu'il semblait être né dans le sein de l'humilité même et allaité de son lait ; non pas au milieu de la soie, de l'écarlate, de la noblesse et de la principauté, tant il avait mis bas l'orgueil des vaines gran-

deurs du monde. Il désira avec ardeur, et pressa avec instance d'être reçu au nombre des frères, qui, n'étant pas prêtres, s'occupent aux plus vils ministères des collèges. Ne l'ayant pu obtenir, il ne laissa jamais de se mettre au plus bas lieu qu'il put et de se tenir le moindre de tous, exerçant les plus rebutants et les plus méprisables offices, avec tant de soin, de dextérité et d'allégresse, qu'à le voir on eût pu croire qu'il n'avait jamais pratiqué d'autres exercices.

Gaspard Barzée, homme vraiment apostolique, miraculeux et infatigable dans les Indes, disait qu'il était venu à la Compagnie, non dans un désir d'y être servi, mais dans le dessein d'y servir tous les autres. Par conséquent qu'il s'y adonnait de cœur, afin qu'on le fît coadjuteur temporel ; soit dans la maison, à la cuisine et aux plus méprisables occupations ; soit au dehors, à porter par terre et par mer des lettres et des commandements parmi les Turcs, parmi les païens et parmi les hérétiques; soit dans les hôpitaux, au service des lépreux, des pestiférés ou des autres malades ; soit en traversant les Indes, l'Éthiopie, les autres royaumes et les provinces barbares, dans la faim et la soif, dans le froid et le chaud, dans la nudité, les pluies et les neiges ; soit enfin, pour suivre l'Agneau en tout lieu où l'obéissance lui commanderait d'aller, protestant qu'il s'armerait contre toutes les difficultés par la pensée et le souvenir de son Sauveur crucifié.

Jean de Brebœuf, apôtre des Hurons, dans l'Amérique, et valeureux martyr, brûlé par les Iroquois avec des flambeaux et des haches ardentes et tourmenté de divers supplices, ne montra aucun signe d'impatience. Il eut durant toute sa vie de remarquables illustrations du Ciel et des vertus tout à fait héroïques. Ce grand Serviteur de Dieu avait désiré et demandé d'être simple coadjuteur temporel dans la Compagnie.

André Oviedo, patriarche d'Éthiopie, très illustre par ses vertus et par ses miracles, avait une si haute opinion

de sa vocation dans la même Religion, que dans la croyance qu'il n'était pas digne d'y faire les fonctions des prêtres, il fit vœu d'y servir en qualité de portier, de cuisinier, ou de tel autre office qu'il semblerait bon au Supérieur. Il jugeait qu'on lui ferait une grande grâce, s'il y pouvait rendre service, de quelque manière que ce pût être.

Au siècle de saint Antoine, et aux suivants, plusieurs Saints se retiraient dans l'Égypte, pour y ensevelir toutes leurs grandeurs, et pour y acquérir la perfection par le travail des mains, et par l'humilité du service dans la solitude et dans les monastères.

Saint Just, évêque de Lyon, quitta le séjour agréable de la France, et méprisa tous les honneurs que sa dignité lui présentait tous les jours. Il s'enfuit en Égypte, pour se sanctifier dans les déserts. Il y vécut longtemps inconnu dans une totale soumission et dans un service journalier à tous les religieux.

Si l'humilité aux offices domestiques de la Religion a trouvé une si haute estime dans l'esprit des docteurs, des réformateurs d'Ordres, des apôtres, des évêques, des patriarches et de tous les Saints, qui s'étonnera que des religieux aient aimé, désiré et cherché ces abaissements si salutaires ?

Sainte Colette, qui a réformé l'Ordre de Sainte-Claire, savait par révélation divine que Dieu l'avait choisie pour cette importante réforme. Elle prit cependant la résolution d'aller trouver le Pape, afin d'obtenir de lui la permission de servir les religieuses qui se réformeraient, et celles qui étaient déjà réformées. Mais Sa Sainteté lui donna un bref, par lequel il la nommait et la constituait mère et abbesse de toute cette réforme. Elle ne laissa pas néanmoins de s'appeler toute sa vie la servante de tout l'Ordre.

IV. Concluons donc, et disons qu'il y a quelque trésor céleste enfermé dans ces offices bas et ravalés aux yeux et à l'estime des hommes du siècle, qui se laissent emporter au brillant des vanités de la terre.

Poussons plus avant, et prions ces princes du paradis et ces soleils de la Religion, de nous communiquer un peu de la lumière du Ciel, pour arriver par leur humilité, à l'imitation de leur sainteté et à la possession de leur bonheur éternel.

CHAPITRE II.

LES NOBLES ET LES SAVANTS ONT BEAUCOUP ESTIMÉ LA CONDITION DES RELIGIEUX QUI FONT LES OFFICES DE MARTHE.

I. Éloge de la noblesse. — II. Nobles qui se sont faits Frères Convers. — III. Conclusion. — IV. La science est pleine de danger parmi les mondains. — V. La science des Saints est très humble. — VI. Elle fait aimer l'état des Convers.

Après les oracles des Saints, il ne sera pas inutile de consulter les cours des princes et les académies des savants, pour apprendre le bien des frères convers.

1. La noblesse est dans la terre ce que le soleil est dans le ciel. Elle paraît étincelante de lumière dans les villes, dans les provinces et dans les royaumes, et y est admirée du reste des hommes, ainsi que le miracle du monde.

Souvent elle s'estime si élevée au-dessus des hommes du vulgaire, qu'elle ne les regarde que comme le marchepied de sa grandeur. Cette enflure de cœur se montre dans un prodigieux excès au royaume de Calicut, où chacun est contraint de s'arrêter jusqu'à la mort dans l'état de vie que sa naissance lui a donné, sans pouvoir prétendre à aucun honneur ni dignité. De là vient que les gentilshommes, qu'ils appellent *Naïres,* ont à un tel mépris les laboureurs et les artisans, que si par mégarde ces pauvres gens les touchent dans quelque foule de peuple, ils les font bâtonner par leurs estafiers. Et afin d'éviter cette ren-

contre, ceux qui les précèdent avertissent leur marche à chaque coin de rue. Cette arrogance leur imprime l'horreur de la vraie foi, qui met sa gloire dans une profonde humilité.

Le christianisme ôte cette barbarie ; et l'eau du baptême ne se verse pas que les Clovis même ne baissent la tête.

Depuis que la Croix de Jésus-Christ se met sur les diadèmes des rois et sur le front des nobles et des puissants du siècle, ils apprennent à ne pas tant se mirer dans leurs plumes, qu'ils n'abaissent quelquefois leurs yeux à leurs pieds, et à la terre, dont ils sont composés.

Si la tête de la statue est d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les pieds sont de fer et d'argile ; et souvent une petite pierre la réduit toute en poudre et en cendre.

Sur quoi nous avons occasion de crier à pleine tête avec le prophète Jérémie : *Terra, terra, terra, audi sermonem Domini ;* Terre, terre, terre, écoute la parole de ton Dieu. Tout cet éclat et toute cette grandeur se réduiront en fumée, et s'évanouiront avec le vent qui les élève.

II. Cette vérité fondamentale a tellement pénétré le cœur de plusieurs gentilshommes, barons, comtes, marquis, ducs, rois et empereurs, qu'ils ont préféré l'opprobre de la Croix, dans les maisons religieuses, à tous les trônes, les sceptres et les avantages du monde ; et qu'ils se sont estimés heureux de travailler dans les cloîtres, en qualité de frères convers. Considérons-en quelques-uns, pour nous servir d'aiguillon dans la voie de la vertu.

Dans la suite de ce traité, vous verrez frère Lifard, de noble maison, qui garde les pourceaux. Saint Anastase Persan, carme, frère d'un général d'armée, qui fait la cuisine et cultive le jardin. Frère Owinus, ministre d'État en la cour d'Édildride, en Angleterre, qui sue par son ardeur dans tous les offices.

Le bienheureux Alexandre, prince d'Écosse, qui trait les vaches et fait les fromages de son monastère. Le bienheu-

reux Alderic, prince du sang royal de France, qui mène les pourceaux et en a le soin.

Pierre, duc de Venise, se fit religieux sous la conduite de saint Romuald, et y vécut, partie dans l'occupation de la prière, partie dans le travail de ses mains. Guillaume II, duc de Guyenne, qui faisait le pain, entra dans un four ardent, et n'en fut point incommodé.

Carloman, gouverneur et presque roi d'Austrasie et des provinces d'outre-Rhin, après avoir dompté les Allemands rebelles ; après avoir donné la loi à Odilon, duc de Bavière, qu'il avait vaincu dans une sanglante bataille ; après avoir rangé à la raison les Saxons, qui avaient secoué le joug de la domination française, résolut de faire d'un grand prince mondain un humble serviteur de Dieu. Il s'en alla à Rome, où il reçut la tonsure de la main du pape Zacharie. Il fit bâtir un beau monastère près de la ville, au mont Soracte, en l'honneur de saint Sylvestre, dont il retient encore le nom. Il s'y enferma avec un bon nombre de fervents religieux, et y mena une vie très sainte et très austère. Mais, d'autant que tous les étrangers qui allaient à Rome, et particulièrement les Français, l'allaient souvent visiter par admiration, et le détournaient de sa dévotion par leurs importunités trop fréquentes, il se déroba de nuit avec un de ses fidèles compagnons de nation française, et se retira au monastère du Mont-Cassin. Ils y furent admis par le Supérieur en qualité de pénitents étrangers ; et quelque temps après (la sainteté de leur vie étant assez connue), ils furent reçus au nombre des religieux du même Ordre. Là, ce saint Prince désira d'être employé aux moindres offices de la maison, en servant le cuisinier, le jardinier, et gardant comme berger le troupeau du monastère, avec une humilité admirable et une joie inexplicable de son cœur.

Santacopius, roi de Moravie, méprisa son sceptre et sa couronne environ l'an 900 de Notre-Seigneur, et vécut dans une solitude, inconnu à tout le monde. A l'article de

la mort, il fit appeler ses compagnons, leur déclara sa dignité royale, et les assura que par l'épreuve de la vie de roi et de la vie de religieux, il préférait celle-ci à l'autre ; et que l'eau qu'il avait bue et les racines d'herbes qu'il avait mangées en leur compagnie, lui avaient été de meilleur goût que toutes les viandes royales, qui retenaient toujours le fiel des soins et des périls journaliers. De sorte que, disait-il, j'ai trouvé une félicité notablement plus grande en Religion ; et j'ai connu que la vie des princes, comparée à la vôtre, est plutôt une mort qu'une véritable vie.

Lorsque je parlerai de l'office du portier, vous verrez l'empereur Isaac Comnène, qui s'ouvrit la porte du paradis en portant avec humilité et ferveur les clefs de son monastère.

Les femmes n'ont pas moins aimé les offices des sœurs servantes. Vous le connaîtrez dans la vie de sainte Hedwige, duchesse de Pologne, dans celles de sainte Radegonde, reine de France, de sainte Cunégonde, impératrice, et d'autres semblables. Je me contenterai ici de sainte Bathilde, reine de France.

Elle aimait toutes les religieuses de son monastère comme ses filles, et obéissait à la Supérieure comme à sa mère. Elle les servait toutes par une sainte et fervente dévotion, comme une très humble servante. Lors même qu'elle régnait encore, et qu'elle demeurait au palais royal, elle visitait cette maison de Dieu, et par un excès d'humilité, y servait à la cuisine, et nettoyait les lieux les plus sales, même le porche du lieu des immondices ; n'estimant rien de bas et d'abject, lorsqu'il est fait pour l'amour de Jésus et pour le service des âmes qui ne respirent que le paradis.

III. Concluons, et disons : Si les princes, si les rois, si les empereurs trouvent les exercices d'un pauvre frère religieux préférables à leurs sceptres et à leurs couronnes, il est plus que raisonnable que ceux qui ne sont pas d'une si haute naissance en fassent grand cas, et les pratiquent

dans une ferveur et une allégresse célestes, et qu'ils remercient Dieu de les avoir appelés à une vocation si sublime et si divine.

Les diadèmes font régner les rois et les princes souverains sur les autres hommes ; et les exercices d'humilité chrétienne et religieuse font régner les religieux sur eux-mêmes, et leur ouvrent le royaume des cieux, pour leur en mettre la couronne sur la tête.

IV. Je vous estime trop modeste et trop humble, pour ne pas soumettre votre jugement à ces puissants maîtres de l'univers. Je vous ferai néanmoins encore paraître sur ce théâtre les hommes savants, pour un plus grand affermissement dans l'opinion que votre état est un des plus à souhaiter et à priser qui soient dans tout le monde.

La science mondaine enfle et remplit l'esprit d'un vent si impétueux qu'il porte le cœur en l'air et dans une vaine élévation jusqu'aux nues, et lui fait former mille extravagances pour se rendre admirable aux yeux des hommes. Elle tâche d'y reluire, ainsi qu'un iris diversifié d'une infinité de couleurs.

Gorgias se plaisait à paraître aux assemblées publiques de la Grèce. Il y montait sur une haute tribune, et se vantait d'avoir une si parfaite connaissance de tous les arts et de toutes les sciences, qu'il s'offrait à discourir sur-le-champ, et pertinemment, de toutes les matières que les plus curieux lui voudraient proposer. Il ajoutait de plus, qu'il avait fait de ses propres mains son chapeau, ses souliers, son manteau et tout le reste de ses habits. C'était un ballon plein de vent qui n'attendait qu'une main favorable pour être poussé et élevé en haut.

V. Mais la science des Saints est solide, et pousse l'homme sage et vertueux vers la terre, d'où il a pris son origine, afin que son néant et ses misères le retiennent dans la modestie et dans le devoir. Elle n'a prétention à aucun éclat, qu'à celui de la pourpre du sang de son Sauveur. Elle n'a nulle ambition d'élévation, sinon de celles du

Calvaire et de la Croix, pour s'y vivifier avec les saints Elzéar et Bonaventure, dans les plaies de son très humble et très aimable Rédempteur.

VI. C'est la science suréminente en laquelle se glorifiait saint Paul. Elle préfère la connaissance de soi-même et les exercices d'humilité, aux spéculations du ciel et de la terre et aux amusements des vaines et inutiles fantaisies qui se rencontrent dans la recherche des curiosités naturelles. Nous en trouvons même qui ont désiré par cette science de cacher sous l'habit des frères convers tout le lustre des connaissances mondaines, afin de servir Dieu avec plus de solidité et de sûreté, comme nous l'avons déjà dit de saint Antoine de Padoue, qui était très docte avant son entrée en religion.

Lanfranc en a aussi donné un très illustre exemple. Il était dans une si haute réputation, qu'il était tenu pour le plus subtil et le plus excellent philosophe de son temps, et pour la lumière et le maître des théologiens. Dans l'expérience que sa doctrine ne lui donnait pas assez de fermeté de cœur pour supporter les afflictions, il se jeta dans un monastère, y prit l'habit de frère convers, et y demeura comme une personne qui n'avait nulle intelligence des belles-lettres. Il y fit de si grands progrès dans la vertu, qu'étant découvert par des marchands italiens, il devint enfin archevêque de Cantorbéry, en Angleterre, par la contrainte que le Pape lui fit d'accepter cette charge, qui est la première du royaume.

Alain était si excellent en théologie, si subtil en philosophie et si ingénieux en poésie, qu'il acquit le surnom de docteur universel. Un jour, comme il se promenait sur le rivage de la Seine, roulant dans son esprit un sermon sur la très sainte Trinité, il aperçut (ainsi qu'un autre saint Augustin) un Ange sous la figure d'un enfant, qui tâchait d'épuiser ce fleuve, versant l'eau dans une petite fosse qu'il avait creusée. Alain, à la vue de cette occupation enfantine et inutile en apparence, se prit à rire, et l'avertit

que son travail était vain et sans profit. Mais l'enfant lui répondit : *Je viendrai plutôt à bout de mon dessein, que vous n'expliquerez le mystère sur lequel vous arrêtez à présent votre pensée.* Sur ces paroles, il disparut, et laissa notre docteur dans l'étonnement et dans la confusion.

Le lendemain Alain monte en chaire, raconte sa vision, et sans autre discours, se retire, et laisse l'assemblée dans l'admiration de cet événement. Il change d'habit, se fait recevoir à Cîteaux comme frère convers, et étant inconnu, y garde les brebis.

Il alla ensuite à Rome avec son abbé, et eut le soin des chevaux durant tout le chemin. On y tenait le concile général de Latran, en l'année de notre salut 1215, où se trouvèrent soixante-onze archevêques, trois cent quarante évêques, huit cents abbés ou prieurs ; les ambassadeurs de Frédéric, empereur d'Occident ; de Henri, empereur d'Orient ; de Philippe, roi de France ; de Jean, roi d'Angleterre ; d'André, roi de Hongrie ; de Jean, roi de Jérusalem ; de Hugues, roi de Chypre ; de Jacques, roi d'Aragon, de divers autres princes et de plusieurs villes. Un hérétique y proposa ses arguments dans une si grande subtilité, que les plus habiles étaient embarrassés. Alain demanda alors licence de parler, et l'ayant obtenue, il répéta et réfuta avec tant de vivacité et de clarté tout ce que cet esprit captieux avait proposé, que l'hérétique s'écria : *Ou tu es Alain, ou tu es le diable.* — *Je suis Alain,* dit le Frère, *mais non pas un diable.*

Tous les Pères du concile, dans l'admiration de sa doctrine et de sa vertu, lui firent de très grands honneurs, et le Pape lui présenta plusieurs dignités ecclésiastiques, mais il refusa avec constance tous ces éclats extérieurs ; et ce qui est le plus étonnant, de retour dans son monastère, il reprit sa houlette de berger et la garda jusqu'à la mort. Il montra dans tous ses exercices une longanimité, une humilité et une persévérance prodigieuses ; car il vécut cent

seize ans, et mourut en l'année de Notre-Seigneur 1294.

Jacques Laynez, second Général de notre Compagnie, qui a été dans la réputation des plus doctes de son siècle, qui était écouté au concile de Trente (où le Pape l'envoya trois fois) comme un oracle, qui fut si fort dans l'estime des cardinaux à Rome, que quelques-uns parlèrent de le faire pape après la mort de Paul IV, eut un brûlant désir d'être frère coadjuteur, ou au moins d'être employé dans leurs offices. Une fois il envoya à saint Ignace, son Général, une lettre trempée de ses larmes, où il lui demandait par les entrailles de Jésus-Christ, l'éloignement de tout gouvernement, de la prédication et de tout autre exercice des sciences ; et qu'il le mît au travail du jardin, du réfectoire, de la cuisine, ou des offices encore plus vils. Il alléguait pour le motif de sa prière, que cet abaissement lui servirait pour rentrer en lui-même, pour une plus parfaite conversation avec Dieu, et pour une plus étroite et plus cordiale union avec sa divine majesté, par un mépris de toutes les vanités et de tous les applaudissements des hommes. Il était alors provincial de toute l'Italie ; il convertissait les villes entières par sa ferveur et par son éloquence, et les ravissait par sa doctrine incomparable ; il fondait des collèges nouveaux, et donnait une très haute réputation à la Compagnie. Cependant il préféra à tous les avantages d'une telle considération, l'office d'un frère coadjuteur temporel.

Il est sans aucun doute que ce choix étonnera tous ceux qui ne pénètrent pas l'excellence de l'humilité de la Croix ; mais aussi il est certain qu'il sera de grande consolation pour ceux qui seront occupés par la sainte obéissance à ces exercices.

Je pourrais entasser ici plusieurs exemples semblables de divers Ordres ; mais concluons, et assurons sans crainte que sous cette écorce extérieure, et sous ce pauvre habit d'un religieux qui vaque à son propre salut dans les occupations domestiques, une moelle divine est voilée, la-

quelle n'est connue que des aigles qui ont des yeux perçants et célestes.

Demandons à Dieu cette vue, afin que nous puissions faire état de notre condition, et que dans cette haute estime, nous en tirions du profit pour le salut de notre âme, et pour notre avancement dans une excellente perfection.

CHAPITRE III.

DIEU A SOUVENT COMMUNIQUÉ DES DONS ET DES GRACES ADMIRABLES AUX RELIGIEUX QUI FONT LES OFFICES DE MARTHE.

I. Dieu exalte les humbles. — II. Il plante la foi par de pauvres pêcheurs. — III. Le don des miracles a été donné sans la science. — IV. Faveurs de Dieu faites aux Frères Convers. — V. Grâces singulières faites à saint Gilles. — VI. Conclusion.

I. Dieu a pris plaisir de tout temps à choisir pour ses ouvrages les plus merveilleux, ceux qui, dans le raisonnement humain, y pouvaient le moins réussir. Il a pris les idiots pour confondre les raffinés et les savants du siècle ; il a pris les faibles pour vaincre les forts et les plus intrépides ; il s'est servi des roturiers, des personnes de mépris et de celles qui n'étaient qu'un pur néant, pour le renversement de ceux dont la grandeur paraissait si affermie dans l'éclat de leur noblesse, dans la puissance de leurs richesses, de leurs honneurs et de leurs dignités, qu'ils se jugeaient inébranlables.

Le motif de cette divine conduite est l'abaissement de l'orgueil et de l'arrogance des hommes, qui dérobent facilement la gloire à Dieu, s'il ne donne quelque contrepoids à leur élévation. Jetons un coup d'œil sur cette sage providence.

II. Au commencement de ce monde visible, Dieu forma de rien toutes les créatures. En la loi écrite, il mit Pha-

raon à la raison par un berger qui, avec sa houlette, renversa toute l'Égypte par des prodiges inouïs, et fit passer la mer à pied sec à trois millions de personnes. En la loi de grâce, au commencement de la réforme des âmes par l'Évangile, la Sagesse du Père éternel, notre très aimable Jésus, prit des ignorants et de pauvres pêcheurs pour vaincre toutes les sciences et les subtilités des orateurs, des philosophes et des politiques, et pour répandre la lumière du ciel par tous les coins de la terre.

Dieu veut que Gédéon, avec trois cents hommes armés de pots cassés, mette en fuite et massacre entièrement l'armée des Madianites, qui était de cent trente-cinq mille bons guerriers. Ce souverain Seigneur se montre d'autant plus dans les effets merveilleux, que l'homme y peut et paraît moins.

III. Dans le progrès de l'Église, les plus doctes n'ont pas éclaté par les plus prodigieux miracles. Considérez les docteurs mêmes de cette sainte épouse de Jésus, les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze, les Jérôme, les Augustin, et autres, vous y admirerez de solides et d'héroïques vertus, mais assez peu de miracles.

Contemplez d'autre part un saint François d'Assise, qui n'était pas des plus élevés, ni pour la science, ni pour l'éloquence ; vous le trouverez dans une telle éminence d'oraison, et dans une abondance de grâces si extraordinaire, que vous le révérerez comme un séraphin sur la terre, et comme un autre Jésus crucifié et transpercé des clous et de la lance.

Saint François de Paule a fondé les Minimes, c'est-à-dire, les très petits, et toute sa vie il s'est appelé et reconnu hautement le minime des Minimes. Il se plaisait dans le service des plus bas offices de la maison : dans les actions des manœuvres, parmi les maçons ; des valets, au jardin, à la cuisine, à l'infirmerie, et partout. Quoi ? Dieu ne lui a-t-il pas départi une si prodigieuse grandeur dans ses extases et dans ses miracles, qu'il l'élevait quelquefois

de la terre au-dessus des bois, à la vue des rois et de toute leur cour ; qu'il le faisait marcher sur la mer, ainsi que sur la terre ferme, sans seulement se mouiller la plante des pieds ; qu'il le conservait dans les fournaises ardentes, et le rendait le thaumaturge de son siècle ?

Notre père saint Ignace n'était d'abord qu'un soldat qui ne savait autre chose que lire et écrire ; et cependant combien admirable fut le don d'oraison et de contemplation que Dieu lui communiqua à l'hôpital de Manrésa, dès la première année de sa conversion ! Combien furent ravissantes ses visions, ses révélations et ses extases ! Une seule extase dura huit jours entiers, sans que durant un si long temps il eût aucun mouvement, sinon un petit battement de cœur, qui restait pour un signe de vie et pour empêcher son enterrement.

Jugez donc, et concluez avec moi que ceux qui ne sont pas versés dans les sciences, ne se doivent point estimer rejetés de Dieu, ni croire qu'ils ne puissent être ses plus intimes favoris, et qu'ils soient indignes de ses dons les plus choisis, qui ravissent davantage le cœur des hommes, des anges et de Dieu même.

IV. Vous vous affermirez dans cette pensée, si vous considérez les faveurs très singulières dont Dieu a gratifié et illustré les frères convers ; car à peine en trouverez-vous une qui soit dans l'admiration des hommes et dans le désir des Saints, dont ils n'aient été participants.

Estimez-vous les extases et les ravissements qui transportent l'âme en Dieu, et quelquefois le corps même en l'air? Joachim de Levanto avait le cœur si rempli de l'amour de son Créateur, qu'à table même, si on lisait quelque chose de ce divin amour, il demeurait extasié, et il le fallait reporter dans sa chambre. Saint Jacques l'Allemand fut ravi en extase dans sa cellule, et y vit la beauté du paradis. Léon et André de Catane furent ravis dans l'église et élevés de terre, étincelants d'une lumière qui rejaillissait jusqu'au ciel. Quand Nicolas Marchand enten-

dait la Messe, une flamme sortait de sa bouche, et des rayons jaillissaient de tout son corps, lequel paraissait perdre terre. Jean de Sainte-Marie, Simon Buceri, François du Jardin ont aussi été aperçus dans l'ardeur de leurs oraisons au milieu de l'air.

Prisez-vous l'esprit de prophétie? Le bienheureux Simon, fils du duc de Gueldre, fut surnommé le Prophète, à cause de la connaissance des choses futures et des secrets des âmes. Saint Alphonse Rodriguez et plusieurs autres ont eu cette science divine.

Les miracles vous donnent-ils dans les yeux? Joseph de Corléoné remplit dans une nuit tout son jardin d'herbes et de fleurs, par une fervente oraison. Un crocodile qui dévorait tous les passants, porta sainte Théodore au milieu d'un lac sans lui nuire, et l'ayant mise à terre, il mourut dans un moment. Un frère oblat de saint François de Paule passa la mer sur le même manteau que le Saint. Les oiseaux se rendaient très familiers à Illumimé de Nursie, et à Barthélemy de Murciano. Frère André de Mota, minime, ressuscita un mort.

Voudriez-vous que le paradis vînt sur la terre pour donner de la splendeur et de l'admiration à votre degré de frère convers? Saint Antioque en descend pour donner la sainte Eucharistie à François du Jardin; et plusieurs Saints lui apparaissent pour lui montrer tant de reliques, qu'il reconnut et manifesta environ deux cents corps saints dans des églises où quelquefois il n'avait jamais mis le pied. La bienheureuse Véronique, sœur converse, est tout à fait admirable pour la familiarité qu'elle a eue avec les Saints. Chaque jour ceux dont l'on faisait la fête lui apparaissaient, et lui dévoilaient plusieurs secrets. Les Anges lui apportaient tous les jours un pain blanc pour sa nourriture. Les Anges de tous les neuf chœurs visitaient souvent frère Gérekin durant ses oraisons. Ils consolaient saint Anastase Persan, carme, dans sa prison, et l'y fortifiaient. Ils éveillaient tous les matins Carrera, et lui résolvaient

tous ses doutes pendant la journée. Ils avertissaient et dirigeaient Buceri dans les moindres choses. Ils donnèrent la sainte Communion à Frédéric, lorsqu'étant occupé à charpenter, il ne pouvait aller à l'église. Ils préparèrent le dîner des religieux, pour soulager Sauveur de Horta, qui avait été si absorbé en Dieu dans son oraison qu'il n'avait pas eu la pensée de le faire.

Désirerez-vous quelque faveur de la glorieuse Vierge Marie, pour voir dans quelle estime est votre degré en son esprit? Elle commande à François de l'Enfant-Jésus de se faire carme, et à Jean Thomas Loretan d'entrer en notre Compagnie. Elle confirme dans sa vocation François de Chio, capucin, et Jean-Baptiste dans celle de jésuite. Elle avertit Ximenès de marcher par le chemin de l'obéissance aveugle, et Étienne Justice, minime, de modérer ses jeûnes excessifs, et de s'accommoder à la communauté. Elle récrée et enseigne du Jardin, se montrant à lui dans une brillante lumière, et tenant la lune sous ses pieds. Elle donne l'enfant Jésus au bienheureux Félix. Elle fait travailler les anges au moulin pour Gérekin, qu'elle renvoie à l'oraison, et daigne elle-même faire le pain à sa place.

Demandez-vous encore l'approbation du Sauveur même? Il vient par une bonté paternelle à Jacopon, et le console dans un lieu très indigne de sa présence. Il se détache de la Croix, et embrasse François du Jardin. Il travaille à la charrue pour frère Fulchard, religieux de Clairvaux. Il paraît souvent avec Notre-Dame à Rodriguez, se place avec elle dans son cœur, et y demeure sensiblement plusieurs jours.

Ces faveurs ne vous semblent-elles pas assez grandes? Votre cœur est-il si large qu'il ne soit point rempli de tous ces dons? Souhaitez-vous toute la très sainte Trinité? Saint Gilles, François de l'Enfant-Jésus, saint Alphonse Rodriguez, et d'autres frères, ont vu l'essence divine, de la façon que j'expliquerai en son lieu. Elle a été si excellente, que

saint Gilles disait qu'il en avait perdu la foi, en ayant eu une claire vision.

Êtes-vous content? Dieu a-t-il assez favorisé votre degré? Vous le connaîtrez encore mieux, quand vous verrez ces exemples et plusieurs semblables dans leur jour, et racontés tout au long. Pour maintenant, arrêtons-nous un peu à saint Gilles, qui seul pourrait suffire pour faire toucher au doigt à quelle perfection peut monter un frère convers.

V. Qui pourrait expliquer ses extases et ses ravissements, et les dons que le Saint-Esprit lui communiqua? Un jour, il sentit que tout son corps mourait peu à peu. Il voyait son âme qui se retirait, premièrement des pieds, puis des autres membres, et enfin, du cœur même. Elle fut alors ravie en paradis, y considéra les raretés inexplicables qui sont réservées aux amis de Dieu, et dans cet emportement y reçut une joie qui ne trouve point de paroles ici-bas, capables de la faire comprendre.

Une autre fois, après un jeûne de quarante jours, Notre-Seigneur se présenta à lui, et lui montra non seulement sa sacrée Humanité, mais aussi quelque chose d'une telle éminence qu'il n'osait et ne pouvait l'expliquer. Cette apparition dura, par divers intervalles, l'espace de treize jours. Après cette vision, il fut souvent et avec facilité transporté en extase. Et même il était élevé hors de lui à tous les discours des grandeurs de Dieu, de la gloire des Bienheureux et de la beauté du paradis. Il demeurait alors immobile, sans nul usage des sens extérieurs. C'est pourquoi les enfants et les bergers, à la sollicitation de plusieurs personnes, lui criaient en le rencontrant par les rues : *Paradis, frère Gilles, Paradis.* Et au même instant l'extase le surprenait au lieu où on lui avait parlé, et il y restait sans mouvement ni sentiment.

Saint Louis, roi de France, alla tout exprès à Pérouse pour y voir ce saint frère, et tirer quelque profit de son entretien. Il se déguisa en pèlerin étranger, et se présenta

à la porte du couvent, avec un petit nombre de ses plus affidés. Le Serviteur de Dieu y accourt, et dans la certitude que c'était saint Louis (en ayant eu révélation), il lui saute au cou, et l'embrasse dans une telle ardeur que ce transport eût semblé procéder de l'ivresse, si sa sainteté n'eût été trop connue. Dans cette rencontre, les deux Saints n'ouvrirent la bouche ni l'un ni l'autre pour se communiquer leurs pensées et leurs désirs. La séparation étant faite, les religieux demandèrent à saint Gilles qui était ce pèlerin : *C'est Louis,* dit-il, *roi de France.* La frayeur saisit le cœur, et la honte couvrit le visage de ces bons serviteurs de Dieu, dans la vue que cet accueil ne s'était pas fait dans la bienséance et dans la révérence due à une si haute majesté. *Mes Frères,* dit le Saint, *laissez-moi cet étonnement inutile : à la première entrevue, et dans le premier embrassement, nos cœurs se sont ouverts, et ont dit tant de secrets que la bouche ne les eût pu exprimer. Soyez certains qu'il est sorti d'ici avec une pleine et entière satisfaction de son âme, et que le Ciel l'y a comblé d'une si sensible consolation, que les hommes ne la sauraient expliquer.*

Ce saint personnage avait aussi le don des miracles et de l'intelligence, dont il se servait pour le salut des docteurs mêmes. Un docteur de l'Ordre de Saint-Dominique, embarrassé dans de fâcheuses inquiétudes touchant la virginité de Notre-Dame, le vint trouver pour en tirer de la lumière. Avant qu'il ouvrît la bouche, saint Gilles le prévint par ces paroles : *Frère prêcheur, la Vierge Marie est vierge avant l'enfantement,* et frappant la terre avec son bâton, il en fit sortir un beau lis blanc. Ayant donné un second coup contre terre, et dit : *Sainte Marie est vierge en l'enfantement,* il en sortit un lis de pareille beauté. Il frappa la terre pour la troisième fois, et ajouta : *Sainte Marie est vierge après l'enfantement,* et un troisième lis égal aux autres en hauteur, en blancheur et en odeur, sortit encore de la terre. Cet homme de Dieu s'en-

fuit alors, et ce bon docteur fut guéri de son anxiété et de l'affliction de son esprit. Nous en verrons plusieurs autres vertus et plusieurs autres grâces admirables dans tout ce traité, et dans l'abrégé de sa vie que je mettrai à la fin. Ce petit échantillon suffit maintenant.

Dieu se plaît même quelquefois à récréer ses serviteurs par une science des choses naturelles. Saint Cedmon, religieux anglais bénédictin, gardait les troupeaux du monastère, et n'avait jamais étudié. Il fut doué tout à coup d'une si claire intelligence de la poésie, qu'il composait élégamment des vers en langage du pays, prenant la matière dans l'Écriture sainte. Ils étaient d'une telle excellence pour le style et pour la substance du discours, que les plus savants s'efforçaient en vain de les égaler en élégance et en subtilité.

VI. De tout ce raisonnement tirons deux conclusions. Premièrement, si nous sentons à peine dans nos âmes les dons, les grâces et les vertus ordinaires de notre vocation, nous avons un très notable sujet d'un saint anéantissement, et d'un absolu mépris de nous-mêmes, vu que nous fermons par nos imperfections, la porte aux faveurs que Dieu nous présente. Il est une source vive et inépuisable de tous biens, et désire avec passion de les communiquer aux hommes. Un jour il apparut au Père Gutiérez, homme fort illuminé dans notre Compagnie. Il était accablé sous le poids de plusieurs présents, qu'il tenait entre ses bras à dessein de les départir aux hommes ; mais il lui découvrit son extrême douleur de ce qu'on ne les lui demandait point avec ferveur, et qu'on ne s'y disposait point avec sainteté.

Secondement, concluez que l'amour, le respect et le secours mutuel nous sont très utiles et nécessaires, et qu'il ne faut laisser aller son jugement au mépris de personne, ni sa langue au blâme. Pour cette raison saint Ignace nous enseigne que nous devons honorer dans notre cœur tous les autres comme nos supérieurs. Et en effet, souvent ceux

qui ont moins d'éclat sur la terre, brillent avec des rayons plus lumineux dans le ciel.

Souvent l'arche qui est de bois de Séthim et d'or fin, qui contient la loi de Dieu et a des chérubins d'or massif, est voilée d'une peau qui choque nos yeux et nos premières pensées.

Avant de passer outre, remarquez avec soin que le désir des extases, des ravissements, des prophéties, des miracles et des autres faveurs extraordinaires, serait une dangereuse illusion. Si Dieu vous les donne, recevez-les avec humilité, avec crainte et avec action de grâces; excitez-vous d'autant plus à l'exercice des offices abaissés vers la terre, que la bonté de votre souverain Seigneur vous rehausse vers son palais, afin qu'un fondement profond et solide affermisse un édifice fort élevé.

SECTION II.

Utilité de l'état des Frères Convers.

CHAPITRE PREMIER.

LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX EXERCICES DE MARTHE TROUVE PLUS DE FACILITÉ A SE SAUVER QUE CELUI QUI EST PRÊTRE.

I. Les Religieux se sauvent facilement. — II. Et surtout les Convers. — III. Notre-Seigneur et les Saints assistent à la mort des Convers. Leur gloire en Paradis. — IV. Trois dangers des prêtres : 1° La Science. 2° L'Honneur. 3° Le Gouvernement. — V. Pour échapper à ces dangers, les Saints ont refusé la prêtrise.

I. Tous les religieux des maisons bien réglées, ont des avantages signalés au-dessus des séculiers, pour arriver dans une assurance morale à la terre de promission avec les amis et les enfants de Dieu. La mer et le Jourdain (qui est le fleuve du jugement) leur donnent libre passage, par la puissance de la verge de leurs conducteurs, et de l'arche qui les précède.

Le monde est un torrent impétueux qu'il faut par nécessité traverser, si nous voulons aborder à l'autre rive, remplie de fleurs et de fruits pour une éternité tout entière. Ceux qui le veulent passer à la nage y périssent souvent, dans la témérité de leur entreprise. La facilité en paraît assez grande sur un bateau, on ne laisse pas d'y faire de tristes naufrages, par une trop grande surcharge de personnes et de marchandises, ou par la rencontre des pointes de quelque rocher.

Il n'est rien de plus aisé ni de plus agréable que de passer ce torrent sur un pont affermi par des arches bien

solides, et remparé de petites murailles élevées de part et d'autre. On y voit avec agrément et plaisir les flots courroucés, qui s'entre-choquent à l'envi les uns les autres pour avoir la liberté du passage. On les reçoit avec risée, dans leurs plus violents efforts, lorsque la colère les pousse à précipiter leur cours, pour heurter avec plus de furie le pied de l'arche, sur laquelle on s'appuie dans une totale sûreté. On se joue de leurs sauts périlleux et de leur rage, qui se résolvent en écume, et qui rebroussent chemin. Vous passeriez même l'Hellespont avec joie et allégresse, si vous y trouviez encore le pont de Xerxès, roi de Perse; et vous ne craindriez pas la mer Adriatique, si Caligula, empereur romain, avait conservé celui qu'il y bâtit.

L'homme séculier engagé dans les affaires et le mariage, est obligé, en passant le torrent du siècle, de fendre les flots à la nage et à force de bras; le prêtre qui vit au milieu du siècle, y navigue comme sur un bateau : mais le religieux y marche de pied ferme, comme sur un pont que les secousses et les vains efforts des vagues ne font pas seulement trembler.

II. Néanmoins les religieux qui ne sont pas prêtres et qui ne vaquent qu'à leur propre salut, ont une espérance plus certaine d'arriver au port désiré. Quelquefois le poisson secoue le pêcheur si fort à l'improviste, et d'une violence si impétueuse, qu'il le précipite dans les flots et en fait sa curée. Ceux qui se noient font périr celui qui leur tend les mains, s'il se jette à leur secours avec plus de chaleur que de prudence. L'assistance d'un pestiféré est pleine de danger, et à peine les plus puissants préservatifs peuvent-ils maintenir la santé de ceux qui s'approchent d'un air qui a été corrompu.

« Ah! dit Notre-Seigneur, quelle utilité apporte le gain de tout l'univers, s'il est suivi de la perte de notre âme? » Je veux qu'un prédicateur ait élevé dans le paradis tous les hérétiques, tous les schismatiques, tous les païens et tous les autres pécheurs; qu'il ait retiré de l'enfer tous

les hommes damnés et tous les démons ; qu'il ait soumis au sceptre et aux lois de Jésus-Christ autant de mondes qu'il y a d'étoiles au ciel, de petits atomes dans l'air, de grains de sable et de poussière sur toute la terre et dans toutes les mers; si la mort le surprend dans un péché mortel, il ne laissera pas de brûler pendant toute l'éternité, dans les flammes vengeresses, et d'y renier avec rage et avec furie son Créateur et son Rédempteur.

Nous sommes venus en ce monde, et nous sommes entrés en Religion pour faire notre salut, et pour le faire dans une excellente perfection. Si la victoire suit nos combats jusqu'au dernier soupir, ce succès de bonheur nous suffit. Pour cette cause, l'état des frères convers doit être dans une haute estime ; vu qu'il met l'âme dans une certitude presque infaillible de son éternité bienheureuse, si elle y persévère jusqu'à la fin.

III. J'ai déjà montré en la section précédente, chap. III, l'aide que le Ciel leur présente durant leur vie : disons un mot de leur mort et de leur gloire dans le paradis, et comment Notre-Seigneur et les Saints s'intéressent en l'une et en l'autre.

Notre-Seigneur fortifia frère Egbert à la mort. Il se montra aussi à frère Jean Kessel au moment de ce passage à l'éternité, et le défendit contre les diables qui l'attaquaient, et qui furent vaincus par son assistance. — La Vierge Marie apparut à frère Paul, à Jacques de Nursie, à Joseph de Corléoné, et à plusieurs autres, qui en reçurent un très puissant renfort et une extrême consolation dans ce combat. — Frère Gervais de Rimini fut vu monter en paradis avec une nombreuse procession des religieux de son Ordre, et entrer dans ce Louvre de félicité avec un hoyau d'or sur l'épaule, comme avec le trophée des victoires remportées dans son office de jardinier. — On fit une très grande fête au ciel, à l'arrivée de frère Bernard, et plusieurs Saints de sa Religion lui allèrent au-devant pour le recevoir et le féliciter, comme nous le dirons ailleurs. — Jacques Ruis,

qui avait passé sa vie dans l'humilité d'une cuisine, fut vu dans le paradis assis sur un beau trône près de Notre-Dame. — Sœur Jeanne, qui, dans le mépris de la noblesse du siècle, avait servi en qualité de converse, et s'était même abaissée aux plus vils exercices dans les étables, vint déclarer la grandeur de sa gloire à une religieuse. Elle tenait dans sa main un diamant si étincelant, que nul œil mortel n'en pouvait soutenir l'éclat.

Nous verrons ces exemples plus amplement dans leur propre lieu. Ajoutez ce qu'assure sainte Thérèse d'elle-même. Elle entendait une fois la Messe que l'on disait pour un frère coadjuteur décédé en notre Compagnie. Elle le vit monter au ciel dans une grande gloire, et Notre-Seigneur, plein de lumière et de majesté, qui s'était fait son conducteur.

L'âme de saint Gilles fut vue incontinent après sa mort monter en paradis, avec une grande multitude de religieux et d'autres personnes qu'il avait retirées du purgatoire. On vit aussi notre Sauveur, qui, lui venant à la rencontre, entonnait un motet très mélodieux, et l'embrassait avec tendresse et affection.

IV. Le religieux prêtre est obligé d'avoir l'œil à trois écueils qui le menacent d'une éternelle ruine, ce sont la science, l'honneur et le gouvernement.

1. La science l'élève au-dessus du commun ; mais souvent elle cause plus d'enflure qu'elle ne communique de solides vertus. Un trop brûlant désir de science perdit Adam et toute sa postérité. Ce même désir jeta les richesses de Cratès dans la mer, creva les yeux à Démocrite, assomma Pline avec une pierre du mont Vésuve, et, comme disent quelques-uns, précipita Aristote dans l'Euripe.

Dans la Religion même, cette avidité de savoir appauvrit plusieurs petits esprits et les aveugle. Ils sont éblouis et se consument à la flamme d'une chandelle, tandis qu'ils pouvaient jouir des rayons du Soleil éternel par une véri-

table et solide sainteté. Mais ces feux follets les emportent dans le précipice.

C'est une folie qui ne trouve point d'excuse, de vouloir pénétrer la nature et les propriétés de tous les êtres, et de vivre néanmoins sans aucun soin de la connaissance de soi-même.

2. La prêtrise attire ensuite l'honneur avec plus de certitude que ne fait la science. Les prêtres font chaque jour, par la rémission des péchés et par la consécration du corps de Notre-Seigneur, des miracles plus prodigieux que tous les chérubins et tous les séraphins n'en feront pendant toute l'éternité. De là vient qu'il n'y a homme si peu chrétien qui, dans cette considération, ne leur porte un grand respect.

Saint Martin fit honneur à son prêtre plutôt qu'à l'empereur Maxime. Les princes, les rois, les empereurs, les papes mêmes sont obligés de se prosterner aux pieds des prêtres, et d'en recevoir l'absolution de leurs fautes, si l'entrée du paradis leur touche le cœur. Qui ne se laissera charmer par le brillant d'une telle grandeur? Qui pourra affermir sa tête dans une suffisante solidité, pour empêcher qu'elle ne lui tourne dans ses fonctions, si augustes et si élevées au-dessus de tous les hommes et de tous les anges?

Le danger de vanité et d'orgueil s'augmente, si la dignité de la prêtrise se joint à quelque opinion de vertu, de science et d'éloquence. Le vent d'une louange populaire enfle alors les voiles, et porte le navire contre les rochers, pour y faire un naufrage qui est presque inévitable, si une vertu héroïque n'en prend la conduite.

Vous savez les visions effroyables rapportées dans les chroniques de divers Ordres religieux, qui nous certifient la damnation de plusieurs supérieurs, de plusieurs prédicateurs et de plusieurs docteurs.

3. Enfin, les prêtres, qui seuls sont chargés du gouvernement presque dans toutes les familles religieuses, courent une grande quantité de dangers, à raison du maniement des

affaires, et de la puissance qu'ils ont d'agir selon leur volonté lorsqu'ils sont dans les dignités. Le religieux, qui est sous l'obéissance, fait voyage même en dormant. Mais si le pilote ferme l'œil, il est facilement précipité dans la mer par la secousse du vaisseau.

Ces raisons ont glacé le sang dans les veines des Saints aux premières offres des charges d'honneur, et leur ont persuadé la fuite, lorsqu'on leur en a mis le joug sur les épaules. Saint Macaire se déguisa en manœuvre, et se jeta dans le monastère de saint Pacôme pour être affranchi de son abbaye. L'abbé Pinufe, et plusieurs autres que j'ai rapportés dans mon Commentaire sur les psaumes, ont fait de même.

Ajoutez à ce raisonnement l'obligation que les prêtres ont d'une plus éminente perfection, et d'une sainte correspondance, par la pureté de leur vie, à l'éminence de leur ministère. Vous verrez dans ces lumières, qu'il ne se trouve personne qui ne doive trembler à la vue d'un état si sublime et si divin.

V. Saint François ne voulut jamais être promu au sacerdoce. Il avait vu un ange qui tenait en sa main une fiole de fin cristal pleine d'une eau très pure, et qui l'avertissait que la pureté des prêtres devait surpasser la pureté de cette liqueur. Saint François de Paule se tint toujours dans la même humilité, et ne se laissa jamais vaincre par les prières de ceux qui le poussaient à cette dignité. Saint Eugende, quoique abbé, ne voulut jamais être consacré prêtre, dans la crainte de quelque orgueil en cet éclat d'honneur. Nilamon fit encore davantage, car dans l'insistance et l'importunité extrême qu'il essuyait, il obtint de Dieu une mort soudaine, afin d'éviter les mains de l'évêque, qui voulait à toute force l'appliquer aux autels et aux confessions.

En suite de ces pensées et de ces exemples, nous trouvons plusieurs saints personnages qui, pour être hors de crainte et de péril, ont désiré l'état de frères convers. Mel-

chior Carners, qui, pour sa rare vertu et son éminente doctrine, fut envoyé évêque en Éthiopie, souhaita avec passion d'être coadjuteur temporel en notre Compagnie et d'y servir aux ministères les plus humbles. Pour une plus grande assurance de sa conscience, il proposa son désir au Père Simon Rodriguez, un des premiers compagnons de saint Ignace, son recteur à Coïmbre ; mais on jugea qu'il était trop nécessaire pour vaquer au salut des âmes, et qu'il devait préférer le bien public à sa dévotion particulière.

Suivons donc les sentiments des Saints, et bénissons Dieu de notre bonheur. Il est toujours plus sûr de marcher dans une vallée féconde, cachée sous de beaux et de bons arbres fruitiers, que sur de hauts rochers agités des vents et des tempêtes, dans un danger continuel d'une chute malheureuse.

CHAPITRE II.

LE RELIGIEUX CONVERS NE DOIT PAS TANT S'ASSURER SUR SON ÉTAT QU'IL NE S'EFFORCE AUSSI DE TENDRE A LA PERFECTION.

Quatre moyens généraux pour se rendre parfait : I. Désir de la perfection. — II. Ne point se régler sur les actions d'autrui. — III. L'Espérance de la perfection dans son office. — IV. L'estime de sa vocation.

Notre vie est traversée de si fâcheux accidents, et nous avons sur les bras des ennemis si puissants et si importuns, que si la diligence et la prudence ne nous fortifient, et que nous ne soyons jour et nuit sous les armes, il est très difficile d'éviter les surprises et la mort de nos âmes.

Nous devons prévoir les attaques, et nous y préparer dans une généreuse résolution de soutenir l'assaut en

hommes de cœur, et de gagner par nos mérites la couronne que Dieu ne donne qu'à la valeur.

Avant l'explication de la pratique des vertus, dont je traiterai aux livres suivants, je mettrai ici quatre moyens généraux, qui seront très utiles à tous les convers pour se rendre parfaits religieux.

I. Le premier est un vif et brûlant désir de la perfection, et le soin de le maintenir, renouveler et augmenter avec constance. Ce désir est la racine de l'arbre : et à proportion qu'il croîtra ou diminuera, l'âme portera des fleurs et des fruits en petite ou en grande quantité. Rien n'est hors du pouvoir d'un homme qu'un désir enflammé anime et possède puissamment.

L'avare fend les mers, défie les tempêtes, traverse les royaumes barbares, pénètre jusqu'au bout de l'univers, s'enfonce au plus profond des abîmes, et descend presque aux enfers pour y trouver de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. D'où procèdent toutes ces courses et toutes ces agitations de corps et d'esprit ? D'un désir insatiable de s'enrichir.

Les soldats se présentent à la tête des armées, dans les premiers escadrons. Ils s'élancent à corps perdu au milieu des bataillons. Ils se moquent des piques et des mousquetades. Ils s'avancent jusque sous la bouche des canons. Ils montent avec ardeur sur la brèche, au milieu des grenades, des cercles à feu, des huiles bouillantes et de toutes sortes de machines de mort, sans pâlir et sans reculer d'un pas. Ils se rient de la sueur de leur visage et du sang qui coule de tous leurs membres. Qu'est-ce qui fait tous ces miracles ? Un désir bouillant de gloire et de récompense.

Saint Thomas, sur la connaissance de l'efficacité du désir, rendit une sage réponse à sa sœur. Elle lui demandait comment elle pourrait se sauver. *Si vous le voulez,* lui dit-il ; c'est ce que Notre-Seigneur promet en l'Évangile, où il nous assure que tous ceux qui ont faim et soif de la justice sont bienheureux, parce qu'ils seront rassasiés. Et la

glorieuse Vierge, dans sa propre expérience, s'écrie : *Esurientes implevit bonis ;* Il a rempli de bien ceux qui avaient faim. Dieu est un Père d'une trop tendre affection, et qui a un cœur trop compatissant pour ouïr longtemps les soupirs de ses enfants qui meurent de faim. Sa charité ne souffre pas même la voix des petits corbeaux, sans leur apporter secours avec tendresse et promptitude.

Le prophète David courait à son Créateur comme le cerf altéré aux fontaines et aux rivières pour y éteindre sa soif. Aussi Dieu le consola dans ses afflictions, et l'enrichit de dons et de grâces dans sa ferveur.

Daniel vécut dans des lumières continuelles, qui l'ont fait toute sa vie une source de vertus, laquelle se répandait sur tout son peuple. Dieu lui témoigna une affection et une familiarité très particulières, parce qu'il était un homme de désir.

Le désir d'une plus grande perfection est le signe d'une bonne santé spirituelle, comme l'appétit est un témoignage de la santé corporelle. Et saint Bernard, au sermon qu'il a fait sur saint André, assure qu'il n'est point de signe plus certain de la grâce de Dieu dans une âme, que le désir d'une plus grande grâce.

Le feu ne dit jamais, c'est assez. Plus vous lui donnez à manger, plus il dévore. Les Saints ne mettent point de bornes à leurs ferveurs. Ils font toujours de nouveaux progrès de vertus en vertus. Ce sont les divins animaux qui accompagnent leur roi, porté sur un char de bataille et de triomphe, et qui ne s'arrêtent jamais. Ils désirent à chaque heure de pousser plus avant, regardant comme une lâcheté de se contenter de leurs conquêtes.

Les serviteurs du siècle et de leurs passions ne se tiennent jamais pleinement satisfaits, soit qu'ils courent après les honneurs, ou qu'ils travaillent à la recherche des richesses.

L'ambitieux veut mettre villes sur villes, provinces sur provinces, royaumes sur royaumes, ainsi que les géants

entassaient les montagnes les unes sur les autres pour escalader les cieux. Vous en avez une expression naïve dans Pyrrhus, roi des Épirotes. Cynéas, homme de probité et de bon conseil, dans la vue que ce prince brûlait d'un désir excessif d'étendre les bornes de son empire par des guerres périlleuses, lui dit un jour : *Sire, quel motif pousse Votre Majesté à tant de travaux et de périls dans l'Italie, où elle expose sa personne sacrée à une infinité de hasards, pour une victoire incertaine et qui n'est d'aucune nécessité ? Elle possède un très beau et très riche royaume auquel celui de la Macédoine a été ajouté par sa valeur et par sa bonne fortune.* Ce roi lui repartit : *Ne voyez-vous pas la conséquence de la conquête d'Italie ? Elle me servira de marche pour entrer dans la Sicile, province très fertile et d'une assiette importante. — Lorsque,* dit ce sage conseiller, *la Sicile sera sous le sceptre de Votre Majesté, quelle utilité en tirera-t-elle ? — J'admire votre raisonnement,* répliqua Pyrrhus; *n'est-il pas évident que dans une telle puissance, j'aurai un passage libre pour Carthage, que je ferai fléchir sous mes armes et sous mes lois ? — Je l'accorde,* dit Cynéas; *mais après cette victoire, où Votre Majesté portera-t-elle ses étendards ? — Je pousserai mes triomphes,* dit le conquérant, *jusqu'aux colonnes d'Hercule, et je n'aurai pour bornes de mon empire que l'Océan.*

Charles-Quint avait un cœur plus large et une flamme plus brûlante. Cet hémisphère ne remplissait pas tous ses désirs. Dans le dessein d'avancer ses victoires dans l'un et l'autre monde, il prit pour son symbole les deux colonnes d'Hercule avec ces deux mots : *Plus outre.*

Vous touchez au doigt que le désir de l'honneur n'a point de limites, et qu'il presse chaque jour son homme à doubler le pas pour des desseins plus généreux. Est-il raisonnable que le religieux ait moins de cœur et de feu pour son Dieu et pour son salut, qu'un infortuné ambitieux pour un peu de vent et de fumée ?

L'avarice n'a pas une convoitise moins ardente et moins

difficile à assouvir. Si le roi vous ouvrait ses coffres et ses trésors, avec une pleine et entière liberté d'y prendre de l'or, de l'argent et des joyaux à volonté, quelles bornes mettriez-vous à vos désirs et quelle modération à vos mains, si particulièrement vous voyiez un miracle sensible par la reproduction de ce que vous enlèveriez ?

Crésus, roi de Lydie, un des plus opulents princes de l'univers, voulut un jour délasser son esprit dans un agréable divertissement. Il mena ses favoris à la chambre de ses trésors, et leur donna le pouvoir absolu d'y prendre tout ce qu'ils pourraient porter sur eux. A l'instant ces oiseaux de proie fondent à corps perdu sur les coffres ouverts, emplissent d'or et de perles leurs poches, leurs hauts et bas de chausses, leurs pourpoints, leurs chapeaux, leurs cheveux, leurs oreilles, leurs bouches, et toutes les parties de leur corps. L'avidité en porta quelques-uns à un tel excès, qu'elle leur ôta la puissance de marcher et de transporter leur conquête. Ce ridicule spectacle donnait un singulier plaisir à ce roi, et une belle instruction à ceux qui étaient présents.

Dieu nous ouvre son palais céleste, et nous dit : *Prenez tant de gloire qu'il vous plaira : mes grâces ne vous manqueront jamais.* Quoi ! Serait-il possible que nous nous laissions tomber les bras et abattre le cœur dans la contemplation d'une gloire si ravissante ?

Le religieux qui attache tout son esprit à la terre qu'il a quittée, et qui n'emploie pas toutes ses forces à l'augmentation de ses vertus, mérite un notable châtiment. C'était la pensée d'Ulric, sage et vertueux abbé de l'Ordre de Cîteaux. Un frère convers, meilleur économe que religieux, acquérait plusieurs champs à son monastère et ne bornait jamais sa convoitise. Ce prélat, homme de grande doctrine et de grande vertu, à la vue de cette blâmable avidité des biens périssables, appelle ce frère, et lui dit avec esprit : *Mon cher frère, pourquoi croyez-vous que je sois venu en Religion ? — Hélas ! mon révérend Père, il n'appartient pas*

à un pauvre frère comme moi d'avoir la première pensée de ce jugement. — J'y suis venu, dit Ulric, *pour pleurer mes péchés et pour en faire pénitence. Mais vous, mon frère, de quel motif avez-vous été poussé pour demander l'entrée de ce monastère ? — Du même motif,* réplique l'économe.

L'abbé, d'un ton grave et sérieux, ajoute alors : *Si votre réponse est véritable, d'où procède cette ardeur insatiable, cette soif continuelle des biens de la terre ? Si un sincère et parfait désir de laver vos péchés par vos larmes vous a retiré du siècle, vous devez prendre une manière de vie bienséante à un pénitent, par une fréquente retraite dans votre oratoire, afin d'y passer vos jours en jeûnes, en veilles et en prières, pour vous sanctifier dans les grâces de votre Rédempteur. Le ravissement du bien du prochain et l'amas de tant d'or, d'argent et de possessions, ne sont pas les actions d'un vrai pénitent. Toutes les richesses de la terre ne sont qu'une poussière qui sera bientôt emportée par le vent.*

Monsieur, dit l'économe, *tout ce que j'achète est proche de nos champs et de nos vignes. — Ah !* dit le sage Supérieur, *après l'achat de ces champs et de ces vignes, vous y ajouterez encore les propriétés des voisins, et en conséquence vous pousserez vos bornes jusqu'au Rhin, et le passerez à pied sec. De là vous avancerez jusqu'aux montagnes, et ne terminerez ni vos courses ni vos prétentions, jusqu'à ce que la mer fasse barrière à votre impétuosité. Je crois que sa vaste étendue bornera vos yeux et votre cœur. Or, afin de vous délivrer d'une si longue et si ennuyeuse fatigue, vous demeurerez dans votre cloître, pour y faire oraison et pour pleurer les fautes de votre vie passée. Mon pauvre frère, un peu de patience, et vous aurez assez de terre sur vous, sous vous, et même dans vous, n'étant que poudre et devant retourner en poudre.*

A cette nouvelle, quelques-uns de la maison, dans l'appréhension de la ruine du temporel, coururent à ce saint

prélat, et s'écrièrent : *Monsieur, monsieur, nous vous supplions de ne point hâter l'exécution de cette résolution. Si vous ôtez ce frère de notre économat, la ruine de ce monastère est inévitable. — Mes pères, mes pères,* dit l'homme du ciel, *jetons notre pensée et notre confiance en Dieu, et il nous nourrira. Que s'il ne lui plaît pas de nous assister des biens temporels, la perte de notre maison est un moindre mal que celle d'une âme rachetée par le sang de mon Sauveur, et qui le doit louer ou blasphémer dans toute l'éternité.*

Les Religieux n'ayant rien gagné sur sa constance, il fut attaqué puissamment par Reinolde, archevêque de Cologne, qui, dans le désir de se débrouiller de ses dettes et de remettre en état ses métairies, qui étaient dans le désordre, lui envoya demander ce frère économe renommé par tout le pays. Le généreux abbé fit une repartie digne de son héroïque vertu. *J'ai,* dit-il, *deux cents brebis dans une telle métairie, et tant dans une telle autre ; j'ai plusieurs chevaux et plusieurs bœufs. Tous ces animaux et tous les biens temporels de mon monastère sont au service de Monseigneur ; mais ma conscience ne me permet pas de lui abandonner l'âme de ce frère convers, de laquelle je dois répondre à Dieu, qui m'en a donné la charge.* (Cæsarius, 1, 4, cap. 62.)

Ainsi, ce religieux demeura dans sa cellule pour y réciter son cappelet tout à loisir, et le monastère ne laissa pas d'aller son train ordinaire, et de nourrir tous ses religieux sans difficulté.

Au moins ayons autant de désir du profit spirituel de nos âmes, que nous sentons d'affection pour l'avancement du bien temporel de nos maisons. Considérons souvent l'excellence de la vertu, l'importance de notre salut, la grandeur de la récompense, et l'infinie majesté et bonté de Dieu, qui mérite des services et des adorations d'une perfection infinie, si elle était possible à une créature. Il nous exhorte à être parfaits comme il est parfait, c'est-à-

dire, infiniment, si cela était dans notre pouvoir. Ne rétrécissons pas notre cœur à l'aspect d'un Roi si aimable et si adorable.

II. Le second moyen général pour assurer notre salut et pour aller d'un bon pas à la perfection religieuse, est de ne point jeter les yeux sur les déportements d'autrui ; mais de retenir toute son attention sur soi-même, et de vivre comme s'il n'y avait que Dieu et nous dans l'univers. La comparaison de nous avec les autres, qui, selon notre jugement, ne sont pas sous des charges si pesantes que la nôtre, est un des plus grands empêchements de la tranquillité de notre esprit, et de notre avancement spirituel.

On se moquerait de Samson, d'Hercule et de Goliath, s'ils s'amusaient à des combats contre les grues, ainsi que les Pygmées. Chacun se doit habiller selon sa grandeur, et combattre selon ses forces et ses armes.

Si chaque jour le roi donnait cent mille écus à un gentilhomme, et cinquante écus seulement à un autre, la raison n'exigerait pas les mêmes services et les mêmes reconnaissances de tous les deux, et l'on n'aurait pas la croyance qu'ils pussent devenir également riches.

On fit rendre compte de cinq talents au serviteur qui en avait reçu cinq pour son trafic, de deux à celui qui n'en avait reçu que deux, et d'un talent au troisième, à qui l'on n'en avait mis en main qu'un seul.

Un aigle doit voler jusqu'aux nues. Une autruche serait admirable si elle s'élevait à la hauteur de deux ou trois piques, et le vol du cheval Pégase est un miracle, dans les fables mêmes.

De là vient que les saint François, les saint Ignace, les sainte Catherine de Sienne et plusieurs autres, se sont jugés les moindres de tous les hommes ; parce que, disaient-ils, si Dieu avait accordé aux autres les mêmes grâces qu'il a versées dans nos âmes, ils en feraient un meilleur usage.

De plus, il est très difficile de faire une véritable comparaison de nos actions avec celles des autres. Celui qui

dans son extérieur ne paraît que vulgaire, est peut-être dans une haute éminence de vertu et de perfection devant le souverain Seigneur de l'univers. Le mérite principal est dans les actes intérieurs, et dans la pureté de l'intention, qui ne regarde que le pur amour et la plus grande gloire de Dieu. Souvent sous beaucoup de cendres on cache un grand brasier.

Laissons agir chacun selon sa portée et selon sa volonté : notre éternelle couronne ne dépend pas des actions d'autrui. Notre Juge mettra sur la balance les œuvres de chaque particulier, et non pas la vaine opinion des hommes, qui sont souvent trompés par l'apparence extérieure.

Disons avec le généreux Mathathias, père des Machabées : « Quand toutes les nations de la terre abandonneraient la loi de leurs pères, moi, mes enfants et mes frères nous obéirons à la loi de nos ancêtres. Vive Dieu ! il ne nous est pas utile d'abandonner la loi et les commandements du Seigneur des hommes et des Anges. »

Cette indépendance nous mettra dans une fermeté et une constance totales en la voie de la perfection, par la vue de Dieu seul, qui est immuable.

III. Le troisième moyen général pour notre avancement dans la vertu, est la persuasion qu'en l'état de vie où nous sommes nous pouvons être très parfaits. Cette pensée nous épanouira le cœur, et nous fera courir avec joie et allégresse, non seulement par le chemin des commandements, mais aussi par le sentier des conseils. Au contraire, l'estime que notre état n'est point propre à la perfection nous glace le sang dans les veines, nous resserre le cœur et le remplit d'amertume, nous abat les mains et les bras et nous jette les fers aux pieds.

Un religieux qui se laisse posséder de cette imagination est comme une statue inanimée. Il ne se remue que par force, et autant qu'il est poussé par la crainte. Et cette tentation est plus dangereuse en ceux qui n'ont pas la lumière des sciences. Car, au lieu d'une véritable humili-

té, ils s'abattent sous une frayeur pusillanime, et dans le sentiment de la faiblesse de leurs ailes, ils désespèrent incontinent de pouvoir suivre les aigles, dont ils admirent le vol au-dessus des nues.

Saint Gilles même, très élevé dans la contemplation, dit un jour à saint Bonaventure, son Général, et docteur vraiment séraphique : *Mon révérend Père, Dieu vous a fait de très grandes faveurs, et vous a accordé des dons très exquis, tant de nature que de grâce. Mais nous, pauvres frères, simples et idiots, que pouvons-nous faire pour plaire à Dieu et pour nous sauver dans la perfection ? — Ah ! mon cher frère,* répliqua ce saint docteur, *quand Dieu ne ferait nulle grâce à l'homme, sinon de lui donner son saint amour, en sorte qu'il aimât son Créateur, cet amour est plus que suffisant pour le conduire en paradis et lui donner une place très élevée.* Saint Gilles repartit : *Quoi donc ! Se peut-il faire qu'un homme ignorant aime autant Dieu qu'un docteur consommé dans toutes les sciences ?* Saint Bonaventure l'assura que la moindre femmelette peut avoir l'amour de son Créateur aussi sublime que le plus grand et le plus subtil docteur de la sainte théologie.

Saint Gilles, à cette bonne nouvelle, tressaillit de joie, et, plein d'une divine ardeur, courut au jardin ; là, se haussant sur la muraille qui était du côté de la ville, il s'écria à pleine tête : *Bonnes vieilles, simples et ignorantes, aimez votre Seigneur et votre Dieu : et vous pourrez vous rendre plus parfaites que frère Bonaventure, qui est un très célèbre docteur et maître en théologie.* Ayant dit ce peu de paroles, il demeura l'espace de trois heures immobile, dans un ravissement merveilleux. Ainsi parle l'auteur de sa Vie.

Croyons donc fermement que si nous voulons, nous serons excellents en vertu dans l'état de vie où Dieu nous a mis, et que notre lâcheté seule met l'empêchement au progrès que nous y pourrions faire.

IV. Le quatrième moyen général pour nous sauver

excellemment et joyeusement, est l'amour et l'estime de notre vocation. Ce point est d'une extrême conséquence ; car si nous en avons une haute idée, nous en aimerons Dieu avec plus d'ardeur. Nous le louerons, nous le bénirons, et nous le remercierons d'une grâce si particulière et si considérable, à la vue du délaissement d'une infinité d'autres dans la barbarie, dans l'hérésie, dans le libertinage, dans l'ignorance des choses célestes, et dans l'embarras et l'inquiétude intolérable du siècle corrompu.

Cette grande opinion de notre vocation nous fera aussi vivre dans une allégresse sans égale et dans un repos d'esprit inexplicable, à la vue de notre sort qui est tombé en bon lieu. Nous estimerons tous nos respects et tous nos services rendus à Dieu, toutes nos sueurs et tous nos travaux employés à son honneur, très peu de chose, si nous les comparons à cet insigne bienfait, qui est un gage presque certain de notre félicité éternelle.

Au contraire, l'estime ravalée de notre vocation nous rendra tièdes dans nos oraisons, froids dans nos actions, pleins de murmures aux moindres souffrances, onéreux à nous-mêmes, fâcheux aux Supérieurs, intolérables à tous les autres.

Enfin, si la racine et le tronc sont vermoulus, les feuilles, les fleurs et les fruits pourris couleront dans la boue et dans l'ordure, et tout l'arbre tombera bientôt dans le précipice, ainsi que l'expérience journalière ne le montre que trop. Pour cette raison, il faut entretenir avec soin une grande estime de sa vocation, par la considération de son excellence, de son utilité, du bonheur qu'elle procure. Vous pourrez vous servir à ce sujet de ce que nous avons déjà rapporté ci-dessus, et de ce que nous dirons au chapitre suivant et au traité des tentations.

SECTION III.

L'état des Frères Convers est rempli de bonheur.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉTAT DU RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE N'EST PAS MOINS UN ÉTAT DE JOIE QUE CELUI DES PRÊTRES.

I. Joie des mondains. — II. Joie des Religieux. Quatre fleuves de joie en la Religion : 1° L'Oraison ; 2° la Pauvreté ; 3° la Chasteté ; 4° l'Obéissance.

I. PERSONNE ne peut vivre sans amour : aussi ne peut-on vivre sans joie. Le religieux, par son éloignement du siècle, laisse des plaisirs de terre, de chair et de passage ; mais Dieu lui en donne en récompense de spirituels, de célestes et d'éternels.

Saint Anselme, dans une extase, connut la bassesse et la misère des contentements du monde et l'excellence de ceux de la Religion. Il vit un torrent fort vaste et fort impétueux, plein d'eau trouble, sale et remplie de toutes sortes d'immondices, qui étaient si vilaines et si abominables que la seule vue en faisait horreur. *(Edmere, en sa Vie.)*

Ce torrent traînait avec lui tout ce qu'il rencontrait : hommes, femmes, filles, garçons, riches, pauvres, artisans, marchands, avocats, et de quelque condition que ce fût. Ce saint personnage, étonné d'un spectacle si imprévu, demande à son conducteur de quelles viandes usait cette infortunée multitude ? Le conducteur répond : *Cette fange et ce limon leur servent à rassasier leur faim et leur soif.* — *Hélas !* s'écrie saint Anselme, *est-il possible que ceux à*

qui cette nourriture plaît, osent se mettre au nombre des hommes ? Le conducteur répliqua : *Ne vous étonnez point, ce torrent que vous voyez est le monde, qui emporte et traite mal ceux qui lui engagent leur affection et qui se laissent entraîner par son impétuosité.*

II. Cet Ange de lumière ajouta : *Voulez-vous savoir la beauté et l'excellence de la Religion ? — Vous m'obligerez fort,* repart Anselme ; *je sens un extrême désir de cette connaissance.* L'Ange le mène donc dans un beau et grand cloître, et lui dit : *Regardez de toutes parts.* Anselme jeta les yeux partout, et vit toutes les parois couvertes d'un très pur argent. L'herbe du préau était si agréable à la vue, qu'elle surpassait toutes les paroles et toutes les pensées qui l'eussent voulu décrire. Si l'on y désirait prendre son repos, elle se courbait de la même sorte que nos herbes communes. Mais elle se redressait aussitôt qu'on la laissait dans sa liberté. Elle était d'argent, et enrichissait ce lieu-là d'une beauté ravissante. Saint Anselme, épris d'une très sensible allégresse, choisit cette demeure pour lui ; et étant éveillé de ce mystérieux sommeil, il se résolut à fuir les vains ébats du siècle, et à aimer les délices innocentes de la vie religieuse qu'il avait embrassée.

La Religion est un paradis terrestre. C'est un Éden, c'est-à-dire un lieu de plaisir et de récréation. C'est l'état d'une parfaite sainteté. Ce paradis donne quatre grands fleuves de joie, qui arrosent non seulement la surface, mais aussi le sein de toute la terre.

Le premier fleuve, et le plus plein, est l'oraison, qui prend sa source dans Dieu même ; le second, la pauvreté, qui s'étend sur tous les biens temporels ; le troisième, la chasteté, qui rafraîchit tous les membres du corps ; l'obéissance est le quatrième, qui pénètre jusqu'aux moelles les plus cachées de l'âme.

1. La joie qui se prend de la contemplation et de l'amour de Dieu dans l'oraison, surpasse toutes les délices de l'univers. Dieu en est l'objet infiniment aimable, qui

répand des lumières et des douceurs ineffables sur l'âme qui s'en approche.

Saint Augustin, dans l'admiration de la grandeur, de la bonté et de la suavité de son Créateur, s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu, qu'est-ce que j'aime lorsque je vous aime ? Ce n'est ni tout ce que l'espace renferme de beau, ni tout ce que les temps nous présentent d'agréable. Ce n'est ni cet éclat de la lumière qui donne tant de plaisir à nos yeux, ni la douce harmonie de la musique, ni l'odeur des fleurs et des parfums, ni la manne, ni le miel, ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair, non, ce n'est rien de tout cela ; et néanmoins en aimant mon Dieu, j'aime une lumière, une harmonie, une odeur, une viande délicieuse, une volupté charmante. Mais cette lumière, cette harmonie, cette odeur, cette viande et cette volupté ne se trouvent que dans le fond de mon cœur, dans cette partie de moi-même qui est tout intérieure et tout invisible, où mon âme voit briller au-dessus d'elle une lumière que le lieu ne renferme point, où elle entend une harmonie que le temps ne mesure point, où elle sent une odeur que le vent ne dissipe point, où elle goûte une viande qui, en nourrissant, ne diminue point, et enfin où elle s'unit à un objet infiniment aimable, dont la jouissance ne dégoûte point. Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. » Ainsi parle saint Augustin, qui avait éprouvé dans son cœur ce qu'il met sur le papier.

Dieu promet cette douceur de l'oraison dans le prophète Isaïe : « Je les mènerai, dit-il, sur ma sainte montagne, et les réjouirai dans ma maison d'oraison ; leurs holocaustes et leurs victimes me seront agréables sur mon autel, parce que ma maison sera la maison d'oraison pour tous les peuples de la terre. »

Cette montagne divine est la Religion. Toutes les cellules des religieux sont un sanctuaire où chacun d'eux se présente à son Créateur et Rédempteur en holocauste par ses vœux. C'est là que Dieu verse dans son âme un torrent

de délices, et qu'il l'enivre des vins de son palais céleste. C'est là qu'il trouve les paroles de Dieu plus douces que le miel et l'ambroisie.

Saint François recommandait avec soin à ses enfants la joie de l'esprit, ainsi qu'un puissant rempart contre toutes les attaques du démon, et il ajoutait ensuite que cette joie procède de la pureté de l'âme, ainsi que d'une vive source ; qu'elle s'acquiert par les bonnes œuvres, et principalement par l'oraison ; et qu'en conséquence, il faut se jeter dans le sein de l'oraison comme dans un port assuré, lorsque nous sommes agités de quelque fâcheuse tempête. Les Saints en ont fait l'expérience.

Saint Macaire dit que souvent les Serviteurs de Dieu sont dans un festin royal, où se trouve une très délicieuse abondance de viandes célestes et divines, qui leur cause une telle délectation qu'elle est inexplicable. Cassien certifie que l'abbé Jean avait coutume d'être rempli d'une si véhémente et si douce allégresse spirituelle, que souvent il perdait la mémoire des viandes et des repas. Saint Éphrem était si comblé des douceurs du paradis dans ses prières, que son cœur éclatait en soupirs d'amour et d'ardeur, et qu'il s'écriait souvent : *Ah ! Seigneur, retirez-vous de moi, car ce petit vaisseau de mon corps n'est nullement capable de recevoir de si excessives faveurs*. C'est ce que j'ai vu dans un religieux de notre Compagnie, lequel était si ardemment enflammé de l'amour de Dieu, et si plein de consolation, que son cœur se dilatant trop, il n'en pouvait plus, et priant Dieu de faire un peu de trêve, il se plaignait amoureusement avec des élans tout de feu de ce qu'il le pressait trop et l'obligeait au delà de ses mérites. Je tremblais cependant, de crainte qu'il ne tombât pâmé dans ma chambre. Chacun sait que saint Xavier, ravi en Dieu et enivré de ce divin nectar, ouvrait sa soutane pour donner un peu d'air et de rafraîchissement à son cœur embrasé, et qu'il criait à haute voix : *C'est assez, Seigneur, c'est assez*. Sylvain, homme d'oraison et de mortification, après

une longue et fervente prière, fermait les yeux, de peur, disait-il, qu'au sortir d'un si beau et si agréable spectacle, il vît avec déplaisir la bassesse et la difformité des êtres créés.

Loin donc tous les vains passe-temps de la chair et de la terre ; loin tous les vains désirs et les frivoles espérances de ce siècle. Dieu contemplé et goûté dans l'oraison suffit plus qu'abondamment à une âme bien faite. Que le religieux soit sur ses gardes pour ne point mêler le fiel des créatures parmi le miel et l'excellence du Créateur.

2. Le second fleuve de joie, dans les Maisons religieuses, c'est la pauvreté. Ce fleuve paraît d'abord avoir fort peu d'eau douce ; mais si l'on y met le pied, on trouve qu'il est d'une grande profondeur, et si l'on en goûte, sa douceur se trouve charmante et délicieuse.

Athénée écrit que l'eau a le goût du vin en plusieurs lieux, comme dans la Paphlagonie, où elle enivre ceux qui en prennent avec excès. Théopompe dit qu'une autre fontaine a le même effet auprès du fleuve Erganès.

La pauvreté n'est en apparence qu'une eau froide et glacée ; mais dans l'usage c'est le vin des Anges et le pain des Saints. Les enfants d'Israël étaient dans le désert d'Arabie, symbole de la religion et de la pauvreté ; Moïse y fit sortir de l'eau d'un rocher pour faire boire ce peuple, si dénué de toutes les commodités de la terre, qu'il n'avait pas un verre d'eau pour sa boisson. Ce breuvage miraculeux fut rendu si agréable, que Moïse ose assurer que Dieu avait nourri ce grand peuple d'un miel sorti de la pierre. La faim et la soif sont un si savoureux assaisonnement, que les rois même les plus délicats y ont trouvé plus de goût avec une croûte de pain dur et moisi et avec un verre d'eau trouble, que dans tous leurs mets les mieux apprêtés et dans leurs vins les plus délicieux.

Renaud, un des premiers et des principaux compagnons de saint Dominique, avait été fort riche, et était accoutumé à une vie molle et délicate. On lui demanda un jour

si une vie si rude et si austère ne lui était point à dégoût ; il repartit avec un visage et un cœur joyeux : *Sachez que la rigueur qui vous frappe les yeux m'est d'une telle douceur, que souvent j'ai été fâché de tout mon cœur de vivre dans une trop grande délicatesse, et que j'ai eu peur de n'y avoir nul mérite devant Dieu.*

Vous avez ouï parler du procès que les Religieux de saint Bernard lui intentèrent, de ce qu'il leur faisait faire trop bonne chère. Et cependant leur pain était si grossier et si dégoûtant, que le juge, qui était l'Évêque de Châlons, tint comme un miracle que des hommes en pussent vivre, et il s'en réserva un morceau pour le montrer où il irait. Il fallait bien que les Anges y versassent quelque liqueur céleste, comme on les a vus faire ailleurs.

Le religieux, par son vœu de pauvreté, renonce à tous les plaisirs des biens de la terre ; et Dieu le récompense par le goût des biens célestes, et par l'exemption des soins qui se jettent à la traverse des richesses, et qui leur sont des pointes d'une douleur continuelle.

Saint Chrysostome compare la pauvreté à la fournaise de Babylone, où la flamme non seulement ne fit nul mal à ces jeunes seigneurs, mais se changea pour eux en un doux vent de rafraîchissement. « La pauvreté est un feu brûlant qui pénètre jusqu'aux moelles les plus cachées. Si quelqu'un néanmoins se jette pour l'amour de Dieu au milieu de ses brasiers, l'y loue, l'y bénit et l'y remercie de ses faveurs, il verra dans un agréable étonnement que ses liens lui tomberont des mains et des pieds, et que la flamme s'éteindra, ou que si elle ne s'éteint pas, elle se changera, par un plus grand miracle, en une très douce rosée. Ainsi parle saint Chrysostome. »

Épicure, le maître et l'adorateur de la volupté, enseigne que notre goût se doit contenter de légumes, de fruits et de viandes grossières, parce qu'il faut trop de soin et d'inquiétude pour payer et pour préparer de la chair et des viandes exquises, et que l'on sent plus de peine à la re-

cherche et à l'assaisonnement que de satisfaction et de plaisir dans la jouissance.

Enfin, le véritable pauvre d'esprit et de cœur, qui a tout quitté pour Dieu, jouit d'un repos solide et inébranlable, dans la certitude que ce souverain Seigneur du ciel et de la terre s'est obligé de le pourvoir de ce qui lui sera nécessaire.

Saint François disait qu'il y a un mutuel accord et une mutuelle obligation entre Dieu et les religieux : qu'eux, de leur part, laissent tout pour son amour, et s'abandonnent à sa paternelle providence, et que Dieu, par une affection réciproque, les nourrit et les entretient, non seulement comme un maître ses domestiques et ses serviteurs, mais ainsi qu'un bon père ses enfants ; et ils sont des enfants si bien nés, que pour mieux épurer leur amour, ils se sont privés de toutes les commodités de la terre.

S'il a soin de nourrir les petits corbeaux abandonnés de père et de mère dans leur nid, et de vêtir mieux que les rois les lis exposés au milieu de la campagne, il ne manquera jamais à ses pauvres enfants qui l'invoquent dans leur nécessité. Il s'y est obligé plusieurs fois par ses saintes Écritures : et l'expérience journalière le prouve dans toutes les familles religieuses, ainsi que je l'ai amplement montré sur ces paroles du Prophète : *Jacta cogitatum tuum in Domino, et ipse te nutriet ;* Jetez votre pensée et votre confiance en Dieu, et il vous nourrira. (*Ps.* LIV.) Je me contenterai d'un seul exemple, mais qui est très rare.

Jean Calabre et Albert, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, n'avaient trouvé en toute leur quête qu'un seul pain. Un Ange se présenta à eux déguisé en pauvre, et leur demanda l'aumône dans une instance si pressante, qu'ils lui donnèrent ce pain qu'ils apportaient au monastère. Cet Ange disparut alors, et saint Dominique les loua de leur libéralité. Il les assura que ce pauvre était un des princes du paradis, et que Dieu pourvoirait à ses servi-

teurs sur la terre. Il entre dans l'église, et après une courte mais fervente prière, il commande qu'on sonne le dîner. Quelques-uns disaient que ce serait une peine inutile et ridicule d'aller au réfectoire et de se mettre à table, parce qu'il n'y avait pas dans la maison un seul morceau de pain. Le Saint, plein de confiance en Dieu, s'écria : *Non, non, mes frères, la peine ne sera point inutile, Dieu nourrira ses serviteurs*. On entre au réfectoire, les tables étant préparées à l'ordinaire, saint Dominique donne la bénédiction ; chacun s'assied à sa place, et frère Henri Romain commence la lecture. Cependant rien ne venait pour manger ni pour boire ; le saint Patriarche joignant alors les mains et levant les yeux au ciel, fit une humble prière à Dieu de l'assister dans cette urgente nécessité : à l'instant, tous les Religieux virent paraître au milieu du réfectoire deux jeunes hommes d'une ravissante beauté qui portaient des pains blancs, et qui, commençant par les derniers, en donnaient un à tous ceux qui étaient assis. L'un distribuait ses pains du côté gauche du réfectoire, et l'autre du côté droit. Étant venus à saint Dominique, ils lui donnèrent aussi son pain, et lui ayant fait la révérence, ils disparurent. Ce charitable Père, ne pouvant alors contenir sa joie, s'écria : *Mangez, mes frères, mangez le pain qu'il a plu à Dieu de vous envoyer*. Puis, appelant ceux qui servaient à table, il leur ordonna d'apporter du vin. Ils répondirent qu'il n'y en avait plus ; mais l'homme de Dieu, plein du Saint-Esprit, leur dit : *Allez au tonneau, et apportez-nous du vin que notre bon Père et Maître y vient de verser*. Ils furent fort surpris de trouver le tonneau qui regorgeait de vin ; ils en apportèrent en grande hâte à toute la Communauté, qui le trouva très excellent. Le saint homme, tressaillant d'aise, ne put s'empêcher de dire encore : *Buvez, mes frères, buvez le vin que Dieu vous a envoyé*. Ils burent et mangèrent, trempant leur pain et leur vin dans les larmes de la joie. (Thierry d'Apolda, livre III, chap. 4.) Cette manne céleste leur dura tout le jour, le

lendemain, et le troisième jour jusqu'au dîner ; après quoi saint Dominique commanda que le reste fût donné aux pauvres, ne voulant pas qu'on en fît aucune réserve. Il fit ensuite une excellente exhortation pour animer ses Religieux à jeter toute leur confiance en Dieu, et à ne se défier jamais de sa bonté et de sa providence paternelles, en quelque nécessité qui leur pût arriver.

3. Le troisième fleuve de joie qui inonde le corps et l'âme du religieux, c'est la chasteté, qui conserve le corps en santé et en vigueur. Pour cette raison, les anciens athlètes se privaient de l'usage des femmes, et vivaient dans une rare tempérance.

La chasteté n'aide pas moins l'âme, la délivrant d'une infinité de tristesses, de chagrins et d'anxiétés, qui brouillent, inquiètent, et souvent accablent l'esprit des personnes mariées.

Quelle fâcherie d'avoir une femme qui a la cervelle de travers, la tête dure, le cœur de tigresse et de harpie ; qui veut paraître en ses habits comme un paon, et en ses pierreries comme une reine ; qui rompt les oreilles par ses crieries et ses importunités, qui traverse le repos par ses soupçons, qui donne de la crainte par ses fréquentations, qui fait horreur par ses haines et ses détractions ! Quelle peine de nourrir, d'habiller et d'instruire des enfants onéreux par leur multitude, désagréables par leur stupidité, dangereux par leurs vices, intolérables par leurs débauches! Les maîtres se plaignent de l'un ; les voisins, les serviteurs, les amis, la femme sont mécontents de l'autre. Les uns crient qu'ils sont malades ; les autres, qu'ils ont besoin d'habits, d'argent, de livres, de chevaux, d'équipage, et d'une infinité de choses, partie nécessaires, partie superflues, et souvent dommageables. Les vices présents fendent le cœur à un père vertueux, et les dangers futurs ne lui donnent aucun repos, ni jour ni nuit. S'il a beaucoup de serviteurs, il craint la main de l'un, qui est larron ; la bouche de l'autre, qui est ivrogne et gourmand ; tout le corps des autres, qui sont

sujets à des vices infâmes. Les enfants sont-ils difformes, ils font horreur ; sont-ils beaux et agréables à voir, ils donnent de la jalousie. Je ne dirai rien de la charge des filles, qui souvent se mettent en de grands dangers, et ne rapportent à leurs maisons que de l'infamie pour elles-mêmes, et des douleurs plus assommantes que la mort pour leurs parents.

Comment est-il possible qu'un bon esprit qui pénètre toutes ces misères et qui aime la vertu et ses enfants, ait un solide repos et une parfaite tranquillité dans le sentiment de son cœur partagé en tant de soins, de craintes et de perplexités ?

La chasteté exempte de tous ces malheurs. Sur quoi Caton disait que si le monde était sans femmes, notre vie serait semblable à celle des dieux. L'abbé Chérémon, parlant de cette divine vertu, certifiait que la joie qui provient de la chasteté est si grande, que personne ne peut la concevoir s'il ne l'a éprouvée, et que personne de ceux qui l'ont éprouvée ne la peut exprimer.

On peut à bon droit comparer le mariage au fleuve Hypanis, qui sort de la Scythie, et est très doux à boire l'espace de quatre ou cinq jours de chemin ; mais qui ensuite est fort désagréable, à cause d'une fontaine très amère qui s'y dégorge dedans.

Souvent une maison de personnes mariées est semblable à des fontaines qui sont dans les Cantabres. Pline écrit qu'elles se dessèchent plusieurs fois le jour, et puis versent l'eau comme auparavant. Tantôt on y est joyeux, tantôt triste ; tantôt en colère, et quelquefois paisible ; tantôt rempli d'espérance, et aussitôt de désespoir.

Juba rapporte que chez les Troglodytes, on voit un lac qu'on appelle le lac Insensé. Il devient amer et salé trois fois le jour et trois fois la nuit, et revient autant de fois à sa première douceur ; et ce qui est le plus fâcheux, c'est qu'il a quantité de serpents blancs de vingt coudées. Combien de serpenteaux, et de vieux serpents, se trouvent dans

les familles et retiennent leur poison, quelquefois dans la douceur, quelquefois dans l'amertume !

4. Le quatrième fleuve de joie qui remplit le religieux et le fait solidement heureux par les fruits de vie du paradis, c'est l'obéissance : par la soumission de l'entendement, de la volonté, et de toutes les puissances de l'âme et du corps à son Créateur, elle ne laisse nul sujet de tristesse. Elle lui donne une certitude infaillible que ce qui lui est intimé par son Supérieur, vicaire et lieutenant de Dieu, est l'ordonnance de Dieu même, et par conséquent utile à son salut. Il sait qu'obéissant en ce qui n'est pas évidemment mauvais, il a double mérite, l'un de la vertu qu'il exerce, et l'autre de la vertu d'obéissance, qui souvent apporte une plus belle et plus glorieuse couronne que la première.

Qui ne se réjouirait de cueillir des palmes et des lauriers à deux mains ? Qui ne serait bien aise de n'avoir nul doute s'il fait bien ou s'il fait mal ; s'il plaît à Dieu en ses exercices spirituels et corporels, ou s'il lui déplaît ? Les plus saints et les plus illuminés flottent dans une fâcheuse incertitude et dans une cruelle anxiété lorsqu'ils s'emploient à quelques actes de vertu de leur propre mouvement, sur la crainte que l'amour-propre ne les aveugle et ne les fasse fourvoyer, et dans la vue qu'une grande quantité de personnes ont été trompées par des illusions très spécieuses.

Saint Gilles, étant d'une insigne vertu et d'un âge fort avancé, eut permission de faire ce qu'il voudrait, et de demeurer où il lui plairait. Ce saint frère fut quatre jours dans cet état, dans une pleine et entière liberté. Mais il reconnut qu'il n'avait nul repos d'esprit. Sur quoi il s'alla jeter aux pieds de son Supérieur, et le pria de lui assigner le lieu de sa résidence, l'assurant qu'il se trouvait dans l'impuissance de vivre en une obéissance si libre et si indéterminée.

Nous ne savons où Dieu veut nous donner ses grâces,

et où nous sommes en danger de chute. Laissons-nous conduire par l'obéissance, et soyons certains que notre navigation sera heureuse et assurée, et que nous arriverons au port désiré de la victoire et de la félicité.

Tous ces motifs de joie et d'allégresse sont communs aux prêtres et aux frères convers. Voyons maintenant qui a plus de raison et d'occasion de se réjouir.

CHAPITRE II.

LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE A PLUS D'OCCASIONS D'UNE VRAIE JOIE QUE LES PRÊTRES.

I. Quatre sources de joie pour les Convers : 1° L'Oraison ; 2° la Pauvreté ; 3° la Chasteté ; 4° l'Obéissance. — II. Conclusion.

I. Si nous ne regardons que l'apparence extérieure et le jugement des hommes peu versés dans la vertu, cette proposition semblera un paradoxe, et hors de toute raison et de toute vérité. Mais, si nous prenons la balance du sanctuaire et considérons cette vérité devant les yeux de Dieu, nous jugerons sans doute que la joie d'un vertueux convers est plus inébranlable que celle d'un prêtre, quoique celui-ci soit d'une vertu égale, et même plus excellente.

Contemplons un peu les quatre sources de joie dont nous venons de parler.

1. L'oraison du convers est ordinairement plus douce et plus pleine d'affection et de tendresse que celle d'un homme savant, il agit plus par la volonté ; l'homme savant agit plus par l'entendement, étant accoutumé au raisonnement et à l'examen de toutes les vérités ; et ainsi il se dessèche la tête, perd beaucoup de temps, et s'évanouit dans ses belles et ses doctes pensées. De là vient que la volonté demeure sans suc et sans saveur, et manque de temps pour

l'exercice des actes de vertu, qui réjouissent très utilement l'âme et l'embaument des odeurs du paradis.

Un frère dévot qui d'un cœur simple et affectueux se jette dans le sein de Dieu, comme l'enfant sur la mamelle de sa mère, ne perd point de temps et se nourrit avec douceur et profit. De plus, Dieu se plaît à converser avec les simples et à leur parler à cœur ouvert. Il révèle les secrets aux humbles et les cache aux orgueilleux. Nous traiterons encore de cette matière, et nous parlerons de l'oraison au livre suivant ; par conséquent n'en disons pas davantage, et jetons l'œil sur les autres motifs.

2. Le vœu de pauvreté donne beaucoup plus d'occasion de joie à un frère vertueux qu'à un prêtre, vu qu'il a besoin de moins de choses pour ses habits, pour ses livres et pour le reste, et qu'il est assuré que jamais il ne sera obligé de trouver ce qui est nécessaire pour la nourriture et pour l'entretien des autres religieux.

Il est vrai qu'il est quelquefois occupé au labourage, au ménage, et aux autres offices qui touchent l'économie ; mais il ne fait qu'y porter la main et y prêter le travail de son corps. Tout le soin et toute l'anxiété tombe sur le Supérieur et sur les premiers officiers, qui sont prêtres. Un frère est quitte en disant : *J'ai fait tout mon possible, dans l'assiduité et dans la vigilance dont je me suis pu aviser.* Mais celui qui a une charge doit trouver moyen de donner à ses religieux le vivre, le vêtement et le logement honnêtes et commodes. Il doit soutenir les procès, réparer les pertes et payer les ouvriers. Un soldat prend et emmène le bétail, la grêle ruine les vignes, le feu consume la grange, une maladie se met dans le monastère : le pauvre Supérieur est traversé de tous ses soins, et accablé de douleur pour toutes ces disgrâces. Un frère convers nettoie son jardin, tient les clefs, fait une sacristie, apprête les viandes, accommode le réfectoire, vaque à son petit office, et étant vraiment pauvre, se réjouit d'autant plus qu'il lui manque plus de choses, se tenant dans le seul désir de son

salut et de sa perfection. Et quoique tous les prêtres ne soient pas supérieurs, ils ne sont pas néanmoins certains d'une exemption générale pour toute leur vie. Par conséquent, ils ne sont point si affermis dans la persévérance de leur joie, que ceux qui sont seulement occupés aux exercices corporels.

3. Le frère convers est moins obligé de connaître les vices qui sont contre le vœu de chasteté, et d'en ouïr parler que les prêtres, lesquels ne peuvent s'exempter en aucune manière d'étudier et les maux et les remèdes, et de souffrir, dans les confessions et dans la conversation, le récit de ce qu'ils voudraient bien éloigner de leurs oreilles. Il n'est nulle glace de Venise si belle qui ne se ternisse au moindre souffle. Si saint Paul, saint Benoît, saint François, et d'autres anges terrestres, ont senti qu'ils étaient hommes par les révoltes de leur corps, il n'est nul prêtre si uni à Dieu dans l'église et dans son oratoire, qui ne doive trembler au moindre sifflement du serpent et à l'ouverture d'une plaie pestilentielle. Cette crainte empêche beaucoup la joie de ceux qui se voient obligés par leur vocation de mettre les mains dans les ulcères qui au premier aspect font bondir le cœur. Le frère qui cependant ne s'occupe que de la pensée de son propre salut, vit content et joyeux dans son vœu de chasteté, comme le phénix dans les bois odoriférants de l'Arabie heureuse.

4. L'obéissance est une source de joie beaucoup plus abondante et plus inépuisable aux convers qu'aux prêtres ; car leur obéissance est perpétuelle, et n'est troublée d'aucun gouvernement qui leur puisse apporter de la crainte ou de l'anxiété.

Les prêtres au contraire, dans plusieurs Ordres religieux, ont toute leur vie quelque sorte de supériorité, ou dans les classes sur les enfants, ou dans les congrégations sur les bourgeois, ou dans les églises aux prédications et aux confessions, ou dans les maisons et collèges sur les religieux. Ces charges ont toujours beaucoup de soins et d'anxiétés ;

car une âme désireuse de la gloire de Dieu ressemble à saint Paul, et peut dire avec lui : « Qui est-ce d'entre vous qui tombe en quelque infirmité, dont je ne reçoive le contre-coup? Qui est-ce qui souffre quelque scandale, dont je n'aie de cuisantes douleurs qui me consument le cœur ? » Les fautes des écoliers, des pénitents, des inférieurs, sont autant de coups de dagues qui transpercent les entrailles des maîtres, des confesseurs et des supérieurs. Un frère sage et vertueux travaille cependant à son office dans l'union avec son Dieu et dans la douceur de ses faveurs.

C'est un contrat de société bien agréable, quand on participe au gain sans être en danger de souffrir aucune perte ni dommage. Le frère convers, comme membre de la Religion, est participant de tous les mérites et de tous les travaux des prédicateurs, des confesseurs, des professeurs et des autres officiers ; de toutes les indulgences et faveurs concédées par les Papes, et de toutes les autres grâces octroyées par les princes et par les rois à la Religion. Et il n'encourt néanmoins aucun péril de vanité, d'estime de lui-même, de tristesse, et autres choses semblables qui se rencontrent dans l'heureux ou le malheureux succès des prédications, des catéchismes et des autres fonctions concernant le prochain.

De plus, la santé, et conséquemment la joie se conservent bien mieux dans les exercices corporels, qui dissipent les mauvaises humeurs du corps en le fortifiant, que dans les travaux de l'esprit, qui causent des douleurs de tête, nuisent aux yeux, affaiblissent l'estomac, rompent la poitrine, chargent les reins de gravelle, accablent tout le corps de catarrhes et de fluxions. Presque toute la vie se passe en de nouveaux exercices laborieux dans les études. Il faut vaquer aux classes d'humanité et de rhétorique ; se rendre capable dans les langues française, latine, grecque, hébraïque et autres ; en poésie et en éloquence. Quand on commence à y avoir de la facilité et de la joie, il faut passer aux études de la philosophie, des mathématiques et

de la théologie ; puis à la prédication, au gouvernement et aux autres fonctions, toutes laborieuses et pleines de soins et de traverses. Tout ce tracas ne se rencontre point dans les offices des frères, car ils les apprennent beaucoup plus facilement et en moins de temps, et par conséquent ils les exercent avec plus de plaisir, à cause que l'on fait volontiers et gaîment ce que l'on fait bien : l'habitude dans l'action est une des causes les plus certaines et les plus durables de la joie.

II. Concluons donc, et disons hardiment qu'un religieux qui est employé dans la maison aux exercices du corps, afin de soulager ceux qui travaillent aux fonctions spirituelles, doit faire grand cas de sa vocation, et se tenir, comme un heureux alcyon, dans son petit nid, où il n'entre aucune goutte de la salure de ce monde misérable.

LIVRE SECOND

VERTUS QUE LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE DOIT PRATIQUER ENVERS DIEU.

Pour ne rien omettre de ce qui peut servir à l'entière perfection de ce religieux, nous considérerons en lui trois sortes de vertus. Les unes regardent Dieu, les autres concernent le prochain et les autres le touchent lui-même. Nous traiterons le tout brièvement, autant que la matière le permettra. Nous espérons toutefois, avec l'aide de Dieu, en dire assez pour assister le convers et pour le consoler dans sa vocation et dans ses occupations.

CHAPITRE PREMIER.

VERTUS THÉOLOGALES : FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ, NÉCESSAIRES AU RELIGIEUX EMPLOYÉ AUX OFFICES DE MARTHE.

I. De la Foi : 1. Nature et excellence de la Foi ; 2. Motifs de la Foi ; 3. Actes de la Foi. — II. De l'Espérance : 1. Nature et excellence de l'Espérance ; 2. Motifs de l'Espérance ; 3. Actes de l'Espérance. — III. De la Charité envers Dieu : 1. Nature et excellence de la Charité ; 2. Motifs de la Charité ; 3. Actes de la Charité.

Les trois vertus théologales ont Dieu pour leur objet, et mettent l'âme dans une très haute perfection. Considérons-en brièvement la nature, l'excellence, les motifs et les actes.

I. *De la Foi.*

1. La foi est une vertu par laquelle nous croyons les mystères révélés, à cause de l'autorité de Dieu qui nous

les révèle. Saint Paul, en l'Épître aux Hébreux, la définit ainsi : « La foi est le fondement et la base de tout ce que nous espérons. Elle est la certitude et la conviction de l'entendement, par laquelle nous croyons très assurément ce que nous ne voyons pas. »

Saint Ambroise appelle la foi « le fondement de toutes les vertus ». Saint Laurent Justinien dit « que la foi est la porte dorée par laquelle Notre-Seigneur entre en nos âmes, et la porte de fer qui la bouche et la rend impénétrable au démon ». Il l'appelle aussi, « une colonne salutaire qui mène le peuple de Dieu par le désert de ce monde, et qui reluit au milieu de l'âme comme le soleil en plein midi au milieu de son ciel. » Il certifie « qu'elle est la lumière de l'homme, l'étoile du matin, la couronne éclatante dont sortent cinq rayons qui éclairent l'entendement et la volonté : la crainte, le conseil, la prudence, l'intelligence et la science. » Il dit de plus, « qu'elle est la cause de la charité. » Car l'amour est l'œuvre de la foi. La foi le conçoit, l'espérance l'enfante, le Saint-Esprit le forme et le vivifie, la lecture l'allaite, la méditation le nourrit, et l'oraison l'illumine, le renforce et l'augmente. Enfin, ce saint patriarche conclut « que la foi est la mère du martyre et la source de tous les biens ». Le pape saint Clément enseigne qu'elle chasse les démons hors de l'âme, et tous les saints Pères la prisent extrêmement, comme la racine de l'arbre de vie et la première cause de tout l'avancement spirituel.

Notre-Seigneur nous proteste en l'Évangile, que si nous avons un petit grain de foi de la grosseur d'un grain de sénevé, nous transporterons les montagnes d'un lieu en un autre. Et en effet, l'évêque saint Grégoire de Néocésarée, surnommé Thaumaturge, en transporta une pour bâtir une église ; et un pauvre cordonnier, en Tartarie, l'an de Notre-Seigneur 525, en fit changer une d'un lieu en un autre à la vue du roi et d'une infinité de peuple, ce qui fut cause de la conversion de tout le royaume, comme nous

le dirons en traitant du cordonnier. Saint Gengoux, connétable de France, fit changer de place une fontaine, l'emportant, sans aucun travail humain, et la faisant couler en son village, distant de plusieurs lieues de sa source.

Élie, rempli de foi, fait tomber le feu du ciel. Samuel fait gronder les tonnerres en l'air. Moïse ouvre la mer pour le passage des enfants d'Israël, et la terre pour engloutir Coré, Dathan et Abiron. Saint Pacôme, armé de foi, marche sur les serpents et les scorpions, et se sert de crocodiles pour passer les fleuves. Saint Lifard tue un dragon avec sa baguette. Saint François de Paule et saint Raymond, de l'Ordre de Saint-Dominique, marchent sur la mer. Saint Gilles, frère laïque de l'Ordre de Saint-François, produit trois beaux lis pour preuve de la virginité de la Mère de Dieu.

2. Saint Thomas dit que les effets de la foi sont la crainte de Dieu et la pureté de cœur. Nous avons pour les motifs de notre foi :

Premièrement, l'infaillibilité de l'Église catholique, apostolique et romaine, qui est l'épouse de Dieu, fondée en Jésus-Christ comme en sa base. Elle est la colonne de vérité, dit l'Apôtre. Elle ne veut point tromper, parce qu'elle est fidèle, et ne peut être trompée, parce qu'elle a Dieu pour maître et gouverneur. Elle a toujours à ses côtés son Sauveur qui l'assiste, et qui lui a promis de ne la quitter jamais jusqu'à la fin du monde. Le Saint-Esprit ne l'abandonne pas non plus un seul moment, et à sa venue, il lui a enseigné toutes les vérités nécessaires au salut. Elle est éclairée d'une souveraine science, enrichie des livres sacrés, fortifiée des traditions apostoliques, des Conciles et des décrets des Souverains Pontifes ; de sorte qu'elle a une telle autorité sur les esprits des sages, qu'ils croient fermement que ce qui nous est proposé par cette sainte Église a été sans nul doute révélé par Dieu même.

Secondement, presque une infinité de raisons rendent les vérités de la foi évidemment croyables. Telles sont les

prédictions des Prophètes : la générosité des martyrs, la multitude des miracles, le témoignage des sibylles et d'autres infidèles, la pureté de la loi évangélique, l'admirable convenance qu'elle a avec la raison, le parfait accord de tous les mystères les uns avec les autres, la conversion du monde, la façon dont la foi a été propagée par les Apôtres, qui étaient pauvres, ignorants et désarmés, sa force dans le changement et le mouvement des esprits, la sainteté et la sagesse de ceux qui nous l'ont prêchée, la sainte vie de ceux qui après l'avoir reçue se sont conformés à ses préceptes, la stabilité de l'Église au milieu des persécutions, les morts et les malheurs tragiques de ceux qui l'ont attaquée, et l'antiquité des livres sacrés.

L'âme du Serviteur de Dieu, ravie dans l'admiration des vérités qu'on lui révèle, s'écrie avec le Prophète royal : « Votre loi est surabondamment croyable, mon Seigneur et mon Dieu. C'est une souveraine sagesse d'en croire les mystères, encore qu'on ne les voie pas, et c'est une damnable impudence de s'y opposer et de les nier. » (*Ps.* XCII, 7.)

Troisièmement, la nécessité de la foi est un puissant motif pour nous en faire exercer plusieurs actes, saint Paul nous assurant qu'il est impossible de plaire à Dieu sans cette vertu.

Quatrièmement, l'excellence de la foi doit pousser tous les chrétiens et tous les religieux à s'y rendre parfaits. Notre-Seigneur donne sa toute-puissance à ceux qui en feront des actes héroïques (*Marc.* XVI, 17), comme tous les siècles l'ont prouvé en tous les royaumes de l'univers.

3. Les actes de la foi sont : 1° Une entière et parfaite soumission de l'esprit qui croit à son Dieu, lequel lui déclare ses vérités par l'Église, par l'Écriture, par les traditions, par les Conciles et par les décrets des Papes. 2° Une ferme croyance de tous les articles de la foi, tant de ceux qui concernent la divinité que de ceux qui concernent l'humanité de notre Sauveur, et de tous les autres points qui nous sont proposés, n'ayant d'autre raison formelle de les

croire que l'autorité de Dieu qui les révèle. 3° Le respect à l'égard de Dieu dans les Sacrements et dans les cérémonies de l'Église, où il sanctifie les âmes et donne les grâces. 4° La profession de toutes les vérités révélées, sans crainte des tyrans qui veulent nous jeter dans leur infidélité, et sans appréhension de perdre la vie, ni de souffrir des injures et des tourments pour la défense de la vérité. 5° Enseigner les mystères de la foi aux ignorants. 6° Fuir les hérétiques comme la peste des âmes, les ennemis de notre salut éternel et les enfants du diable. 7° Avoir en horreur toutes les doctrines moins sincères, moins pures, moins conformes aux saints Pères et au sentiment de l'Église.

Les Apôtres n'ont presque demandé aucun don surnaturel à Notre-Seigneur Jésus-Christ, sinon la foi et l'oraison, sachant bien que quiconque excelle en ces deux vertus est tout-puissant auprès de Dieu et des hommes. Mettons donc ici une courte prière pour demander cette vertu qui est si nécessaire et si salutaire.

« Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes la vive source et la perfection de notre foi, puisque, par une bonté et une charité inexplicables, vous nous avez appelés au sein de votre Église, qui est votre épouse et notre mère, et que vous avez voulu que nous fussions du petit troupeau des élus à qui votre Père céleste veut donner son royaume, augmentez en notre âme la foi que vous y avez mise et conservée depuis notre naissance. Donnez-nous aussi une vie qui y soit conforme, par une vraie et solide sainteté, afin qu'après vous avoir suivi et servi en ce monde, nous arrivions enfin à la couronne que nous propose notre foi, et que nous jouissions de votre gloire en toute l'éternité. Ainsi soit-il. »

II. *De l'Espérance.*

1. La seconde vertu théologale est l'espérance, qui est une vertu par laquelle nous attendons qu'avec la grâce de

Dieu et avec nos bonnes œuvres, nous parviendrons assurément à la béatitude éternelle. Car Dieu, qui nous l'a promise, ne peut mentir. Or cette espérance suppose la foi, parce qu'elle n'a pas pour objet des choses que nous voyons, mais seulement des choses que nous croyons et qui nous sont propres, soit par notre intérêt, soit par la charité qui nous rend propres les biens de notre prochain.

Cette vertu est d'une extrême conséquence pour la vie spirituelle, afin d'en tirer la médecine et le remède dans nos afflictions. Saint Paul dit que c'est l'ancre ferme et assurée de notre âme, et qu'elle pénètre jusqu'au *Sancta Sanctorum,* où notre Rédempteur est entré pour nous y préparer le chemin.

Saint Isidore de Damiette enseigne que l'espérance est un boulevard et une tour inexpugnable à toutes les puissances de l'enfer. Philon écrit qu'elle est la portière de toutes les vertus de l'âme. Et en effet, les vertus ne marchent et ne pénètrent en aucun lieu, si l'espérance n'est leur guide et ne leur donne entrée.

Saint Jean Climaque nous confirme cette vérité par d'excellents éloges qu'il donne à cette divine vertu. « Toute la force de la charité, dit-il, est entre les mains de l'espérance, par laquelle nous attendons le prix éternel du paradis. L'espérance est l'abondance des richesses qui n'apparaissent pas, un trésor infaillible et certain avant que l'âme parvienne au trésor céleste. Elle est le repos aux travaux, et la porte de la charité même. Elle extermine le désespoir, et met devant les yeux, comme dans un beau tableau, les biens absents et les futurs. Si l'espérance périt, la charité est perdue : d'elle dépendent tous nos travaux et tout le fruit de nos sueurs. Elle est toujours environnée et couronnée de la miséricorde divine. Le religieux plein d'espérance tue entièrement la paresse et en triomphe par son glaive et par sa valeur. »

2. Les motifs qui engendrent, qui conservent et qui augmentent la vertu d'espérance, sont : 1° La bonté de

Dieu. 2° La passion de Jésus-Christ, mourant pour nous en croix. 3° La charité de la Vierge et des Saints, qui prient pour nous. 4° Les bienfaits de nature et de grâce que nous avons reçus de Dieu en la création, en la conservation, en la rédemption, et en plusieurs autres choses. 5° Les promesses réitérées de Dieu même, qui s'oblige à nous aider dans les combats et les travaux et à nous couronner dans la victoire.

Salvien se plaint à très juste titre de ce que l'on met son espérance en la parole d'un homme, et qu'on ne la met pas en Dieu. « O misère ! s'écrie-t-il, ô dépravation intolérable ! les hommes se fient aux autres hommes, et ils ne se fient pas à leur Créateur. Ils espèrent d'obtenir ce que les hommes leur promettent, et n'espèrent pas quand Dieu parle et quand il s'engage à eux par promesse ! » En un mot, toutes les actions des hommes roulent sur l'espérance ; cette vertu est la mère nourrice et le soutien de toute la vie. Nous jetons le blé en terre, afin de le recueillir avec usure. Nous mettons beaucoup de peine et d'argent à façonner les vignes, nous consolant par l'espérance d'une abondante vendange. Les marchands vident leurs trésors pour avoir des marchandises, sur ce qu'ils espèrent de les vendre à plus haut prix. Ceux qui vont sur mer mettent leurs biens et leur vie à la merci des vents et des tempêtes, animés par l'espoir d'arriver à quelque bon port et de venir à bout de leurs prétentions. Quoi encore ? La paix s'établit et s'affermit entre les nations les plus barbares sur l'espérance et sur la fidélité. Les larrons mêmes et les meurtriers se donnent la foi les uns aux autres, et s'assurent sur des promesses mutuelles. Enfin, tout se fait entre les hommes par espérance. Il n'y a que Dieu de la fidélité de qui on désespère. Ce souverain Seigneur ayant mis une fidélité réciproque entre les éléments et toute la nature, on ne trouve presque rien à quoi l'on ne se confie, sinon à celui qui a fait que l'on se puisse confier aux créatures. Ne jugez-vous pas que Salvien a bien raison de

former ces plaintes? Tâchez de votre côté de ne point tomber en de semblables défiances, et efforcez-vous d'exercer plusieurs actes d'une espérance vraiment filiale.

3. Les actes de cette sainte vertu sont en premier lieu, espérer la béatitude de l'âme ; c'est-à-dire, qu'après la mort, ayant été bien purifiés de toutes nos imperfections, nous verrons Dieu tel qu'il est ; que nous l'aimerons d'un amour très parfait et qui ne finira jamais ; que nous jouirons de lui par une délectation très pure qui n'aura point de fin, et que nous le posséderons pendant toute l'éternité. C'est pour ce motif que les Saints ont méprisé tous les honneurs de la terre. Saint Symphorien, martyr, étant pressé par le Tyran de sacrifier à Cybèle, la mère des dieux, sur l'assurance qu'il le comblerait d'honneurs et de dignités, lui dit : « Toutes mes richesses et tous mes honneurs sont en Jésus-Christ, et il n'est nulle longueur de temps qui ne me les doive faire perdre. Votre convoitise ne vous donne point de véritable possession, encore que vous ayez tout ce que vous prétendez ; car le démon, par ses charmes et ses tromperies, vous brûle sans cesse de nouveaux désirs. »

Le second acte d'espérance est l'attente certaine de la béatitude du corps, tenant pour indubitable que ce corps mortel, après avoir été réduit en cendres, ressuscitera incorruptible, immortel, impassible, resplendissant, agile et subtil, et que jamais il ne sera privé de cette beauté, de cette splendeur et de cette majesté. C'est pourquoi Dieu laisse en ce monde quelques corps des Saints qui sont sans aucune corruption, comme ceux de saint Étienne, roi de Hongrie, de saint Romuald, de saint Xavier, et d'autres, et en remet en leur entier quelques autres, comme celui de saint Stanislas, évêque de Cracovie. Ce saint martyr ayant été mis en plusieurs quartiers, et jeté dans la campagne pour être dévoré par les chiens et les bêtes farouches, quatre aigles les empêchèrent de s'en approcher : les gens de bien, encouragés par ce miracle, y allèrent pour ra-

masser les parties de son corps éparses çà et là ; mais ils trouvèrent le corps tout entier, sans aucun vestige de cicatrices.

Le troisième acte d'espérance consiste à être assuré d'avoir une éternelle demeure dans la céleste Jérusalem, où nous aurons le bonheur de voir la glorieuse Vierge, les Anges et les Saints, avec lesquels nous vivrons et louerons Dieu pendant toute l'éternité. Et il ne faut pas que nos chutes nous jettent dans le désespoir ; il est toujours temps de faire pénitence, jusqu'à la mort. Si les diables mêmes avaient une véritable douleur de leurs crimes, ils iraient en paradis, comme saint Martin l'assura à un de ces malheureux esprits ; mais leur obstination les rend indignes de toutes les grâces qui leur pourraient faire détester leurs péchés.

Le quatrième acte d'espérance est une ferme confiance que Dieu nous donnera les moyens nécessaires pour arriver à cette éternelle félicité : la rémission de nos péchés, l'extirpation de nos mauvaises habitudes, la mortification des passions, l'acquisition des vertus, la victoire des tentations, la familiarité avec Dieu. Nous devons espérer toutes ces grâces, d'autant plus qu'elles sont nécessaires pour obtenir le degré de béatitude auquel Dieu nous a prédestinés. Les tentations étonnent la plus grande partie des hommes ; mais l'espérance en Dieu atterre tous les princes des ténèbres.

César, pour laisser quelque mémoire de lui, lâcha un cerf dans les bois avec cette inscription : *J'appartiens à César, ne me touchez pas.* Nous appartenons tous à Dieu, espérons qu'il nous protégera contre les attaques de tous nos ennemis. Sigismond, roi de Pologne, le déclara dans son symbole, où il avait mis ces mots : *Dieu est le protecteur de ceux qui espèrent en lui.*

Le cinquième acte d'espérance, c'est espérer l'aide des Saints et des Anges, qui nous assisteront tant par leurs oraisons que par les grâces qu'ils nous obtiendront, afin

que nous puissions nous sauver. Nous traiterons de cette assistance au chapitre onzième de ce livre.

Le sixième acte, c'est espérer toutes ces faveurs, non par ses propres mérites, mais par les mérites de Jésus-Christ, de qui dérivent, comme de notre chef, toutes les grâces qui nous font subsister comme ses membres. Saint Pacôme, ayant vu dans une extase plusieurs de ses religieux qui devaient tomber en de lourdes fautes, pria Dieu très instamment de les relever par sa bonté, et ajouta : *Vous savez, Seigneur, que depuis que j'ai pris l'habit de religion, je me suis toujours humilié en votre présence, et je n'ai jamais mangé de pain, ni bu de vin, ni pris aucune chose jusqu'à en être rassasié.* Il entendit aussitôt une voix qui lui disait : *O Pacôme, ne te glorifie pas, mais demande pardon de tes péchés ; car tout dépend de ma miséricorde et elle conserve tout en bon état.* A l'instant il se prosterna la face contre terre, et s'écria : *Ah ! Seigneur, faites-moi miséricorde, sans laquelle je suis perdu et tous mes religieux.* Il vit alors une grande multitude d'Anges tout rayonnants de gloire, et au milieu d'eux, notre Sauveur Jésus-Christ qui brillait comme un soleil et qui était couronné d'épines. Les Anges, ayant fait lever de terre ce saint homme, lui dirent : *Parce que vous avez demandé à Dieu de vous envoyer ses miséricordes, voici la miséricorde même, le Dieu de gloire, Jésus-Christ fils du Père éternel, qui est venu en ce monde et a été crucifié pour votre amour, et qui maintenant vous apparaît.* Jésus, se tournant de son côté, lui promit une telle assistance pour ses religieux, qu'enfin, se retirant de leurs fautes, ils se sauveraient.

Sœur Grace, de l'Ordre de Saint-François de Paule, étant fort inquiétée et tourmentée par le démon, s'écriait pleine d'espérance en Dieu : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat ;* Jésus est toujours victorieux, Jésus est le roi du ciel et de la terre, Jésus seul doit commander, et l'on doit obéir à ses saintes volontés. A ce peu

de paroles, tous les monstres disparaissaient, et les tentations cessaient.

Étienne Justice, oblat du même Ordre, était si adonné à la mortification, qu'il fut nécessaire que Notre-Dame l'avertît de se modérer et de se conformer au boire et au manger de toute la Communauté. Le démon lui serrant la gorge et le voulant étouffer, il prit dans ses mains l'image du crucifix, et dit à haute voix : *Mon Seigneur est mon protecteur et mon Sauveur, qui est-ce qui me fera trembler ? Mon cœur ne craindra pas, quand des armées entières viendraient fondre sur moi.* Aussitôt qu'il eut dit ces versets, tous ces fantômes s'évanouirent, et il resta dans une pleine liberté, comblé d'une divine allégresse.

Le septième acte d'espérance en Dieu est un généreux mépris de toutes les commodités de la terre et une généreuse résolution de ne se réjouir qu'en ce qui est de Dieu et de notre perfection. Saint Johannice, abbé, vivait au milieu des champs, sans maison et sans couverture. Mais à cause que l'opinion de sa sainteté attirait trop de peuple pour le visiter, il se retira près de l'Hellespont, dans une montagne pleine de bois. S'étant caché dans une caverne, il n'en sortait jamais, et y vivait d'un peu de pain et d'eau, qu'il recevait au commencement de chaque mois. Il demeura trois ans dans ce silence, ne s'occupant à autre chose qu'à prier et à louer Dieu. Son oraison ordinaire, comme un saint assaisonnement, était : *Spes mea Deus, refugium meum Christus, protectio mea Spiritus Sanctus ;* Mon Dieu est ma seule espérance, mon Jésus est mon refuge assuré, et le Saint-Esprit mon protecteur. Il disait ces paroles dans des ardeurs toutes séraphiques et en chantant. De là vint que plusieurs avaient toujours à la bouche ces mots sacrés, comme le rapporte Métaphraste.

Le huitième acte d'espérance est la courageuse résistance aux maux, et la force de cœur dans la poursuite difficile des biens nécessaires pour parvenir à la félicité éternelle. Saint Éleuthère, évêque d'Illyrie, fit l'un et l'autre

en perfection. Comme l'empereur Adrien le menaçait s'il n'adorait les idoles, il s'écria d'une voix forte et généreuse : *Je demeurerai toujours uni à mon Dieu, et je servirai constamment jusqu'à la mort mon Jésus, mon Rédempteur. Vos honneurs et vos menaces sont des masques qui sont propres à épouvanter les petits enfants.* Il se jeta lui-même sur un lit de fer tout ardent ; mais Dieu en modéra de telle sorte la chaleur, qu'il croyait être au milieu d'une douce rosée et sur des fleurs. Adrien commande qu'on le jette dans une grande poêle à frire, et qu'on l'arrose de cire, de poix et de graisse fondues ; mais le feu se changea en rosée et en un vent rafraîchissant. On le précipita ensuite dans un four allumé, plein de petites pyramides de fer pointues, et il n'en fut point blessé. On veut le faire mourir de faim en prison, et une colombe l'y nourrit. On l'attache à des chevaux farouches et indomptés, pour le traîner sur des rochers et l'y mettre en mille pièces, un Ange rend ces chevaux doux et traitables, le met sur un chariot et le mène à la montagne, où les ours et les autres bêtes farouches lui firent un bon accueil et de l'honneur. Étant pris de nouveau par les soldats, il fut exposé aux lions dans l'amphithéâtre ; mais ils lui léchèrent les pieds et jouèrent avec lui sans l'offenser. Plusieurs se convertirent à Dieu ; et le saint martyr fut enfin couronné de gloire, ayant eu la tête tranchée.

Vous voyez dans ce spectacle, et la confiance généreuse de ce valeureux prélat, qui s'exposa à tant de tourments pour son Créateur, et la bonté de cet adorable Seigneur, qui l'en préserva avec gloire, et à l'admiration d'un peuple entier.

Le neuvième et le dernier acte d'espérance, c'est espérer que la béatitude du corps et de l'âme, et le reste que nous avons dit ci-dessus, seront donnés à notre prochain, qui est prédestiné, et qui nous est uni par la charité.

Afin que nous puissions plus facilement exercer tous les actes de cette divine vertu, je mettrai ici une oraison, pour en obtenir la grâce :

« Seigneur Jésus, qui êtes descendu du ciel pour nous y faire monter, et qui avez souffert une mort très douloureuse afin de nous ressusciter de la mort de nos péchés, et de nous donner en ce monde la vie de votre grâce et en l'autre la vie de votre gloire, je vous supplie, par votre incompréhensible bonté et miséricorde, d'augmenter en moi l'espérance des biens éternels que vous avez préparés à vos amis, et d'inspirer à mon cœur le mépris des biens temporels, à la vue de la félicité que j'espère de posséder avec vos Saints, par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

III. *De la Charité envers Dieu.*

1. La charité est la troisième vertu théologale, et la plus excellente, car elle est la forme, la fin et la perfection, non seulement de la foi et de l'espérance, mais aussi de toutes les autres vertus. Les saints Pères lui donnent d'admirables louanges.

Saint Basile l'appelle *la racine de tous les commandements de Dieu.* Saint Chrysostome écrit qu'elle est *la racine, la fontaine et la mère de tous les biens.* Saint Laurent Justinien assure qu'elle en est *le commencement, le milieu et la fin.*

Elle est *la base et la colonne de toutes les vertus,* dit saint Éphrem. Elle en est *reine et impératrice,* comme parle Richard de Saint-Victor. Elle est *le trésor des chrétiens,* comme l'enseigne Tertullien.

Saint Paul même nous la recommande comme la plénitude de la loi : *Plenitudo legis est dilectio.* Saint Denis l'Aréopagite ajoute qu'elle fait l'homme divin.

La charité envers Dieu est cette colonne de feu qui conduisait le peuple de Dieu à la terre de promission. C'est le feu du ciel qui consume les sacrifices d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Salomon, d'Élie et d'autres, en brûlant tous les désirs terrestres de l'âme, et en la transformant totalement

en son Dieu. Elle enflamme le visage des Chérubins qui accompagnent le char de Dieu que vit le prophète Ézéchiel dans son extase, en embrasant les contemplatifs qui arrêtent les yeux sur Dieu et sur ses perfections. Elle brûle les pieds de l'Ange dans l'Apocalypse, en allumant le feu du paradis dans les affections de ceux qui marchent en la vie active. Elle environne le corps des enfants dans la fournaise, en brûlant les liens de ceux qui veulent se retirer des créatures qui les tenaient liés dans leurs chaînes. Elle est plus impétueuse et plus puissante que le feu, dit saint Chrysostome. Elle s'envole au ciel, et il n'est nulle force sur la terre qui la puisse retenir.

Cette force de la charité se peut prouver par l'ardeur de saint Anastase, carme, martyr, frère convers très fervent. Il désirait de souffrir toutes sortes de tourments pour l'amour de son Dieu, et ne trouvait rien de difficile de ce qu'on lui faisait endurer, ayant son cœur dans le sein de son Rédempteur. On lui mit au cou de grosses pierres, et il s'en jouait et s'en moquait. On le frappa de plusieurs coups de massue, il endurait ce tourment sans se mouvoir, et sans vouloir être lié d'autres liens que du fervent amour qui l'unissait à son Créateur. Il certifia à haute voix que pour son amour et pour son service il souhaitait plus les supplices dont on le menaçait, qu'il ne désirait l'eau dans les plus ardentes chaleurs de l'été, et même que toutes les délices et les voluptés du monde. Le tyran le fait fustiger très cruellement, et ordonne qu'on lui serre les jambes entre des bois, qui lui causèrent d'extrêmes douleurs. Mais ce saint religieux montrait toujours la même constance et de l'allégresse. Il le fait pendre par une seule main, et lui attache une pierre très pesante au pied. Ce tourment lui fut très douloureux l'espace de deux heures, et il y persévéra dans une telle générosité que le barbare désespéra de le pouvoir surmonter. Le saint martyr, rempli de joie, s'écria : *J'avais un très grand désir que l'on hachât peu à peu tous les membres de mon corps les uns après les autres, pour*

l'amour de mon Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, et j'attendais une mort nouvelle et inouïe, ressentant en mon cœur une très ardente affection de souffrir pour son service. Mais puisque vous me voulez faire souffrir une mort si douce, je le remercie de ce que pour si peu de peine et de fâcherie, il me donne la gloire du martyre. Les bourreaux, irrités de ce discours, l'étranglèrent et le jetèrent dans la rivière, qui ne put éteindre les flammes de sa charité, lesquelles le brûleront éternellement parmi les Séraphins en paradis.

Antoinette de Bourbon, duchesse de Guise et d'Aumale, avait bien raison de prendre pour sa devise : *Foi montre, charité et espérance surmonte.* Cette vérité s'est vue par expérience dans les âmes les plus privilégiées.

La bienheureuse Angèle de Foligno vit l'amour de Dieu qui se jetait dans son cœur. Alors, comme enivrée de ce vin du paradis, elle ne put s'empêcher de mépriser toutes les créatures, et de jeter de grands cris d'une affection extatique, pour témoigner un amour réciproque à son Bien-Aimé.

Sainte Thérèse, ayant été blessée du dard de l'amour divin, qui lui fut lancé par un Ange, fit des merveilles pour Dieu et eut des élévations, des extases et des ravissements prodigieux.

Luce de Narni était si embrasée de ces divines flammes, qu'étant hors d'elle, elle criait par son monastère : *Au feu, au feu, au feu, mes sœurs, je suis consumée de l'amour de mon Jésus, je brûle, et je me pâme de l'amour de mon Dieu.*

2. Les motifs de cet amour divin sont : Premièrement que Dieu même est infiniment bon, et la bonté essentielle. Car l'amour se tourne vers le bien, comme vers son aimant, qui l'attire et l'emporte. Or Dieu est le souverain bien et tout bien. C'est pourquoi, voulant se manifester à Moïse, il lui dit : « Je te montrerai tout bien. » Il est le bien de notre mémoire, qu'il tient en paix et en repos. Il

est le bien de notre entendement, qu'il éclaire de ses rayons, étant la première et universelle vérité. Il est le bien de notre volonté, d'autant qu'il la rassasie parfaitement.

« O homme ! dit saint Augustin, si tu estimes que la vie est ton bien, nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes en lui. Si ton bien est le salut, le Prophète royal t'apprend que le Seigneur est ta lumière et ton Sauveur. Si l'honneur, les richesses, les délices et les voluptés frappent ton cœur de leur éclat et de leurs charmes, Dieu est l'honneur même, l'abondance et la suavité. Rien ne se trouve de doux, de délectable et d'aimable sans lui. Si tu avais ton amour partagé en divers biens de la terre, ramasse-le maintenant et prends la résolution de n'aimer que ton Dieu ou pour l'amour de ton Dieu. »

Saint Chrysostome contemple ce Seigneur comme un vaste océan de bonté, et nous avertit que toute la bonté des créatures n'est qu'une petite goutte d'eau, si on la compare à une mer immense de bonté qui se retrouve dans le Créateur.

Mercure Trismégiste a très bien remarqué en son Pimandre, que Dieu est bon par nature, et qu'il est la fontaine de tous les biens, donnant tout à tous, et ne recevant rien de personne. Il ajoute que les hommes et les Anges ne doivent point être appelés bons, mais Dieu seul, qui est la bonté même, et que c'est une impiété de se laisser emporter à une autre croyance. Notre Sauveur a tout renfermé dans ce peu de mots : *Nemo bonus, nisi solus Deus ;* Dieu seul est bon, nul n'est bon que lui.

Le second motif de l'amour de Dieu, c'est l'amour qu'il nous porte, lequel est si grand et si excessif que tous les autres amours ne sont rien en comparaison. Saint Gilles, frère laïque et compagnon de saint François, dit à un de ses plus intimes amis : *Croyez-vous que je vous aime ?* — *Oui-da,* réplique l'autre, *je le crois, et le crois fermement.* — *Non, non,* dit le Saint, *vous vous trompez, il n'y a que*

Dieu qui aime les créatures comme il faut. Notre amour n'est nullement comparable au sien. Et en effet, il n'est d'amour effectif par soi-même que l'amour divin.

Saint Dorothée se figurait que le monde est un cercle, et que Dieu en est le centre, d'où sortent toutes les lignes, et où elles doivent toutes aboutir. Tous les fleuves viennent de la mer, et ils y retournent tous. Rendons à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Cette bonté infinie nous accorde par amour tous ses trésors : elle nous donne la terre pour nous soutenir et nous nourrir, l'eau pour nous laver et nous rafraîchir, l'air pour nous aider à respirer, le feu pour nous chauffer, le soleil, la lune et tous les astres pour nous illuminer et nous soulager : que l'amour lui rende ce que nous avons et surtout nous-mêmes.

Les Anges qui gouvernent le monde, qui président aux royaumes, qui protègent les provinces, les villes, les églises, les maisons et les personnes particulières, sont autant de bienfaits qui nous viennent de la main libérale de Dieu, afin de nous assister à notre salut. Les Saints nous sont donnés de la même bonté, afin que par leurs exemples et leurs instructions ils nous dirigent dans nos doutes et nous secourent dans nos besoins. Tous les hommes, tant bons que mauvais, servent pour nous instruire et pour nous exercer. Et par conséquent ce sont autant de bienfaits que nous recevons de la main toute-puissante de Dieu.

Sans sortir de notre corps et de notre âme, nous trouvons autant de dons du Créateur qu'il nous a donné de membres, de sens, d'appétits, de passions, de facultés et de puissances. Dieu nous fait la grâce d'être, de vivre, de sentir, de marcher, de parler, d'entendre, d'aimer et de travailler. Il nous comble de ses faveurs surnaturelles, il orne et enrichit nos âmes par les vertus infuses et par les dons du Saint-Esprit, qui sont autant de singuliers bienfaits qui nous environnent de tous côtés. La gloire du paradis qu'il

nous prépare est le comble de tous les biens, et pour cette gloire nous lui devons avoir d'infinies obligations, vu qu'il nous y offre la jouissance de lui-même, la conversation avec notre aimable Sauveur, la glorieuse Vierge Marie, les Anges et les Saints durant l'éternité.

Pour tous ces dons, et pour tous les autres, il ne demande rien de nous sinon notre cœur et notre amour. Ne serions-nous pas très ingrats, si nous les lui refusions ? La considération de tant de bienfaits touchait de telle sorte le cœur d'Alphonse Rodriguez, très saint coadjuteur de notre Compagnie, qu'il ne désirait de vivre et de mourir que par amour, particulièrement depuis qu'il fut frappé sensiblement de ce divin feu dans une extase, de laquelle étant revenu, il resta sans force et sans pouls, comme près de mourir dans une dernière agonie. Il demandait souvent à Dieu son saint amour, et de lui ôter mille fois la vie, en le précipitant au plus profond des enfers avec sa grâce et son amitié, plutôt que de permettre une seule chute au moindre péché véniel.

Le troisième motif de l'amour de Dieu est son excellence. Saint Prosper, au troisième livre de la vie contemplative, lui donne ces éloges : « La charité est la plus puissante de toutes les affections de l'âme. Elle est invincible en toutes choses ; c'est l'abrégé de toutes les saintes actions, la fin des commandements de Dieu, la mort des vices et la vie des vertus. »

Salomon assure que la charité est forte comme la mort, ce que saint Augustin pèse de cette sorte : On ne pouvait expliquer plus magnifiquement la force de la charité. Car qui est-ce qui peut résister à la mort ? On résiste au feu, à l'eau et au fer ; on s'oppose aux princes et aux rois : la mort s'avance, et personne ne se trouve assez fort pour lui résister. Il n'est rien de plus puissant qu'elle. Pour cette raison, on lui compare la charité, qui, tuant en nous ce que nous étions pour nous faire vivre d'une vie nouvelle, y cause une certaine mort. Cette mort heureuse avait frap-

pé saint Paul, lorsqu'il écrivait aux Galates : « Le monde est crucifié pour moi, comme je suis Crucifié pour le monde. » De cette mort étaient aussi morts les Colossiens, à qui il disait : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. »

Saint Jean Climaque, après avoir donné de belles louanges à la charité, ajoute qu'elle met l'homme dans un état angélique : il pouvait dire dans un état divin, puisque Dieu est charité. Au contraire, le manque de charité réduit l'homme au néant. Saint Zénon le certifie : « O charité, dit-il, que tu es dévote, riche et puissante ! Qui ne te possède point, n'a rien du tout. » Saint Paul nous l'assure encore plus clairement, parlant en ces termes aux Corinthiens : « Si j'avais l'éloquence des hommes et des Anges, et que je fusse dénué de charité, je serais comme un vase d'airain, qui ne fait qu'un son vain et inutile, et comme une cymbale qui retentit avec beaucoup de bruit et sans fruit. Si j'avais le don de prophétie, la connaissance de tous les mystères et toute la science possible, si j'avais une si vive foi que je pusse transporter les montagnes d'un lieu à un autre, et que je n'eusse pas la charité, je ne serais rien. Si même je distribuais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, et si je me mettais au milieu des brasiers ardents sans charité, cette ferveur ne me servirait de rien. »

3. Si vous me demandez les actes de la charité envers Dieu, les voici : 1° S'unir à Dieu, comme à son souverain bien, avec lequel nous sommes en quelque sorte une même chose. 2° Vouloir à Dieu tous les biens infinis qu'il possède, qui sont la sagesse, la bonté, la puissance, la beauté, et tous ses autres attributs. 3° Se réjouir de tout son cœur des perfections de Dieu, c'est-à-dire, de ce qu'il les a toutes en un degré infini, qu'il est adoré de tous les Anges, honoré de tous les Saints, servi de tous les justes et de toutes les créatures du monde, sans aucune interruption. 4° Désirer que tous les hommes et tout le reste des

êtres créés le servent et l'adorent, que les infidèles se convertissent à la foi et les pécheurs à la vertu, ne prétendant en tout cela que sa plus grande gloire. 5° Être fâché de tous les péchés, tant des siens propres que de ceux d'autrui, seulement parce qu'ils sont contre Dieu. 6° Se proposer de garder avec soin et avec fidélité tous les commandements de ce souverain Seigneur. 7° Prendre une ferme résolution de garder les conseils évangéliques, et de suivre les inspirations célestes à la gloire de Dieu. 8° Se réjouir de tout ce qui plaît à Dieu, soit heureux, soit malheureux, soit doux, soit amer. 9° S'attrister de tout ce qui lui déplaît et qui contredit ses volontés. 10° Demander avec ardeur la charité, et rejeter tout ce qui lui est contraire. Pour vous aider à faire cette demande, je mettrai ici une oraison, à l'imitation de laquelle vous en pourrez former plusieurs autres, selon que le Saint-Esprit vous inspirera.

« Mon Seigneur Jésus-Christ, qui aimez si véritablement et si parfaitement votre Père céleste, et qui avez montré à tout le monde l'amour très sincère et très cordial que vous lui portiez, en accomplissant avec ferveur tous ses commandements et tous ses conseils aux dépens de votre vie, donnez-moi une charité très ardente, qui m'apprenne à vous aimer, à vous chercher et à vous servir en toutes choses. Ah ! Seigneur, faites que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes puissances, et que je m'exerce incessamment en des actions d'une véritable charité, entièrement désintéressée. Faites, par votre miséricorde, que je commence dès cet instant à vous aimer sans réserve, avec votre Père et le Saint-Esprit, afin que vous aimant en perfection durant cette vie, je vous puisse posséder avec joie et avec amour dans toute l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE II.

DE L'ORAISON EN GÉNÉRAL. COMBIEN ELLE EST NÉCESSAIRE AU RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE.

I. Nature et excellence de la vertu d'Oraison. — II. L'Oraison est nécessaire aux Convers.

I. Après les vertus théologales, suit la vertu de religion, qui est la plus excellente de toutes les vertus morales. Elle a Dieu pour son objet comme le premier principe de la création et du gouvernement du monde. Elle le révère en cette qualité, et est une certaine protestation de foi, d'espérance et de charité. Un de ses actes principaux est l'oraison, qui s'adresse à Dieu comme à son premier principe et au Maître souverain des hommes et des Anges, afin de trouver secours en sa bonté et en sa puissance dans les besoins. L'oraison est un vol de l'esprit, qui s'élève au ciel pour se jeter dans le sein paternel de son Dieu, pour y verser ses soucis, ses désirs, ses amours et son cœur, et pour puiser à cette abondante source quelque rayon de lumière afin de se conduire et des flammes afin de s'embraser dans l'affection de son unique et souverain Bien.

Quiconque se peut faire homme d'oraison, est assuré de son salut et de sa perfection, autant qu'on le peut être en ce monde. Car il est uni à son Dieu, qui, étant une bonté infinie, se rend toujours plus aimable à sa créature ; qui, étant une sagesse infinie, le dirige et l'illumine dans ses doutes et ses perplexités ; qui, étant une puissance infinie, le retire de ses imperfections, l'orne de ses grâces, et l'élève à des connaissances célestes et divines. Dès cette vie il le met en paradis et dans la conversation des Saints, des Anges, de Notre-Dame, de l'Humanité de notre Sauveur,

et de toute la très sainte Trinité. C'est pourquoi les saints Pères ne se peuvent lasser de louer l'oraison, de laquelle ils recevaient tant de grâces.

Saint Éphrem l'appelle le frein de la colère et de l'orgueil, le remède à la haine des ennemis qui nous ont offensés, la destruction de l'envie, l'amendement de l'impiété. C'est, dit-il, le sceau de la virginité, le renfort des voyageurs, la gardienne de ceux qui reposent, la confiance de ceux qui veillent, la fertilité des laboureurs, le salut des nautonniers. Elle supplie pour les pécheurs, elle délivre les prisonniers et console les affligés. Elle est un colloque avec Dieu, et un honneur égal à celui des Anges, qui voient et qui louent leur Créateur. Elle avance les justes dans la vertu, et retire des péchés et de l'abîme ceux qui se sont fourvoyés. Saint Éphrem donne plusieurs autres éloges à cette sainte vertu, mais ceux-ci suffisent à présent. Considérons un peu comment elle est particulièrement utile aux frères qui sont occupés aux exercices corporels des Maisons religieuses.

II. Il est vrai que personne ne peut se maintenir, beaucoup moins s'avancer dans la perfection chrétienne et religieuse sans le don d'oraison. Mais il est surtout nécessaire au religieux qui n'est pas appliqué à l'étude des sciences, et qui est distrait dans les offices de la sacristie, de la porte, de la cuisine, et de semblables occupations. J'en apporterai brièvement six raisons.

1. Premièrement. On ne peut sortir de l'Égypte, passer la mer Rouge, traverser le désert plein de sable mouvant, qui couvre souvent le chemin aux voyageurs, si l'on n'a une lumière et un guide pour arriver à la terre promise. Ceux qui s'appliquent aux sciences ont une lumière naturelle qui leur montre la grandeur de Dieu, la nature et les propriétés des vertus et des vices, les moyens et les motifs pour acquérir les unes et pour fuir les autres. Ils voient dans les histoires de diverses nations les exemples des rois, des princes, des gentilshommes, des magistrats et de plu-

sieurs autres, qui les poussent à l'imitation des actions héroïques, et à la fuite des lâches et des vicieuses. Ils pénètrent de plus, avec la lumière de la foi et du raisonnement, les saintes Écritures, qu'ils contemplent et examinent par l'aide des saints Pères et des docteurs de l'Église. Ils ont l'assistance des Conciles généraux et des autres, pour les diriger et les illuminer dans la considération des Sacrements et des mystères les plus cachés. Ils ont la contemplation des astres par le moyen de l'astronomie, la considération de la terre par l'aide de la géométrie. La philosophie leur montre les météores, les minéraux, les herbes, les fleurs, les arbres et l'homme même. La théologie leur déclare l'excellence des Anges, de la Divinité, et de tout ce qu'il y a de surnaturel dans le paradis et dans l'Église. Par toutes ces belles connaissances ils sont poussés à admirer, à louer, à aimer et à servir un Créateur si puissant, un Roi si redoutable, un Père si bon et si libéral.

Un pauvre frère convers, dénué de toutes ces assistances, est un homme qui a de bons yeux, mais qui vit au milieu de l'Égypte si pleine de ténèbres que le soleil n'y fait paraître aucun de ses rayons. Le remède universel est de demander à Dieu le don d'oraison, laquelle sera son ange conducteur, et lui donnera des lumières nécessaires dans les routes les plus perdues. L'oraison seule lui tiendra lieu de toutes les sciences. Elle est la science des Saints, qui révèle aux petits les secrets cachés même aux prétendus sages qui veulent, par la seule force de leur esprit limité, connaître les grandeurs et les secrets d'un Dieu infini.

Oratio, dit Cassiodore, *est oris ratio ;* L'oraison est la raison de la bouche. De sorte que la bouche du religieux qui prie est une bouche qui, en raisonnant, porte dans ses paroles une céleste lumière dans l'âme. Sa langue est semblable à celle d'un petit poisson qu'on appelle *lucerna,* lequel a une langue toute lumineuse ; ou plutôt, la

langue d'un religieux qui est en oraison est la langue d'un séraphin qui prend sa splendeur et son ardeur de Dieu même, et qui s'écrie : *Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées, toute la terre est pleine de sa gloire.*

Saint Éloi demanda au roi Dagobert la ville de Solignac, à cause qu'elle est proche de Limoges, dont il était natif. La raison qu'il proposa pour l'obtenir de ce prince, fut qu'il avait dessein d'y dresser une échelle qui arrivât jusqu'au ciel. Il y fit bâtir une abbaye de cent cinquante religieux, qui, par leurs oraisons et leurs contemplations, s'élevaient chaque jour de la terre en paradis.

Les frères occupés aux offices domestiques s'élèvent dans les cieux à l'aide de l'oraison. Léon et André de Catane, frères laïques capucins, étant en prière dans l'église de leur couvent, un vertueux laboureur vit sortir du haut de cette église un grand globe de feu, lumineux comme un soleil. Il s'approche dans l'admiration de ce prodige, et aperçoit deux flambeaux éclatants qui s'élevaient de là jusqu'au ciel. Étonné de cette merveille, il court au couvent, et avertit le portier, avec lequel il entre dans l'église. Ils y trouvèrent ces deux frères auprès de l'autel en oraison et élevés en l'air dans un transport prodigieux, qui paraissaient environnés d'une céleste lumière. De quels rayons croyez-vous que leur âme devait être éclairée, puisque les autres recevaient une si ravissante clarté de l'éclat qui sortait de leurs corps ?

2. Secondement. Un frère convers, qui n'est appliqué ni à l'étude ni au chœur, est plus obligé d'être homme d'oraison qu'un homme docte ou qui est souvent à l'église, parce que les distractions lui traversent plus facilement l'esprit dans les occupations extérieures. Les objets matériels lui frappent fortement les sens, lui emportent et attachent l'imagination, lui embarrassent l'âme, qu'ils tirent hors d'elle-même, et qu'ils exposent à plusieurs dangereuses rencontres. Le remède se prend de l'oraison seule, qui, par une élévation fréquente, s'approche de Dieu,

et rend célestes et divines les choses terrestres que l'on manie.

Avez-vous jamais pris plaisir à ces tableaux ingénieux, où d'abord vous ne voyez nulle apparence de figure humaine ? la moitié d'un œil est jetée d'un côté, un bout du visage de l'autre, et une confusion de toutes choses en divers endroits. Les mathématiciens disposent néanmoins de telle sorte tout cet embarras, que le regardant par un petit trou, vous y verrez ou une image de Notre-Seigneur, ou de la Vierge, ou de quelque autre Saint. L'oraison et la contemplation trouvent Dieu épars dans toutes les créatures, et le réunissent dans un seul point, qui est le désir de lui plaire en tout et partout.

De là vient que le travail des frères convers, entrecoupé de plusieurs élans de ferveur, les dispose à de plus longues oraisons, et que les oraisons les fortifient pour le travail. Frère Justin de Panigaleo, capucin, employait toute la journée au travail des mains, dans de fréquentes élévations de cœur en Dieu, et passait presque toute la nuit en oraison et en méditation, ne sortant point de l'église depuis Matines jusqu'à l'heure du travail. Dans ce saint entretien avec son Créateur, il en recevait des faveurs signalées et des révélations très extraordinaires.

Frère Joachim de Levanto, du même Ordre, après avoir bien travaillé durant le jour, passait les nuits en oraison, et il était tellement touché et pénétré de l'amour de son Dieu, que souvent même au réfectoire, si on lisait durant le repas l'*Aiguillon de l'amour de Dieu,* composé par saint Bonaventure, ou le Traité de Lansperge, il était ravi en extase, et le morceau lui demeurait à la bouche. Étant reporté en sa cellule, il demeurait quelquefois trois heures dans ce ravissement, sans nul mouvement ni sentiment. Lorsqu'il revenait à lui, il paraissait ainsi qu'un séraphin dans un visage tout enflammé. Aussi sortait-il de la fournaise du paradis.

Cette facilité et cette promptitude de récollection venait

à ces saints personnages, de ce que, durant le travail, leurs pensées et leurs affections n'étaient point dissipées, et qu'ils portaient la main à la besogne et le cœur à Dieu dans un profond silence.

Relevons par une véritable piété les exercices les plus bas, et ils éclateront d'autant plus que nous tâcherons de nous cacher davantage sous leur obscurité. Saint François de Paule parut couronné d'un diadème à trois couronnes, lorsqu'il travaillait avec des manœuvres, comme je le dirai en son lieu. Ne regardons que Dieu dans nos offices, et il maintiendra notre esprit dans une continuelle dévotion, et dans une tendresse spirituelle très utile et très agréable.

Un convers de l'Ordre de Cîteaux, gardant les brebis aux champs, se tournait de temps en temps du côté de l'église de son monastère, et fondait en larmes de joie, sentant son âme transportée à son souverain Bien.

Un frère laïque de l'Ordre de Saint-François avait une si sensible dévotion, et une si intime union avec Dieu dans sa cuisine, qu'il sentait sans cesse son cœur plein de bonnes pensées et de saintes aspirations. Ce don si particulier le porta à demander licence de quitter son office, et de vaquer dans une pleine liberté à la contemplation. Le gardien, dans la vue qu'il était homme spirituel, la lui accorda très volontiers. Mais aussitôt que ses mains eurent quitté le travail, la douceur et la joie célestes s'évaporèrent de son cœur, et ce pauvre frère se trouva dans une telle aridité et une telle désolation qu'il ne pouvait faire oraison. Il retourne au Supérieur, se prosterne à ses pieds en toute humilité, lui raconte avec larmes et sanglots son infortune, et le supplie à mains jointes de le remettre à la cuisine. Ayant obtenu ce qu'il désirait, il retrouva à sa première entrée dans l'office la dévotion et le contentement de son esprit. Nous conclurons de là, s'il vous plaît, que si nous sommes dissipés et arides dans nos exercices, cela ne vient point des occupations religieuses, mais de

notre imperfection, et faute d'une sérieuse réflexion sur ce que nous faisons, et d'un véritable désir de nous rendre parfaits.

3. Troisièmement. Le frère convers doit se rendre homme d'oraison, pour trouver des forces de corps et d'esprit afin de supporter les travaux qu'il est nécessaire d'entreprendre et de continuer dans les exercices corporels. Saint Jean Climaque appelle l'oraison, le soutien du monde ; saint Grégoire de Nysse, la force des royaumes. Elle est beaucoup plus le soutien et la force d'un religieux particulier.

L'oraison est la manne céleste du peuple de Dieu : le pain des forts et le pain fortifiant. C'est l'âme de notre âme, qui lui donne la vie, le mouvement, le sentiment, le moyen et la force de faire ses actions dans la joie et dans la vivacité nécessaires. Sans l'oraison, l'âme est comme un cadavre pesant et inutile. Saint Chrysostome, en l'homélie de la Prière, nous assure qu'ainsi que le corps sans l'âme est mort et puant, aussi l'âme, si elle ne s'excite à la prière, est morte, misérable et remplie d'une très mauvaise odeur.

L'oraison obtient aussi les forces du corps, empêche les maladies et les chasse. Frère Joseph de Corleone était un excellent ouvrier pendant le jour, et très fervent en ses prières pendant la nuit, qu'il passait quelquefois tout entière ravi en extase. Ayant mal aux yeux, il supplia la Mère de miséricorde de l'assister, et de le rendre propre au travail par une parfaite guérison. Elle lui apparut dans la chaleur de son oraison, le consola avec beaucoup de familiarité et de tendresse, et lui mit dans la main une fiole pleine d'une céleste liqueur, dont il se frotta les yeux, et qui le guérit parfaitement.

Disons donc en bonne conséquence, qu'il est très utile qu'un frère religieux se fasse puissant dans la prière, pour être puissant dans l'action, et pour se rendre fructueux à lui-même et à la Communauté.

4. Quatrièmement. Le frère convers doit se rendre

homme d'oraison, pour supporter avec patience et avec une religieuse tranquillité d'esprit les disgrâces de la fortune, et les pertes temporelles qui arrivent tous les jours dans les biens de cette misérable terre, qui tremble sans cesse et ne se tient jamais dans une solide consistance. Ces accidents frappent plus puissamment le cœur de ceux qui y portent les mains et les yeux de plus près, et qui y versent leurs sueurs, afin de les faire réussir à la gloire de Dieu et au profit de leur couvent. Un frère laborieux qui s'est employé toute l'année au labourage, pendant l'ardeur de l'été, pendant les pluies de l'automne et les frimas de l'hiver, qui a fendu la terre avec douleur, semé à grands frais, nettoyé les chardons avec patience, et moissonné dans la joie, verra tout périr à l'improviste dans une grange ou dans un grenier ; le feu, les soldats, ou quelque autre funeste accident, lui enlèvent tout le fruit de ses travaux ; si ce religieux n'a un lieu de retraite en Dieu, pour se jeter dans le côté de son Sauveur, avec saint Elzéar, ou dans les autres plaies, avec la colombe des Cantiques, ou dans quelque autre refuge, avec les autres Saints, sans doute il se trouvera accablé d'une tristesse assommante et d'un abattement de cœur insurmontable, et ne trouvera plus ni bras ni jambes pour le travail. Mais un religieux qui sera adonné à l'oraison, et qui aura contemplé la bonté, la sagesse, la puissance, la providence de son Dieu, à qui rien n'est caché, qui aime ses serviteurs et qui veut pourvoir à ses enfants, se verra dans une paix de cœur inébranlable, et dans son union ordinaire de volonté avec son Bien-Aimé. Il n'estime jamais rien de perdu tandis qu'il possède le souverain Bien, qui seul renferme tous les biens dans une éminence infinie.

Si l'oraison a pu délivrer Daniel de la fosse aux lions, saint Pierre de la prison où il était enchaîné au milieu de deux soldats, Jonas du ventre de la baleine, Judith et la ville de Béthulie des mains d'Holopherne, Esther et tout le peuple Juif de la rage d'Aman, elle pourra bien aider

un seul monastère dans les afflictions et dans les pertes ordinaires.

On peut en dire autant d'un frère qui a soin des vignes. Elles seront quelquefois gâtées par la grêle ou par la gelée ; d'autres fois elles couleront, ou par une trop grande chaleur, ou par des pluies froides et trop fréquentes. Vous pouvez parcourir tous les offices, où, plus ou moins, il arrive souvent des accidents fâcheux et inopinés, et qui sont capables d'inquiéter l'esprit, particulièrement lorsque les maisons sont pauvres et incommodées.

L'oraison fortifie le cœur de celui qui est chargé d'un office, et en même temps remédie souvent aux nécessités les plus pressantes. Le pourvoyeur n'avait point trouvé de pain pour le dîner en un monastère de Capucins, François de Macerata se mit en prière et obtint du pain très blanc, qui fut apporté lorsqu'on était dans un total désespoir de pouvoir nourrir la Communauté ce jour-là.

5. Cinquièmement. Le frère convers se doit rendre homme d'oraison, afin de conserver la paix et la tranquillité de sa conscience, dans les réprimandes qu'on lui fait pour les manquements qui arrivent dans ses offices ; car ses offices s'étendant sur les choses extérieures et visibles, on y remarque plus facilement les défauts, et on les supporte avec plus de difficulté, à cause qu'ils touchent de plus près les religieux en leurs vêtements, en leur nourriture, en leur entretien et leur soulagement, soit en santé, soit en maladie. De là vient que le Supérieur, qui est le père de tous et qui tient la place de Dieu (lequel par sa bonté s'est obligé de pourvoir à ceux qui ont tout quitté pour son amour), est contraint de tenir fortement la main à ce que rien ne manque à personne et que chacun soit soulagé dans ses petites nécessités, et que par conséquent ceux-là soient punis qui par leur faute sont cause de quelques désordres. En ce cas, un religieux bien uni à Dieu se console dans l'oraison, élevant et lui offrant son

cœur, et mettant entre ses mains son honneur, ses contentements et toute sa vie.

Jean-Baptiste de Faenza, grand serviteur de Dieu et très mortifié capucin, étant fort sévèrement repris de son gardien (qu'il avait souvent prié de ne le point épargner), se fit une telle violence pour réprimer les mouvements de son naturel très ardent et très colérique, qu'une veine de sa poitrine se rompit. Touché de cet accident, il s'en va promptement à l'église, se prosterne à deux genoux devant l'autel, offre son sang à son Sauveur, qu'il contemplait sur une croix, et dans une confiance filiale, lui dit : *Voyez, mon très aimable Jésus, combien je souffre pour votre amour!* Aussitôt le crucifix détacha sa main droite de la croix, et lui montrant la plaie de son côté, répliqua : *Voyez, Jean-Baptiste, combien grandes sont les douleurs que j'ai souffertes en croix pour l'amour de vous!* Ce fervent Serviteur de Dieu, tout attendri, prit une généreuse résolution de se rendre excellent dans les souffrances, à l'imitation de son Seigneur crucifié.

Quelquefois l'oraison ne console pas seulement dans les réprimandes, mais répare aussi les manquements faits dans les offices. Frère Joseph de Corleone avait la charge du jardin, mais il semblait en trop négliger la culture, pour donner plus de temps à la contemplation. Le gardien, dans la vue que le jardin manquait d'herbes, lui fit un sévère reproche, comme s'il n'eût pas eu un soin suffisant de la Communauté. Cet homme de Dieu ne s'étonna point, et dans une modestie angélique, il repartit : *Mon révérend Père, ne craignez point, je vous donne ma parole que dans peu de temps vous verrez avec joie nos parterres pleins d'herbes utiles à la maison.* Il se met en prière toute la nuit, et le lendemain, dès le matin, on vit tout le jardin rempli de fleurs, d'herbes et de racines. Chacun en bénit Dieu, et résolut de s'adonner sérieusement à l'oraison, dans l'espérance qu'elle lui obtiendrait tout ce qui serait nécessaire et au corps et à l'âme.

Louis du Mont-Saint-Sabin, demeurant au couvent du Mont-Politien en qualité de distributeur des aumônes, donna un jour tout ce qui était de réserve pour le dîner, ne laissant que quelques petits morceaux pour les religieux. Plusieurs jugeant que cette si grande hardiesse de disposer des vivres préparés pour les prêtres, était peu tolérable en un frère laïque, portent leurs plaintes au gardien. Le gardien, à la vue de l'extrémité où l'on était, appelle ce libéral, lui fait une verte réprimande et diffère le reste du châtiment pour le temps du repas. On sonne la cloche pour le dîner, et Louis entre au réfectoire, préparé à bien souffrir. Mais à peine a-t-il mis le pied dedans qu'il entend sonner à la porte. Le cœur lui dit que son bon Seigneur pourvoyait à leur nécessité. Il y accourt et trouve un jeune homme d'une rare beauté, qui lui donne autant de pains chauds qu'il y avait de religieux au logis, et qui les lui ayant remis, disparaît. Louis, bien joyeux, s'en va au réfectoire, chargé de ces pains célestes, et dit en les distribuant : *Voyez, mes Pères, quels pains l'aumône nous a rendus.*

Imitons les Saints en leurs aumônes (prudemment toutefois, avec congé de nos Supérieurs) et en leurs oraisons, et Dieu ne manquera jamais de nous assister, et de nous donner ce qui sera nécessaire à notre entretien et à notre consolation.

6. En sixième et dernier lieu, un frère se doit rendre excellent dans l'oraison, afin de se faire un instrument propre de la Religion pour aider son prochain.

Il est vrai que le principal fruit de l'oraison est de nous aider nous-mêmes à nous sauver. Saint Augustin lui donne un merveilleux avantage pour cet effet : « Nous croyons, dit-il, que personne ne se sauve sans la vocation divine. Nous croyons qu'après cet appel personne ne fait aucune œuvre méritoire du paradis sans une spéciale grâce de Dieu. Nous croyons enfin que personne ne mérite cette grâce si nécessaire, sinon par la prière. » Saint Thomas

ne donne pas une moindre louange à cette sainte vertu, quand il dit : « Nous sommes toujours exaucés, si nous demandons à Dieu des choses nécessaires à notre salut, avec dévotion et avec persévérance. »

L'efficacité de l'oraison s'étend néanmoins jusqu'au prochain. Moïse y prend des rayons sur la montagne de Sinaï ; son visage en reste lumineux et éclaire le peuple de Dieu. Saint Siméon Salus embrasait de telle sorte son cœur à la fournaise de la prière, que les flammes en sortaient par la bouche. L'Ange qui est près du char de Dieu emplit ses mains du feu sacré, et puis en brûla Jérusalem. La charité qui s'acquiert dans l'oraison est trop agissante pour ne point passer au dehors, et ne point embraser le cœur des pécheurs et des justes qu'elle connaît avoir besoin de ses flammes.

Le frère convers ne peut pas convertir le monde par des prédications, des catéchismes, des confessions, et de semblables fonctions ecclésiastiques ; mais il peut animer et fortifier son zèle par l'oraison. Par ce saint exercice, il prêchera avec les prédicateurs, il soulagera les malades avec les confesseurs, il mettra la paix dans les familles avec les prêtres qui sont employés à la réconciliation des ennemis, et souvent il arrivera que le compagnon sera le maître. Je veux dire qu'il convertira plus d'âmes que les prédicateurs, les confesseurs, et les autres officiers. Voyons ceci en notre frère saint Alphonse Rodriguez.

Un jour il accompagnait un Père de notre Compagnie, qui assistait un malade condamné par les médecins, et qui allait mourir. Ils le trouvèrent si mal disposé, qu'il disait des extravagances comme ayant perdu l'esprit, et si le Père lui parlait de se confesser, sa folie redoublait, comme s'il eût été possédé de quelque esprit malin. Toutes les exhortations ne servaient qu'à empirer le mal. Ce bon frère Alphonse, touché de compassion et de zèle, voyant le danger de cette âme, se retire un peu à l'écart, et s'adressant à Dieu, lui demande avec larmes qu'il lui plût de donner le

temps à ce malade pour se confesser et pour se bien disposer à la mort. Aussitôt l'effet de sa prière parut. Ce furieux devint doux comme un agneau, et se confessa avec des marques d'un véritable repentir de ses fautes.

Une autre fois, il aida le Père Ignace Le Blanc, prédicateur, d'une façon admirable. Ce Père, au commencement d'un carême qu'il prêchait, se trouva si accablé d'une fluxion qui lui tombait sur la gorge et sur la poitrine, qu'à peine pouvait-il respirer. Il pria le frère Alphonse de l'assister par ses oraisons. Cet homme céleste se jette aux pieds de la glorieuse Vierge, dont il recevait des faveurs journalières. Incontinent il la vit mettre les mains sur la tête de ce prédicateur, en signe qu'elle le prenait sous sa protection. Tout le carême fut un continuel miracle. Tout le temps qu'il était hors de la chaire, sa fluxion le tourmentait ; mais aussitôt qu'il y mettait le pied, elle le quittait : de sorte qu'il parlait sans difficulté et d'une voix distincte et intelligible ; il haussait et abaissait sa voix comme il le désirait, et prêchait mieux qu'à l'ordinaire. Aussitôt qu'il était descendu de chaire, son rhume le saisissait et l'incommodait. C'est une merveille notable que s'il cessait un seul jour de prêcher, son incommodité continuait sans aucun relâche, et que s'il prêchait deux fois dans un même jour, elle le quittait deux fois durant ses sermons. Il guérit une autre fois par ses prières le même Père Le Blanc, qui était travaillé d'un si furieux mal de tête que l'on craignait qu'il n'en perdît le jugement.

Concluons donc qu'il est d'une extrême importance que les frères se rendent excellents dans l'oraison, pour se rendre capables d'aider les âmes par eux-mêmes et par les ouvriers évangéliques, pour se diriger dans la voie du ciel, pour se tenir unis à Dieu dans l'embarras des occupations extérieures, pour supporter avec joie et avec profit leurs travaux, pour s'affermir dans la patience aux fâcheux accidents de fortune, et enfin pour conserver la paix de leur

âme dans les punitions et les châtiments qui les pourraient inquiéter.

Cette vérité me semble suffisamment prouvée par les raisonnements mis en tout ce chapitre. Il nous reste, après avoir parlé de l'oraison en général, de parler de l'oraison en particulier. Commençons par la vocale, qui est la plus facile et la plus sensible.

CHAPITRE III.

DE L'ORAISON VOCALE, ET COMBIEN ELLE EST NÉCESSAIRE AU RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE.

I. Nature de l'Oraison vocale. — II. Raisons qui nous y obligent. — III. L'Oraison vocale est plus propre aux Convers. — IV. Trois propriétés de l'Oraison vocale.

I. L'oraison mentale occupe et élève l'esprit, et la vocale consacre le corps à son Dieu. Car elle est un colloque avec cette bonté infinie, exprimé par les paroles, et rempli de diverses affections et de diverses demandes.

II. Voyons-en brièvement les utilités et les propriétés.

1. La première raison qui oblige à l'oraison vocale c'est la décharge du cœur, qui est quelquefois si embrasé de l'amour de Dieu qu'il est nécessaire de lui donner un peu d'air par la bouche. Les exhalaisons et les vapeurs ne peuvent point être longtemps resserrées dans la terre et dans les eaux, il faut les laisser sortir au dehors, si l'on ne veut qu'elles renversent tout. Nous savons et nous admirons les élans de saint Éphrem, de saint Ignace, de saint Xavier, de sainte Madeleine de Pazzi, de Luce de Narni, et d'autres semblables qui nous montrent l'exemple de ces oraisons vocales enflammées.

2. La seconde raison de l'oraison vocale est le tribut de

louange que notre corps doit à Dieu aussi bien que notre âme. C'est un grand bienfait du Créateur de nous avoir donné un entendement capable de le connaître, lui, ses mystères et les vérités naturelles et surnaturelles ; de nous avoir doués d'une volonté qui le peut aimer, lui et ce qu'il nous commande ; d'avoir ajouté la mémoire, qui nous représente les choses passées afin de mieux régler les présentes et les futures. Cela nous oblige à le louer de toute notre âme, et d'employer à son service toutes les grâces qu'il nous donne.

C'est aussi un bienfait très particulier de sa bonté de nous avoir formé un corps avec des organes et des membres si parfaits, de nous donner des forces, la santé, et des moyens pour pouvoir travailler tant pour notre profit et notre contentement que pour le profit et le contentement d'autrui. Il est donc bien raisonnable que le corps loue Dieu avec l'âme, comme le frère avec sa sœur, de ce qu'il les a unis ensemble en ce monde, et qu'il leur prépare un même palais en paradis, pour y aimer et admirer ses grandeurs.

Le prophète-roi s'écriait au plus fort de sa ferveur : « O Seigneur ! tous mes os diront à haute voix : Qui se pourra trouver qui vous soit semblable ? »

3. La troisième raison que saint Thomas apporte afin de nous pousser à l'oraison vocale, est l'excitation de la dévotion intérieure, par laquelle l'âme de celui qui prie s'élève en Dieu. Elle est comme un doux zéphyr qui allume les brasiers du cœur. C'est le son qu'on entendit le jour de la Pentecôte, avant que le Saint-Esprit se reposât sur les Apôtres en forme de feu. Quelquefois le corps est appesanti de sommeil, de lassitude, de quantité d'humeurs qui accablent l'esprit : la voix vivifie le cœur, le recueille, et l'avertit de s'élever et d'aller au-devant de son Bien-Aimé qui frappe à la porte.

A l'entrée du combat, la plupart des nations de la terre ont coutume de jeter quelques cris. Les Français ont dit

très longtemps : *Saint-Denis Mont-Joie!* et choses semblables. Le cri de guerre des Espagnols et des Portugais est *Saint-Jacques!* Pour cette considération l'oraison de la voix est bonne, quand même l'âme veut prier mentalement, afin de s'animer au commencement du combat que les démons livrent pour lors. Saint Nil assure que toute la guerre qui est entre nous et les démons, n'est que touchant l'oraison.

Ces motifs ont été si puissants sur l'esprit de plusieurs grands personnages, que les prêtres mêmes et les savants ont mis beaucoup de temps aux oraisons vocales. Le Père Almeïda, religieux remarquable en notre Compagnie, disait chaque jour, outre son office sacerdotal, presque tous les offices qui étaient dans son bréviaire, comme l'office de Notre-Dame, l'office des morts, et d'autres.

Le Père Jean Allart, minime, était tout à fait admirable en cette dévotion. Il ne dormait souvent qu'une ou deux heures de la nuit, et il employait le reste à l'oraison, tant mentale que vocale ; mais ayant principalement le don de la vocale, il s'y adonnait dans une telle constance et une telle assiduité, qu'il en avait les lèvres et les dents à demi usées, au rapport de Dony d'Attichy. C'est une chose étrange qu'à table même il ne mangeât qu'à moitié pour réciter ses prières. Sur la demande de quelques jeunes religieux qui voulaient savoir comment il pouvait avoir de l'attention dans des prières si longues, il répondit : *Mes enfants, quand on ne ferait autre chose que remuer les lèvres pour l'amour de Dieu, ce serait toujours quelque chose*. Nous pouvons connaître combien cette dévotion plaisait à la divine bonté, par les lumières qu'elle lui donnait, et par l'honneur qu'elle lui faisait dans plusieurs visites dont elle le favorisait. Une fois, comme il allait au Chapitre général, Dieu lui fit voir dans son oraison tout l'état de ce Chapitre, et le Général qui y serait élu. Il lui montra aussi saint François de Paule, sur le haut d'une échelle élevée jusqu'aux cieux, qui recevait à bras ouverts

ce Général comme son légitime successeur, et le caressait, ainsi que son très cher fils, qu'il remplissait de son esprit, à l'exclusion des ambitieux qui briguaient cette charge éminente.

III. Quoique les prêtres doivent quelquefois employer la voix du corps dans leurs prières, et que Notre-Seigneur et les Apôtres leur en aient donné l'exemple, cette pratique toutefois est plus propre à ceux qui n'ont point étudié et qui sont occupés aux offices de Marthe. Les raisons se peuvent tirer et de la part du corps et de la part de l'âme.

1. Leur corps dans le travail a besoin de santé et de force, pour supporter avec patience et avec persévérance tous les maux qu'il y doit souffrir. C'est l'oraison, et d'ordinaire la vocale, qui les obtient. C'est elle qui a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la langue aux muets, la vie aux morts, par l'aide de Notre-Seigneur et de ses Saints. Les martyrs ont obtenu le secours du Ciel par des prières vocales. Et Dieu les encourageait réciproquement par des voix célestes, comme saint Éphyse dans la prison, saint Hermyle au milieu des tourments, saint Stratonique à la fin de sa vie.

2. Cette oraison de la voix est facile. Le moindre acte de la volonté remue la langue par un empire despotique et absolu, qui ne trouve nulle résistance. Il n'importe que l'on ne conçoive pas le sens des paroles que l'on prononce, c'est assez que Dieu le conçoive parfaitement et prenne plaisir à l'honneur qui lui est rendu.

De plus, on entend toujours quelques paroles, quand ce ne serait que les noms de Dieu, de Jésus, de Marie, ou de quelques Saints. Ils seront pour nous une manne céleste et pleine d'une suavité suréminente et divine.

Lorsque le B. Jacques l'Allemand, convers de l'Ordre de Saint-Dominique, disait le *Pater noster,* il lui semblait que sa bouche était remplie d'un rayon de miel très agréable. Lorsque saint François prononçait le nom de Jésus, ou qu'il l'entendait prononcer, il était rempli d'une

si grande joie dans son cœur, qu'on en voyait l'altération dans son visage et dans le port de son corps, comme s'il eût goûté des viandes exquises ou entendu une très harmonieuse musique. Lorsqu'en disant son psautier il prononçait *Dominus,* c'est-à-dire *Seigneur,* il y sentait une si grande douceur qu'il semblait s'en lécher les lèvres.

3. Le frère convers doit s'adonner à l'oraison vocale, parce qu'elle est agréable à Dieu. Une pauvre femme japonaise, étant encore idolâtre, disait plus de cent mille fois chaque jour le nom de son Dieu, *Amida,* en l'invoquant dans un très grand sentiment de son âme, sans dire autre chose que, *Amida, Amida, Amida.* Le vrai Dieu, ayant pitié de sa créature, qui était dans l'erreur en pensant bien faire, lui fit connaître la vérité de la foi, et étant baptisée, elle dit alors autant de fois chaque jour *Jesus Maria,* qu'elle prononçait auparavant le nom d'*Amida.* Et comme le démon, se plaisant à la première invocation, l'éveillait tous les matins, afin de ne point manquer à sa superstition, aussi Dieu lui envoyait tous les jours son bon Ange, afin de ne point manquer au bon propos de son oraison vocale.

Saint Guillaume, abbé de Dijon, homme d'une rare probité et d'une rare prudence (qui avait converti et attiré à la perfection plusieurs religieux, et entre autres saint Odilon, une des grandes lumières de l'Ordre de Saint-Benoît), instruisait les frères convers de son monastère à prier vocalement, en disant cinq louanges à Notre-Seigneur, comme ils avaient cinq sens au corps par lesquels ils l'avaient offensé. Il leur ordonnait de lui demander miséricorde par ces cinq éloges : *Seigneur, Jésus, Roi de piété, Très débonnaire, Roi de bonté ;* et à chaque éloge, de dire une fois le *Miserere.* Cette prière, récitée quinze fois, leur tenait lieu du psautier des prêtres. Ce saint abbé avait sous sa dépendance environ douze cents religieux, distribués en quarante monastères, et il en éleva plusieurs, tant convers que clercs, à une très haute perfection.

4. L'oraison vocale est nécessaire aux frères convers, afin de frapper leurs sens et leur imagination et de les retenir en bride ; car, comme les objets extérieurs, dans la variété des offices, les distraient, il est bien difficile qu'ils se mettent incontinent dans une oraison de quiétude où l'esprit seul soit en action. Il est dangereux qu'il ne leur arrive comme à ceux qui, après un grand tracas d'affaires, se mettent au lit, et en dormant revoient dans leur imagination tout ce qui s'est passé durant la journée. Le bruit des actions corporelles fait en l'âme un fâcheux écho, qui en trouble tout le repos et toute la douceur. Il lui faut opposer un son de paradis par les oraisons de la voix. Il remplira les concavités du cœur, et par son harmonie, l'élèvera doucement et imperceptiblement à l'oraison de l'esprit et à la contemplation.

Pythagore touchait tous les soirs un luth ou une harpe pour remettre son esprit dans la tranquillité. Le prophète Élisée fit venir un joueur d'instruments, avant de prier dans le bruit de l'armée, afin de se mieux disposer à recevoir le Saint-Esprit, et une grâce extraordinaire pour secourir trois rois qui périssaient.

IV. L'oraison de la voix qui désire plaire à son souverain Seigneur qu'elle invoque, doit avoir trois conditions : la révérence, l'attention et la dévotion.

1. La révérence s'excite par la considération de Dieu à qui nous parlons et qui nous écoute. Si, lorsque nous parlons à un prince ou à un roi, nous nous mettons dans la plus humble posture de corps qu'il nous soit possible, que devons-nous faire à l'approche et dans l'entretien du Roi des rois, devant qui tous les monarques de l'univers ne sont que de petits atomes qui reluisent aux rayons du soleil, et qui sont emportés par le moindre souffle du vent et obscurcis par la moindre nuée ?

Les Séraphins qui louent Dieu dans le temple, et qui furent vus par le prophète Isaïe, avaient chacun six ailes. Avec deux ailes ils se couvraient le visage, avec deux autres

ils se couvraient les pieds, et ils tenaient les deux autres étendues et toutes prêtes à les porter où la volonté de Dieu les enverrait. Le respect qu'ils avaient pour cette infinie majesté qu'ils adoraient, leur jetait ce voile mystérieux sur les yeux, dans une protestation publique de leur bassesse et de leur ignorance, et de la grandeur suréminente de leur souverain Seigneur.

Encore que notre vue ne puisse pénétrer les merveilles de notre Créateur et de notre Rédempteur, ne laissons pas d'en chanter les louanges, et de lui déclarer nos misères dans l'ardeur de nos prières vocales. Les deux aveugles dont parle saint Mathieu les chantèrent à pleine tête, et d'une voix d'autant plus haute et plus animée de leur foi, que le bruit du peuple, qui leur imposait silence, était plus grand et plus importun. La chaleur de leur cœur et de leur voix leur ouvrit les yeux, et les fit de bons ouvriers en la vigne de notre Sauveur.

2. L'attention est très nécessaire à l'oraison vocale, afin qu'elle soit utile et remplie de douceur. C'est pourquoi saint Paul disait aux Corinthiens : « Je prierai avec la voix et avec l'esprit. »

Le bienheureux Herman, de l'Ordre des Prémontrés, vit dans le chœur de l'église où les religieux chantaient les louanges de Dieu, plusieurs Anges qui encensaient ceux qui psalmodiaient de cœur aussi bien que de bouche, et qui leur faisaient une profonde révérence en passant devant eux ; mais ces bienheureux Esprits passaient sans aucun signe de bienveillance devant les lâches qui priaient avec langueur et avec distraction.

C'est ce qui arrive dans la prière particulière comme dans la prière publique. Faites donc un saint effort pour tenir votre esprit dans son devoir. Que si vous n'entendez pas les oraisons latines que vous dites, pensez à quelque mystère de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, à la grandeur, à la bonté, à la sagesse, à la puissance et aux autres attributs de Dieu. Louez-le, admirez-le, demandez-

lui les grâces que vous désirez le plus. Offrez-vous à lui et donnez-lui ce qui vous est le plus cher. Demandez-lui pardon de vos fautes. Toutes ces affections seront une excellente et une très utile attention.

3. La dévotion, qui est une conversion de l'esprit vers Dieu avec des affections humbles et pieuses, est très nécessaire dans les oraisons vocales. L'oraison jointe à la dévotion est une pluie céleste qui rassasie l'âme, qui la féconde et la remplit des fleurs odoriférantes des bons désirs, et des fruits précieux de la vertu.

Gerson, chancelier de l'Université de Paris, avance un mot de grande consolation pour les Religieux qui n'ont point étudié. « C'est, dit-il, une chose très profitable, de ne point tant s'arrêter à une subtile connaissance de ce qu'on propose à Dieu dans la prière, qu'à la saveur et à la joie qui en revient à l'âme. Souvent où l'on rencontre moins de connaissance, on trouve plus de saints mouvements et plus de pieuses affections. L'amour entre dans le cabinet, tandis que la connaissance demeure à la porte du logis et au milieu de la rue. Imitons ceux qui dansent au son des tambours et des violons, quoiqu'ils ne conçoivent pas l'excellence de l'harmonie. C'est assez pour eux de se réjouir en sautant, sans se mettre en peine ni de l'industrie ni de l'artifice du maître de la mélodie. De même sorte, lorsque vous faites une lecture, que vous entendez, que vous voyez, que vous parlez, ou que vous considérez, passez utilement à l'affection, et courez après les odeurs et les parfums de votre très aimable Sauveur, et savourez la douceur de ce qu'il vous présente. Si vous entendez, ou si vous dites *Pater noster,* prenez incontinent une affection filiale pour aimer et pour révérer un Père si charitable, et pour lui demander avec une cordiale confiance tout ce qui vous est nécessaire à vous et à vos frères. Méprisez tout ce monde visible et terrestre, ayant le Roi des cieux pour votre Père. Pleurez la misère de votre exil, dans le souvenir de votre pays et de votre héritage, qui vous est préparé

comme à un enfant bien-aimé. Si vous pensez attentivement à ce que vous faites, vous trouverez en vos prières beaucoup de semblables affections, qui vous seront plus douces que le miel et que la manne du peuple de Dieu. » Ainsi parle ce docte et ce dévot chancelier Gerson. *(Théologie mystique.)*

CHAPITRE IV.

DE L'ORAISON MENTALE, COMBIEN ELLE EST FACILE AU RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES ET AUX EXERCICES DE MARTHE.

I. L'Oraison mentale est d'une grande perfection. — II. Éloges et effets de l'Oraison mentale. — III. Objection touchant la difficulté de l'Oraison mentale.

I. AUTANT l'âme surpasse le corps, autant l'oraison mentale, qui fait sa demeure dans le plus secret cabinet du cœur et dans le plus divin sanctuaire de l'esprit, surpasse la vocale. Si la vocale est l'écorce de l'arbre, la mentale en est la moelle. Si la vocale est la fleur, la mentale en est le fruit. Si la vocale frappe l'oreille de Dieu, la mentale en pénètre le cœur.

L'oraison vocale qui n'est point fortifiée de la mentale, est une voix sans poumon, une flamme sans huile, un arbre sans racine. Son bruit, sa lumière et sa beauté s'évanouissent bientôt, et laissent l'âme abattue, obscurcie, sans ornement ni contentement ; mais si l'on joint ces deux sœurs ensemble, elles sont toutes-puissantes, et conduisent l'homme, par un chemin délicieux et odoriférant, à la plus excellente et à la plus haute perfection.

II. Les Docteurs et les saints Pères donnent de très grands éloges à l'oraison. Origène assure qu'elle est la nourriture de l'âme ; saint Laurent Justinien l'appelle la nourrice des vertus ; saint Jean Climaque, l'œuvre des Anges et les

richesses du religieux; Cassien nous avertit que c'est la plénitude de la perfection, et saint Athanase, qu'elle rend l'homme semblable à Dieu.

Elle est un dard céleste et divin, dit saint Cyprien, et le boulevard spirituel contre tous nos ennemis. Elle doit être préférée à toutes choses, dit saint Basile.

Tous ces avantages de l'oraison, et tous ceux que nous avons rapportés au chapitre second, sont particulièrement dus à l'oraison intérieure et mentale. C'est ce que nous devons prouver présentement, mais avec brièveté.

1. L'oraison mentale nourrit l'âme de ceux qui, s'étant sevrés des délices de la chair et du sang, se jettent dans le cœur de Dieu, pour ne plus dépendre que de sa providence, et ne plus chercher de douceur qu'en sa bonté. La méditation ouvre les mamelles de ce Père de charité, par la considération de sa puissance, de sa sagesse et de tous ses autres attributs. Elle regarde, avec un singulier plaisir, tous les biens qui coulent de cette Source infinie, et qui s'épanchent sur tous les hommes par un amour qui n'a nulles bornes et qui regarde comme une faveur que l'on accepte ses libéralités. Elle se plonge dans cet Océan de bonheur, où elle ne trouve ni fond ni rive, et s'enrichit dans des trésors inépuisables. Là, elle loue, elle bénit, elle embrasse, elle caresse son Bien-Aimé, et obtient de lui tout ce qu'elle désire.

2. L'oraison mentale est nécessaire pour l'extirpation des vices et pour l'acquisition des vertus. Car, comment l'âme pourra-t-elle arracher ses imperfections, si elle n'en voit pas les racines? Comment plantera-t-elle les vertus, si elle en ignore la nature? Comment les cultivera-t-elle pour en tirer des fruits du paradis, si elle n'en sait pas les propriétés? On cultive la vigne d'une manière et l'olivier d'une autre. Un sol est propre au cerisier, un autre au pommier et un autre au poirier, et l'on donne une différente culture aux arbres de différentes espèces. La méditation et l'oraison mentale font tout cela. Elles pénètrent la nature

et les propriétés des vices et des vertus. Elles voient la laideur des uns et la beauté des autres. Elles descendent en enfer pour y contempler les flammes qui brûlent les vicieux, et pour concevoir une sainte frayeur qui les retire de toute affection désordonnée. Elles volent dans les cieux pour y voir la vertu couronnée et revêtue de lumière, et s'exciter à son amour et à sa poursuite par l'admiration de sa félicité.

L'oraison mentale ne se résout pas seulement à la fuite du vice et à la recherche des vertus ; mais effectivement elle déteste le péché. Elle s'attriste d'avoir offensé son Créateur, qui est une bonté infinie. Elle prend la résolution d'immoler plutôt mille vies au pied des autels, que de jamais se retirer de son Bien souverain par quelque péché. Elle craint que l'âme ne se laisse surprendre et emporter au désordre par fragilité. Elle implore la lumière et la force du Ciel pour empêcher ce malheur. Elle aime et loue les vertus. Elle en souhaite la possession. Elle les demande à son Sauveur, et fait plusieurs actes semblables de piété, qui sont très agréables à cette infinie Majesté, laquelle aime plus le fond du cœur que tous les actes extérieurs.

Les théologiens et les philosophes enseignent que la beauté et la bonté de la vertu sont toutes dans l'affection et dans l'exercice des puissances de l'âme. Ce qui passe au dehors par les yeux, par la bouche, par les bras et par les autres membres du corps, n'ajoute rien au mérite ni à l'exercice de l'action vertueuse, s'il n'augmente, ou du moins s'il ne fait continuer plus longtemps l'acte intérieur. « Toute la gloire de la fille du Roi est au dedans, » dit le prophète royal David.

Les Anges n'ont ni bouche ni langue pour prier vocalement. Ce sont néanmoins les favoris de Dieu et les princes du paradis. La contemplation de cette infinie et incompréhensible Majesté les rend chérubins, et l'amour enflammé de sa bonté les met au rang des séraphins. Ils versent

leur amour et leur lumière sur ceux qui prient, se tenant auprès d'eux, comme le vit saint Valérien, un jour que sainte Cécile était en oraison.

Ils ont honoré les frères convers par leurs visites, durant leurs prières. Saint Anastase Persan louait Dieu dans ses chaînes durant la nuit ; les Anges accoururent pour fortifier son cœur et son oraison ; ils jetèrent tant de rayons sur lui qu'il paraissait dans une lumière et dans une beauté aussi ravissante que la leur, et dans des habits aussi brillants et aussi précieux. Un jeune homme, qui était très beau, tenait un encensoir, et encensait le saint Martyr avec des odeurs très agréables.

Tous ces symboles d'habits célestes, de lumières, de parfums, sont les ornements des vertus, les illustrations de l'entendement, la suavité des goûts divins, et les secours surnaturels que les Anges nous procurent et que Dieu nous donne durant l'oraison et la méditation, si nous nous y appliquons avec soin, avec ferveur et avec pureté d'intention.

III. Vous me direz peut-être que l'oraison mentale et la méditation sont en une haute estime dans votre esprit, mais qu'elles sont trop difficiles pour vous, qui n'avez ni l'aide des sciences, ni la vivacité de l'entendement qu'un exercice si élevé requiert. Cette pusillanimité et cette terreur panique sont une des plus ordinaires et des plus dangereuses tentations des frères convers, et celle qui les retarde le plus dans la voie de la perfection. C'est pourquoi il est de nécessité de la bien reconnaître et d'y trouver des remèdes efficaces.

1. Vous ne pouvez pas, dites-vous, faire de longues méditations, n'ayant ni les forces naturelles de l'esprit, ni l'industrie acquise par les sciences. Et qui est-ce qui le peut par soi-même, quelque savant et quelque habile homme qu'il puisse être ? Le don d'oraison est un don purement gratuit et surnaturel : la nature et les sciences ont les ailes trop faibles pour s'élever dans le sein de la Divi-

nité. Elle a mis son trône dans les ténèbres inaccessibles.

2. Non seulement le manque de doctrine et de subtilité ne vous éloignera point de Dieu et de ses lumières, mais au contraire il vous en approchera davantage. Quand Moïse vit-il le Fils de Dieu dans le buisson ardent et lumineux, sinon lorsqu'il était pasteur de brebis? Pendant qu'il était à la cour des rois et à l'école des docteurs, il ne voyait que la terre, et étant parmi les déserts et parmi les animaux, il voit le Sauveur de son peuple.

Qui furent appelés les premiers pour adorer le Rédempteur du monde, apportant les lumières et les grâces du ciel? Ne savez-vous pas que ce furent de pauvres pasteurs, qui n'avaient nulle autre science que celle de garder des agneaux et des moutons? Les scribes, qui étaient les docteurs de la loi, et les pharisiens, qui en étaient les religieux, en furent exclus.

Jésus, qui est la Sagesse du Père éternel, vous doit consoler et animer par cette sentence générale : « Oui, mon Père, vous avez caché vos mystères aux sages et aux prudents, et vous les avez révélés aux humbles et aux petits. » Je l'ai déjà assez montré au troisième chapitre du premier livre, j'ajoute seulement un exemple.

La bienheureuse Oringe, surnommée Chrétienne, était une pauvre servante, mais si favorisée de Dieu et si estimée des hommes pour sa vertu, qu'elle bâtit un beau et grand monastère. Pas une des religieuses ne savait lire ni écrire, et chacune néanmoins était fort adonnée à l'oraison. Oringe y trouvait tant de saveur qu'elle y passait les journées et les nuits entières. Elle y apprenait tant de secrets divins, que les plus doctes étaient ravis de l'entendre discourir des mystères les plus élevés, et n'avaient nulle honte de se rendre ses écoliers. Nous expliquerons plus amplement dans sa Vie, à la fin de ce Traité, les merveilles que Dieu opérait en elle et par elle.

3. Dieu a un cœur si tendre et un désir si ardent de se communiquer à ses enfants, qu'il ne faut que se présenter

à lui pour en recevoir de la consolation. Il fait parler les muets et entendre les sourds. « Approchez-vous de lui, dit le Prophète, et il vous illuminera. » Le soleil n'a point de désir plus naturel, ni plus brûlant que de faire part de ses rayons à tous les hommes.

Avant l'arrivée des Portugais dans l'Éthiopie des Abyssins, l'empereur de ce grand royaume ne se laissait point voir en face ; mais de temps en temps il montrait à ses favoris tantôt un pied, tantôt une main, et cette vue était tenue pour une singulière grâce. Notre Dieu appelle à lui tous les hommes, et se plaît principalement en la compagnie des simples. Il porte les enfants sur ses bras, les embrasse, les baise, les caresse et les bénit. Il dénoue leurs langues innocentes avant le temps, pour en tirer des louanges dans son entrée triomphale en la ville de Jérusalem. Il lui plaît que saint Parménion et d'autres martyrs le louent ayant la langue coupée.

Ce Dieu de majesté éleva à un très haut degré de contemplation Jean le Simple, qui imitait d'une façon ridicule saint François en toutes ses actions, et cependant c'était un homme sans entendement. Il n'est question que d'avoir un bon cœur et une volonté bien résolue à la vertu, et Notre-Seigneur fera le reste à notre contentement. Moins il y aura de l'homme, plus Dieu prendra plaisir à paraître et à donner en abondance ses faveurs.

CHAPITRE V.

DE LA PRÉPARATION A L'ORAISON MENTALE.

I. Division de l'Oraison. — II. L'Oraison mentale a besoin de préparation. — III. Deux préparations sont nécessaires pour l'Oraison mentale. — IV. Ce qui concerne la préparation éloignée. — V. Ce qui concerne la préparation prochaine.

I. La bienheureuse Angèle de Foligno divisait l'oraison en trois espèces, en la corporelle, en la mentale et en la surnaturelle. L'oraison corpo-

relle se fait avec des paroles, avec des génuflexions et avec d'autres inclinations et mouvements du corps, et elle conduit à la mentale. L'oraison mentale communique tellement Dieu à l'âme, et l'en remplit tellement, qu'elle coupe la langue au corps, et ne lui permet point sa fonction, ne pouvant vaquer que de cette manière à la pensée et à l'amour de son souverain Bien. Elle conduit l'homme qu'elle illumine, à l'oraison surnaturelle. Enfin l'oraison surnaturelle élève l'âme au-dessus de sa nature, la remplissant de son Créateur d'une manière extraordinaire, et lui en faisant comprendre l'essence, les attributs et les mystères au delà des forces du raisonnement naturel. Ainsi parle cette Sainte, qui avait l'expérience de ce qu'elle enseignait.

II. L'oraison corporelle ne nous oblige pas à une grande préparation, à raison de sa facilité. L'oraison surnaturelle en demande encore moins, étant une élévation extraordinaire de la main toute-puissante de Dieu, qui ravit l'âme à elle-même, sans exiger d'elle aucune disposition antérieure. Saint Paul, persécuteur de l'Église, plein de rage et de fureur, est tout à coup ravi en extase, voit l'Humanité de Notre-Seigneur, prie trois jours et trois nuits sans boire ni manger, et se consacre sur-le-champ à son Dieu, dans une pleine et une absolue perfection.

L'oraison corporelle ou vocale est comme un petit esquif qui va doucement au fil de l'eau d'un fleuve. L'oraison surnaturelle est un grand navire de haut bord qui ne marche et ne se laisse emporter que par le vent impétueux du Saint-Esprit. Mais l'oraison mentale est une galère où il faut ramer et voguer à force de bras. Nous traiterons donc particulièrement de celle-ci ; ce que nous en dirons néanmoins pourra beaucoup servir pour les autres.

III. Je trouve deux préparations nécessaires pour l'oraison mentale : l'une est éloignée et l'autre est prochaine.

IV. La préparation éloignée demande la pureté, l'amour de Dieu, une haute estime de l'oraison, le bon usage des

grâces que Dieu y donne, et une sérieuse récollection le soir précédent.

1. En premier lieu, la parfaite pureté de cœur nous rend Dieu si ami qu'il se plaît en notre conversation, nous enrichit de ses grâces et nous communique ses secrets. « Bienheureux sont ceux, dit le Sauveur, qui ont un cœur pur, parce qu'ils auront la faveur de voir Dieu. » Un miroir reproduit fidèlement l'image qui lui est présentée lorsqu'il n'est terni d'aucune tache : le moindre souffle de la bouche l'obscurcit et fait qu'il ne réfléchit plus rien. La nuée bien disposée se fait dans un clin d'œil un nouveau soleil, un admirable iris peint de toutes les couleurs. Moïse s'approcha du buisson ardent lorsqu'il eut quitté ses souliers, et le peuple d'Israël reçut la loi de Dieu sur le mont Sinaï après qu'il eut lavé ses habits, et qu'il se fut privé pendant trois jours des plaisirs terrestres, même permis.

2. En second lieu, l'amour de Dieu dispose excellemment à l'oraison et à la méditation. Si Dieu nous aime, il nous parlera volontiers ; si nous l'aimons, notre âme n'aura nul repos jusqu'à ce qu'elle jouisse de ses saints entretiens et de ses doux embrassements.

L'aiguille qui est touchée de l'aimant, ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'elle s'attache à son pôle. Elle demeure alors fixe et immobile. Saint Louis de Gonzague s'étonnait que l'on eût de la peine à arrêter ses pensées en Dieu. Il assurait à ses Supérieurs qu'il ne pouvait les en retirer qu'avec violence, et qu'en six mois dans ses méditations il n'avait pas eu de distractions l'espace d'un *Ave Maria*. D'où provenait cette attention si merveilleuse ? Sans doute d'un amour brûlant qui le possédait tout entier et le transportait tout en Dieu.

La vue de cet Objet infiniment aimable conservera dans la volonté des Bienheureux un acte d'amour éternel et invariable, et l'amour du même Objet conserve ici-bas dans l'entendement des saints une connaissance très claire de ses perfections. L'Épouse, étant blessée de ce divin amour,

ne vivait plus en elle-même, mais dans son Bien-Aimé. Son cœur veillait en dormant, et pensait sans cesse à lui et à ses grandeurs. Notre frère saint Alphonse Rodriguez, coadjuteur temporel de la Compagnie, avait ce saint amour si fort gravé dans le cœur, que pendant son sommeil il en exerçait quelquefois des actes pendant trois et quatre heures de suite. Que faisait-il pendant le jour, puisque la nuit même lui donnait tant de lumières et tant de flammes?

3. En troisième lieu, voulez-vous exceller dans l'oraison et dans la méditation, prenez une haute estime de leur utilité et de leur nécessité. Cette estime produira dans votre cœur un ardent désir de posséder un si grand bien, ce désir vous en fera chercher les moyens.

On peut se faire riche en descendant au fond des mines de Potosi pour en tirer de l'argent, mais à la condition de beaucoup de travaux et de sueurs. Il est nécessaire de s'enterrer tout vif sept ou huit cents pieds sous terre, d'arracher le métal à grands coups de marteau, dans un danger de mort presque à chaque moment, soit par les torrents d'eau qui surprennent à l'improviste, soit par la chute des pierres qui pendent sans cesse sur la tête. Il faut porter sur ses épaules le gravier d'argent hors de ces abîmes, le laver et le purifier, le mettre dans la fournaise, l'amasser en lingots, le manier mille fois pour en faire de la monnaie ou des vases précieux.

Un chemin plus court et plus agréable pour arriver aux richesses, c'est d'être le favori d'un roi et de gagner ses bonnes grâces, d'obtenir de lui quelque charge illustre de chancelier, de connétable, de gouverneur de province ou de général d'armée, d'avoir permission de mettre la main dans ses coffres, et d'y prendre autant d'or, d'argent et de pierres précieuses que l'on voudra.

Vous pouvez vous enrichir devant Dieu par vos travaux ; mais si vous les séparez de l'oraison, ils seront longs, ennuyeux et souvent inutiles. L'oraison ouvre les trésors du paradis, et obtient la licence d'y puiser selon ses désirs.

Dieu est la bonté même, qui regorge de telle sorte de tous les biens imaginables, qu'il ne diminue rien de ses richesses par ses profusions. Notre-Seigneur se plaignait à ses Apôtres de ce qu'ils ne lui demandaient rien de ce qui leur était nécessaire. C'est une mère nourrice qui a trop de lait et qui se fâche de ce que son enfant n'en tire pas suffisamment pour soulager ses mamelles, et pour en prendre pour lui de la nourriture et de la vigueur.

Désirez l'oraison comme une personne altérée désire la fontaine, comme un enfant pressé de la faim soupire après la mamelle, et comme un marchand souhaite l'arrivée de son navire, qui approche du port, rempli des perles de l'Orient et de l'argent du Pérou.

4. En quatrième lieu, le bon usage de l'oraison précédente est une excellente préparation pour la suivante. Dieu est un maître d'une sagesse infinie, il est très libéral de ses biens, mais il n'en est pas prodigue. Il veut qu'avant de se charger la mémoire d'une leçon plus élevée, on sache et on pratique celle qu'il a donnée. Il prend plaisir à verser dans l'âme des liqueurs célestes ; mais il voit à regret que l'on en répande par terre une seule goutte. Il ne donnait de la manne que pour un jour, et voulait qu'on s'en servît en la pilant et la faisant cuire pour s'en nourrir et se rendre digne d'en recevoir autant le lendemain.

Si vous désirez réussir avec profit et avec facilité dans cette pratique, à la fin de chaque méditation, faites une courte, mais une sérieuse réflexion sur les lumières et sur les affections que le Ciel vous a communiquées. Mettez dans votre mémoire la principale et la plus utile, afin d'y jeter les yeux de temps en temps durant la journée. Ce soin vous sera d'un notable profit et d'un grand goût, et souvent il arrivera que cette réflexion sur votre oraison au milieu de vos travaux corporels, vous donnera des clartés plus brillantes, et une chaleur plus douce et plus pénétrante qu'en l'heure de l'oraison même.

Quelquefois, durant le temps destiné à la contempla-

tion, Dieu ne laisse tomber de son char triomphant qu'une petite étincelle ; mais si elle est recueillie par la main d'un chérubin ou d'un séraphin, elle suffira pour embraser Jérusalem, qui est l'âme sainte.

Ce discours vous montre l'erreur de ceux qui, n'ayant point eu le vent en poupe durant leur oraison, la négligent et se laissent tomber les bras le reste du jour ; l'homme avisé qui se sert du peu de vent qu'il a, et qui à force de bras gagne le port, y arrive souvent avec plus de sûreté et de mérite que s'il en avait eu un plus véhément.

5. En cinquième et en dernier lieu, le religieux qui désire exceller en la méditation et en la contemplation des mystères sacrés, doit tenir le temps du soir précédent pour très précieux. Pour l'ordinaire, tel a été le soir, tel sera le matin. On juge de la beauté du jour suivant par l'air serein ou par les nuages que l'on aperçoit au coucher du soleil.

Dès que vous entrez à table pour le souper ou pour la collation, ouvrez votre cœur à Dieu, qui commence à vous parler dans la lecture qu'il vous fait. Dans la conversation qui suit le repas, prenez garde de ne point trop dissiper votre esprit. Il vous sera très utile de parler des matières de votre oraison du jour même et du lendemain. N'est-il pas véritable que si vous vouliez faire un bon festin à votre ami, vous prépareriez les viandes pour le moins dès la veille ?

Après la récréation suivent les prières. Appliquez-y votre esprit avec soin et avec piété ; mais principalement aux Litanies des Saints, vous excitant à la ferveur par le souvenir de leurs héroïques vertus et de leur gloire. Invoquez-les tous en général, pour qu'ils vous obtiennent une bonne disposition à l'oraison le reste du jour et durant la nuit, et un heureux succès le lendemain matin. Prenez-en un en particulier pour votre patron, et d'ordinaire quelqu'un de ceux dont on fera la fête. Vous le pourrez choisir dans les Litanies, ou dans le Martyrologe qu'on vous lit au réfectoire.

Lorsque le préfet des choses spirituelles vous donne la méditation, écoutez Dieu qui vous parle et qui vous instruit par sa bouche. Prenez garde à la disposition des points qu'il vous assigne et au fruit qu'il prétend que vous en tiriez. Ayant cette divine liqueur dans votre âme, retirez-vous dans le silence, et gardez-le inviolablement jusqu'à ce que vous vous couchiez. Ne parlez jamais à qui que ce soit, sinon de choses absolument nécessaires, et pour lors faites-le fort brièvement et d'une voix fort basse. De cette réserve dépend le bon succès de votre oraison. Car si vous donnez l'air à votre cœur par votre bouche, assurez-vous que les bonnes pensées qui commencent à s'y former seront éventées, et n'auront plus de force pour produire du fruit, ni pour embaumer votre âme des parfums du paradis.

C'est une très bonne et très louable coutume d'aller ensuite à l'église pour se prosterner devant notre Sauveur présent dans le Saint Sacrement, et lui offrir en toute humilité la nuit et la méditation du matin. Il vous sera utile de lui présenter le fruit et l'affection principale que vous prétendez tirer de la méditation, afin qu'il y verse ses grâces les plus choisies. Confessez-lui votre faiblesse; mais élevez votre courage par la considération de ses bontés et de son pouvoir.

Suit l'examen de votre conscience. N'oubliez jamais d'y faire rendre compte à votre âme du fruit qu'elle a fait de l'oraison du matin durant le cours de toute la journée. Si elle en a fait un bon usage, remerciez-en Notre-Seigneur, et concevez une bonne espérance pour le lendemain. Ne vous fiez pas néanmoins sur vos propres forces, car souvent vous vous trouveriez abandonné, aride et désolé. Si vous avez manqué à votre devoir, demandez-en pardon à Dieu, et proposez-vous d'avoir un soin plus exact le jour suivant.

En vous couchant, pratiquez le conseil de saint Ignace, qui nous ordonne de penser alors au sujet de notre médi-

tation, au moins l'espace d'un *Ave Maria,* et de tâcher de nous endormir sur cette pensée. Il veut aussi qu'en notre réveil durant la nuit, nous y jetions un coup d'œil.

Toutes ces petites pratiques entretiennent le feu de notre cœur, et le rendent propre à concevoir des flammes dans le temps destiné à l'oraison ; et ne pensez pas que l'on exige trop de vous quand on vous les prescrit. Dieu nous commande en l'Ecclésiastique de préparer notre âme avant l'oraison, et de ne le point tenter dans ce saint exercice.

Tenter Dieu, c'est éprouver s'il fera quelques merveilles au-dessus des forces de la nature. Ne serait-ce pas un miracle, et un miracle qui étonnerait tout le monde, si un pauvre frère convers, qui n'a jamais étudié, prêchait tous les jours devant le Pape et devant les Cardinaux, une heure durant, sans nulle préparation ? S'il était assez simple pour prendre le surplis et pour monter en chaire à ce dessein, ne le prendrait-on pas par le bout de sa robe pour l'arrêter, et ne sonnerait-on pas toutes les cloches pour lui imposer silence et pour empêcher d'entendre les choses ridicules qu'il dirait? Et cependant il ne devrait parler qu'à des hommes, qui seraient eux-mêmes bien embarrassés s'il fallait prêcher sans s'y être disposés préalablement.

Saint Augustin, se préparant à prononcer un panégyrique à la louange d'un empereur, avait l'esprit tourmenté d'inquiétudes, et comme agité d'une fièvre ardente par les pensées qui le troublaient et lui jetaient de la frayeur dans le cœur ; et nous aurons la témérité de nous présenter tous les jours une heure devant le Créateur du ciel et de la terre, en la présence duquel les Trônes et les Dominations et tous les chœurs des Anges frémissent, sans nous être préparés ! Quelle folie que nous prétendions entretenir ce souverain Monarque avec une imagination remplie de fantômes impertinents, avec une mémoire vide de bonnes pensées propres au sujet de notre méditation, avec un entendement embrouillé de mille soins et de mille desseins chimériques, avec une volonté froide et glacée, faute d'a-

voir entretenu le jour et la nuit ce que les oraisons précédentes nous avaient donné de bons désirs.

Quiconque pésera avec un jugement mûr l'importance de cette affaire, conclura que nous ne saurions y apporter trop de préparation, quand il ne s'agirait nullement de notre intérêt, mais seulement de la gloire de Dieu.

S'il fallait des années entières pour instruire les jeunes seigneurs qui devaient paraître devant Nabuchodonosor, roi de Babylone, et pour orner les dames et les princesses qu'on voulait présenter à Assuérus, roi de Perse, que ne faudra-t-il pas faire pour traiter familièrement avec Dieu dans l'oraison, où nous devons lui représenter tous nos besoins, et d'où dépendent toutes nos richesses de grâce et de gloire?

V. La préparation prochaine de la méditation commence à notre réveil. C'est pourquoi saint Ignace nous avertit de jeter notre première pensée sur la matière que nous devons contempler. De ce premier moment dépend souvent la dévotion ou l'aridité et la langueur de toute la journée. De là vient que notre Ange gardien désire avec ardeur que nous nous levions dans une grande promptitude et avec une grande ferveur. A ce sujet, il éveillait tous les matins à quatre heures notre frère Jean Carrera, coadjuteur temporel de la Compagnie, afin que par cette vigilance et cette prompte obéissance, il fût mieux disposé à l'oraison. L'Ange avait tellement cette ponctualité à cœur que, ce bon frère s'étant une fois laissé abattre par le sommeil, et ne s'étant pas levé précisément au son de la cloche, il se retira de lui plusieurs jours, et il fallut employer les prières de toute la Communauté et faire beaucoup de pénitences pour obtenir son retour.

Aussitôt que l'on est habillé, il est utile d'aller à l'église pour s'offrir soi et toutes ses actions de la journée à son doux Jésus. Offrez-lui principalement votre méditation, qui est la plus importante et comme la clef de toutes les autres. Repassez brièvement dans votre mémoire et pré-

sentez-lui les points que vous devez y considérer, surtout l'affection principale que vous désirez en tirer, afin qu'il y donne sa bénédiction.

Après votre retour dans votre chambre, occupez-vous à quelque prière vocale, ou à la lecture de votre méditation, en quelque livre qui vous la propose en abrégé. Si le sommeil vous abat et vous assoupit, faites votre lit, ou promenez-vous, pour dissiper les humeurs qui vous engourdissent. Jetez cependant vers le Ciel quelque oraison vocale enflammée, qui échauffe le cœur, et le dispose à prendre feu aux premiers rayons du Soleil de justice, comme les victimes de Néhémias à l'instant où le rayon de ce soleil visible les toucha.

Prenez le son de la cloche qui vous appelle à l'oraison, comme la voix de Dieu qui vous appelle à lui et vous offre ses faveurs. Quand le Saint-Esprit voulut enflammer les Apôtres du feu divin, il fit retentir en l'air un son véhément pour les avertir de sa venue. Cette pensée vous donnera de l'allégresse et fortifiera votre espérance. Une Bonté infinie ne vous invite pas à son festin pour se moquer de vous, et pour vous renvoyer les mains vides et le cœur désolé.

Nous devons néanmoins nous en approcher avec un profond respect, dans l'estime que nous sommes indignes de parler à un si grand Monarque ; et pour le faire utilement, il nous faut d'abord observer quatre choses, qui nous attendriront et affermiront notre esprit.

1° La modestie et la civilité nous ordonnent de ne nous point jeter incontinent sur notre oratoire, qui est comme le trône où Dieu nous attend. Il faut s'en retirer de deux ou trois pas, et, dans un humble recueillement, penser que Dieu est présent, qu'il nous voit, qu'il nous considère ; qu'il se dispose avec joie à nous entendre, qu'il désire avec passion nous aider et nous accorder nos demandes. De là naîtront des affections, tantôt d'amour envers un si bon et si aimable Seigneur; tantôt de confiance en un Dieu

si libéral, et quelquefois de révérence envers un Roi et un Juge si puissant et si redoutable.

2° En suite de ces considérations et de ces affections, qui peuvent durer environ l'espace d'un *Miserere*, faites une profonde génuflexion, adorant votre Créateur et votre souverain Seigneur. Le publicain, se retirant au bas du temple, le plus loin de l'autel qu'il put, n'osait pas lever les yeux de terre. Il se frappait la poitrine, avouant qu'il méritait d'être puni et d'être rejeté de Dieu. Il se déclarait pécheur, et ne prétendait rien obtenir que par une pure grâce et une singulière miséricorde. Cette modestie et cette humilité plurent tellement à Dieu, qu'il retourna justifié en sa maison. Au contraire, le pharisien, gonflé d'orgueil, s'avança d'abord près de l'autel, et raconta la tête levée ses bonnes œuvres. Pour cette raison il fut rebuté de Dieu, et il sortit du sanctuaire plus chargé de crimes qu'auparavant.

Sainte Mélane était si adonnée à la contemplation des choses divines, qu'elle y employait presque toute la nuit, ne dormant que deux heures. Elle avertissait ses religieuses de prier avec toute l'application de leur esprit, et avec une très grande révérence, estimant prudemment que c'est une chose déraisonnable de demander des biens à Dieu, et de ne les pas demander dans la bienséance et la dévotion nécessaires. « Ceux, disait-elle, qui s'adressent à un roi de la terre (quoique ce ne soit qu'un homme sujet à la mort et aux misères de la vie), se comportent avec une modestie et une révérence très grandes en leurs habits, en leur visage, en leurs paroles, en leurs gestes et en tout le reste. N'est-il donc pas juste qu'à l'approche du Roi des rois, de l'Immortel, de l'Infini, du Dieu très aimable et très libéral envers les personnes vertueuses, et très redoutable et très rigoureux envers les méchants et les lâches, nous nous présentions avec crainte, avec respect et avec la meilleure disposition que nous pourrons? » Cette sainte âme avait une très grande raison de donner cet avis, et nous devons tâcher de le réduire en pratique.

3° Approchez-vous de votre oratoire, et, prosterné à deux genoux, parcourez dans votre esprit le mystère que vous devez méditer, afin de maintenir votre imagination dans son devoir. Racontez-vous à vous-même, par exemple, le mystère de la Nativité de Notre-Seigneur, de cette manière ou de quelque autre semblable : L'empereur César Auguste ayant fait commandement par toute l'étendue de son empire que l'on tînt un compte exact de tous ses sujets, et que chacun se fît inscrire à la ville d'où il était natif, lui et ses ancêtres, saint Joseph et la bienheureuse Vierge, se mirent en chemin pour aller à Bethléem. C'était en hiver et en temps froid, le chemin était plein de boue et incommode ; ils s'en allaient néanmoins très joyeux d'avoir cette occasion de souffrance. Ils entrent dans la ville et s'en vont à l'hôtellerie. Le maître du logis accourt pour les recevoir ; mais, les voyant pauvres et mal habillés, il les rebute, sur la pensée qu'il n'y a rien à gagner. Eux baissent la tête, et, sans dire un seul mot de fâcherie, se retirent et cherchent de rue en rue quelque logis ; néanmoins ni l'offre de leur argent ni leurs prières ne peuvent toucher le cœur de personne pour les recevoir. Ils prennent tous ces rebuts avec patience, et sortent de la ville sans se troubler. Ils rencontrent une étable abandonnée, proche de la colline. Elle était pleine d'ordures et d'infection, et ce qui était le plus fâcheux, elle paraissait rompue en plusieurs endroits et ouverte à tous vents. La Reine du ciel et de la terre entre là-dedans, s'estimant heureuse de se trouver dans cette pauvreté, qu'elle savait être très agréable à son Fils et à son Dieu. Elle s'occupe aussitôt avec saint Joseph à nettoyer l'étable et à préparer la crèche pour y mettre le Sauveur du monde. Tout étant disposé le mieux possible, elle se mit à genoux, et étant dans une très haute contemplation d'un si adorable mystère, elle vit devant ses pieds sur un peu de paille et de foin son très cher Enfant, qui pleurait et tremblottait de froid. Elle le prit alors entre ses bras, et dans un saint transport d'amour, et tout exta-

siée en Dieu, elle le baisa, le serra dans de pauvres langes, et le posa dans la crèche, entre le bœuf et l'âne, afin qu'ils le réchauffassent de leur haleine.

Pendant que la mémoire nous raconte cette histoire, l'imagination s'en forme une idée et un portrait, et la contemple comme si nous y étions présents et que cela se passât devant nos yeux, ce qui retient et applique l'esprit, et l'empêche d'être distrait ailleurs.

Si le sujet de notre méditation n'est pas corporel (par exemple, la grièveté du péché mortel), nous pouvons nous considérer environnés de démons qui nous serrent avec des chaînes de fer ardentes, et tâchent de nous traîner dans des abîmes de feu et de flammes. L'imagination, qui est une puissance volage, et qui trouble souvent l'oraison, sera arrêtée par cette représentation.

4. Après l'exercice de l'entendement en la considération de la présence de Dieu, et l'exercice de la mémoire dans le souvenir de la matière de l'oraison, suit celui de la volonté, qui forme des désirs de bien prier, et en demande très brièvement la grâce en ces termes ou en de pareils : « O mon Dieu, mon Seigneur ! voilà un excellent sujet de vous aimer, d'admirer vos grandeurs, de me convertir à vous, et de m'y donner de tout mon cœur. Je le désire très ardemment. Faites-moi la grâce que mon entendement soit éclairé de vos rayons, et que ma volonté brûle de vos saintes ardeurs. Ainsi soit-il. »

Il est expédient de demander en particulier de se bien imprimer les affections de la vertu sur laquelle on veut faire la méditation : par exemple, de la pauvreté, de l'humilité et du mépris du monde, si vous devez méditer sur la Nativité de Notre-Seigneur.

CHAPITRE VI.

MÉTHODE POUR MÉDITER FACILEMENT ET UTILEMENT, PROPRE AUX RELIGIEUX OCCUPÉS AUX OFFICES DE MARTHE.

I. Les trois Puissances de l'âme.— II. L'Imagination. — III. L'Appétit sensitif. — IV. Trois Actes de l'entendement. — V. Application de ce qui précède.

I. Pour méditer avec profit, il est nécessaire de bien comprendre l'office des puissances de notre âme et leurs opérations, parce que nous les devons exercer dans la méditation et dans la contemplation des mystères de Notre-Seigneur et des excellences de la Divinité, et en tous les autres sujets que nous nous proposons d'examiner.

Observez donc, en premier lieu, que notre âme a trois puissances, qui sont l'entendement, la mémoire et la volonté. Par la mémoire, elle représente les choses passées. Par l'entendement, elle connaît et comprend les passées, les présentes et les futures, et même elle en pénètre la nature, les propriétés et les effets. Par la volonté, elle aime, elle désire, elle espère ou elle hait ; elle craint, elle désespère, et prend diverses affections, selon que l'entendement lui a représenté la bonté ou la malice de quelque objet.

II. De plus, notre âme, quoique spirituelle et immatérielle, se sert encore de l'imagination, qui est matérielle et corporelle, de l'appétit sensitif, et de tous les sens du corps. L'imagination est une faculté de l'homme qui forme des images et des représentations de tout ce qui passe par les yeux, par les oreilles et par les autres sens. Elle fait en la partie animale ce que font l'entendement et la mémoire en la partie spirituelle.

III. L'appétit sensitif a diverses affections, que nous ap-

pelons passions, parce qu'elles causent de l'altération au corps. Les mêmes affections sont en l'appétit spirituel, qui est la volonté ; mais elles n'y sont point nommées passions, parce qu'elles n'altèrent point le corps, aussi longtemps qu'elles demeurent dans cette seule puissance. Saint Thomas, tous les philosophes et tous les théologiens distinguent onze passions en l'homme : six en l'appétit concupiscible, qui sont l'amour et la haine, le désir et la fuite, la joie et la tristesse ; cinq en l'appétit irascible, savoir, l'espérance et le désespoir, la crainte et l'audace, et la colère qui est sans contraire. Cette connaissance servira beaucoup pour ne point demeurer sec et aride dans l'oraison. Car qui pénètrera bien cette variété d'affections, et qui s'exercera avec soin à les employer, selon la matière qu'il méditera, aura toujours de quoi occuper son temps saintement et utilement, comme nous le verrons ci-après.

IV. Observez, en second lieu, que notre entendement a trois actes différents, qui sont la première appréhension, le jugement et le raisonnement. Par la première appréhension, il pénètre la nature des choses, et les regarde comme s'il les voyait des yeux du corps. Le jugement compare une chose avec une autre, et la trouve ou bonne ou mauvaise, digne d'amour ou de haine, et de pareilles affections. Le raisonnement tire des conséquences suivant le jugement que nous en avons fait. Par exemple, je vois un tableau de la Passion de notre Sauveur, j'en considère les personnages, les attitudes et les couleurs. L'entendement, par la première appréhension, approuve ou désapprouve ce qu'il contemple ; néanmoins il ne porte point encore de jugement, mais après une mûre délibération, il dit enfin : *Voilà un excellent tableau*. Alors le raisonnement peut tirer des conclusions différentes, par exemple : *Donc j'achèterai ce tableau pour l'ornement de notre église. Donc ce tableau sera d'un haut prix. Donc je ferai venir le peintre qui l'a fait pour orner la chapelle de mon château de divers portraits qui m'excitent à la dévotion, et qui ravissent*

d'admiration ceux qui me visiteront. Vous voyez clairement les trois opérations de l'entendement, dont l'usage est nécessaire en toutes les méditations.

V. Ces vérités étant présupposées, comportez-vous dans l'oraison mentale comme un sage et vigilant pilote dans sa navigation. Élevez les mâts de votre navire, tendez les cordages, disposez les voiles, suivant la route que vous désirez prendre. Mais tenez pour le premier principe de la perfection, et pour une maxime certaine, que tous vos travaux et toutes vos industries seront inutiles, si le Ciel ne vous donne le vent favorable du Saint-Esprit. Faites de votre côté une telle diligence, qu'il semble que vous en attendiez tout le bon succès de votre oraison. Mais d'autre part, anéantissez-vous tellement dans la connaissance de votre impuissance, que vous croyez avec fermeté que tout dépend de la bonté et de la toute-puissance de Dieu. Tel était le conseil de saint Ignace, en diverses entreprises, afin d'empêcher les funestes effets de la pusillanimité et de la présomption.

1. La première puissance dont nous nous servons à l'entrée de la méditation, est la mémoire. Elle nous met devant les yeux à chaque point une partie de ce qu'elle nous a représenté en gros dans le prélude, comme je l'ai déjà expliqué. Par exemple, saint Joseph et Notre-Dame, ne trouvant point de logis dans la ville de Bethléem, entrent dans une étable toute rompue et mal en ordre.

2. L'entendement peut alors considérer diverses vertus exercées par la Sainte Vierge et son saint Époux, comme la conformité à la volonté divine, la patience, la mortification des sens, et autres semblables. Je m'arrêterai à leur humilité, et à celle de l'Enfant Jésus. Ce que je dirai de cette vertu se pourra appliquer à toutes les autres, et vous verrez par ce moyen l'abondance des pensées et des affections qu'ont ceux qui se préparent avec diligence.

a) Appliquez donc d'abord la première appréhension de l'entendement à la considération de cette humilité de

Notre-Seigneur. Jetez l'œil sur son excellence et sa majesté infinie. Il est le Dieu du ciel et de la terre, qui a créé tout de rien, qui est adoré des hommes et des Anges ; qui pouvait punir ceux qui le rejetaient ou les amener à le recevoir ; qui d'un seul mot eût produit le plus beau et le plus riche palais du monde, s'il l'eût voulu. Mais il veut entrer par humilité dans une étable. Quelle comparaison entre Dieu et une étable ? Dieu habite dans son ciel, au milieu d'une infinité d'Anges qui le louent et l'adorent, et le voilà, pour l'amour de moi, dans un lieu si sale et si méprisable !

b) En suite de cette première appréhension, l'entendement forme un jugement et dit : L'humilité de mon Sauveur est très profonde et très admirable, de vouloir entrer et naître dans une étable infecte, pour sauver un vermisseau de terre, tel que je suis.

Arrêtez pour lors votre esprit et exercez-le à des actes de foi. Obligez-le à se poser ces questions : Ne crois-tu pas que c'est ton Dieu qui s'humilie ? Cette humilité n'est-elle pas prodigieuse ? Crois-tu bien que c'est à ton profit qu'il s'anéantit de la sorte ?

Répondez à ces questions, mais répondez du fond du cœur : Oui, mon aimable Rédempteur, oui, je le crois. Vous êtes mon Dieu, mon Créateur, je le crois, je le crois, mon doux Jésus. Aidez ma faiblesse et augmentez ma foi. O Anges du paradis ! remerciez pour moi cet adorable Sauveur de tous ses abaissements, qu'il choisit pour mon élévation et pour mon contentement.

c) Le raisonnement tire enfin des conséquences sur ces principes. Dites par exemple : Donc je dois accepter avec joie et avec humilité une pauvre maison, si l'on m'y envoie ; une pauvre chambre, si l'on me l'assigne ; un pauvre habit, si l'on me le donne. Cette humilité n'est-elle pas de raison et d'obligation ? Qui suis-je moi, si je me compare à mon Créateur et à mon Dieu ? Mes péchés ne me couvrent-ils pas depuis la plante des pieds jusqu'au

sommet de la tête ? Ma place n'a-t-elle jamais été marquée dans les enfers ? Où serais-je maintenant, si la main toute-puissante de Dieu ne m'eût retiré du limon où je m'étais abandonné ?

On peut insister sur ces pensées, en proportion de la lumière et de la chaleur qui nous viendront du Ciel.

3. Le discours étant achevé, la volonté tire des affections et exerce des actes de vertu. La facilité en est plus grande dans les colloques avec Notre-Seigneur, avec Notre-Dame, avec les Anges, avec les Saints et les autres créatures, même insensibles. Mettons-en quelques exemples pour en faciliter l'usage.

« Eh bien, mon âme, que penses-tu de l'humilité de ce Dieu de gloire et de majesté ? Es-tu résolue de le suivre dans son anéantissement ? Oui, mon Dieu, mon Jésus, j'y suis absolument résolue. Je déteste toutes les vaines prétentions que mon ambition se proposait dans ses desseins. C'est trop tarder de m'abaisser entièrement pour l'amour de vous. Dès ce jour, dès ce moment je choisis pour moi les opprobres et les injures, les rebuts et l'abandon de toutes les créatures. Mon Seigneur et mon Dieu, disposez les esprits de ceux avec qui je traiterai, de telle sorte qu'ils me bafouent et me rejettent comme indigne de leur compagnie. Inspirez aux Supérieurs de me mettre dans le monastère le moins estimé, dans l'office le plus abaissé et dans la chambre la plus incommode. O doux Jésus ! que je sois le rebut des hommes, pour vivre avec vous seul dans l'étable de Bethléem ! Mais, hélas ! je fais des merveilles au pied de l'oratoire, dans des souhaits extatiques, et la moindre difficulté dans l'action et dans la souffrance m'arrête et me terrasse ! Donnez-moi, donnez-moi, mon Dieu, une grâce très forte et très efficace, qui ne quitte point mon cœur et qui fortifie sans cesse mon corps et mon âme. Je vous la demande, Seigneur, dans toute l'étendue de mes affections, et me propose de suivre à pas égal ses ardeurs. »

« O Sainte Vierge, qui, dans un très haut sentiment

d'humilité, portâtes votre très cher et très précieux Fils dans une étable, obtenez-moi de sa bonté une véritable, une solide et une profonde humilité, qui se plaise dans la pauvreté et dans la bassesse. Vous êtes la Reine du ciel et de la terre, et vous ne dédaignez pas un lieu si malpropre et si méprisable ! Ouvrez-moi les yeux, afin de voir les trésors cachés dans les abaissements. Jusqu'à cette heure je me suis tenu à la superficie de la vertu d'humilité, je désire enfin entrer dans ses abîmes et dans un total anéantissement de moi-même. Assistez-moi, ô la mère et la source de toutes les grâces, assistez-moi. »

« O glorieux saint Joseph, qui entrez si joyeusement dans ce logis de mortification, et qui en supportez les incommodités par une si héroïque patience, priez pour moi, afin que je vous imite vous et mon Rédempteur. »

« O mon âme ! si ce que tu dis est véritable, d'où vient qu'au moindre mot de travers et à la moindre souffrance tu es si sensible, et que les paroles se multiplient dans ta bouche par une infinité de répliques, d'excuses et de brocards qui offensent ceux qui t'attaquent ? Arrête ici, et réponds-moi à la vue de ton Sauveur. Le cœur parle-t-il dans tes bons propos et dans ces généreuses résolutions de suivre ton Roi humilié pour tes offenses ? Oui, Seigneur, le ciel et la terre savent que je parle du plus profond de mon cœur ; mais si votre grâce ne me seconde et ne fortifie mes désirs, toutes mes résolutions ne seront que du vent et de la fumée. »

« O saints Anges, qui fûtes spectateurs et admirateurs de ces merveilles, et qui entrâtes dans cette sainte et heureuse étable pour y faire escorte à votre Roi, illuminez mon âme par vos rayons, afin qu'elle connaisse que son paradis est où se trouve son Dieu, et que la demeure de Jésus humilié est le lieu de son repos et de son honneur. »

Vous pouvez vous adresser de la même sorte aux Saints, comme à David, qui avait été consacré roi dans la ville de Bethléem, et y avait encore depuis gardé les troupeaux ; à

Jacob, à votre patron, au Saint du jour, à ceux qui ont eu quelque dévotion particulière à l'étable de Bethléem et à la crèche, selon que votre affection vous y portera.

Pour s'exciter davantage, on peut même interpeller l'étable, la crèche, le bœuf, l'âne, le foin et la paille : « Ah ! bienheureuse étable, je suis très aise de l'honneur que vous recevez aujourd'hui ! Vous êtes plus vénérable que les palais des rois et des empereurs ! Que n'ai-je le bien de recevoir mon Sauveur dans mon cœur, comme vous le reçûtes dans votre sein ? Soyez bénie à jamais, et que toutes les nations de la terre chantent vos louanges. O mon âme ! tu as été jusqu'à cette heure une étable, par la multitude et par l'énormité de tes crimes : ouvre-toi au moins dans ce moment à ton Dieu qui se présente. Il entrera dans toutes tes puissances et les sanctifiera. Venez, Seigneur, venez, la porte vous est ouverte ! Entrez, purgez, illuminez, possédez, commandez ! tout est à vous et ne respire que pour vous. »

On peut passer d'un colloque à un autre, tantôt parlant à Dieu, tantôt à soi-même, et quelquefois à d'autres ; puis de nouveau retourner à Dieu, selon les transports du cœur. Il ne se faut nullement mettre en peine des paroles ni de la façon de dire. Ce grand Roi se plaît dans l'entretien avec les personnes simples, qui se tiennent dans une humilité et une cordialité saintes.

4. Vous voyez l'abondance que vous fournit la méditation ; mais elle est beaucoup plus grande en l'oraison, car vous y pouvez demander la vertu d'humilité non seulement pour vous, mais pour tous les autres. Demandez-la donc pour tous ceux qui se sont recommandés à vos prières, pour ceux à qui vous avez plus d'obligation, et qui en ont plus de désir et de nécessité ; pour tous ceux de votre monastère, de votre province et de votre Ordre entier ; pour les autres Religieux et les Prêtres séculiers ; pour le Pape, les Cardinaux, les Évêques et tous les Ordres ecclésiastiques ; pour le roi, les princes, les gentilshommes, les ma-

gistrats et tous les ordres politiques ; pour les hérétiques, les schismatiques, les juifs, les païens, les athées, tous les pécheurs et toutes les âmes du purgatoire.

5. Enfin, nous devons nous servir de l'obsécration, en demandant ce que nous désirons obtenir. Demandez donc, par exemple, l'humilité par les mérites de notre Sauveur, de Notre-Dame et des Saints, ayant égard particulièrement au mystère que vous méditez, aux personnes qui s'y sont trouvées, et aux actions qu'elles y ont exercées. Dites à l'Enfant Jésus que vous considérez dans l'étable de Bethléem : « Très aimable Rédempteur de mon âme, donnez-moi une sainte et profonde humilité. Je vous la demande pour moi, et pour tel et tel. Je vous en supplie par l'humilité inexplicable qui vous fit naître dans une crèche, vous qui régniez dans votre céleste palais, et y étiez adoré par tous les Chérubins et par tous les Séraphins. Je vous en conjure par la peine qu'eurent votre Mère très honorable et le glorieux saint Joseph, à entrer et à demeurer dans ce lieu de misère et de pauvreté, et par le soin et le travail qu'ils prirent à le nettoyer et à vous y servir. Seigneur, s'il vous plaît de me donner cette vertu que vous avez tant aimée, je m'efforcerai de la conserver, de l'augmenter de tout mon pouvoir, et d'en exercer des actes avec ferveur et avec assiduité. »

CHAPITRE VII.

DIEU COMMUNIQUE LE DON DE CONTEMPLATION AUX RELIGIEUX QUI S'OCCUPENT AUX OFFICES DE MARTHE.

I. Effets de la Contemplation. — II. Propriétés de la Contemplation : 1° Elle est facile ; 2° délectable ; 3° plus honorable que la méditation ; 4° plus utile que la méditation. — III. Le Convers peut exceller en la Contemplation. — IV. Deux espèces de Contemplation : 1° L'extase ; 2° le ravissement. — V. Les Convers ont des extases et des ravissements.

I. Un des fruits de la méditation fervente et continuée dans un ardent amour, c'est la contemplation, laquelle est un simple aspect de Dieu et

des choses divines, sans nul discours. Elle cause en l'âme du Serviteur de Dieu une charité très enflammée et une joie ineffable.

Le contemplatif est semblable à un paysan à qui l'on montrerait dans Rome l'église de Saint-Pierre au Vatican. Aussitôt qu'il est entré dedans, il est ravi d'admiration de voir la grandeur de la nef, la beauté de la structure, la rareté et la splendeur des marbres, des jaspes, des peintures, des différentes figures, toutes reluisantes en or et en azur. Il demeure sur ses pieds immobile comme une statue, et tout transporté hors de lui. Il n'a ni parole ni mouvement; mais il demeure les yeux ouverts dans la contemplation de ces merveilles, et comblé d'une joie si excessive qu'il ne la peut expliquer. Si on le réveille de cet agréable sommeil, et si on le pousse pour avancer et considérer les chapelles, plus il en approche, plus il est extasié et réjoui d'un si beau, si riche et si merveilleux spectacle. Il loue en lui-même les Papes qui ont fait tant de frais à l'honneur de Dieu et des saints Apôtres. Il bénit les architectes qui ont eu tant d'industrie et de patience à faire de si excellents ouvrages. Il s'estime heureux d'avoir fait ce pèlerinage. Il méprise dans son cœur les petites cabanes de son village, et n'en fait pas plus d'état que de la boue et du limon.

Saint Jean, étant ravi en esprit dans la céleste Jérusalem, entrait encore dans de plus hauts sentiments de ce qu'il voyait, et qu'il nous a décrit dans son Apocalypse. Il louait et bénissait son Dieu et son souverain Seigneur, d'avoir un amour si tendre pour ses serviteurs, que de les loger avec tant de magnificence. Il admirait le bonheur et la splendeur de tous les habitants. Il souhaitait d'être bientôt admis en leur sainte compagnie. Il joignait sa voix et son cœur à leurs chants harmonieux. Il faisait de bons propos de souffrir mille morts plutôt que de faire le moindre péché contre un Dieu si bon, si libéral, si puissant et si aimable. Celui qui s'adonne à la contemplation

reçoit de pareilles affections dans la vue de son Dieu et de ses mystères.

II. Voyons quelques propriétés de ce don de Dieu.

1. La contemplation est une manière d'oraison plus facile que la méditation, comme il est plus facile d'ouvrir les yeux sur un beau tableau d'Apelles ou de Michel-Ange, que de raisonner sur les attitudes, sur les proportions des membres et sur le mélange judicieux des couleurs. La méditation casse la noix avec peine et travail, et la contemplation la trouve prête à manger. C'est un don signalé de Dieu d'être conduit par cette voie, et un moyen facile pour continuer longtemps l'oraison sans fatigue.

2. La contemplation est plus agréable que la méditation, comme on éprouve plus de joie et de récréation à entrer au jardin des Tuileries à Paris, ou à celui de Fontainebleau, que d'en parler au logis. Dans un clin d'œil on voit des parterres de tulipes, de lis, de roses, d'œillets et de toutes sortes de fleurs. On admire les allées à perte de vue, ornées d'une grande quantité de figures. On aperçoit des fontaines d'un très rare artifice, où les tritons et les néréides chantent des airs de musique, et de leur son mélodieux charment l'esprit et les oreilles de ceux qui les écoutent.

On prend plus de plaisir à contempler une riche tapisserie de haute lice, et à y voir plusieurs admirables personnages dans des attitudes si naturelles qu'on n'y demanderait plus que la parole, qu'en tous les discours que l'on en pourrait entendre. Le miel est toujours plus doux au goût qu'à l'oreille, et nulle expression des orateurs n'en fera si bien comprendre l'excellence que le bout de la langue.

La méditation tire l'or de la mine et le purifie ; la contemplation le manie, l'examine et le jette dans la fournaise. La méditation pénètre les mystères et en tire les raretés ; la contemplation les voit, les admire, et les met dans son cœur pour l'enflammer de l'amour de son Dieu.

3. La contemplation est plus honorable que la méditation. Elle entre dans le cabinet du Roi, elle le voit et lui parle à face découverte, et en reçoit des faveurs et des honneurs inexplicables. La méditation demeure dans l'antichambre, reçoit les commandements et les dons de son Prince, sans avoir le bonheur de l'envisager, ni de jouir parfaitement de sa présence.

4. Enfin, la contemplation est plus utile que la méditation. Elle donne dans un moment ce que la méditation acquiert dans un long temps. La reine de Saba avait plusieurs fois entendu discourir des richesses, de la puissance, de la majesté et de la sagesse de Salomon; mais à son arrivée dans le palais de ce prince, elle en apprit plus en un quart d'heure qu'elle n'en avait imaginé toute sa vie. Elle fut si transportée hors d'elle-même dans cette vue, qu'elle n'avait plus d'esprit : *Non habebat ultra spiritum.* Son esprit était entré dans Salomon, qu'elle contemplait.

Le contemplatif n'a plus d'esprit, son esprit s'est envolé dans son Dieu, où est tout son amour. Il n'a plus d'esprit pour les honneurs, pour les richesses et pour les plaisirs du siècle. Il ne vit plus qu'en son Bien-Aimé. Il n'aime et n'admire plus que ses grandeurs.

Esther, au premier aspect du roi Assuérus assis sur son trône royal, tomba en pâmoison, et étant revenue à elle, lui dit qu'elle l'avait contemplé comme un ange du paradis, et que par conséquent son évanouissement ne le devait point tenir en étonnement. Que sera-ce donc de contempler le Roi des Anges?

Sainte Élisabeth, fille d'André, roi de Hongrie, et mariée au landgrave de Thuringe, entra un jour dans l'église dans une grande pompe. Elle était revêtue d'habits très beaux et très précieux, et portait une riche couronne sur sa tête. Plusieurs dames et princesses l'environnaient, et tout le peuple prenait un singulier plaisir à la voir avec tout ce royal appareil. Dans cet éclat, elle jeta un coup d'œil sur le crucifix, et ce seul regard la toucha d'une douleur si sensible, qu'elle

lui tira les larmes des yeux et lui pénétra le cœur par cette pensée : « Hélas ! voilà mon Dieu, mon Créateur tout nu sur une croix, où il souffre une mort ignominieuse ; et moi, misérable pécheresse, je suis habillée de soie, et tout éclatante d'or et de pierreries, quoique je mène une vie très indigne des bienfaits de mon Seigneur et de mon Dieu. Sa tête est couronnée d'épines, et la mienne d'or et de perles ! Il est environné de ses ennemis qui se moquent de lui et le tourmentent, et me voici entourée d'une noblesse qui m'aime, qui m'admire et qui me flatte ! Est-ce ainsi que j'imite mon Rédempteur ? Oh ! que je suis infortunée ! Est-ce là l'obéissance que je dois à ses commandements ? Est-ce là le désir que j'ai de le suivre ? Il m'a créée, lorsque je n'étais pas. Il m'a rachetée, lorsque j'étais perdue. Il a donné son propre sang pour m'ouvrir son paradis. Où sont les actions de grâces pour ses bienfaits ? Où est l'imitation de ses vertus ? »

Elle tenait ce discours, ayant les yeux fixés sur le crucifix, et la douleur pénétra si avant dans son cœur, qu'elle tomba par terre, comme morte. A peine la put-on faire revenir à elle après l'avoir portée à l'air, tant cette pensée avait épuisé ses forces. Depuis ce temps, elle mit bas les habits de soie, et ne les reprit jamais que par pure nécessité. Elle endossa le cilice, elle s'adonna de cœur à la mortification de ses passions, et mena sur la terre une vie toute céleste.

Voilà les effets de la véritable contemplation. Elle remplit le cœur de l'amour de Dieu. Elle le pénètre d'une très sensible contrition de ses péchés, elle lui fait concevoir le mépris de toutes les vanités du siècle. Enfin, elle fortifie tellement ses résolutions de bien vivre, qu'il est constant et inébranlable à toutes les tentations, et même ne se plaît qu'aux pensées et aux affections du Ciel.

III. Vous me direz que la contemplation n'est que pour les aigles, qui, par un vol généreux, s'élèvent au-dessus des nues, et à l'aide des sciences, regardent le soleil sans

sourciller ; qu'un pauvre frère convers n'a point les ailes assez fortes pour ces élévations suréminentes.

Et moi je vous assure qu'un frère qui a la pureté de cœur, une simplicité innocente et un brûlant amour de Dieu, est plus propre à une longue et excellente contemplation que les grands docteurs, qui passent toute la journée penchés sur leurs livres. La raison en est manifeste, le travail de l'étude affaiblit la tête, dessèche l'affection et ôte la tendresse dans les exercices de piété.

Un homme docte dans la coutume de tout examiner, ne se contente pas de la simple vue d'un mystère : il veut en pénétrer les causes, les effets, les propriétés et toutes les circonstances. Son entendement, dans l'avidité de savoir, prend le meilleur temps pour lui, et ne laisse point une assez grande liberté aux élans de la volonté, qui par l'ardeur de son amour devrait faire le transport et le mérite principal.

Un architecte ou un peintre excellent qui entre dans le palais du Pape, au Vatican, ne s'arrête pas au premier coup d'œil qu'il jette sur cet édifice admirable ou sur les tableaux. Il en considère la structure, la matière, les proportions, les couleurs, les personnages, et toutes leurs attitudes. Ainsi il ne jouit pas d'un si sensible contentement qu'un simple villageois, qui en ouvrant les yeux est transporté hors de lui, et demeure attaché à cette vue merveilleuse, sans faire aucune réflexion sur les causes de son ravissement.

La différence entre le villageois et le religieux est que le villageois ne se fait ni plus riche, ni plus habile homme par ses admirations, par sa joie, par ses désirs, par ses louanges, et par d'autres affections et d'autres mouvements, tandis que le religieux contemplatif, qui regarde son aimable Jésus dans quelque mystère, qui l'aime, qui l'admire et qui le loue, exerce des actes de vertu, enrichit son âme, fortifie son cœur et ses bras, pour mettre avec fruit la main à l'œuvre et se rendre semblable à son bon Maître.

Vous ne pouvez, dites-vous, arriver à ce bonheur de la contemplation. Quoi ! Êtes-vous dans l'impuissance d'aimer Dieu ? Et n'avez-vous jamais connu ce bel axiome de saint Denys : *Amor extasim facit,* c'est l'amour qui fait les transports et les extases ? L'âme qui aime ardemment n'est plus en elle-même, elle est dans l'objet de son amour, elle y vit, elle y opère, elle lui est unie si fortement qu'on ne l'en peut séparer.

Or il est clair et hors de tout doute qu'un frère convers qui n'a point donné son affection aux sciences, en peut avoir davantage pour Dieu, et l'aimer avec plus de tendresse que les plus subtils docteurs, qui sont épris et charmés de la beauté des sciences et des connaissances naturelles. Il a son cœur tout entier, et celui des autres est partagé et se laisse facilement éblouir du brillant qui le ravit d'admiration.

De plus, Dieu lui-même a déclaré qu'il se plaît dans la conversation des simples, et qu'il révèle ses secrets aux petits et aux humbles. C'est pour cela que frère Patience de Bologne, minime, passait les nuits presque tout entières en oraison et en contemplation ; que frère Santo de Palerme, religieux oblat du même Ordre, demeurait quelquefois deux heures dans la contemplation, les bras étendus en forme de croix ; que sainte Madeleine de Pazzi, emportée de cette ferveur, courait toute hors d'elle par son monastère, et s'écriait à pleine tête : *L'Amour n'est point aimé, l'Amour n'est point aimé ;* que sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte, sainte Thérèse, et plusieurs autres Vierges, qui n'avaient aucune doctrine, ne se lassaient jamais dans l'oraison. Il n'est aucun degré de contemplation où vous ne puissiez aspirer avec une aide spéciale de Dieu, sans la grâce duquel toutes les sciences n'ont aucune efficacité pour ce don si précieux et si élevé.

IV. Les maîtres de la vie spirituelle distinguent plusieurs espèces de contemplation. Ils appellent l'une le silence spirituel, l'autre le repos de l'âme, les autres l'union

avec Dieu, le sommeil spirituel, l'attention à la voix de Dieu, le vol de l'âme, et ainsi du reste. Je m'arrêterai aux deux espèces les plus renommées et les plus excellentes, qui sont l'extase et le ravissement.

1. L'extase est une élévation de l'âme en Dieu, qui est si parfaite que, l'entendement étant occupé à le connaître et la volonté à l'aimer, elle n'a nul usage de ses sens. L'âme de l'homme est d'une vertu fort limitée, plus elle s'applique à un objet, moins il lui reste de force et de vigueur pour les autres, et l'application peut être si véhémente qu'elle emporte toute l'âme et ne lui laisse plus d'action, ni sur les yeux pour voir, ni sur les oreilles pour entendre, ni sur tout le corps pour avoir aucun sentiment.

On vit cette vérité en saint Thomas d'Aquin, qui, étant absorbé en Dieu, ne ressentit aucune douleur à l'application d'un cautère brûlant sur sa jambe, ni à la chute d'une chandelle ardente sur sa main, qui en fut endommagée.

Vous voyez par là que l'extase comprend deux choses : la première est une véhémente application de l'entendement ou de la volonté, la seconde est une privation de l'usage de tous les sens extérieurs ; l'une est une grâce très particulière de Dieu, l'autre suit naturellement de l'attachement de l'âme à son objet.

2. Le ravissement est en quelque manière plus que l'extase, parce qu'il y ajoute la violence. Le ravissement donc est une violente élévation de cœur vers Dieu, par laquelle l'homme est privé de tout usage des sens extérieurs, et attaché à la vue et à l'amour des choses divines.

Tel fut le ravissement de saint Paul, lorsqu'il fut transporté en esprit dans le troisième Ciel, et qu'il y vit des merveilles si élevées et si ineffables qu'il n'a pas trouvé de paroles pour les exprimer. Tel fut le ravissement de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, qui dura huit jours entiers, sans que l'on sentît aucun signe de vie en lui, sinon un battement de cœur. Lorsqu'il revint à lui, il prononça avec une très tendre dévotion le saint Nom de

Jésus, et se leva sain et robuste, comme si rien ne lui fût arrivé, quoiqu'il n'eût pris aucune nourriture dans les huit jours de ce divin transport.

Dans le ravissement, l'âme est tellement transformée par les lumières admirables de son entendement, ou par l'amour extatique de sa volonté, qu'elle semble être déifiée. Son corps tombe quelquefois par terre, comme celui de saint Paul ; il s'élève quelquefois en l'air, comme celui de saint François de Paule ; et souvent il s'arrête dans le lieu et dans l'attitude où il était, comme saint Félix de Cantalice, frère laïque capucin.

Ces splendeurs du paradis vous emportent le cœur, et vous me demandez la voie pour y parvenir ! Mais je n'ai nulle réponse à vous donner, sinon que les routes en sont inconnues à tous les hommes, et que le seul Esprit de Dieu peut élever à ces hauteurs séraphiques.

Bien plus, j'ajoute que souvent les désirs en seraient criminels, et que jamais ils ne sont sans danger. La tête tourne aisément au haut d'un clocher ou d'un précipice élevé. Il n'est rien de plus sûr que de marcher sur la terre, dans le chemin royal et battu par tout le peuple.

Si Dieu vous favorise de ces dons extraordinaires, rendez-en compte à votre Supérieur : le silence vous perdrait et donnerait occasion aux démons de se transformer en anges de lumière, et de vous perdre par leurs ténèbres. Témoin ce frère laïque observantin, qui fut misérablement trompé par un de ces malheureux esprits, lequel lui apparut sous la figure de Notre-Dame, comme je le dirai en traitant de l'obéissance.

L'apostasie d'un régent de notre Compagnie est plus étonnante. Il enseignait la seconde classe, et pour y satisfaire, il était obligé de lire Cicéron, Virgile et d'autres auteurs profanes. Le tentateur, dans la vue de la légèreté de cet esprit vain et volage, se déguisa sous la forme de saint Paul, lui tint d'excellents discours spirituels, lui mit en tête qu'il avait un rare talent pour la prédication ; que

la lecture des écrits de ces âmes damnées lui était un temps perdu ; que ses épîtres, dictées par le Saint-Esprit, le rempliraient de Dieu, et le rendraient capable de convertir en peu de temps les âmes qui se perdaient faute d'ouvriers évangéliques. Ce jeune religieux prit aussitôt feu, et se crut déjà un des saints du paradis, puisque les Apôtres en descendaient pour le visiter et pour l'instruire ; il ne dit rien à personne, et serra ses pensées dans son cœur. Les visites de ce faux saint Paul continuèrent, et le pauvre abusé se laissa tellement embrouiller qu'il s'enfuit secrètement de la Religion, et se précipita dans les embarras et les vices du siècle corrompu.

Qui ne se fût laissé séduire et emporter par une si spécieuse apparence ? Saint Paul parle, il exhorte à la lecture des Écritures saintes, il porte au zèle des âmes et à l'exercice de la plus élevée charité. Personne sans doute ne peut éviter de pareils pièges, sinon ceux qui s'approchent des anges de lumière, que Dieu leur a donnés sur la terre, qui sont les Supérieurs, les Confesseurs et les Directeurs.

V. En toutes les Religions, Dieu, par une singulière faveur, a élevé plusieurs frères convers à des extases et à des ravissements si admirables, qu'à peine en trouverez-vous de pareils parmi les savants et parmi les prêtres. Et ce qui est plus à estimer, se tenant dans une profonde humilité et dans une parfaite soumission envers ceux qui avaient la conduite de leurs âmes, ils se sont faits saints. Rapportons-en quelques-uns maintenant, nous verrons les autres en divers endroits de ce Traité, et à la fin dans l'abrégé de la vie des plus signalés.

Nous avons déjà parlé amplement de saint Gilles, compagnon de saint François ; j'ajoute seulement ici que les Religieux en lui parlant prenaient soigneusement garde de ne point laisser échapper ce mot de *Paradis,* dans la crainte d'être privés de sa sainte conversation, dont ils tiraient beaucoup de profit. Si ce mot céleste leur échappait par mégarde, il était ravi à l'instant hors de lui, et demeu-

rait sans mouvement et sans aucun sentiment. De quel docteur ou prédicateur avez-vous lu une si excellente union à son Dieu et des transports si prodigieux ?

Une fois il vit dans un ravissement l'excellente beauté de son âme, et des merveilles si ravissantes qu'elles surpassaient toutes les paroles et toutes les pensées des hommes qui les eussent voulu expliquer. Aussi les conserva-t-il dans un humble silence, et s'écria : Que celui-là est heureux, qui peut conserver dans son cœur les secrets que Dieu lui communique !

Le B. Jacques l'Allemand, convers de l'Ordre de Saint-Dominique, dans la chaleur de son oraison fut un jour ravi en extase, et son corps tomba par terre comme mort. Un religieux, le trouvant dans cette posture, jeta un grand cri, croyant qu'une mort soudaine l'avait enlevé. Il court au Supérieur et à plusieurs autres. Chacun vole droit à sa chambre, on le lève de terre, on le remue, on le frotte avec des linges chauds, on lui jette de l'eau froide au visage, et on fait tout ce que la charité et le désir de maintenir en vie un frère si vertueux peuvent inventer. Enfin il se réveilla comme d'un profond sommeil, et voyant tous les Religieux autour de lui, il leur dit en soupirant : *Dieu vous pardonne. Vous m'avez privé d'une très grande et très sainte douceur.* Interrogé par le Supérieur sur ce qui lui causait ce contentement, il répondit : *J'étais dans un lieu très agréable, où j'ai vu avec un indicible plaisir quantité de fleurs d'une ravissante beauté, et où j'ai senti de très suaves odeurs. J'y ai entendu des concerts de musique très harmonieux, et j'ai connu qu'il n'y manquait rien de ce qui pouvait remplir l'âme de joie.*

Frère François de Macerata, capucin, fut souvent vu environné de rayons très brillants lorsqu'il était en oraison. On l'a vu quelquefois parlant à la bienheureuse Vierge, et ayant la tête enveloppée d'un globe de feu luisant comme un soleil.

Gérekin, frère convers du monastère d'Alvastre, de

l'Ordre de Cîteaux, étant ravi en extase, entendit que sainte Brigitte était amie de Dieu, et qu'elle fréquentait son monastère pour en cueillir des fleurs de sainteté, d'où elle tirerait des médicaments qui serviraient à plusieurs, même aux provinces d'outre-mer.

Il vit dans un autre ravissement cette Sainte, élevée au-dessus de terre, avec un fleuve qui sortait de sa bouche. On lui dit alors : *Cette femme qui vient du bout du monde, versera la sagesse à plusieurs nations, et elle te dira le jour de ta mort.*

Frère François de l'Enfant-Jésus, carme déchaussé, était fort souvent ravi en extase dans ses contemplations ; et Dom Jean de Ribera, patriarche de Valence, auquel il communiquait avec candeur et simplicité les grâces qu'il recevait, prêchant à ses obsèques, dit, entre autres choses, que ce vertueux frère avait vu dès cette vie l'Essence divine. Je crois que ce fut de la même manière que saint Alphonse Rodriguez la vit, comme je vais l'expliquer.

Saint Alphonse Rodriguez, coadjuteur temporel de notre Compagnie, eut des extases et des ravissements fréquents. Il pria Dieu avec instance de le mener par une voie plus humble et moins spécieuse ; mais sa demande ne fut point exaucée. Plus il fuyait par modestie et par humilité ces visites extraordinaires, plus Notre-Seigneur lui en communiquait, par un amour très tendre qu'il lui portait.

Ses Supérieurs, dans la crainte qu'il ne se glissât de l'illusion dans sa conduite, lui ordonnèrent de rédiger par écrit tout ce qui se passerait en son âme. Il le fit avec exactitude et fidélité. Voici comme il en parle, ainsi que s'il eût raconté les actions et les affections d'un autre :

« Il arrivait à cette personne, qu'à peine ayant commencé d'élever son cœur à Dieu, elle le trouvait auprès de lui, et était tout embrasée de son amour. Quelquefois entre elle et Dieu il y avait des communications dans une telle promptitude, que l'imagination n'y agissait en aucune ma-

nière. L'âme était toute ravie hors d'elle, et toute en Dieu et en ce qu'il lui communiquait.

« Une fois cette personne fut ravie si éminemment, qu'il lui semblait qu'elle franchissait tous les cieux avec une vitesse prodigieuse. Elle se trouva tout à coup dans une lumière si brillante qu'elle surpassait de beaucoup celle du soleil.

« Une autre fois elle fut transportée en esprit dans le Ciel, et y fut retenue quelques jours au milieu de ses amours, Jésus et Marie, qui lui firent mille caresses, et remplirent son âme d'une consolation inexplicable. »

La faveur fut encore plus considérable et plus avantageuse un jour où il vit l'Essence divine d'une certaine façon qu'il explique par cette similitude : « Disons que l'Essence divine tient deux voiles devant elle, et que je la vis imparfaitement, un voile seulement étant levé ; et que ceux qui sont dans la gloire des Bienheureux la contemplent les deux voiles tirés. Ainsi je ne la vis pas dans une si haute perfection qu'eux, et il n'y a langue au monde qui puisse exprimer de la manière que je la vis, ni la grande facilité que j'eus à la voir. » Ce sont les paroles de cet admirable Serviteur de Dieu.

Il eut encore un autre ravissement, où il reconnut dans le paradis tous les Bienheureux, tant en général qu'en particulier.

On l'a vu souvent élevé au-dessus de terre, sans être soutenu en aucune façon. Ne dites-vous pas que voilà un homme du ciel, qui a sa conversation dans le paradis, et qui ne peut pas être retenu sur la terre ? Et comment y aurait-il le cœur, puisqu'il ne daigne pas y poser les pieds ?

De tous ces exemples et des autres semblables, vous devez tirer trois conséquences :

1. Concevez une haute estime de votre vocation, et de l'état auquel Dieu vous a appelé, où il se communique avec tant de familiarité à ceux qui l'y servent de tout leur cœur.

2. Humiliez-vous à la considération de ces hommes divins, dont vous êtes si éloigné, quoique vous portiez la même robe.

3. Efforcez-vous de faire les oraisons ordonnées par votre Règle, avec toute l'ardeur et la diligence possible, afin de ne point mettre d'empêchement aux faveurs que Dieu vous veut accorder. Gardez-vous cependant de demander ou de souhaiter d'être conduit par des voies extraordinaires, qui sont très dangereuses à l'orgueil de notre nature corrompue.

CHAPITRE VIII.

EMPÊCHEMENTS DE L'ORAISON ET LEURS REMÈDES.

I. Trois empêchements de l'Oraison : 1° Les Distractions, 2° l'Aridité, 3° la Désolation. Leur nature. — II. Les Distractions 1° sont un mal fâcheux; 2° leurs causes et leurs remèdes. — III. L'Aridité 1° est un empêchement à l'Oraison ; 2° ses causes ; 3° ses remèdes. — IV. La Désolation. 1° Combien elle est pénible; 2° ses causes ; 3° ses remèdes. — V. Conclusion.

I. Plus l'oraison nous élève de la terre et nous unit à notre souverain Bien, plus le démon désire nous en détourner totalement, ou nous la rendre odieuse et inutile. Il nous oppose trois fâcheux empêchements, qui sont la distraction, l'aridité et la désolation.

1. La distraction est une évagation de l'esprit qui n'est pas attentif au mystère que nous nous sommes proposé, et qui se laisse emporter à diverses pensées de choses impertinentes, concernant les occupations ordinaires ou même des choses saintes, mais qui sont contraires à l'affection désirée.

2. L'aridité ou sécheresse est une stérilité de bonnes pensées et de bonnes affections, lorsque la mémoire et l'imagination se tiennent dans leur devoir, et proposent la matière de l'oraison à l'entendement, pendant que celui-ci demeure sec, et n'a point les pensées propres pour toucher

le cœur, et que la volonté n'est point émue pour produire de saints désirs et des actes de vertu.

3. La désolation est une maladie de l'appétit sensitif, refusant de se soumettre de bonne grâce à ce que la volonté, éclairée par l'entendement et conformément aux lumières qu'elle en a reçues, avait résolu d'exécuter. Par suite de ce manque de concours et de cette opposition à un acte que l'âme veut accomplir, celle-ci abattue et languissante reste sans douceur et sans consolation.

II. Que devons-nous penser des distractions qui nous assaillent parfois durant l'oraison, et que faut-il faire pour nous en défendre ?

1. La distraction est la plus grande et la plus dommageable incommodité de l'oraison mentale, soit que nous jetions les yeux sur Dieu, à qui nous parlons, soit que nous arrêtions les yeux sur nous-mêmes, qui implorons son secours dans nos misères et nos nécessités.

En premier lieu, celui qui est distrait par sa faute se moque de l'infinie majesté de son Créateur, avec qui il converse d'une manière si messéante qu'il aurait honte d'avoir de semblables entretiens avec le moindre laquais ou paysan. Que diriez-vous d'un homme qui, dans l'extrémité de son infortune, aurait recours à votre bonté, et vous parlerait de cette sorte : — Mon très cher frère, je vous supplie de m'assister, ayez pitié d'un pauvre misérable rebuté de tous les hommes, et qui n'a plus aucun espoir, sinon en votre charité et votre miséricorde... Le Grand Turc est un puissant monarque, on dit qu'il lève une armée de cent mille hommes pour se jeter dans la Perse, et y mettre tout à feu et à sang.... Je vous assure, mon bon frère, que si vous ne m'assistez, je suis perdu.... J'ai lu que la plus riche mine d'argent qui soit au monde est celle de Potosi dans le Pérou, et que l'on y descend sept ou huit cents pieds en profondeur, sans que l'eau incommode ceux qui travaillent.... Mon frère, aidez-moi pour l'amour de Dieu. — Que diriez-vous d'un homme qui vous haran-

guerait l'espace d'une heure dans ce langage si extravagant? Ils est hors de doute que vous jugeriez de deux choses l'une, ou qu'il a perdu la cervelle, ou qu'il veut se moquer absolument de vous. Cela n'est-il pas vrai? Comment donc oserons-nous paraître devant le Roi du ciel et de la terre, devant ses Anges et devant ses Saints, dans mille extravagances plus impertinentes, plus fâcheuses et plus dangereuses que celles-là? Comment est-il possible que nous espérions être exaucés et obtenir la rémission de nos offenses par une oraison qui les augmente?

Une des plus grandes malédictions de l'impie est que son oraison est un nouveau péché. Si la médecine est un poison, que peut-on espérer de la santé du malade? Les saints Pères et les docteurs nous enseignent que Dieu ne donne rien ou presque rien, sinon par les mains de l'oraison. Devons-nous nous étonner si nous périssons de faim, de soif et de diverses misères spirituelles, dans la privation de cette assistance?

En second lieu, si celui qui prie se considère lui-même, il verra que la distraction est un des plus grands tourments d'une âme qui vit dans la crainte de Dieu et dans le désir de s'élever au ciel. Elle est portée en haut par son affection ; elle est attirée en bas par la dissipation de ses pensées, qui l'attachent à divers objets. La diversité de ces mouvements lui fait endurer le même supplice que souffre un corps tiré par plusieurs chevaux, qui chacun de leur côté l'entraînent en différentes directions et le mettent ainsi en quartiers.

Si l'âme est dans une telle froideur et une telle insensibilité qu'elle ne soit point piquée de douleur, au moins est-elle privée presque de tout le fruit de l'oraison. L'homme distrait est semblable à un laboureur qui sème son champ près de la rivière : lorsqu'un vent impétueux souffle, la plupart de la semence est emportée et perdue dans l'eau, et de cent grains, à peine en tombe-t-il dix ou douze sur la terre cultivée. Lorsque le temps de la moisson

est venu, ce pauvre homme est fort triste, dans la vue que son blé ne mérite pas la faucille.

Vous pouvez avec raison comparer le religieux qui a l'âme sans constance dans sa méditation, à un villageois qui fait deux ou trois pas en semant sa terre, puis avance de dix ou douze pas sans rien semer, puis en fait trois ou quatre et jette de la semence, et ensuite marche dix ou vingt pas et ne sème point. Cet imprudent ne ferait autre chose toute la journée que perdre son temps, sa terre, ses labeurs précédents et le grain qu'il répandrait. Car le blé ainsi épars n'étant point soutenu suffisamment, serait renversé par les vents et par la pluie, mangé par les oiseaux et par les bêtes, et foulé aux pieds par les passants.

C'est ce qui arrive tous les jours à celui qui se laisse aller volontairement aux distractions pendant son oraison. Il s'en dégoûte, il la méprise, il ne considère point le fruit qu'il en pourrait tirer durant la journée. Il s'applique à son office avec un esprit abattu, vague, inquiet, troublé, et aussi embarrassé que s'il ne s'était point approché de la source des lumières.

Tenez-vous pour véritable religieux celui qui vit les semaines, les mois, les années entières dans cette lâcheté ? Que diriez-vous d'un homme à qui le roi permettrait tous les jours de prendre pendant une heure tout ce qu'il voudrait dans ses trésors, si, au lieu d'y puiser à pleines mains, cet homme s'amusait à causer avec un laquais, et en sortait dans la même pauvreté qui le faisait gémir lorsqu'il y est entré ?

Combien de méditations avons-nous faites en dix et en vingt ans de Religion ? Combien de temps s'y est-il écoulé sans nulle utilité ? Où est le profit que nous y avons fait ? N'appréhendons-nous point qu'un jour on ne nous fasse rendre compte de tant de moments si précieux, le moindre étant capable d'accroître notre mérite et notre gloire dans toute l'éternité ?

2. Un des meilleurs moyens pour apporter remède à ce

malheur, est de connaître les causes de nos distractions, qui quelquefois viennent de notre négligence, et quelquefois sont purement naturelles.

La principale et la plus ordinaire cause des distractions en l'oraison, est le manquement d'une bonne et sérieuse préparation. Si, lorsque le préfet des choses spirituelles nous assigne la matière et les points de notre méditation, nous lui donnions bien notre oreille et notre cœur ; si, étant retournés en nos chambres, nous prenions notre livre et repassions en notre esprit ce qui nous a été dit ; si nous nous couchions dans cette pensée, si la nuit nous jetions quelque soupir au ciel, si au réveil du matin nous tournions aussitôt l'œil à notre oraison ; si, étant levés, nous prenions encore notre livre, et gardions avec soin et avec humilité ce que j'ai dit au sujet de la préparation des méditations et des oraisons, il serait moralement impossible que notre cœur ne se remplît pas de plusieurs saintes et utiles pensées, et que la mémoire et l'imagination ne fussent pas suffisamment attachées à cet Objet sacré et divin, qui serait souvent et si fortement imprimé dans notre esprit. Mais on se fie à sa mémoire, au désir qu'on a de prier, à la bonté de Dieu, à la vivacité de son esprit, à sa longue expérience et à des choses semblables. De là vient que ce sage et juste Maître nous laisse dans nos imperfections et dans les évagations de notre imagination, afin que notre misère et notre pauvreté nous humilient et nous rendent plus soigneux.

La seconde cause des distractions vient de la volonté, qui est affectionnée d'une manière désordonnée à quelque chose, et n'est pas puissamment touchée de l'amour de son Dieu et des choses divines. La pensée suit toujours l'affection, et ne s'en peut détacher qu'avec violence.

Archimède, excellent mathématicien, était de telle sorte abîmé dans les figures et dans les inventions de ses machines, que nul bruit ne l'en pouvait détourner. Il n'entendit pas même les cris des Romains victorieux qui entraient dans sa ville l'épée au poing, et qui tuaient tout ce

qu'ils rencontraient. Il n'entendit pas non plus les voix lamentables de ses concitoyens que l'on massacrait. Il ne comprit rien au discours d'un soldat qui s'était jeté furieux dans sa chambre, et qui pour cette raison lui passa son épée à travers le corps.

Carnéade, africain renommé entre les philosophes de l'antiquité, aimait tant la spéculation des choses naturelles qu'il n'en pouvait retirer sa pensée. A table même il demeurait souvent sans manger, et comme ravi hors de lui. Sa femme était alors obligée de lui mettre le morceau dans la bouche, et de le réveiller de ce sommeil extatique.

Saint Thomas, l'ange des écoles de théologie, dînant à la table de saint Louis, roi de France, demeura extasié dans les pensées de cette science sacrée où il avait posé son cœur et ses affections.

Le cœur est le premier mobile qui fait remuer tous les cieux et tous les astres du petit monde. Quand l'amour précède, les connaissances vont d'une vitesse prodigieuse. Pour cette cause, l'esprit des Saints est fixe en Dieu durant l'oraison, parce qu'ils aiment avec tendresse cette bonté infinie ; et l'esprit des imparfaits est sans consistance dans ce saint exercice, parce que leur amour est dissipé dans les occupations extérieures, que le démon leur représente au temps de leur prière et de leur recueillement. Dieu a permis quelquefois que cela parût sensiblement en saint Macaire et en d'autres saints Personnages.

L'abbé Irénée racontait qu'un vieillard qui demeurait dans un monastère, vit le démon avec des paniers, des racloirs, des râteaux et de semblables instruments qu'il portait. Le vieillard lui demanda dans quel dessein il se chargeait ainsi : *Je prépare,* dit le démon, *de la distraction aux frères, afin que, distraits par la pensée de leurs ouvrages, ils soient plus négligents dans leurs prières.*

Cet esprit maudit est un brouillon. Lorsque le travail requiert nos soins, il nous en détourne, il nous en retire par des frayeurs de maladie, il nous sollicite de perdre le

temps à nous amuser et à rompre le silence ; et lorsque la prière exige toute notre attention, il nous transporte l'esprit dans les travaux, et nous forme mille desseins chimériques, qui troublent notre imagination et empêchent l'ardeur de notre volonté. Réglons nos soucis et nos désirs, et nos méditations se feront dans un plus fructueux et plus constant recueillement.

La troisième cause de nos distractions dans l'oraison mentale procède de notre entendement, qui n'est pas accoutumé à réfléchir, et ne peut pénétrer les mystères qui lui sont proposés.

L'un des meilleurs remèdes est d'instruire et de féconder son esprit par la lecture spirituelle, suivant la méthode que nous expliquerons en son lieu. Parlez toujours de choses saintes et divines dans votre conversation, et vous aurez sans cesse une abondance de pensées célestes qui vous tiendront en repos dans votre oratoire. L'exercice fréquent de la méditation, fortifié de la grâce de Dieu, vous armera tous les jours de plus en plus. Toutefois le moyen le meilleur, le plus facile et le plus certain d'être attentif dans l'oraison, c'est d'aller à Dieu avec amour et avec une filiale et une sainte simplicité, comme un enfant va à son père, sans rechercher des pensées et des conceptions élevées.

Telle fut la façon d'agir de saint Félix de Cantalice, capucin, qui, par une innocente simplicité, parvint à un très haut degré de contemplation. Frère François de Pistoie fut surpris d'une sainte curiosité de connaître la méthode que ce Serviteur de Dieu suivait dans sa méditation. Il se cacha un soir dans l'église où celui-ci se retirait durant la nuit. Le Saint, ne se doutant pas de la présence de quelqu'un, se mit debout tout au milieu, et étendant ses bras en croix, il s'écria : *Seigneur, je vous recommande ce peuple, je vous recommande nos bienfaiteurs. Miséricorde, miséricorde, mon Sauveur!* Après ce peu de paroles, il commença à fondre en larmes, environ pendant un quart

d'heure ; puis, s'étant apaisé, il se tint ferme sur ses pieds deux ou trois heures sans mouvement, comme s'il eût été mort. Si bien qu'effrayé du spectacle qu'il avait sous les yeux, ce bon frère s'approcha de Félix pour savoir si quelque sentiment lui restait, et il le trouva entièrement ravi en Dieu, et totalement insensible.

Si l'oraison intellectuelle surpasse le vol de votre esprit et ne vous réussit point à souhait, jetez-vous dans l'oraison affective, exerçant par la volonté plusieurs actes de vertu, et faisant diverses demandes pour vous et pour les autres, suivant ce que nous avons dit ci-dessus au chapitre sixième.

La quatrième cause des distractions dans l'oraison, est la légèreté et l'inconstance de l'imagination. Elle est si volage en quelques-uns, qu'elle n'a pas plus de fermeté et de stabilité qu'une girouette sur les toits. Elle est comme le vif-argent, qui remue sans cesse et ne peut se tenir dans une même place ; elle est semblable à une pie, qui n'a d'autre désir que de babiller et de sautiller de branche en branche ; elle forme plus de fantômes qu'une nuée agitée çà et là par les vents, et qui change toujours de figure. Ce qui est le plus fâcheux et le plus dangereux, c'est qu'elle représente parfois des objets ténébreux et abominables lors même que l'âme fait les plus violents efforts pour se retirer de la terre.

Cette vérité fut représentée à saint Macaire d'Alexandrie. Il aperçut une fois le démon, qui le pressait d'aller à l'église où les Religieux s'assemblaient pour faire oraison. *Va,* dit le Saint, *va, misérable ennemi des hommes et de la prière, retire-toi de moi. — Quoi donc ! Macaire,* répond le démon, *ignores-tu encore qu'il ne se fait ni assemblée ni oraison où nous ne nous trouvions ? Viens-y hardiment, et je te montrerai des merveilles.* Cet Homme de Dieu, ayant chassé le tentateur, se sentit fortement inspiré du Seigneur de se transporter où il était appelé. A peine avait-il mis le pied dans l'église qu'il vit une myriade de petits

Éthiopiens noirs, qui couraient partout, et qui semblaient voler d'un lieu à un autre : ils fermaient les yeux à un moine, et il dormait aussitôt ; ils mettaient le doigt dans la bouche d'un autre, et celui-ci bâillait incontinent ; ils prenaient devant d'autres des figures de femmes, et leur en imprimaient fortement les charmes et les attraits ; ils apparaissaient aux autres comme des ouvriers qui bâtissaient et portaient des fardeaux, ou étaient occupés en quelque autre exercice extérieur. Ils étaient si hardis et si impudents que de se mettre sur le cou et les épaules de plusieurs, qui n'étaient pas attentifs à l'oraison.

Saint Macaire, ayant vu ce triste spectacle, jeta un profond soupir, et fondant en larmes, s'écria : *Ah ! Seigneur, regardez vos serviteurs et ne vous taisez pas ; terrassez et dissipez vos ennemis par la vue de votre face éclatante : car notre âme est toute remplie d'illusions.* Il fit venir ensuite tous ses Religieux, qui lui avouèrent avec franchise qu'ils avaient roulé en leur esprit tout ce qui lui était apparu au dehors ; il les consola et les fortifia pour les combats à venir, et leur montra que nous devons considérer que si nous ne sommes sur nos gardes, nos oraisons seront le jouet et la risée des démons, et ne nous apporteront aucune utilité ni aucun contentement.

La cinquième cause des distractions vient du corps, qui est abattu de travail, ou de maladie, ou de sommeil, et qui ne peut vaquer à l'oraison dans une attention et dans une vigilance religieuse.

La patience, l'humilité et la résignation à la volonté de Dieu en sont les remèdes, qui rendront à bonne mesure ce que nous ne gagnerons point par l'oraison et par la contemplation.

Remarquez néanmoins que souvent ces incommodités du corps ne sont qu'imaginaires, et qu'elles se peuvent mépriser par la ferveur de l'esprit. Frère Gervais de Rimini, capucin, priait presque toute la nuit, ne dormant que deux heures. Une fois, il vit le démon qui tenait en sa main

un vase plein d'une certaine liqueur, et qui tâchait d'en verser dans la bouche à tous les religieux qui priaient. Tous ceux qui en goûtaient étaient à l'instant surpris du sommeil. Ce démon s'approche de lui et lui présente de sa liqueur ; mais il le rejette brusquement. Cet obstiné le presse ; mais il se retire et se défend avec constance. Enfin, dans l'effort qu'il fit pour s'affranchir de ce danger, il tomba à la renverse, ce qui réveilla ceux qui dormaient. Le Gardien lui ayant demandé la cause de sa chute, il raconta naïvement toute l'histoire, afin de maintenir ses frères dans un état si parfait, que l'esprit malin ne leur pût nuire.

Un autre jour, il eut une vision presque semblable à celle de saint Macaire. Il vit ce prince de malice, qui, sous la figure d'un Éthiopien, courait parmi les Religieux. Aussitôt qu'il avait touché les yeux de quelqu'un, celui-là s'endormait. Il ouvrait la bouche des autres, et les forçait de bâiller ; il mettait la main sur les épaules de certains, et les faisait asseoir. Ce saint Frère déclara franchement sa vision à tous, pour les rendre plus prudents et plus vigilants.

Jugez de là que souvent, sous prétexte de nécessité, nous nous flattons, et que notre lassitude et notre engourdissement ne sont point des faiblesses du corps, mais des lâchetés de l'esprit et des illusions de l'enfer.

Il est néanmoins vrai que quelquefois la nature, à qui l'on ne paie pas le tribut ordinaire et nécessaire, accable le corps par le sommeil. C'est à la prudence de voir pour lors ce que la raison et les forces nous permettent. Les plus fervents font de généreux efforts pour soutenir leur esprit, qui se sent accablé par cette pesante masse de terre.

Saint Félix de Cantalice, frère lai capucin, se retirait dans sa cellule au son de l'*Ave Maria ;* et après s'y être reposé quelque temps, environ les deux heures de la nuit, il s'en allait à l'église, et y demeurait jusqu'à Matines. Il retournait alors en sa cellule, et y priait Dieu. Que si le sommeil l'accablait, ou pour avoir beaucoup travaillé, ou

pour avoir peu dormi, il prenait une rude discipline, ou bien il sortait et s'en allait promener au jardin ; et on l'y entendait quelquefois qui criait : *Mon Dieu, mon Sauveur, ne voyez-vous pas que je dors ?* Matines étant finies, il retournait à l'église, où il demeurait jusqu'à l'*Ave Maria* du jour, et entendait la première Messe, où pour l'ordinaire il communiait. Puis, ayant fait son action de grâces, il s'en allait à la quête toute la journée.

Imitons les Saints dans leurs ferveurs, et Dieu nous fortifiera. Mais ne faisons rien d'extraordinaire sans le congé et sans la direction de nos Supérieurs, si nous ne voulons nous mettre en danger de grandes illusions et de plusieurs chutes périlleuses.

III. L'aridité, qui est une sécheresse de l'entendement ou de la volonté, est le second mal qui traverse la méditation.

1. L'aridité de l'entendement est une disette des pensées qui portent avec ferveur à la pratique, quelquefois l'âme n'ayant de pensées qu'avec peine et travail, d'autres fois ne les ayant que froides, que stériles et que purement spéculatives. L'aridité de la volonté est une froideur et une langueur qui empêche les élans de l'âme, et ne lui donne que fort peu de saintes affections, et encore si faibles et si languissantes, qu'elles ne remplissent point le cœur d'un bouillant désir de s'exercer par des vertus héroïques. Vous pouvez expliquer la misère d'une âme languissante par la comparaison d'un champ où l'on a jeté beaucoup de bonne semence, sans que néanmoins elle germe et qu'elle produise la verdure qui récrée le laboureur, et qui lui fait espérer une heureuse récolte.

2. Cette aridité peut procéder de deux causes, qui sont, ou l'excessive froideur et la sécheresse de la terre, ou bien le manque des plaisirs du ciel.

Notre tiédeur dans le service de Dieu est l'origine la plus ordinaire et la plus dangereuse de nos aridités. Si nous sommes froids toute la journée, vides de bonnes pensées

et embarrassés dans le tracas des offices extérieurs, nous venons glacés à l'oraison, et nous y demeurons morfondus, sans que les objets que la mémoire présente à l'entendement et à la volonté nous puissent échauffer ni fertiliser.

Les raisins qui sont cueillis en temps froid et pluvieux, ne s'échauffent dans la cuve qu'avec peine et dans un plus long temps qu'à l'ordinaire. Soyons fervents et chaleureux dans nos actions, et nous serons bouillants dans nos contemplations ; l'ardeur de l'action vient de la chaleur de l'oraison, et l'ardente oraison a pour son principe les flammes de l'action. Si toute notre conversation se passe en des nouvelles inutiles et en des bagatelles, sans nous entretenir des grandeurs de Dieu et des choses divines, jugeriez-vous raisonnable que Dieu nous vînt entretenir en tout temps et en tout lieu comme il nous plaira ?

Si votre conversation est sainte avec les hommes, assurez-vous que Dieu prendra plaisir à vos entretiens dans vos méditations. Aussitôt que le bienheureux frère Félix se présentait à son oratoire ou à l'église pour prier, Dieu entrait dans son cœur et le remplissait de pensées et d'affections très ferventes ; mais aussi durant tout le jour, le Saint ne parlait que de Dieu et de ce qui concernait son service.

La seconde cause des aridités qui arrivent en la vie spirituelle, et particulièrement dans l'oraison, c'est une bonté paternelle de Dieu envers ses enfants les plus chéris. Il s'en retire quelquefois à dessein, pour les aider à acquérir une très parfaite humilité, et à voir plus clairement que toutes les grâces et les douceurs qu'ils expérimentent ne viennent nullement de leur préparation ni de leur vertu, mais de sa pure charité et libéralité.

Dieu se comporte aussi de la sorte avec les plus fervents, afin qu'ils fassent plus d'état de ses dons, qu'ils les conservent dans une plus soigneuse réserve, qu'ils les fassent fructifier avec plus de chaleur, et que dans cette variété ils en reçoivent une joie plus sensible. Le printemps n'aurait

pas tant de charmes sur nos sens, si l'horreur de l'hiver ne l'avait précédé. Le jour et sa lumière ne nous donneraient pas si doucement dans les yeux et dans le cœur, si l'obscurité de la nuit ne nous avait apporté de la tristesse.

Les Saints les plus élevés ont expérimenté cette diversité dans l'abondance et dans la stérilité des pensées et des affections célestes. Le Prophète royal, qui faisait quelquefois deux fontaines de ses yeux, criait d'autres fois : *Mon âme est devant vous, mon Dieu, ainsi qu'une terre aride qui n'est arrosée d'aucune eau.* Saint Bernard formait de temps en temps les mêmes plaintes, et assurait que quelquefois il se trouvait dans une telle sécheresse et une telle aridité, qu'il ne sentait nul désir, ni de la prière, ni de la lecture, et que son cœur lui paraissait dans un fâcheux endurcissement.

3. Je trouve deux moyens principaux pour nous délivrer de l'aridité et stérilité de l'âme.

Le premier est l'oraison. Les muets qui demandent l'aumône, touchent plus le cœur et ouvrent plus facilement la main des passants que ne feraient de beaux discours. Ne perdez jamais courage dans la sécheresse. Si votre bouche ne se peut ouvrir, montrez à Dieu votre cœur altéré, qui meurt de soif et demande une goutte des eaux qui coulent des sources de la vie éternelle.

Au temps du prophète Élie, il n'avait point plu au royaume d'Israël pendant l'espace de trois ans et demi. Les torrents, les ruisseaux et les rivières mêmes étaient à sec. Il ne se trouvait plus d'herbes pour les hommes ni pour les animaux, et la faim était extrême dans tout le pays. Enfin, le peuple et le roi Achab reconnurent la main vengeresse de Dieu, qui punissait leur idolâtrie. Ils renversent l'autel de l'idole Baal, en tuent tous les prêtres, et crient *Miséricorde*. Élie se met en prière, et en peu de temps il obtient une pluie si soudaine et si abondante, qu'ils furent tous trempés avant de pouvoir se mettre à couvert dans la ville. Tout le pays fut rempli d'herbes et de fruits,

et la fertilité des moissons compensa les pertes passées. Dieu est un Père trop tendre et trop affectueux pour nous laisser périr de faim et de soif. Pleurons et crions, comme Agar et comme son fils Ismaël, et Dieu nous enverra ses Anges pour nous montrer et nous donner des sources d'eau vive qui satisfassent à notre nécessité.

Le second moyen pour nous délivrer de l'aridité et stérilité de notre âme, est une grande patience et longanimité. Ne délaissez jamais votre oraison, mais continuez-la dans une plus héroïque constance et dans une plus religieuse ponctualité. Notre père saint Ignace conseillait même de la faire un peu plus longue, lorsque cet abandon nous veut persuader de l'abréger ou de l'abandonner tout à fait.

Cette victoire de soi-même et cette force d'un esprit immuable et inébranlable étonneront le démon, qui trouvera sa perte et son abattement dans son triomphe prétendu ; et l'âme rencontrera sa force dans sa faiblesse, et ses richesses au milieu de sa pauvreté.

Souvent un seul grain, recueilli avec travail et avec humilité, apportera plus de profit dans le cours de la journée qu'une moisson très abondante envoyée du Ciel sans aucune peine. Plusieurs Saints ont rempli de vin plusieurs tonneaux et de grandes cuves avec un seul raisin. Dieu peut faire un monde entier de vertus dans notre âme, le tirant du néant de notre bassesse et de notre sécheresse.

IV. La troisième maladie qui nous afflige en l'oraison, est la désolation.

1. La désolation arrive lorsque l'entendement et la volonté ont de bonnes pensées et de saints désirs, et que l'appétit inférieur en appréhende l'exécution comme trop difficile et trop contraire à son contentement. De là vient qu'il se laisse aller à de si fâcheuses tristesses qu'elles abattent le cœur, et changent en fiel toutes les douceurs que le paradis y versait. L'homme désireux de son salut, se voyant tombé dans cet état de misère, entre quelquefois dans de telles frayeurs qu'il se juge comme abandonné de Dieu.

Cette affliction est très sensible, et pénètre jusqu'à la moelle des os d'un religieux de cœur et de ferveur ; et cependant il s'en trouve fort peu que Dieu n'éprouve de temps en temps par ce rude exercice.

L'homme vertueux, durant la désolation, est comme un malade qui manque d'appétit et a la langue chargée de mauvaises humeurs. Il mange pour la conservation de sa vie, bien qu'il ne sente ni plaisir ni goût, mais plutôt une amertume rebutante dans la viande. Son esprit est prompt, quoique sa chair soit infirme.

2. Dieu permet que ses plus intimes amis gémissent quelquefois dans la désolation, par des raisons très justes et qui sont toutes dirigées à leur profit et à leur plus grande perfection.

Il agit de la même sorte qu'une mère passionnée et attendrie d'un excès d'amour envers son enfant. Elle se cache à lui et le laisse quelque temps tremper dans ses larmes, afin que cette perte fortifie son amour, augmente son désir de la rechercher, et le jette avec plus d'ardeur et de tendresse entre ses bras et dans son sein.

Dieu permet quelquefois la désolation aux plus vertueux, afin qu'ils portent compassion aux faibles et aux affligés dans les tentations et les agitations de l'esprit ; qu'ils ne s'élèvent point pour les tendresses qu'ils ressentent d'ordinaire, et qu'ils les prennent comme une singulière et purement gratuite faveur de sa bonté.

Le dessein du Ciel est souvent de conserver la santé corporelle. Les larmes, les actes brûlants de la volonté et les sentiments impétueux de l'appétit sensitif, durant les consolations de l'oraison, épuisent et consument beaucoup d'esprits vitaux, et affaiblissent notablement les forces du corps, dont les frères occupés aux offices extérieurs ont grand besoin.

Dieu permet quelquefois la désolation aux frères convers durant leur méditation, de crainte qu'ils ne soient paresseux dans l'action, et dans l'exercice des travaux néces-

saires pour l'entretien des maisons. Cette douceur sans dégoût et sans amertume les attacherait trop longtemps à leurs oratoires et à la retraite, ce qui serait une dangereuse illusion. Ils sont entrés en Religion pour vaquer aux exercices du corps, pendant que les autres sont employés à l'étude, au chœur, à la contemplation, aux prédications, aux catéchismes, aux exhortations et aux autres fonctions spirituelles.

3. Je ne vous assignerai à présent que deux remèdes contre la désolation, mais ils sont très excellents.

Le premier est la prière à la bienheureuse Vierge Marie. Saint Bernard nous l'apprend en ces termes : « Combien de fois, mes très chers frères, suis-je contraint de prier la Mère de miséricorde, qu'il lui plaise (en suite de mes larmes et de mes plaintes) d'avertir son Fils très charitable que le vin et la douceur de la dévotion vous manquent. Je vous engage ma parole, et obligez-moi d'y prendre confiance, que si vous l'invoquez avec ferveur, elle ne vous délaissera jamais dans vos besoins. Elle est non seulement miséricordieuse, mais la Mère de la miséricorde même. Si elle eut compassion de ces pauvres gens de Cana en Galilée qui manquaient de vin le jour de leurs noces, à combien plus forte raison nos prières dans nos désolations lui toucheront-elles le cœur ? Les noces de notre âme avec Dieu, par la consécration de nos vœux, lui sont sans comparaison plus agréables que celles-là qui sont fondées sur la chair et sur le sang. L'Époux céleste, qui est plus blanc et plus pur que les lis, est sorti de ses chastes entrailles, et lui a imprimé un très haut sentiment de la virginité. Si d'une part nous soupirons après la consolation de l'esprit, par l'aide de la grâce de Dieu, et de l'autre nous nous servons des désolations qui entrecoupent nos joies, nul succès, quelque heureux et avantageux qu'il soit dans la vertu, ne nous élèvera trop le cœur, et la désolation même nous avancera de jour en jour dans la plus haute perfection. » Voilà l'excellent avis de saint Bernard. *(S. Bern. serm. du 1er dimanche après l'Épiphanie.)*

Le second moyen pour rappeler la consolation sensible sans faire aucune violence à notre imagination, c'est une sainte conformité à la volonté de Dieu dans une affliction si pénible. Cette conformité se peut fortifier par la vue des douleurs et de l'abandon des âmes les plus privilégiées.

Le Roi des hommes et des Anges, et le Dieu de toute consolation, s'est livré lui-même à une tristesse si accablante qu'elle était capable de lui ôter la vie. Il a pris d'une libre volonté des appréhensions si vives de sa Passion et de sa mort qu'elles lui ont tiré le sang des veines, depuis les pieds jusqu'à la tête. Il s'est néanmoins offert de cœur, dans une pleine et une entière résignation et dans une totale soumission aux décrets de son Père.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, le bienheureux Henri Suso, et plusieurs autres, ont souffert plus d'anxiétés et plus d'agonies dans leurs actions et dans leurs oraisons que vous n'en souffrirez jamais ; et néanmoins leur patience et leur longanimité a obtenu de très glorieuses palmes, dans une paix d'esprit admirable au milieu de la tempête.

Voudriez-vous jouir des fleurs et des couronnes du paradis, sans avoir passé par les épines de cette vallée de larmes? Penseriez-vous être ravi au ciel sur le char de feu et de lumière du prophète Élie, au milieu des ardeurs séraphiques de la contemplation, sans vous être jetés quelquefois par terre, et avoir crié avec lui : *C'est assez, Seigneur, c'est assez ; je ne suis point d'une plus haute vertu que ces grands personnages qui m'ont précédé et qui sont morts. Délivrez de sa prison mon âme, qui ne fait que languir dans de continuelles angoisses qui l'accablent.*

Les frères convers ont ressenti les pointes de ces douleurs. Saint Alphonse Rodriguez, très vertueux coadjuteur temporel de notre Compagnie, était souvent si comblé de divines consolations qu'il n'en pouvait supporter l'excès, et qu'il priait Dieu de les diminuer ; il fut néanmoins pendant longtemps et très sensiblement affligé de désolations

dans sa méditation du matin. L'auteur de sa Vie en parle de cette sorte : Un jour, comme il s'agenouillait le matin pour faire son oraison, il se sentit surpris tout à coup d'une infirmité extraordinaire, qui s'empara de son corps et de son âme. Il était tellement accablé de tourments, de langueur et d'une angoisse mortelle, qu'il ne savait de quel côté se tourner ; il fut réduit à tel point qu'il lui semblait souvent que la mort l'emporterait incontinent. Mais Dieu le réservait à de plus longues souffrances. Toutes ces traverses et ces perplexités ne lui ôtaient point des mains les armes de l'oraison ; il combattait vaillamment jusqu'au bout pour ne pas donner la victoire aux ennemis de Dieu. Écoutons ce qu'il en dit lui-même, sous le nom d'une tierce personne. Voici ses propres termes :

« La méditation de cette personne n'était qu'une croix et un tourment continuels. Elle n'était point maîtresse d'elle-même ; durant ce temps-là, le seul désir de souffrir lui restait, et elle roidissait les bras dans le travail, qui croissait à proportion de sa constance et de ses efforts. Le combat était si rude qu'elle tombait comme dans l'agonie de la mort.

« Son corps n'ayant pas des forces suffisantes pour résister à la rigueur de cette infirmité, il se couvrait d'une sueur mortelle qui n'épargnait aucun de ses membres. Le cœur se remplissait d'une tristesse si pénétrante, que cette personne était forcée de se jeter par terre sur le pavé de sa chambre, de s'y étendre tout de son long, et d'y continuer sa méditation, dans l'attitude d'un mort, le mieux qu'elle pouvait. »

Cette infirmité ou, pour mieux parler, cette tentation durait seulement au temps de la méditation du matin. Quand la cloche en sonnait le commencement, elle servait de tocsin à l'ennemi pour commencer la charge, et quand elle en sonnait la fin, toutes les douleurs, tant intérieures qu'extérieures, cessaient au même instant. Ce Religieux affligé voyait très clairement que toutes ces batailles pro-

cédaient du démon, par la permission de Dieu ; vu même que, si le temps de la méditation se changeait, la tentation changeait aussi son heure, et s'y attachait. Elle durait une heure si précisément, qu'elle venait et s'évanouissait au son de la cloche. La paix et la joie demeuraient dans son âme durant le jour, et Notre-Seigneur traitait familièrement avec lui, et lui communiquait ses douceurs comme si rien ne fût arrivé.

Cette tentation dura dix ans entiers, sans manquer un seul jour, et jamais ce Serviteur de Dieu n'omit une seule fois son oraison. Belle et notable instruction pour ceux qui sont affligés par des désolations et par des aridités.

V. Ces exemples des Saints nous obligent de tirer deux conclusions. La première est de ne point tenir tout pour perdu, à la vue et au sentiment des dégoûts en l'oraison ; mais d'attendre la visite de Dieu, dans une filiale confiance et dans une constante patience. La seconde est de ne jamais omettre ni raccourcir nos oraisons, bien que nous les fassions sans goût et sans contentement.

Mais en quelle posture de corps attendrons-nous la visite du Ciel? Il sera quelquefois utile de prier debout, comme saint Siméon Stylite, et comme saint Martin, qui ne s'assit jamais à l'église. Si néanmoins vous sentez plus de dévotion étant assis, vous pouvez prendre cette liberté, ainsi que nous le voyons se pratiquer dans nos sanctuaires, durant les mystères les plus augustes. Élie, cet homme de feu et de ferveur, était assis lorsqu'il priait pour obtenir la pluie, de laquelle dépendait la vie des dix tribus d'Israël qui obéissaient au roi Achab, et Dieu entérina incontinent sa requête.

Il est utile quelquefois de joindre les mains, de les lever vers le ciel à l'imitation de Moïse, et d'étendre les bras en croix à l'imitation de saint Grégoire Thaumaturge. Ce saint Évêque était retiré au sommet d'une montagne avec son diacre ; il aperçut les persécuteurs qui le cherchaient pour le faire mourir. Au lieu de se mettre

en sûreté par la fuite, ils eurent recours à la prière, et étendant les bras, ils attendirent que Dieu fît d'eux suivant sa très sainte volonté. Les bourreaux passèrent auprès d'eux, et crurent que c'étaient des arbres, de sorte qu'ils sortirent de ce péril sans aucune incommodité.

La situation ordinaire du corps dans la prière, c'est de se prosterner à deux genoux, pour témoigner, par cet abaissement, la connaissance de sa bassesse en la présence d'une si haute majesté.

Si dans la désolation la variété de posture vous soulage, servez-vous-en sans aucun scrupule. Vous pouvez même vous promener ou vous coucher, si votre expérience vous y montre de l'avantage. Saint Ignace n'exclut aucune posture bienséante, et les histoires des Saints et les cérémonies de l'Église nous peuvent affermir dans cette pensée.

Tenons-nous devant Dieu dans la plus grande révérence que nous pourrons, et attendons avec patience ses libéralités. Implorons son assistance avec soupirs, avec larmes, avec gémissement, et quelquefois avec clameur, laissant échapper dans la douleur quelques paroles de notre bouche, lorsque nous sommes certains que le Ciel seul nous entend. Faisons tout ce que nous pourrons, et Dieu nous donnera plus que nous n'oserions espérer. Il souhaite plus ardemment de nous faire des largesses que nous ne désirons en recevoir.

CHAPITRE IX.

MOYEN DE PRIER DIEU ET D'ÊTRE EN DÉVOTION TOUTE LA JOURNÉE. PAR LES ORAISONS ET L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

I. L'Oraison doit se continuer tout le jour. — II. Oraisons jaculatoires. — III. Utilité des Oraisons jaculatoires. — IV. Moyen facile de produire de ces sortes d'Oraisons. — V. Diverses espèces d'Oraisons jaculatoires : 1° celles qui conviennent à la voie purgative ; 2° celles qui conviennent à la voie illuminative ; 3° celles qui conviennent à la voie unitive. — VI. Exercice de la sainte Présence de Dieu : 1° son utilité ; 2° sa pratique.

I. Ce serait une très petite avance dans la vie de l'esprit et de la perfection, d'avoir notre âme recueillie en Dieu pendant l'espace d'une heure, si, au sortir de cette fournaise de l'oraison, et après cet entretien familier de notre Créateur, nous exposions notre cœur à l'abandon le reste du jour, et lui donnions la licence de se dissiper et de se refroidir parmi les créatures. Notre Règle nous oblige à une heure de méditation tous les matins. Obéissons-lui, afin d'imprimer un branle généreux à notre âme dans un bon élan pour les actions vertueuses de la journée, et pour la munir contre les attaques des ennemis visibles et invisibles ; mais ayons aussi l'œil ouvert en tout le reste de notre temps.

Une armée aurait bien peu d'avantage dans la sage conduite de son avant-garde, si le corps de bataille et l'arrière-garde marchaient dans le désordre et se laissaient tailler en pièces.

Le Prophète royal nous avertit que celui qui passe les jours et les nuits dans la méditation de la loi de Dieu est bienheureux. Notre Sauveur nous parle plus précisément, et nous ordonne de toujours prier et de ne nous en jamais lasser. Tous les Saints ont eu ce commande-

ment fort à cœur, et ont employé tous les moyens pour le réduire en pratique, autant que l'infirmité humaine le leur a permis.

Saint Wolstan, qui de prieur fut fait évêque de Wigorne, n'envoyait jamais un frère convers hors de son monastère, qu'il ne lui ordonnât de prier Dieu sept fois le jour. Il jugeait sagement qu'il est juste que, comme les prêtres récitent les sept heures canoniales, les frères aussi les secondent par d'autres prières en pareil nombre.

Saint Poppon, abbé, s'élevait bien au delà de cette dévotion et priait cent fois le jour et cent fois la nuit, et Dieu le récompensait par des faveurs signalées et par des consolations très sensibles. Il lui accorda un tel don de larmes, que le pavé du lieu où il faisait oraison en était tout trempé.

Un religieux de notre Compagnie, touché de ce que saint Barthélemy et sainte Marthe priaient Dieu cent fois le jour et cent fois la nuit, résolut de les imiter de tout son pouvoir. Il se détermina donc à prier cent fois depuis son réveil jusqu'au dîner, et cent fois depuis le dîner jusqu'au coucher.

Ayant pris cette résolution, il s'en alla trouver le Père Alvarez de Paz, qui le raconte lui-même au Traité de l'Oraison, et le supplia de lui choisir cent noms et éloges de Dieu, tirés de l'Écriture et des saints Pères. Il les apprit si parfaitement, et les récita deux fois le jour dans une telle exactitude, qu'en vingt-cinq ans il n'y manqua jamais une seule fois, au temps qu'il s'était prescrit. Il est fort probable que ce religieux était un frère coadjuteur puisqu'il alla prier le Père Alvarez de lui donner ces éloges de Dieu. Un homme instruit eût mieux aimé les choisir lui-même selon son goût. De plus, sainte Marthe est la patronne des frères qui s'occupent aux offices extérieurs, et son exemple l'avait ému.

II. Saint Bernard dit que ceux qui se sont consacrés dans la Religion aux offices de Marthe, doivent crier à Dieu

comme les petits de l'hirondelle et se rendre excellents en l'oraison.

Ils doivent imiter les anciens religieux de l'Égypte, qui se servaient de courtes oraisons qu'ils lançaient vers le ciel, comme des flèches ardentes, pour pénétrer et pour embraser le cœur de Dieu. Pour cette raison, ils les appelaient oraisons jaculatoires.

Quelques-uns les nomment aspirations, et non sans cause ; car, de même que notre corps doit continuellement respirer, et pousser hors de sa poitrine l'air qui y est entré, ainsi l'âme doit sans cesse aspirer au ciel par les élans de son cœur. Empêchez le corps de respirer, il mourra presque au même instant. Si l'âme ne soupire et n'aspire à son Dieu, des pensées de mort lui ôteront bientôt la vie divine, qui lui donne les forces d'opérer avec mérite.

Nous ne devons appréhender nulle difficulté dans ces élévations de notre cœur. Aimons Dieu avec ardeur, et elles seront si fréquentes et si naturelles qu'à peine y ferons-nous réflexion. Notre cœur s'élève et s'abaisse dans notre corps, non seulement sans douleur, mais aussi avec plaisir. Et ces mouvements durent tout le jour et toute la nuit, depuis la naissance jusqu'à la mort, et si on les arrêtait, on se causerait de très fâcheuses douleurs, et l'on tirerait l'âme du corps. D'où vient au cœur cette facilité et cette nécessité de se mouvoir ? Des esprits vitaux, pleins d'ardeur, qui veulent être dans une continuelle action, et ont besoin de rafraîchissement.

Voulez-vous faire sortir beaucoup d'étincelles d'une fournaise, faites-y un grand feu, et entretenez-le avec soin. Un maréchal ou un serrurier en fait néanmoins sortir une plus grande quantité, lorsqu'il remue le charbon de son fourneau que s'il ne le remuait pas. Il est impossible qu'une âme soit parfaitement embrasée de l'amour de son Créateur, sans que plusieurs flammèches n'en sortent et ne s'élèvent vers le paradis ; mais la diligence et une généreuse résolution d'être un homme tout céleste, en la

bouche comme dans le cœur, les augmentent notablement.

Dieu fait quelquefois paraître au dehors les flammes intérieures des séraphins terrestres. Le cœur de sainte Marguerite, fille de Béla, roi de Hongrie, brûlait de l'amour de son Sauveur; et Dieu montra sur sa tête, pendant qu'elle était en oraison, un globe de feu qui jetait quantité de flammes vers le ciel.

III. L'utilité des oraisons jaculatoires est très grande en la vie spirituelle.

1. Elles servent de défense contre le démon, lequel n'ose approcher d'un serviteur de Dieu qui a toujours les armes à la main, et qui le blesse continuellement.

2. Elles maintiennent et augmentent dans l'âme du Religieux la charité envers son Créateur et son Rédempteur, et enflamment sans cesse le désir des vertus.

3. Elles touchent puissamment le cœur de Dieu, qui accourt à l'aide de celui qu'il voit être si soigneux de son profit, et qui n'a point d'autre passion que celle de lui plaire.

IV. Pour faire avec facilité, avec plaisir et avec utilité ces petites oraisons, prenez garde à la disposition de votre corps et de votre âme. La santé et la maladie, la joie et la tristesse, la consolation et la désolation, ainsi que les autres affections de l'âme, donnent occasion à une variété d'aspirations qui empêche le dégoût et fait qu'on les continue avec tendresse et avec persévérance. Saint Alphonse Rodriguez, que j'ai pris comme l'idée de nos Frères coadjuteurs (chacun fera bien d'en prendre pour soi un de son Ordre), avait diverses sortes de prières, selon la disposition où il se trouvait.

1. La première était de se mettre en la présence de Dieu, et de considérer alors sa grandeur et sa majesté avec des affections de révérence et de respect, de jeter la vue sur son propre néant et de se juger indigne de paraître devant un Roi si redoutable.

2. La seconde manière d'oraison, plus tendre, et qu'il appelait oraison de l'amour de Dieu, était d'élever son

âme à la connaissance de son Créateur et de se complaire en lui par plusieurs actes d'une charité embrasée.

3. La troisième manière était de considérer ses nécessités et celles d'autrui, de se présenter à Dieu comme à son Père, et de lui demander assistance et soulagement, comme le font des enfants bien-aimés à des parents qu'ils aiment avec ardeur.

4. Je rapporterai la quatrième manière par ses propres paroles : « Il y a, dit-il, une autre sorte d'oraison qui s'appelle oraison d'élévation, quand l'âme se met devant son souverain Seigneur pour mortifier quelque vice ou quelque passion, et pour combattre jusques à une parfaite victoire, pour l'amour de celui qu'elle a devant ses yeux. Cette manière d'oraison est une de celles qui plaisent le plus à Notre-Seigneur, parce que l'homme se surmonte lui-même pour l'amour de lui. Elle gagne l'affection de son Créateur par une entière mortification, qui est la pierre de touche de l'amour, et prend l'amer pour le doux et le doux pour l'amer. O que peu de gens usent de cette manière d'oraison, parce que nous sommes plus amis du miel de la prière que du fiel de la mortification ! Les vertus néanmoins s'engendrent en l'âme à proportion de ces désirs, et pas davantage. »

5. La cinquième manière de prier dont il se servait, était par la voie des désirs du cœur. Le sien était si brûlant et si subtil, qu'en un moment il l'élevait des choses terrestres et le logeait en Dieu. Il se mettait en certaine façon à lutter avec lui, et le contraignait à lui accorder ce qu'il demandait pour sa plus grande gloire. Il disait que cette manière d'oraison était très excellente, qu'elle constituait une faveur particulière de Dieu, accordée à peu de personnes, et qu'elle était plus semblable à la façon de prier des Anges qu'à celle des hommes ici-bas. « Il m'arriva, dit-il, que, ressentant une grande affection, et étant fort embrasé de l'amour de Jésus et de Marie, sa très sainte Mère, je me mis quelques jours en leur présence avec une espèce de

contemplation qui ressemblait plus à la manière de prier propre aux Anges qu'à celle des hommes mortels. Je traitais avec eux de mes affaires et de celles d'autrui, non comme j'avais coutume de le faire, mais comme le font au Ciel les Bienheureux et les Anges. J'étais tout occupé en leur très douce et très précieuse vue. Je leur demandais plusieurs faveurs, et particulièrement la santé du Père recteur, qui était malade. Ils me commandèrent de ne m'en point mettre en peine, et me promirent d'avoir soin de lui. »

V. Nous pouvons trouver plusieurs oraisons jaculatoires en ces différentes sortes de prières. Mais pour agir avec plus de méthode, je les réduirai à trois espèces. Les unes sont propres à ceux qui commencent, les autres à ceux qui font du progrès et les troisièmes aux parfaits.

1. Celui qui commence à marcher dans la voie des commandements de Dieu, et qui depuis peu a quitté celle du dérèglement, doit s'exercer aux aspirations qui servent à la détestation des péchés et au propos d'une meilleure vie. Il peut dire, par exemple : Ah ! mon très honoré Seigneur ! je suis très fâché de vous avoir offensé. — Ah ! mon Dieu ! mon Créateur ! plutôt mourir que de faire jamais aucun péché. — O bonté infinie ! je déteste de tout mon cœur tout ce que j'ai fait contre vous. — O mon Père très aimable ! je confesse que j'ai péché contre le ciel et contre vous, et que je suis digne d'un très rigoureux châtiment. — Hélas ! mon Juge, n'ayez pas égard à la rigueur de votre justice et au mérite de mes offenses. — O Roi et Empereur de tout le monde ! je vous remercie de ce que je ne suis pas mort en péché mortel. — Hélas ! mon Créateur, que je vous ai de très grandes obligations de ce que je ne brûle pas maintenant dans les enfers ! — O Jésus, mon Sauveur ! ayez pitié de moi, selon votre très grande miséricorde ; car je suis un très misérable pécheur. — O médecin très charitable ! guérissez mes plaies, et remettez-moi dans une parfaite santé pour vous mieux servir.

— O Pasteur de mon âme ! ne permettez plus que je m'égare du sentier de vos commandements. — Ah ! très puissant Rédempteur ! lavez-moi de votre sang très précieux.

Un frère convers de l'Ordre des Chartreux n'avait jamais pu apprendre que ces trois mots de latin : *Miserere mei, Deus ;* Seigneur, ayez pitié de moi. Encore en oublia-t-il bientôt une partie, disant à contre-sens : *Miserere tui, Deus ;* Seigneur, ayez pitié de vous. Il les prononçait néanmoins avec tant de bonté et de simplicité cent et cent fois le jour, que l'on sentait une odeur céleste dans sa chambre, Dieu voulant montrer combien cette oraison jaculatoire lui était agréable.

2. Ceux qui profitent dans la vie spirituelle et qui sont entrés dans la voie illuminative, doivent tirer toutes leurs aspirations d'un désir sincère et parfait de renoncer totalement à eux-mêmes, d'acquérir les vertus et de s'avancer courageusement vers Dieu, pour se donner à lui sans réserve. Mettons-en des exemples : O la lumière de mon âme ! quand est-ce que je suivrai de cœur et d'affection vos saintes inspirations ? — O le trésor de mon cœur ! faites que je méprise tous les biens de la terre comme de la boue. — O mon cher Maître ! parlez à mon cœur, et donnez-lui le courage de mettre en exécution vos saints commandements. — O mon très aimable protecteur ! donnez-moi le moyen de dompter toutes mes passions et toutes mes affections désordonnées, et de surmonter tous mes ennemis. — O mon Père nourricier ! fortifiez-moi de vos grâces, afin que je pratique toutes les vertus en perfection. — O la vie de mon cœur ! faites que je meure à moi-même et à tout ce qui est en ce monde. — O le bonheur des hommes et des Anges ! venez en mon âme, prenez-en possession, illuminez-la, enrichissez-la de vos faveurs et des trésors du paradis.

3. Enfin, ceux qui sont parfaits, et qui vivent déjà dans la vie unitive, ont des aspirations d'amour, d'action de grâces, d'offrande d'eux-mêmes et de tout ce qu'ils ont,

comme les enfants et les épouses du Roi des rois. Ils disent, par exemple : O l'ami de mon cœur ! si je vous aimais de toute mon âme ! — O ma joie, mon amour ! faites que je n'aime plus rien que vous. — O mon unique et mon souverain bien ! ôtez de mon esprit tout ce qui l'empêche de s'unir intimement à vous. — O la félicité de tous les Saints ! que ne portez-vous efficacement tous les hommes à vous connaître, à vous aimer et à vous adorer ! — O Jésus, le Dieu de mon cœur ! soyez loué et adoré de tous les Chérubins et de tous les Séraphins du paradis. — Ah ! si je pouvais donner tout le sang de mes veines pour votre amour ! — O la paix de mon cœur et toute ma consolation ! venez en moi, bénissez-moi, embellissez-moi, afin que je vous sois agréable. — O Époux très suave et infiniment aimable ! je ne veux plus rien que vous. Tirez-moi à vous, et je courrai à l'odeur de vos parfums. — O ma louange et ma gloire ! opérez tellement en mon âme, que toutes vos volontés me plaisent et que je n'aime rien que vous. — O mon unique béatitude ! quand est-ce que je vous verrai face à face ?

Chacun pourra faire ces oraisons, ou celles que Dieu lui inspirera, suivant la disposition où il se trouvera. Tantôt il s'occupera en celles qui sont propres à la vie purgative, tantôt en celles qui servent à la vie illuminative ou unitive, selon ce qu'il jugera le plus utile et le plus convenable. Nul n'est si imparfait qu'il ne doive souvent exercer des actes d'amour de Dieu, et nul n'est si parfait qu'il ne doive faire plusieurs actes de contrition.

Il est très utile de prendre occasion de ses offices et de ses exercices pour ces saintes élévations de cœur en Dieu. Ce nous sera comme une mémoire locale qui les présentera sans peine à nos yeux. Un portier, en ouvrant la porte de son monastère, pourra dire : O Jésus, qui m'avez donné entrée dans la Religion, fortifiez-moi de vos grâces, afin que je vous y serve saintement. O mon Sauveur ! mon doux Jésus ! soyez béni à jamais d'avoir donné votre pré-

cieux sang pour m'ouvrir le paradis. Un cuisinier, à la vue du feu de sa cuisine, s'écrie : O juste vengeur des péchés ! ne me précipitez point en enfer pour les miens. O feu infini ! qui embrasez les Séraphins de votre amour, brûlez mon cœur et réduisez-le en cendre par la connaissance de lui-même. Un jardinier dira : O mon Dieu, mon Maître ! arrachez toutes les racines de mes imperfections. O mon Créateur ! plantez en mon âme toutes les vertus, et faites qu'elles y produisent des fleurs belles et odoriférantes.

Je ferai diverses remarques à ce dessein dans chaque office, en la seconde partie de ce Traité.

Ce qui frappe nos yeux peut élever notre cœur en Dieu. Une Sainte, voyant les arbres bien fleuris, s'écriait : *Hélas ! tout fleurit, excepté moi.*

Quelques Saints se sont souvent servis de certaines aspirations qui les touchaient le plus. Saint François se plaisait particulièrement en ces paroles : *Deus meus et omnia.* Saint Félix de Cantalice, frère lai capucin, disait avec un saint transport et avec une joie indicible : *Deo gratias ;* de sorte qu'allant à la quête par les rues de Rome, il excitait les petits enfants à prononcer ces beaux mots : *Deo gratias.* Ces petits innocents, s'étant aperçus du grand plaisir qu'il y prenait, principalement dans les dernières années de sa vie, s'écriaient lorsqu'ils le rencontraient : *Deo gratias,* frère Félix, *Deo gratias.* Ces saintes paroles l'attendrissaient très sensiblement. Quand il devait répondre *Deo gratias,* en servant la Messe, souvent il était si fort touché au cœur et versait tant de larmes qu'il ne le pouvait prononcer en aucune façon.

VI. Le moyen le plus fructueux et le plus agréable pour avoir toujours au cœur et à la bouche des oraisons et aspirations saintes, c'est de vivre en la sainte présence de Dieu.

1. Cet exercice a été pratiqué avec soin par tous les Saints ; et par son aide ils ont évité les péchés, surmonté les tentations, dompté leurs passions, acquis les vertus et l'union avec Dieu.

Et premièrement, le souvenir de Dieu, dit saint Jérôme, exclut tous les péchés. En effet, qui serait assez lâche et assez ennemi de soi-même pour irriter son Juge, qui a les yeux ouverts sur ses déportements?

Suzanne chassa loin d'elle deux infâmes vieillards qui, par des menaces d'infamie et de mort, la sollicitaient à un crime. « Ah! dit-elle, je suis de tous côtés dans une fâcheuse extrémité. Si je fléchis à vos volontés, je commets un crime de mort éternelle, et si j'y résiste, je périrai par vos calomnies. Mais il vaut mieux pour moi tomber entre vos mains, et être lapidée, que me souiller à la face de mon souverain Seigneur. » Les actions ne furent pas moins généreuses que les paroles. Et cette seule pensée lui sauva son honneur et son âme.

Saint Gamalbert, qui avait été pasteur de brebis, remporta une pareille victoire par la même considération. Une femme impudique le sollicita au mal, dans cette vue que personne ne serait témoin de leur action. *Quoi!* réplique-t-il, *Dieu ne nous contemple-t-il pas sans cesse? Je redoute ses jugements. Je ne veux point, pour le plaisir d'un moment, brûler dans des feux qui ne s'éteindront jamais.* Voyant qu'elle demeurait obstinée dans sa résolution criminelle, il s'enfuit au plus vite, par la crainte de la fragilité de la chair. Je vous conseille de l'imiter dans sa fermeté en la vertu et dans sa fuite. Un entretien avec un serpent, qui est charmant et plein de venin, n'est jamais sans danger.

Saint Éphrem fut encore plus heureux. Il convertit une impudente qui le sollicitait et le pressait de pécher. *Je consens,* lui dit-il, *mais à la condition que vous me donnerez cette satisfaction sur la place publique, aux yeux de toute la ville.* Toute perdue qu'était cette malheureuse, elle frémit à cette proposition, et le rebuta comme un infâme. Le Saint parla alors avec tant d'énergie de la présence de Dieu, qui est en tout lieu, et qui voit tout ce qui se passe, qu'elle se convertit, se jeta à ses pieds, et fondant en

larmes, entra dans un monastère, où elle fit une rigoureuse pénitence jusqu'à son trépas.

Vous voyez que le souvenir de Dieu présent préserve l'âme de tomber et la fortifie contre tous les assauts des ennemis. Au contraire, comme parle l'abbé Dioclès chez Palladius, l'homme qui se retire de la contemplation de Dieu, devient un démon ou un vil animal.

Secondement, la seule pratique de la présence de Dieu est capable de nous acquérir une pleine et entière perfection. Dieu même en assura le patriarche Abraham par ces paroles : « Marche devant moi, et sois parfait. » Comme s'il eût dit : *Afin que tu sois parfait, ce soin-là seul suffit, de faire toutes tes actions dans la mémoire de ma présence.*

Noé est déclaré dans la Genèse avoir été un homme juste et parfait. Quelle raison en apporte le texte sacré ? De quels moyens marque-t-il qu'il se soit servi ? « Il marchait, dit-il, en la présence de Dieu. »

Les illustres victoires se remportent en la vie spirituelle par ce saint souvenir, comme Judas Machabée surmonta Nicanor par ce même moyen, qui lui inspira une prière si efficace, qu'il laissa sur le champ de bataille ce général et trente-cinq mille hommes de son armée. Quand tous les tyrans et tous les démons se coaliseraient contre un saint Étienne, contre un saint Pantalémon, un saint Procope, un saint Eustache, un saint Théodore, et semblables autres animés par le Sauveur qu'ils voient, ils ne feront autre chose que d'augmenter leurs couronnes et leurs triomphes.

2. Pour s'occuper fructueusement à cet exercice, il est nécessaire de savoir et de croire que Dieu est dans la terre, dans la mer, dans l'air, dans les cieux, et dans tous les espaces que se peut figurer notre imagination. Il y est par essence, par présence et par puissance. Il y est intimement uni à toutes les créatures. Il y voit clairement et distinctement tout ce qui s'y passe. Il peut détruire, punir et récompenser tous les hommes, tous les Anges et tout le reste des êtres.

On peut expliquer avec facilité cette doctrine par l'exemple d'un roi, qui est par essence sur le trône où il s'assied ; par présence, dans toute la chambre qu'il a devant les yeux ; par puissance, dans tous les endroits de son royaume. Nous pouvons aussi animer notre courage et notre vertu par l'exemple des courtisans. En voyez-vous un assez impudent pour oser mal parler de son roi en sa présence et se moquer de lui à ses yeux? En trouvez-vous un assez lâche pour tourner le dos dans un combat s'il se sent fortifié du regard et de la voix de son prince ? Cette vue des souverains a porté les guerriers à des efforts surhumains ; et pour un coup d'œil ami ils ont versé tout le sang de leurs veines.

Dieu est à la droite de l'homme vertueux comme une épée pour attaquer ses ennemis ; à sa gauche, comme un bouclier pour le défendre ; devant ses yeux, comme une lumière pour l'éclairer ; derrière lui, comme un sage maître pour le conduire ; au-dessus, comme un parasol pour le couvrir ; au-dessous, comme une base pour le soutenir ; au dedans, comme l'âme pour le vivifier, le fortifier et le mouvoir.

Il est donc bien raisonnable que de notre part nous tâchions d'avoir une mutuelle union avec ce bien infini. Le Sauveur et l'Époux de nos âmes nous commande de le mettre comme un sceau sur notre cœur et sur nos bras, afin que toutes nos affections et toutes nos actions soient marquées et imprimées de son nom et de sa mémoire. Qui aurait cette perfection serait déjà en paradis, dans une vue continuelle et dans une conversation très intime avec son Dieu.

Saint Dorothée donnait le même conseil à saint Dosithée, son disciple, pour le rendre parfait religieux dans son office de Marthe. *Que Dieu,* disait-il, *ne vous échappe jamais de la pensée. Considérez sans cesse que Dieu vous est présent et que vous êtes debout devant lui.* Ce vertueux frère pratiqua cet avis avec un tel soin et une telle exacti-

tude, qu'en sa maladie même, quoique très douloureuse, il conserva ce souvenir jusqu'à la mort, et par cette continuelle attention à son Dieu, il fit un tel progrès dans la vertu en cinq ans, que d'un jeune gentilhomme et d'un soldat libertin, adonné à plusieurs péchés et perdu par les délices du siècle, il devint un très saint et très parfait moine, et qu'après sa mort il fut vu dans le ciel parmi les saints Anachorètes.

Le bienheureux Henri Suso, de l'Ordre de Saint-Dominique, étant enivré de l'amour de la Sagesse, qui est notre Sauveur, se tenait sans cesse en sa présence, et désirait avec passion s'unir à elle, et souffrir tous les travaux et tous les tourments pour son amour. Une fois entre autres, il la vit sur une belle nuée, assise sur un trône d'ivoire, et plus reluisante que le soleil en plein midi. Elle lui demanda son cœur. Suso le lui donna très volontiers. Et de là vint qu'il ne pouvait plus penser qu'à elle, et qu'il s'y attachait comme l'enfant à la mamelle de sa mère.

Un autre jour, il vit son corps, à l'endroit du cœur, tout diaphane et transparent comme un cristal. Il y vit cette Sagesse éternelle, qui y demeurait d'une manière très aimable, et tenait son âme sur sa divine poitrine, tout extasiée et abîmée dans la contemplation de ses grandeurs.

Voulez-vous savoir si Dieu est dans votre cœur ? La bienheureuse Angèle de Foligno vous en donnera la marque infaillible. *Lorsque nous ne pouvons penser à autre chose qu'à Dieu,* dit-elle, *ni parler d'autre chose que de lui, c'est un signe qu'il habite en nous.*

Nous sommes obligés par nos offices de penser à d'autres choses, même extérieures ; mais il n'y faut point perdre Dieu de vue, si l'on n'y veut perdre sa vertu et sa dévotion.

On peut s'exercer en cette actualité de la présence de Dieu, de diverses manières, qui tiendront l'âme dans la tendresse et dans le désir de servir son Bien-Aimé.

Premièrement, quelques-uns se servent d'images et de

figures sensibles. Ils se représentent Dieu sous les traits d'un roi, d'un juge, d'un père, d'un maître, d'un médecin, d'un pasteur, et d'images du même genre.

Secondement, d'autres se remettent dans la mémoire quelque mystère de notre Sauveur, suivant la particulière dévotion qu'ils y ont, et suivant les fêtes qui se célèbrent dans le cours de l'année. La variété des temps soulage la mémoire, excite l'affection, et la rend plus sensible.

Prenez garde néanmoins de modérer de telle sorte l'application de votre esprit, que votre tête n'en soit point incommodée : autrement l'excès de votre ferveur empêchera la durée de votre dévotion. La violence ne se joint jamais avec la persévérance. Humiliez-vous et suivez la direction de vos Supérieurs et de vos confesseurs, même dans le retranchement des pratiques qui flattent le plus vos pensées et vos désirs, et Dieu donnera sa bénédiction à votre santé et à la solidité de votre vertu.

Troisièmement, le plus doux et le plus facile moyen de nous mettre sans cesse Dieu devant les yeux, c'est la contemplation des créatures, que nous voyons et que nous manions. Elles sont un excellent miroir de leur Créateur, qui opère en elles pour l'amour de nous. Saint Ignace désirait que les Religieux de la Compagnie se servissent souvent de ce moyen.

Tous les Religieux ont besoin de ces pratiques, mais surtout les frères convers, qui sont occupés en diverses actions extérieures toute la journée. S'ils ne s'en servent point, ils auront un esprit dissipé en mille objets ; une imagination qui les traversera par mille fantômes chimériques, et une affection attachée aux choses basses et terrestres, comme s'ils vivaient dans le siècle. Mais s'ils s'appliquent à cette vue de Dieu dans tous les êtres créés, ils vivront dans une dévotion plus sensible que les prêtres, ayant plus de créatures qu'eux devant les yeux.

Saint Félix de Cantalice, capucin, obtint par cette sainte pratique une continuelle union avec son Dieu, et elle fut

si intime que souvent il ne regardait et ne savait à qui il parlait. Ce qui était d'autant plus admirable qu'il était le plus souvent hors de son monastère, faisant la quête presque toute la journée par la ville de Rome. Cet office l'obligeait à converser et à traiter sans cesse de diverses choses avec plusieurs hommes et avec plusieurs femmes ; et rien cependant ne le pouvait détourner de la vue et de l'entretien familier avec Dieu. Un Religieux, étonné de ce merveilleux recueillement, lui demanda par quel artifice il pouvait, dans une si grande distraction et dans ses occupations, retenir toujours son esprit uni à son Créateur ? Il lui dit pour tout secret : *Toutes les créatures peuvent être des moyens pour élever notre cœur à Dieu, si nous les pouvons regarder d'un bon œil.*

Notre frère saint Alphonse Rodriguez ne fut pas moins uni à Dieu par cette perpétuelle contemplation de sa présence. Un jour, le Père Acquierez lui demanda combien de temps ses occupations lui ôtaient de l'actuelle présence de son Bien-Aimé. Il fut tout surpris et tout honteux à cette question. La grande familiarité néanmoins qu'il avait avec ce Père, lui ouvrit la bouche et le cœur. Il l'assura avec franchise, qu'il n'en était pas distrait tout le jour plus de temps que celui que l'on mettrait à dire le *Credo*. Il paraissait cependant très actif dans tous les emplois que l'obéissance, la charité ou la nécessité lui mettaient en main.

Une fois, passant dans un champ avec son Recteur, ce Père lui demanda s'il s'aidait de ce champ pour élever son cœur en Dieu. Il répondit avec naïveté et candeur, qu'il s'en aidait fort peu, ou point du tout ; parce que, son âme étant ordinairement unie au Seigneur, et se tenant toujours en sa présence, ce serait une chose fâcheuse de s'en détourner par la vue des êtres créés ; et que, quand on est en possession de la fin, ce n'est plus le temps d'user des moyens.

Dans une autre occasion, il dit au même Supérieur qu'il perdait rarement de vue Notre-Seigneur, quoiqu'il fût occupé à parler aux autres et à les écouter, et que s'il le per-

dait quelquefois de vue, ce n'était pas pour plus de temps que celui que l'on met à tourner la tête.

Il disait de lui-même, comme parlant d'un autre : « Cette Personne a coutume de s'exercer en trois manières dans la pratique de la présence de Dieu :

« La première est par la voie de la mémoire, avec un grand soin de ne faire nulle chose qui soit désagréable à Dieu, lui semblant qu'elle le regarde sans cesse, qu'elle va et vient en sa présence, avec un grand désir de lui complaire et un grand dégoût de tout ce qui ne mène pas à lui.

« La seconde manière est par la voie de l'entendement, l'âme connaissant, sans user d'aucune réflexion, son Dieu qui la remplit : par cette connaissance elle sent son Souverain très présent en elle, Dieu lui faisant cette grâce de se communiquer à elle de cette sorte. Ce sentiment de Dieu si présent n'est point par la voie de l'imagination. Mais c'est une certitude spirituelle qui lui donne à connaître que Dieu est en l'âme comme en tout lieu. Cette présence de Dieu se nomme intellectuelle, et a coutume de durer longtemps. Plus l'âme s'avance dans le service de son Créateur, plus cette présence lui est sensible et continuelle, et Dieu se communique de plus en plus à elle, à mesure qu'elle s'y dispose davantage par une généreuse mortification. Cette présence de Dieu s'exerce, en prenant garde, en sentant, et en se ressouvenant comment Dieu est en l'âme et comment l'âme est en Dieu.

« Le contentement que cet aimable Seigneur a que nous marchions avec lui est si grand que, quand l'âme, pour de justes respects, s'oublie de quelque affaire grandement nécessaire, c'est une chose admirable que sans se tourmenter elle sent Dieu présent qui supplée à son manquement. Cette vue que Dieu a un soin si particulier d'elle et qu'il ne s'en sépare nullement, la ravit.

« Et cette Personne a souvent expérimenté que sans penser à cette présence, elle reconnaissait que Dieu se trouvait sensiblement présent à elle, de la même manière qu'un

homme qui se mettrait soudainement devant un autre, sans que celui-ci y prît garde.

« La troisième présence de Dieu est par la volonté, qui a de véhémentes affections de l'amour de Dieu. Cette manière de présence se peut entendre par cette comparaison : Quand le corps brûle d'une fièvre ardente, il en ressent une grande chaleur, bien qu'il ne la voie pas : ainsi l'âme sent son Dieu présent en elle-même et en tout ce qui est créé, quand Dieu lui fait cette faveur, quoiqu'elle ne l'aperçoive pas. Et cette présence d'amour intérieur a coutume d'être si parfaite, que l'âme ne peut oublier ce qu'elle aime si ardemment, et qu'elle sent au dedans d'elle, opérant si amoureusement et si tendrement. Cet amour occupe tellement l'âme en son Dieu, que si parfois la pensée s'en distrait, le cœur ne s'en distrait point, parce qu'il fait sans cesse son office d'aimer Dieu. L'âme l'expérimente dans une joie sensible, et voit que son cœur aime continuellement son Dieu, et qu'elle peut dire : *Je dors, mais mon cœur veille*. Avec cet exercice, tout son soin, toute son étude et toute sa diligence sont de plaire à Dieu ; et Dieu réciproquement a un soin particulier de tout ce qui lui appartient, tant dans l'âme que dans le corps. De là vient qu'elle ne se soucie d'aucune chose de ce monde, sachant bien que Dieu a soin d'elle et de ses affaires, comme Notre-Seigneur dit à une sainte fille : *Ayez soin de me plaire, et j'aurai soin de vous et de tout ce qui vous concerne*. »

Ne jugez-vous pas que cette doctrine est très élevée pour un simple frère qui passait toute sa journée dans les exercices corporels ? Elle vous met en évidence le bonheur de votre état, et que vous y pouvez obtenir des grâces très sublimes. Mais il faut s'en rendre digne par une grande pureté de conscience et par un exercice continuel de l'amour de Dieu. Nous l'apprenons encore de lui par ces paroles : « Cette présence de Dieu est cause que l'âme marche avec beaucoup de soin, de révérence et d'humilité

devant l'infinie majesté de son Créateur, et qu'étant purifiée de ses péchés, elle vit dans une signalée pureté de cœur, et n'aime autre chose que Dieu ou pour Dieu. »

En un autre endroit, il réduit en peu de mots les préceptes de cette haute science, et se parle ainsi : « Tu marcheras toujours sensiblement avec Dieu ; tu travailleras toujours beaucoup pour Dieu, en la présence de Dieu, et pour l'amour de Dieu. »

Pesons toutes ces paroles avec la balance du sanctuaire. Mettons-les au plus profond de notre cœur. Suivons pas à pas ce fervent Serviteur de Dieu. Que si notre froideur ne peut marcher d'un pas égal au sien, compensons par une sincère et une cordiale humilité ce qui nous manque de cette union et de cette vue actuelle de notre souverain Bien.

CHAPITRE X.

AVEC QUELLE DÉVOTION LES RELIGIEUX OCCUPÉS AUX OFFICES DE MARTHE DOIVENT PASSER LES FÊTES ET LES DIMANCHES.

I. Raisons de l'Institution des Fêtes. — II. Ce qu'il convient de faire pour sanctifier les Fêtes.

I. Personne n'ignore que Dieu ne se fatigue point dans son travail ; chacun sait néanmoins qu'ayant créé le ciel et la terre en six jours, il se reposa le septième, et l'appela *Sabbat,* c'est-à-dire repos.

La fatigue et les sueurs nous suivent sans cesse dans les exercices corporels, et depuis le péché de nos premiers parents, la continuation apporte la lassitude et le dégoût. C'est pourquoi nous sommes obligés de reprendre haleine, et, par un repos modéré, de nous fortifier pour d'autres travaux.

Les fêtes et les dimanches sont institués à ce dessein.

C'est pourquoi saint Chrysostome les appelle sagement *le port des chrétiens*. Lorsqu'un pilote vogue sur une mer agitée par les flots et par les tempêtes, et qu'il craint que la furie des vents ne fracasse le vaisseau contre les rochers, il est dans une crainte et dans une action qui ne le quittent point ; mais aussitôt qu'il a pris terre en quelque port, il prend à bras ouverts le repos et la joie qui se présentent à lui, et qui l'invitent à une conversation paisible et tranquille avec ses parents et avec ses amis.

De même, le frère convers qui est occupé au maniement des choses temporelles dans le cours de la semaine, est inquiété de plusieurs soins et de plusieurs agitations d'esprit. Les biens de la terre flottent dans une perpétuelle vicissitude, et sont plus inconstants que les vagues d'une mer orageuse. On ne peut les manier que l'on n'en ressente le flux et le reflux avec fâcherie et avec danger. Les fêtes et les dimanches sont des ports assurés, et des lieux de paix et de repos où Dieu et ses Saints se trouvent pour consoler et assister leurs serviteurs.

C'est un point d'une extrême conséquence qu'un Religieux, distrait toute la semaine dans les offices et les exercices extérieurs, passe les jours consacrés au service de Dieu avec dévotion et avec un fervent recueillement. S'il y néglige les exercices de piété, jamais il ne sera homme spirituel, et même, s'il ne s'efforce de mettre à profit tout le temps de ces journées célestes et divines, il ne sera qu'un bon valet, et encore quelquefois en pourra-t-on douter.

Je trouve quatre raisons de l'institution des fêtes et des dimanches : — Pour bénir et remercier Dieu et ses Saints, — pour contempler leurs perfections, et pour concevoir un désir de les imiter, — pour obtenir d'eux ce qui nous est nécessaire, — pour prendre un peu de repos, même corporel, afin de travailler mieux et plus gaîment les autres jours. Disons un mot de chacune.

1. Le premier et le principal motif qui a fait consacrer

d'une manière particulière certains jours, a été pour donner loisir au peuple fidèle de considérer les ouvrages merveilleux du Créateur et de ses amis, afin qu'il en contemple les bienfaits, qu'il le remercie et qu'il le loue.

Chaque jour de la création, Dieu jetait une œillade sur ce qu'il avait produit, et trouvait que cela était bon et parfait. Mais ayant créé l'homme, il prit un jour entier de repos pour le regarder tout à loisir. Il sanctifia aussi ce jour-là, afin que l'homme apprît de son côté que sa première et sa principale pensée doit être de louer et de servir l'Auteur de son être, et de tous les avantages qu'il a sur les autres créatures.

Après la moisson et la vendange, les Juifs avaient tant de fêtes que le mois de septembre ne semblait être qu'une fête continuelle. Celle des Tabernacles y durait huit jours entiers, pour leur donner la volonté et le loisir de remercier avec dévotion ce Seigneur si libéral, et ce Père très soigneux et très aimable, qui les pourvoyait tous les ans de pain, de vin et de tout le reste, et qui, par une bonté et une puissance adorable, avait nourri pendant quarante ans leurs pères avec le pain du Ciel, lorsque, sortant de l'Égypte, ils venaient à la terre promise.

De plus, la septième année était consacrée chez les mêmes Juifs à la piété et au culte de Dieu, et il n'était nullement permis de labourer la terre, afin que le repos du corps pût donner aux occupations de l'esprit le temps nécessaire. Tout ce temps, ils se nourrissaient de ce qu'ils avaient mis en réserve, et de ce que la terre leur donnait sans nulle culture. La cinquantième année, qui était celle du Jubilé, avait encore un repos plus sacré, et des victimes plus nombreuses.

Un sage voyageur qui va dans quelque pays étranger, s'arrête de temps en temps pour considérer la fertilité des campagnes, la beauté et la nature des plantes et des arbres, la hauteur des montagnes, la grandeur des villes, la structure des églises, des palais et des autres bâtiments, les ha-

bits et les mœurs des habitants. Il loue le prince qui tient son pays en paix et en abondance. Il l'estime heureux ainsi que ses sujets, et ne se peut lasser d'en parler.

« Ce monde, disait Philon, est un temple où il ne manque qu'une voix pour chanter les louanges de son auteur. » Il se trompait, car autant il y a de créatures, autant il se trouve de voix qui louent le Créateur. L'homme doit en être comme le chef d'orchestre, et ramasser toutes les voix éparses çà et là pour en faire un harmonieux concert, qui se fasse entendre par toute la terre et dans le paradis même. Les oraisons jaculatoires et les mouvements d'un cœur religieux, durant la semaine, sont une très douce musique aux oreilles de Dieu et de ses Saints ; mais les jours de fêtes, la mélodie est plus agréable, et les Saints mêmes y tiennent leur partie, comme on vit au jour de la fête de saint Séverin, évêque de Septempéda.

Bollandus rapporte, en sa Vie, une chose remarquable. Innocent, homme vertueux, aperçut, pendant la nuit qui précédait la fête de ce saint Prélat, que le bois voisin du lieu où il était enterré reluisait si fort qu'il paraissait tout embrasé. Il crut que le Gouverneur de la province faisait voyage, et qu'on portait devant lui plusieurs flambeaux. Il se retire à l'écart pour s'en convaincre. Il voit quatre vénérables personnages qui portaient chacun un flambeau allumé ; deux autres les suivaient revêtus de belles dalmatiques, et portaient une baguette en leur main. Venaient ensuite deux vieillards à cheval, l'un avait les cheveux plus blancs que la neige, l'autre paraissait chauve. Après eux, il vit une innombrable multitude de gens à pied, qui tenaient la même route.

Innocent, ravi d'un si bel appareil, prit la hardiesse d'arrêter celui qui marchait le dernier, et de lui demander l'explication de ce qu'il voyait. *Les quatre,* lui dit-il, *qui portent les flambeaux, sont les saints évêques Sixte, Marc, Marcel et Jules ; saint Étienne et saint Laurent portent les baguettes ; saint Pierre et saint Paul sont les cavaliers ;*

plusieurs Martyrs et autres Saints suivent, pour se trouver à l'église de saint Séverin au jour de sa fête.

Quelle joie, quelle dévotion, quelles douceurs du paradis ne sentirent pas ceux qui se trouvèrent dans ce lieu sacré, en la compagnie de ces princes divins ! Si nous faisons de notre côté ce que nous pouvons, on verra plutôt tout le ciel fondre en terre, que les Saints ne pas nous consoler et ne pas nous fortifier aux jours qui leur sont particulièrement consacrés.

2. La seconde raison de l'institution des fêtes est pour contempler à loisir les vertus héroïques des saints Confesseurs et des glorieux Martyrs, et pour prendre une généreuse résolution de les imiter. Nous devons regarder ces valeureux héros, comme les peintres regardent l'Alexandre d'Apelles ou le Crucifix de Michel-Ange, afin d'en tirer un portrait, et d'en obtenir une copie.

« Toutes les solennités des Martyrs, écrit saint Augustin, nous sont de belles et de pressantes exhortations au martyre, et nulle raison ne nous permet de fuir l'imitation de ce que nous célébrons avec plaisir et avec admiration. »

Saint Flodobert se mettait tellement en dévotion et en ferveur les jours de fêtes, qu'il mourait avec les Martyrs, par des résolutions généreuses de mortifier tous ses appétits, et vivant tout au ciel, il ne vivait plus à la terre.

Saint Jérôme avertit à très juste titre tous les chrétiens, que c'est un abus entièrement hors de raison de ne vouloir célébrer les fêtes des Saints que par des banquets extraordinaires, vu que nous savons que ces Saints ont agréé à Dieu, et obtenu leur sainteté par des jeûnes et par de très rigoureuses austérités. « Voulez-vous, dit saint Éphrem, faire une bonne fête qui soit agréable à votre Rédempteur ? Faites-y pénitence de vos péchés, versez-y des larmes, vivez-y dans l'innocence, ouvrez-y les yeux à la connaissance de Dieu et le cœur aux désirs et aux soupirs des biens éternels. »

Si vous désirez savoir quand Dieu fait la fête avec nous, adressez-vous à Origène. « La fête de Dieu, dit-il, est la conversion des pécheurs, lorsque d'impudiques ils deviennent chastes, que d'injustes ils se font justes, et que d'impies ils se font dévots et fervents. »

Saint Ambroise, au Traité des Vierges, nous fait cette exhortation : « C'est la fête d'une Vierge, aimons la pureté. C'est la fête d'une Martyre, offrons à Dieu des victimes. Nous n'avons d'autres victimes que nous-mêmes, ne nous épargnons pas, mourons à nous-mêmes, pour vivre à Dieu et à ses Saints. »

Au royaume de Calicut, on célèbre une fête qui doit couvrir de honte et de confusion les Religieux qui ne cherchent que leur repos aux jours destinés à l'honneur et au culte de Dieu. Le grand Zamorin, ou roi de Calicut, se pare des plus beaux ornements qu'il peut, et se charge de si grande quantité de pierres précieuses et de joyaux, qu'il lui faut deux gentilshommes pour les soutenir. Il monte sur un théâtre fait exprès. Cent cinquante éléphants fort richement ornés passent devant lui, chacun porte une des idoles du pays, qui ont diverses figures. Les unes ont la figure d'homme, les autres de chèvre, les autres de bélier et de semblables animaux. Ceux qui se veulent immoler à ces idoles, les suivent le plus superbement vêtus qu'ils peuvent. Les uns portent deux épées nues en leurs mains, et lorsque leur idole est arrivée près du roi, ils font la révérence à l'un et à l'autre, et se mettent à sauter et à faire des gambades ; puis ils posent l'une des épées sur leurs têtes, et avec l'autre donnent tant de coups dessus, et l'enfoncent si avant, que souvent ils tombent raides morts. Ils croient fermement que par cette mort ils vont tout droit en paradis. Les autres se tuent à coups de poignard. Une personne digne de foi assure qu'en une fête où elle assista, elle en vit mourir près de mille.

Ils font encore une autre fête où plusieurs se meurtrissent d'une autre sorte. Ils mènent par la ville leur pa-

gode, ou idole, sur un grand char de triomphe, fort bien orné et tiré par plus de cinq cents personnes. Ceux qui ont le désir de se sacrifier se jettent sous les roues lorsqu'il marche, afin d'être écrasés par sa pesanteur. Ils sont estimés si grands Saints, que le peuple les déchire en plusieurs pièces pour en avoir des reliques. Ainsi le rapporte Pierre du Jarric, en son Histoire des Indes.

O l'heureuse fête pour nous, et très agréable à Dieu et à ses Saints, où nous mettrons à mort cet homme de péché qui veut régner dans notre corps! Si nous ne pouvons pas le sacrifier tout d'un coup, retranchons-en du moins les membres peu à peu, et il mourra bientôt. Immolons nos craintes à saint Xavier, qui était un homme sans peur, dès qu'il s'agissait du salut des âmes. Immolons notre colère à saint Louis de Gonzague, qui vivait dans une paix et une tranquillité d'esprit admirables. Immolons notre orgueil et nos ambitions à saint François de Borgia, qui de Grand Duc devint un très humble religieux. Immolons enfin toutes nos langueurs et toutes nos infirmités à notre père saint Ignace, qui s'est toujours montré très ardent pour l'acquisition de toutes les vertus, et très zélé pour l'avancement de la plus grande gloire de Dieu. C'est ce que chaque religieux peut et doit faire en l'honneur des Saints de son Ordre.

Désirons avec sincérité, et efforçons-nous avec ferveur d'agir et de souffrir comme les Saints, si nous désirons être récompensés et couronnés avec eux. Quelques-uns d'entre eux ont demandé à Dieu et obtenu avec profit d'endurer tous les jours de l'année tous les tourments des Martyrs. Le jour de Saint-Étienne, ils étaient lapidés; le jour de Saint-Barthélemy, ils étaient écorchés; le jour de Saint-Laurent, ils étaient rôtis et grillés, et ainsi du reste. Ce sera bien assez pour nous de fortifier notre cœur pour nos travaux ordinaires, à la vue de ces grandes âmes et de leurs généreuses souffrances.

3. La troisième raison de l'institution des fêtes, est pour

nous donner plus de cœur et de hardiesse à prier les Saints, et plus d'espérance d'obtenir l'entérinement de nos requêtes par leur intercession.

Si nous avons besoin de lumière parmi les ténèbres dangereuses de ce monde, les Saints sont les flambeaux de tout l'univers, dit saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie. C'est pourquoi Dieu a souvent fait paraître des rayons à leur naissance et à leur mort. Lorsque saint Aidan fut conçu, on vit une brillante étoile qui vint se reposer sur sa mère ; c'est pourquoi il fut appelé le Fils de l'Étoile. Trois étoiles apparurent sur la chambre dans laquelle les saints Préjet, Amarin et Élide furent massacrés. En la fête de saint Siméon Stylite, on voyait une étoile très rayonnante sur la colonne où il avait fait pénitence. Nous ne manquerons jamais de lumière, en nous approchant de quelqu'un d'entre les Saints, particulièrement le jour de sa fête.

Si nous avons besoin de force, ces généreux athlètes nous en obtiendront. L'un délivre du mal de dents ; l'autre, du mal des yeux ; l'un guérit ceux qui ont les écrouelles ; l'autre préserve de la rage ceux qui ont été mordus par un chien furieux. Mais tous obtiennent des grâces efficaces pour dompter les passions, et obtiennent les faveurs de l'âme qui sont nécessaires au salut.

Ces dons se communiquent plus abondamment les jours dédiés à notre Sauveur et aux Saints. Saint Isidore de Damiette nous certifie en termes exprès, que Dieu accorde ses grâces principalement les jours de fêtes. Saint Éphrem nous prêche que toutes les fêtes de Notre-Seigneur et de Notre-Dame sont des foires franches, où l'on donne les perles du ciel à meilleur prix qu'en un autre temps. Les marchands s'y assemblent en foule. N'oublions pas notre profit.

4. La quatrième et la dernière raison de l'institution des fêtes, c'est le repos du corps, qui serait accablé sous le faix des travaux s'il n'était soulagé de temps en temps.

Dieu sait bien que s'il tombait malade ou infirme, il ne pourrait pas secourir l'âme dans ses fonctions les plus spirituelles et les plus nécessaires. Saint Séverin, saint Victorin, saint Raymond, saint Siméon Stylite, et les plus austères se sont un peu relâchés de leurs jeûnes et de leurs rigueurs aux jours des fêtes les plus solennelles. Saint Ignace, notre fondateur, l'année qu'il fut à l'hôpital de Manrésa, jeûnait tous les jours de la semaine au pain et à l'eau, couchait sur la dure, faisait sept heures d'oraison à genoux ; mais le jour du saint dimanche, il buvait un peu de vin.

Prenez garde toutefois que cette petite récréation du corps ne se prenne qu'à dessein de fortifier l'âme et de la réjouir, pour que vous vous portiez avec plus d'allégresse et plus de ferveur au service de Dieu dans vos offices laborieux, et dans toutes les actions de vertu.

II. C'est une excellente prudence, et une louable dévotion aux frères convers, de mettre si bon ordre à leurs affaires les veilles des fêtes et des dimanches, qu'ils ne soient point distraits par l'embarras de leurs offices en ces jours consacrés à Dieu. Faute de cette prévoyance, un acheteur, un dépensier, un laboureur, un sacristain se trouvera embrouillé de mille choses que le démon lui fera paraître nécessaires, et qui en effet le seront quelquefois. Les séculiers qui verront cet empressement et ce désordre, en seront scandalisés et portés à faire moins d'état des fêtes et à les violer plus facilement.

Sainte Colette, réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire, défendait l'achat des viandes même nécessaires pour les frères et les sœurs de sa Religion, les jours de fêtes et de dimanches. Elle permettait bien que l'on y fît la quête pour avoir l'aumône, mais elle n'en permettait point le transport. Elle n'y permit aussi jamais le charroi des matériaux pour les bâtiments. Elle fit abolir, par son soin et par sa ferveur, plusieurs foires qui étaient établies les jours de fêtes, et elle les fit transférer en d'autres

jours. Quand elle arrivait dans une ville ou dans un village quelque jour de fête, elle s'y arrêtait, et ne continuait son voyage que le lendemain. Certains riches marchands ayant résolu de lui donner par aumône tout le gain qu'ils feraient les dimanches et les fêtes, elle n'en voulut pas plus recevoir que s'il se fut agi d'une chose injustement acquise.

Ce n'est pas assez qu'un frère convers soit exact dans l'observation du saint dimanche et des fêtes des Saints. Il les doit faire observer aux serviteurs, aux censiers, et aux autres sur qui il a quelque puissance. A ce sujet, il sera très utile qu'il cherche diverses punitions qui sont arrivées à ceux qui ont profané ces jours sacrés. J'en rapporterai ici quelques-unes pour vous soulager.

En l'ancienne loi, Dieu commanda à Moïse de faire lapider un malheureux qui avait coupé du bois le jour du Sabbat.

Ægidius rapporte qu'une femme, travaillant le dimanche, sentit que sa main se desséchait, mais qu'enfin elle fut guérie par saint Humbert.

Un villageois, s'étant voulu servir d'une hache un jour de fête, sentit aussitôt sa main desséchée avec les nerfs. Il fut guéri en invoquant saint Sulpice, archevêque de Bourges.

Un malavisé travailla le jour de saint Sébastien dans un lieu où l'on en célébrait la fête. Il fut tourmenté durant trois jours, ses pieds se recourbant contre ses cuisses, et sa bouche se tordant d'une manière affreuse. Enfin le Saint eut pitié de lui, après une grande contrition et beaucoup de larmes.

Vers l'an 1649, un laboureur de Thierville, petit village tout proche de Verdun, en Lorraine, alla charger des gerbes un dimanche, sans se soucier de ce qu'on avait prêché que ce travail était défendu. A la deuxième ou à la troisième gerbe qu'il levait sur son char, il mourut soudainement, au grand effroi de tout le pays. Je demeurais pour lors à Verdun, et pour m'assurer d'une punition si exem-

plaire, j'envoyai un de nos Pères pour s'en informer. Il trouva que ce malheureux était mort comme je l'écris ; et depuis je l'appris encore de notre censier, qui me dit que la vérité en était indubitable.

Vous trouverez plusieurs exemples semblables, et tous les jours il en arrive de nouveaux. Il est très utile de les savoir, de les méditer et de les raconter aux serviteurs, aux artisans et aux villageois. Excitez-les par ces narrations à la crainte des jugements de Dieu, s'ils violent ses commandements et ceux de son Église. Relevez aussi leur courage, et donnez-leur l'espérance d'un secours particulier du Ciel s'ils se tiennent dans leur devoir.

Soumettez-vous néanmoins à la direction des Supérieurs, lorsqu'ils vous ordonnent quelque travail dans ces jours réservés pour Dieu. Ils savent mieux que vous ce qui est licite et ce qui est expédient pour l'édification. Mais tenez cette maxime inviolable, de ne jamais entreprendre rien de vous-même qui vous puisse causer aucun remords de conscience. Vous n'êtes point sorti du siècle pour chercher les richesses de la terre, mais pour acquérir les vertus, qui sont le trésor des Maisons religieuses.

Il me reste un avis à vous donner, d'où dépend tout le bon succès de votre dévotion aux jours de fêtes. Distribuez très soigneusement tous vos exercices spirituels entre certaines heures ; de sorte que vous sachiez ce que vous ferez à chacune, tant le matin que l'après-dînée. Par exemple : Le matin vous donnerez la première heure à votre méditation. La Messe et la Communion vous occuperont jusqu'à sept heures. Vous direz ensuite l'office de Notre-Dame. Vous ferez quelque lecture spirituelle, selon la direction de votre confesseur. Vous considérerez le résultat de votre examen de conscience durant toute la semaine. Vous servirez une Messe outre celle que vous avez entendue pour communier. Il sera de votre prudence d'entremêler les exercices moins sérieux et ceux qui exigent plus de recueillement. Au dîner, soyez plus attentif qu'à l'ordinaire

à la lecture du réfectoire, afin d'avoir plus de facilité pour parler des choses spirituelles pendant la récréation. Si vous pouvez, dites quelque chose de la Communion dans cet entretien avec les autres Religieux. Ne vous contraignez pas cependant à cela contre la raison et la bienséance Vous assisterez au sermon et aux vêpres. Vous pourrez visiter le Supérieur ou le préfet des choses spirituelles, si vous ne l'avez fait le matin. Vous ferez encore quelque lecture. Vous pourrez, avec permission, et non autrement, faire une seconde méditation avant le souper.

Vous voyez par cette courte déduction, qu'une bonne volonté ne trouve que trop d'occupations. Mais je vous supplie par tout ce que vous avez de plus cher et de plus vénérable, de mettre dans votre esprit, comme un des premiers principes fondamentaux de votre salut et de votre perfection, que tout votre progrès en la solide dévotion dépend du soin de passer saintement les fêtes et les dimanches, et de faire que leur piété et leur recueillement servent de base aux travaux de la semaine.

Si votre santé, ou quelque autre raison, vous empêche de vaquer un si long temps aux exercices de l'esprit, compensez cette perte par des actes d'humilité et de charité. Offrez-vous au Supérieur, afin de venir un peu en aide à quelque officier qui est occupé presque toute la journée. Demandez de porter quelque temps les clefs, de servir à la cuisine, de mettre le réfectoire, afin que ceux qui sont dans ces exercices aient quelques heures de repos et de dévotion plus tranquilles.

Si l'on n'a point l'œil à tenir une méthode réglée, l'esprit se trouvera souvent vague et ennuyé, n'étant pas accoutumé à une retraite si sérieuse. Si l'on trouve l'occasion commode, on rompra le silence pour tuer le temps. Sous le prétexte de quelque utilité temporelle, on demeurera longtemps avec des serviteurs, avec des vignerons, avec des censiers et d'autres gens de cette sorte ; par ce tracas, toute la douceur et tout le fruit de la Communion se per-

dront, et l'on se fera un esprit incapable de toute dévotion.

Pierre d'Enna, frère laïque capucin, qui avait mené une vie très austère, apparut après sa mort à son Père confesseur, et l'avertit que par la grâce du Seigneur il était très bien et jouissait de l'ineffable félicité qui est promise à ceux qui aiment Dieu. Il ajouta un avis très important pour notre sujet. « Avertissez, dit-il, tous mes frères religieux, qu'ils se tiennent en garde contre le démon aux principales fêtes de Notre-Seigneur et des Saints. C'est alors qu'il tourne de tous côtés, et qu'il cherche moyen de tromper et de dévorer. Il fait alors son plus puissant effort afin de troubler les âmes, et d'empêcher la dévotion de ces saints jours. » Ainsi parla ce vertueux et heureux frère. Ne nous tenons jamais assurés, et cette sainte crainte nous mettra dans une totale assurance.

CHAPITRE XI.

L'ESTIME ET L'AFFECTION PORTÉES A JÉSUS-CHRIST, A NOTRE-DAME ET AUX SAINTS SERVENT A BIEN PASSER LEURS FÊTES.

I. L'Estime et l'Affection sont les deux pôles de la vie. — II. Notre Sauveur a aimé les Convers et réciproquement les Convers ont aimé notre Sauveur. — III. Notre-Dame a aimé les Convers et à leur tour les Convers ont aimé la Bienheureuse Vierge. — IV. Les Saints aussi ont aimé les Convers et en ont été aimés. — V. Les Anges ont aimé les Convers et les Convers ont aimé les Anges. — VI. Conclusion pratique.

I. L'ESTIME et l'affection sont les deux pôles sur lesquels roule toute notre vie. Le marchand estime et affectionne le gain ; de là vient sa joie à l'approche d'un jour de marché ou de foire : il sait bien qu'il gagnera pour lors plus qu'en un autre temps. Il visite sa boutique, il jette les yeux partout, il porte les mains de tous côtés, il se prépare dans un brûlant désir de

n'omettre aucun soin ni aucun travail pour faire du profit. Le soldat estime et affectionne la gloire ; pour cette raison, il reçoit avec épanouissement de cœur la nouvelle d'un jour de bataille. Montluc raconte que, du temps de François Ier, roi de France, des gentilshommes, ayant appris à Paris qu'on était sur le point de livrer bataille en Italie, firent deux cents lieues en poste pour ne point perdre cette occasion d'honneur. Ils arrivèrent à temps pour la bataille de Cérisoles, vainquirent les Espagnols et s'acquirent un renom immortel.

Le fervent Religieux doit avoir une bien plus grande estime et une plus grande affection pour les jours de fêtes consacrés à son Rédempteur, à la Reine du ciel et de la terre, et aux princes du paradis. Il y fait un gain très notable pour l'éternité, et y acquiert par ses exercices de dévotion une couronne de lauriers qui ne perdront jamais leur beauté.

Un des moyens les plus efficaces pour avoir de la dévotion et pour concevoir de véritables désirs de sa perfection en ces jours sacrés, c'est d'avoir un sincère et ardent amour envers Notre-Seigneur, envers Notre-Dame, et envers ses Saints. Cela se peut obtenir de deux façons : Par la considération du cordial amour qu'ils ont porté aux frères convers de toutes les Religions ; par la vue de l'affection réciproque que ces bons frères leur ont portée. Nous montrerons ces deux choses tout ensemble.

II. En premier lieu, notre très aimable Jésus a montré beaucoup de tendresse et de familiarité aux Religieux qui s'emploient aux offices de Marthe, et les a assistés dans leurs tentations et leurs désolations. Dans une furieuse et dangereuse attaque de passions déshonnêtes le saint frère Alphonse Rodriguez était accablé de tristesse. *Ah! Seigneur,* s'écriait-il, *pourquoi m'avez-vous abandonné de la sorte ?* Celui qui aime tant les humbles lui apparut alors, avec la même face qu'il montre dans le ciel aux Bienheureux, et lui dit : *Pour quelle raison craignez-vous, mon*

cher Alphonse ? Je ne vous ai point abandonné et je ne vous abandonnerai jamais. Il lui montra ensuite ses plaies sacrées, et par cette vue, l'encouragea et le fortifia, lui donnant à entendre que, puisqu'il avait tant souffert pour son amour lorsqu'il était pécheur, maintenant qu'il avait de si bons et de si fervents désirs de l'aimer et de le servir, il était aussi résolu à ne le jamais quitter, ni l'oublier, s'il se prévalait de sa grâce.

Notre Sauveur Jésus-Christ n'aide pas seulement les frères convers au temps des tentations; mais il leur fait des faveurs très signalées pour qu'ils puissent acquérir les plus éminentes vertus, et s'élever aux plus hauts degrés de la contemplation, comme nous l'avons dit au premier livre de ce Traité, et ailleurs. J'ajoute seulement ici que saint Gilles, compagnon de saint François, après quarante jours de jeûne, se mit en prières trois jours avant la Nativité de Notre-Seigneur, afin de se mieux disposer à une fête si auguste et si dévote. Jésus lui apparut alors, montrant son Humanité à ses yeux corporels, et sa Divinité aux yeux de son esprit. De sorte qu'il disait qu'il n'avait plus de foi, et que s'il célébrait la Messe, il ne dirait pas : *Je crois en Dieu,* mais : *Je connais Dieu Créateur du ciel et de la terre.*

Le bien principal et le plus important que le Rédempteur des hommes fait aux frères convers qui lui sont dévots, c'est l'assistance qu'il leur donne à l'article de la mort. Il s'est montré spécialement, en cette heure si redoutable, leur père, leur protecteur, leur avocat et leur consolateur.

Bernardin d'Eugubio, frère laïque parmi les capucins, étant proche de la mort, se dressa sur son séant avec joie et avec ferveur. Les Religieux y accoururent pour le remettre dans son lit; mais il s'écria plein de Dieu : *Laissez-moi, mes frères, laissez-moi aller à la rencontre de mon Seigneur, qui vient vers moi.* En disant ces paroles, il lui remit son esprit entre les mains pour être présenté dans le ciel au Père éternel.

Donat d'Alèce, frère laïque du même Ordre, entendit à l'article de la mort Jésus-Christ qui lui disait : *Courage, mon bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous donnerai puissance sur plusieurs; entrez dans la joie de votre Seigneur.* Son corps rendit une si suave odeur après sa mort, qu'il semblait qu'on eût apporté des parfums du paradis dans la chambre où il était.

Comme le Sauveur du monde a montré un amour très tendre et très enflammé aux frères convers, aussi l'ont-ils aimé et honoré très cordialement. Frère François de l'Enfant-Jésus avait un très tendre amour envers ce très aimé Jésus, l'avait sans cesse dans le cœur et à la bouche, et faisait plusieurs choses pour son service, comme nous le verrons en sa Vie. Le bienheureux Félix, capucin, avait un amour très cordial et très ardent envers son Rédempteur. S'il buvait, s'il mangeait, s'il cheminait, s'il travaillait, s'il traitait de quelque affaire, il avait toujours Jésus à la bouche. Il avait fait des cantiques d'amour à son honneur, à l'imitation de saint François. Il se disposait surtout à bien célébrer la fête de sa Nativité, en faisant dans le chœur une crèche où il représentait tout le mystère. Le B. Jacques l'Allemand mettait sa principale dévotion à la Passion de ce Dieu d'amour. Il était convers de l'Ordre de Saint-Dominique. Il se levait d'ordinaire le premier pour aller à Matines ; une fois Matines dites, il se retirait dans un coin de l'église pour vaquer à l'oraison mentale et vocale. Il ne se passait aucun jour qu'il ne se remît en mémoire tous les principaux mystères de la Passion, et qu'il ne versât beaucoup de larmes dans la considération des douleurs et des tourments de son Sauveur qu'il aimait tendrement. Après de longues prières, il avait coutume de dire : *Gloria tibi, Domine, qui natus es de Virgine, succurre mihi hodie, cum Patre et sancto Spiritu, in sempiterna sæcula. Amen.* C'est-à-dire, que chacun vous rende la gloire qui vous est due, béni Fils né de la Vierge; secourez-moi aujourd'hui,

avec le Père et le Saint-Esprit, afin que j'arrive à la bienheureuse et éternelle félicité de votre paradis. Ainsi soit-il.

III. La bienheureuse Vierge Marie a montré aussi tant de tendresse et de familiarité aux convers de diverses Religions, que ceux qui les considéreront en seront ravis d'admiration. Mettons-en ici quelques exemples, en en réservant plusieurs autres pour le reste de ce Traité.

Un saint religieux de Cîteaux qui portait une grande dévotion à cette Reine du ciel, vit dans une extase tout le paradis. Il admirait tous les chœurs des Anges, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges, qui avaient des marques différentes afin qu'on les pût distinguer les uns des autres. Il voyait les chanoines réguliers de Saint-Augustin, les religieux de Prémontré, de Cluny et ceux de plusieurs autres Ordres et Congrégations. Il jetait les yeux de tous côtés pour tâcher d'apercevoir quelque religieux de son Ordre, et il n'en vit pas un seul. Alors, plein de confusion et de douleur, il s'écria : *Qu'est-ce à dire, très sainte Vierge, que je ne vois dans ce lieu de bonheur aucun religieux de mon Ordre ? Tant de fervents et d'admirables serviteurs que vous y aviez, qui ont blanchi dans l'exercice des vertus les plus héroïques, en sont-ils exclus ?* Cette Mère de charité, à la vue de ce trouble, lui dit : *Je porte un si particulier amour aux Religieux de Cîteaux, que je les serre dans mon sein.* Elle ouvre son manteau royal, qui était fort ample, et lui montre une multitude innombrable de Moines et de Religieuses, mais nommément de frères convers, qu'elle tenait sous sa protection. Étant revenu à lui, il s'en alla plein de joie trouver son abbé, à qui il raconta sa vision, comme le rapporte Chrysostome Henriquès en la Vie de saint Albéric, abbé de Cîteaux.

Le Père Gutiérez vit aussi sous le manteau royal de Notre-Dame, toute la Compagnie de Jésus, et par conséquent les coadjuteurs temporels qui y sont occupés aux offices extérieurs.

La même Vierge commanda à Thomas de Lorette d'entrer dans la même Compagnie en qualité de coadjuteur temporel, comme l'assure Sacchini dans son Histoire.

Elle y confirma Jean-Baptiste, lui donnant la certitude de son salut, s'il continuait de servir Dieu dans les exercices corporels. Cette parole chassa une forte tentation de sortir à laquelle il succombait, au rapport de Lanciski, en l'Épître qu'il écrivit à Casimir.

Elle donna courage à frère François du Jardin dans une bonne œuvre qu'il exerçait envers les prisonniers, comme je le dirai ailleurs.

Elle parlait souvent avec beaucoup de familiarité à frère Donat d'Alèce, capucin, et elle assura frère Bernard Offida, qui l'avait prise pour son avocate auprès de Dieu, que tous ses péchés lui étaient remis : ce qui lui donna un tel repos et un tel contentement d'esprit, qu'il ne faisait autre chose que bénir et que remercier son Rédempteur et sa très sainte Mère.

Le bienheureux Paul, convers de l'Ordre de Cîteaux, étant près de la mort, se prit à rire avec une agréable douceur. Les assistants lui ayant demandé pourquoi il riait, il répondit : *Comment ne rirais-je pas, vu que la glorieuse Vierge Marie vient à moi pour recevoir mon âme ?* Ayant dit ce peu de mots, il expira dans une extrême allégresse au fond du cœur.

Le saint frère Alphonse Rodriguez fut un des plus favorisés. La sainte Vierge l'aimait d'une telle tendresse qu'elle ne lui put dissimuler son affection. Ce bon frère, étant un jour dans la chaleur de son oraison, et voyant sa bonne Mère, lui dit avec un cœur tout attendri : *Oh ! Madame, si vous m'aimiez autant que je vous aime !* Cette Mère d'amour et de miséricorde ne souffrit point ce reproche : *Tu te trompes,* dit-elle, *tu te trompes, mon fils Alphonse, je t'aime plus que tu ne m'aimes.* D'autres fois elle lui disait avec beaucoup de tendresse : *Ne veux-tu pas que je t'aime, mon fils Alphonse, puisque tu m'aimes tant ? O mon fils Al-*

phonse ! Combien je t'aime ! Combien je t'aime, mon fils Alphonse ! Elle l'aidait et le consolait visiblement dans ses tentations. Elle le fortifiait et l'éclairait dans ses craintes et dans ses obscurités. Elle le récréait, l'entretenait à table, et l'assistait en tout lieu et en tout temps.

La faveur qu'elle lui fit le jour de sa glorieuse Assomption est très signalée. Ce bon Frère se mit à contempler dans sa chambrette, la pompe triomphale avec laquelle l'âme de la glorieuse Vierge, au sortir de son corps, fut reçue en paradis. Il voyait avec une indicible joie de son cœur cette Reine de l'univers richement ornée, qui s'élevait de la terre au ciel, entourée d'un cortège innombrable d'Anges et de Saints qui l'accompagnaient, et qui faisaient une musique très harmonieuse. Le ciel s'entr'ouvrit, et elle commença à entrer dans cette Cité de sainteté et de gloire. Les Anges et les Saints qui y étaient restés, lui chantaient de très beaux cantiques, et faisaient retentir des accords très mélodieux avec des instruments de musique. Cette sainte Dame s'étant présentée devant le trône de la très sainte Trinité, la joie de tout le paradis fut inestimable, et les Anges qui étaient épars en tous les quartiers du monde, joignirent leurs voix à celles de leurs compagnons restés dans les cieux, et firent avec eux un aussi délicieux concert que s'ils eussent été tous ensemble. Alphonse était parmi eux, les voyait, les entendait et était comblé d'une inexplicable allégresse. N'est-ce pas là passer une fête d'une manière tout à fait angélique et divine ?

Les frères convers ont mutuellement porté un très grand amour et une très spéciale révérence à la Mère de Dieu, et ont fait plusieurs dévotions à son honneur. Le bienheureux Félix jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de ses fêtes, tous les samedis de l'année, et tout le carême ; saint François jeûnait à la même intention, depuis l'octave de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul jusqu'à l'Assomption. Chaque jour il récitait le rosaire de Notre-Dame. Il célébrait ses fêtes avec une très particulière dé-

votion. Il faisait de petits cantiques sur l'excellence de la maternité divine, sur la gloire d'avoir conçu le Créateur dans ses entrailles, de l'avoir nourri de son lait, et sur de pareils mystères. Quelquefois il prenait pour sujet de ses chants divins, sa bonté et sa miséricorde maternelles envers les pécheurs, ou quelques privilèges de cette Reine des cieux.

IV. Les Saints du paradis ont fort souvent montré qu'ils se plaisent dans la conversation des Religieux qui s'occupent aux exercices d'humilité ; et qu'ils se font gloire de les secourir dans toutes leurs nécessités. Saint Antioque apparut à notre frère François du Jardin, qui lui était fort dévot, et lui révéla qu'il ne mourrait point d'une maladie que les médecins tenaient pour mortelle, pendant laquelle on se préparait à lui donner les derniers Sacrements. Saint Alphonse Rodriguez, pleurant ses péchés durant son oraison, vit Notre-Seigneur avec onze ou douze Saints. Il ne reconnut que saint François, qui, s'approchant de lui, le consola par ces paroles : *Pourquoi pleurez-vous tant ?* Ce peu de mots chassa toute sa tristesse, et embrasa son cœur de plus en plus de l'amour de Dieu et de ses Saints, et surtout de son consolateur, qu'il honorait beaucoup, et qu'il priait souvent. Il avait choisi vingt-quatre de ces princes du paradis pour les vingt-quatre heures du jour, et leur faisait à chacun quelque prière et quelque dévotion.

Nous devons mettre particulièrement notre confiance dans les Saints de notre Ordre. Il est donc véritable que tous les Saints sont le trésor de l'Église, comme les appelle saint Chrysostome ; qu'ils sont les astres qui guident tous ceux qui voguent sur la mer orageuse de ce monde, comme parle l'auteur de la Vie de sainte Eusébie ; que leur mémoire anime à la vertu et retire du vice, comme nous en avertit saint Antoine. Mais tout cela est beaucoup plus véritable pour ceux qui nous touchent de plus près, étant nos frères, avec qui nous sommes entrés en communauté de biens et de fortune.

Ils assistent dans les plus grands besoins, et surtout à l'article de la mort. Augustin de Laterce, frère laïque capucin, aimait et honorait fort les Saints de son Ordre. Étant au lit, malade, il vit, étant éveillé, la nuit qui précéda sa mort, une belle et longue procession de capucins, conduite par la Vierge et par saint François. Il contemplait avec joie cette sainte multitude, pleine de gloire et de lumière, montant au Ciel. Frère Sylvestre de Tarente, qui était mort peu auparavant, et qui était avec eux, s'approcha de lui, et lui dit : *Courage, frère Augustin, vous serez demain délivré des misères de cette vie, et vous monterez en paradis avec nous. Nous sommes venus ici pour vous y mener en honneur.* Il raconta sa vision à son confesseur, et mourut le lendemain.

Les frères convers ont montré leur dévotion envers les Saints, en honorant et en tâchant de faire honorer leurs saintes reliques et leurs images. Ils savent que les empereurs Michel, en Orient, et Henri, en Occident, les rois Thierry, en France, Ladislas, en Hongrie, et d'autres, ailleurs, ont tant révéré les Saints, qu'ils ont porté sur leurs épaules les reliques de saint Nicéphore, de saint Romuald, de saint Thierry, de saint Gérard et de semblables amis et serviteurs de Dieu. Ils savent aussi que Dieu fait de grandes grâces à tous ceux qui mettent leur confiance en ces Princes de la cour céleste.

François du Jardin, coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus, avait une très notable dévotion envers les saintes reliques, et s'efforçait de tout son pouvoir à ce qu'elles fussent connues et respectées selon leur mérite. C'est une merveille tout à fait prodigieuse, que par son moyen on trouva environ deux cents Corps saints en diverses églises de Sardaigne, où souvent il n'avait jamais mis le pied. Il en obtenait la connaissance par de ferventes oraisons et des mortifications ; et Dieu lui en faisait une particulière révélation, ou par lui-même, ou par les Saints. Ainsi il découvrit le corps de saint Antioque, de saint Gavin, de

saint Saturnin, de saint Luxurius et des saintes Olympie et Restitute.

Sainte Olympie lui dit un jour : *Pourquoi ne vous employez-vous pas à ôter l'herbe qui couvre mon tombeau, et à découvrir au monde mon corps pour la plus grande gloire de Dieu ? Je m'appelle Olympie ; j'ai gardé ma virginité, et je fus martyrisée pour la foi de mon époux. Je suis née en la ville de Sélargie. Prenez garde de ne point oublier ce que je vous dis.* Aussitôt sainte Restitute lui prit la main et l'exhorta à faire ce que sainte Olympie lui ordonnait. Elle le chargea aussi de retirer ses reliques de l'oubli, et l'avertit qu'elles étaient dans l'église souterraine de Caller, qui lui était consacrée. Elles lui enseignèrent le lieu de ces dépôts sacrés : et on les trouva, selon qu'elles l'avaient assuré.

Il enseigna aussi le lieu où reposaient les Corps des saints évêques Janvier, Louis, Eugène ; des saints martyrs Espérat, Maturie, Guisitan, Édisie ; des saintes Juste, Justine, Aquila, Prisque, Érasine, Thècle, Théodosie, Catherine, Dorothée, Barbe et Agnès, vierges et martyres ; et on les reconnut par les écriteaux que l'on trouva avec ces saints Corps.

N'est-ce pas une singulière consolation pour les coadjuteurs de notre Compagnie, et pour tous les frères des autres Ordres, que Dieu ait choisi ce bon frère cuisinier pour faire honorer les princes de son palais, plutôt que tant de doctes professeurs en théologie, tant de célèbres prédicateurs, tant de sages recteurs, et d'autres Pères et maîtres signalés en vertu, en science et en expérience ?

Les images ont sensiblement touché le cœur et enflammé la dévotion des convers. Saint Alphonse Rodriguez, coadjuteur de notre Compagnie, leur portait une affection très ardente, et les appelait le *Livre de ceux qui n'ont point étudié*. Il ressentait une particulière tendresse pour une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ attaché à la colonne. On le vit, un jour, la contempler avec un visage si lumi-

neux, qu'il semblait que deux flambeaux sortaient de ses yeux. Il avait aussi de très doux et très extraordinaires mouvements de dévotion lorsqu'il priait devant une certaine image de Notre-Dame. Souvent en la contemplant il était ravi au ciel, et se trouvait en la présence de cette sainte Reine et de son Fils, sans rien sentir des douleurs qui le tourmentaient.

Saint Anastase Persan, frère convers, avait été païen. Il fut converti à la vue des images de divers Martyrs, et fut si fervent chrétien et religieux, qu'il désira ardemment et souffrit constamment un très douloureux martyre. Un démoniaque fut délivré, par le moyen de son image et de ses reliques, quoiqu'il fût fort tourmenté et en grand danger d'être suffoqué.

V. Nous devons parler des Anges comme des Saints. Ils ont aimé les frères convers et ont été aimés d'eux. Ils visitaient et consolaient saint Anastase en prison. Ils fortifiaient le cœur du B. Jacques l'Allemand, lorsque les démons l'importunaient et le tourmentaient. Une fois entre autres, son Ange gardien lui dit : *Serviteur de Dieu, soyez fidèle jusqu'à la mort. Attendez l'aide et la grâce de Dieu votre souverain Seigneur. Montrez-vous toujours généreux, et fortifiez votre courage. Les récompenses qui vous sont proposées pour un petit travail, et pour un combat qui passe bientôt, sont très grandes et éternelles.*

Gérekin, de l'Ordre de Cîteaux, demeurait au monastère d'Alvastre, et n'en sortit jamais pendant l'espace de quarante ans. Il vaquait à l'oraison dans une très grande assiduité et dans une très grande ardeur, jour et nuit. Et les Anges se plaisaient si fort en sa compagnie, que durant ses prières il voyait presque toujours les neuf chœurs de ces bienheureux Esprits.

Jean Lauretan, sacristain en notre Compagnie, étant incommodé du mal d'esquinancie, que l'on ne jugeait pas mortel, différait sa confession générale au temps de sa santé. Mais son Ange gardien lui apparut avec un visage

courroucé. Il le menaça avec une lance qu'il tenait à la main, et lui ordonna de ne pas différer plus longtemps sa confession générale. Il la fit et mourut peu après.

Lorsque Françoise de Saint-Dominique, sœur converse, rendit son âme à Dieu, les Anges entonnèrent des airs de musique qui furent entendus de plusieurs Religieuses, comme le rapporte Jean de Sainte-Marie, en sa Vie.

Mutuellement, les frères convers de divers Ordres ont une très tendre affection envers les bons Anges, dans la considération que les Anges sont des esprits qui servent les serviteurs de Dieu, comme eux sont occupés au service de leurs frères. Jean Carrera, coadjuteur de notre Compagnie, était fort adonné à l'oraison, aux exercices de pénitence et aux offices de piété, et surtout à la dévotion de la Mère de Dieu et de son Ange tutélaire, avec qui il était si familier, qu'il lui communiquait comme à son ami intime tous ses desseins. Il lui manifestait ses doutes et ses difficultés, et lui en demandait son avis. Et l'Ange lui répondait avec une grande promptitude et une grande affection, et les lui éclaircissait et les facilitait.

VI. Concluons de tout ce chapitre : Que les frères convers doivent avoir une très haute estime de leur vocation, vu qu'elle est si privilégiée de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, des Saints et des Anges ; — qu'ils se doivent rendre dignes, par la pureté de leur cœur et par l'activité de leurs mains, d'en être aidés et consolés ; — qu'ils doivent s'efforcer d'avoir un très brûlant amour envers eux. Ils l'obtiendront par la considération des faveurs qu'eux et les autres en ont reçues, et par la lecture de leurs Vies et de leurs miracles.

CHAPITRE XII.

LES FRÈRES CONVERS DOIVENT OUÏR ET SERVIR LA MESSE AVEC JOIE, FERVEUR ET DÉVOTION.

I. Excellence de la Messe. — II. La Messe est une source de grâces : 1° Pour le prêtre ; 2° pour les assistants ; 3° pour ceux qui la servent. — III. Moyens de bien entendre la Messe : 1° La pureté de conscience ; 2° la droiture d'intention ; 3° une ardente dévotion ; 4° la demande des secours dont on a besoin. — IV. Explication des cérémonies de la Messe.

I. Il est certain et évident que la plus sainte, la plus noble et la plus divine action du monde, c'est le sacrifice de la sainte Messe. Toutes les autres actions sont autant distantes de sa dignité et de son excellence, non seulement que la terre l'est du ciel, mais même que toutes les créatures le sont de Dieu. Car la foi nous enseigne et nous commande de croire, comme une vérité pour laquelle nous devons verser notre sang, que la victime qui s'immole sur nos autels est le même Dieu qui est né pour nous dans l'étable de Bethléem, qui est mort en croix pour notre salut, qui est ressuscité glorieux, qui est monté au ciel triomphant, et qui maintenant est assis à la droite de son Père pour venir de là juger les vivants et les morts.

C'est un Dieu infini, incompréhensible, égal et consubstantiel au Père éternel et au Saint-Esprit. C'est un Dieu qui par son immensité occupe tout l'espace de la terre, des mers, de l'air, des cieux et de toute l'étendue imaginaire qui est au delà de ce monde visible et sensible ; qui par sa puissance a créé tous les Anges, tous les hommes, tous les animaux et toutes les choses insensibles, et qui les peut anéantir sans nulle peine et sans nulle résistance ; qui par sa sagesse fait rouler les cieux sur nos têtes depuis six mille ans, sans que nul dérangement soit arrivé dans des

mouvements si rapides, si divers et si admirables ; qui par sa bonté féconde la terre et les eaux, et donne en abondance à l'homme ce qui est nécessaire pour sa nourriture et pour sa récréation, en lui fournissant des herbes, des fleurs, des animaux, de métaux et tout le reste pour ses besoins ; qui par une très particulière providence nous donne la santé, les forces, le jugement, la sensibilité, les bons désirs et les grâces pour nous conduire à l'éternelle félicité.

Celui qui par tous ses attributs est si adorable, se trouve chaque jour pendant la Messe dans nos églises, pour nous y combler de ses faveurs, et pour se donner lui-même tout entier à ses amis et à ses serviteurs.

La foi nous enseigne ces vérités, et ce très aimable Jésus les a confirmées dans tous les siècles, et les confirme encore aujourd'hui par divers miracles et par diverses visions et révélations. Souvent il y a récréé et sanctifié les Religieux qui sont occupés aux offices et aux exercices corporels, et s'y est montré à eux avec une admirable condescendance.

Au temps que le prêtre élevait l'Hostie, Gérekin, convers du monastère d'Alvastre et fort uni à Dieu dans l'oraison, voyait Notre-Seigneur sous la forme d'un bel enfant, comme nous le lisons en la Vie de sainte Brigitte.

La bienheureuse Véronique, sœur converse dans un monastère de Milan, vit plusieurs fois durant la Messe le Sauveur du monde habillé de blanc et très lumineux, qui était sur l'autel au milieu des Anges, et qui en se promenant lui témoignait un grand désir de lui communiquer ses grâces.

II. Ce chaste Amateur des âmes ne vient point sur un autel pour y demeurer oisif. Il y apporte avec lui toutes ses grâces, et les y verse en abondance à tous ceux qui s'y présentent avec des dispositions capables de les recevoir et de les conserver.

Les grâces intérieures qui se dispensent en ce temps de

miséricorde et de lumière, ne se rendent point visibles à nos yeux ; mais il est hors de doute que les faveurs de Dieu ne se donnent jamais avec une plus grande facilité que dans ce très auguste et très adorable Sacrifice et Sacrement.

Ne trouverez-vous pas plus d'eau dans le seul Océan que dans tous les ruisseaux de l'univers ; plus de rayons et de splendeurs dans le soleil qu'en tous les bois pourris et tous les vers luisants, et même qu'en toutes les lampes des hommes ; plus de chaleur dans les brasiers d'une fournaise ardente, qu'auprès d'un feu en peinture ou de quelques petites flammèches à demi éteintes ?

Quelle comparaison de l'infini au fini, du Tout-Puissant à l'infirmité, du tout au néant, de Dieu à la créature ? Les remèdes des tentations, les moyens d'acquérir les vertus, les aides de la perfection se rencontrent partie dans les livres des saints Pères et des hommes spirituels, partie dans la conversation des hommes savants et vertueux, partie dans notre propre travail et notre propre expérience ; mais ils se rencontrent tous en abrégé et d'une suréminente manière dans le Sacrement de l'autel. Jésus y est toute douceur, toute lumière, toute force, toute consolation, toute science, et la source inépuisable de tous les biens.

1. Il y éclaire les prêtres de ses lumières, il les y embrase de ses ardeurs, il les y fortifie contre les tentations, et les y rend très utiles au peuple qui entend la Messe dans un ferme espoir du secours divin, et dans une révérence et une dévotion vraiment chrétiennes. Mettons-en ici quelques exemples.

Saint Pierre Thomassin, carme, patriarche de Constantinople, montait à l'autel comme à la fontaine des clartés surhumaines. Lorsqu'il était professeur en théologie, il ne manquait jamais de sacrifier chaque jour, dans la croyance qu'il recevait alors plus de science et plus d'intelligence des Écritures saintes que par le moyen d'aucune autre

étude. Il déclarait avec joie le bonheur de cette douce expérience à tous ceux qu'il fréquentait.

Quand saint Kentingerne disait la Messe, il semblait qu'il était au milieu des flammes de l'autel des holocaustes. On l'apercevait souvent qui paraissait comme une colonne de feu, et si brillant que nul ne pouvait soutenir, les yeux ouverts, l'éclat de ses rayons. D'autres fois on voyait sur sa tête une nuée lumineuse, ou une colombe blanche qui avait un bec doré.

Saint Honorat, évêque d'Amiens, reçut, par l'approche de cet Agneau sans tache, un don admirable de chasteté. Un jour, comme il consacrait l'hostie, il aperçut la main de Notre-Seigneur même qui la bénissait ; il prit l'hostie dans une vive foi et dans une extraordinaire révérence, et par cette céleste viande il resta toute sa vie exempt de toute impureté de corps et d'esprit.

2. Les faveurs de ce Dieu d'amour ne s'arrêtent pas au seul autel, elles se répandent également par toute l'église et se partagent à tous les assistants.

Saint Félicien, évêque de Foligno, dans l'Ombrie, célébrait la Messe avec une insigne piété. Un jour, comme il se consumait dans les flammes de son Rédempteur, une lumière soudaine descendit du ciel et remplit toute l'église. Les malades qui y étaient furent tous guéris parfaitement de toutes leurs infirmités. Pendant que saint Kentingerne disait la Messe, une nuée odoriférante remplit l'église tout entière, réjouit et fortifia tous ceux qui s'y trouvèrent et guérit tous les malades sans aucune exception.

Qui ne prendra donc une dévote et une constante résolution d'être assidu tous les jours à ce divin Sacrifice, afin d'aimer et d'adorer son souverain Seigneur et de se rendre digne de ses faveurs ?

3. Les fruits qu'en reçoivent ceux qui servent les prêtres, sont encore plus précieux et plus abondants que ceux qui sont départis indifféremment aux autres, qui ne contribuent que de leur présence à ce mystère.

Le soleil et le feu illuminent et chauffent davantage ce qui est plus proche d'eux, et Notre-Seigneur est d'un cœur si noble qu'il n'admet nul service sans récompense.

Cette connaissance est un vif aiguillon pour les âmes d'élite de servir autant de Messes qu'elles peuvent; et je trouve aussi qu'à mesure que les frères convers employés aux offices extérieurs des monastères, se sont élevés à une plus haute perfection, ils ont aussi montré plus d'empressement et fait plus d'efforts pour servir le plus de Messes possible, et ont exercé ce saint ministère avec une allégresse et une activité plus sensibles. Contemplons-en deux ou trois.

La piété et la dévotion de frère François de l'Enfant-Jésus, convers en l'Ordre des Carmes, mérite la mémoire et la vénération de toute la postérité. Il se levait chaque jour à minuit pour assister à Matines. Il y demeurait debout, afin d'éprouver plus de souffrance. Après Matines, il se renfermait dans l'oratoire des novices, pour y vaquer à la contemplation jusqu'à trois heures. La nécessité du repos en faisant retirer les autres, sa ferveur l'y retenait d'ordinaire jusqu'à quatre heures. Enfin, par la contrainte de l'obéissance et par une absolue nécessité du sommeil, il se renfermait dans sa petite cellule jusqu'à cinq heures. Il se levait alors avec la Communauté et faisait son oraison, en la compagnie de tous les Religieux, jusqu'à six heures.

Depuis six heures jusqu'à onze heures environ, il s'occupait au service des prêtres à l'autel. Cet exercice lui était d'une très grande douceur et consolation, tant à cause de la méditation des mystères que notre Sauveur y opère que de la Communion spirituelle qu'il réitérait à chaque Messe.

Si, après avoir servi quatre ou cinq Messes, il était appelé à d'autres occupations, c'était pour lui un extrême déplaisir, il s'en arrachait comme de son centre, avec une sensible violence, bien que d'ailleurs il fût très soumis à l'obéissance. Dans ces rencontres, il se plaignait de ce qu'il n'avait pas encore bien déjeuné et recueilli la manne que le Ciel lui présentait.

Sa récréation et son très parfait contentement était de servir dix ou douze Messes, et si quelque jour se passait qu'il n'en servît point, il restait triste et mécontent. Les plus longues Messes étaient celles qu'il trouvait plus selon son cœur, et il les servait plus volontiers, disant qu'il y prenait son repas dans un plus grand loisir et avec plus de joie. Jamais ni leur longueur ni leur multitude ne lui causa aucun ennui. Il assurait qu'il ne sentait nulle lassitude, et qu'il n'en craignait aucune dans l'emploi de ce divin Office. Souvent on l'y voyait comme extasié et ravi en Dieu, principalement lorsque le prêtre communiait.

Aussi le Sauveur des âmes se communiquait à lui dans cet adorable mystère en des manières admirables, et lui révélait des secrets très particuliers. Une fois, il l'avertit qu'un misérable désespéré allait se pendre. François courut près de ce malheureux et lui sauva la vie.

Cette dévotion prit sa naissance dans la prédication d'un Religieux, qui assura que ceux qui assistent le prêtre durant le saint Sacrifice, font la fonction des Anges et méritent beaucoup devant Dieu. Depuis ce temps-là, il eut une grande joie dans ce divin ministère, et s'y occupa avec une merveilleuse constance.

Jacques Ruis, coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus, fut insigne en sa dévotion envers le Saint Sacrement. Il le visitait plusieurs fois chaque jour, et servait ou assistait à toutes les Messes que son office lui permettait d'ouïr. De sorte qu'il ne s'en disait aucune au grand autel qu'il ne l'entendît, ou entièrement, ou en partie. Deux choses favorisaient sa piété : l'une, que le chœur de l'église de notre collège de Majorque, où il vivait, était près de sa cuisine ; l'autre, qu'il se levait si matin, et se mettait au travail avec une activité si prodigieuse, que le plus fort du nécessaire pour la cuisine était en état avant le son de la cloche pour l'oraison.

Cette tendresse et cette force d'amour envers son Ré-

dempteur, qui se plaît à être adoré sur nos autels, lui donna une si haute élévation de vertu qu'après sa mort, il fut vu par saint Alphonse Rodriguez, très éclairé serviteur de Dieu, dans le paradis, proche du trône de la Mère de Dieu, en signe d'une très grande affection et comme preuve d'une éminente gloire. Et comme Alphonse continuait de dire son chapelet à son intention, cet heureux frère l'avertit qu'il pouvait appliquer ses prières à un autre, et qu'il n'en avait plus aucun besoin ; tant les grâces et la gloire se donnent avec promptitude et avec abondance, à ceux qui se plaisent à entendre et à servir des Messes avec une assiduité et une ferveur religieuses.

Le même feu céleste se rencontra dans le bienheureux Rodriguez, qui entendait quelquefois toutes les Messes qui se disaient au collège, lorsque son loisir et l'obéissance le lui permettaient. Tenant les clefs de la maison, il faisait ses dévotions près d'une porte qui lui donnait vue sur les autels de l'église. Il servait le plus grand nombre de Messes qu'il pouvait, et même la vieillesse lui ayant ôté les forces pour y demeurer à genoux, il rendait ce devoir en se tenant debout. L'extrême caducité de l'âge l'ayant jeté dans une telle faiblesse, que les pieds ne pouvaient plus seconder son affection, il s'approchait de la muraille, dans la chapelle, afin que par ce soutien il pût obtenir la persévérance dans le service qu'il désirait rendre à son Sauveur ; tant il s'était imprimé la croyance que ce ministère angélique lui était agréable.

La récompense de cet aimable et libéral Seigneur surpassait encore l'ardeur de son fidèle serviteur. Il sanctifiait son âme par des grâces toujours plus abondantes, et la consolait avec des goûts de jour en jour plus divins. Il lui donnait des désirs d'un amour très brûlant et d'un service sans réserve. Il lui versait des lumières du ciel, dont l'éclat brillait d'une splendeur de plus en plus éblouissante. Ces faveurs ne se resserraient pas de telle sorte au fond de l'entendement et de la volonté, que l'imagination et les

yeux du corps n'y eussent leur part dans plusieurs très notables visions.

Un jour, comme il donnait le vin de l'ablution aux communiants après la Messe, Jésus-Christ lui apparut dans toutes les hosties, comme un enfant d'une ravissante beauté qui montrait une face riante et un amour très grand à tous ceux qui s'approchaient de sa sainte Table pour le recevoir. Bien que le nombre des personnes fût très considérable, il vit toujours ce Dieu de bonté en chaque hostie que le prêtre distribuait.

Une autre fois, il aperçut ce charitable Rédempteur, qui, après la Consécration, consolait et embrassait un prêtre de notre Compagnie, lequel était dans une haute vertu, et vivait cependant, pour un plus grand mérite, dans de fâcheuses angoisses de plusieurs scrupules.

Lorsqu'il servait la Messe, un autre jour, il vit son Sauveur au pied de l'autel du côté de l'Evangile, qui jetait les yeux sur lui, et paraissait dans la même figure qu'il avait en conversant parmi les hommes. Il avait une très belle et très vénérable attitude, et une gravité et sérénité de visage très charmante. Surtout la modestie de ses yeux était très ravissante. Il lui sembla qu'il lui voulait déclarer par cette vue quelle serait sa beauté dans le ciel. Ce spectacle pénétra au plus profond de son cœur, et l'éclaira d'une particulière lumière, afin qu'il vît les immenses trésors qui sont cachés en lui comme dans un lieu d'assurance. Les y voyant comme dans un très beau miroir, il se recueillit et s'humilia d'autant plus que les consolations divines inondaient son âme avec plus d'abondance.

III. Ne prétendons point à ces visions et à ces faveurs extraordinaires, de crainte que notre vanité et notre curiosité ne nous jettent dans des illusions dangereuses. Ayons seulement le soin d'ouïr et de servir des Messes, afin d'être agréables à notre Rédempteur qui est sur l'autel, utiles au peuple qui est dans l'église, charitables envers nous-mêmes, qui en pouvons retirer des grâces signalées.

Nous obtiendrons cela par quatre moyens, qui sont : La pureté de conscience, — une droite intention, — une ardente dévotion, — d'humbles demandes. Considérons-les l'un après l'autre, pour en venir à la pratique.

1. Premièrement, la majesté de Dieu, qui fait de l'autel son trône, nous doit mettre assez de respect dans l'âme pour ne nous point présenter au saint sacrifice de la Messe avec un cœur souillé de péchés. Nous savons que ses yeux sont très purs, que son cœur bondit à l'approche des impies, et qu'il ne peut demeurer auprès de Dagon sans le mettre en pièces. N'aurions-nous pas honte de nous présenter au prêtre, dans cet auguste ministère, avec des habits dégoûtants et chargés de limon et de fange? Comment donc notre témérité nous donnera-t-elle l'audace de nous montrer au Roi de tout l'univers dans un état d'indécence et d'impureté?

L'Église, qui est l'épouse de Jésus-Christ même, et notre sage Mère, nous ordonne cette pureté de cœur. C'est la raison qui lui fait mettre de l'eau bénite à l'entrée des églises, des sacristies, des jubés et des autres lieux particuliers.

Les prêtres nous donnent l'exemple, lorsqu'ils se mettent au bas de l'autel et y font la confession de leurs péchés, s'inclinant profondément vers la terre, frappant plusieurs fois leur poitrine, implorant l'aide de Dieu et de ses Saints pour se purifier avant de monter à ce *Sanctum Sanctorum* où est l'arche du Testament. Jamais les prêtres des Juifs n'entraient à l'autel sans s'être lavés avec un très grand soin, bien qu'ils ne dussent offrir qu'une chétive brebis ou un veau. Nos mystères sont beaucoup plus vénérables, et Dieu le déclare souvent par des prodiges : tantôt se rendant visible dans l'Hostie, comme du temps de saint Louis ; tantôt faisant tomber des pierres précieuses dans le calice, comme il arriva lorsque saint Leu, archevêque de Sens, le consacrait ; tantôt faisant descendre du paradis des Saints pour célébrer ce mystère, comme saint Egwin, en Angleterre.

Sperculphe, religieux d'une sainte et innocente vie, aperçut par deux fois saint Egwin, évêque de Wigorne, en Angleterre, descendre du ciel dans l'église de son monastère pendant la nuit, et y dire la Messe, en présence de plusieurs Anges et de plusieurs Saints qui la lui servaient; et une fois la sainte Mère de Dieu voulut être de la fête.

Les Anges et les Saints se plaisent de telle sorte à la grandeur de ce qui se passe à la Messe, qu'ils y assistent avec joie et y servent avec révérence et avec humilité. Regardons-en quelques-uns, afin de nous résoudre à une pureté angélique.

Saint Jean Chrysostome, au rapport de saint Nil, voyait presque toujours l'église pleine d'Anges, et principalement durant la Messe et durant l'Office divin. Ce saint patriarche, dans une conférence de cœur à cœur, dit que, le prêtre ayant commencé le saint Sacrifice, il vit plusieurs de ces Princes qui descendaient du ciel, habillés de robes toutes éclatantes de gloire, les pieds nus, les yeux ouverts et attentifs, le corps courbé, dans un grand silence et dans une très humble révérence ; qu'ils y persévérèrent jusqu'à la fin, et qu'alors ils se répandirent par toute l'église, aidant les évêques, les prêtres et les diacres qui distribuaient le corps et le sang de notre Sauveur au peuple. Il assura aussi qu'ils rendaient tout ce service avec une allégresse, une diligence et une affection incomparables.

Pendant que saint Clément, évêque d'Ancyre et glorieux martyr, disait la Messe, plusieurs personnes du clergé et du peuple virent sur l'autel un gros charbon embrasé et rayonnant au lieu de l'Hostie, et une grande quantité d'Anges habillés de blanc qui étaient en l'air.

Notre-Seigneur, Notre-Dame, plusieurs Anges et plusieurs Saints entrèrent pendant la nuit dans l'église de Saint-Michel, où saint Bonnet, évêque d'Auvergne, faisait oraison. Notre-Dame lui commanda de dire la Messe. Les Saints le revêtirent des habits sacerdotaux et le servirent. A la sortie, la Reine du ciel lui fit présent d'une belle robe, qui se

garde encore à Clermont en Auvergne : elle est très blanche, très douce et très légère ; mais on n'en saurait dire ni la matière ni l'artifice.

La main de Dieu n'est point raccourcie en nos temps. J'ai connu un prêtre de notre Compagnie, déjà mort, qui était souvent conduit à l'autel par deux Anges, qui lui servaient comme de diacres et de sous-diacres durant la Messe. J'en connais un autre, et j'ai appris de lui, en confidence, qu'il est très souvent assisté pendant sa Messe par les Anges, par la Vierge et par Notre-Seigneur même, qui lui font des caresses presque incroyables, mais néanmoins très véritables. Et il y éprouve des sentiments de dévotion si violents et si excessifs que, s'il ne se faisait quelquefois une extrême violence, les larmes et les sanglots lui ôteraient entièrement la parole et les forces pour achever le Sacrifice.

Si donc les Saints, les Anges, la glorieuse Vierge et le Fils de Dieu aident et récréent ceux qui disent et qui entendent la Messe, quelle pureté de conscience y devons-nous apporter? Sainte Colette, réformatrice des Religieuses de Sainte-Claire, avait une si haute estime de cet auguste Sacrifice, que souvent elle se confessait pour ce seul motif, qu'elle y pût assister avec une plus grande netteté de cœur. Imitons-la en ce soin, et Dieu nous fera participants de ses vertus.

2. Secondement, allant à l'autel pour y servir, prenez toujours quelque particulière intention, pour laquelle vous offriez le Fils de Dieu à son Père. La meilleure et la plus facile est de pouvoir obtenir ce que vous avez pour lors le plus à cœur et qui vous est le plus nécessaire. Par exemple, vous avez besoin du don d'oraison, et vous êtes fâché que les distractions, les aridités et les désolations vous en ravissent la douceur et l'utilité. Dirigez votre intention à ce sujet; offrez ce divin Sacrifice, afin d'obtenir cette grâce pour vous et pour les autres. Si quelque nécessité corporelle vous presse, vous la pouvez joindre à

votre principale intention, mais dirigez cette seconde intention à votre bien spirituel, et à la plus grande gloire de Dieu. Donnez toujours le premier lieu au Ciel, et rien ne vous manquera sur la terre.

Observez qu'il est nécessaire d'avoir une grande variété dans cette dévotion, qui, revenant chaque jour, se pourrait faire par routine et sans profit. Assignez donc diverses intentions à chaque jour de la semaine.

Le dimanche, allez à la Messe, et priez-y votre aimable Jésus avec une affection d'enfant envers son père. Demandez-lui votre éternel héritage et tous les moyens qui vous y conduisent. Priez-le de vous les donner si proportionnés à votre humeur et si efficaces, que vous mouriez dans sa grâce.

Le lundi, allez-y avec une affection d'épouse. Demandez une très étroite union d'un amour chaste et indissoluble avec votre céleste Époux, qui vient à ce dessein sur nos autels. Suppliez-le de vous saisir de telle sorte le cœur, qu'il n'aime plus rien que lui ou pour l'amour de lui.

Le mardi, prenez un cœur de mendiant, qui manque de toutes les choses nécessaires pour faire son voyage au Ciel, et qui s'en va demander l'aumône à la porte du riche. Allez-y hardiment ; ses libéralités ne l'appauvrissent nullement : ses trésors sont infinis et inépuisables, et il désire avec passion vous enrichir.

Le mercredi, allez à ce Sacrifice de propitiation, comme un malade à un médecin expérimenté et charitable. Montrez-lui les plaies que l'orgueil, la paresse et les autres vices ont faites en votre âme. Demandez-lui les remèdes et soyez certain qu'il vous assistera.

Le jeudi, considérez-vous comme un soldat qui est environné de tous côtés d'ennemis prêts à lui livrer bataille. Implorez le secours de votre général d'armée, qui peut d'un seul clin d'œil les abattre à vos pieds.

Le vendredi, regardez votre Sauveur, qui vous appelle comme un bon pasteur le fait pour sa brebis. Il a donné son

précieux Sang pour vous retirer de la puissance du démon, et le veut encore offrir sur l'autel par une même charité.

Le samedi enfin, allez à la Messe pour y écouter Jésus votre Maître. Il est la sagesse du Père éternel et la splendeur de sa gloire. Il vous donnera des leçons excellentes et des lumières pour les comprendre.

Vous pouvez adopter un ordre différent, et peut-être meilleur, contemplant Notre-Seigneur à l'autel en qualité de médecin, de maître, de pasteur, de capitaine, de père, de juge, de roi, et prenant les affections convenables à ces éloges.

Une autre semaine, vous pourrez prier particulièrement pour les autres, y mêlant néanmoins quelque chose pour vous, comme lorsque vous priez pour vous il faut toujours avoir quelque réserve pour les autres. Le dimanche, priez et offrez ce Sacrifice d'une infinie valeur pour la Chine, pour le Japon et pour la Tartarie ; le lundi, pour toutes les Indes ; le mardi, pour la Perse et pour le reste de l'Asie ; le mercredi, pour l'Europe ; le jeudi, pour l'Afrique ; le vendredi, pour l'Amérique ; le samedi, pour toutes les îles éparses dans le reste du monde.

Ou vous varierez votre intention d'une autre sorte. Le dimanche sera pour le Pape, pour les Cardinaux, pour les Évêques et pour tout l'état ecclésiastique ; — le lundi, pour le roi, pour les princes et pour toute la noblesse ; — le mardi, pour les juges, pour les magistrats et pour tous ceux qui sont en autorité ; — le mercredi, pour les avocats, les procureurs, les marchands et le reste du peuple chrétien ; — le jeudi, pour les hérétiques et les schismatiques ; — le vendredi, pour les Juifs, les mahométans et les païens ; — le samedi enfin, pour les âmes du purgatoire.

Que si vous voulez, comme vous y êtes obligé, prier spécialement pour le bien et pour l'avancement de votre Religion, priez en premier lieu pour tous les Supérieurs, mais principalement pour ceux de la maison où vous vivez. Priez pour les professeurs de théologie, de philoso-

phie, et des autres sciences et facultés, — pour les prédicateurs et pour les catéchistes, — pour les confesseurs, et pour ceux qui visitent les hôpitaux, les prisons et les maisons particulières, — pour les missionnaires dispersés par tout le monde, — pour les écoliers, pour les novices et pour les frères coadjuteurs, — pour ceux à l'aide desquels toute votre Religion s'emploie, et surtout pour les fondateurs, bienfaiteurs et amis de tous vos monastères.

Vous trouverez dans l'expérience et dans les lumières du Ciel, plusieurs autres inventions qui vous entretiendront sans cesse dans un nouveau goût de dévotion. Ce n'est pas une petite prudence que de se comporter en une chose qu'on fait chaque jour, avec une telle dextérité et une telle variété qu'on n'en conçoive jamais de dégoût.

3. Troisièmement, allant à la Messe, ou pour l'ouïr, ou pour la servir, nous devons nous exciter à la plus grande ferveur et à la plus grande dévotion que nous pourrons. Lorsque l'on va visiter le roi pour lui faire honneur ou pour obtenir quelque grâce, on prend les habits les plus beaux et les plus honnêtes, afin de lui être agréable. Dieu veut le cœur et un bon cœur, qui ait un ardent désir de recevoir ses grâces et d'en faire profit. Ayez donc une telle modestie et une telle gravité en allant et en demeurant à ce Sacrifice, que tous en soient bien édifiés et touchés de dévotion.

Imitez les Anges qui servaient à l'autel saint Gudwal, et se tenaient tout le temps de la Messe dans une modestie et une révérence toute divine.

Imitez saint Guillaume, archevêque de Bourges, qui disait la Messe comme s'il eût vu devant ses yeux Jésus-Christ crucifié.

Imitez saint Victorien, abbé, et saint Ignace, notre fondateur, qui la disaient en fondant en larmes de joie et d'amour de Dieu.

Saint Euthyme, abbé, montait à l'autel avec un cœur si embrasé, qu'ayant dit trois fois : *Saint, Saint, Saint est le*

Dieu des armées, il fut environné avec son diacre et avec son sous-diacre d'un feu céleste qui ne se retira point que tout ne fût achevé.

On voyait quelquefois un globe de feu sur la tête de saint Martin, lorsqu'il sacrifiait.

Imitez tous ces Saints, et considérez qu'il ne faudrait que des Séraphins pour offrir un Dieu comme victime ; mais que ce Père charitable donne ses lumières et sa bénédiction à ceux qui s'en approchent étant bien disposés. Saint Évorce, évêque d'Orléans, l'éprouva, et au temps de la Consécration, étant environné d'une resplendissante nuée, il vit une main qui le bénissait lui et l'hostie.

Ceux aussi qui servent la Messe sont trop près de l'autel des holocaustes pour n'en point recevoir de chaleur ni de splendeur, s'ils y apportent une âme bien disposée. Souvent lorsque Saint Alphonse Rodriguez, coadjuteur de la Compagnie de Jésus, assistait le prêtre au saint Sacrifice, plusieurs voyaient des lumières qui sortaient de son visage et qui s'élevaient vers le ciel ainsi que des flambeaux ardents. Ceux-là même qui ne jouissaient point de cette vue en ressentaient une telle ferveur, que les prêtres souhaitaient qu'il leur servît la Messe, et les séculiers épiaient l'heure où il servait, afin d'y assister avec plus de goût et de profit.

Nicolas Marchand, coadjuteur de la même Compagnie, paraissait encore dans un plus merveilleux éclat auprès de son Créateur. A l'approche de l'autel, il semblait devenu une même chose avec le feu séraphique dont il brûlait. Il s'élevait en l'air, à la vue de tous les assistants, lorsqu'il servait la Messe. Une flamme sortait de sa bouche et tout son corps éclatait en rayons de toutes parts. Il obtenait de Dieu ce qu'il voulait, et les bêtes les plus farouches étaient douces et comme apprivoisées en sa présence. Il était tenu pour un saint, comme le certifie Alphonse Messie, au livre des hommes illustres de la Compagnie de Jésus, au Pérou, où vivait ce vertueux frère.

Sera-t-il possible que nous soyons froids au milieu des feux et des flammes du ciel et de la terre? Notre cœur est-il de glace et de neige ? Est-il rempli de poison, comme celui de cet empereur qui ne put être brûlé? Qui a-t-il en nous qui empêche si fort l'effet de l'amour de Jésus à notre endroit? Sans nul doute, notre lâcheté et notre tiédeur nous seront bien reprochées, si, étant frères de ces Élie et de ces Séraphins, nous ne faisons nul profit de nos admirables Mystères.

Chaque Religieux doit faire la même réflexion sur lui, en se comparant aux grands hommes de son Ordre qui ont été enflammés de ces bouillants désirs de piété au service des prêtres à la Messe.

4. Quatrièmement, nous devons considérer les demandes qu'il faut faire à ce Sauveur de nos âmes. Je les ai suffisamment marquées ci-dessus, au paragraphe troisième, où j'ai traité de l'intention nécessaire.

Le meilleur moyen de faire de ferventes demandes, est de suivre l'affection qui nous possède et la nécessité qui nous presse. Le temps aussi, qui est divers durant l'année, et les divers mystères qui s'y célèbrent, sont des aides pour diversifier ses prières, et pour y sentir de l'ardeur.

IV. Il serait très expédient de savoir tout ce qui se dit et tout ce qui se fait à la Messe, et d'en bien pénétrer la signification, afin de s'élever avec plus de facilité et plus d'efficacité vers son Dieu. Mais plusieurs en ont traité amplement, et surtout le Révérend Père Jean Suffren, homme fort spirituel et fort renommé dans notre Compagnie. Il suffira aux frères convers de savoir ce qui suit.

1. L'Église commande au prêtre et à celui qui sert la Messe, de faire une confession de leurs péchés au pied de l'autel, avant de paraître près de Dieu dans ce redoutable mystère. Quoiqu'elle ne soit point sacramentale, il faut néanmoins y faire un acte de contrition, pour se rendre plus assurément digne des grâces du sacrement que l'on va opérer.

Césaire rapporte qu'un jeune religieux nommé Pierre, servant la Messe à l'Abbé du monastère de Vilars, fit cette confession, et reçut l'absolution avec tant de piété qu'une voix du ciel fut entendue, qui disait : *Tous tes péchés te sont pardonnés.*

2. Le prêtre et son ministre, se sentant déchargés de leurs fautes, montent à l'autel, et le prêtre commence l'Introït, ou l'entrée, qui est tiré des psaumes de David. Il nous représente les brûlants désirs des Pères de l'Ancien Testament, qui soupiraient après la venue du Messie.

3. Le *Gloria in excelsis* est une hymne ou un cantique de louange, que les Anges chantèrent aux pasteurs, lorsqu'ils les avertirent de la naissance du Sauveur, et les invitèrent à lui rendre leurs hommages.

4. Le prêtre, se tournant de temps en temps vers le peuple, l'anime et le réjouit par ces douces paroles : *Dominus vobiscum ;* Le Seigneur soit avec vous, c'est-à-dire, il s'unit à vous par ses grâces et par ses faveurs particulières, et je désire qu'il s'y unisse toujours de plus en plus, en vous aidant à le bien prier, et à bien pénétrer ses mystères. Le ministre répond : *Et cum spiritu tuo :* Qu'il soit aussi avec votre esprit. Comme s'il disait : Et moi je souhaite aussi que Dieu vous fasse la même grâce, qu'il soit avec vous, et qu'il vous rende tellement spirituel et attentif à cette divine action, que vous soyez comme un pur esprit et comme un Ange qui n'a point de corps, et qui n'est nullement distrait par les objets de la terre ; mais qui est tout absorbé en Dieu et en la considération de ses grandeurs.

Celui qui sert doit s'étudier à dire ces paroles avec esprit et avec ferveur. De même il doit dire avec attention et avec une réflexion actuelle, ce mot hébreux, *Amen,* qui se dit à la fin des oraisons. Il signifie *Ainsi soit-il.* Comme si celui qui répond disait : Je prie Dieu qu'il exauce votre oraison.

5. L'Épître de la Messe se tire de quelque livre de l'Ancien Testament, ou des Actes et des Épîtres des Apôtres,

ou de l'Apocalypse. Elle contient toujours quelque belle instruction, et souvent quelque prophétie touchant la venue du Sauveur des hommes, et touchant les biens qu'il a apportés ou qu'il apportera au monde.

6. L'Évangile est la doctrine de Jésus-Christ, et la lumière qu'il a fait reluire dans ses paroles et dans ses œuvres. On l'entend debout, pour montrer qu'on est disposé à se rendre partout où ce suprême Seigneur nous ordonnera d'aller, et qu'on est à son service pour obéir à ses commandements. La noblesse, en certains royaumes, en entendant l'Évangile, tient à la main l'épée nue, à moitié tirée hors du fourreau. Elle veut signifier par ce symbole qu'elle est prête à verser son sang pour sa défense.

7. Le *Credo* est le symbole des Apôtres. Le prêtre et tous les assistants y doivent faire une publique profession de leur foi, en la présence de Dieu, de ses Anges et de toute l'Église. Ils réparent par cet acte de piété l'honneur que lui ôtent les blasphémateurs, les hérétiques, les athées et les païens.

8. A l'Offertoire, le prêtre élève un peu l'hostie avec la patène, et après, le calice plein de vin. Celui qui sert ou qui entend la Messe, doit y joindre son cœur et en faire une offrande à Dieu, afin que, comme le pain et le vin se changeront au corps et au sang de son Sauveur, ainsi il puisse être transformé en lui, et sortir de la Messe comme déifié et changé en son aimable et adorable Jésus, le portant en son âme, en son corps et en tous ses mouvements.

9. Lorsque le prêtre lave ses mains, et que vous lui versez de l'eau, demandez à Dieu qu'il vous donne le don de larmes et d'une parfaite contrition ; qu'il lave de telle sorte votre âme, qu'elle soit agréable à son Époux, qui doit venir bientôt sur l'autel, à dessein de la voir, de la saluer, de la caresser et de l'enrichir.

10. A la Préface, il faut particulièrement appliquer son esprit à ces paroles : *Sursum corda ;* Ayez vos cœurs élevés en haut ; et à ce qu'on y répond : *Habemus ad Domi-*

num ; Nous les avons élevés en Dieu, notre souverain Seigneur.

Jésus, qui vient à nous, est céleste. Il veut que nous allions à sa rencontre, et que nous nous élevions de la terre, si nous voulons jouir de ses divins embrassements. Il ne veut plus mettre le pied dans la boue et dans l'étable. Il est plein de gloire et de majesté. Il veut un cœur qui se ferme à la terre et qui s'ouvre au ciel, pour lui confier ses trésors et le rendre lumineux et précieux.

Au Cap de la Pêcherie, dans l'Inde, les huîtres s'ouvrent vers le ciel pour en recevoir la rosée, et pour engendrer les perles que nous admirons à cause de leur éclat et de leur vertu.

Saint Augustin nous exhorte à nous détacher de la terre par une familière comparaison : « Votre cœur ne pourrit pas, si vous l'élevez à Dieu. Si vous aviez du blé en terre dans un lieu bas, vous le mettriez en haut, de peur qu'il ne pourrît. Vous changez de lieu votre blé, et vous permettez que votre cœur pourrisse en terre ! »

11. Quand le prêtre prononce ces paroles angéliques ; *Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus Sabaoth ;* Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées, souvenez-vous des séraphins d'Isaïe, et avec quelle ardeur ils les prononçaient dans le temple. Imitez leur piété, leur humilité et leur ferveur.

12. Suit le Canon, qui contient diverses oraisons, tant avant qu'après la Consécration. Il se dit à voix basse, afin que le prêtre puisse plus facilement être attentif à ce qu'il fait, qu'il puisse concevoir de plus tendres affections de dévotion, et méditer les mystères qui se rencontrent à cette venue du Fils de Dieu. On appelle cette partie de la Messe *Canon,* qui est un mot grec qui signifie règle. Car c'est une règle et une loi inviolable et invariable qu'on dit ces oraisons-là en toutes les Messes, sans aucune exception. La plupart des autres oraisons se changent, suivant la variété des fêtes et des saisons.

13. La Consécration est le temps le plus auguste et le plus considérable de ce divin Sacrifice, et celui qui requiert le plus notre attention et notre dévotion. C'est le temps de la venue de notre Roi et de sa cour céleste. C'est alors que le paradis s'ouvre, et qu'il verse la pluie de toutes ses grâces en abondance.

Lorsque le prêtre élève l'hostie, faites des actes de foi, d'espérance et de charité, en disant : « O mon Dieu, mon doux Jésus ! je vous adore : et d'où me vient un si grand bonheur, que vous daigniez venir en ma présence ? O Sauveur de mon âme ! je mets en vous tout mon espoir. Je ne veux plus rien aimer au monde que vous ; et puisque vous descendez à moi, je suis résolu de monter à vous. »

C'est alors le vrai temps de demander les grâces que vous désirez le plus ardemment obtenir. L'expérience montre que Notre-Seigneur exauce plus facilement lorsqu'il fait son entrée dans l'église, et qu'il se met sur l'autel comme sur son trône. Quand les rois font leur entrée dans quelque ville, ils donnent la liberté aux prisonniers, ils font jeter des pièces d'or et d'argent au peuple et lui donnent des privilèges. Nous apprenons dans les diverses Histoires que les captifs pour qui l'on disait la Messe ont trouvé leurs chaînes déliées, au moment où Jésus descendait sur l'autel ; que pour lors on a vu souvent des lumières descendre du ciel, et que plusieurs autres merveilles sont arrivées. Prions donc alors hardiment et comme assurés d'être exaucés.

Adressez-vous tantôt directement à ce charitable Rédempteur, qui, se présentant lui-même à vous, ne refusera pas le reste, lequel n'est rien en comparaison de lui ; tantôt présentez-lui les vertus et les mérites de sa très sainte Mère ; ou, au contraire, offrez à cette glorieuse Reine des cieux son Fils, afin qu'elle s'intéresse dans vos affaires.

Surtout, présentez souvent au Père éternel ce gage de notre salut, qui est d'une valeur infinie. Priez-le, par ses

mérites, par son sang et par cette présente miséricorde qu'il exerce sur l'autel, d'entériner vos requêtes.

Votre dévotion, votre expérience et l'onction du Saint-Esprit vous feront trouver sans aucune difficulté plusieurs manières utiles et agréables de vous entretenir avec l'Époux de votre âme. Il n'est question que d'aimer, et l'amour vous rendra très éloquent et très efficace.

14. Au *Memento* avant la Consécration, on prie pour les vivants ; et vous pouvez vous servir pour tous les jours de la semaine de ce que j'ai dit ci-dessus en ce chapitre, au troisième paragraphe.

Au *Memento* après la Consécration, les prières se font pour les âmes des trépassés. Priez nommément pour les âmes de vos parents et amis, pour les âmes de vos frères religieux, et pour les âmes de ceux qui souffrent dans le purgatoire à votre occasion, ou parce que vous avez coopéré à leurs péchés, ou à cause que vous ne payez pas ce que vous leur devez. Priez pour celles qui en doivent sortir à cette heure ou en cette journée, ou pour celles qui sont négligées et abandonnées par les hommes, ou qui sont punies pour des vices auxquels vous êtes sujet. Remettez quelquefois au choix de Notre-Seigneur, d'appliquer vos prières et le fruit du Sacrifice à qui il trouvera plus à propos de le faire pour sa plus grande gloire.

15. Le *Pater noster* est l'oraison que le Sauveur même a enseignée de sa propre bouche aux Apôtres. C'est la raison pour laquelle nous la nommons *Oraison dominicale,* c'est-à-dire l'oraison du Seigneur. Nous en parlerons en traitant du chapelet. La première parole nous doit donner une grande confiance de participer avec fruit à ce salutaire Sacrifice, où Jésus notre frère est immolé. Car si Dieu est notre père, Jésus est notre frère ; et s'il est notre frère, que ne devons-nous pas espérer de sa bonté et de sa libéralité ?

16. Quand le prêtre dit l'*Agnus Dei,* nous devons concevoir une ferme espérance d'obtenir le pardon de nos péchés,

afin d'être mieux disposés à la Communion. Car si Jésus est un agneau, il est très doux et très débonnaire ; et s'il est l'Agneau de Dieu, qui a donné son sang pour nous, il désire que ce sang infiniment précieux ne soit point répandu en vain. C'est lui-même qui pardonne les péchés : quel sujet de crainte avons-nous?

17. Pendant que le prêtre dit les oraisons qui précèdent la Communion, et que par ces paroles : *Domine, non sum dignus,* il professe hautement son indignité à recevoir son Seigneur et son Roi, faites-en autant, et disposez-vous à la Communion spirituelle, dont je parlerai au livre troisième, chapitre quatorzième.

18. Après la Communion, joignez vos actions de grâces à celles que fait le prêtre. Recevez la bénédiction qu'il donne, afin qu'elle conserve toute la journée les grâces que Dieu vous a départies, et tous les bons propos que vous lui avez offerts. Priez Dieu qu'il fasse tomber cette bénédiction sur ce qui vous est le plus nécessaire au corps et à l'âme. Dites-lui en toute humilité : « Seigneur, vous voyez que telle tentation me trouble et me met en danger, chassez-la par votre sainte bénédiction. Vous connaissez que j'ai besoin de telle vertu, bénissez-moi, afin que je l'obtienne et que je l'exerce avec courage et avec ferveur. »

19. L'Évangile de saint Jean contient les principaux mystères de la foi ; et par conséquent, on le doit écouter avec une grande révérence, une grande attention et une grande dévotion. En fléchissant le genou lorsqu'on dit : *Et Verbum caro factum est,* il faut adorer Notre-Seigneur, qui est sur l'autel dans le ciboire, le remerciant de s'être fait homme, et se proposer de nous humilier et de nous abaisser jusqu'à la poussière pour l'amour de lui.

20. Quand quelqu'un communie après la Messe, récitez le *Confiteor* avec une si cordiale dévotion, que tous ceux qui vous entendent en soient excités à produire un acte de contrition. Adorez votre aimable Jésus, et adorez-le avec une vive foi, un amour sincère et une ferme con-

fiance. Priez pour tous ceux qui s'approchent de cette sainte Table, afin que Dieu leur donne une parfaite douleur de leurs péchés, une excellente disposition pour recevoir leur Roi, et un cœur généreux pour en tirer profit toute leur vie.

21. En présentant le vin de l'ablution aux hommes et aux femmes, souvenez-vous que vous êtes en la présence de Dieu qui vous regarde. Il est absolument nécessaire pour votre salut et pour l'honneur de votre Religion, que vous ayez une modestie si exemplaire que tous ceux qui vous voient soient excités à la dévotion, et principalement que vous teniez vos yeux dans une telle réserve que jamais vous ne les arrêtiez sur aucun visage, ni d'hommes, ni de femmes.

Cette modestie si réservée n'est pas impossible à un Religieux qui est sur ses gardes : notre frère saint Alphonse Rodriguez l'a pratiquée dans une telle exactitude, qu'en quarante ans qu'il vécut dans notre Compagnie, il ne regarda jamais fixement une seule femme en face, quoiqu'il servît plusieurs Messes, et qu'il fût portier du collège.

22. C'est aussi une excellente pratique de jeter pour lors souvent les yeux sur votre Sauveur, que le prêtre donne aux communiants, et de lui demander quelque vertu particulière pour chacun de ceux à qui vous présentez du vin pour laver leur bouche, et pour avaler plus facilement l'hostie. Demandez la foi pour l'un, l'espérance pour l'autre, et ainsi du reste. Vous ferez en cela une action de charité envers votre prochain, et vous en profiterez vous-même.

Prenez garde néanmoins de ne vous point trop fatiguer la tête dans ces dévotions ; faites ce que vous pourrez sans empressement et avec tranquillité. L'esprit de Dieu est un esprit de paix, de douceur et de modération.

23. Si vous voulez, vous pouvez dire votre chapelet durant la Messe, et ne laisser pas de méditer ce que nous avons marqué ; mais faites attention à ne point parler si haut que

vous incommodiez le prêtre, qui, ayant plusieurs cérémonies à faire, en serait facilement inquiété. Nous devons tellement viser à notre propre avancement, que nous ne soyons point à charge aux autres.

Si vous observez avec diligence et avec discrétion ces petites pratiques, vous retirerez un si grand profit à la Messe, que vous en entendrez et en servirez tant que votre loisir vous le permettra. C'est ce qui retenait les Saints, quoique d'ailleurs très occupés, à ce divin exercice. Saint Thomas, l'ange de la théologie, et saint Antonin, archevêque de Florence, disaient leur Messe chaque jour, et en servaient ou en entendaient encore une autre. Saint Wolstan, évêque de Wigorne, la disait aussi tous les jours, et en entendait pour le moins deux autres. Que fera donc un frère convers les jours de fêtes et de dimanches, n'ayant rien à faire, si les Docteurs, les Évêques et les Archevêques sont si dévots à ce saint Sacrifice les jours ouvriers, au milieu de leurs occupations ?

CHAPITRE XIII.

MOYENS POUR FAIRE UNE BONNE ET UNE FRUCTUEUSE CONFESSION, PROPRES AUX RELIGIEUX OCCUPÉS AUX OFFICES DE MARTHE.

I. Efficacité de la Confession. — II. De la Contrition : 1° Sa nature ; 2° moyens de l'obtenir. — III. De l'Attrition. — IV. Du bon Propos. — V. Pratique de la Confession. — VI. De la Satisfaction.

I. Le sacrement de Confession est d'une si grande efficacité que, si un seul homme avait commis tous les crimes qu'ont commis et que commettront tous les hommes et tous les démons depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, et dans toute l'infinie étendue de l'éternité, avec deux mots il lui en ferait obtenir le pardon, et quant à la coulpe et quant à la peine, si la disposition du pénitent était telle qu'il convient.

Cette vérité de la foi nous doit remplir d'étonnement et de frayeur, si après tant de confessions nous nous trouvons chargés de péchés et d'imperfections, et si nous sentons nos passions presque aussi vives qu'au commencement de notre conversion.

Sainte Catherine, fille de sainte Brigitte, se confessait pour le moins une fois chaque jour, et souvent deux et trois fois. Aussi fut-elle si agréable à Dieu, qu'à son trépas on vit une belle étoile sur la maison où elle mourut: et cette lumière céleste y demeura constamment, jusqu'à ce que son saint corps fût porté au tombeau. Elle trouvait de la matière pour se confesser, voyant les moindres fautes qu'elle commettait. Mais elle s'en confessait avec une si parfaite componction, que ce Sacrement l'avança dans une très haute perfection.

Voyons de quelle manière nous devons nous y comporter pour en tirer du profit. La bienheureuse Véronique de Binasco, sœur converse dans un monastère de Milan dédié à sainte Marthe, se confessait souvent, et Notre-Seigneur lui désignait les péchés qu'elle devait dire au prêtre, et lui enseignait la manière dont elle devait le faire. Prions ce charitable Rédempteur de nous donner par des lumières intérieures, ce qu'il faisait dans les discours familiers avec cette Sainte. Sur l'espérance de ce divin secours, commençons à parler des trois parties de ce Sacrement, qui sont la contrition, la confession et la satisfaction.

II. La contrition est une douleur d'avoir offensé Dieu, qui contient virtuellement ou formellement le propos de s'en amender. Les théologiens la divisent en deux espèces, qui sont : la contrition parfaite qui retient pour elle le nom de contrition, et la contrition imparfaite, qu'on appelle attrition. Il est nécessaire de traiter de l'une et de l'autre, et des moyens de les avoir en perfection.

1. La contrition parfaite est une douleur d'avoir commis quelque péché contre Dieu, parce qu'il est infiniment bon, aimable et adorable ; que c'est notre Père, notre

Maître, notre Roi, notre Créateur et Rédempteur. Les motifs de nos propres intérêts n'ont point de place en cette douleur : le pécheur n'y regarde que Dieu et sa gloire.

2. Un des meilleurs et des plus solides avis que l'on puisse donner en la vie spirituelle, c'est de bien pénétrer, dans les méditations et dans les examens de conscience, les motifs qui nous poussent puissamment à cette douleur, soit que nous les tirions de l'excellence de la Divinité, soit que nous y mêlions les tourments et la croix de notre Rédempteur. Chacun se doit servir de ceux qui lui pénètrent le plus le cœur.

Les frères convers trouveront pour l'ordinaire une plus grande facilité par la contemplation de Jésus souffrant. Lorsque vous vous préparez à la confession, contemplez ce charitable Seigneur, tantôt sous la grêle des coups de fouet, tantôt couronné d'épines ; quelquefois portant sa croix, et attaché au milieu de deux voleurs. Arrêtez-vous au mystère qui entre le plus profondément dans votre esprit. Un seul regard d'un crucifix fit pâmer de douleur sainte Élisabeth, comme je l'ai dit plus amplement ailleurs.

Vous pouvez vous servir de quelque dévote image qui vous mette devant les yeux le mystère dont vous désirez ressentir au cœur l'impression. Imaginez-vous aussi que ce Dieu de bonté et de charité vous tient ce discours ou un autre pareil : « Vois-tu combien de tourments tu me fais endurer ? Est-ce la récompense de tant de biens de nature et de grâce, que je t'ai accordés sans que tu les eusses mérités ? Je t'ai créé, lorsque tu n'étais pas. Je t'ai fait naître dans un pays catholique, et de parents qui t'ont élevé avec soin dans la véritable croyance. Je t'ai donné si souvent mon corps et mon sang dans l'Eucharistie, après t'avoir pardonné tes offenses ! Je t'ai fait religieux, et religieux d'un si saint Ordre ! Je t'ai touché si souvent et si puissamment le cœur, afin que tu fisses un ferme propos de garder avec fidélité et avec constance toutes tes Règles, et te voilà cependant plein d'imperfections ! Jusques à

quels temps, cruel que tu es, augmenteras-tu mes tourments? Tes péchés sont les fouets qui me déchirent, la couronne qui me tourmente, les clous qui m'attachent à la croix. Quelle résolution prends-tu pour l'avenir? Si je te pardonne encore cette fois, me traverseras-tu de nouveau? te mêleras-tu avec les bourreaux pour m'ensanglanter et pour me faire mourir? Que dis-tu? que penses-tu? à quoi te résous-tu? Iras-tu avec plus de ferveur et plus d'exactitude à ce qui sera de mon service? Réponds-moi, et prends ta résolution, afin que je prenne la mienne pour te rejeter éternellement de moi, ou pour te recevoir avec miséricorde entre mes bras. » Telles ou de semblables paroles vous attendriront le cœur, vous feront demander pardon avec douleur et avec larmes, et obtiendront une ferme et une généreuse résolution de vous amender efficacement.

Cette contrition est d'une telle efficacité, qu'elle ôte tous les péchés, même avant la confession. Nous en pourrions produire plusieurs exemples très nobles. Je me contente de deux.

Saint Antoine de Padoue, ayant trouvé un pécheur si contrit de ses crimes, qu'il ne pouvait parler pour s'en confesser, lui conseilla de les écrire. Il le fit; mais les ayant présentés au Saint, il les trouva tous effacés, au rapport de Wading, aux Annales des frères Mineurs.

Un Religieux de l'Ordre de Cîteaux fut touché d'une pareille douleur, et écrivit ses péchés sur le conseil de son prieur, qui, les ayant lus, demanda et obtint la permission de les montrer à son Abbé, pour savoir de lui ce qu'il y avait à faire vu l'énormité des fautes dont ce pauvre pécheur s'était rendu coupable. Mais quand l'Abbé ouvrit le papier pour en prendre connaissance, il le trouva entièrement blanc et toute l'écriture en était effacée. Dieu voulut faire entendre par un tel prodige que la douleur de ce pénitent lui avait mérité la rémission de ses péchés.

Cette douleur pénètre quelquefois si avant dans le cœur, que le pécheur conçoit une parfaite haine de lui-même,

et voudrait être bafoué et foulé aux pieds par tous les hommes. Ce sentiment est une des marques les plus assurées que la douleur est véritable et selon le cœur de Dieu. Il parut dans sa chaleur et dans son impétuosité en la personne de Philippe, comte de Namur, fils de Baudouin comte de Flandre.

Ce prince fut saisi au lit de la mort d'un si sensible repentir des péchés qu'il avait commis, et versa tant de larmes qu'il fit pleurer tous les assistants. Il se confessa à quatre Abbés. Il se mit une corde au cou, et pria ses confesseurs de le traîner au milieu de la place. Il s'écriait avec des soupirs et des sanglots merveilleux : *J'ai vécu comme un chien, et il est raisonnable que je meure comme un chien.* Il se fit porter dans la plus pauvre maison de la ville, et y rendit son âme à son Créateur. Cette contrition, cette confession et cette humilité plurent tellement à Dieu, qu'il rendit recommandable la mémoire de son Serviteur par plusieurs miracles, comme l'écrit Césaire, qui vivait alors.

Éprouvez-vous de pareilles ardeurs lorsque vous faites votre examen de conscience, et que vous vous préparez à la confession ? Vous n'êtes pas touché si sensiblement, dites-vous, parce que votre conscience ne vous reproche aucun péché mortel.

Vous devez rejeter cette mauvaise excuse par deux moyens. Le premier est de presser votre âme, et de voir si elle a une certitude absolue d'être exempte de tout crime ; si elle en pourrait jurer ; si le Ciel lui en a fait une particulière révélation. Autrement, nul n'est certain d'être en la grâce de Dieu. C'est un article de foi, et aussi les plus sages et les plus saints, après toutes les assurances possibles, donnaient-ils un libre cours à leurs larmes. Saint Alphonse Rodriguez, que je vous propose souvent comme un parfait modèle de vertu, avait été plusieurs fois averti par Notre-Seigneur et par Notre-Dame, que ses péchés lui étaient pardonnés, et qu'il ne devait point craindre pour

son salut. Il les pleurait néanmoins très amèrement, et la moindre faute vénielle lui perçait l'âme de douleur.

Le second moyen de se préserver de ce mal qui consiste à penser que nous n'avons que des péchés véniels, est d'en appréhender la grièveté, qui est si grande qu'elle excède toutes les peines qui sont ou qui se peuvent imaginer dans le monde.

Quoi donc! ne pleureriez-vous pas tout le temps de votre vie, si vous aviez été assez malheureux que d'avoir réduit en cendres les villes de toute l'Europe, d'avoir tué tous les hommes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique? Sans doute ces funestes objets, et les images d'actions si tragiques, ne vous laisseraient pas un seul moment de joie ni de repos. Il est toutefois hors de doute que si tous ces incendies et tous ces meurtres se pouvaient faire sans offenser Dieu, ils seraient un moindre mal qu'un seul péché véniel, parce que l'offense qui se fait contre une Majesté infinie est d'un autre ordre que tout ce qui se fait contre les créatures, qui ont des limites et des bornes, et qui en comparaison du Créateur sont comme si elles n'étaient pas.

C'est la raison pour laquelle sainte Catherine de Sienne disait, et disait sagement et saintement, que pour empêcher la damnation de tous les hommes et de tous les Anges, et même l'anéantissement de tout le monde, elle ne commettrait pas le moindre péché véniel.

Pleurez donc, pleurez de toute l'étendue de votre âme, puisque vous êtes très certain que chaque jour vous tombez en des fautes vénielles.

Que si, malgré tous vos efforts et toutes vos considérations, vous sentez que votre cœur est de marbre, et qu'il est insensible à la douleur, pleurez ce fâcheux endurcissement, qui est le plus grand et le plus dangereux de tous vos maux.

C'est le moyen dont se servit saint Bernard pour convertir un pécheur obstiné dans ses crimes. Un Gentilhomme,

de la ville de Reims, était malade mortellement, et ne pouvait avoir une douleur assez forte pour se résoudre à quitter la fange où il était engagé. Le prêtre qui lui portait la sainte Eucharistie pour viatique, n'en pouvant tirer aucun propos d'amendement, l'abandonne comme une âme damnée, et reporte ce gage de salut. Saint Bernard, à la rencontre du prêtre qui retournait à sa paroisse, apprit ce qui se passait. Il le prie de retourner vers le malade avec le corps de Notre-Seigneur. Le Saint demande à cet obstiné, s'il n'est pas fâché de ne pouvoir former un ferme propos de se débarrasser de l'obstacle qui le prive de la réception de son Sauveur et de l'entrée du Paradis. Celui-ci, alors, éclate en soupirs, et assure qu'il en est très fâché. Saint Bernard lui fit donner l'Eucharistie, et Notre-Seigneur, entrant dans sa bouche, lui changea tellement le cœur, qu'il eut en abomination la méchante créature qui avait possédé ses affections jusqu'à ce moment. Il la quitta absolument, et rendit heureusement son âme entre les mains de son Créateur.

III. Si vous ne ressentez pas une contrition parfaite, tâchez au moins d'en avoir une imparfaite, que nous appelons attrition. L'attrition est une douleur d'avoir offensé Dieu, à cause que le péché mortel nous prive de la grâce de Dieu en ce monde et des biens de la gloire en l'autre, et même nous rend tellement odieux à cette Majesté infinie, qu'elle a résolu de nous laisser brûler éternellement dans les feux de l'enfer, si nous nous en trouvons souillés à la mort.

Le péché véniel n'est pas si pernicieux, parce qu'il ne prive point de la grâce de Notre-Seigneur, mais il nous dispose à cette perte si dangereuse et si malheureuse, et il y dispose si insensiblement, que son venin devient très souvent mortel avant que l'on y prenne garde.

L'attrition seule ne suffit pas sans le sacrement de Pénitence ; mais si vous la joignez au sang de Jésus-Christ dans le sacrement, elle effacera tous les péchés, et ornera l'âme de la grâce sanctifiante et de tous les dons et des

vertus infuses, avec la même efficacité que la contrition parfaite. C'est la doctrine et la décision du saint concile de Trente, et par conséquent un article de foi.

Sur quoi vous devez observer que c'est une louable et fructueuse pratique de souvent produire l'acte d'attrition, détestant le péché, parce qu'il nous prive du paradis et qu'il nous précipite dans l'enfer. Mais il ne faut se servir de cet acte imparfait que comme d'un degré pour monter à la contrition désintéressée et qui n'a le péché à contre-cœur que parce qu'il offense Dieu, qui est une infinie bonté. On peut avoir ces deux douleurs tout ensemble en se proposant divers motifs.

Quand nous serions certains que nous ne sommes touchés que des motifs de l'attrition, nous pouvons nous approcher de la Confession, et elle ne laissera pas de nous rendre nos droits au ciel. Saint Ambroise enseigne qu'il faut aller à la Confession comme à la porte du paradis, et qu'elle nous en donnera l'entrée. Saint Jérôme assure que les prêtres tiennent les clefs du ciel, et qu'ils jugent les hommes en quelque manière avant le jour du jugement. Saint Bonaventure s'écrie que toute notre espérance est en la Confession ; car la croyance que nous ne regardons que Dieu dans notre douleur, est très souvent une pure tromperie et une illusion.

C'est pourquoi les Saints ont pris grand soin d'exhorter leurs Religieux à recourir à la Confession, pour les remettre dans la grâce de Dieu. Saint Hugues, abbé de Cluny, vit la foudre qui tombait sur son monastère en son absence. Il était pour lors à Saint-Jean-d'Angely. Sa charité le fit retourner en hâte, dans le désir de connaître le danger de ses enfants. Il trouva d'abord qu'un Religieux avait reçu une plaie plus périlleuse que s'il eût été foudroyé, et qui eût peut-être empesté toute cette maison de Dieu. Il le remit dans la voie du salut par la Confession, en laquelle ce Religieux montra un cœur vraiment contrit et humilié, et reprit sa première ferveur.

Les plus vertueux ne doivent point se reposer sur leur bonne vie, ni sur l'excellence de leur contrition ; mais ils y doivent toujours joindre le sacrement, pour se mettre hors de tous périls. Saint Aicard, abbé de Jumièges, avait dans son monastère neuf cents Religieux, qui vivaient dans une si haute vertu qu'on les eût pris pour les neuf chœurs des Anges. Il fut averti par un Ange que dans trois jours la moitié mourrait et irait en Paradis. Ce saint Prélat, malgré cette assurance de salut, ne laissa pas de les exciter tous à une douloureuse confession de leurs péchés. Ils la firent avec larmes et avec sanglots, et le troisième jour, tous étant assemblés au Chapitre, il en mourut soudainement quatre cent cinquante, sans qu'aucune indisposition eût précédé leur heureux trépas.

Les Saints mêmes ne se fient point à leur douleur, quelque véhémente et quelque épurée qu'elle soit. La bienheureuse Gertrude d'Oesten, au commencement de sa conversion, fut quatorze jours et quatorze nuits à pleurer sans cesse ses offenses. Elle ne prit alors presque aucune nourriture, jusqu'à ce que Dieu lui révéla qu'il les lui avait pardonnées entièrement. Elle ne laissa pas de se confesser souvent, et avec larmes ; tant les Saints font état de ce salutaire sacrement de Pénitence, et tant ils ont soin de ne rien omettre pour l'assurance de leur salut.

IV. Pour avoir une douleur qui soit utile, soit d'attrition, soit de contrition, il est absolument nécessaire qu'elle contienne un propos efficace de ne plus offenser Dieu ; autrement tous les regrets, toutes les larmes et tous les soupirs ne sont qu'une pure feinte et qu'une pure hypocrisie.

C'est ici un des points les plus importants, et celui auquel les pénitents doivent le plus avoir l'œil. Ils se tourmentent d'ordinaire par une scrupuleuse recherche de leurs moindres fautes, et ne mettent que très peu de temps pour exciter la douleur et la résolution d'amendement des plus notables. De là naissent les récidives journalières, l'âme

rentrant facilement dans les actions dont elle ne s'est pas bien retirée.

Si vous mettez une demi-heure à vous préparer à ce sacrement auquel vous recourez souvent, je vous conseille de mettre pour le moins un quart d'heure et demi à la douleur et au propos. Un coup d'œil ou deux vous rappelleront aisément trois ou quatre de vos plus notables chutes, dont vos examens vous ont fait divers reproches. Mais un ferme propos de ne plus retomber dans les moindres fautes n'a pas une pareille facilité.

C'est néanmoins se moquer de Dieu et augmenter ses offenses, que de s'en accuser à lui sans une volonté résolue de les fuir. C'est imiter les Juifs, qui fléchissaient le genou devant Notre-Seigneur, l'adoraient comme leur roi, lui demandaient pardon de l'avoir frappé, mais à dessein de le frapper plus rudement aussitôt après.

Si vous désirez acquérir une totale pureté de conscience, et recevoir beaucoup de grâces par le sacrement qui agit selon la disposition de l'âme, faites un propos général d'éviter tous les péchés mortels ou véniels, puis arrêtez-vous à un ou à deux en particulier. Remettez-vous en l'esprit divers motifs qui vous en causent de l'horreur, et résolvez-vous à un soin particulier, pour n'y plus retomber, vous proposant même certaines pénitences en cas de récidive. Par exemple, dites sérieusement à votre âme : « Es-tu résolue de ne plus rompre le silence ? Ton propos est-il sincère et fait de tout cœur ? D'où vient donc que depuis tant d'années on y voit si peu d'amendement ? Ne trouveras-tu jamais un remède efficace qui tienne ta langue en bride ? O le Dieu de mon cœur ! je me résous à baiser trois fois la terre la première fois que je parlerai contre le commandement de ma Règle, à dire mon chapelet la seconde fois et à me donner la discipline la troisième fois. O sainte Vierge ! obtenez-moi la constance dans mes résolutions, et une grâce si puissante que je ne tombe jamais. » Vous pouvez vous adresser ensuite à votre Ange tutélaire, au

Fondateur et aux autres Saints de votre Ordre, ou à l'un de ces bienheureux Serviteurs de Dieu en qui vous avez une confiance particulière.

Assurez-vous que si vous allez dans cette disposition au sacrement, une confession vous affermira plus dans la vertu et vous retirera mieux du vice, que dix faites par routine et sans une sérieuse réflexion au propos de la fuite des péchés dont vous vous accusez.

Pour ne rien omettre de ce qui vous peut aider à une disposition excellente, je mettrai ici une formule de l'acte de contrition. Vous pouvez le faire de cette sorte :

« Mon Seigneur et mon Dieu, je vous ai des obligations infinies de m'avoir retiré des tumultes et des dangers du siècle, pour vous servir dans une plus haute vertu en votre maison. Hélas ! j'ai abusé de vos faveurs, et me suis laissé emporter à mes passions déréglées, comme si je n'eusse point eu d'aides particulières. Ah ! mon Père très aimable, je suis très fâché de vous avoir offensé, vous qui êtes une bonté infinie, et la source de toutes les bontés. O mon très adorable Jésus, mon unique Rédempteur ! je vous demande très humblement pardon d'avoir ainsi abusé de votre sang et de vous avoir déplu en tant d'actions. Je me propose, moyennant votre grâce, de plutôt mourir mille fois que de faire aucun péché de propos délibéré. Et pourquoi vous offenserais-je, Bonté inestimable ? »

Vous direz à ce Père charitable ce que votre cœur vous enseignera. Il ne demande ni la beauté, ni l'élégance des paroles, mais l'affection du cœur.

Afin de mieux distinguer l'acte de contrition et l'acte d'attrition, il ne sera pas inutile de vous présenter une formule de l'attrition. Vous la pouvez concevoir en ces termes ou en de pareils : « O mon âme, pourquoi t'es-tu laissé emporter à tant de péchés véniels? Ne sais-tu pas qu'ils empêchent que Dieu te donne une si grande abondance de grâces ; qu'ils te ferment le paradis, où rien de souillé ne trouve entrée ; qu'ils te précipitent dans les flammes du

purgatoire, qui sont plus affligeantes que toutes les peines du monde ; et que, si tu n'y prends garde, te précipitant au péché mortel, ils te conduiront en enfer ? O Dieu de mon cœur ! ô Jésus, toute mon espérance ! je confesse que je mérite toutes ces peines, et bien davantage. Ne permettez pas, Seigneur, que j'y tombe. Je vous demande très humblement pardon de toutes mes offenses, je suis très fâché d'y être engagé par ma faute. Sauvez-moi, mon Rédempteur, et ne permettez pas que je sois privé de vos grâces, et tourmenté dans les feux de l'enfer ou du purgatoire. Je me propose, moyennant votre secours favorable, de m'amender. Ainsi soit-il. »

V. Faites l'examen de votre conscience et ces actes de douleur dans l'église, en la présence du Très Saint Sacrement. La sainteté du lieu contribuera beaucoup à votre ferveur. Si néanmoins vous trouviez votre chambre plus commode, vous êtes dans une pleine liberté de vous en servir.

Vous irez ensuite à la chambre du confesseur, à la façon d'un criminel, les yeux baissés et la douleur au cœur. Faites une actuelle réflexion que vous allez à Dieu pour vous plonger dans le bain du sang de votre Rédempteur, qui par sa charité prétend vous y laver et vous y purifier.

Un Ange descendait tous les ans, à certain jour, dans la piscine probatique de Jérusalem, pour y remuer l'eau et pour guérir le premier malade qui s'y jetterait. Notre-Seigneur fait couler lui-même de ses mains, de ses pieds et de son côté, les ruisseaux de son sang précieux, et en fait une salutaire piscine, pour guérir non seulement les malades, mais aussi pour ressusciter les morts qui y entreront, en quelque jour et en quelque heure de l'année que ce soit.

Plusieurs ont traité amplement des moyens de faire une bonne confession. C'est pourquoi je dirai brièvement qu'elle doit être humble, claire, courte, remplie de douleur et entière. — Elle doit être humble, étant faite par

un criminel qui s'accuse lui-même. — Elle doit être claire ; autrement le juge ne pourrait porter sentence dans une cause embrouillée et obscure. — Elle doit être courte, pour ne point faire perdre de temps au prêtre et à ceux qui attendent pour se confesser. — La douleur se doit montrer dans la façon d'exposer et de déclarer ses péchés. — L'intégrité est aussi de nécessité absolue pour les péchés griefs ; pour les autres, elle sera suffisante, quand on dira les principaux qui ont été commis avec plus de connaissance et plus d'affection.

Pour faire avec assurance et avec facilité une confession entière, il est très bon de dire d'abord le péché qui paraît le plus grief, et que la honte s'efforce davantage de couvrir. Cette première victoire fera tout le reste facile et joyeux. Quand la tête du serpent a passé par une ouverture, tout son corps y passe sans résistance.

Si votre cœur tremble et ne veut dire qu'à mots couverts certaines fautes, dites-lui que nous sommes composés de chair et d'os, et conséquemment sujets à faillir. Qu'il se souvienne que Dieu, pour pardonner les péchés, n'a point mis à sa place un Ange confirmé en grâce, et qui n'ait ni corps ni tentation ; mais un homme qui a peut-être autant de peine à se débrouiller que nous, et qui sait bien que si le secours de Dieu ne le soutient constamment, ses chutes seront plus funestes que les nôtres.

Avez-vous renié Jésus-Christ, notre bon Maître, comme saint Pierre ? L'avez-vous persécuté à outrance, comme saint Paul ? Avez-vous tenu école ouverte d'impureté, comme Madeleine ; et d'avarice, comme saint Matthieu ? Avez-vous été un voleur et un assassin, comme l'abbé Moïse ? Vous êtes-vous donné au démon, comme saint Théophile ? Que craignez-vous ? Nous voyons tous ces Saints et plusieurs autres reçus à bras ouverts, caressés et remplis de bénédictions.

C'est une chose très dangereuse, et qui remplit l'âme d'une infinité de troubles et de remords, de se laisser

vaincre par la honte et par une crainte excessive. Cette lâcheté ôte la paix intérieure et toute la douceur de la dévotion ; et celui qui s'en rend coupable est finalement forcé par les remords de sa conscience après beaucoup de résistance, d'ouvrir avec plus de fâcherie tous les replis du cœur les plus cachés. Une bonne âme n'a nul repos dans la vue du danger d'une perte éternelle.

Ne vous y fiez pas, il pourrait arriver qu'à la longue une honte criminelle prendrait un si puissant ascendant sur votre esprit qu'elle vous fermerait la bouche toute votre vie, ainsi que nous l'assurent plusieurs Histoires, qui font gémir les chaires des églises et trembler les plus hardis. Vous les savez, et il n'est pas besoin d'en noircir ce papier.

Je vous dirai seulement avec Césaire, qu'un frère convers, tel que vous êtes, fut en grand péril de se damner. Il était de l'Ordre de Cîteaux, qui était pour lors dans la ferveur. Il se confessait et communiait souvent, et faisait tant d'actions vertueuses qu'il était tenu pour un Saint. Mais il célait un péché notable sur son cœur. Il le porta jusqu'à l'article de la mort ; et si Dieu ne lui eût fait une grâce extraordinaire pour dégorger ce venin, il était damné pour jamais.

Quand le démon a une fois fermé la bouche, et fait commettre deux sacrilèges, l'un à la Communion et l'autre à la Confession, il serre beaucoup plus le cœur, et rend comme impossible l'aveu du mal auquel il faut par nécessité ajouter les sacrilèges. Résolvez-vous donc à vous vaincre du premier coup. Vous y aurez moins de peine et d'inquiétude ; et au passage de la mort, vous vous trouverez dans une pleine et entière tranquillité d'esprit.

Un Évêque de l'Ordre de Prémontré fut plus sage que ce moine. Ce saint Évêque s'était tellement confessé durant sa vie, qu'il ne trouva plus rien qu'il dût confesser à la mort, et il dit avec joie et assurance qu'il fallait être fou pour différer sa confession à ce temps-là.

Le danger de céler quelque péché honteux est plus grand pour les filles et les femmes ; mais elles doivent considérer, premièrement, que tout ce qu'elles cacheront à un homme qui, sous peine de damnation, n'en peut jamais parler, sera découvert au jour du jugement à tous les hommes et à tous les Anges ; secondement, que dans le péché qu'elles cachent, il y a plus de fragilité que de malice, et que, par conséquent, il est très excusable ; enfin, qu'il est bien plus tôt fait de dire : *J'ai eu cinq ou six pensées déshonnêtes, je doute si je ne me suis point arrêté à deux ou trois de propos délibéré,* que de se tant embarrasser dans des paroles obscures et déguisées.

Les plus grands Saints ont été très grièvement tentés. Ce n'est donc pas une chose honteuse d'avoir été attaqué ; mais nous avons été vaincus. Ne le soyons pas encore dans cette occasion, où nous pouvons facilement regagner une victoire plus glorieuse. Ne vaut-il pas mieux nous relever incontinent, que de languir plusieurs jours sous les pieds d'un ennemi cruel et orgueilleux ?

Une haine, une jalousie invétérée, une détraction, un orgueil, une obstination contre le commandement de la Supérieure, une envie, un désir de vengeance, un mépris de l'oraison, et pareils vices sont bien souvent plus griefs devant Dieu, que tout ce qui vous fait peur, et qui vous jette dans un silence qui met en danger toute votre éternité. Il est vrai néanmoins qu'avec l'avis d'un confesseur qui vous connaît bien, et non pas autrement, il est très utile et très nécessaire de ne point remuer ces cloaques, quand on est moralement certain de n'y avoir point donné de consentement. La raison en est tout évidente. Le meilleur remède à cette maladie est l'oubli. Tant d'examens et tant de confessions de ces chimères, frappent trop l'imagination et renouvellent la tentation. N'examinez que très peu tous ces fantômes : vous voyez dans un clin d'œil ce qui en est, et si vous ne le voyez pas, un mois entier ne vous y donnera point un plus grand jour. Plus vous vous

y attarderez, plus vous brouillerez et troublerez votre esprit. Ne vous flattez point, mais aussi ne vous condamnez point avec une facilité scrupuleuse. Si vous sentez au fond de votre âme une vigoureuse résolution de ne point offenser Dieu en quoi que ce soit, ne vous persuadez pas aisément que vous ayez changé de volonté dans cette matière dont il s'agit. Ne vous rompez pas la tête mal à propos et sans fruit. Ce mépris que vous ferez du démon le chassera bien loin de vous. Il a souvent plus de dessein de vous inquiéter que d'espérance de vaincre.

Afin de vous soulager entièrement, je mettrai un petit formulaire pour vos confessions de la semaine ; vous pourrez le parcourir en un tour de main, en regardant l'une après l'autre toutes les actions de la journée. C'est la plus facile et la plus utile méthode. Vous pourrez donc vous accuser de cette sorte :

Je me confessai il y a huit jours. Je ne fis pas assez tôt la pénitence qui m'avait été enjointe.

Je n'ai pas communié avec assez de préparation et de récollection, m'étant trop embarrassé dans mon Office.

Je n'ai pas été attentif lorsqu'on a donné au soir la méditation pour le lendemain. Étant de retour dans ma chambre, je n'ai point relu le sujet, ce qui a été cause que j'ai été distrait dans mon Oraison.

J'ai parlé sans nécessité dans le temps du grand silence.

J'ai oublié deux ou trois fois de faire mon examen particulier. Et quand je l'ai fait, je n'ai point marqué mes fautes, ni les lumières que Dieu m'a données pour en voir et en détester la difformité.

Je n'ai point pensé à ma méditation du matin, en me couchant le soir, en m'éveillant la nuit, ni en me levant le matin.

Je suis négligent à visiter le Saint Sacrement, principalement le matin.

Je n'ai pas été prêt pour le commencement de l'Oraison, m'étant levé avec négligence. Je m'y suis endormi

quelque peu de temps, m'étant assis sans nécessité. J'y ai été distrait par ma faute.

A la fin de la méditation je n'ai point fait d'examen pour voir le fruit que j'en retirerai et ce que je pratiquerai durant tout le jour.

J'ai été distrait à la Messe, aux Vêpres et au sermon.

J'ai récité mon chapelet et mes autres prières sans dévotion, faute de m'être mis en la présence de Dieu au commencement.

Je me suis rendu trop difficile à l'obéissance deux ou trois fois. J'ai trop apporté de raisons pour m'excuser. J'ai murmuré en moi-même de ce que l'on me commandait de faire ce qui ne me plaisait pas, et en ai témoigné mon mécontentement aux autres.

J'ai fait lâchement mon Office et ce qui m'a été ordonné. Je n'ai pas eu assez de soin du bien de la maison et en ai gâté et laissé perdre.

J'ai fait trop l'empêché dans mon Office et me suis plaint qu'il était trop laborieux, et que l'on ne me donnait personne pour m'aider, bien que les autres eussent peu à faire en comparaison de mon travail.

J'ai rompu quelquefois le silence et ai parlé trop haut par la maison.

Je suis entré sans aucune nécessité et sans congé dans l'Office d'autrui.

Ayant du temps de reste, je ne me suis point présenté au Supérieur afin de recevoir de l'occupation suivant l'obéissance.

J'ai parlé trop rudement à un de nos Frères, à un serviteur, et à d'autres, ce qui les a rebutés et mal édifiés.

Avant que de me mettre au travail, je n'ai point fait le signe de la croix ni dirigé mon intention vers Dieu.

J'ai fait fort peu d'oraisons jaculatoires durant la journée et je me suis rarement souvenu de mon examen particulier.

Je me suis mis en colère principalement une fois contre

un de nos Frères, et cette indignation m'a duré environ une heure. L'ayant rencontré, je ne l'ai pas salué assez charitablement.

Je me suis indigné en moi-même contre les Supérieurs de ce qu'ils ne me considéraient pas assez, de ce qu'ils me donnaient des pénitences, et ne me favorisaient pas autant que les autres.

J'ai donné sans permission du pain, du vin et d'autres choses pour me faire aider dans mon Office, quoique je pusse aisément le remplir tout seul.

J'ai omis une fois ma lecture spirituelle et deux fois je l'ai faite fort à la hâte et sans profit.

J'ai abrégé mon examen de midi, ne m'étant pas assez tôt retiré dans ma chambre.

J'ai mangé et bu un peu trop, et avec trop de sensualité et d'avidité, ayant plutôt égard à mon goût qu'à la nécessité.

Je ne me suis pas trouvé au lieu de la récréation et me suis amusé à parler durant ce temps-là en des lieux où il ne m'était pas permis de parler.

Je ne me suis pas entretenu de choses spirituelles en récréation et j'y ai perdu le temps, rapportant de la ville des nouvelles inutiles.

J'ai trop montré de passion pour mon pays, bien que je m'aperçusse que je déplaisais aux autres et que cela ne servît à rien.

J'ai parlé trop haut en récréation, j'y ai interrompu les autres et ai soutenu mes sentiments avec opiniâtreté.

Allant par la ville, j'ai parlé sans nécessité même dans les lieux où il y avait plusieurs personnes, et j'ai jeté les yeux çà et là avec danger et mauvaise édification.

Parlant aux séculiers, je ne me suis point efforcé de leur tenir des propos qui pussent exciter leur dévotion. Et lorsque je l'ai fait, j'ai parlé sans humilité et faisant l'entendu.

Je me suis estimé plus que les autres et ai été bien aise qu'on eût meilleure opinion de moi que d'eux.

J'ai mal parlé d'autrui, et ai interprété en mauvaise part ses actions auxquelles j'aurais pu facilement donner un meilleur sens.

Voilà à peu près les fautes qui peuvent arriver ordinairement. Ce sera bien assez d'en spécifier pour le plus quatre ou cinq dans votre confession. La multitude accable la mémoire et dessèche la volonté, l'esprit s'occupant plutôt à un récit exact, pour ne rien omettre, qu'au soin d'exciter une véritable douleur et un généreux propos d'amendement. Et cependant il est très certain que le fruit consiste en cette douleur et en ce propos.

Un serpent jette son poison, ainsi que l'on dit, avant que de boire dans la fontaine ; mais comme il le reprend après avoir bu, il demeure toujours envenimé.

Observez néanmoins qu'encore que vous vous accusiez de peu de péchés, il vous faut concevoir une douleur générale de tous, disant en vous-même : « Je suis contrit d'avoir commis ces péchés ; je les déteste, et tous les autres que j'ai commis. Je me propose, moyennant la grâce de mon Dieu, de mourir plutôt que de jamais en faire un seul de volonté délibérée. » Cette douleur générale les efface tous.

Les scrupuleux ne se doivent point inquiéter lorsque leurs confesseurs les contraignent de dire peu de péchés, de n'en point répéter certains, de n'en point raconter toutes les circonstances. Ils ne peuvent faillir en suivant la conduite de ceux que Dieu leur a donnés pour guides, quand même les confesseurs se tromperaient. Car celui qui agit prudemment ne peut pécher, et la véritable prudence est d'obéir à ceux qui gouvernent notre conscience.

Pour ôter tout scrupule, c'est une louable coutume de dire toujours à la fin de sa confession un péché commis dans le monde, afin d'assurer la grâce du sacrement. Car il peut arriver assez souvent que tout ce qu'un fervent Religieux dira ne sera nullement péché, et par conséquent, faute de matière, il n'y aurait point de sacrement ni de

grâce. Je ne crois pas néanmoins qu'il soit expédient de dire aucun péché déshonnête que l'on ait commis dans le désordre du siècle. Ce souvenir pourrait rappeler la tentation. L'oubli est un excellent moyen pour se débarrasser des vices attachants et dangereux. On peut dire à la fin de sa confession : « De tous ces péchés, de ceux que j'ai oubliés, des mensonges et des impatiences de la vie passée, je demande pardon à Dieu ; et à vous, mon père, pénitence et absolution. » Il sera profitable de se confesser quelquefois d'autres péchés du monde, afin de nous toucher davantage, et de n'agir point par routine.

VI. La troisième partie du sacrement de Confession s'appelle satisfaction ; elle est très nécessaire, parce que ce n'est pas assez que Dieu nous ait pardonné la coulpe du péché : il faut souffrir la peine qui lui est due en ce monde. Le prêtre, par son absolution, nous affranchit de la peine éternelle ; mais Dieu substitue à celle-ci une peine temporelle, dont nous ne pouvons être délivré que par une digne satisfaction.

Cette vérité de notre foi s'explique commodément par la punition du roi David, après que ses péchés lui furent pardonnés. Ce prince, qui était selon le cœur de Dieu, surpris par la beauté de Bethsabée, commit un adultère ; et pour le cacher aux yeux des hommes, il y ajouta un homicide, exposant Urie, mari de Bethsabée, au glaive des Ammonites. Dieu lui envoya le prophète Nathan pour l'en reprendre. Tout d'abord il ouvrit les yeux, s'humilia devant Dieu, et, jetant un profond soupir, s'écria : *Peccavi Domino ;* J'ai péché contre mon Dieu, mon souverain Seigneur. Il prononça ces paroles avec une contrition si parfaite, que le Prophète l'assura de la part de Dieu que son péché lui était pardonné. Mais il ajouta incontinent que l'enfant né de cet adultère mourrait. Cette mort arriva peu après ; et ce qui fut plus sensible à David et plus dommageable à tout son état, c'est que toute la maison royale se brouilla. Amnon, son aîné, fit violence à sa propre sœur

Thamar. Absalon, le frère d'Amnon, indigné de l'affront fait à sa sœur, le tua, et se révolta contre son père David, lui fit une cruelle guerre, le chassa de son trône et de sa ville royale, lui livra bataille, et fut tué avec vingt mille des sujets de ce roi pénitent et affligé, qui en conçut des douleurs inexplicables. A la suite de cette révolte, Bochri souleva les dix tribus d'Israël, et jeta dans un nouveau danger tout le royaume.

Que dites-vous de tant et de si grièves peines pour deux péchés? Quelle certitude avez-vous d'être exempt de châtiment, lorsque vous voyez un si grand et un si saint roi puni dans une telle rigueur, pour des fautes qui lui étaient pardonnées? Ne vous y exposez pas : la majesté de Dieu est infinie ; et toutes les créatures en comparaison de son excellence ne sont pas plus qu'une petite goutte de la rosée du matin, qui se perd en terre, ou qu'un grain de poussière qui est emporté et devient en l'air le jouet d'un vent impétueux. N'offensons point cet Empereur si redoutable, et l'ayant offensé, tâchons de lui donner satisfaction par un accomplissement prompt, entier et parfait de la pénitence que le confesseur nous a imposée. Ajoutez-y plusieurs autres mortifications et austérités, si la pénitence est légère, afin de vous assurer que vous aurez pleinement satisfait. Nous traiterons de ces punitions volontaires au livre quatrième. Considérons maintenant la Communion qui suit la Confession.

CHAPITRE XIV.

COMBIEN LE SACREMENT DE L'EUCHARISTIE EST IMPORTANT AUX RELIGIEUX OCCUPÉS AUX OFFICES DE MARTHE.

I. De l'excellente faveur que Jésus-Christ fait à ceux qui communient. — II. Utilité de la Communion pour la vie chrétienne. — III. De la Préparation à la Communion. — IV. Vertus a exercer en communiant. — V. Action de grâces après la Communion. — VI. De la Communion spirituelle. — VII. Les Visites du Très Saint Sacrement.

I. La Messe est la plus noble et la plus divine action des prêtres, et la Communion est la plus noble et la plus divine action de ceux qui ne sont pas revêtus du caractère sacerdotal ; mais les uns et les autres reçoivent le même Seigneur, qui se donne à tous dans le dessein de les rendre saints et de petits dieux sur terre.

En effet, si une nuée bien disposée qui reçoit dans son sein les rayons du soleil, se fait un autre soleil; si le fer jeté dans une fournaise ardente reçoit et s'incorpore tellement le feu qu'il devient feu, pourquoi une âme qui tient son Dieu au-dedans de son cœur, ne serait-elle pas divinisée? Sans doute, si nos communions se font avec la ferveur que le Ciel exige de nous, nous y recevrons des grâces très divines. Considérons un peu la faveur que Dieu nous fait de venir en nous; et montrons ensuite ce que nous devons faire avant sa venue, en sa venue et après sa venue, afin de ne rien faire qui soit indigne d'une telle Majesté.

Les vertus nous retirent peu à peu de la terre, nous portent vers le ciel et nous rendent enfin semblables aux Anges. Mais en la réception du Corps, du Sang et de la Divinité de Jésus-Christ, nous sommes tout à coup élevés à une si haute dignité, que jamais les Anges n'y parvien-

dront. Car nous devenons le temple et le sanctuaire de Dieu, ce qui est une excellence préférable à toutes celles que nous admirons.

Nous admirons qu'une colombe lumineuse ait paru sur la tête du Père Laynez, second Général de notre Compagnie, lorsqu'il disait la Messe ; qu'un diadème éclatant ait couronné pour lors le Père Balthasar Alvarez ; que Notre-Seigneur y ait visiblement embrassé le Père Alvarez de Paz, et que saint Xavier et le Père Rhem y aient été vus élevés en l'air.

Nous faisons grand cas de ce qu'un Séraphin purifia les lèvres du prophète Isaïe avec un charbon ardent près de l'autel, et encore plus de ce qu'un Ange donna la sainte Eucharistie au bienheureux Stanislas Kostka et à Marc l'Ermite ; que saint Jean-Baptiste la présenta à la bienheureuse Jutte ; que Notre-Seigneur même eut cette bonté de donner de sa propre main la sainte Communion à ses Apôtres, à la bienheureuse Colette et à la bienheureuse Véronique de Binasco, sœur converse à Milan.

Nous prisons, et avec raison, que la glorieuse sainte Thérèse, voyant un jour nos frères scolastiques et coadjuteurs qui communiaient, aperçût que les Anges tenaient sur leurs têtes un beau dais, richement paré. J'avoue que toutes ces faveurs sont ravissantes et étonnantes ; mais elles ne sont rien en comparaison de l'honneur et de la douceur que reçoit l'âme par l'union intime de son céleste Époux, et des divines infusions de son Créateur dans cette aimable et ineffable communication. Où est Dieu, là est aussi le paradis. La vision de Dieu fait tous les hommes et tous les Anges bienheureux. Comment donc ne serions-nous pas bienheureux dans la participation de ce divin Sacrement, où nous le voyons, le touchons et le possédons ?

La bienheureuse Angèle de Foligno, allant à la Communion, entendit cette douce voix de son Sauveur : *O ma bien-aimée ! viens recevoir tous les biens imaginables*. Alors

elle vit sur l'autel une plénitude et une beauté qui contenaient toute sorte de biens, et Jésus lui dit : *Ma bien-aimée, voilà comme tu seras avec moi dans le paradis en toute l'éternité.* Qui pourrait expliquer la douceur et la tendresse qu'elle ressentit dans cette divine approche, et même dans ses autres communions, où elle sentait une si agréable saveur, que si elle eût cru son affection, elle eût toujours tenu l'Hostie dans sa bouche ?

Jésus-Christ, qui se donne dans l'Eucharistie, est le pain des Anges, qui contient toute sorte de suavités. C'est le miel de Jonathas et de Samson, qui avec une admirable efficacité fortifie la vue et vivifie tout le corps. C'est l'arbre de vie qui répare tout ce que la concupiscence a diminué de l'humide radical. C'est le vin de l'Épouse, mêlé avec le lait. C'est le torrent des délices, en l'eau duquel Dieu lave, rassasie et sanctifie ses amis. C'est la vie de notre vie, et l'âme de notre âme. C'est la source et la fontaine inépuisable de l'amour déifiant. C'est l'abîme de toute bonté, de toute sagesse, de toute douceur et de toute félicité.

Concluons de tout ceci qu'il nous faut approcher de ce Dieu d'amour avec joie, et avec l'espérance d'en recevoir tout ce qui nous est nécessaire pour la vie et pour le contentement de notre âme. « Mangeant la vie, dit saint Augustin, buvant la vie, nous aurons la vie. » Saint Laurent Justinien ajoute de plus : « Entrant dans la chambre des parfums de Dieu (ainsi appelle-t-il l'Eucharistie), nous serons remplis des douceurs et des joies de la maison de Dieu. »

Les frères occupés aux exercices corporels participent à ces faveurs. Jean Brion, coadjuteur de notre Compagnie, était très dévot au Saint Sacrement. Il faisait tous les jours une méditation d'une heure en sa présence, avec une très sensible consolation dans l'âme, et le visitait souvent le reste de la journée. La veille du jour qu'il mourut, le Recteur du collège lui porta ce Viatique de salut. Aussitôt qu'il eut

prononcé ces paroles : *Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui pardonne les péchés du monde,* ce saint frère fut ravi en extase. Cette extase dura si longtemps que le Recteur dit aux assistants : *Ce vertueux serviteur de Dieu a suffisamment fait une communion spirituelle, laissons-le avec Dieu, et reportons notre Sauveur dans son sanctuaire.* Après que ce divin transport fut passé, ce fervent coadjuteur sentit une faim insatiable de cette divine viande. Il pria le Recteur avec tant d'instance, qu'il lui rapporta son Dieu, qui était toute sa consolation. Il le reçut avec tendresse, et ne survécut pas longtemps après, afin d'aller promptement voir à face découverte Celui qu'il avait si ardemment aimé sous les voiles du sacrement.

II. Ceux qui sont déjà maîtres de leurs passions, et qui par des efforts d'un amour héroïque se sont unis à leur Bien souverain, et ne vivent plus qu'en lui et pour lui, s'approchent de l'autel comme d'une fournaise séraphique, pour s'y consumer dans les flammes d'une très ardente charité. Nous en mettrons les actes un peu plus loin.

Ceux qui marchent dans la voie illuminative s'approchent de ce Soleil de justice et de miséricorde comme de la vive source des lumières. Saint Éphrem assure que le Saint Sacrement est un feu immortel. Approchez-vous-en, il vous réchauffera et vous éclairera. C'est la colonne de feu qui conduit le peuple de Dieu dans le désert, et qui le défend contre les refroidissements de la nuit.

Ceux enfin qui sont encore aux prises avec les ennemis, et qui se guérissent des plaies qu'ils ont reçues en divers combats, viennent à Jésus-Christ comme à leur capitaine pour qu'il les défende dans les attaques présentes, et comme à leur médecin pour qu'il les mette dans une parfaite santé. Leguntius, ayant été trois jours à demi mort, à cause des coups que le démon lui avait donnés, fut soudainement guéri, après que saint Sulpice, évêque de Bourges, lui eut mis dans la bouche la sainte Eucharistie.

Tous doivent prendre soigneusement garde de s'en ap-

procher avec une singulière pureté de conscience ; car Dieu rejette les pécheurs obstinés et impudents qui ne craignent point ses yeux et sa main en commettant un sacrilège. Les avaricieux, les impudiques et plusieurs autres pécheurs ont éprouvé sa colère, lorsqu'ils sont venus à l'autel sans la robe nuptiale de la grâce sanctifiante.

Anne Manrique, religieux de l'Ordre de Cîteaux, rapporte qu'un frère convers du même Ordre avait caché environ un écu, et se l'était approprié. Aussitôt qu'il eut reçu l'Eucharistie le jour de Pâques, il sentit comme un charbon ardent qui le brûlait si fort dans son estomac, qu'il fut contraint de sortir de l'église. Étant à peine arrivé dans sa chambre, le cœur lui bondit avec une telle violence, qu'il fut contraint de vomir dans le feu le corps de Notre-Seigneur, n'ayant pas eu le temps de prendre aucun vase pour s'en servir. Il appelle incontinent son Abbé, lui confesse son avarice, et lui déclare ce funeste accident. L'Abbé tout effrayé assemble le Chapitre, raconte le fait en sanglotant, et pour satisfaire à une si notable irrévérence, enjoint une pénitence à tous ses Religieux. Ce frère convers, en punition, tomba grièvement malade, et sa maladie fut de longue durée.

L'impureté déplaît encore plus à l'Agneau sans tache que ne fait l'avarice, et il en donne des marques plus sensibles dans le Saint Sacrement. La bienheureuse Jutte vit une fois que les démons conduisaient à la communion une femme peu chaste, comme on y conduirait une épousée. Les uns la menaient la tenant sous les bras, et les autres portaient avec cérémonie la queue de ses habits. Le prêtre mit comme à l'ordinaire l'Hostie sur les lèvres de cette malheureuse ; mais le Sauveur, lui tournant le dos, s'envola au ciel. Cette misérable allait à la fontaine de sainteté avec des yeux égarés, qu'elle arrêtait souvent sur un homme à qui elle désirait plaire ; mais les démons en firent leur jouet et leur risée.

Tous les autres péchés chassent ce Seigneur et ses grâces

de nous. Saint Macaire Alexandrin contemplait un jour tous ses Religieux, qui tendaient la main, selon l'ancienne coutume, pour y recevoir l'Eucharistie. Il s'aperçut que de petits Éthiopiens mettaient des charbons dans les mains de quelques-uns, et que Notre-Seigneur s'en retournait à l'autel ; mais il vit avec joie qu'aussitôt que les autres tendaient la main, les démons se retiraient avec effroi et avec impétuosité, et que les saints Anges prenaient la main du prêtre, et leur donnaient le corps de notre Rédempteur.

Quelquefois Dieu montre son indignation par des signes visibles au pécheur même, et lui donne une telle frayeur, qu'il n'ose recevoir son Juge irrité. Saint Cyprien assure qu'une femme ouvrant un coffre où elle avait resserré le Saint Sacrement, selon la coutume de la primitive Église, il en sortit un feu qui l'étonna si fort qu'elle n'eut pas la hardiesse de communier, sentant sa conscience chargée d'un crime.

Tout ceci nous force de conclure avec l'apôtre saint Paul et avec saint Euthyme, qu'il ne faut jamais approcher ni sa main ni sa bouche de cette viande divine, sans une préparation convenable. Saint Euthyme, abbé d'une sainteté très illustre, vit souvent plusieurs Anges qui lui servaient la Messe, et qui maniaient l'Eucharistie lorsqu'il la donnait à ses Religieux. Il en voyait quelques-uns qui en recevaient de la lumière, et d'autres qui en étaient obscurcis et mouraient, pour s'être approchés de ces terribles mystères en mauvais état. Sur quoi il leur inculquait souvent la sentence de l'Apôtre : *Que chacun s'examine avec soin et avec diligence, et puis qu'il prenne de ce pain et de ce calice divin*, dans la croyance que celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa condamnation, parce qu'il est assez téméraire pour ne faire aucun discernement du corps de son Sauveur d'avec les viandes profanes.

III. Ayons donc grand soin de nous bien préparer à recevoir notre Roi, qui nous enrichira, et nous illuminera par des splendeurs très particulières, si nous le logeons

dans un palais bien orné et digne de sa grandeur. Craignons aussi qu'il ne nous châtie, si nous le plaçons dans une étable, et dans une âme pleine d'imperfections.

Nous avons besoin de deux préparations pour nous comporter comme il faut dans une action d'une telle importance : l'une est prochaine et l'autre est éloignée.

La préparation éloignée est une vie innocente et relevée par de solides vertus. Jésus-Christ voulut être enseveli dans un suaire blanc, et enterré dans un sépulcre nouveau, symboles d'un cœur innocent et renouvelé par la grâce du sacrement de Pénitence, qui est nécessaire de droit divin, comme le déclare le concile de Trente, à tous ceux qui se sentent coupables d'un péché mortel. De sorte que s'ils ne se confessent avant la communion, quand ils le peuvent commodément, au lieu d'en profiter, ils commettent un nouveau sacrilège.

La bienheureuse Marguerite de Hongrie, fille du roi Béla, avait si à cœur de se bien préparer à la communion, qu'elle jeûnait toujours la veille au pain et à l'eau. La dévotion du bienheureux Louis de Gonzague est plus imitable. Il se préparait trois jours avant ce banquet céleste : le premier jour il priait le Père éternel de lui accorder les vertus et les sentiments nécessaires, le second jour il s'adressait au Fils, et le troisième jour il s'adressait au Saint-Esprit. Vous trouverez plusieurs autres dévotions dans les Vies des Saints, prenez celles qui vous toucheront le plus.

La préparation prochaine doit commencer dès la récréation du soir, par un spécial effort de n'y parler que de Dieu, et, si l'on peut, d'y tenir de saints discours sur la communion. Faites votre confession dans cette vue, que vous nettoyez la maison où vous devez loger Dieu même. Couchez-vous dans cette pensée, que le Roi du ciel viendra le lendemain orner votre âme des plus beaux joyaux du paradis. En vous éveillant la nuit, reprenez la même pensée, et excitez en vous un brûlant désir de recevoir ce

bonheur. Que ce soit votre première pensée au réveil du matin.

Prenez toute la matière de votre méditation, ou au moins une partie, des merveilles qui se rencontrent dans ce Sacrement. Allez à l'église de bonne heure, et dans une attitude modeste ; portez-y des habits bien propres, et une âme pleine de fervents désirs, de confiance et d'amour. Rejetez la trop grande crainte, elle n'est point propre dans le banquet royal, et dans les noces du Fils unique du Roi.

Les désirs ardents sont d'une extrême conséquence au temps de cette approche ; car le désir est comme l'appétit et la faim de l'âme. Les viandes profitent davantage lorsqu'on mange avec appétit, que lorsqu'on mange sans faim et à contre-cœur. Les Saints désiraient si ardemment cette viande céleste, que la veille de la communion les heures leur semblaient des années, tant ils souhaitaient de coller leurs bouches à ces mamelles divines.

Frère François de l'Enfant-Jésus, carme déchaussé, était, toute la nuit qui précédait sa communion, comme un cerf altéré qui soupire et qui court après des eaux vives. Il comptait les heures et les moments qui lui restaient jusqu'à la visite de son Dieu. Le son de l'horloge le réjouissait, dans la réflexion que l'heure écoulée le rapprochait d'autant du moment auquel il recevrait cette divine faveur.

Saint Bonaventure, qui n'était pas moins dévot que savant, brûlait d'un ardent désir de communier en sa dernière maladie, mais le respect le retint, à cause que son estomac se révoltait contre tout ce qu'il prenait. Il se fit appliquer le saint ciboire sur la poitrine, afin d'être le plus près possible de son Sauveur. Cet aimable et cet aimant Jésus pénétra par un miracle d'amour dans son cœur, sortant visiblement de ce vase sacré, sans toutefois laisser aucun vestige de son entrée.

Les effets de ces bouillants désirs parurent, à l'étonnement de tout le monde, en sainte Catherine de Sienne et en la bienheureuse Véronique, sœur converse.

Sainte Catherine de Sienne avait une faim et une soif si excessives de la sainte Eucharistie, que son corps défaillait et souffrait beaucoup si on la lui refusait; et lorsqu'elle communiait, elle recevait tant de consolation qu'elle ne pouvait manger, et si on l'y contraignait, elle tombait en faiblesse et en danger de mort.

Je fais grand état de l'ardeur et de la prudence de la bienheureuse Véronique. Elle mourait d'un saint désir de recevoir son Bien-Aimé, et cependant, pour éviter la singularité, elle n'importunait point ses Supérieures pour communier plus souvent que les autres. A chaque Messe elle redoublait ses désirs, et les présentait à son Sauveur qu'elle contemplait sur l'autel ; et elle expérimentait en son âme les mêmes effets que la communion réelle y opérait.

Les faveurs du Ciel augmentèrent avec les flammes des désirs de la Sainte. Une particule de l'hostie volait par la grille, et se jetait dans sa bouche. Au même moment, pour l'ordinaire, elle était ravie en extase pour jouir de son Jésus sans en être distraite par les sens extérieurs.

Voulez-vous savoir le moyen de maintenir et d'augmenter ces désirs? Aimez ce bon et cet infini Seigneur, qui, s'étendant par sa Divinité dans tous les espaces créés et imaginaires, et selon son Humanité étant assis à la droite de Dieu son Père, et orné de gloire et de majesté, se réduit pour l'amour de vous sous la plus petite parcelle d'une hostie, afin de vous consoler dans vos afflictions, de répondre à vos demandes, de vous donner secours en vos tentations et en vos nécessités, d'entrer dans votre bouche et dans votre cœur, de combler votre âme de ses consolations les plus tendres et les plus divines, de la fortifier dans ses faiblesses, de l'enrichir dans sa pauvreté, de l'illuminer dans ses ténèbres, et de lui être tout en toutes choses.

Plusieurs frères convers se sont rendus excellents en cet amour, comme nous le verrons en plusieurs lieux de ce Traité. Je me contenterai ici de rapporter la ferveur de

frère François de l'Enfant-Jésus. Son amour très enflammé envers son Rédempteur lui faisait employer presque toute la veille de la communion à une oraison très attentive de ce mystère. Son maître au noviciat assura dans sa déclaration, qu'entrant dans sa cellule ces jours-là, il le trouvait quelquefois si extasié en son oraison, qu'il ne s'apercevait ni de son entrée, ni de sa sortie.

La ferveur et l'amour pour son Seigneur croissaient quelquefois si fort en son âme, qu'il ne semblait pas que son cœur en pût supporter l'effort. Il était si embrasé de ce divin amour, qu'en plein hiver il fallait laisser la fenêtre de sa cellule tout ouverte, afin de pouvoir rafraîchir son cœur. Que si on la lui fermait, il se sentait notablement oppressé et comme étouffé.

IV. Je trouve principalement trois vertus nécessaires pour nous approcher de notre Sauveur dans le Saint Sacrement. L'amour tient le premier rang, puis la confiance, et enfin l'humilité. J'ai parlé brièvement de l'amour au paragraphe précédent ; je traiterai de l'humilité au suivant. Je vais dire ici un mot de la confiance.

La grandeur du Roi que nous prétendons loger, et la connaissance de notre bassesse et de nos offenses nous lient les pieds et nous ferment la bouche. Hélas ! disons-nous en notre esprit, si les enfants d'Israël n'osaient s'avancer près de la montagne de Sinaï, sous une peine assurée de la mort, parce qu'un Ange y parlait à Moïse ; si ceux qui étaient souillés de quelque immondice légale, étaient rejetés du tabernacle et du temple, à cause que c'était la maison particulière de Dieu ; si Oza mourut soudainement pour avoir touché l'arche, afin de l'empêcher de tomber ; si plus de cinquante mille Bethsamites eurent le même sort pour l'avoir regardée, à raison que les tables de la loi étaient dedans, et que Dieu y rendait ses oracles par un Ange assis sur le propitiatoire, comment aurons-nous l'audace de regarder ce Dieu de majesté et de terreur, de le mettre sur notre langue, et de l'enfermer dans notre estomac ?

Arrière toutes ces craintes et ces terreurs paniques. Ce Sacrement est un mystère de bonté, de miséricorde, de libéralité et d'amour. Nous y devons aller comme les enfants vont à leur père, et les malades à leur médecin. Si nous sommes faibles, il est notre force ; si nous sommes pauvres, il est notre trésor ; si nous sommes criminels, nous y trouvons un prix infini pour satisfaire à notre Juge.

Dieu désire de nous cette cordiale confiance en sa bonté. La bienheureuse Angèle de Foligno, ayant une fois considéré attentivement l'excellence de son Sauveur et sa propre indignité, ne voulait pas communier ; mais ce Seigneur débonnaire lui dit après la Consécration : *Voilà ma puissance sur l'autel ; communiez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ego qui sum dignus, facio te dignam ;* Il est vrai que tu n'es pas digne d'un si auguste Sacrement, mais moi qui en suis digne, je t'en rends maintenant digne.

Elle vit une autre fois ce Dieu adorable au milieu d'une multitude infinie d'Anges, qui étaient du chœur des Trônes, comme il lui fut révélé. Ils entouraient la sainte Eucharistie avec une très grande révérence, et lui inspiraient à elle-même plusieurs saints désirs, et une cordiale confiance envers ce Dieu de charité et de tendresse. Elle sentait quelquefois comme un brasier d'amour qui l'embrasait et la consumait, lorsqu'elle s'approchait de son Époux, qui était toute sa félicité.

Étant un jour dans l'église de Foligno, au mois de septembre, le jour de la fête des Anges, elle pria ces bienheureux Esprits, et principalement saint Michel et les Séraphins, de lui obtenir la grâce de bien et saintement communier. Ils le lui promirent, et elle sentit une si grande joie en leur présence, qu'elle pensait que son cœur éclaterait en deux pièces.

Si donc vous sentez de l'effroi et du tremblement à l'approche de votre Juge et de votre Dieu, invoquez ces bienheureux Esprits ; invoquez particulièrement votre Ange

gardien, le Fondateur de votre Ordre, le Saint que vous avez pour protecteur ce mois-là, ceux à qui vous avez une spéciale dévotion, le Patron de l'église où vous êtes, le Saint dont on célèbre la fête ; mais surtout la glorieuse Vierge Marie. Elle est votre Mère et la Mère de votre Sauveur : elle sera bien aise de voir l'union de ses enfants, afin que le riche secoure le pauvre, et que le Saint purifie le pécheur. Craindrez-vous encore en si bonne compagnie, et au milieu d'une escorte si honorable et si agréable à Celui que vous visitez ?

Espérez aussi qu'avec votre Dieu vous obtiendrez tous les dons de nature et de grâce qui vous sont nécessaires. S'il se donne lui-même, comment ne donnera-t-il pas les rayons qui sortent de lui, sans qu'ils lui coûtent aucun travail, ni qu'ils lui causent aucune diminution de son excellence ? Le Père Pavon, grand serviteur de Dieu, en notre Compagnie, disait qu'une seule Messe lui suffisait pour obtenir de Dieu la plus grande chose que l'on pourrait s'imaginer. Il y obtint que tous ses écoliers de la classe de seconde et soixante de celle de philosophie se fissent religieux.

La même efficacité se retrouve dans la Communion, où l'on reçoit le même Dieu qui est infiniment bon et infiniment puissant ; et ne pensez pas que les frères convers, n'ayant pas tant de temps pour l'oraison, y soient moins caressés. Accomplissez simplement et humblement l'ordre de l'obéissance, et Dieu fera le reste. Deux frères laïques de l'Ordre de Saint-François se préparaient à la Communion le jeudi de la semaine sainte ; le Gardien, pressé par la nécessité, les envoie brusquement à la quête. Ils se lèvent du lieu de leur prière, et obéissent avec promptitude et humilité. Mais, par malheur, ils revinrent si tard, que l'office étant dit, ils ne purent communier. Cette disgrâce leur saisit si fort le cœur, qu'ils méprisèrent la nourriture du corps, se voyant privés de celle de l'esprit. Ils se réfugient fort tristes dans l'église, et versent toutes les larmes de leurs yeux devant le Saint Sacrement. Jésus,

qui a toujours aimé et pratiqué l'obéissance, sortit du tabernacle sous la forme d'un beau jeune homme ; il les assura qu'il était leur Dieu et leur Créateur, et se donna à tous deux dans deux hosties, puis s'en retourna tout joyeux au tabernacle d'où il était sorti. Et pour ôter tout doute de cette merveille, il imprima ses vestiges dans la chapelle, où il les avait fait communier, selon que le rapporte Wading en ses Annales.

Ne vous laissez pas néanmoins emporter de telle sorte à une amoureuse et filiale confiance, que vous oubliiez l'humilité que doit avoir un serviteur qui s'approche de son prince qu'il a offensé. L'Église, immédiatement avant la Communion des prêtres et celle des laïques, avertit de la nécessité de cette vertu pour s'approcher avec utilité de son Dieu, lorsqu'elle fait dire à haute voix les paroles de l'humble centurion : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum;* Seigneur, je ne suis nullement digne que vous entriez dans ma maison.

Le parallèle que nous ferons de l'éminence de notre Rédempteur et de notre indignité, augmentera dans notre cœur ce sentiment d'humilité. Il est le Roi du ciel et de la terre, et nous sommes un peu de limon et de fange. Il est le souverain Seigneur de tous les hommes et de tous les Anges, et nous sommes les moindres des créatures raisonnables. Il est la sainteté même, la sagesse, la grandeur, la majesté et la toute-puissance : et que sommes-nous, chétifs vermisseaux de terre, sinon le péché même, l'ignorance, la bassesse et l'infirmité ?

Comment oserions-nous aller à un Dieu si débonnaire qu'il a prié pour ceux qui le clouaient sur une croix au milieu de deux larrons, nous qui, à la moindre parole de nos frères et même de nos Supérieurs, sentons de si vives pointes de douleur, et jetons tant de fiel sur nos paroles et sur nos actions ? Vous pouvez parcourir vos autres imperfections, et, par une opposition avec les perfections du Sauveur, vous humilier.

Tous les Saints ont eu de très humbles sentiments d'eux-mêmes à l'approche de leur Créateur. Saint Pierre Thomassin, patriarche de Constantinople, étant au lit de la mort, voulut recevoir son Dieu dans l'attitude d'un cœur contrit et humilié. Il se mit une corde au cou, et se fit étendre par terre. Le Saint Sacrement étant apporté, il s'écria de toutes ses forces : *Deus, propitius esto mihi peccatori ;* Mon Dieu, mon Seigneur, ayez pitié de moi, qui ne suis qu'un pauvre et qu'un détestable pécheur. Il récita alors tous les articles de la foi, dit à haute voix : *Domine, non sum dignus,* etc., et reçut son Créateur avec une telle dévotion que tous les assistants fondaient en larmes. Et cette humilité plut tant à Notre-Seigneur, qu'il lui envoya la glorieuse Vierge Marie pour le consoler, pour le fortifier et pour l'affranchir entièrement des importunités des démons, qui s'efforçaient de le troubler et de l'inquiéter. Cette sainte Mère de Dieu chassa ces maudits, et reçut entre ses mains l'âme de ce saint Personnage, pour la présenter à son Fils.

Que votre humilité néanmoins ne vous éloigne point de la Table de votre Dieu. Dites-lui avec David : *Tanquam jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum ;* Je ne suis qu'une pauvre bête de somme devant vos yeux ; néanmoins je demeurerai toujours avec vous. Un mulet vous adora une fois au milieu d'une place publique, lorsque saint Antoine de Padoue prêchait vos grandeurs, et ce miracle convertit un hérésiarque. Une autre fois, des ânes s'agenouillèrent, et vous adorèrent au village de Salza, en Italie, lorsqu'un prêtre vous portait à un malade.

Vous donnez la pâture nécessaire à tous les animaux, et même aux petits corbeaux qui vous la demandent. Je reconnais que mes péchés me font encore plus vil et plus méprisable que ces pauvres brutes. J'espère néanmoins en votre bonté et en votre miséricorde. Elles paraîtront d'autant plus en moi à votre gloire, que vous ferez vos faveurs à une personne plus indigne.

Les serviteurs et les servantes de Dieu ont pris ces pensées d'anéantissement d'eux-mêmes. Anne de Saint-Barthélemy, qui a été fort longtemps sœur converse en l'Ordre des Carmélites, vit après sa Communion quatre animaux blancs qui avaient la figure d'agneaux, prosternés contre terre à dessein d'adorer Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement; et elle entendit alors une voix qui lui disait : *Ta révérence ressemble à celle de ces animaux.* Abaissons-nous devant Jésus-Christ comme de pauvres animaux, et il nous élèvera devant son Père comme des Anges.

Le désir, l'amour, la confiance et l'humilité sont les quatre ailes du Chérubin qui s'approche du char de Dieu, et en prend un charbon ardent pour brûler Jérusalem. Ménagez ces quatre affections au temps qui vous semblera le plus commode.

La veille de la Communion est le temps le plus propre pour exciter de saints et de fervents désirs, ainsi que la nuit et la matinée jusqu'au moment de cette divine action. Les actes d'humilité se font aisément et fort à propos, lorsque le prêtre vous présente le Saint Sacrement, et que vous dites le *Confiteor* avec celui qui sert la Messe. Ne l'omettez jamais; il aide à s'humilier et à faire des actes de contrition. Les actes d'amour sont plus faciles dans l'actuelle réception; et les actes de confiance, lorsque vous tenez en vous-même votre bonheur et votre protecteur.

Ne vous contraignez pas trop néanmoins, et ne rejetez pas les affections que Dieu vous accorde selon son bon plaisir. On est quelquefois mieux disposé à l'une qu'à l'autre; et une trop grande contrainte ôterait la douceur et le principal fruit de cette visite du Ciel. Laissez aller doucement votre cœur où le vent et le feu du Saint-Esprit le transportent.

Je mettrai ici quelques actes de ces affections susmentionnées, afin de rendre cet exercice plus facile et plus fructueux. Chacun néanmoins doit retenir une pleine liberté de dire à Dieu ce que son cœur lui suggérera. Au

commencement, avant que vous ayez communié, il sera utile de lire ces actes avec attention, pour en former de pareils avec plus de facilité.

Actes de désir. — Oh ! si je pouvais communier avec la dévotion et avec la révérence que mérite mon très doux et très aimable Jésus ! — Oh ! si j'avais toute la charité des Séraphins, toute la science des Chérubins, les vertus de tous les Anges et de tous les Saints du paradis pour recevoir dignement mon Dieu et mon Créateur ! — Quand viendra, mon Jésus, cette heure tant désirée de votre divine venue dans mon âme ? — Venez, venez, très charitable Sauveur, je suis tout à vous, puisque vous voulez être tout à moi. — Mon Rédempteur, augmentez et purifiez mes désirs, et faites-les si ardents et si saints qu'ils vous soient agréables. — O mon âme ! à quoi penses-tu, lorsque tu devrais être tout en feu et en flammes, ton Dieu s'approchant de toi ? — Demain c'est le festin royal et nuptial, prépare-toi, mon cœur, dans la bienséance nécessaire. Oh ! si j'avais ce qui me rendrait agréable à mon Époux ! — Je suis pauvre maintenant, demain je serai riche ; je suis infirme, je serai fort ; je suis triste, je serai joyeux. O cieux, ouvrez-vous, et faites descendre bientôt mon Rédempteur. — Mon roi, mon médecin, mon époux, tout mon bonheur vient à moi, et veut loger en moi, à dessein de m'enrichir, de me guérir, de me réjouir et de me combler de ses grâces. Venez, Seigneur, vous serez le très bien venu. — Je désire de tout mon cœur, ô mon Jésus ! vous recevoir et me donner totalement à vous, sans aucune réserve.

Actes d'amour. — Soyez le bien venu dans votre maison, mon très aimable Jésus, prenez tout ce que vous y trouverez ; tout y est entièrement et absolument à vous. — Mon amour, ma joie, ma vie, ma lumière, ma félicité, mon tout, je vous aime, et je vous aimerai de toute l'étendue de mon cœur en toute l'éternité. — Envoyez-moi mille morts, plutôt que je manque jamais un seul mo-

ment de vous aimer et de vous aimer parfaitement. — Seigneur, prenez toutes mes affections, sanctifiez-les et dirigez-les à votre service. Je ne veux plus rien aimer que vous et en vous. — M'aimez-vous, mon doux Jésus; m'aimez-vous ? Ah ! si je ne suis pas maintenant en votre grâce, faites par votre bonté et par votre miséricorde que je la mérite et que je l'obtienne dès ce moment. — Ou envoyez-moi la mort, ou donnez-moi votre amour. La vie m'est pire que la mort, si je ne suis point assez heureux pour vous aimer. — Ni la mort, ni la vie, ni l'affliction, ni la tentation, ne me sépareront jamais de votre charité. — Je vous tiens, je vous tiens, mon Bien-Aimé : et je ne vous laisserai jamais sortir de moi. — O Anges du paradis ! ô Séraphins enflammés ! venez à mon secours. Aimez, louez, bénissez mon amour, mon roi, mon médecin, mon pasteur, mon père, mon unique contentement. — Que toute la terre, que tous les cieux, que tout le reste des créatures vous bénissent, mon cher Jésus ! — Prenez, prenez, Seigneur, tout mon cœur, et donnez-moi le vôtre, afin que je vous aime d'un amour totalement saint et qui vous soit agréable.

Actes d'humilité. — Qui suis-je, Seigneur, pour que vous daigniez venir en moi ? Retirez-vous de moi, Roi de gloire et de pureté, je ne suis qu'un misérable pécheur. — Je le confesse, et il n'est que trop vrai, j'ai mérité mille et mille fois l'enfer par mes péchés. — D'où me vient ce bonheur que mon Dieu veuille entrer dans mon corps, qui l'a tant offensé, et dont je me suis servi pour tant de crimes? — Quoi ! Dieu de majesté, mon juge et mon Seigneur, vous vous mettez sur ma langue, qui vous a irrité par tant de murmures, de détractions, de vanités et d'impertinences ! — Ah ! Jésus, mon Sauveur, donnez-moi un ferme propos de m'amender et de vous mieux servir. — Je dis avec le Centurion : « Seigneur, je ne suis point digne que vous entriez dans mon logis ; mais dites-moi une seule parole, et je serai guéri et consolé. » — Sainte Élisabeth s'étonnait que la

Mère de Dieu vînt chez elle, et je serai assez téméraire pour m'en aller à mon Juge et à mon Souverain avec intention de le recevoir dans mon âme et dans mon corps ! — Ruth ne s'estimait pas digne des pensées de Booz; Abigaïl se jeta aux pieds de David, étonnée de l'honneur qu'il lui voulait faire de la prendre pour son épouse, et mon âme osera prétendre aux noces de l'Empereur de l'univers dans ce Sacrement d'amour ! — O Dieu de grandeur ! je le dis à la face du ciel et de la terre, je suis totalement indigne de l'union que vous m'offrez à votre autel avec votre divine majesté.

Actes de confiance. — J'espère de votre paternelle bonté, que vous ne me rejetterez pas de votre présence, et que vous viendrez en moi, pour y réformer tout ce qui est déréglé. — O Jésus, qui rendez bienheureux tous ceux qui vous regardent, vous êtes mon espérance et ma force, c'est en vous que je mets tout mon bonheur et toutes mes prétentions. — Je ne craindrai plus dorénavant aucun mal, puisque vous, mon amour et mon tout, vous êtes avec moi et en moi. — Je n'ai plus peur du démon ni de ses tentations, puisque j'ai le Tout-Puissant dans mon cœur. — Je vous tiens, je vous tiens, mon Bien-Aimé, et je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez donné votre sainte bénédiction. — O l'amour de mon cœur ! je suis assuré que vous ne m'abandonnerez jamais, si je ne me trahis moi-même. Fortifiez-moi, vous qui êtes le Dieu de miséricorde et de charité.

V. Ayant communié, retirez-vous dans le lieu le plus éloigné du bruit que vous pourrez, et épanchez-y votre cœur devant ce Dieu d'amour et de libéralité. Il n'est aucun temps en toute la vie plus propre pour communiquer cœur à cœur avec lui. Les théologiens enseignent que tant que les espèces du pain et du vin ne sont pas corrompues (ce qui dure quelquefois assez longtemps), Notre-Seigneur est réellement présent en nous, et répand ses grâces selon la disposition qu'il trouve en l'âme. Que si cette disposition s'augmente pendant que le corps de notre Sauveur se con-

serve dans l'estomac, la grâce s'augmente dans l'âme avec la même proportion.

Quel plus doux contentement pouvez-vous espérer que de porter les lèvres à ses plaies sacrées et de vous nourrir de son sang? On fait tant d'état des visions où Jésus a permis aux Saints les plus élevés de boire à son sacré côté, et cependant pour l'ordinaire cette faveur n'était que dans la seule imagination ! Que devons-nous donc dire, et que devons-nous penser de la vérité et de la réalité? Quelle peine ne mériterions-nous pas, si nous ne mettions toute la diligence imaginable pour profiter de la venue, de la possession et de l'entretien de notre Dieu?

La bienheureuse Marguerite, fille de Béla, roi de Hongrie, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, recevait la sainte Eucharistie avec une telle dévotion, que souvent elle était élevée de terre de plus d'une coudée, et tout le reste du jour elle demeurait en prières jusqu'à la nuit, et ne prenait que fort peu de nourriture corporelle.

François de l'Enfant-Jésus, frère convers des Carmes déchaussés, était si transporté hors de lui-même lorsqu'il avait reçu son Dieu, qu'il oubliait tout le reste. Il n'entendait pas même la cloche du réfectoire qui sonnait le dîner, si on ne l'en avertissait. Un jour, le maître des novices lui permit de ne point aller à la première table, afin qu'il pût s'entretenir avec plus de loisir dans l'ardeur de son cœur; mais cette âme céleste s'enfonça si avant dans la contemplation de son Rédempteur, qu'elle en oublia la réfection du corps. Le maître des novices, entrant après Vêpres dans l'oratoire des novices, le trouva encore en oraison. Il lui demanda s'il avait dîné. *Hé quoi !* dit François, *est-il déjà l'heure de la seconde table ?* Il était quatre heures après midi, et le temps s'était écoulé si rapidement pour lui, qu'il ne pensait pas que le dîner fût achevé. Oh ! bienheureux sont ceux qui ont le cœur si purifié et si enflammé de l'amour de leur Sauveur, qu'ils peuvent passer ce temps si précieux dans les ardeurs que Dieu demande d'eux !

Ce saint entretien après la Communion consiste en trois actes, dont je dirai un mot brièvement au paragraphe septième. Vous en trouverez de longs discours dans plusieurs livres spirituels qui traitent de cette matière.

C'est pour vous un point d'une extrême conséquence, que sortant de votre action de grâces, vous n'épanchiez pas aussitôt votre cœur dans les créatures, mais que vous passiez doucement de la contemplation à l'action.

Vous obtiendrez cette modération de votre cœur, si vous êtes exact en l'observation du silence, ne parlant que des choses très nécessaires, d'une voix basse et en très peu de paroles. Il y a une grande correspondance de la bouche au cœur, et l'un se décharge facilement par l'autre.

Si, en recevant Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, vous aviez reçu en même temps un verre tout plein de son sang, avec quelle circonspection le porteriez-vous ? N'auriez-vous pas toujours l'œil dessus, de peur qu'il ne s'en perdît une seule goutte ? Ne marcheriez-vous pas en prenant toute sorte de précautions pour ne point laisser trembler votre main, de crainte de perdre une partie de ce trésor si divin et si admirable ? Et pourquoi donc êtes-vous si peu soigneux de garder les grâces que ce Dieu a acquises par le sang de toutes ses veines, et qu'il vous a départies en venant en votre cœur ?

Si vous avez communié un jour de travail, ou que votre office vous oblige de vaquer à vos occupations habituelles, même les jours de fêtes, compensez le manque de retraite et de longues prières par des oraisons jaculatoires, dont j'ai traité ci-dessus. Tournez-vous de temps en temps vers l'église, afin de vous mieux ressouvenir du bienfait que vous y avez reçu. Faites un oratoire de votre cœur ; regardez-y votre Sauveur environné de plusieurs Anges qui l'y bénissent. Vous ne l'en avez pas chassé ; il y est donc encore. C'était l'exercice de plusieurs Saints, lorsque leurs parents, les tyrans ou d'autres personnes les occupaient à divers ministères extérieurs.

Si vous avez du loisir et que les Supérieurs ne vous emploient point, pour vous occuper doucement allez servir autant de Messes que vous pourrez. Si votre santé, ou quelque autre raison, ne vous le permet pas, récitez votre chapelet à la salle ou au jardin pour vous distraire un moment. Prenez ensuite dans votre chambre un bon livre spirituel. Visitez le Supérieur ou votre confesseur, pour en recevoir quelque instruction ou quelque consolation, et retournez à l'église pour servir au moins une Messe.

Ce serait aussi une bonne dévotion de prier le Supérieur qu'il vous permît d'aider une heure ou une demi-heure le portier, le cuisinier, ou celui qui a la charge du réfectoire, afin qu'ils pussent vaquer avec plus de tranquillité à leurs dévotions.

Le reste de la journée, réfléchissez souvent à la faveur que Dieu vous a faite. Visitez plus fréquemment le Saint Sacrement de l'autel au jubé, et demeurez-y plus longtemps. Durant la semaine, jetez un coup d'œil dans ces visites sur la Communion passée et sur celle qui approche, pour remercier Dieu de l'une et pour vous mieux préparer à l'autre.

La première raison qui nous doit porter à ces visites est l'honneur de Dieu. Les Saints ont été tellement touchés de ce motif qu'ils demeuraient dans les églises jour et nuit, tant qu'ils pouvaient. Le Père Pierre le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace, notre fondateur, eût voulu être présent dans toutes les églises du monde où repose le Saint Sacrement, afin de lui rendre dans toutes les hommages les plus respectueux de son cœur, sans jamais sortir du palais de son Roi.

La seconde raison de visiter assidument le Sauveur qui se tient dans nos sanctuaires, c'est notre propre utilité. Il est là pour résoudre les doutes de ceux qui ne savent à quoi se décider. Le Père Jacques Sancius délibérant sur le choix d'un état de vie ne parvenait pas à connaître le parti qu'il devait embrasser. Il alla se prosterner devant son

Rédempteur pour lui ouvrir son cœur et lui demander une lumière céleste dans ses ténèbres. Il sortit alors une voix forte du tabernacle, qui lui dit : *Esto de Societate Nominis mei ;* Soyez de la Compagnie qui est érigée sous mon Nom. Il obéit, demanda son admission parmi nous, et devint un excellent serviteur de Dieu.

Jésus, qui demeure sur nos autels, dissipe les tentations de ceux qui le saluent. Un Religieux de l'Ordre de Saint-François, tenté sur sa vocation et résolu de sortir du monastère, alla saluer le Saint Sacrement et un crucifix qui était sur l'autel. Ce Dieu de bonté fit couler du sang de ses plaies, commanda à ce Religieux d'en prendre et d'arrêter fixement les yeux sur ses mains. Ce regard raffermit incontinent cette âme flottante, comme l'assure la chronique de ce saint Ordre.

Ces visites, par lesquelles nous rendons à notre Rédempteur l'honneur qui lui est dû, obtiennent le don de la persévérance finale. Le Père Martin Dominique, homme vraiment apostolique, avait coutume de dire que le monde ne se damne que parce qu'il ne porte pas assez d'honneur et de respect à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

VI. Un moyen encore très excellent pour conserver la dévotion et la ferveur qui nous ont été données en la participation réelle du corps et du sang de notre Rédempteur, c'est de communier spirituellement, autant ce jour-là même que tous les autres jours de la semaine.

La Communion spirituelle est un ardent désir de recevoir réellement le corps de notre Sauveur, son sang, son âme et sa divinité ; et d'unir intimement à lui toutes ses puissances et toutes ses facultés : l'entendement, afin de le connaître avec ses grandeurs ; la volonté, afin de l'aimer et de se réjouir en lui seul ; la mémoire, afin de se souvenir de lui et de ses bienfaits ; l'imagination, afin de la purifier ; et tout le reste, afin de s'occuper entièrement à son service.

On peut exercer en cette communion tous les actes de désir, d'amour, de confiance et d'humilité dont j'ai parlé

ci-dessus au paragraphe quatrième, et, par ce moyen, suppléer à la Communion réelle. Évitez autant que vous le pourrez la singularité, et ne recevez point la sainte Eucharistie plus souvent que les autres convers de votre monastère. Ces particularités cachent souvent un secret orgueil ; et en volant plus haut que les autres, on s'expose à se briser la tête par des chutes scandaleuses.

Le bienheureux Louis de Gonzague et bien d'autres saints Religieux non revêtus du caractère sacerdotal se contentaient de communier aux jours marqués par les Règles. Je ne nie pas que, si un puissant attrait vous pressait de vous présenter plus fréquemment à la sainte Table, vous auriez le droit d'en demander l'autorisation à votre confesseur ; toutefois, avant de solliciter des Communions supplémentaires, assurez-vous que vous profitez bien de celles qui vous sont permises. De plus, dans le cas où, après vous avoir accordé ce que vous désiriez à cet égard, le confesseur jugera bon de vous le retrancher, soumettez-vous humblement ; ce sera un signe que votre désir venait du bon esprit, et Dieu récompensera votre obéissance par des faveurs excellentes, comme il arriva à saint Alphonse Rodriguez.

L'infirmier lui dit un jour que le Supérieur lui ordonnait de laisser toutes les Communions de la semaine, et de se contenter de celles des fêtes et des dimanches, qui sont ordonnées par la Règle à ceux qui ne sont pas prêtres. C'était lui ôter le pain des mains, et vouloir qu'il mourût de faim. Il obéit néanmoins, comme il le faisait toujours, sans répliquer un seul mot. Notre-Seigneur ne tarda pas à l'en récompenser en lui communiquant une manière de communier spirituellement tout à fait extraordinaire. Il sentait réellement notre Sauveur d'un côté de sa poitrine, et sa sainte Mère de l'autre, comme deux fontaines de grâces qui inondaient son âme. Il passait ces jours-là dans des colloques très dévots et dans de très ardents actes d'amour et de dévotion. Ceci dura quelques semaines, jusqu'à ce

que le Supérieur, ému du silence et de l'allégresse d'Alphonse, lui permit de communier selon sa dévotion accoutumée.

VII. Dans les visites au Saint Sacrement, à la Communion spirituelle et à la Communion réelle, vous devez exercer trois actes principaux.

Remerciez Jésus-Christ de la grâce qu'il vous a faite de venir à vous. Vous pourrez le remercier en ces termes ou en d'autres semblables : « Je vous remercie, mon charitable Jésus, de ce que vous m'avez attendu dans le tabernacle toute la semaine. Je vous remercie de ce que vous en êtes sorti pour vous montrer à moi, et pour vous laisser toucher par les mains d'un homme, afin de vous déposer sur ma langue. Que votre bonté, votre humilité et votre charité soient bénies, d'avoir voulu descendre dans mon estomac, pénétrer mon cœur de vos ardeurs, éclairer mon entendement de vos rayons et orner mon âme de vos grâces. »

« O Anges du paradis ! vous voyez qu'il m'est impossible de remercier un Roi si libéral et si adorable qui m'a fait cette faveur signalée, après que je l'ai si grièvement offensé. Mon cher Gardien, accourez, et amenez tous ces Escadrons célestes. Venez, venez, Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Vertus, Principautés, Archanges, accourez à votre Chef et à votre Roi. »

« O ma bonne Mère ! glorieuse Vierge Marie, aidez-moi à rendre grâces à votre Fils très aimable. Je me reconnais son obligé de telle sorte qu'il m'est impossible de satisfaire à une si grande obligation. »

Priez les Saints en qui vous avez de la dévotion et de la confiance. Si, sans blesser votre imagination et sans vous incommoder la tête, vous pouviez vous représenter Notre-Seigneur au milieu de votre cœur, cette image vous attendrirait plus sensiblement. Posez-lui un beau trône, environné d'Anges et de Saints, et faites-y entrer toutes vos puissances et vos facultés, pour le remercier, pour vous offrir à lui et lui exposer vos besoins.

Après la Communion, offrez votre cœur et votre âme, et tout ce qui vous appartient, à ce souverain Seigneur de l'univers. Que votre entendement s'approche et lui offre toutes ses pensées ; que votre volonté lui donne toutes ses affections, et ainsi du reste. J'indiquerai une manière de faire cette offrande, afin de vous soulager.

« O mon Seigneur et mon Dieu ! je m'offre tout entier à vous. Je vous donne tout ce que je suis et tout ce que je puis. Je vous présente mon entendement, afin qu'il ne pense qu'à vous et à ce qui vous plaît. Je vous offre ma volonté, afin qu'elle ne s'affectionne qu'à vous et à ce que vous aimez ; ma mémoire, afin qu'elle ne se propose jamais d'autre objet que vous et ce qui conduit à vous. Seigneur, prenez mon imagination, je vous la consacre du meilleur de mon cœur afin qu'elle ne s'arrête qu'en vous et en ce qui vous touche. Prenez mes yeux, mes oreilles, ma langue, mes mains, mes pieds, et le reste : tout est à vous, et veut se consumer selon vos ordres et selon vos volontés. O le Dieu de mon âme ! prenez le présent que je vous fais de mon cœur, afin qu'il soit tout à fait à vous. Je me résous à ne plus regarder, à ne plus ouïr, et à ne plus chercher que ce qui m'enflammera en votre saint amour. »

Enfin, faites vos demandes tant pour vous que pour les autres. Demandez à votre Sauveur des lumières pour le connaître, des flammes du ciel pour l'aimer, de l'assistance pour vous souvenir de lui. Priez-le de mettre des images et des représentations saintes dans votre imagination, et des désirs désintéressés dans votre appétit. Suppliez-le avec larmes et avec sanglots de réfréner la concupiscence, d'arracher les mauvaises habitudes, de vous pardonner les chutes de la vie passée et de vous maintenir pour l'avenir. Surtout, priez-le de vous envoyer la mort, plutôt que de permettre que vous tombiez dans le moindre péché de volonté délibérée.

Priez-le pour votre prochain, vous servant à ce sujet

des demandes que j'ai proposées en traitant de l'oraison et de la Messe. Observez néanmoins qu'il n'est ni nécessaire ni utile de faire toutes ces demandes, ces offrandes et ces actions de grâces chaque fois qu'on communie spirituellement ou réellement, de peur de prendre une routine qui ne toucherait plus le cœur. Mais arrêtez-vous plus ou moins à quelques-unes, et embrassez toutes les autres par une intention générale. L'expérience et diverses réflexions, mais surtout l'onction de l'Esprit Saint et la direction du confesseur, vous aideront plus que tous les enseignements des livres.

Comme nous préparons nos méditations afin de les rendre utiles, aussi serait-il fort nécessaire de jeter une œillade, ou à l'examen du soir, ou durant la nuit, et principalement depuis la méditation jusqu'à la Messe, sur notre Communion et sur les affections que nous prétendons y exercer, tant avant qu'après avoir reçu notre Sauveur, sans néanmoins nous tellement astreindre que nous ne soyons résolus de nous laisser emporter aux émotions de l'esprit de Dieu, s'il lui plaît de se saisir de notre cœur et de nous faire voguer à pleines voiles. Ayant fait cette préparation, nous serons assurés de ne jamais manquer de la matière nécessaire pour nous entretenir utilement en la compagnie de notre Époux et de notre Prince.

Un moyen très facile et très utile pour passer le temps qui suit immédiatement la Communion, c'est de le joindre à l'oraison du matin ; d'exercer deux ou trois des principales affections qui nous y ont touchés, et de demander ce que nous désirions y obtenir.

De l'entretien que nous devons avoir avec notre Sauveur, passons à l'entretien que nous devons avoir avec sa sainte Mère, en récitant le chapelet et le rosaire.

CHAPITRE XV.

MÉTHODE POUR RÉCITER DÉVOTEMENT SON CHAPELET ET SON ROSAIRE.

I. Excellence et utilité du Rosaire et du Chapelet; son origine. — II. Couronne de la Vierge. — III. Motifs de réciter le Rosaire ou la Couronne. — IV. Manière de réciter le Rosaire ou la Couronne. — V. Explication du *Pater*. — VI. Explication de l'*Ave Maria*. — VII. Les mystères du Rosaire.

I. Les sous-diacres, les diacres et les prêtres disent chaque jour par obligation leur Office, composé de plusieurs oraisons et principalement des psaumes de David. Les Religieux qui n'ont point reçu les ordres sacrés, disent par dévotion au moins une fois tous les jours leur chapelet ou leur rosaire. Considérons-en l'origine, l'utilité et la méthode de les bien dire.

Le rosaire est une prière de cent cinquante *Ave Maria,* et pour cela on l'appelle aussi le Psautier de la Vierge ; à cause que le Psautier de David est composé de cent cinquante psaumes. Le chapelet, à proprement parler, est la troisième partie du rosaire, et contient seulement cinquante *Ave Maria ;* de sorte que le chapelet est un petit chapeau de fleurs que l'on met sur la tête de la Mère de Dieu, et le rosaire est un grand chapeau de fleurs qu'on lui présente.

Mais pourquoi appelons-nous rosaire une oraison adressée à Notre-Dame ? La raison en est que la sainte Vierge est la reine des Vierges, comme la rose est la reine des fleurs, à cause de sa beauté, de son odeur et de ses utilités. Hugues le Cardinal dit qu'elle est la rose de Jéricho, à raison de sa ravissante beauté, de son odeur et de son efficacité. Nous pouvons assurer sans difficulté qu'elle est bien plus excellente, puisque la rose de Jéricho ne montre sa beauté qu'en un petit espace de l'année, et ne s'ouvre

ensuite admirablement que la nuit de la Nativité de Notre-Seigneur. Mais notre rose divine a la bouche toujours ouverte et toujours tournée vers son Fils, pour nous obtenir de sa bonté ce que nous désirons.

Pour ce qui est de l'invention du rosaire, Polydore Virgile pense que le premier auteur en a été Pierre l'Ermite, qui, du temps d'Urbain II, en l'an 1090, fut un des principaux moteurs de la première expédition des Français dans la Terre Sainte. Cette expédition fut si heureuse, que les chrétiens prirent Jérusalem, et firent Godefroy de Bouillon roi de ce pays-là.

Édouard Maihew croit que le premier inventeur du rosaire fut le vénérable Bède, qui vivait et fleurissait vers l'an 700. Il ajoute que pour cette raison encore aujourd'hui on appelle *Bedes* les rosaires de la Vierge.

Les autres attribuent cette invention à saint Dominique, fondateur des Frères Prêcheurs. Je croirais facilement que les uns et les autres en sont tenus pour les auteurs et les inventeurs, l'ayant dit de diverses manières, suivant les attraits de leur particulière dévotion. Mais le glorieux saint Dominique a tellement mis en vogue cette prière, qu'il en mérite presque toute la gloire.

II. La couronne de la Vierge est une manière de chapelet qui contient soixante-trois *Ave Maria,* en l'honneur des soixante-trois années qu'elle a vécu sur la terre, dans la vue qu'elle vivait dans une telle perfection, qu'elle se faisait tous les ans une riche couronne de mérites.

Cette dévotion doit être d'autant plus estimée que l'origine en est due particulièrement à Notre-Dame. Paul de Barry le raconte de cette sorte : Un jeune homme dévot à cette Reine du Ciel mettait chaque jour sur la tête d'une de ses statues qu'il avait dans sa chambre, une couronne de fleurs. Il quitta le monde et se fit religieux dans l'Ordre de Saint-François. Peu de mois après, il fut tenté d'en sortir, parce qu'il ne pouvait pas accomplir sa dévotion tous les jours, comme il faisait dans le monde, n'ayant

point de fleurs à sa disposition. Cette disgrâce le jeta dans une si profonde et si noire mélancolie, qu'il résolut de quitter son habit et sa vocation. *Ah ! non pas cela,* dit la Vierge, qui en même temps lui apparut et le consola : *mon Fils, je te veux donner l'invention de satisfaire à ta dévotion. Tu me présenteras chaque jour soixante-trois* Ave Maria, *avec sept* Pater noster, *et je t'assure que cette couronne ne me sera pas moins agréable, et qu'elle ne t'apportera pas moins de profit que la première.* Il obéit à la Vierge, et persévéra dans sa vocation avec joie et contentement. Aussitôt que cette dévotion fut connue, elle fut embrassée de tous les amis de la Vierge.

Concluez de cette histoire que, comme nous avons obligation à l'Ordre de Saint-Dominique de nous avoir enseigné le rosaire, nous avons aussi obligation à l'Ordre de Saint-François de nous avoir enseigné la couronne de la Vierge.

III. Nous devons nous affectionner à cette dévotion : Premièrement, parce qu'elle est facile et très propre pour des personnes qui ne peuvent pas vaquer longtemps à la contemplation. Secondement, elle contient l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, qui sont les deux plus belles prières que nous ayons. Troisièmement, Notre-Seigneur et Notre-Dame ont montré par plusieurs merveilles que cette dévotion leur agréait.

Louis de Grenade rapporte qu'on trouva dans la bouche d'un prêtre mort un bouton de fleurs de lis, parce qu'il avait dit souvent son rosaire ; et que Notre-Dame apparut à l'Archevêque de Rouen, à qui elle déclara qu'à cause de cette dévotion elle affectionnait ce prêtre, et voulait qu'il fût enterré dans un lieu plus honorable que celui où on l'avait mis.

La chronique de Saint-François raconte qu'un Religieux avait cette louable coutume de réciter tous les jours avant son repas la couronne de la Vierge. Un jour, par je ne sais quel hasard, il y manqua. Le dîner étant sonné, il pria le Supérieur de lui permettre de la réciter

avant d'aller se mettre à table. En ayant obtenu la permission, il se retira dans sa chambre. Mais, comme il tardait trop, le Supérieur envoya un Religieux pour l'appeler. Ce Religieux le trouva tout éclatant d'une lumière céleste, et la bienheureuse Vierge avec deux Anges auprès de lui. A mesure qu'il disait un *Ave Maria,* une belle rose sortait de sa bouche. Les Anges prenaient ces roses l'une après l'autre, et les mettaient sur la tête de la Vierge, qui en témoignait une grande satisfaction. Deux autres Religieux, envoyés pour voir la cause du retard du premier, virent tout ce mystère, et la Vierge ne disparut point que toute la couronne ne fût récitée.

Saint Antonin, dans sa chronique, et Molan, dans son martyrologe, disent qu'un Religieux de Saint-Bertin avait coutume de dire chaque jour, après Matines, cinq psaumes en l'honneur de Notre-Dame, savoir : *Magnificat, Ad Dominum, Retribue, In convertendo, Ad te levavi ;* et d'ajouter à chacun un *Ave Maria.* On le trouva mort dans son lit, et l'on aperçut cinq belles roses qui sortaient de sa tête. L'une sortait de sa bouche ; deux, de ses yeux ; et les deux autres, de ses oreilles. Et sur chacune le Nom de Marie était écrit.

Les mêmes faveurs ont été accordées aux frères qui sont occupés aux offices de Marthe. J'en rapporterai aussi trois exemples, en trois diverses Religions.

On vit naître dans un instant, sur le sépulcre de frère Diego Barbuto, oblat Minime, trois beaux rejetons de lis ou de jasmin, pleins de fleurs fraîches et odoriférantes ; en chacune de ces fleurs se trouvaient écrits en belles lettres les doux Noms de Jésus et de Marie, comme nous le certifie Louis Dony d'Attichy, en l'Histoire générale des Minimes.

Un frère convers de l'Ordre de Cîteaux ne savait que ces deux mots de latin, *Ave Maria,* en l'honneur de la Mère de Dieu. Mais il les disait souvent, et avec tant de bons sentiments, qu'après sa mort il lui sortit de la bouche un

beau lis, sur les feuilles duquel ils étaient écrits en lettres d'or, comme le raconte Jean, abbé, cité par Ange Manrique, aux Annales de ce saint Ordre.

Saint Alphonse Rodriguez disait son chapelet avec tant d'ardeur, qu'il voyait à chaque *Pater* sortir de sa bouche une rose vermeille, et à chaque *Ave Maria* une rose blanche, égales en beauté et en odeur, et différentes seulement en couleur. Il n'était pas encore religieux en notre Compagnie, où il fut coadjuteur temporel ; il se perfectionna beaucoup dans cet exercice du rosaire, et en le disant y reçut des faveurs particulières. Je me contenterai d'en rapporter une seule, mais elle est tout à fait admirable.

S'étant mis une fois à dire son rosaire, il sentit son âme fort disposée à la dévotion, et pleine de très saintes et de très douces affections. Il fut prévenu alors de Notre-Seigneur, et favorisé d'une visite signalée et presque inouïe. Il lui semblait que le Ciel s'entr'ouvrait, et que cet aimable et adorable Sauveur en descendait avec sa très sainte Mère. Jésus se logea dans son sein et dans son cœur, fontaine de l'amour et de la vie, et le combla d'une joie et d'une consolation inestimables. La Mère de toute beauté et de toute charité y trouva aussi son logement. Elle prit un nouveau cœur, et s'y plaçant, elle se mit sensiblement de l'autre côté de sa poitrine ; et dès lors ce saint frère sentit ces deux amours du paradis dans son cœur, plus ou moins, selon la disposition où il se trouvait. Ayant vécu douze ans depuis, il les sentit toujours, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Ne croyez pas pour cela que Notre-Seigneur et Notre-Dame aient quitté le Ciel, pour se placer réellement dans le sein de cet admirable Serviteur de Dieu. Toutes ces merveilles se passaient dans son imagination, et étaient des marques d'une affection très tendre du Ciel envers lui. Il en concevait une si filiale confiance, qu'il disait souvent : *Jésus est mon Père et Marie est ma Mère. Jésus et Marie sont mes amours. Jésus, la vérité souveraine et toute mon*

espérance, mon amour et ma vie, je crois en vous, je veux ce que vous voulez et aucune autre chose. Jésus, prenez mon cœur et donnez-moi le vôtre avec votre esprit. Ainsi soit-il.

La quatrième raison qui doit nous porter à dire notre rosaire avec ferveur et persévérance, est que nous en tirons de grands avantages à l'article de la mort. Sainte Gertrude, étant, le jour de la Nativité de la Vierge, à Complies, présenta cent cinquante *Ave Maria,* qui font le rosaire entier, à son époux Jésus-Christ, le priant, par l'affection qu'il avait pour sa sainte Mère, de la vouloir assister à l'heure de la mort. En même temps elle aperçut aux pieds de Notre-Seigneur un amas de pièces d'or, qui égalaient en nombre les paroles qu'elle avait prononcées dans sa prière. Ce charitable Rédempteur remit toutes ces pièces entre les mains de la Vierge, qui fit entendre à sainte Gertrude, qu'elle lui réserverait autant de grâces pour le moment de sa mort, afin de vaincre ses ennemis, qu'elle recevait de pièces d'or par ses prières.

Quelle dévotion devons-nous donc préférer au chapelet, puisque du moment de la mort dépend le sort de l'éternité? Mais ayez soin de dire avec ferveur ces paroles : *Nunc et in hora mortis ;* Priez pour nous maintenant et à l'heure de la mort. Elles se répètent si souvent, quand on s'acquitte de ce devoir envers la Vierge, qu'il est impossible qu'elles n'aient un très grand effet, et qu'elles ne fassent une puissante impression sur l'esprit d'une mère aussi charitable que l'est la Mère de Dieu.

La cinquième raison qui nous doit pousser à cet exercice, c'est l'exemple des Saints. Saint Félix de Cantalice, frère laïque capucin, demandant l'aumône par la ville de Rome (ce qu'il a fait pendant quarante ans entiers), ne paraissait jamais qu'en tenant son chapelet, soit qu'il voulût toujours avoir ce précieux gage dans les mains, comme un généreux soldat ses armes, ou qu'il le voulût dire sans cesse dans les rues ; ce qu'il faisait avec autant de dévotion et

de récollection que s'il eût été tout seul dans sa cellule ou dans l'église. Saint François de Sales, évêque de Genève, s'est rendu admirable dans cette dévotion. Il vaquait avec tant d'assiduité au salut des âmes, qu'il convertit soixante-douze mille hérétiques et un très grand nombre de catholiques. Il mettait néanmoins tous les jours une heure à réciter son chapelet. Un jour il fut occupé de telle sorte qu'il ne put trouver aucun temps pour satisfaire à sa dévotion. La nuit était fort avancée, et il était tout rompu de travail et accablé de sommeil. Il voulut cependant payer son tribut ordinaire à la Mère de Dieu. Son secrétaire le priait d'attendre jusqu'au lendemain, et de ne pas se mettre en danger de maladie. Mais le Saint lui répondit : *Mon cher ami, il ne faut jamais différer au lendemain ce que l'on peut faire le jour même.*

« J'ai connu un jésuite, dit Paul de Barry, qui, étant devenu aveugle, récita plus de trente-deux mille fois son chapelet en trois ans. Il en disait pour l'ordinaire trente tous les jours. Il mourut à Avignon, vers l'an 1628. » Je vous laisse à penser si la Vierge l'assista dans ce passage périlleux, puisque, pendant les trois dernières années de sa vie, il avait réclamé son secours autant de fois qu'il avait dit d'*Ave Maria,* c'est-à-dire plus de seize cent mille fois.

Si nous manquons à ce devoir sous le vain prétexte de nos occupations, les païens eux-mêmes nous accuseront au jour du jugement, eux qui ont trouvé, dans un tracas incomparablement plus grand, le loisir d'honorer leurs idoles pendant un temps plus long que celui qui nous est nécessaire pour réciter notre chapelet. Je ne vous mettrai pour le moment devant les yeux, qu'un roi, mais un des plus grands qui aient paru dans le monde.

Echebar, roi du Mogor, était si adonné au culte du Soleil, qu'il lui faisait oraison quatre fois le jour ; à savoir, le matin quand il se levait, à midi, à son coucher et à minuit. Chaque fois il disait à sa louange mille quarante noms honorables, en reconnaissant et en admirant son ex-

cellence. Il comptait ces éloges avec de petites boules semblables à celles de nos chapelets, mais au lieu d'être simplement de bois c'étaient de belles pierres précieuses.

Quelle excuse apporterons-nous, si nous sommes négligents à dire notre rosaire en l'honneur de la Reine des cieux et de la terre, vu qu'un roi si riche, si puissant, si occupé, prie avec tant d'affection une créature ? On a compté quelquefois à la cour de ce prince vingt rois qui avaient droit de porter couronne, et dont les États ne le cédaient pas en grandeur à ceux du roi de Calicut. Ils avaient été subjugués, ou s'étaient rendus ses tributaires, dans la crainte des armes d'un si vaillant monarque. Outre ceux-ci, il y en avait d'autres qui se tenaient ordinairement dans leurs royaumes, et qui, pour s'exempter du service auquel étaient astreints ceux qui suivaient la cour, payaient un plus gros tribut. Ce prince nourrissait en ses écuries cent mille éléphants tout prêts à marcher. On estimait qu'il en pouvait mettre en campagne cinquante mille bien armés. Ses États avaient six cents lieues de longueur, et quatre cents de largeur, sans compter le royaume de Caximir et quelques autres. Il donnait tous les jours deux fois audience en public à toute sorte de personnes.

Que répondrons-nous au jour du jugement à ce roi païen, qui, au milieu de tant d'occupations, de princes, de rois, trouvait bien le moyen trois fois le jour, et une fois la nuit, de réciter son chapelet à sa mode ? Comment oserons-nous dire que, dans un office d'acheteur, de cuisinier, de portier, de jardinier, dans une Maison religieuse, nous n'avons pas eu le loisir de dire deux ou trois fois le nôtre? Ce roi est mort en notre siècle, l'an 1605, et par conséquent il n'y a pas encore cinquante ans. Ne perdons point de temps mal à propos, et nous en trouverons toujours raisonnablement pour Dieu.

IV. J'espère que toutes ces raisons sont un puissant motif pour vous faire résoudre à dire souvent et dévotement

votre chapelet et votre rosaire. Il ne me reste donc plus qu'à vous montrer la méthode que vous employerez pour vous acquitter de ce devoir avec profit.

Le rosaire est composé de cent cinquante *Ave Maria,* et s'appelle le psautier de la Vierge, pour la raison que j'ai déjà donnée. De là quelques-uns disent avec raison, que nous le pouvons commencer de la même manière que les prêtres commencent leur psautier, en disant : *Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam. Deus, in adjutorium meum intende. Domine, ad adjuvandum me festina. Gloria Patri,* etc. C'est-à-dire : Mon Dieu, ouvrez mes lèvres, et ma bouche annoncera votre louange. Mon Dieu, rendez-vous attentif et prenez soin de m'assister. Seigneur, accourez promptement à mon aide. Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, telle qu'elle a été depuis le commencement du monde, et qu'elle sera pendant toute l'éternité.

Vous pouvez aussi réciter quelque hymne qui soit courte et pieuse. Celle-ci me semble bien propre pour cela :

Memento, salutis Auctor,
Quod nostri quondam corporis
Sacrata ab alvo Virginis
Nascendo formam sumpseris.
Maria, mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Et hora mortis suscipe.
Jesu, tibi sit gloria,
Qui natus es de Virgine,
Cum Patre et almo Spiritu
In sempiterna gloria. Amen.

C'est-à-dire : Souvenez-vous, mon Rédempteur, qui êtes la vive source de toutes les grâces et de mon salut, que, par votre infinie bonté et charité, vous avez daigné descendre dans les chastes entrailles de la Vierge, et y prendre un corps semblable au nôtre.

O Vierge Marie, mère de grâce et de miséricorde ! vous voyez combien de furieux ennemis nous attaquent par des tentations dangereuses : défendez-nous de leurs assauts ; rendez-nous maintenant victorieux, afin que vous nous receviez entre vos bras à l'heure de la mort, et que vous nous présentiez à votre Fils, qui sera notre juge.

O Jésus, mon Dieu et mon Sauveur ! que tous les hommes et tous les Anges vous rendent l'honneur et la gloire qui vous appartiennent. Vous l'avez très bien mérité en naissant d'une Vierge, pour pouvoir nous racheter. Soyez béni, loué et glorifié, avec le Père et le Saint-Esprit, par toute l'étendue des siècles et de l'éternité. Ainsi soit-il.

Au lieu de l'antienne que les prêtres disent au commencement de chaque psaume, dites au commencement de chaque dizaine : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata ; da mihi virtutem contra hostes tuos ;* O Vierge très sainte ! daignez m'accorder la faveur de vous louer et de vous bénir ; donnez-moi la force nécessaire pour vaincre vos ennemis, qui me veulent troubler dans les efforts que je fais pour vous honorer et pour vous servir.

Après les prières, dites un *Pater* et dix *Ave Maria*, puis à la fin de chaque dizaine ajoutez : *Gloria Patri,* etc., comme on fait à la fin de chaque psaume.

V. Vous jugez bien que, pour dire avec fruit et avec sentiment le rosaire ou le chapelet, il faut pénétrer toutes les affections et toutes les demandes de ces deux oraisons, que l'on y répète souvent, et qu'à moins d'en tirer du suc et de la moelle, l'écorce en serait bien dégoûtante. Je crois que ce manque de considération est cause que plusieurs n'ont ni goût ni ardeur dans cette dévotion. C'est pourquoi Dieu en a donné l'intelligence à ses favoris.

Un jour que la bienheureuse Angèle de Foligno, récitait le *Pater,* et qu'elle priait Dieu de lui accorder une grâce, Notre-Seigneur lui mit dans le cœur cette divine oraison, avec une telle clarté et dans une telle connaissance de la

bonté de Dieu, qu'elle ne le pouvait suffisamment exprimer. Il lui en expliquait intérieurement toutes les paroles, de sorte qu'elle les lisait toutes avec une très sensible contrition de ses péchés. Elle était néanmoins remplie d'une grande consolation, et goûtait la douceur de Dieu, la connaissant mieux en ces deux paroles, *Notre Père,* qu'en toute autre chose.

Nous devons prier ce divin Maître de nous ouvrir les yeux et le cœur, et de nous révéler ses mystères. Cette lumière nous servira plus que toute autre diligence. Cependant, puisqu'il veut notre coopération, commençons par expliquer chaque parole de ces deux oraisons.

1. Notre-Seigneur ordonne que nous disions d'abord *Notre Père*. Cette première parole, *Père,* qui est comme la base et le fondement de toutes nos prières et de toutes nos espérances, nous avertit d'avoir envers Dieu un cœur de fils, et des affections d'une confiance filiale et absolue ; — d'admirer que cette Majesté infinie, nous voyant couverts d'une infinité de péchés et d'imperfections, nous a élevés à la dignité de ses enfants, et par conséquent de frères de Jésus-Christ et de tous ses Saints ; — de lui donner en échange toutes nos pensées, toutes nos paroles et toutes nos actions, par un juste sentiment de reconnaissance ; — de concevoir une grande confusion d'avoir vécu comme des enfants prodigues, sans égard pour la dignité et le contentement de notre Père céleste.

2. Nous ne disons pas chacun en particulier : *Mon Père ;* mais nous disons tous : *Notre Père,* pour attester que nous n'avons point l'œil à nos seuls intérêts, ni aucun désir que Dieu soit tellement à nous qu'il abandonne les autres ; — pour déclarer que nous regardons et que nous aimons tous les hommes comme nos frères ; — pour nous exciter à les servir et à les honorer tous, mais particulièrement ceux de notre Ordre, de notre province et de notre maison, à qui nous sommes plus intimement unis.

3. *Qui êtes aux cieux*. Dieu est en tout lieu par es-

sence, par présence et par puissance, comme je l'ai expliqué ailleurs ; mais, de plus, il est au ciel, comme dans son palais, dans son temple, et dans le lieu où il manifeste ses grandeurs et ses libéralités.

Prenez dans ces paroles les sentiments d'un voyageur. A cet effet, résolvez-vous à ne point attacher votre cœur au limon de la terre ; mais à la fouler aux pieds pour aller avec allégresse à votre patrie, vers votre Père, qui vous aime et vous appelle. Excitez en vous l'espérance d'arriver au ciel pour y posséder des biens éternels. Faites un ferme propos de mener une vie céleste. — Voyez avec peine que vous tardiez tant dans votre exil. — Ayez un grand respect pour un Dieu plein de majesté qui est sur votre tête, et qui peut accabler tous les impies par ses foudres et ses tempêtes.

4. *Que votre nom soit sanctifié.* Ce sont les paroles d'un ami qui cherche la gloire de son ami. Par ces paroles nous manifestons notre désir que le saint Nom de Jésus soit reconnu et glorifié de tous les hommes et de tous les Anges. Par suite de ce désir, nous devons chercher les âmes, pour les donner à Dieu, qui a versé tout son sang pour les racheter. Nous ne pouvons ni prêcher ni confesser ; mais nous pouvons prier, jeûner, nous mortifier, appliquant nos bonnes œuvres à l'avancement religieux de la Chine, du Japon, des Indes et du reste de l'univers, afin qu'on y loue et qu'on y bénisse Dieu. Ranimez votre zèle, et il arrivera souvent que vos oraisons et vos actions leur seront plus efficaces pour arriver en paradis que les paroles des prédicateurs.

5. *Que votre royaume nous advienne.* Nous sommes soldats de Jésus-Christ, et nous combattons sous ses enseignes. Nous devons nous réjouir de ce que nous combattons pour des sceptres et des couronnes, et exciter en nous un désir de les obtenir au plus tôt ; — une espérance que dès cette vie Dieu règnera en nous par la vertu ; — une confiance moralement assurée qu'il empêchera efficacement les révoltes et les séditions dangereuses de nos passions.

6. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* C'est le désir d'un bon serviteur, que la volonté de son maître soit accomplie en tout et partout. Désirez donc, premièrement, que tous les hommes conforment leurs desseins à la volonté de leur souverain Seigneur, dans leurs maladies, dans leurs nécessités, dans leurs afflictions, et dans les autres accidents. — Secondement, désirez être un parfait religieux, par une très exacte ponctualité dans l'exécution des commandements de vos Supérieurs, qui sont les vicaires et les lieutenants de Dieu sur la terre.

7. *Donnez-nous notre pain quotidien.* Nous sommes des pauvres qui mendions notre pain ; nous en demandons de trois sortes : le pain naturel, pour sustenter notre corps, et sous le nom de pain, nous comprenons tout ce qui est nécessaire à la vie ; — le pain surnaturel, qui est la parole de Dieu, la grâce et la gloire ; — le pain suressentiel, qui est le corps de notre Sauveur en la sainte hostie.

8. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Présentons-nous à notre souverain Juge comme des criminels qui pleurent leurs péchés, et qui tremblent à l'aspect de la peine qu'ils ont méritée. — Pardonnons de bon cœur à tous ceux qui nous ont fait quelque injure, dans la certitude que Dieu nous traitera de la même manière que nous les aurons traités.

9. *Et ne nous induisez point en tentation.* Les tentations du démon, de la chair et du monde sont semblables à des rochers, à des abîmes d'eau, et à des sables mouvants qui arrêtent, qui engloutissent et qui brisent les navires de ceux qui trafiquent sur la mer. Nous sommes des marchands, et nous avons amassé de très riches marchandises par nos travaux et par nos sueurs. Si nous pouvons arriver au port désiré, nous sommes heureux pour jamais ; mais il ne faut qu'un coup de vent pour tout perdre dans un funeste naufrage, et chaque moment renferme un danger incessamment suspendu sur nos têtes. Les flots sont impétueux, et les pirates nous environnent de toutes parts.

Supplions sans cesse notre Pilote de nous conduire avec une telle patience et avec une telle charité, que nous arrivions heureusement au port du salut. Reconnaissons par humilité notre impuissance. Affermissons néanmoins notre cœur en Dieu, par un espoir assuré en sa bonté.

10. *Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.* Ce sont les paroles d'un captif qui demande à être affranchi de tous les maux : de ceux de la maladie, de la pauvreté et des autres qui concernent les biens du corps et de fortune ; mais principalement des maux de l'âme, qui empêchent l'avancement dans la science et dans la vertu.

Par rapport à ce qui vient d'être dit, n'oubliez pas que vous ne devez point vous arrêter, à chaque *Pater,* à toutes ces affections de fils, de frère, de voyageur, d'ami, de soldat, de serviteur, de mendiant, de criminel, de marchand et de captif ; autrement il serait besoin d'un fort long temps pour dire votre chapelet.

Laissez-vous aller à l'affection que vous donnera Notre-Seigneur, et à celle qui sera plus conforme à la disposition de votre corps et de votre âme. Continuez-la tant qu'elle durera, en récitant toujours les *Pater* et les *Ave,* sans vouloir contraindre votre esprit à d'autres.

Ne vous violentez pas aussi pour demeurer fixe et immobile dans un saint désir, s'il s'y en présente quelque autre. Prenez une sainte liberté en cela, afin de ne point trop fatiguer votre tête, qui s'est déjà appliquée avec contention à la méditation, à la Messe et à la Communion.

VI. L'Oraison dominicale étant dite, vous commencez la Salutation angélique. Il faudrait être un Ange, et du premier chœur, comme Gabriel, pour la prononcer avec la dévotion et avec la révérence nécessaires. Faisons le mieux que nous pourrons, et notre bonne Mère fera le reste.

L'*Ave Maria* se divise en trois parties : la première a été prononcée par l'archange Gabriel ; la seconde a été ajoutée par sainte Élisabeth ; et la troisième, par l'Église.

1. L'archange Gabriel, étant envoyé à la glorieuse Vierge Marie pour lui annoncer que Dieu l'avait choisie pour sa Mère et qu'il en attendait son consentement, lui dit : *Ave, gratia plena ; Dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus ;* Je vous salue, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. Pesons tous ces mots, mais brièvement.

Ave ; Je vous salue. Ce mot, *Ave*, exprime la joie qu'eut l'Archange d'apporter une si heureuse nouvelle, et le désir qu'il avait que la Vierge en conçût aussi une vive allégresse.

Ève avait perdu le monde et l'avait jeté dans des ténèbres et des misères perpétuelles. Marie rapporte la lumière au ciel et à la terre, en recevant le Soleil de justice en ses entrailles, pour le donner aux hommes et aux Anges. Réjouissons-nous avec cette sainte Dame, et félicitons-la de sa dignité de Mère de Dieu. Disons-lui en toute humilité et en toute révérence : *Ave.* Réjouissez-vous, ô bienheureuse Vierge, réjouissez-vous. La nuit est passée, voici le jour qui revient. La mort n'a plus de pouvoir, voici la vie qui se présente à vous, pour que vous la donniez à tout l'univers.

Pleine de grâces. Les Saints ont eu chacun une partie de la grâce ; mais Marie en a obtenu la plénitude. Les fontaines, les ruisseaux et les fleuves sont pleins d'eau ; mais ce n'est rien en comparaison de la mer, qui reçoit ses eaux de tous les endroits de la terre et ne regorge jamais.

La Mère de Dieu a eu de très éclatantes lumières en l'entendement, des ardeurs plus que séraphiques en la volonté, et toute la perfection imaginable en toutes ses autres puissances et facultés. Elle a eu une charité suréminente, une humilité très profonde, une patience inébranlable, et toutes les vertus dans une souveraine éminence.

Le Seigneur est avec vous. Il y est non seulement par la grâce, comme avec les autres Saints ; mais il y demeure,

comme dans sa maison et dans son trône. La Sainte Vierge a tenu neuf mois entiers le Fils de Dieu dans ses chastes entrailles. Elle est cette Dame, revêtue du soleil, qui éclaire tout le monde. C'est la Mère du Tout-Puissant, qui obtient de lui ce qu'elle veut. La Mère ne s'est jamais éloignée de son Fils, et le Fils ne s'est jamais retiré de sa Mère. Elle obtient les choses les plus difficiles en lui montrant ses mamelles qui l'ont allaité, et ce Dieu de bonté ne peut rien refuser à celle qui lui a donné la vie.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Judith a été louée pour sa force, Esther pour sa beauté et pour sa charité, Abigaïl pour sa prudence, Ruth pour son humilité, Suzanne pour sa chasteté, et d'autres pour diverses vertus et perfections ; mais, ô glorieuse Mère de Dieu ! vous seule les surpassez toutes ensemble. Vous êtes tellement mère que vous êtes vierge, et votre virginité ne vous a point ôté le bien de la fécondité, et votre fécondité n'a en rien diminué votre pureté.

2. Après les paroles de l'Ange, suivent celles de sainte Élisabeth. Dans la visite que lui rendit la Mère de notre Sauveur, elle fut si remplie du Saint-Esprit qu'elle connut le mystère de l'Incarnation, et que, dans l'admiration où la jeta l'éminence de celle qui entrait dans sa maison, elle s'écria : *Benedictus fructus ventris tui ;* Le fruit de votre ventre est béni.

Ce fruit est béni en son odeur, en sa saveur et en son espèce. Le fruit d'Adam était maudit, et apportait toujours avec lui la corruption du péché originel. Le fruit de la Vierge est très pur, n'ayant nulle tache de cette infection, et contenant en lui un suc si vivifiant que quiconque en goûtera sera délivré de ses impuretés.

3. La conclusion que met l'Église à cette Salutation angélique est très dévote. Tâchez de la dire en réfléchissant en même temps à ce qu'elle signifie. Quand vous prononcez ces paroles : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ, Amen ;* Sainte

Marie Mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il, considérez premièrement ce bel éloge de Mère de Dieu, dignité en certaine manière infinie, puisque le Fils de Dieu est infini. Dieu même ne peut faire une maternité plus parfaite, attendu qu'il n'est pas possible de trouver ni de s'imaginer un Fils plus excellent que Dieu.

Secondement, confessez que vous êtes pécheur. Cette humilité vous obtiendra le secours de la Mère de miséricorde, qui par humilité a été élevée à une maternité d'une excellence inconcevable.

Troisièmement, déclarez-lui vos nécessités, et implorez son assistance, afin qu'elle vous aide dans vos tentations durant la vie, et qu'elle vous obtienne des grâces pour vous avancer de jour en jour dans des vertus plus héroïques. Saint Bernard dit une parole bien hardie, il permet de ne plus invoquer cette Mère de bonté si l'on trouve qu'elle ait rejeté nos prières. Elle ne rebute personne, quelque grand pécheur que ce puisse être. Dans la connaissance de nos crimes, nous avons occasion d'appréhender Jésus-Christ en qualité de juge ; mais dans sa sainte Mère et la nôtre, nous ne trouvons que lait, que douceur et que miséricorde.

Elle arrête les châtiments dont Dieu veut punir les pécheurs. Saint Dominique vit dans une de ses extases Notre-Seigneur au milieu des airs, assis sur un trône éclatant de lumière, environné d'une grande multitude d'Anges. Son visage était tout enflammé de colère, et il tenait en sa main trois lances pour en frapper tous les hommes de la terre. Il paraissait dans une telle indignation que personne n'osait s'opposer à sa justice. La Vierge Marie, à la vue de la frayeur de tous les autres, se prosterna à ses pieds, et obtint enfin par plusieurs prières miséricorde pour les pécheurs.

Théophile, pour venir à bout des desseins de son ambition, s'était absolument donné au diable, et avait souscrit

de sa main cette donation. Il fut touché de remords d'une action si noire et si exécrable ; mais dans le désespoir de son salut, il n'osait se présenter à Dieu, qu'il avait si grièvement offensé. Il s'adresse à la Mère de miséricorde, et par son moyen obtient la rémission de son crime, recouvre le papier de sa donation, et acquiert tant de vertus qu'il est mis dans le catalogue des Saints. Tant est puissante cette glorieuse Reine des cieux et de la terre, et tant elle a de bonté pour ceux qui se fient en sa protection !

Elle aide même pour les biens du corps et de la fortune. Un prince sarrasin fit injustement couper la main à saint Jean Damascène : la Vierge la lui remit, et le guérit entièrement. L'empereur Héraclius avait été si souvent vaincu par Chosroès, roi des Perses, qu'il se tenait pour perdu, et le priait de lui donner la paix à quelques conditions raisonnables qu'il voudrait. Le barbare refusa tout accord s'il ne renonçait à sa religion. Héraclius se résolut à périr plutôt que de renier son Dieu ; il prit une image de la Vierge, la fit porter dans son armée, et par son assistance gagna tant de victoires contre cet arrogant vainqueur, qu'il le contraignit à une paix très honteuse et très désavantageuse. L'empereur Zimiscès, l'empereur Basile, Pélage, roi de Galice, et plusieurs autres princes, ont triomphé des Bulgares, des Scythes, des Sarrasins et de leurs plus redoutables ennemis, par l'aide de cette puissante Reine de l'univers.

Si cette puissante et charitable Mère aide ses enfants durant la vie, elle le fait encore avec plus de soin et de tendresse à l'article de la mort, dans la vue que de ce moment dépend l'éternité. C'est ce que nous lui demandons à chaque *Ave Maria* de notre chapelet, l'Église nous ordonnant d'y ajouter toujours : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

Les Religieux éprouvent particulièrement cette assistance. Adolphe, qui de prince d'Alsace s'était fait religieux de l'Ordre de Saint-François, fut saisi d'effroi à ce terrible

passage de l'éternité. Il jette des soupirs amoureux vers sa bonne Mère, qu'il avait honorée durant sa vie. Elle se présente à lui, accompagnée d'une innombrable multitude d'Anges, et lui dit : *Mon fils, que craignez-vous ? Pourquoi vous inquiétez-vous à cause des approches de la mort ? Venez en assurance, parce que mon Fils, que vous avez servi, vous donnera la couronne de gloire.* A ces douces paroles il fut comblé de joie, et rendit son âme bienheureuse entre les mains de sa bonne Mère, dans lesquelles rien ne peut périr.

Les frères convers ressentent ses faveurs et sa protection en ce passage si important. Vous en trouverez plusieurs exemples en divers endroits de ce Traité ; celui de frère Jacques de Nursie, capucin, me suffira présentement. Dans le pressentiment de sa mort toute prochaine, il dit à son Gardien : *Mon Père, je n'ai jamais fait aucun voyage sans votre bénédiction, ou celle de mes autres Supérieurs ; maintenant que je me mets en chemin pour aller à Dieu, je vous supplie de me la donner.* Le Gardien répliqua : *Il n'est pas temps de partir, la voix de Dieu ne vous contraint pas d'y aller si tôt, vous avez encore beaucoup de chemin à faire.* Mais ce Serviteur de Dieu dit avec certitude : *Excusez-moi, mon Révérend Père, il ne me reste qu'un petit souffle de vie. J'entends déjà Dieu qui m'appelle. Je vous en prie, mon cher Père, ne me privez point de votre bénédiction.* En prononçant ces paroles, il se met à genoux, reçoit cette bénédiction tant désirée, et à l'instant il s'écrie plein de joie : *O Vierge bénie ! O Vierge la plus heureuse de toutes les Vierges ! vous êtes venue bien à propos. Voici, voici la Reine des cieux qui m'appelle en paradis pour y recevoir des récompenses éternelles.* Il mourut dans cet élan, et s'envola au ciel à la suite de Notre-Dame.

L'Église, désireuse du bien de ses enfants, ajoute à la Salutation angélique les Noms de Jésus et de Marie, afin d'augmenter leur dévotion et leur profit : car il n'est rien

de plus doux ni de plus efficace que ces Noms divins. Saint Ignace, en prononçant le saint Nom de Jésus, chassa le démon qui le voulait épouvanter. Saint Antoine, saint Hilarion et plusieurs autres Saints ont chassé des légions entières de ces maudits esprits, qui se jetaient sur eux sous diverses formes, de lions, d'ours, de tigres, de serpents et de monstres effroyables.

Le saint Nom de Marie préserva saint Antoine de Padoue de la furie de cet ennemi des hommes et de Dieu. Ce cruel, irrité de ce que ce saint personnage convertissait plusieurs pécheurs par ses prédications, lui sauta au collet pendant qu'il reposait la nuit, et peu s'en fallut qu'il ne l'étranglât. Cet homme apostolique, qui était très dévot à Notre-Dame, prononça dans cette extrémité le Nom de Marie. A l'instant sa chambre fut remplie d'une céleste lumière, que cet ange de ténèbres ne put soutenir.

Saint Pierre Thomassin, patriarche de Constantinople, avait l'estime du sacré Nom de Marie si fort imprimée dans son âme, qu'on trouva ce Nom gravé sur son cœur après sa mort, comme autrefois on trouva le saint Nom de Jésus marqué sur le cœur de saint Ignace, le martyr. Donnons notre âme et notre corps à Jésus et à Marie, et ils nous seront un bouclier sur notre cœur, qui sera impénétrable à toutes les armes de l'enfer.

VII. Cette connaissance et cette méditation de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique suffisent pour bien dire son chapelet. Il est très utile néanmoins de méditer aussi les quinze mystères de la vie de Notre-Seigneur, que l'on a appliqués aux quinze dizaines du rosaire.

Cinq de ces mystères sont joyeux, savoir : l'annonciation de l'Incarnation du Sauveur, la Visitation de Notre-Dame, la Nativité de Notre-Seigneur, la Purification de la Vierge et la Présentation de son Fils, le recouvrement au temple de l'Enfant Jésus.

Cinq autres sont douloureux, savoir : l'oraison au jardin de Gethsémani, où Jésus-Christ sua sang et eau, la flagel-

lation, le couronnement d'épines, le portement de croix, les tourments et la mort sur la même croix.

Les cinq derniers sont glorieux, et sont la résurrection de notre Rédempteur, son ascension, la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, l'assomption de la Vierge, et son couronnement.

Si votre santé et votre imagination vous le permettent, représentez-vous Notre-Seigneur devant vous en l'état auquel le montrent les mystères que vous méditez, en récitant votre chapelet. Mais ne faites aucune violence à votre tête, et rendez fidèlement compte à votre confesseur de ce que vous faites, et du succès que vous y avez.

Vous trouverez dans divers livres diverses pratiques pour cette dévotion. Prenez celle qui sera plus à votre goût. Martin Navarre, homme très renommé à cause de ses doctes écrits, assure qu'ayant récité son chapelet plus de soixante ans, il n'a point trouvé de meilleure dévotion que la suivante :

« Avant, dit-il, que vous récitiez une dizaine, remettez-vous brièvement en mémoire le mystère que vous y devez méditer, en récitant le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Au commencement du *Pater,* souvenez-vous de Dieu et contemplez-le présent, comme votre Père qui vous aime et qui désire vous exaucer. Au commencement de l'*Ave Maria,* considérez la Vierge présente, comme votre bonne Mère qui a résolu de vous assister. La première dizaine étant récitée, dites-lui, par une cordiale congratulation : Soyez bénie dix mille fois, ô Vierge Marie très glorieuse ! Que tous les Anges, les Archanges, etc. avec qui j'espère vous voir et vous louer en toute l'éternité, vous aiment et vous bénissent. Après la seconde dizaine, dites : Soyez vingt mille fois bénie, ô Vierge Mère, Marie très glorieuse ! Que tous les Patriarches, les Prophètes, les saints Innocents et tous les Saints de l'Ancien Testament vous aiment et vous bénissent. Après la troisième dizaine, vous direz : Soyez trente mille fois bénie, ô Vierge Mère,

Marie très glorieuse ! Que tous les Apôtres, les Évangélistes, les disciples de Notre-Seigneur, les Martyrs et les Confesseurs vous aiment et vous bénissent. Après la quatrième dizaine, dites avec joie et avec affection : Soyez quarante mille fois bénie, ô Vierge Mère, Marie très glorieuse ! Que sainte Anne, les Maries vos sœurs, Madeleine, Marthe, avec toutes les Martyres, toutes les Vierges, toutes les veuves et les femmes mariées vous louent et vous bénissent. Après la cinquième dizaine, vous pourrez ajouter : Que tous les hommes et toutes les femmes qui vivent sur la terre ou qui sont en purgatoire, et toutes les créatures qui sont au ciel, sur la terre, dans la mer et dans l'air, vous louent et vous bénissent ! » Voilà à peu près la dévotion de ce saint personnage.

Soyez dévot et affectionné à cette Mère de miséricorde, et vous ne manquerez jamais d'excellentes manières de bien dire votre rosaire, ni de singulières faveurs en le disant. Les mains de la bienheureuse Cécile exhalaient le parfum des roses après sa mort, à cause qu'elle avait manié souvent son rosaire. Dites-le souvent, et toutes vos paroles, toutes vos pensées et toutes vos actions seront devant Dieu d'une odeur plus suave que toutes les roses de l'univers.

Imitez saint Berchmans, religieux de notre Compagnie, qui portait très souvent son chapelet au cou pendant la nuit et à la main pendant le jour, et qui le porta même à sa mort.

Imitez le bienheureux Bertrand, dominicain, qui le pendait toutes les nuits à son cou, et le bienheureux Félix, frère laïque capucin, qui le tenait sans cesse à la main, comme je l'ai déjà dit. Un bon soldat ne pose jamais les armes lorsqu'il sait que les ennemis sont proches. Le chapelet est notre bouclier ; ne le quittons point, et les ennemis qui nous environnent de toutes parts ne pourront jamais nous vaincre.

CHAPITRE XVI.

MANIÈRE FACILE ET NÉCESSAIRE AUX FRÈRES CONVERS POUR FAIRE LA LECTURE SPIRITUELLE AVEC DÉVOTION ET AVEC PROFIT.

I. Excellence de la Lecture spirituelle. — II. Sa douceur. — III. Son utilité. — IV. Avis pour la faire fructueusement.

I. Quand nous prions, nous parlons à Dieu, et quand nous lisons quelque livre spirituel, Dieu nous parle. Cette seule pensée bien pénétrée est capable de nous faire concevoir l'excellence de cet exercice, et de nous y rendre attentifs et dévots.

Dites-moi en saine conscience, si le ciel s'entr'ouvrait présentement, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ en descendant visiblement, vous mît en main une lettre envoyée par le Père éternel pour vous déclarer ses volontés, que diriez-vous? que feriez-vous? avec quel respect la prendriez-vous entre vos mains, la porteriez-vous à vos lèvres pour la baiser, la mettriez-vous sur votre cœur pour y joindre votre amour et vos résolutions, et enfin la poseriez-vous sur votre tête pour témoigner au ciel et à la terre vos soumissions aux volontés de votre Créateur et de votre souverain Seigneur!

Saint Alphonse Rodriguez, coadjuteur temporel de notre Compagnie, était dans ce sentiment, lorsque, prenant le livre en main, il élevait son âme à Dieu, et lisait comme s'il eût vu Dieu face à face et l'eût entendu parler. De là vint que Dieu lui fit connaître fort souvent sa volonté et lui enseigna de très hauts secrets. Lorsqu'il prenait son livre de lecture, il disait souvent en lui-même : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus;* Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. Cet exercice n'est pas seulement recommandable pour son excellence, mais aus-

si pour sa douceur et pour son utilité. Disons un mot de chacune.

II. Une lecture spirituelle bien faite est pour l'ordinaire plus douce et plus agréable que la méditation. Car elle n'est point sujette aux distractions, aux aridités et aux désolations qui traversent souvent la méditation, et jettent dans l'esprit de plusieurs pusillanimes le désespoir d'y pouvoir réussir, si principalement ils ne sont point versés dans les sciences.

Ceux-là même qui sont élevés à la vue des plus hauts mystères, prennent plaisir à lire les livres qui leur apprennent à connaître les volontés de Dieu. Le prophète Ézéchiel reçut le commandement de manger un livre : il le trouva aussi doux que du miel.

Les livres spirituels sont des fontaines de lait et de miel que Dieu fait couler pour ses enfants et pour ses serviteurs. Il leur donne de l'abondance et de la douceur dans cette action, suivant le fruit qu'il désire qu'ils en retirent.

Le prophète-roi nous certifie que les paroles de Dieu sont plus suaves que le miel. Il fait couler de la plume des écrivains sacrés cette liqueur surhumaine, afin qu'elle soit recueillie par les saintes âmes qui, comme de chastes abeilles, s'approchent de ces fleurs divines.

Saint Euthyme et saint Sabas apparurent à Cyrille, qui voulait écrire leurs Vies et n'en pouvait exécuter le dessein. Saint Euthyme tira de son sein une boîte d'argent pleine d'une céleste liqueur, et lui en versa par trois fois dans la bouche. Cyrille trouva ce nectar si délicieux, qu'il dit que ce serait lui faire un grand tort que de le comparer au miel le plus savoureux. Cette suavité lui demeura même après son réveil, et il commença à composer la Vie de saint Euthyme, qui lui avait fait cette faveur ; et puis il commença celle de saint Sabas. Dans l'une et l'autre composition, il ressentit une grande facilité et un très sensible contentement. Lisez les Vies de ces saints Abbés, et vous

verrez que cette douceur se répandra aussi dans votre âme.

III. La lecture spirituelle n'est pas moins utile que douce et délectable. Elle sert en la vie purgative, en l'illuminative et en l'unitive.

1. Ceux qui sont encore remplis des mauvaises humeurs de leurs péchés passés et de leurs passions présentes, y trouvent une bonne et salutaire médecine.

Les rois d'Égypte appelaient les livres, la médecine de l'âme. Au rapport de Théodoret, il n'y a point de maladies qu'ils ne guérissent, si l'on s'en sert avec prudence et suivant la direction des médecins spirituels.

Ils sont propres nommément pour guérir ceux qui sont revêtus de l'autorité et de la puissance. Pour cette raison Démétrius de Phalère appelait les bons livres, les meilleurs conseillers des grands. Ils ne les flattent point; ils leur disent leurs défauts dans une entière liberté et sans rougir; ils leur donnent les moyens les plus propres aux entreprises généreuses, sans avoir aucun égard à leur inclination ni à leur volonté.

On peut dire la même chose de toutes les autres personnes. Plusieurs s'attachent à des passions déréglées, et rejettent tous les avis de leurs parents, de leurs amis et de leurs compagnons : un livre se présente, par ses attraits divins il attire le cœur, et par ses avis et ses menaces il réveille l'âme et la purifie.

Saint Augustin, dans le feu de l'âge, était la victime de ses passions, et ne se mettait guère en peine des avertissements continuels ni des larmes de sa mère, sainte Monique. Un jour, s'étant jeté sous un arbre dans un jardin, il entendit une voix qui lui disait : *Tolle, lege; tolle, lege;* Prenez, lisez; prenez, lisez. Il se lève, il prend les Épîtres de saint Paul, et ayant lu ces deux ou trois lignes de l'Épître aux Romains : *Ne vous adonnez point à la gourmandise, à l'ivrognerie, à l'impudicité, à l'envie, aux disputes et aux jalousies; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne faites point ce que vos passions*

mal réglées désirent, il se convertit parfaitement à Dieu, et devint une lumière très éclatante dans l'Église. Il rapporte en ses Confessions la conversion de deux gentilshommes de l'empereur Théodose, qui, ayant lu la Vie de saint Antoine, se décidèrent sur-le-champ à se faire religieux, et dont les épouses, au récit de leur changement de vie, entrèrent aussi dans un cloître pour y faire leur salut avec assurance.

Saint Ignace, fondateur de notre Compagnie, était un capitaine qui avait vécu dans les armées, en suivant les vaines maximes du siècle. Revenant en convalescence après une dangereuse maladie, il demanda quelque roman ou Amadis, pour se désennuyer et pour passer le temps ; mais, par une particulière providence de Dieu, on n'en trouva aucun. On lui apporta la Vie des Saints, qu'il lut d'abord plus par désœuvrement que par un véritable désir de s'amender. Il fut néanmoins pris à l'hameçon par le plaisir qu'il goûta à la lecture de ce livre et qui fut l'appât dont Dieu se servit pour le tirer si puissamment à lui par une lumière céleste et par une impulsion intérieure, qu'il résolut de travailler à son salut, et commença à faire pénitence dans une telle ferveur qu'on l'eût pu dès lors mettre au nombre des personnes d'une vertu consommée.

Saint Céolulphe, roi de Northumbrie, en Angleterre, fut touché de la grâce de Dieu par la lecture de l'Histoire d'Angleterre composée par le vénérable Bède, et il quitta le sceptre, la pourpre et la couronne. Il se fit religieux, et vécut dans une si haute vertu, que chacun admirait qu'un roi, si délicatement nourri, s'adonnât si avidement aux austérités des plus ardents serviteurs de Dieu.

Et pour apporter une chose plus propre aux Frères occupés aux exercices corporels, je conclurai par l'exemple de saint Anastase Persan, frère du général de l'armée du roi de Perse. Il fut converti à la foi et à la vertu, en lisant les histoires des Martyrs sur les tableaux de l'église de Hiérapolis. De là il s'en alla à Jérusalem, où il se fit bap-

tiser; et entrant en Religion, il fut cuisinier et jardinier de son monastère. Il y imita si parfaitement la vie des Saints, que, dans sa ferveur pour la défense de la foi, il n'hésita pas à endurer un glorieux martyre.

2. Ceux qui sont en la vie illuminative, et qui s'avancent à grands pas dans la perfection, ont besoin d'un bon guide qui les conduise, qui les éclaire et qui ne les quitte jamais. Il se rencontre dans le chemin du Ciel plusieurs détours qui exposent les plus expérimentés au danger de se perdre. Un livre spirituel est une étoile qui pendant la nuit leur donne de la lumière et de l'assurance, un feu qui les défend contre les frimas et les rigueurs de l'hiver, un pédagogue qui les gouverne et les remet dans le droit chemin, s'ils s'en écartent, enfin qui leur fait doubler le pas, si la paresse les arrête.

Dieu ordonna que les rois des Hébreux transcrivissent de leur propre main le Deutéronome, aussitôt qu'ils seraient consacrés et couronnés, afin que, par la lecture de la loi de Dieu qui est contenue dans ce livre, ils se souvinssent de l'observer.

Les lumières extérieures qui ont paru lorsque les Saints s'occupaient à la lecture, ont souvent montré les splendeurs intérieures de leurs âmes. Dieu voulut manifester à un frère convers celles du bienheureux Herman, de l'Ordre de Prémontré. Pendant que ce Saint lisait avec attention un livre spirituel, ce vertueux frère, qui était du même Ordre, vit son visage resplendissant comme celui d'un Ange, et le haut de sa tête embrasé comme des charbons et comme des lampes ardentes.

3. Enfin les plus élevés dans la voie unitive se doivent servir des livres dévots, qui ne recherchent point la subtilité de la science, ni la politesse du langage; mais qui ne visent à d'autre but qu'à toucher le cœur et à le pousser à la pratique des vertus. Saint Thomas d'Aquin était si excellent dans la théologie la plus sublime, qu'il s'élevait comme un aigle royal au-dessus de tous les docteurs. Il

était si aimé des Saints que les apôtres saint Pierre et saint Paul venaient lui expliquer les passages difficiles de l'Écriture sainte. Il avait une telle union avec Dieu qu'il était fort souvent ravi en extase, et quelquefois élevé de terre durant son oraison. Cependant il lisait très souvent les Conférences des anciens Pères dans Cassien, de crainte que la spéculation des questions subtiles ne tarît son affection et sa tendresse dans l'oraison et dans la contemplation. Il imitait en cela son Père, saint Dominique, qui se plaisait dans cette lecture, et qui en avait tiré de grands profits pour sa perfection et pour son union avec Dieu.

En effet, la lecture spirituelle est la mère de l'oraison. Elle lui présente deux mamelles pleines d'un lait divin : l'une fournit des considérations à l'entendement, pour sa nourriture ; l'autre donne des affections à la volonté, pour sa consolation et pour son avancement dans la vertu.

IV. Voyons la façon de la bien faire.

1. Choisissez un temps déterminé chaque jour, et gardez-le constamment, autant que vos offices et l'obéissance vous le permettront. Nous prenons un temps réglé et certain pour les repas de notre corps, tous les matins et tous les soirs ; et nous disposons si adroitement nos affaires que nous n'y manquons jamais, ou très rarement; et encore pour lors nous trouvons une autre heure pour le dîner et pour le souper, quelque nécessité qui se rencontre dans nos exercices. Pour quelle raison ne le ferions-nous pas pour la nourriture de l'esprit, qui nous est plus importante et plus nécessaire que celle du corps ?

2. Lisez les livres qui sont plus propres à votre naturel, à l'inclination que Dieu vous donne et à la nécessité de votre âme, soit pour vaincre les tentations, soit pour déraciner les vices, soit pour acquérir et augmenter les vertus. Parlant en général, Platus, en son traité du Bonheur de la vie religieuse, est fort propre à vous donner une haute estime de votre vocation et à vous y confirmer ; Rodriguez, qui traite excellemment de la perfection reli-

gieuse, vous servira pour une totale direction dans la conduite de votre vie ; Louis du Pont vous apportera beaucoup de facilité et de dévotion dans vos méditations ; Grenade vous touchera puissamment, purifiera votre cœur, et vous fera doubler le pas dans la voie du Ciel. Thomas à Kempis, en son traité de l'Imitation de Jésus-Christ, vous maintiendra dans la ferveur, et fortifiera votre cœur dans les afflictions et dans toutes les amertumes de la vie.

Voilà cinq livres que j'estime très utiles et même très nécessaires à tous ceux qui font état de se rendre parfaits. Tous les jours on en compose une grande quantité, et plusieurs sont excellents. Mais ceux-là vous seront les meilleurs qui vous seront donnés par vos Supérieurs, par vos confesseurs et par vos directeurs. Rendez-leur fidèlement compte du profit et du dommage qui vous en revient. Vous serez alors assurés que Dieu vous donne cette lecture et que vous en profiterez.

Sachez aussi que certains livres sont plus utiles à un Ordre religieux qu'à un autre, selon leurs diverses fins et les divers moyens que chacun se propose pour y arriver. Par conséquent, soumettez totalement votre jugement à vos guides et conducteurs, qui savent mieux que vous la fin de l'Institut et les aides pour y parvenir. Surtout les Vies des Saints, et nommément de ceux de votre Ordre, vous seront un parfait miroir de toutes les vertus.

3. Quelque livre que l'on vous donne, ne le lisez point par curiosité et à la hâte, mais dans une sincère intention d'en profiter, d'en tirer le suc, de vous en nourrir et de réduire en pratique ce que Dieu vous y enseignera. Lisez lentement et posément. On ne digère pas bien la viande que l'on ne mâche pas à loisir.

Les frères convers qui ont été d'une haute vertu, ont très soigneusement fait leur lecture, et ne s'y sont point précipités. Jean Ximenès, frère coadjuteur, renommé pour sa piété dans notre Compagnie, était si désireux de lire quelque chose d'utile à son salut, que même allant à

la maison des champs, il portait son livre et s'en servait pendant le chemin, bien que le livre fût gros et pesant. Après y avoir lu deux ou trois lignes, il disait : *Ruminons : si la brebis ne ruminait point, elle ne pourrait s'engraisser.* En dix-sept ans il n'eut que deux livres : les sept premières années, il se servit des Épîtres de sainte Catherine de Sienne ; les autres dix années, il lut la Vie de Jésus-Christ composée par Ludolphe le Chartreux.

Saint Alphonse Rodriguez ne lisait point précipitamment. Jamais la curiosité ne lui mit les livres à la main pour en tirer un vain contentement. Il ne voulait même pas jeter les yeux sur ceux qui traitent de choses vaines et inutiles, bien qu'ils fussent d'un style agréable et éloquent : il les jugeait pernicieux et dommageables au salut de l'âme et à la perfection religieuse. Tout son but était d'y profiter, d'y connaître la volonté de Dieu et de s'entretenir fructueusement avec lui.

Étant obligé par son office de portier d'aller et de venir toute la journée par la maison, aussitôt que l'on sonnait la cloche, il fermait son livre, et allant où on l'appelait, il ruminait et digérait ce qu'il avait lu ; il l'offrait à Dieu, et faisait un ferme propos de le réduire en pratique. Et par ce moyen, il était toujours dans le recueillement et dans l'oraison, et ne perdait jamais son intime union avec son Dieu.

4. Faites oraison au commencement, au milieu et à la fin de votre lecture. Commencez-la par le signe de la croix ; et mettez-vous en la présence de Dieu, en lui disant : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus ;* Parlez, mon Seigneur, car votre serviteur vous écoute. Je me propose, moyennant votre sainte grâce, d'exécuter fidèlement ce qu'il vous plaira de m'inspirer.

Dans la continuation de votre lecture, arrêtez-vous de temps en temps. Examinez ce que vous lisez ; considérez ce que vous en pouvez pratiquer et en quoi vous y manquez. Invoquez le Saint dont vous lisez le livre, la Vie

ou les bons exemples ; priez-le qu'il vous obtienne de Dieu les mêmes grâces qui l'ont fait agir dans une si grande ferveur.

A la fin de votre lecture, faites une solide réflexion sur ce que vous avez lu, et sur la manière dont vous vous y êtes tenu, afin de vous y perfectionner de jour en jour, et de ramasser quelque chose pour votre profit.

Si, l'orsque nous avons pris notre réfection corporelle, nous recueillons les miettes et les petits morceaux qui restent sur la table, comme Notre-Seigneur fit faire aux Apôtres après la multiplication des cinq pains, à combien plus forte raison sommes-nous obligés de recueillir quelque petite parcelle de notre lecture, pour enrichir notre mémoire et pour nous en servir à l'occasion, soit pour la direction de l'entendement, soit pour l'affection de la volonté, soit pour la perfection des actions? Nous en pouvons aussi marquer un ou deux traits notables pour la conversation avec le prochain.

Mais évitez l'avidité d'un ramas tumultueux et précipité. Ne remarquez qu'une chose, ou deux pour le plus ; autrement la multitude accablera votre mémoire, étouffera votre dévotion, vous rendra mélancolique et nuira à la persévérance dans ce louable dessein. *Qui trop embrasse mal étreint.* Si vous prenez une trop pesante charge sur vos épaules, vous la jetterez par terre au milieu du chemin, perdant votre travail par une ardeur peu considérée, et vous rendant timide et quelquefois inutile pour des charges modérées. Nous parlerons de la lecture du réfectoire en son lieu. Voyons présentement la manière d'entendre avec profit les prédications.

CHAPITRE XVII.

LES PRÉDICATIONS PEUVENT AIDER A NOUS RENDRE PARFAITS, SI NOUS LES ENTENDONS COMME IL FAUT.

I. Utilité des Prédications. — II. Motifs de bien entendre la Prédication. — III. Comment entendre la Prédication. — IV. Ce qu'il faut faire après la Prédication.

I. Pour être bien persuadé de l'utilité et de l'efficacité de la parole de Dieu, il ne faut que jeter l'œil sur le monde avant la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et voir le misérable état où il était réduit. Contemplez ensuite l'état où le Saint-Esprit le mit en descendant sur les Apôtres, et en leur donnant les forces et le courage d'aller publier le saint Évangile et la vie de cet aimable Sauveur par toutes les nations de la terre.

Avant la venue de Jésus-Christ, le monde entier n'était qu'une sentine et un cloaque de vices et de brutalités. On y adorait un Jupiter incestueux, une Vénus adultère, un Mars furieux et enragé, un Mercure larron, un Saturne parricide, et une infinité de fausses divinités qui n'avaient rien d'éclatant que l'énormité de leurs crimes. Rome seule, qui était la reine de la terre habitée, adorait environ quatre mille dieux. En Égypte, on mettait sur les autels les chiens, les chats, les rats, les souris, les crocodiles, les aulx et les oignons, pour leur présenter de l'encens et leur immoler des victimes. Dans l'Italie, dans la Grèce, dans les Gaules, et dans la plus grande partie du monde, on massacrait des hommes, des femmes et des petits enfants en l'honneur de ces cruelles divinités. A Carthage, on fit périr en un seul jour deux cents jeunes gentilshommes des plus illustres de tout le pays pour contenter Saturne. La Judée même, où vivait le peuple de Dieu, n'était pas exempte de cette bar-

barie. Les amphithéâtres nageaient tous les jours dans le sang des hommes qui se tuaient l'un l'autre, ou qui étaient exposés à la cruauté des bêtes farouches. Les temples et les lieux les plus sacrés, en divers pays, étaient remplis de filles, de femmes et de jeunes enfants abandonnés à la licence et aux passions les plus abominables. Et dans Corinthe, qui était l'œil de la Grèce, cette abomination était censée un acte de religion. Quelles ténèbres pourrait-on voir plus épaisses, quels crimes plus détestables, quelles vies plus désespérées ?

Le Saint-Esprit a pitié du monde : *Il envoie sa parole aux hommes, et il les guérit. Il les retire de leurs infirmités, qui les menaient à une ruine et à une mort certaine,* dit le prophète David.

Saint Pierre, rempli de ces divines flammes, convertit trois mille personnes par sa première prédication ; par la seconde, cinq mille, et en toute sa vie un nombre infini. Les Apôtres se dispersèrent par tout l'univers ; et comme s'ils eussent semé des fleurs du paradis dans tous les royaumes et dans tous les empires, la piété, l'humilité, la modestie, la virginité et toutes les vertus paraissaient en tous les lieux où ils mettaient le pied, et où ils ouvraient la bouche pour faire connaître la volonté de Dieu et pour en offrir les grâces.

Ce fut cette divine parole qui persuada à sainte Iphigénie, fille d'un roi d'Éthiopie, de refuser le sceptre, la couronne et le mariage d'un puissant roi, pour s'enfermer dans un monastère, pour y vivre dans une austère pénitence, et pour y souffrir un glorieux martyre, en défendant sa virginité.

Cette parole de Dieu a fortifié saint Étienne sous la grêle de pierres ; saint Polycarpe dans les flammes ; saint Laurent sur un gril ardent ; sainte Agnès au milieu des lions ; tant de jeunes vierges, d'enfants très délicats, de vieillards épuisés de forces dans la souffrance des feux, des croix, des fouets, des chevalets, et de toute sorte de

supplices, qu'ils ont mieux aimé endurer que de perdre leur foi et leur virginité.

Qui a fait toutes les merveilles que nous voyons et que nous admirons dans le Brésil, dans le Paraguay, dans le Canada et dans un monde entier de peuples barbares en Asie, en Afrique et en Amérique ? Avant que les prédicateurs de Jésus-Christ y missent le pied, ce n'était que meurtres, que carnages et furies, que magies et enchantements, que sacrifices infâmes et adorations des démons. Depuis que la parole de Dieu s'y est fait entendre en plusieurs provinces, il y a tant de pureté, d'innocence et de sainteté, que vous diriez avec joie que c'est la primitive Église.

J'en conclus que l'efficacité de la parole céleste est très grande, et que, si nous l'entendons comme il faut, nous en tirerons de très notables avantages pour notre avancement et pour notre perfection dans la vie spirituelle. Voyons donc le moyen de l'entendre en véritable religieux.

II. Je trouve deux raisons principales, qui nous persuadent l'attention à ce que nous dit le prédicateur : la première, est que c'est Dieu qui nous parle ; la seconde, que nous avons besoin d'enseignement et d'excitation pour la vertu.

1. Le meilleur moyen pour nous tenir toujours en appétit, en ferveur et en révérence, c'est de croire que Dieu nous instruit par la bouche du prédicateur, et qu'il opère des merveilles dans l'âme des auditeurs qui l'écoutent volontiers et avec dévotion. Considérons l'une et l'autre proposition.

Premièrement, notre Sauveur dit à ses Apôtres : *Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise.* Il a montré dans tous les siècles cette importante vérité, tantôt au prédicateur, tantôt aux auditeurs, et tantôt aux uns et aux autres. Ce charitable Rédempteur choisit saint Vincent Ferrier pour aller prêcher en Italie, en Espagne et dans

la Gaule. Il lui apparut avec saint Dominique et avec saint François, et lui promit qu'il serait toujours avec lui. Ce qu'il fit visiblement à cet homme apostolique, il le fait tous les jours invisiblement aux autres prédicateurs : il les envoie, il leur fortifie le cœur, il leur donne son Saint-Esprit, et parle au peuple par leur bouche. Lorsque saint Bernardin prêchait, les auditeurs virent sur sa tête une étoile lumineuse. On aperçut un Ange qui parlait à l'oreille de saint Ambroise; et on vit une colombe qui était sur l'épaule de saint Basile. Ceux qui étaient au sermon de saint Éphrem virent des Anges qui lui présentaient un livre pour prêcher; et lui-même vit qu'il sortait de sa propre bouche une vigne chargée de beaucoup de raisins, qui s'étendait sur toute la terre, et plusieurs oiseaux qui descendaient dessus, et en mangeaient à plaisir sans que la vigne en reçût aucun dommage ; car les raisins croissaient d'autant plus que le nombre des oiseaux se faisait plus grand. Tous ces symboles étaient des signes de la présence de Dieu, qui instruisait son peuple par ses hérauts.

Si ces merveilles se passaient aujourd'hui devant nos yeux, que ferions-nous? Quelle ferveur, quelle dévotion, quelle attention et quelle révérence n'aurions-nous pas? Et cependant ces étoiles, ces colombes, ces vignes et ces Anges ne sont que des marques de ce qui se passe chaque jour dans nos églises et dans nos chaires, tant aux exhortations privées qu'aux exhortations publiques.

Outre cette pensée que c'est Dieu qui vous prêche, il est très utile d'avoir bonne opinion de la science et de la vertu du prédicateur. Les paroles d'une personne que nous aimons et que nous estimons entrent plus doucement et plus fructueusement dans notre esprit. Pour cette raison, ne parlons jamais mal de ceux que Dieu emploie pour nous instruire et pour nous mener en paradis. Ne prêtons aussi jamais nos oreilles à ce que les autres en disent de mal : nous les devons réserver pour y recevoir la parole de Dieu par la bouche de celui-là même que

nous mépriserions. Cette imprudence et ce libertinage nous seraient très dommageables.

Que s'il vous est impossible d'en dire du bien, ou que les autres en disent du mal sans que vous puissiez les contredire avec vérité et avec charité, taisez-vous et affermissez votre esprit dans la considération susalléguée, que c'est Dieu qui vous prêche, et que peut vous importe l'organe par lequel il vous déclare ses volontés.

Lorsqu'un trompette ou un tambour proclame l'édit du roi à un coin de rue, les hommes sages ne considèrent nullement s'il a une voix forte ou non, s'il est petit ou grand, s'il est riche ou pauvre, s'il est vertueux ou impie : tout leur esprit et toute leur attention est à bien concevoir la volonté du prince. Les petits enfants rient et sautent au son de la trompette et du tambour ; mais souvent les personnes âgées tremblent, entendant qu'il faut fournir de l'argent, nourrir des soldats, garder une loi sous peine de mort, et choses semblables.

En second lieu, non seulement Notre-Seigneur est dans la chaire et dans la bouche du prédicateur durant le sermon ; mais aussi par toute l'église, dans le cœur des auditeurs. Il demande entrée dans le vôtre, pour ouvrir un passage à sa sainte parole, pour lui trouver une place commode, pour lui faire prendre racine et produire des fruits dignes d'être présentés à son Père éternel.

Quand un laboureur a semé son champ et couvert de terre la semence, il s'en va dans sa maison travailler à d'autres affaires, et attend avec patience que les grains germent et se forment en épis et en blés. Mais Notre-Seigneur, ayant semé dans l'âme des auditeurs sa sainte parole, demeure avec elle, l'arrose et la fait germer, fleurir et donner des fruits, si vous vous savez bien servir de sa présence. Cette pensée vous sera d'une grande utilité et d'une sensible consolation.

Agnès, fille de Bernard, citoyen d'Assise, connut cette vérité. Elle vit un jour, pendant une prédication, l'En-

fant Jésus qui se jouait avec sainte Claire, et qui la caressait. Elle entendit de plus une voix qui lui disait : *Je suis au milieu d'eux.*

N'ôtons pas ce contentement à un si aimable et si charitable Maître, en nous laissant emporter à des distractions inutiles ou accabler de sommeil. Les Saints ont eu un soin merveilleux d'assister au sermon avec piété et avec révérence. François de l'Enfant-Jésus, frère convers des Carmes déchaussés, l'entendait pour l'ordinaire à genoux, et avec une révérence et une attention qui ravissaient ceux qui le contemplaient. Aussi recevait-il dans cette sainte action des grâces très particulières du Ciel.

2. Une autre raison qui nous doit ouvrir le cœur et les oreilles à la parole de Dieu, est le besoin que nous en avons, quelque savants et quelque vertueux que nous soyons. Cette pensée qui est très véritable, vous fera si bien recevoir la semence du Ciel qu'elle vous produira des fruits en abondance.

Gardez-vous très soigneusement de cet orgueil, que les prédications se font dans les églises pour les séculiers et non pour les religieux. Quoi donc ! où jette-t-on la semence, sinon sur les bonnes terres, qui peuvent rendre le centuple à leur maître ?

De plus, dites-moi, les religieux sont-ils sans imperfections ? Vous estimez-vous tel ? N'avez-vous nulle mauvaise habitude, nulle passion mal domptée, nulle inclination à la terre, nulle tristesse au cœur, nul ennui et nul dégoût dans les travaux ? Si vous n'en sentez point, ne craignez-vous point qu'il y ait de l'endurcissement et de l'aveuglement dans votre cœur ? Avancez-vous en patience, en modestie, en humilité et en charité ; progressez-vous dans le silence, la pauvreté, l'obéissance, la chasteté, et dans toutes les autres vertus, autant que Dieu et que vos Supérieurs le désirent de vous ?

Nous avons à la maison, me direz-vous, beaucoup de méditations, de contemplations, de lectures, d'examens de

conscience, de catéchismes, d'exhortations et d'autres aides célestes... Cela est vrai ; mais pour cela en êtes-vous plus saint? Ne craignez-vous point qu'il ne vous arrive comme aux poissons de la mer, qui sont remplis et environnés de toutes parts des eaux salées, et n'en prennent aucune salure.

Ne vous abusez point vous-mêmes, et ne changez pas votre médecine en poison. Dieu vous fera rendre un compte très exact de toutes les ambassades qu'il vous envoie par ses prédicateurs. Il envoie sa parole à dessein qu'elle produise du fruit. Vous serez criminel, si vous l'en empêchez par votre faute.

Votre Règle vous oblige d'ouïr le sermon. Est-ce pour que vous rapportiez au Supérieur qu'à votre avis ce prédicateur est un habile homme, qu'il est capable de convertir les âmes, qu'il a un beau geste et une bonne voix? Non, non, jamais elle n'a eu cette vue. C'est uniquement afin de vous convertir vous-mêmes, et afin de vous pousser fortement à la vertu et à la perfection.

Nous mangeons chaque jour, et nous ne nous en lassons jamais. Mais quoi ! allons-nous à table pour connaître si le cuisinier est habile homme en son métier, si les viandes sont belles, si elles viennent d'un pays étranger, si les autres mangent de bonne grâce et avec appétit ? Je vous en fais juge. Pourquoi donc vous amuseriez-vous à des bagatelles en ce qui concerne votre salut éternel ?

Les Saints ont tremblé à la vue de leurs péchés. David éclatait en soupirs, et disait que ses péchés étaient plus nombreux que les cheveux de sa tête. Cette connaissance le disposa toujours à ouïr volontiers et avec profit les avertissements que Dieu lui donna par ses serviteurs.

Nous croyons souvent que l'air de la chambre où nous sommes est pur et net. Mais aussitôt que le soleil a fait paraître un de ses rayons dans l'appartement, nous y découvrons des armées entières de petits atomes qui le remplissent et s'y entrechoquent. Approchons-nous de la lu-

mière de l'Évangile, et examinons nos actions dans ses rayons, et nous trouverons que beaucoup de poussière s'y est entremêlée. Saint Pierre enseigne que la parole de Dieu est un flambeau qui brille dans un lieu ténébreux. A sa clarté vous chasserez toutes les ténèbres de votre âme.

Que si vous ne voyez plus rien de ténébreux en votre cœur, ne laissez pas d'ouvrir les yeux au Soleil de justice, qui augmentera vos splendeurs par ses rayons. Il assure que ses Apôtres, qu'il envoie prêcher partout, sont les lumières du monde, et que ces lumières ne doivent point être cachées, mais qu'elles doivent éclairer les hommes.

C'est ce qui arrive aux autres prédicateurs, et quelquefois Dieu le manifeste par des signes visibles. Le bienheureux Henri Suso, de l'Ordre de Saint-Dominique, fut vu, pendant qu'il prêchait, avec un visage aussi resplendissant que le soleil ; et cet éclat fut d'une si favorable influence, qu'il consola fort le religieux qui eut cette vision, et dissipa une noire tristesse qui lui oppressait le cœur et lui accablait l'esprit. Saint Ignace, entendant un sermon à Barcelone, confondu parmi de petits enfants, fut vu avec une face lumineuse, qui témoignait les illustrations intérieures que Dieu lui communiquait par sa parole.

Nous devons marcher dans la voie des commandements de Dieu, comme des enfants de lumière, suivant l'avertissement de l'Apôtre. Les Religieux doivent être éclatants en leurs bouches, comme saint Siméon Salus ; en leurs yeux, comme celui qui n'avait jamais mal jugé de ses frères; en leurs mains, comme saint Philanus ; en leurs pieds, comme l'Ange de l'Apocalypse ; en tout leur corps, comme saint Anastase, frère convers. Approchez-vous des lumières du Ciel, et votre âme et votre corps tout ensemble seront illuminés.

La parole de Dieu ne donne pas seulement de la splendeur, mais elle donne aussi de la douceur et de la force. Origène, expliquant l'Exode, la compare à la manne, qui avait toute sorte de vertus. « Cette parole vous donnera,

dit-il, tout ce que vous désirerez. Si vous êtes triste, elle vous consolera ; si vous êtes joyeux, elle augmentera votre allégresse ; si vous êtes colère, elle vous rendra débonnaire ; si vous avez des plaies, elle vous guérira. En un mot, elle vous aidera contre toutes vos tentations, et accomplira tous vos désirs. »

L'expérience a toujours montré que la parole de Dieu est d'une efficacité admirable. Notre-Seigneur appela saint Jacques et saint Jean, ses prédicateurs, les enfants du tonnerre, c'est-à-dire, selon la phrase hébraïque, des tonnerres. Cette énergie dure encore aujourd'hui. Un roi du Japon appelait les deux Pères Côme, de notre Compagnie, des tonnerres célestes, à cause des grandes conversions qu'ils faisaient par la ferveur de leur zèle. En leurs prédications, ce n'étaient que feux, que flammes, qu'étonnements, que brisements de cœur.

Il n'est pas besoin de faire six mille lieues pour trouver des exemples au bout du monde. L'Europe en fournit en abondance. L'Espagne et la Sicile nous en donnent deux considérables.

Antoine Madrid, célèbre prédicateur de notre Compagnie, prêchant la veille du mardi gras, convertit toutes les pécheresses publiques de la ville d'Alcala, et trouva sur-le-champ tout ce qui était nécessaire pour leur entretien ; et ce qui est le plus admirable, ce sermon ne dura qu'un quart d'heure, car ces malheureuses l'interrompirent, criant tout haut qu'elles voulaient quitter leur vie déréglée, et se mettre avec constance dans le chemin de la vertu, comme le rapporte Sacchini, en l'Histoire de la Compagnie.

Le Père Benoît Palmius fit, à Messine en Sicile, un sermon bien plus long, mais qui fut encore plus fructueux. Le jour du vendredi saint, après avoir prêché sept heures avec beaucoup de ferveur et d'éloquence, il prit le crucifix, et fit une impression si puissante sur le cœur de ses auditeurs qu'il réconcilia toute cette grande ville. Elle

était divisée en deux factions si acharnées l'une contre l'autre, que plusieurs avaient déjà été assassinés, et l'on craignait encore pis pour l'avenir.

Les tyrans mêmes qui viennent à la prédication comme des loups, s'y changent en agneaux. Pendant que saint Éleuthère prêchait, Félix entra avec ses satellites pour le faire prisonnier et lui faire endurer une mort cruelle et ignominieuse. Afin d'éviter le tumulte, il voulut attendre la fin du discours ; mais la parole de Dieu eut tant de pouvoir sur son esprit, qu'il se convertit, et se jeta aux pieds de celui qu'il voulait tourmenter et à qui il voulait ôter la vie. Que fera cette source de grâces dans un cœur bien disposé, puisqu'elle amollit les rochers?

III. De ce raisonnement je tire deux conséquences : la première, que nous devons concevoir un extrême désir d'entendre la parole de Dieu ; la seconde, que nous devons aussi éviter avec soin tout ce qui peut nous empêcher d'en profiter lorsque nous l'entendons.

1. Le désir d'entendre la parole de Dieu est un signe d'une bonne santé de l'âme, et le dégoût témoigne qu'il y a des humeurs viciées et malignes. Ceux qui ont une parfaite santé du corps vont à table avec joie et avec appétit ; mais les malades ne prennent de la viande que par force et à regret.

Ce désir ardent d'ouïr le sermon est la cause d'un plus grand profit. L'âme avide de son bonheur s'approprie plus soigneusement et plus intimement l'enseignement qui lui a été donné. Une terre crevassée qui demande la pluie à cause de son extrême sécheresse, la boit plus ardemment et plus utilement que celle qui est cachée dans des bois et dans des cavernes.

Le religieux qui n'a que du dégoût pour la prédication, doit craindre que les séculiers ne le condamnent au tribunal de la justice divine. Plusieurs y viennent, dans les pays catholiques, deux ou trois heures avant, pour retenir une place d'où ils puissent mieux entendre. En Angleterre, en

Écosse, en Irlande, et en d'autres provinces qui sont sous le sceptre des hérétiques ou des infidèles, de pauvres gens viennent de cinq et six lieues au péril de leur vie, pour nourrir leurs âmes de cette pâture céleste. Et vous, vous avez à votre porte, souvent dans votre maison, ce qu'ils cherchent avec tant de périls et de travaux.

Saint Xavier était quelquefois suivi, dans les Indes, de cinq ou six mille personnes, qui couraient après lui des villes et des villages. Et lui, quoique légat apostolique, montait sur des arbres, pour être plus facilement vu et entendu de toute cette multitude.

Ce désir d'assister à la prédication attire les bénédictions du Ciel. Notre Sauveur multiplia les pains et les poissons au désert, en faveur d'un peuple nombreux qui le suivait pour assouvir la faim qu'il avait de sa divine parole.

Dieu fit un autre miracle bien notable pour une femme qui désirait ouïr la prédication de saint Antoine de Padoue, et qui était retenue à son logis par son mari. Elle était éloignée d'une lieue entière de la place où le Saint prêchait. Elle monte au grenier, et ouvre une fenêtre de ce côté-là, pour joindre au moins ses prières à celles de ceux qui étaient assemblés. Mais elle fut bientôt étonnée d'entendre la voix de ce saint homme aussi distinctement que si elle eût été au pied de sa chaire. Ravie de ce miracle, elle court à son mari ; mais il se moque de son récit. Pressé néanmoins d'écouter lui-même, il monte en haut, et obtient la même faveur que sa femme.

Au contraire, Dieu punit avec sévérité, et quelquefois avec une sévérité exemplaire, ceux qui négligent la prédication. Sylvestre Landin, de la Compagnie de Jésus, prêchant durant la moisson, tous les laboureurs quittèrent leur travail. Un seul, par une crainte excessive que son grain ne pourrît sur la terre, le ramassa au lieu d'aller au sermon. Mais le feu brûla et réduisit en cendres tout ce qu'il avait recueilli. La cause de ce feu n'ayant pu être

trouvée, chacun estima qu'il venait immédiatement de Dieu, pour punir le peu de respect à sa parole et le peu de confiance en sa bonté.

Nous devons nous exciter au désir d'entendre la parole de Dieu, dans la vue que le démon nous en détourne autant qu'il peut. Comme saint Antoine de Padoue prêchait, un démon se déguisa en messager, et apporta une lettre à une dame, par laquelle on l'avertissait que son fils avait été pris et tué par les ennemis. Son dessein était de la faire sortir de l'église. Mais le Saint, éclairé du Ciel, dit tout haut : *Ne craignez point, Madame, votre fils est en bonne santé et en pleine liberté, ce messager est un démon.* A ces mots, l'esprit infernal s'évanouit comme une fumée, montrant ainsi à toute l'assemblée combien il désire nous éloigner de la prédication.

Ne donnons point ce contentement à cet ennemi de Dieu et de notre salut, qu'il nous fasse perdre un temps si précieux qui nous avance à la perfection, et qui nous rend agréables à notre Sauveur, lequel prend plaisir à nous instruire par ses serviteurs.

2. Ce n'est pas assez d'aller au sermon avec le désir d'en profiter. Il faut faire effort pour se maintenir dans le même désir, et pour éviter tout ce qui peut empêcher ce profit.

Le principal et le plus ordinaire empêchement, c'est le sommeil, qui est une tentation et une infirmité purement naturelle. Il est fort souvent difficile d'y remédier lorsqu'on assiste au sermon après dîner, à cause que les fumées des viandes montent à la tête et l'accablent. Il est quelquefois nécessaire de se faire une grande violence pour dompter un ennemi si importun et si opiniâtre. Trouvons-y quelques remèdes.

Il sera utile de considérer que c'est une chose honteuse que nous ne nous endormions jamais à table où nous prenons un morceau de pain, et que nous nous laissions assoupir et endormir lorsque Jésus-Christ nous veut nourrir d'un nectar et d'une ambroisie célestes.

Démosthène, le plus excellent des orateurs de la Grèce, s'indigna un jour de ce que, pendant un discours important qu'il faisait touchant les affaires publiques, la plupart de ses auditeurs dormaient ou ne se rendaient pas attentifs. Il se mit à raconter la fable d'un ânier qui avait voulu vendre l'ombre de son âne à un pauvre voyageur, qui s'en était un peu servi pour se garantir des ardeurs du soleil. Le peuple se réveilla, et l'écouta avec avidité pour en savoir la fin. Mais ce prudent orateur interrompit son discours, et réprimanda avec sévérité ces fainéants, de ce qu'ils dormaient lorsqu'il traitait du bien public, et qu'ils avaient les oreilles et le cœur ouverts à des niaiseries.

Craignons le même reproche, si nos yeux se ferment et si notre cœur sommeille quand on nous entretient des grâces et des mystères de notre Rédempteur, et de tout ce qui nous peut mener à sa gloire, vu que nous sommes si éveillés au récit de nouvelles et de contes qui ne nous servent que d'empêchement et de distraction.

Quel est le marchand qui dort sur son comptoir lorsqu'on lui apporte de l'argent? Jésus vous présente ses trésors avec sa parole, et vous vous laissez abattre de sommeil et de lâcheté!

Les âmes d'élite et nées pour le ciel, ont évité le sommeil comme une mort avant la mort. Saint Pacôme vivait presque sans dormir. Saint Wolstan, évêque de Wigorne, en Angleterre, fut quatre jours et quatre nuits, et saint Macaire vingt jours, sans fermer l'œil; et nous ne pourrons pas veiller une heure avec Notre-Seigneur!

Saint Xavier, saint Théodose, saint Honorat, sainte Catherine de Sienne priaient en dormant; et nous dormons lorsqu'il faut prier et élever notre cœur vers Dieu!

Si la considération et l'exemple ne suffisent pas pour obtenir la victoire, mettons-nous dans une attitude de corps qui nous contraigne à veiller ou à sommeiller fort peu.

Les Saints, afin de dormir le moins qu'ils pouvaient, même pendant la nuit, se tenaient toujours debout, comme

saint Maur, saint Euthyme et saint Amman l'Ismaélite ; ou couchés sur un cilice, comme saint Gaudence et sainte Paule ; ou sur des ais, comme le bienheureux Albert, ermite ; ou sur un banc, comme saint Wolstan, et comme le bienheureux Pierre Fourrier, réformateur des Chanoines Réguliers de la Congrégation de Notre-Sauveur, et fondateur des Filles de la Congrégation de Notre-Dame.

Saint Kentigerne, évêque de Glascow, en Écosse, dormait sur un sac jeté sur de la cendre et sur un cilice, et n'avait qu'une pierre pour son chevet. Saint Antoine et saint Tillon Paul, qui fut moine en France, couchaient sur la terre nue. Le bienheureux Henri Suso se mettait sur une croix armée de clous très pointus.

Et nous serions si lâches que nous ne voudrions pas prendre la peine de nous tenir debout ou à genoux, ou dans une posture un peu incommode pour nous empêcher de dormir lorsque Dieu nous parle, qu'il nous console et nous communique ses secrets ! Nous ne traiterions pas de la sorte un paysan ou un laquais.

Si l'artifice ne sert de rien, recourons à la prière. Invoquons le Patron de l'église, ou le Saint dont on fait la fête, ou celui qui nous est donné pour tout le mois, ou quelque autre ; demandons qu'il nous maintienne en état, pendant que Dieu nous parle. Saint Godefroi réveilla un religieux pour aller aux prières. Tous les Saints aiment la vigilance dans les choses sacrées.

Prions aussi notre Ange gardien, les titulaires de l'église et des autels, le gardien du prédicateur et des auditeurs, et tous ceux qui sont actuellement devant le Saint Sacrement. Ils ne dorment jamais, et ils invitent volontiers les serviteurs de Dieu aux veilles et aux exercices de piété, comme le fit paraître celui qui excitait du sommeil saint Raymond pour vaquer à la prière.

Que si tous ces remèdes ne sont point suffisants pour frapper fortement votre imagination, condamnez-vous à une sanglante discipline, toutes les fois que le sommeil

vous dérobera par votre faute une partie du doux, de l'utile et de l'honorable entretien que vous aviez avec votre souverain Seigneur.

Après tous ces soins, si ce rude et impitoyable créancier exige encore de vous cette dette naturelle, dormez un peu dans votre cellule avant le temps du sermon; ou priez celui qui sera auprès de vous de vous éveiller après un repos de l'intervalle d'un *Miserere,* afin qu'ayant la tête libre, votre esprit puisse recevoir la manne qui lui vient du Ciel, sans être incommodé des fumées qui vous embrouillaient et vous obscurcissaient.

Surtout, prenez le repas qui précède la prédication avec une particulière sobriété, afin que votre estomac ne fasse point une si rude guerre à votre tête.

IV. Pour faire un profit solide et qui soit de durée, faites quatre choses après la prédication.

1. Élevez incontinent votre cœur à Dieu, offrez-lui cette divine semence qu'il vient de recevoir; et priez-le de lui donner sa sainte bénédiction, afin qu'elle prenne racine et porte du fruit en son temps.

Plusieurs sont semblables aux terres qui reçoivent beaucoup de semence, mais qui se la laissent enlever par les oiseaux, ou brûler par la chaleur du soleil, ou étouffer par les épines. Ainsi toute la culture du laboureur est inutile, et le grain est entièrement perdu. Que sert à une femme de concevoir souvent si elle ne donne le jour qu'à des avortons?

2. Faites un examen court et sérieux de ce qui a été dit à la prédication, et des bonnes résolutions que vous y avez prises. Arrêtez-vous à une, ou à deux pour le plus; autrement, par le désir de trop faire, vous perdrez tous vos bons desseins. Un esprit accablé secoue bientôt le joug qui l'oppresse. Retenez aussi quelque pensée ou quelque sentence frappante, ou quelque histoire remarquable pour vous en servir.

3. Au sortir de l'église, n'épanchez pas aussitôt votre

cœur dans les créatures, mais retirez-vous dans votre cellule, ou en quelque lieu à l'écart. Demeurez-y dans un silence très religieux, si vous ne voulez pas perdre tout le fruit du sermon. Méditez souvent cette sentence : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud ;* Bienheureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la gardent. Saint Chrysostome nous avertit que tous ceux qui sortent de la prédication, ne doivent respirer que la vertu, comme des gens tombés du ciel où ils ont ouï des merveilles.

4. Prenez la résolution de parler dans vos discours de ce que vous avez appris à la prédication. Sortez de l'église comme les Apôtres sortirent du Cénacle où ils avaient reçu le Saint-Esprit. Si vous êtes obligé de parler, ne parlez que de ce que Dieu vous y a enseigné. Votre ardeur fera peut-être plus d'impression sur les cœurs que n'en a fait le prédicateur. Un écho parle quelquefois plus haut et plus longtemps que celui qui lui a donné la voix.

Dans votre maison même, rapportez ce qui vous a le plus agréé, ou qui vous a le plus touché. Les parents qui vont à un festin, portent quelques dragées ou quelques macarons pour leurs enfants. Un voyageur qui s'est arrêté dans un pré rempli de fleurs odoriférantes et agréables à la vue, en rapporte un bouquet à ses amis.

Faisons la même charité particulièrement à ceux qui n'ont point assisté au sermon. Ne laissons pas d'en parler, mais plus modérément avec ceux qui ont été présents. Ils vous diront leurs pensées et leurs affections, et par ce moyen le feu du Saint-Esprit qui est tombé dans votre cœur, l'embrasera de plus en plus, et en fera un holocauste digne d'être présenté à la divine Majesté.

CHAPITRE XVIII.

AVEC QUELLE DÉVOTION LES FRÈRES CONVERS DOIVENT ASSISTER A VÊPRES ET AUX AUTRES HEURES CANONIALES.

I. Dieu entend nos prières partout. — II. Il les entend principalement à l'église, surtout quand on y célèbre quelque Office public. — III. Conclusion.

I. Nous pouvons offrir nos vœux et nos prières à notre Créateur en tout lieu, et obtenir de lui ce que nous lui demandons, quand même nous serions au milieu de la fournaise de Babylone, ou dans le ventre de la baleine au plus profond des abîmes.

Saint Grégoire d'Acrite et saint Kentigerne récitaient quelquefois leur psautier plongés dans une eau très froide, par une mortification volontaire ; et Dieu leur y faisait de très grandes grâces. On assure que saint Kentigerne reçut un don de chasteté si excellent qu'il n'était pas plus touché de la vue d'une femme que s'il eût été une statue de pierre.

Sainte Prisque récitant son office en prison, était visitée et consolée par les Anges et les Saints du Paradis. La même grâce fut faite à saint Anastase, frère convers et glorieux martyr.

Dieu est partout, et il désire se communiquer partout où il trouve des âmes disposées à recevoir ses faveurs. La bienheureuse Véronique, sœur converse dans un monastère de Milan, disait son office dans sa petite cellule. Son Ange gardien lui apparaissait visiblement, et récitait à genoux les versets alternativement avec elle. Il tournait les feuillets du livre et l'avertissait de ce qu'il fallait dire ou omettre. Quelquefois Notre-Seigneur même s'y trouvait, et récitait ou chantait les psaumes avec elle.

Ces caresses ne sembleront point incroyables à ceux qui

auront lu les Vies des Saints. On y trouve des faveurs plus admirables. Quelle merveille que les Anges, les Saints, la Vierge et le Sauveur même se montrent à des âmes d'élite, pour les caresser une demi-heure ou une heure, puisqu'ils doivent converser avec eux dans toute une éternité bienheureuse?

II. Nous devons donc prier et réciter notre office en tout lieu, avec l'espérance d'y plaire à la divine Majesté. L'église néanmoins est le lieu le plus convenable et le plus utile. C'est le palais où notre Sauveur fait sa résidence particulière, et où il a établi le trône de ses miséricordes et de ses libéralités. Il y donne audience à toute heure, et ne se trouve jamais importuné de nos visites.

Le temps le plus propre nous est cependant désigné par le son des cloches et par le concours des prêtres et du peuple, à certaines heures du jour où l'on fait oraison publique. Je trouve plusieurs motifs qui nous peuvent persuader la fréquentation des églises en ces temps-là où l'on dit la Messe, les Vêpres, ou quelque autre Heure canoniale. J'en rapporterai sept seulement.

1. Dieu donne alors le signal de miséricorde par le son des cloches. Quand il voulut donner sa loi et ses faveurs au peuple d'Israël sur la montagne de Sinaï, il fit sonner une trompette, afin d'exciter tous ceux qui étaient présents à une sainte révérence. Quand il voulut publier la loi de grâce et remplir ses Apôtres et le peuple chrétien de son Saint-Esprit et de ses dons les plus excellents, il fit entendre un son céleste, qui fut le signal de l'assemblée. Chacun y accourut, et trois mille y furent aussitôt convertis, et reçurent de singulières faveurs de cet Esprit de sainteté.

Aujourd'hui Dieu fait sonner les cloches des églises aux fêtes et aux offices les plus notables de chaque jour, pour inviter tous les chrétiens, et principalement tous les Religieux, à ses réjouissances et à ses libéralités. Concevons

donc à ce son sacré une espérance, une confiance et une allégresse nouvelles, qui nous disposent à une plus fervente et plus cordiale prière.

Un sage prince de Naples, comme j'ai lu dans l'histoire de ce royaume, était si bon justicier, et avait un tel soin que personne ne fût lésé dans ses droits par les plus puissants, qu'il avait mis une clochette à son palais, afin qu'on l'avertît du tort que l'on prétendait avoir reçu. Au moindre son de cette clochette, il accourait pour donner audience et pour faire justice. Il arriva un jour qu'un cavalier, qui avait un cheval cassé de vieillesse, qui l'avait servi très longtemps dans les armées et qui ne faisait plus rien au logis sinon d'y manger du foin et de l'avoine, résolut de lui donner la liberté pour qu'il allât chercher à vivre où il pourrait. Il ne voulait point le tuer, à cause des services qu'il en avait tirés, et il ne le voulait plus nourrir, s'en trouvant incommodé. Ce cheval, voyant l'ingratitude de son maître, s'en va par une spéciale permission de Dieu au palais, pour y demander justice. Il sonne la cloche ; le prince y accourt, et ne voyant que ce cheval qui sonnait cette cloche, il s'informe pour savoir à qui il appartenait. On appelle son maître, il raconte ingénument l'histoire, et est condamné à nourrir ce pauvre animal jusqu'à sa mort.

Si un homme a eu compassion d'une bête, qu'il n'appelait point et qu'il ne connaissait en aucune façon, que fera Dieu pour ses serviteurs, pour ses amis et pour ses enfants, qu'il appelle à son palais par les cloches, comme par ses hérauts ?

2. La multitude du peuple qui fréquente l'église nous doit servir d'un puissant aiguillon pour nous trouver volontiers aux Vêpres et aux autres offices, parce que dans un grand nombre de prières, les nôtres seront plus facilement acceptées, comme une pièce de fausse monnaie passe parmi plusieurs milliers d'écus.

3. La multitude des prêtres, leurs ornements et leur

chant aident beaucoup pour nous toucher le cœur et pour animer nos oraisons. Saint Augustin, étant encore captif de ses passions et de ses voluptés, entendant dans l'église les hymnes et les chants spirituels, pleurait ses péchés à chaudes larmes, et sentait les rayons des vérités de la foi qui pénétraient son âme.

Saint Ambroise, saint Éphrem, saint Chrysostome et d'autres grands Saints ont retiré de l'hérésie et des vices plusieurs personnes, par la douceur et par la mélodie des hymnes et des psaumes.

4. Les Anges qui se trouvent aux offices divins, et qui se plaisent à y chanter les louanges de Dieu, aident beaucoup la dévotion de ceux qui s'y rencontrent. Saint Ignace, patriarche d'Antioche, les vit dans le Paradis, divisés en divers chœurs qui louaient Dieu, se répondant les uns aux autres. Et du temps de l'empereur Théodose, un enfant qui fut enlevé au ciel à la vue de tout le peuple, entendit ces bienheureux Esprits qui chantaient : *Dieu saint, fort et immortel, ayez pitié de nous.*

Saint Allard ou Adelard, abbé de Corbie, qui était de la race de Charlemagne, avait une sensible tendresse pendant les offices divins, la musique et le chant des hommes le faisant ressouvenir du chant et de la musique des Anges dans le Paradis.

Les frères convers participent à cette douceur céleste. Frère Henri, convers de l'Ordre de Cîteaux, voyait quelquefois les Anges dans le chœur des convers, et admirait que par leurs rayons très éclatants ils les éclairassent et les rendissent tout lumineux, et que par leurs ardeurs ils les comblassent d'une dévotion et d'une joie très sensibles.

5. Les Saints du Paradis se plaisent aussi à entrer au chœur et à y chanter les louanges de Jésus, la source de toute leur sainteté et de tout leur bonheur. Leur présence augmente de beaucoup les sentiments de piété dans l'âme des assistants.

Ils y assistent particulièrement le jour de leur fête. La nuit de la fête de saint Egwin, évêque de Wigorne, en Angleterre, un dévot religieux, priant dans l'église qui lui était dédiée, aperçut une belle et nombreuse procession de Saints très brillants qui y entraient avec la Mère de Dieu. Ils y dirent les Matines et la Messe, et puis, dans le même ordre et dans la même splendeur, s'en retournèrent au Ciel.

Césaire raconte que Bertrand, religieux de l'Ordre de Cîteaux, entra dans une église vers l'heure de None, et qu'il y vit la glorieuse Vierge assise sur un trône très resplendissant. Plusieurs Patriarches, plusieurs Prophètes, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges, des veuves et des personnes mariées étaient autour d'elle. Toute cette sainte compagnie chanta None, Vêpres et Complies, et ayant rempli ce vertueux religieux d'une allégresse et d'une dévotion extraordinaires, elle disparut.

6. Dieu élève à lui les âmes par la mélodie du chant. Une Religieuse qui vivait fort innocemment, s'aperçut que lorsqu'on chantait le *Te Deum laudamus,* toutes les Religieuses étaient transportées en paradis et y chantaient les louanges de Dieu. Elle admira de plus que les Anges, les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges joignaient leurs chants et leurs adorations à ceux que ses sœurs offraient alors à leur Créateur.

7. Enfin, l'assurance est plus grande durant l'Office divin, les démons ne pouvant supporter l'effort du chant de l'Église. Le démon qui possédait Saül était chassé par l'harmonie du luth de David, et aujourd'hui chaque verset de ses psaumes est un dard qui le transperce et une flamme dont il n'ose approcher.

Un de ces ennemis de Dieu, qui se vantait d'être l'esprit de fornication, se présenta à saint Antoine pour lui inspirer vanité de ce qu'il était toujours victorieux lorsqu'on le tentait. Cet homme de Dieu se mit à chanter ce verset de David : *Dominus mihi adjutor, et ego despiciam inimicos*

meos; Dieu est mon aide, et je mépriserai tous mes ennemis.

Les frères convers ne se sont point privés de tous ces secours et de toutes ces consolations. Saint Nicolas, revêtu de ses habits pontificaux, se montra à un vertueux convers de l'Ordre de Cîteaux lorsqu'il était au chœur, et lui communiqua une joie si abondante et si divine qu'il lui semblait qu'il était élevé de deux pieds au-dessus de terre.

La glorieuse Vierge Marie a fait davantage pour les mêmes frères. Elle se faisait voir souvent à frère Henri, convers du même Ordre, et principalement aux grandes fêtes de l'année. Il la voyait passer au milieu de ceux qui chantaient, et les animer à la ferveur, puis venir au chœur des convers et leur donner sa bénédiction.

Une fois entre autres, il la vit entrer au chœur des frères, portant sur ses bras son bien-aimé Enfant Jésus. Elle marcha tout autour d'eux, et s'arrêta auprès de ceux qui veillaient et qui priaient avec attention et avec dévotion. Elle leur présentait son Fils, pour l'adorer et pour le baiser. Elle les bénissait, et se réjouissait avec eux de leur piété et de leur ferveur. Mais elle passait rapidement devant les assoupis et les indévots, et ne leur donnait aucune consolation.

III. Tirez de tout ce discours quatre conséquences.

1. Ne manquez jamais à la Grand'Messe, à Vêpres et aux autres Offices du chœur, lorsque l'obéissance vous le permettra, et que cette dévotion n'empêchera pas les travaux de vos exercices corporels.

Saint Ignace, notre fondateur, eût volontiers mis le chœur dans la Compagnie, s'il ne l'eût jugé totalement incompatible avec ses occupations. Il fondait en larmes de dévotion, quand il assistait aux Offices divins et aux cantiques spirituels.

2. Prenez la résolution d'assister à tous les Offices du chœur avec une grande confiance d'être enflammé de l'amour de Dieu et du désir des choses célestes, par les grâces

que Dieu vous y communiquera. Saint Macaire l'Égyptien vit deux saints religieux qui disaient leur psautier. A chaque verset que récitait le premier, il voyait sortir de sa bouche une lampe de feu qui montait jusqu'au ciel. Et lorsque le plus jeune priait, il sortait aussi de sa bouche comme une cordelette enflammée qui s'élevait de même vers le ciel. Ils moururent tous deux peu de jours après cette vision, et saint Macaire les louait comme des martyrs, à cause de leur vertu et de leur insigne mortification.

3. Élevez votre âme vers Dieu, et joignez vos prières à celles des prêtres et de tous ceux qui officient au chœur, lorsque l'obéissance vous occupe à d'autres emplois. Le son des cloches et la vue de l'église vous aideront à y faire réflexion. Tournez-vous de temps en temps vers le palais où votre Créateur a posé son trône, et où il distribue avec plus de profusion ses faveurs.

4. Toutes les fêtes et tous les dimanches, récitez l'office de la glorieuse Vierge Marie. Un prince souverain a assuré de nos jours que, quoiqu'il ait été presque toujours occupé en de très fâcheuses guerres, il n'y a pas manqué trois fois, même les jours ouvrables. Cette piété nous servira de condamnation, si nous sommes paresseux dans le service de cette puissante Reine du ciel et de la terre.

Efforcez-vous d'y ajouter un Nocturne au moins de l'office des trépassés. Vos amis, vos frères et les enfants de Dieu brûlent au milieu des flammes, secourez-les par vos prières. Ils vous rendront au centuple cette charité lorsqu'ils seront arrivés au séjour des bienheureux, où ils sont assurés de parvenir.

Après avoir expliqué de quelle manière les frères occupés aux offices et aux exercices de Marthe se doivent comporter envers Dieu, il me reste à montrer avec quelle charité et avec quelle modération ils doivent agir envers le prochain.

LIVRE TROISIÈME

VERTUS NÉCESSAIRES AUX RELIGIEUX OCCUPÉS AUX OFFICES DE MARTHE.

CHAPITRE PREMIER.

LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE DOIT AMOUR, RESPECT ET OBÉISSANCE A SES SUPÉRIEURS.

I. Amour. — II. Respect. — III. Obéissance : I. Son excellence. II. Ses degrés : 1. Exécution extérieure; 2. conformité de volonté; 3. conformité de jugement. III. Obéissance aux officiers subordonnés. IV. Le secret de l'obéissance. V. Conclusion.

Tous ceux qui se sont soumis à la conduite d'un autre doivent s'abandonner entièrement entre ses bras, et lui donner absolument leur cœur, s'ils veulent posséder un solide et un parfait repos en leurs âmes. A cet effet, ils lui doivent l'amour, le respect et l'obéissance.

I. *Amour.*

En premier lieu, le Religieux doit avoir un amour filial envers celui qui pourvoit à toutes ses nécessités corporelles et au profit spirituel de son âme. Il n'est aucun père charnel qui ait un soin aussi grand et aussi désintéressé de ses enfants, qui ait l'œil aussi ouvert à leurs besoins temporels, qui prenne autant de peine pour leur avancement vers le ciel, qui leur donne un aussi continuel exemple de vertu, et qui soit aussi vigilant à connaître et à corriger leurs fautes, que les prélats de la Religion. Un amour

ne se paie jamais suffisamment que par un amour réciproque.

Ce serait une ingratitude intolérable, si, à la vue du fardeau qui fait gémir nos Abbés et nos Prieurs à notre occasion, nous ne leur portions aucune compassion dans leurs anxiétés, et ne leur savions aucun gré pour leurs travaux.

De plus, l'amour que nous porterons à nos Supérieurs nous sera une source inépuisable de joie. Rien n'est pesant lorsqu'il nous arrive par la main d'une personne que nous affectionnons, et de laquelle nous croyons être affectionnés.

II. *Respect.*

En second lieu, les frères convers doivent du respect à ceux que Dieu leur donne pour ses lieutenants, afin de les régir et de les gouverner. On respecte les magistrats et les juges d'une ville, dans la considération qu'ils représentent la personne du roi et qu'ils en ont reçu leur puissance et leur autorité. A combien plus forte raison devez-vous avoir de la révérence pour ceux que votre Créateur et souverain Seigneur a établis à sa place, et que vous-mêmes avez choisis pour vous conduire en Paradis?

Notre Père saint Ignace, dans la vue de cette vérité, ordonne à tous ses enfants d'honorer leurs Supérieurs comme leurs pères et comme les vicaires et les lieutenants de Dieu. Ensuite, il veut qu'ils se découvrent dès qu'ils les voient et qu'ils s'approchent d'eux ; qu'ils les écoutent humblement et sans les interrompre, même lorsqu'ils les reprennent de leurs fautes, et qu'en toutes choses ils leur portent un très grand respect.

Notre frère saint Alphonse Rodriguez, coadjuteur temporel de la Compagnie, avait cette règle très profondément gravée au cœur. Il s'humiliait de telle sorte devant ses Supérieurs, qu'il se tenait toujours debout en leur présence. S'ils lui commandaient quelque chose, il se recueillait

intérieurement, se mettait à genoux, et les écoutait avec modestie et humilité. Il assurait qu'il eût obéi au plus méprisable des hommes et à la plus vile des créatures avec la même promptitude et avec la même allégresse qu'au plus habile et au plus vertueux de l'univers, et qu'il lui eût rendu les mêmes respects à l'intérieur et à l'extérieur, sur cette pensée qu'il lui tenait la place de son Dieu, le conduisant par son entremise.

Marie de l'Incarnation, fondatrice des Carmélites en France, avait une si haute estime de l'état des sœurs converses, qu'elle y voulut demeurer toute sa vie. Elle ne parlait jamais à ses Supérieures, qu'elle ne se fût prosternée pour recevoir leur bénédiction. Lorsqu'elle était en santé, elle ne leur parlait que les deux genoux à terre, tant était grand le respect qu'elle leur portait. Elle avait coutume de dire qu'elle ne prenait jamais congé d'eux sans recevoir une nouvelle lumière du Ciel.

III. *Obéissance.*

En troisième lieu, le frère convers doit s'étudier, avec un soin très particulier, à exceller dans l'obéissance, s'il veut acquérir les autres vertus et arriver au sommet de la perfection.

Hugues le cardinal dit que toutes les vertus commencent par l'obéissance, comme tous les vices ont pris leur origine dans la désobéissance.

Saint Augustin l'élève beaucoup plus haut, et écrit qu'elle est la plus grande des vertus, et la fontaine de toutes les autres.

Saint Grégoire renchérit sur cette pensée : *L'obéissance,* dit-il, *est la seule vertu qui plante en nos âmes les autres vertus, et qui les ayant plantées, les y arrose et les y conserve.*

Saint Laurent Justinien monte encore plus haut, et promet que cette vertu fera un homme frère de Jésus-Christ, qui est venu en ce monde par obéissance, qui a vécu toute

sa vie dans l'obéissance, et qui a rendu son âme et sa vie entre les mains de l'obéissance.

Le prophète Samuel la préfère aux victimes et aux sacrifices, et déclare aux Israélites et à leur roi Saül, que Dieu n'a que faire, ni de leur encens, ni de leurs moutons, ni de leurs autres animaux ; que son seul désir est que l'on exécute avec ponctualité ses commandements.

Le Père Jacques Laynez, l'oracle de son temps, et le second Général de la Compagnie de Jésus, disait souvent que l'obéissance est une artificieuse invention de Dieu, par laquelle il rend méritoires les choses même que l'on ne fait pas.

Les frères convers qui ont excellé en sainteté, ont témoigné qu'ils en avaient une très haute estime. Saint Gilles, compagnon de saint François, comparait le religieux obéissant à un cavalier bien monté et bien armé, qui passe à travers les bataillons ennemis sans pouvoir être blessé ; et le religieux désobéissant, à un cavalier mal monté et désarmé, qui est blessé et percé de toutes parts, fait prisonnier, jeté dans un trou de fosse, et enfin massacré. Car celui qui vit dans un monastère selon son propre jugement et selon sa propre volonté, va tout droit en enfer, et celui qui suit le guide que Dieu lui a donné et qui lui obéit, va tout droit en Paradis. Voilà le jugement de ce saint frère, qui savait que Dieu avait dit par Salomon : *Vir obediens loquetur victorias ;* L'obéissant obtiendra de si illustres victoires, qu'il pourra les raconter avec joie et avec admiration.

I. L'excellence de cette divine vertu est si fortement gravée dans le cœur des Saints, et particulièrement des fondateurs des Ordres religieux, qu'ils semblent mettre tous leurs soins à la bien faire pratiquer de ceux qu'ils conduisent à la perfection. Voyons-en quelques-uns.

Les Bénédictins et les Chartreux, dans leurs vœux, ne font mention que de l'obéissance selon leurs Règles.

Anciennement les convers de l'Ordre de Cîteaux di-

saient : *Promitto obedientiam in bono usque ad mortem ;* Je promets obéissance jusqu'à la mort, en choses bonnes et honnêtes.

La première leçon qui fut donnée à saint Jean Damascène aussitôt qu'il eut pris l'habit, fut de ne rien faire suivant sa propre volonté et son propre jugement. On l'envoyait même mal habillé au marché, pour y vendre des paniers, afin de l'accoutumer à obéir en toutes choses.

Saint Antoine brisait avec soin toutes les volontés de Paul le Simple, lui faisant faire des paniers autrement qu'il ne fallait, lui ordonnant de les défaire après qu'ils étaient bien faits, et lui commandant coup sur coup diverses choses contre ses inclinations. Par cette industrie, il en fit un saint en peu de temps, et un saint si excellent, qu'il chassait les démons que lui-même ne pouvait chasser. Et ce qui est important pour notre sujet, il les chassait en vertu de l'obéissance qui lui était signifiée de la part de son maître et de son Supérieur.

Saint Dorothée exerça très soigneusement frère Dosithée dans l'obéissance et dans l'abnégation de sa volonté et de son jugement. Et dans cinq ans il le rendit si parfait, que l'on connut après sa mort que par cette vertu céleste il avait acquis une très grande gloire en Paradis.

Saint Fulgence inculquait à ceux qu'il gouvernait que le véritable Religieux ne doit jamais ni vouloir ni ne pas vouloir ; mais avoir un sincère et un fervent désir de faire la volonté du Supérieur en tout et partout. Dans cette vue, il quitta son monastère et se cacha dans un autre, afin qu'en se dépouillant de la qualité d'abbé, il pût se sauver dans une haute perfection par l'obéissance.

Saint Benoît dit un mot qui me jette dans l'étonnement : *Si præcipit prælatus impossibile, tentandum est facere ;* Si le Supérieur commande des choses impossibles, il faut faire un effort pour les rendre possibles.

Saint Ignace regardait l'obéissance comme la prunelle de ses yeux et l'âme de notre Compagnie. « Souffrons,

nous dit-il, j'y consens, que les autres Religions nous surpassent en jeûnes, en veilles, et en d'autres sortes d'austérités, que chacune d'elles observe saintement selon ce qui est de sa vocation. Cependant, pour ce qui concerne l'intégrité et la perfection de l'obéissance accompagnée d'une vraie résignation de la volonté et d'une totale abnégation du propre jugement, je désire, mes frères bien-aimés, que ceux qui servent Dieu dans notre Compagnie, ne le cèdent à qui que ce soit ; et que cette vertu devienne comme la marque qui distingue ses vrais et légitimes enfants de ceux qui ne le sont pas, en sorte qu'ils ne considèrent pas la personne même à laquelle ils obéissent, mais qu'ils voient en elle Jésus-Christ Notre-Seigneur, pour l'amour duquel ils obéissent. »

De ces paroles je tire une conclusion infaillible : Que, comme saint François tenait pour des bâtards de son Ordre ceux qui par un mépris de la sainte pauvreté cherchaient des habits précieux, aussi saint Ignace appelle des bâtards et des enfants illégitimes de la Compagnie tous ceux qui, dans l'estime de leur propre jugement, ne se rendent pas flexibles à l'obéissance.

II. Pour arriver à l'éminence de cette vertu si élevée en soi et si estimée par tous les Saints, remarquez qu'elle a trois degrés : l'exécution extérieure de ce qui est ordonné ; — la conformité de sa volonté avec celle du Supérieur ; — la conformité de son jugement avec celui du même Supérieur.

1. Le premier degré consiste à faire entièrement et parfaitement ce qui est ordonné, sans avoir égard ni à la difficulté, ni à la contrariété que ressent notre appétit sensitif. Saint Bernard nous donne une excellente leçon sur ce sujet : *L'obéissant,* dit-il, *ne différe jamais l'exécution du commandement qui lui est donné. Il ne remet rien au lendemain. Il chasse la paresse. Il prévient le Supérieur. Il prépare ses yeux pour voir, ses oreilles pour ouïr, sa langue pour parler, ses mains pour travailler, ses pieds pour marcher. Il rassemble toutes ses forces pour apprendre*

et pour exécuter la volonté de celui qui lui commande.

Trois motifs nous peuvent servir d'aiguillon à cet exercice. Premièrement, la considération de nos péchés et de notre bassesse, qui nous persuade que nous sommes les moindres de notre monastère, et ceux sur lesquels on se doit décharger des plus pesants fardeaux et qu'on a plus le droit de rebuter. Le bienheureux Félix, frère laïque capucin, se persuada, dès le commencement de son entrée dans ce saint Ordre, qu'il n'était pas religieux, mais le portefaix des religieux, ayant pour office de soulager les autres en tout ce qu'il y aurait de plus vil et de plus laborieux. Nestéron, grand serviteur de Dieu parmi les anciens moines du désert, dès le premier jour qu'il mit le pied dans son cloître, prit la résolution de se regarder comme une bête de charge, qui ne mérite que des coups de bâtons et un peu de chardons et de paille. *Ego,* se dit-il à lui-même, *et asinus, idem sumus;* Je ne suis qu'un pauvre âne, et je désire qu'on me traite comme un âne.

Deuxièmement. Mettons-nous aussi sous les yeux les exemples des Saints qui se sont prescrit une merveilleuse exactitude à faire ce qui leur était commandé, et à éviter ce qui leur était défendu. Frère François de l'Enfant-Jésus, Carme déchaussé, avait coutume de se dire au sortir de la maison : *Mon frère, ne faisons point un seul pas qui soit contraire à l'obéissance.*

Si la difficulté du commandement vous étonne, considérez que les anciens Religieux cherchaient avec soin des Supérieurs fâcheux et difficiles, afin d'avoir un plus grand mérite, par un continuel emploi à des exercices laborieux, qui contrariassent leur inclination naturelle.

Troisièmement. Enfin songeons que le monde, la chair et le démon commandent à leurs serviteurs des choses incomparablement plus pénibles que ne sont toutes les fonctions religieuses, et qu'ils sont obéis avec une prodigieuse ponctualité. Pourquoi Dieu ne le serait-il pas? Pourquoi ferions-nous les empêchés dans ses commandements?

Le centurion disait à Notre-Seigneur : « Je ne suis qu'un homme qui commande à peu de soldats. Je dis à l'un : Allez en un tel lieu, et il y va. Je commande à l'autre de venir me trouver, et il y vole à l'instant. » Brasidas, capitaine grec, disait à ses soldats qu'ils n'avaient que trois choses à faire : Vouloir ce qu'on leur commande; respecter leur capitaine; obéir à ses ordres.

Cette pensée se peut fortifier par la considération de ce que le monde se fait obéir avec une verge de fer, et punit dans d'extrêmes rigueurs tous ceux qui violent ses lois. Le maréchal de Brissac fit condamner à mort un soldat qui en Italie était monté tout seul à la brèche, quoique sa hardiesse et sa vaillance eussent été cause de la prise d'une ville assez importante. Après que la sentence fut portée, il lui pardonna, y étant comme forcé par une agréable violence de toute l'armée; mais il usa de cette prudente sévérité, pour montrer que l'obéissance doit régler et diriger une armée qui souvent se perdrait si chacun était maître d'agir à sa guise.

Manlius, général de l'armée romaine, fut plus inflexible. Il fit couper la tête à son propre fils, parce qu'il avait combattu contre son commandement. La victoire qu'il avait remportée et les clameurs des soldats ne purent jamais émouvoir le cœur de ce consul.

Les Japonais aiment tant l'obéissance, même domestique, qu'ils donnent aux pères de famille la puissance de vie et de mort sur leurs enfants et sur leurs serviteurs. Et cet empire est si absolu que, si les parents ou les maîtres font mourir ceux-ci pour quelque désobéissance, ils n'en sont nullement poursuivis.

Ces exemples, dites-vous, sont trop éloignés de notre vue. Regardez les chevaliers de Malte, qui sont religieux. Ils s'obligent à obéir jusqu'à la mort. Et le grand maître de la Valette leur fit mettre en pratique cette rigoureuse dévotion au château Saint-Elme, dans l'île de Malte, lorsqu'il fut attaqué par l'armée des Turcs du temps de Soli-

man : car ce château ne pouvant être défendu, il leur fut commandé d'y demeurer et d'y mourir pour la défense de la religion, ce qu'ils firent tous d'un grand cœur. Cette obéissance ayant retardé ces Ottomans quelques jours, le vice-roi de Sicile eut le loisir de secourir toute l'île, qui autrement était perdue sans ressource. Dieu fait toujours prospérer l'obéissance, quand on la fait dans le dessein d'avancer sa gloire.

2. Le second degré de l'obéissance s'étend jusqu'à la volonté, qui est la moelle du sacrifice et la graisse de la victime. Sans cette affection de la volonté, toute l'obéissance n'est qu'une pure hypocrisie.

C'est la première raison qui nous doit élever à ce degré. Écoutons notre Père saint Ignace, en l'Épître sur l'obéissance. *Je désire,* dit-il, *que vous imprimiez en vos âmes, comme une chose très certaine, que le premier degré d'obéissance (qui consiste en l'exécution des choses commandées et enjointes) est bien bas, qu'il ne mérite point le nom d'obéissance, et n'atteint pas à la perfection de cette vertu, s'il ne vient au second, qui est d'échanger notre volonté avec celle du Supérieur ; de sorte que non seulement nous exécutions ce qu'il commande, mais encore que nous lui soyons entièrement conformes d'affection, n'ayant avec lui qu'une même volonté.* Ainsi parle saint Ignace, qui ajoute peu après que c'est un abus et un aveuglement d'esprit obscurci par l'amour de soi-même, de penser que l'obéissance se garde lorsque l'inférieur s'efforce d'attirer la volonté du Supérieur à la sienne. Et saint Bernard assure qu'en cette conjoncture, il n'obéit pas au prélat, mais que c'est plutôt le prélat qui lui obéit.

La seconde raison qui doit nous pousser à conformer notre volonté à celle du Supérieur, c'est que Dieu rebute tous les sacrifices qui sont offerts par la propre volonté. Il l'assure aux Juifs, dans Isaïe, où il dit qu'il n'a point jeté l'œil sur leurs jeûnes et sur leurs humiliations, parce qu'ils les faisaient selon leur fantaisie et leur propre volonté.

La troisième raison est qu'une œuvre faite suivant la volonté du Supérieur et avec une sincère conformité de la nôtre à la sienne, est d'un double mérite. Saint Gilles, frère laïque de l'Ordre de Saint-François, disait ordinairement qu'une bonne œuvre faite par la direction et par le commandement du Gardien, a plus de mérite devant Dieu que deux que l'on ferait par sa propre inclination et sa propre détermination. Ce fut le motif pour lequel il ne voulut jamais être affranchi de la sujétion à ses Supérieurs, quoiqu'ils lui offrissent une pleine et entière liberté.

La quatrième raison qui nous oblige à unir notre volonté à celle de notre Abbé et de nos Prieurs, c'est qu'il est impossible de périr dans cette union, et que sans elle notre salut est en danger. Saint Bernard est mon garant. Il priait ses Religieux qu'ils se gardassent avec soin de leur propre volonté, comme d'une vipère très méchante et très venimeuse qui seule pouvait les perdre. Il les assurait que celui qui ôterait la propre volonté, ôterait l'enfer.

La cinquième raison qui doit pousser le frère convers à joindre sa volonté à celle de son Supérieur, est l'exemple de ceux qui ont excellé en sainteté. Frère François du Jardin, coadjuteur temporel de notre Compagnie, avait si fort à cœur ce principe, qu'en cinquante ans qu'il vécut en Religion, il ne montra jamais aucune répugnance pour ce qui lui fut ordonné.

Anne de Saint-Barthélemy, qui a été longtemps sœur converse, et compagne de sainte Thérèse, avait demandé à Dieu, comme une grâce singulière, qu'elle ne fît jamais sa propre volonté. Elle fut si parfaitement exaucée, que depuis ce temps-là elle ne se souvenait pas de l'avoir faite une seule fois. Elle disait souvent qu'elle ne trouvait point de meilleure dévotion que l'obéissance, et qu'elle expérimentait que plus elle s'humiliait dans l'obéissance, plus Jésus-Christ croissait en son âme.

Le démon en trouble plusieurs sous prétexte de dévo-

tion, ou de quelque œuvre de charité, leur donnant des ardents désirs de la prière, ou d'aider le prochain, lorsque la Règle ou le Supérieur les oblige au travail des mains. Si cette inquiétude traverse quelquefois votre esprit, considérez avec attention :

1° Que l'obéissance est la meilleure dévotion que vous puissiez avoir, et que ceux qui ont eu les plus pures lumières du Ciel l'ont ainsi reconnu. Un frère laïque de l'Ordre de Saint-François se plaignit un jour à saint Gilles de ce que son Gardien l'envoyait à la quête pour mendier du pain, et ne lui donnait pas le temps de vaquer à l'oraison, qui est une œuvre beaucoup plus parfaite que celle de porter une besace sur ses épaules. Le Saint, éclairé de Dieu, lui dit : *Ah! mon frère, vous ne savez pas encore ce que c'est que prier Dieu. La véritable oraison, c'est l'obéissance à la voix du Supérieur.*

2° Considérez que, comme le fruit est toujours plus précieux que la fleur, de même l'action vaut mieux que le désir. Dans l'oraison et dans les autres exercices spirituels, l'âme se remplit de bons désirs; mais par l'obéissance, elle les réduit en pratique et les fait fructifier. Cette pensée calma l'esprit de saint Louis de Gonzague, lorsqu'ayant reçu l'ordre d'étendre du linge au temps de sa lecture spirituelle, il sentit quelque pointe de douleur de se voir privé de ce doux lait du Paradis. Aussitôt qu'il s'aperçut de cette petite émotion, il leva les yeux et le cœur au ciel, et se dit à lui-même : *Si je faisais ma lecture, que me dirait-elle? Qu'il faut obéir. Obéissons donc, et de bon cœur.* Ce raisonnement lui rendit la totale tranquillité de son âme.

3° Considérez que votre obéissance est le plus agréable service que vous puissiez rendre à Notre-Seigneur, par la soumission et par la consécration de la plus noble et de la plus précieuse partie que vous ayez, qui est votre volonté. Elle est la maîtresse et la reine, qui par sa liberté détermine et assujettit toutes les autres puissances et toutes les autres facultés à ses commandements. Il n'est rien de plus

cher à l'homme que de vivre libre et indépendant. Il fait donc à Dieu un sacrifice de prix, lorsqu'en la personne de ses lieutenants il soumet sa volonté et sa liberté. C'est ce que Dieu même a manifesté souvent à ses amis.

Saint Alphonse Rodriguez, coadjuteur de notre Compagnie, étant indisposé, son Recteur, dans la connaissance qu'il travaillerait au delà de ses forces, lui défendit de sortir de sa chambre. Il obéit sans réplique. A cette occasion, il se demanda si, un jour de fête survenant, il serait obligé d'assister à la Messe. Il pria Notre-Seigneur de lui donner quelque lumière sur ce doute. Ce Maître très charitable lui apparut aussitôt, et l'assura que, supposé l'ordre du Supérieur, l'obligation d'entendre la Messe cessait, et qu'en ce cas il ne devait conserver aucun doute. Il ajouta de plus, ce qui rentre bien dans notre sujet, qu'on ne lui pouvait faire un service plus agréable et qui lui donnât plus de contentement que de suivre le commandement de ses Supérieurs, qui, comme autant d'oracles, étaient les interprètes de sa volonté. Cette réponse le combla d'une très sensible consolation, et l'affermit dans sa résolution de dépendre absolument en toutes choses de la volonté de ceux que Dieu lui avait donnés pour lui déclarer ses ordonnances.

4° Votre obéissance édifiera plus le Supérieur, tout votre couvent, et les séculiers même, que ne feraient toutes vos contemplations et toutes vos austérités. Il est remarqué dans la Vie de notre Père saint Ignace, que le médecin lui ayant commandé dans une maladie de prendre un peu de poulet, le mercredi de la semaine sainte, il ne répliqua pas un seul mot et obéit. Cette soumission surprit tellement ce médecin, qu'il assura qu'elle l'avait plus touché et plus édifié que toutes ses austérités durant le carême. *Des libertins,* dit-il, *qui passent tout le carême dans les excès et dans les débauches, ne consentiraient jamais à m'obéir aujourd'hui, si je leur prescrivais cela ; et cet homme de Dieu qui est tombé malade par trop de pénitence, fait*

avec ponctualité ce que j'ordonne. Il savait bien qu'il n'est rien de plus difficile à des âmes célestes, que de se priver des austérités qu'elles s'imaginent propres à les unir davantage à leur Créateur. Mais il savait aussi qu'il n'est rien de plus parfait que de s'humilier sous la volonté d'autrui, et de se soumettre à Dieu en la personne de ceux qui ont puissance de commander dans leurs offices.

5° Vous ne perdrez rien des douceurs et des consolations du Ciel, quand vous quitterez Dieu à votre oratoire pour le chercher dans l'action qui vous est ordonnée par votre Gardien. Toutes les Religions nous en offrent des preuves certaines. Arrêtons-nous à celle de Saint-François. Notre-Seigneur apparut une fois au bienheureux André de Bourgogne, qui se faisait remarquer par sa dévotion. Comme il s'entretenait avec lui sous la figure d'un très bel enfant, l'heure des Vêpres sonna. Il douta s'il devait aller à l'office ou demeurer avec son Sauveur, qui le caressait si tendrement. Il se résolut néanmoins à obéir, et prit congé le plus honnêtement qu'il put. Ce Dieu d'amour et de bonté l'attendit et le loua de son obéissance ; et comme cet humble religieux le remerciait d'avoir daigné attendre une si vile et si indigne créature, il l'assura qu'il l'avait fait en récompense de sa ponctualité à l'observance de sa Règle, et que s'il n'eût obéi, il se fût retiré de lui à l'instant.

6° Non seulement vous ne perdrez rien des caresses et des faveurs de Dieu, si vous quittez vos dévotions pour être exact dans l'obéissance ; mais vous les augmenterez à vue d'œil. Louis de Blois et Thaulère rapportent qu'une sainte vierge ayant désiré voir Notre-Seigneur, il lui apparut sous la forme d'un petit enfant. En même temps, on l'appela pour vaquer à quelque exercice de l'obéissance. Elle, sans aucun retard, se tourne vers son Bien-Aimé, et lui dit : *O mon très doux Jésus ! je m'en vais pour faire l'obéissance, obligez-moi de m'attendre, jusqu'à ce que l'on me permette de vous venir revoir.* Ayant

dit ce peu de mots, elle court vers le lieu où on l'appelait, avec un cœur et un visage joyeux. Ce qui lui était commandé étant exécuté entièrement et parfaitement, elle revole en sa cellule. A peine arrivée elle fut toute surprise à cause qu'une lumière la remplissait, lumière si éclatante, qu'elle avait peine en entrant à la supporter. Elle fut encore plus ravie de voir cet aimable Sauveur qui ne paraissait plus être un enfant, mais un jeune homme à la fleur de l'âge. Le désir de profiter en cette vue l'excita à demander la cause de ce changement. Notre-Seigneur repartit : *O ma très chère fille ! ta prompte obéissance m'a donné cette grandeur. Obéis donc toujours volontiers, si tu désires me plaire et t'unir parfaitement à moi.*

7° Ces raisons et d'autres faits de ce genre ont touché de telle sorte le cœur des Saints, qu'ils n'ont jamais fait aucune difficulté de laisser toutes leurs dévotions, pour s'attacher fortement et inviolablement à la volonté et aux ordonnances de leurs Supérieurs. Les frères convers ont excellé en cette exactitude, et par ce moyen se sont élevés à une très haute perfection.

Saint Félix de Cantalice, de l'Ordre des Capucins, ne faisait jamais ni discipline, ni jeûne, ni oraison au delà de l'ordinaire, qu'il n'en eût demandé et obtenu la licence ; et aussitôt qu'on lui commandait de les quitter, il le faisait sans nulle réplique. Il avait coutume de jeûner toutes les semaines trois fois au pain et à l'eau. Le Gardien, pour faire une épreuve de son obéissance, lui ordonna de vivre comme les autres. Au premier repas, il mangea tout ce qu'on présenta, et le fit avec autant de joie que s'il avait eu la permission de jeûner. Le Gardien, à la vue de son obéissance, lui rendit la liberté de jeûner autant qu'il le désirerait.

Frère François de l'Enfant-Jésus, convers de l'Ordre des Carmes, avait une si grande inclination d'aider les pauvres, qu'il n'avait nulle dévotion plus tendre ni plus sensible que de les nourrir et de demander l'aumône pour

eux. Si on lui défendait cette quête, il ne répliquait pas un mot, et se contentait d'obéir. Les pauvres le suivaient par les rues et le pressaient de les aider. Mais bien que ce lui fût une rude mortification, il demeurait au milieu d'eux comme un rocher inébranlable, sans se laisser fléchir ni par leurs prières ni par leurs crieries et leurs injures.

La bienheureuse Marie de l'Incarnation, sœur converse Carmélite, était fort unie à Dieu. Elle avait des extases et des ravissements, ainsi qu'une passion extrême pour l'oraison, où elle recevait beaucoup de faveurs de son Époux céleste. Tout aussitôt néanmoins que la Mère Prieure lui ordonnait d'abréger ses oraisons, de se retirer de l'église, de n'être point si longtemps à genoux, elle obéissait et se retirait dans sa chambre ou dans son office, comme si Dieu même le lui eût commandé. Aussi appelait-elle la Mère Prieure *son Jésus-Christ sur la terre*. Imitons ces Saints dans la joie de leur obéissance, si nous voulons arriver à la grandeur de leurs mérites et de leurs récompenses.

3. Le troisième et le plus excellent degré d'obéissance est l'obéissance de l'entendement, lorsque le religieux fait ce qui lui est ordonné, non seulement avec allégresse et soumission de sa volonté, mais aussi avec une totale conformité de son jugement, dans une ferme persuasion que le commandement est juste et raisonnable.

Le véritable obéissant doit faire un effort pour arriver à cette perfection, soit qu'il arrête les yeux sur lui-même, ou qu'il les porte sur son Supérieur et sur son monastère.

Premièrement, si l'obéissant s'arrête à lui-même et à son profit, il est évident qu'il doit s'efforcer de conformer son jugement aux ordonnances de ceux qui le gouvernent. Car, comme l'enseigne saint Ignace, il est impossible que là où l'obéissance de l'entendement et du jugement manque, celle de la volonté et de l'exécution y puisse être

telle qu'il convient, parce que les puissances appétitives de l'âme suivent naturellement les appréhensives. Ainsi ce sera une chose contrainte et forcée d'obéir longtemps avec la volonté contre son jugement. Et bien que l'on obéisse quelque temps, sur cette maxime générale, qu'il faut obéir pour les choses mêmes qui ne sont pas bien commandées, néanmoins on ne persévérera pas ; et ainsi se perd la persévérance. Et encore qu'elle demeure, au moins se perdra la perfection de l'obéissance, laquelle consiste à obéir avec joie et avec allégresse. Car quiconque obéit contre son jugement, ne peut obéir avec plaisir et avec amour tant que cette contradiction dure.

La promptitude et la facilité se perdent aussi quand on doute s'il est expédient ou non de faire ce qu'on commande.

De même se perd cette simplicité si célèbre de l'obéissance aveugle, quand nous mettons en doute si ce qu'on ordonne est bien ou mal fait, et que nous condamnons peut-être le Supérieur, parce qu'il commande ce qui ne nous plaît pas beaucoup.

L'humilité se perd ; car, si d'un côté nous exécutons ce qui nous est ordonné, de l'autre nous nous préférons au Supérieur, en jugeant qu'il eût mieux valu qu'il n'ordonnât point.

Dans les choses difficiles et laborieuses la force et la constance, et pour dire tout en un mot, toutes les perfections de cette vertu se perdent. Et si la personne n'y assujettit son entendement, elle se trouve en peine, mécontente, tardive, paresseuse et endormie. Elle se laisse aller à des murmures, à des excuses et à plusieurs imperfections, qui anéantissent la valeur et le mérite de l'obéissance. C'est le sentiment de saint Ignace, qui disait souvent que ceux qui n'obéissent que de la volonté, et qui n'y ajoutent point la conformité de leur jugement, n'ont qu'un pied en Religion.

Deuxièmement, si vous jetez votre vue sur le Supérieur,

et sur l'autorité que Dieu lui a donnée en le constituant chef de toute votre Communauté, vous conclurez sans hésiter qu'il est juste que les membres suivent le jugement et le mouvement de la tête. Quel dérèglement serait-ce dans le corps humain, si le pied ou la main voulait donner la loi à la tête, en laquelle tous les sens sont dans leur vigueur, et qui a une influence universelle sur toutes les parties?

Saint Jérôme, sur cette pensée et sur de pareils raisonnements, donnait un axiome général à tous les Religieux : *Ne jugez jamais les ordonnances de vos Supérieurs.*

Et saint Basile écrit que les Supérieurs sont les causes principales de l'action, et que l'inférieur n'en est que l'instrument, qui se doit laisser conduire sans résistance. « Nous devons, dit-il, être dans leur main comme un instrument dans la main de l'ouvrier, qui s'en sert en tout selon son bon plaisir. Cet instrument n'a point d'autre mouvement que celui que l'ouvrier lui donne. S'il l'occupe, il est dans le travail; s'il le laisse, il est dans le repos, et ne se remue point du tout. »

Troisièmement, la communauté et tout votre monastère iront sans comparaison mieux, si tous ceux qui obéissent soumettent leur jugement au jugement du Supérieur; et au contraire, le désordre et le tumulte renverseront toute l'économie et le bonheur, si chacun se veut gouverner selon sa fantaisie.

Si dans une armée chaque soldat ou chaque capitaine particulier voulait que le général de toutes les troupes suivît sa pensée, qui n'en déplorerait le trouble, la confusion et la déroute totale? L'un ordonnerait le siège d'une ville, l'autre voudrait une bataille. Celui-ci désignerait le camp sur une montagne, celui-là choisirait la vallée ou le bois prochain. Si l'on suit la volonté de l'un, l'autre se révoltera et criera qu'on lui fait tort.

Il faut une âme universelle qui anime tout ce corps, et qui le remue et l'exerce selon ses pensées et ses connaissances. Le Supérieur a l'œil au bien commun. Il a des

vues plus étendues. Il est plus éclairé de Dieu, qui lui a donné par office la direction des autres.

Le moyen d'arriver en perfection à cette obéissance du jugement, est de nous efforcer de mourir à nous-mêmes et à nos intérêts. Tant que notre amour-propre et notre orgueil tiendront leurs passions en vie et en vigueur, jamais notre esprit n'aura une soumission absolue aux ordres de nos Recteurs.

Pour cette raison, saint Ignace, notre fondateur, enseigne, dans la sixième partie de ses Constitutions, que tous ceux qui vivent sous l'obéissance se doivent laisser conduire et gouverner par leurs Supérieurs, comme s'ils étaient un corps mort, qui se laisse porter et manier comme l'on veut.

Quelqu'un demandant un jour à saint François à quoi on reconnaît le véritable obéissant, il se servit de cette même comparaison d'un corps mort. « Ce corps, dit-il, ne résiste point quand vous le remuez. Il reste immobile à la place que vous lui donnez. Il ne se lamente nullement si vous le rejetez. Si vous le mettez dans une chaire, il n'élève point les yeux en haut ; mais il baisse la tête vers la terre. Si vous l'habillez de pourpre, il paraît plus pâle et plus défait. Voilà comme doit être le véritable obéissant. Si vous le changez de place, il ne vous condamne pas. Il ne se soucie nullement en quelque lieu que vous le mettiez, et ne vous fait point d'instance pour changer de lieu. Étant élevé en haut, il retient son humilité accoutumée. Plus il est honoré, plus il se répute indigne. »

Cet homme de zèle et de ferveur enseigna un jour pratiquement cette doctrine à un frère désobéissant. Il l'appelle, le fait dépouiller de ses habits, le jette dans une fosse profonde, et le couvre de terre comme un mort. Lorsqu'il fut couvert jusqu'au menton, le Saint lui dit : *Eh bien, mon frère, êtes-vous maintenant mort ?* Le pauvre frère, plus mort que vif, réplique : *Hélas ! oui, mon Révérend Père, au moins mon péché méritait la mort.* Ce bon Père, plein

de pitié et de miséricorde, le fit retirer de terre et ajouta : *Levez-vous, et si vous êtes vraiment mort, comme doit être le parfait religieux, qui est mort au monde et à ses convoitises, obéissez au moindre signe de la volonté de vos Supérieurs ; et ne résistez pas plus à leurs commandements, qu'un corps mort, qui ne peut résister à personne.*

Les saints Pères, pour nous montrer quelle est la parfaite obéissance de l'entendement, l'appellent une obéissance aveugle. Elle n'ouvre jamais les yeux pour considérer les motifs qui portent le Supérieur à lui faire le commandement. Mais elle emploie tous ses efforts à baisser la tête et porter la main à l'œuvre.

Saint Ignace, qui a traité très exactement et très excellemment de l'obéissance, nous l'explique de cette sorte : L'obéissant doit présupposer et croire (comme on fait en matière de foi) que tout ce que le Supérieur ordonne est une ordonnance et une volonté de Dieu ; et, comme aveugle, venir promptement à l'exécution des choses ordonnées, avec une affectionnée volonté d'obéir. Il est à croire que ce fut ainsi qu'Abraham obéit lorsqu'il lui fut commandé de sacrifier son fils Isaac, et que ce fut aussi de la sorte que quelques-uns des saints Pères, au temps de la loi de grâce, obéirent à leurs Supérieurs, comme fit l'abbé Jean, qui ne considérait point si ce qu'on lui commandait était utile ou non en arrosant un pieu sec l'espace d'un an, et en s'efforçant de faire rouler lui seul une roche que plusieurs hommes ensemble n'eussent pu mouvoir.

Saint Bernard enseigne que la discrétion de l'obéissant est de n'avoir point de discrétion. Et quand Dieu choisit saint Paul pour en faire un vase d'élection, il l'aveugla ; et pour lors ce nouveau converti s'écria, comme un parfait obéissant : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, vous n'avez qu'à commander, je suis résolu de vous obéir en toutes choses. Notre Sauveur ne voulut pas lui déclarer par lui-même ses volontés ; mais il l'envoya à Ananias, afin que celui-ci les lui fît connaître, pour nous montrer qu'il veut que nous

obéissions aveuglément à ceux qui ont autorité sur nous. Si Ève et Adam eussent eu une obéissance aveugle, ils n'eussent jamais péché, et ne nous eussent pas précipités dans les misères dont nous sommes accablés. Mais Ève ouvrit les yeux et les oreilles et jugea que le fruit défendu était beau et savoureux. Elle écouta le discours du serpent ; elle mangea de ce fruit malheureux et en donna à son mari. Adam donna dans le même piège, et pour complaire à sa femme et à sa convoitise, nous perdit avec lui par une désobéissance.

Les frères convers, qui ne sont point accoutumés à critiquer et à combattre les opinions dans les écoles publiques, ni dans les conférences particulières, ont un grand avantage dans l'exercice de cette obéissance aveugle. Aussi en trouvons-nous plusieurs qui y ont acquis une très haute perfection. Je me contente de deux.

Jean Ximenès, coadjuteur temporel de notre Compagnie, étant en oraison dans l'église, devant une image de Notre-Dame, la supplia de l'aider et de le conduire de telle sorte qu'il fût en assurance dans la voie du salut. Il entendit une voix qui lui dit : *Marche, Ximenès, par le grand chemin de l'obéissance aveugle où tu es : tu vas bien.* Depuis ce temps-là il se sentit tout changé, et rendant compte de sa conscience au Supérieur, il disait : *Depuis la nuit que la Vierge me parla, je ne désire plus rien.* Il obéissait entièrement à l'aveugle. Un jour, le Recteur, en punition d'un certain oubli, et pour l'exercer, lui défendit de dîner. Peu après, le ministre lui commanda d'aller à la métairie des champs. Il y va sans répliquer. Il y travaille tout le jour et retourne le soir avec bon appétit. Mais au lieu d'aller au réfectoire, il se jette dans l'église, se prosterne devant le Saint Sacrement, et fait vœu de ne point manger qu'on ne le lui commande. On sonne le souper. Il ne bouge pas. Le Recteur, étant allé le dernier à table, demanda si tous avaient soupé. On l'avertit que le frère Ximenès seul n'était point descendu. Il le fait appeler, et

lui demande pour quel motif il s'était absenté du réfectoire. *Parce que,* dit-il, *Votre Révérence m'a défendu de manger.* Le Recteur, bien édifié de son obéissance, lui commanda de prendre son repas.

Saint Alphonse Rodriguez ne fut pas moins exact à l'obéissance et de volonté et de jugement. Considérons un peu ses principes et ses pensées sur ce sujet. Il avait coutume de dire que cette obéissance est un sentier abrégé pour arriver à la perfection religieuse, parce qu'avec elle seule on ôte tous les empêchements qui se présentent. Il appelait l'obéissance aveugle, la conservatrice de la discipline religieuse. Il disait que, si tous les Religieux d'un Ordre obéissaient avec cette perfection, elle ferait d'eux autant de grands Saints ; que le véritable obéissant est un idéal de la parfaite sainteté, un aiguillon de vertu à tous ceux d'un monastère et à tous ceux du dehors ; que celui qui néglige d'obéir nuit aux autres et à lui-même, fait beaucoup de peine à ses Supérieurs, et devient une charge inutile à la Religion.

Ce qu'il enseignait aux autres, il le pratiquait le premier. Car en tout le reste étant fort sage, de bon jugement, et fort versé depuis plusieurs années dans la doctrine du ciel, au seul nom de l'obéissance, il était comme un enfant n'examinant rien, ne disant mot. Tout lui était facile et bienséant. Il prenait au pied de la lettre tout ce qu'on lui ordonnait. Mettons-en quelques exemples.

Un soir, comme son Recteur lisait certaines lettres en récréation, la fin sonna. Aussitôt Alphonse se retire. Le Recteur l'arrête, et lui dit de ne pas sortir. Les lettres étant lues, chacun retourne à sa chambre. Alphonse seul demeura au même lieu toute la nuit, et y fût demeuré plus longtemps, si le Supérieur, étant averti le matin qu'il n'était pas dans sa chambre, ne lui eût ordonné de s'y retirer.

Une autre fois, un vertueux prêtre séculier vint demander ce bon frère pour lui parler. Le Recteur lui dit : *Allez-y, et après lui avoir dit deux mots, retirez-vous.* Il

descend, et ayant dit à ce prêtre *Deo gratias,* lui fit la révérence et s'en retourna dans sa chambre. Mais l'intention du commandement lui ayant été expliquée, il alla de nouveau trouver cet honnête ecclésiastique, et l'entretint quelque temps.

Pendant qu'il habitait l'île de Majorque, on lui demanda ce qu'il ferait si on lui ordonnait de porter des lettres au Provincial alors en terre ferme, et qu'il n'y eût au port aucun navire prêt à faire voile. Il répondit que ce cas s'était souvent présenté à sa pensée, et que s'il arrivait, il était résolu de marcher sur l'eau de la mer, parce que Dieu pouvait sans aucune difficulté se servir de cet élément pour le soutenir et pour le transporter au lieu où il devait se rendre. Que si néanmoins le Seigneur ne voulait point faire un miracle, il s'avancerait dans l'eau jusqu'à ce qu'elle lui arrivât à la bouche et qu'alors il se retirerait, le reste n'étant point dans son pouvoir.

Il se fit durant une nuit une conférence touchant la vertu d'obéissance, dans la chambre du père Recteur. Frère Alphonse, fort avancé en âge, y assista avec les novices et avec nos frères écoliers. Ce bon vieillard étant interrogé, il déclara son sentiment dans sa candeur et sa simplicité ordinaires. Le Recteur dit alors : *Voilà une bonne spéculation, mais allons à la pratique. Que frère Alphonse s'en aille aux Indes, je le lui commande.* Il se lève à l'instant avec un visage joyeux, fait la révérence, sort de la chambre avec sa robe, et se présente à la porte du collège. Le portier, qui avait été prévenu, lui demanda où il allait. *Aux Indes,* réplique Alphonse. — *Où sont vos patentes ?* dit le portier, *je n'ouvre point la porte si vous ne les montrez.* Le Serviteur de Dieu retourne au Recteur, lui demande des patentes avec tant de candeur et de bonté qu'il l'étonna. *Et que pensez-vous faire ?* lui dit-il. — *M'embarquer sur le premier vaisseau et passer à terre ferme,* dit Alphonse ; *de là je me rendrai à Séville, et de Séville aux Indes.* — *Sans viatique ?* dit le Recteur. Le bon frère repartit en souriant :

Mon Père, si Dieu m'envoie, ne pourvoira-t-il pas à tout ?

Plusieurs années après, comme le Père Michel Julien, son Recteur, lui demandait pourquoi il n'avait point pourvu à son viatique, ni dit adieu à nos Pères et à nos frères, ni pris son manteau, il répondit : *On ne m'avait rien commandé de tout cela, mais seulement que je m'en allasse aux Indes : ainsi j'y allais. Et si je n'eusse point trouvé de vaisseau, je fusse monté sur la mer, dans la certitude que j'avais que Dieu qui m'envoyait m'aurait donné le moyen d'y arriver.*

Il avait de bons gages de son assurance, et des faveurs que reçoit un véritable obéissant. Car il avait été ravi au ciel, et caressé particulièrement de Dieu pour un autre acte d'une obéissance héroïque qu'il avait fait.

Si l'obéissance aveugle de ces deux frères est louable, celle du Père Antoine de los Rayès, minime, ne l'est pas moins. Le sacristain le trouvant en oraison sur les onze heures du matin dans l'église, lui dit qu'il n'en sortît point jusqu'à son retour. Dieu permit que ce sacristain oubliât ce bon Père, et ne retournât qu'à Vêpres. S'étant aperçu de sa faute, il s'attrista. Mais ce Père généreux n'en fit que rire, et ne voulut jamais sortir de son poste qu'il ne le lui eût ordonné.

Cette manière d'obéir serait tenue de tous pour ridicule et pour enfantine, si le Ciel ne l'avait approuvée et honorée par plusieurs miracles. Mais je trouve dans les histoires de tous les Ordres religieux, que Dieu lui a donné une telle force et une telle efficacité, que la terre, les eaux, le feu, les plantes, les animaux et les démons même en témoignent.

L'obéissance aveugle donna sur la terre une puissance si admirable à l'Abbé Jean, qu'au rapport de Cassien, il fit rouler à lui seul une roche que plusieurs hommes joints ensemble ne pouvaient seulement ébranler.

L'obéissance aveugle fait marcher à pied sec saint Maur sur un lac, pour en retirer son frère Placide qui s'y noyait,

comme l'assure saint Grégoire. Elle fait aller saint Wulfran et le compagnon de saint François de Paule sur la mer, et ceux de saint Hyacinthe sur un fleuve. Elle donna le courage et le bonheur à sainte Théodore de se mettre sur un crocodile qui faisait périr tous ceux qui s'approchaient du lac où il était, et de n'en recevoir aucun dommage.

L'obéissance aveugle met la main de saint Elstan dans l'eau bouillante, et la garde saine et sauve. Elle y conserve la main d'Anne de Saint-Barthélemy, converse Carmélite, l'espace d'un *Credo*, et la lui rend aussi saine qu'auparavant. Elle retire sans aucune blessure un Religieux qui s'était jeté dans une fournaise ardente sur le commandement de son Abbé, quoique en tel cas il ne faille point obéir sans une très particulière inspiration de Dieu.

Cette sainte vertu d'obéissance fit reverdir un pieu sec, en l'arrosant plusieurs mois, et lui fit porter de très bons fruits, qui ravirent tout le monastère d'admiration.

Nous lisons dans le livre des Pères, qu'un Religieux ayant reçu commandement de son Abbé de lui amener une lionne, courut après cette bête, l'arrêta et la lui amena, sans que ni lui ni aucun autre en reçussent du mal.

L'obéissance aveugle chasse par Paul le Simple des démons si opiniâtres que saint Antoine, le thaumaturge de son siècle, ne pouvait les chasser. Elle en fait sortir d'autres par frère Sylvestre, de l'Ordre de Saint-François.

Enfin l'obéissance aveugle conserve les biens du corps et de fortune. L'un et l'autre se prouvent évidemment dans la vie de saint Colomban.

Ce saint Abbé fit une fois appeler le cellérier, lorsqu'il tirait de la cervoise pour le dîner des religieux. Il fut si prompt à obéir, qu'il ne referma point le tonneau. S'en étant aperçu longtemps après, il recourut à la cave, croyant que la perte serait grande. Mais Dieu y avait pourvu par un agréable miracle. Le vase qu'il avait laissé auprès du tonneau était plein, et le reste qui en était sorti, demeurait en l'air, sans que rien en fût perdu.

La puissance miraculeuse de l'obéissance parut un autre jour dans un plus grand éclat, et dans une merveille qui ne peut être contredite. Saint Colomban, voyant que la plupart de ses Religieux étaient malades, se transporte à l'infirmerie, et aussitôt leur commande à tous de se lever, et d'aller de ce pas à la grange pour y battre du blé. Les fervents se jettent incontinent à bas du lit et sont guéris à l'instant. Les délicats, qui mesuraient l'obéissance à leur inclination, lui représentèrent leur faiblesse et la grièveté de leur maladie, et le pressèrent de ne les point contraindre à un travail qui les porterait au tombeau. *Demeurez,* dit le Saint, *dans l'infirmerie et dans vos maladies, puisque vous le désirez si ardemment : en punition de votre désobéissance, elles dureront un an entier.* Et ce qu'il avait prédit arriva.

Fions-nous à Dieu. Ne marchandons point tant dans nos obéissances. N'arrêtons point seulement nos yeux sur les forces de la nature. Celui qui nous commande est tout-puissant. Obéissons avec confiance à notre souverain Seigneur, même contre l'espérance que nous mesurons à notre portée. Dieu ferait chaque jour des miracles si notre infidélité ne l'en empêchait. Ne murmurons contre personne sinon contre nous-mêmes. Un bon cœur ferait un Saint où nous nous perdons et nous nous inquiétons.

III. Il me reste un avis très important à vous donner, et qui sans nul doute est capable de vous acquérir une sainteté très éminente et une dévotion continuelle. Obéissez aux Supérieurs subalternes, avec la même promptitude, humilité, modestie et indifférence que vous obéissez au Supérieur qui a charge de toute la maison. C'est la pierre de touche par le moyen de laquelle on verra avec certitude et avec évidence, si l'on obéit pour le respect d'un homme et de quelque intérêt temporel, ou si l'on obéit pour l'amour de Dieu et par un véritable désir de la perfection. Car où il y a moins de l'homme, il y a plus de Dieu, puisque l'on n'y voit rien de naturel qui attire notre

cœur ; mais tout y doit être regardé de l'œil de la foi.

Ce n'est pas assez que le soldat obéisse au général de l'armée ou au maréchal de camp. Il est de nécessité qu'il obéisse à l'aide de camp, à son colonel, à son capitaine, à son lieutenant, à son enseigne, à son sergent, à son caporal et autres. S'il ne le fait, il périra, et avec lui toute l'armée.

Si la subordination ne se garde parmi les officiers, la mésintelligence se mettra dans la maison, et tout ira dans un fâcheux et un pernicieux désordre, à cause de la défiance mutuelle qui s'y glissera. L'autorité des uns se perd en donnant tout aux autres, et l'orgueil nous persuadera aisément de ne nous attacher qu'à celui qui est puissant, pour nous rendre indépendants de tous les autres.

Vous obéissez en toute humilité, et dans une ponctualité louable, à votre Abbé. Mais obéissez-vous avec la même allégresse et avec la même résignation à votre Prieur et à votre Sous-Prieur ? Si vous obéissez seulement à ceux qui ont la puissance de vous imposer des pénitences, ou de vous ôter votre office, et que vous ne vous mettiez guère en peine des ordonnances de ceux qui n'ont point de moyen de vous punir, assurez-vous que vos actions ne sont nullement épurées et qu'elles ne se font point pour Dieu.

Déterminez-vous donc à vous soumettre à l'autorité de votre Créateur et de votre souverain Seigneur, en quelque personne que vous la trouviez. Aimez-la et respectez-la d'autant plus, à l'imitation des Saints, qu'elle est moins obscurcie par la noblesse, par la science et par les autres avantages des hommes, qui, en comparaison de Dieu, ne sont que des vers de terre et pétris de limon.

Soyez aussi souple et aussi obéissant au préfet de l'église, lorsque vous êtes sacristain ; au procureur, lorsque vous êtes acheteur ou dépensier ; au cuisinier, au jardinier, et aux autres officiers, quand on vous commande de les aider ou de les servir, comme vous l'êtes à votre Gardien,

qui a une puissance absolue dans votre couvent. On remarque en la Vie du Frère François de l'Enfant-Jésus, qu'il était aussi soumis au cuisinier, qu'il aidait dans son office, qu'il l'était au Supérieur de toute la maison et de toute la province.

Notre saint Louis de Gonzague obéissait avec plus d'affection aux Frères coadjuteurs qui avaient quelque supériorité sur lui, à raison de leurs offices, qu'aux Supérieurs les plus élevés. Il disait que celui qui obéit de la sorte, prend un grand plaisir à l'obéissance, et peut se tenir assuré de recevoir la récompense promise aux vrais obéissants.

Concluons, et disons avec saint Ignace, très expérimenté et très illuminé de Dieu en cette matière : *Il est très nécessaire que tous obéissent, non seulement au Supérieur de la Compagnie ou de la maison, mais encore aux officiers subordonnés qui ont autorité, s'accoutumant à ne pas regarder quel est celui auquel ils obéissent, mais plutôt quel est celui pour lequel et auquel ils obéissent, qui est Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

IV. Tout le secret, pour vous rendre excellent en cette héroïque et divine vertu d'obéissance, est de vous persuader que c'est Dieu qui vous commande par la bouche du Supérieur, puisque de lui vient toute puissance bien ordonnée. Cette vérité, bien imprimée dans votre esprit, vous ôtera toutes les anxiétés et toutes les difficultés qui pourraient survenir en plusieurs occasions.

Il ne nous faut point d'autres preuves de cette base de notre vie, que la parole de Dieu même, qui dit dans l'Évangile en termes exprès : *Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit, me spernit ;* Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise. Notre saint frère Alphonse Rodriguez reçut une si grande lumière relativement à ce principe, qu'il lui semblait qu'il ne croyait pas que Dieu fût en la personne du Supérieur, mais qu'il le voyait ; et il le voyait dans une telle clarté, qu'il ne lui semblait pas que l'entendement humain fût capable d'une plus grande connais-

sance. Aussi obéissait-il comme les Anges, qui contemplent sans cesse leur Créateur, et qui sont prêts à s'abaisser aux plus vils ministères, suivant le moindre signe de sa volonté.

Cette pensée que Dieu vous gouverne, vous comblera d'une joie et d'une allégresse inexplicable, dans la vue de l'excellence de votre vocation, qui ne vous soumet qu'à Dieu seul. Saint Louis de Gonzague triomphait d'aise dans cette considération, et remarquait que c'est une notable faiblesse d'esprit et une blâmable pusillanimité d'obéir à un homme par un respect humain, et non parce qu'il représente Dieu en son office et qu'il en tient la place. Ajoutez à cela que celui qui n'agit point par ce motif, n'aura jamais la vertu ni le mérite de l'obéissance, n'en ayant point le motif formel ; et à la rencontre de la moindre incommodité, il se laissera facilement aller au murmure et au dégoût.

Mais celui qui voit Dieu dans le Supérieur et dans ses commandements, reste imperturbable, lors même qu'il découvre de l'imperfection et de la passion en celui qui commande. Il sait que saint Paul, écrivant aux Éphésiens, ordonne aux serviteurs d'obéir à leurs maîtres et à leurs seigneurs temporels, comme à Jésus-Christ, point seulement quand ils en sont vus, comme pour plaire aux hommes, mais comme serviteurs de Jésus-Christ ; faisant la volonté de Dieu de bon cœur, rendant leur service de bonne volonté, comme à Notre-Seigneur, et non pas comme à des hommes. Considérez combien de fois il répète et inculque ce motif de l'obéissance, dans la vue de son importance extrême.

Les pharisiens étaient remplis de plusieurs vices, néanmoins notre Sauveur disait : *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Faites donc tout ce qu'ils vous diront, mais ne vous conformez point à leurs œuvres.*

Il vous sera utile de vous proposer quelque Saint de votre Ordre, ou quelque excellent religieux encore vivant,

pour vous apprendre comment vous devez pratiquer l'obéissance. Mais rien ne vous apportera ni plus de profit ni plus de douceur que la contemplation de notre Sauveur Jésus-Christ. Je trouve que son obéissance a été longue, laborieuse et constante.

Avant de naître au monde, il se soumit au commandement de l'empereur Auguste, qui était païen, et par conséquent rempli de vices et d'abominations. Durant toute sa vie, il fut très souple aux moindres volontés de saint Joseph et de la Vierge.

Son obéissance fut laborieuse et douloureuse, soit que vous considériez ses exercices très bas dans l'atelier d'un charpentier ; soit que vous le suiviez dans sa prédication, qui fut traversée par les savants de la loi et par les puissants du royaume ; soit que vous ayez égard aux tourments qu'il souffrit à la fin, et pour lesquels Isaïe l'appelle : *Virum dolorum,* un homme de douleurs.

Son obéissance eut une constance et une persévérance admirables. Elle dura jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Cet humble Sauveur obéit avec une entière ponctualité même aux bourreaux qui le déchiraient de coups de fouet, qui le couronnaient d'épines et le clouaient sur la croix. Il se laissait conduire à leur volonté et faisait ce qu'ils lui ordonnaient.

Serait-il possible qu'ayant souvent cet objet sacré dans l'esprit, nous fissions les délicats à la moindre difficulté qui se présenterait dans une obéissance qui serait contre notre inclination ? Les Saints, par ce souvenir, ont baissé le cou sous les plus rudes commandements, et en ont trouvé le joug très léger.

Le B. Jacques l'Allemand, convers de l'Ordre de Saint-Dominique, se remettant souvent en la mémoire que Notre-Seigneur avait été obéissant jusqu'à la mort, s'adonna avec une telle ferveur à l'obéissance, qu'il prévenait autant qu'il le pouvait les ordonnances de ses Supérieurs, et quittait ce qui lui était le plus agréable au moindre désir

qu'ils lui témoignaient qu'il prît un autre emploi. Cette soumission de volonté et de jugement plut tant à Notre-Seigneur, qu'il l'éleva à une très sublime perfection. Il met le même pouvoir à notre disposition, si nous coopérons à ses grâces et imitons son obéissance.

V. Je ne prétends nullement vous crever les yeux et vous serrer le cœur, de telle sorte qu'il ne vous soit pas possible de respirer et de considérer vos forces et la pesanteur de la charge qu'on vous ordonne de porter. Les Supérieurs ne sont ni prophètes ni devins, pour connaître toutes les faiblesses de nos esprits, toutes les maladies de nos corps et toutes les circonstances de nos actions. Ils sont bien aises que nous leur offrions de la lumière, afin que leurs résolutions se prennent dans un jour plus certain.

Mais si vous désirez éviter toutes les illusions de l'amour-propre et du jugement personnel, observez religieusement le conseil et le précepte de saint Ignace. Il nous ordonne que, lorsque le commandement du Supérieur heurte nos désirs et nos inclinations, nous pratiquions deux choses :

La première, qu'avant d'ouvrir la bouche aux hommes pour dire nos raisons, qui semblent nous dispenser du commandement qui nous est fait, nous ouvrions nos yeux et nos cœurs à Dieu, pour voir et pour sentir si c'est sa volonté que dans les circonstances où nous sommes, nous usions de réclamations.

La seconde, que si nous voulons procéder sans crainte que notre jugement particulier et notre amour-propre ne nous trompent, nous devons y apporter cette précaution, qu'avant de proposer la chose et après l'avoir faite, nous nous tenions dans une parfaite égalité d'esprit, tout disposés non seulement à faire ou à laisser ce dont il est question, mais encore à approuver et à estimer meilleur ce que le Supérieur ordonnera après avoir tout examiné.

Observez diligemment que si vous procédez dans cette sincérité, vos réclamations, loin d'être vicieuses, seront

au contraire pour vous d'un plus grand mérite devant Dieu; et d'un plus grand agrément devant les hommes, qui, d'une part, verront votre humilité dans la déclaration de votre faiblesse, et de l'autre admireront et aimeront la force de votre cœur, dans le désir et la résolution de la surmonter.

Le secret consiste à user d'une telle modération en proposant vos raisons, que le Supérieur ne croie pas que vous voulez l'emporter par obstination, ou qu'il soit intimidé par une crainte de vous déplaire ou de vous jeter dans la tristesse et dans la tentation. Abandonnez-vous d'un grand cœur entre les mains de Dieu, et il vous mènera à bon port, beaucoup mieux que toutes vos industries.

CHAPITRE II.

LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES ET AUX EXERCICES DE MARTHE DOIT GARDER LES RÈGLES COMMUNES DE SON MONASTÈRE.

I. Les Règles sont les guides du Paradis. — II. Motifs de garder les Règles : 1° Elles viennent de Dieu ; 2° elles conservent les Ordres religieux ; 3° nos Frères les observent ; 4° leur observation nous assure à nous-mêmes de précieux avantages. — III. Il faut observer toutes les Règles sans exception. — IV. Moyens d'observer les Règles.

I. Le précepte le plus court, le plus doux, le plus solide et le plus assuré que l'on puisse donner à un religieux et particulièrement s'il n'a point étudié, c'est de lui recommander l'exacte observance de ses Règles.

Un jeune homme demandant à Notre-Seigneur la voie pour parvenir à la vie éternelle, en eut cette réponse : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata ;* Si vous désirez entrer en ce royaume de vie et de bonheur, observez les commandements.

Nous devons dire, par identité de raison, à tous les Religieux : *Si votre désir vous porte non seulement à monter en Paradis, mais à arriver à un trône fort élevé et à une couronne d'un éclat fort considérable, gardez les conseils évangéliques qui sont contenus dans vos Règles.* Dieu y engage sa parole aux Proverbes, chapitre troisième, où il dit en termes exprès : *Gardez la loi et les conseils, et ils donneront la vie à votre âme.*

II. Nous devons tirer l'obligation de garder nos Règles, partie de Dieu même, qui nous les a données ; partie de la Religion, qu'elles conservent ; partie de chacun de nos frères, qui les observent ; partie aussi de nous-mêmes, qui en recevons de grandes utilités. Déduisons brièvement ces raisons.

1. Les lois qui ont policé les royaumes et les républiques, et en ont banni le vice et la barbarie, ont été reçues par les philosophes, par les princes et par les peuples, comme de saints écoulements et des effusions de la Divinité.

Thémistius écrit que les lois sont les compagnes de Dieu, qui les envoie sur la terre pour la rendre céleste. Dion Chrysostome dit que les lois sont les filles de Dieu, et qu'elles doivent être aimées et adorées par les hommes en cette qualité.

L'empereur Julien enseigne que la loi est le fruit de la justice, et un don très excellent et très particulier de Dieu, qui s'en sert pour combler les villes et les provinces de ses faveurs, et les maintenir dans la lumière des vertus.

Les législateurs qui ont réglé les peuples par leurs ordonnances, ont eu tellement cette impression dans l'esprit, que pour persuader que leurs lois étaient recevables, ils feignaient d'ordinaire qu'elles leur avaient été données par les dieux. Ainsi le roi Minos fit accroire, en Crète, que Jupiter lui avait fait un présent des siennes. Lycurgue, à Lacédémone, se vantait de les avoir obtenues d'Apollon. Mnevis, en Égypte, protestait qu'il les tenait de Mer-

cure ; Zamolxis, chez les Gètes, de Vesta ; Zatraustès, chez les Arimaspiens, du bon Génie ; Numa, à Rome, de la nymphe Égérie.

Toutes ces fictions n'étaient que de ridicules impostures, par lesquelles des hommes vains voulaient autoriser et déifier leurs pensées. Mais nous savons dans une certitude de foi que Dieu donna ses lois aux Israélites, sur le mont Sinaï, par la bouche d'un Ange ; que la loi évangélique nous a été prescrite et promulguée par notre Sauveur, vrai Dieu et vrai homme, et que le jour de la Pentecôte, elle fut ratifiée avec plus de splendeur par le Saint-Esprit sur la montagne de Sion : ce qui oblige tous les chrétiens à une très exacte observation de tous les commandements.

Les Religieux ont encore une obligation plus étroite d'observer leurs Règles particulières ; parce qu'elles contiennent des conseils qui sont d'une perfection plus élevée que les commandements, et sont données de Dieu à des personnes d'élite, par une singulière bienveillance. Vous en avez des signes très illustres, presque en tous les Ordres que nous voyons avec joie fleurir dans l'Église.

Saint Pacôme reçut visiblement sa Règle par la main d'un Ange, qui l'anima à la faire garder avec exactitude et ponctualité.

Saint Norbert, fondateur de l'Ordre de Prémontré, reçut la sienne par la main de saint Augustin, qui lui dit : *Voici ma Règle que je te donne. Si tes Religieux, que je tiens pour mes enfants, l'observent bien, et combattent vaillamment comme elle ordonne, ils paraîtront avec assurance au dernier jour du jugement.*

Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, composant ses Constitutions, n'avait point d'autre livre que le missel, ni d'autre étude que l'oraison. Une fois, il demanda au Père Jacques Laynez s'il estimait que Dieu eût révélé aux fondateurs des Religions tout ce qui était de leur Institut, ou seulement les choses principales et les plus im-

portantes. Ce Père, très versé dans la lecture des Vies des Saints et des Histoires ecclésiastiques, lui répondit *qu'il croyait que Dieu révélait ce qu'il y avait de principal et d'essentiel, et qu'il laissait le reste à la prudence du fondateur.* Saint Ignace lui témoigna qu'il était du même avis. D'où vous inférez, par une conséquence infaillible, qu'au moins il avait eu déjà révélation du plus important de ses Constitutions et de ses Règlements.

Un autre jour, il s'ouvrit bien plus clairement au Père Louis Gonsalve, et lui dit en confiance *que tout ce qu'il y avait de principal dans notre Institut lui avait été révélé dès le temps qu'il faisait pénitence à l'hôpital de Manrésa.*

Il n'est rien de plus illustre en cette matière que ce qui arriva à saint François sur la montagne d'Alverne. Il monta par deux diverses fois sur cette montagne, consacrée par ses dévotions, et, comme un autre Moïse, y reçut par deux fois sa Règle, que Dieu même lui dicta. Cet homme très humble, pour animer tous ses enfants à une soigneuse observance de tout ce que cette Règle contenait, leur certifia qu'il n'y avait rien mis par sa propre industrie, mais qu'il l'avait fait écrire comme Dieu la lui avait révélée.

Si Dieu vous révélait aujourd'hui ce qu'il a manifesté à votre Fondateur, ne seriez-vous pas très persuadé que cela vous serait très profitable, et que votre cœur le devrait embrasser d'affection? Lui diriez-vous : Seigneur, pardonnez-moi, s'il vous plaît; mais je vous prie de considérer que cette Règle va au delà de mes forces, qu'elle est dans une rigueur trop grande et trop contraire à mon inclination? — Je crois que vous avez trop de cœur et trop de vertu pour lui faire une si lâche réponse. Quoi donc ! ne devez-vous pas être plus certains que votre Règle a été inspirée de Dieu à votre Fondateur, que si elle vous avait été donnée dans quelque vision? Car vous pourriez avoir une juste crainte que vos vues ne fussent des illusions, et votre Règle a tant de marques du Ciel dans ses principes et dans

la sainteté qu'ont acquise ceux qui l'ont bien observée, qu'il ne vous en reste aucun doute. Résolvez-vous donc avec générosité à vous y attacher fortement, comme à des ordres particuliers qui vous sont envoyés de Dieu même.

2. La seconde raison qui oblige tous les Religieux à l'observation de leurs Règles, est l'amour de la Religion où ils vivent. Elle les a conçus et enfantés avec douleur. Elle les a allaités dans leur noviciat et au commencement des années de leur profession, avec un grand soin et avec une extrême bienveillance. Elle les nourrit et les entretient avec charité, et pour le corps et pour l'âme.

Ce motif nous doit être un très puissant aiguillon pour maintenir l'honneur de notre bonne mère. Nous portons dans nos paroles et dans nos actions sa bonne ou sa mauvaise renommée. Ne devons-nous pas craindre d'empêcher par nos déportements, que ceux qui sont employés à la prédication, aux confessions, aux visites des malades, et aux autres fonctions, n'en puissent pas retirer le fruit qu'ils désirent, si nous ne fortifions point leurs actions par nos bons exemples ?

D'où vient que ceux qui vivent dans le monde ont une grande confiance en certains Religieux ; qu'ils en reçoivent les résolutions comme des oracles ; qu'ils s'estiment heureux dans leur conversation ? Sans doute l'opinion de leur vertu et de la ponctualité dans l'observation de leurs Règles opère tous ces effets : de là vient la conversion de plusieurs.

Chacun sait que vous êtes obligé à une perfection plus particulière : il en attend les effets dans vos œuvres. Les moindres taches sur une belle robe de satin choquent plus les yeux que de plus notables sur un habit de bure.

Nous nous appelons réguliers, parce que nous avons embrassé des Règles d'une plus haute vertu ; et sur cette considération le peuple nous rend beaucoup d'honneur. Il ne serait pas juste de vouloir l'écorce sans la moelle, le

renom sans l'effet, la robe extérieure sans l'excellence de l'intérieur. En portant la robe de la Religion, nous faisons profession de suivre ses lois : ne démentons point par nos actions ce que nous professons par notre habit.

3. La troisième raison qui nous oblige à suivre nos Règles, est qu'elles sont un chemin royal, qui est déjà frayé par une infinité de saints Religieux, qu'elles ont heureusement conduits en Paradis.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en voir plusieurs très vertueux, très sages et très savants, qui, malgré la noblesse de leur maison, la faiblesse de leur corps, le mérite de cinquante et de soixante ans de services signalés, gardent dans une ponctualité de novices les Règles qui vous font le plus de frayeur. Que craignez-vous dans une voie si éclairée de tant de jeunes gens qui sont dans la délicatesse de l'âge, et de tant de vieillards qui entrent dans la caducité, et qui néanmoins vous précèdent, comme des flambeaux toujours ardents et toujours lumineux ?

Êtes-vous de l'Ordre de Saint-Benoît, Trithème dit qu'autrefois il y avait quinze mille Abbayes, et une multitude innombrable de Celles et de Prieurés. Êtes-vous de l'Ordre de Saint-François, vous avez aujourd'hui environ trois cent mille personnes, tant hommes que femmes, qui supportent le fardeau dont vous vous trouvez si incommodé. Êtes-vous jésuite, vous avez plusieurs hommes apostoliques qui sont épars par tous les coins de la terre, et qui au milieu des climats brûlés de l'ardeur du soleil, ou glacés par une extrême froidure, au milieu des peuples barbares et de la furie des tyrans, observent religieusement les Règles qui vous font frissonner.

Vous jugez-vous d'une complexion plus délicate que tous ceux-là ? Votre vie et votre santé sont-elles plus nécessaires au bien de l'univers et de votre Religion ? Dieu est-il moins puissant pour vous aider et pour vous fortifier ? Que craignez-vous ? Pourquoi tremblez-vous si lâchement ?

Jetez-vous entre les bras de Dieu. Il vous a appelés par sa miséricorde à la Religion. Il vous donnera les forces de lui garder avec fidélité et avec joie, ce que vous lui avez promis avec amour et avec ferveur.

Voudriez-vous persuader le changement de l'Institut à cause de votre tiédeur, ou auriez-vous bien si peu de cœur que de vouloir y jeter le relâchement et le désordre? Charondas, législateur des Thuriens, avait ordonné que quiconque voudrait changer une de ses lois reçues et approuvées par la république, se mît une corde au cou, et que dans cette posture il dît ses raisons en public. Si elles étaient trouvées convaincantes, il ordonnait le changement de sa loi; sinon il ordonnait que ce brouillon fût pendu et étranglé par la même corde qu'il portait. Jamais il ne se trouva que trois personnes qui voulussent faire cette épreuve, et subir ce hasard.

C'est se moquer de Dieu, que de vouloir pour notre fantaisie, ou pour notre immortification, changer, altérer ou renverser les lois et les ordonnances qu'il a données après tant de prières, tant de jeûnes et tant de pénitences, à de si saints personnages, qui ont fondé ou réformé les Religions. Et Dieu a montré sa colère contre ces réfractaires.

Du temps de saint François, quelques Religieux moins fervents, entre lesquels était frère Élie, Général de l'Ordre, dirent tout haut que l'austérité de la Règle était insupportable à la faiblesse humaine, et qu'elle avait besoin de modération, afin qu'on pût la supporter avec l'allégresse nécessaire et la rendre de plus longue durée. Saint François ne voulut point contester contre des opiniâtres. Il les mena à l'oracle pour en apprendre la résolution. Il monta avec eux sur la même montagne où il avait reçu sa Règle. Après qu'ils eurent fait leur prière, ils entendirent tous une voix du Ciel qui dit : *François, il n'y a rien du tien dans la Règle. Elle est tout entière de moi, et je veux qu'on la garde toute à la lettre, à la lettre, à la lettre. Je sais bien*

ce que les forces de l'homme peuvent, et quelle grâce je veux lui donner. Ces pauvres Religieux, fort effrayés et fort confus, baissèrent la tête et les épaules, et s'en retournèrent chacun dans leurs cellules. Frère Élie, qui avait été le principal moteur de ce murmure et de ce tumulte, après avoir fait plusieurs équipées, sortit enfin de la Religion et devint apostat et schismatique.

Il n'est nullement expédient de faire le fin et le délicat avec Dieu. Nous sommes sortis du monde pour porter notre croix. Et quelquefois nous voudrions vivre dans la maison de pénitence avec plus de délicatesse que nous ne ferions en la chaumière de nos parents. Craignons que Dieu ne nous châtie, si nous méprisons le don qu'il nous a fait de nos Règles. Un jour, saint François, dans une de ses extases, voyait une grande quantité de petites miettes de pain, et que plusieurs de ses frères, qui avaient faim, étaient autour de lui, et en attendaient la distribution. La crainte d'en laisser tomber par terre le tenait en suspens. Il entendit une voix qui lui dit : *François, fais une hostie de toutes ces miettes, et distribue-les à ceux qui demandent à manger.* Dans l'exécution de ce commandement, il s'aperçut que tous ceux qui ne recevaient pas avec dévotion la part qu'on leur offrait, ou qui la rejetaient tout à fait, étaient en même temps tachés de lèpre. Il raconta tout ce mystère à ses Frères, dans le témoignage d'une douleur extrême de n'en point comprendre la signification. Le jour suivant, il entendit en son oraison cette voix : *François, les miettes de la nuit passée sont les paroles de l'Évangile. L'hostie est la Règle. La lèpre est la malice des mauvais esprits.*

4. Enfin, la quatrième et la dernière raison qui nous doit persuader l'entière observance des Règles, est notre propre avancement dans la voie du paradis. Dion Chrysostome écrit que la loi est la reine des hommes, la sûreté des cités, dont elle est la muraille ; qu'elle est un gouvernail plus nécessaire que celui des navires qui voguent sur l'Océan,

et que nous la devons aimer et reconnaître comme le guide infaillible de notre vie.

Si cela est véritable des lois politiques, à combien plus juste titre l'est-il des lois des Ordres religieux ? Elles défendent chaque particulier contre les péchés ; — elles l'avancent avec facilité dans la vertu ; — et elles le rendent recommandable à tous.

a) Les Règles de la Religion environnent tellement tous nos sens, qu'il n'y est point besoin d'autres murailles pour fermer l'entrée de notre âme aux ennemis.

Elles servent aussi d'armes offensives pour les chasser entièrement. Saint François de Borgia, troisième Général de notre Compagnie, dans la promulgation des Règles communes et de quelques-unes des Règles particulières, au collège Romain, le fit comprendre par cette ingénieuse comparaison : « Proposons-nous un homme attaqué de tous côtés par des voleurs à dessein de l'assassiner. S'il était si heureux que des capitaines et des soldats charitables, survenus à l'improviste, se jetassent sur cette canaille ; qu'ils crevassent les yeux à l'un, arrachassent la langue à l'autre, coupassent les oreilles à l'un, les pieds et les mains à l'autre, n'estimerait-il pas qu'il en aurait reçu un bienfait très signalé ? Ne leur rendrait-il pas un million d'actions de grâces ? Ne les prierait-il pas de ne le point abandonner tant que le danger durerait ?

« Voilà, disait-il, un vif portrait de ce qui nous arrive en cette vie. Les sens et les membres de notre corps sont des voleurs et des assassins, qui prétendent tuer l'âme et la dépouiller de toutes ses richesses. Les Règles viennent à notre secours. Elles mortifient nos yeux, nos oreilles, notre langue et le reste de nos sens et de nos membres, et les tiennent dans une telle sujétion, qu'ils sont dans l'impuissance de nuire à notre âme. N'est-il donc pas juste que nous les aimions d'amour, et que nous les gardions de cœur comme nos protectrices très fidèles et très assurées ? »

Il apportait une autre comparaison pour montrer la ré-

vérence que nous leur devons porter : « Si le Pape nous offrait des pains d'*Agnus,* nous les accepterions avec révérence et avec reconnaissance, tant à cause de la dignité du Pape qui les présente, que de la bénédiction qui les rend efficaces contre les incendies, les maladies et les autres accidents.

« Dieu nous offre toutes nos Règles, qui nous servent pour éteindre le feu de nos concupiscences, et pour nous délivrer d'une infinité de dangers, de chutes et de tempêtes. Dans quelle estime donc, et dans quelle vénération les devons-nous manier et conserver ? » Ainsi parlait ce saint personnage.

b) Non seulement nos Règles nous préservent des péchés, mais elles nous avancent aussi dans la voie des vertus. Elles nous y servent de guide continuel, fidèle et très certain. Nous n'avons pas toujours le Supérieur devant les yeux pour nous déterminer dans tous les détours qui se présentent. La Règle est une lumière qui nous précède toujours. Le Supérieur est souvent dans la crainte que notre faiblesse ne se choque de ses avis, et sur l'appréhension de nous renverser, il nous laisse quelquefois nous fourvoyer. La Règle ne manque jamais de montrer le droit chemin avec une constante et inviolable fidélité. Quand le Supérieur ordonne, notre passion nous fait accroire quelquefois qu'il se trompe. Mais nous n'avons jamais aucun doute que la Règle ne soit dans l'ordre, et dans une conduite certaine qui ne peut nous égarer de notre chemin. Eschine, orateur grec, disait à très juste raison que les lois sont la force des villes et des royaumes. Elles le sont bien davantage des Maisons religieuses, et des Religieux particuliers, qu'elles remplissent de toutes les vertus et rendent très forts, pour continuer la course qu'ils ont commencée vers le Ciel.

Les frères convers ont un grand avantage de s'attacher fortement à leur Règle ; et cette résolution leur facilite beaucoup le salut. A la suite de la Règle, il ne faut point

de subtils raisonnements, ni d'inventions recherchées. Il n'est question que d'agir avec simplicité et à l'aveugle, comme on fait pour les articles de foi. La Règle l'ordonne, je le dois faire, et je le ferai avec l'aide de Dieu et de mon bon Ange. Elle me commande de garder le silence maintenant, je le garderai en l'honneur de mon Sauveur et du Fondateur de mon Ordre. Tenez ferme en cette méthode, et dans peu de temps vous serez imperturbable dans vos actions et très ferme dans la vertu.

c) Les Règles nous mettent à couvert de tous les brocards des plus libertins. Nos dévotions extraordinaires sont facilement sujettes à la risée; mais ce qui est déterminé et ordonné par le Statut de la Religion trouve de la vénération dans tous les esprits. Nul ne trouve mauvais qu'un gentilhomme observe les lois de la noblesse, qu'un avocat, un marchand, un artisan suive les lois et les coutumes de sa profession. Et pour quelle raison trouverait-on mauvais qu'un Religieux soit ponctuel dans l'observation de ce qu'il a voué solennellement, et à quoi des Règles données de Dieu, confirmées par les congrégations générales de son Ordre et par les Souverains Pontifes, l'obligent très étroitement?

Non seulement la raison montre cette vérité, mais aussi l'expérience journalière prouve que les séculiers même de haute naissance prennent plaisir à ce que les Religieux maintiennent leur liberté dans l'observation de leurs Constitutions, et qu'ils n'en rompent aucune par le dessein de leur complaire.

Saint Louis de Gonzague était si religieux en ce point, que sa mémoire ne le reprenait point d'avoir jamais violé aucune de ses Règles, quelque petite qu'elle pût être. Et dans cette observance il avait tant de générosité, qu'il ne fléchissait devant aucun respect humain, quelque élevée que fût la personne avec qui il traitait. Un jour, on l'envoya saluer le Cardinal de la Rovere, son cousin. Le Cardinal le supplia de demeurer avec lui à dîner. Mais

saint Louis repartit avec franchise, que n'en ayant point demandé le congé, ce lui était une chose absolument impossible, vu la défense expresse de sa Règle. Cette réponse fut si agréable à ce vertueux Cardinal, qu'il ne lui demanda jamais rien, sans ajouter : Si ce n'est contre quelqu'une de vos Règles.

Les chroniques de l'Ordre de Saint-Jérôme nous assurent d'un fait beaucoup plus remarquable. Un Religieux d'une haute vertu s'était résolu à une très exacte observation du silence. Un jour le roi Henri vint dans son monastère, et étant au cloître, il l'aperçut qui passait. Il l'appela pour le voir et pour l'entretenir, à cause de l'affection qu'il portait à sa vertu dont il avait une haute estime. Le Religieux passe outre, sans se soucier de cet appel. Le roi, croyant qu'il ne l'avait point entendu, haussa la voix, le suivit, et l'appela de nouveau. Ce généreux soldat de Jésus-Christ fit néanmoins la sourde oreille, et doubla le pas jusqu'au bout du cloître. Il tourna alors le visage, et se prosternant, fit une profonde révérence au roi. Ce prince, étonné de ce procédé, lui demanda quelle raison lui avait fermé si longtemps la bouche : *Sire,* dit le Religieux, *le silence nous étant commandé dans le cloître, je n'ai pu répondre sans violer ma Règle, et j'ai estimé que la piété de Votre Majesté trouverait bon que je m'y tinsse ferme et inébranlable.* Le roi prit un si grand plaisir à cette sainte liberté, qu'il augmenta l'affection qu'il lui portait et l'eut en singulière vénération.

Cette rencontre arriva en Espagne, et elle arriverait tous les jours par tout l'univers si nous avions un cœur de bonne trempe. Nous nous tourmentons souvent mal à propos, et nous plions sous de vains respects, mal fondés et purement chimériques. Tenons ferme, disons franchement et humblement : *Ma Règle me défend cet entretien ou cette action.* Et soyons certains que les plus libertins nous en loueront et nous en estimeront davantage.

Je ne vous demande que deux ou trois mois d'épreuve.

Je suis assuré que vous verrez à l'œil qu'outre le repos de votre conscience, outre l'estime de vos Supérieurs et outre le mérite devant Dieu, vous aurez l'approbation de chacun, tant au dedans qu'au dehors de votre monastère.

III. *Mais,* dites-vous, *les Règles que je néglige sont petites et de nulle conséquence.* Hélas ! quelle pensée a surpris votre cœur, et quelle parole s'échappe de votre bouche ! Estimez-vous petite une chose de laquelle dépendent votre dévotion, la tranquillité de votre esprit et toute votre conduite ? Estimez-vous petit ce qui concerne le service de votre Créateur, et ce sans quoi vous ne demeurerez jamais dans la vertu ?

Si vous n'observez pas les moindres Règles, vous tomberez en des fautes très lourdes, et d'autant plus dangereuses qu'elles vous seront moins sensibles, par l'approche que vous en aurez faite dans vos négligences, qui peu à peu vous mènent au précipice. Dieu l'a dit, et c'est très certain : « Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu. »

Estimez-vous petite une bonne œuvre dont Dieu fait grand état, et à laquelle il promet de très considérables récompenses ? Ne dit-il pas dans l'Évangile : « Courage, bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous donnerai la puissance et l'autorité sur plusieurs ? » Il met cette maxime générale en saint Luc : « Celui qui est fidèle en de petites choses, le sera aussi dans les plus grandes ; et celui qui est méchant en peu, le sera aussi lorsqu'il sera question de beaucoup. »

Il n'est que trop véritable que ceux qui rompent les moindres Règles, se laissent facilement emporter à la rupture des plus notables. Un de nos collèges l'expérimenta une année avec un danger manifeste de se renverser. Le Père Nicolas Bobadilla y exerçait alors la charge de surintendant. Il était homme de zèle et de probité ; mais il ne mesurait point la sainteté par de petites observances. Il ne demandait à ses sujets qu'une solide vertu. La de-

mande était excellente ; mais l'expérience montra que la solidité ne subsiste point sans l'exactitude et sans la ponctualité aux moindres Règles. La discipline religieuse s'abâtardit si extrêmement, quoique d'une manière presque insensible, que tout tombait dans le désordre, et le mal empirait de jour en jour.

Le Père Oviedo, homme fort saint et fort religieux, était pour lors recteur dans ce collège. Il désirait avec passion maintenir la régularité en toutes choses ; mais les principes du surintendant empêchaient l'effet de ses soins et de ses industries. Enfin, saint Ignace, qui était Général, averti de ce beau ménage, ordonna que le Recteur fît son office dans une pleine liberté, et dans une puissance absolue sur toute la maison, sans que le surintendant y eût plus aucune vue. Oviedo travailla avec tant de dextérité, étant fortifié de cette autorité, que par le soin de faire observer les petites Règles, il remit les plus nécessaires dans leur première vigueur.

Le malheur et le dommage furent plus déplorables en Portugal. Il y avait cent quarante Religieux dans le seul collège de Coïmbre, presque tous jeunes écoliers, dont le sang bouillait encore dans leurs veines. Le Père Rodriguez était très fervent serviteur de Dieu, mais si doux et si facile qu'il laissait rompre impunément les petites Règles dans la volonté de gouverner par la seule loi de la charité. Tout se renversa en peu de temps, et l'on fut contraint de lui ôter sa charge, et d'y mettre un Recteur plus sévère. Aussitôt que ce nouveau Supérieur fut en office, il mit la main à l'œuvre, mais dans une trop brûlante chaleur. La maladie était trop grande pour souffrir des remèdes violents. Plusieurs quittèrent leur habit, et il fallut des exemples d'une mortification extraordinaire, pour réparer la brèche qu'avait faite ce relâchement à la réputation du collège. Et puis vous estimerez qu'il ne faut point avoir l'œil aux menues observances, et qu'il ne faut point se mettre en peine des petites Règles!

Une seule gouttière renverse la maison, une petite fente submerge le navire, un seul trou à une muraille perd la ville, et une légère faute de la sentinelle perd une armée. Beaucoup plus devons-nous craindre qu'une glissade ne nous précipite dans les abîmes d'une malheureuse éternité.

Aussitôt que Dalila eut coupé les cheveux de Samson, ce qui semblait peu de chose, les Philistins le firent prisonnier, le garrottèrent, lui crevèrent les yeux, lui firent tourner une meule comme à une bête de somme, s'en servirent comme d'un jouet dans leur festin public. Et son mal fut si extrême, qu'il ne put jamais sortir de ses misères qu'en se tuant lui-même. D'où lui vint ce malheur? De la perte de ses cheveux, auxquels Dieu avait attaché sa force.

Ne vous y fiez pas. Si vous donnez un seul de vos cheveux au démon, il vous perdra. Si vous violez à dessein une de vos Règles, il se saisira de vous, et quelquefois vous entraînera en des malheurs lamentables.

Dieu le voulut montrer extérieurement à l'occasion d'un frère convers de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce pauvre frère, dans une altération extraordinaire, se laissa aller un soir à boire sans congé et sans faire le signe de la croix sur ce qu'il but. A la même heure le démon s'empara de son corps, et le tourmenta si cruellement qu'il éveilla par ses hurlements tous les Religieux. Saint Dominique y accourut, et ordonna de le porter à l'église ; mais il y faisait une si opiniâtre et si violente résistance, qu'à grand peine dix frères l'y purent traîner. A l'entrée de la porte, il éteignit d'un seul souffle toutes les lampes, et souffrit de très grandes douleurs jusqu'à minuit, dans les agitations du malin esprit. Enfin, cet esprit maudit s'écria par la bouche de ce pauvre frère : *Ah! je ne puis plus demeurer ici. Voici ces encapuchonnés qui se lèvent pour louer Dieu.* Il laissa le frère à demi mort, si brisé et si moulu des coups qu'il avait reçus, que jusqu'au lendemain il ne put ni se tenir debout, ni se remuer.

Craignez que ce qui se passa visiblement en ce Religieux ne se fasse invisiblement en vous. Nous avons quelquefois des inquiétudes dans notre esprit ; et nous ne considérons pas que souvent c'est une punition de Dieu, à cause de nos lâchetés et de nos négligences dans l'observation de nos Règles. Gardons-les avec soin, et elles nous garderont avec efficacité. Voyons brièvement les moyens de les bien garder.

IV. Je ne vous présenterai maintenant que quatre moyens pour vous animer à ce dessein ; mais j'espère qu'ils seront si puissants qu'ils vous y attacheront de cœur et d'affection, pour ne vous en déprendre jamais.

1. Méditez-les souvent, afin de les bien connaître et de voir la façon de les réduire en pratique dans les actions journalières. Théophile Alexandrin assure que la méditation continuelle et infatigable des lois et des règles est une médecine qui purge des péchés passés, qui modère les présents et qui préserve des futurs.

Pour cette raison, notre Père saint Ignace nous commande de lire nos Règles ou de les entendre lire tous les mois ; et ce qui est admirable, il ordonne à nos frères coadjuteurs de lire chaque semaine les Règles particulières de leurs offices.

Cette lecture grave dans la mémoire les moindres obligations de la Règle, réveille l'entendement pour en concevoir l'importance, pique la volonté par le remords des fautes commises et par le désir d'une plus sérieuse application à tous nos exercices.

C'est une louable dévotion de méditer les Règles, au commencement de chaque mois, lorsqu'on les lit en public. Ce ne serait point un temps mal employé, quand, avec l'avis du confesseur, nous mettrions chaque jour un quart d'heure de notre méditation ordinaire à la considération des Règles, en en prenant une ou deux chaque fois. Le temps des examens de conscience est aussi fort propre pour nous les remettre devant les yeux, avec une sérieuse

réflexion si nos œuvres correspondent à leur dessein et à leur excellence.

2. Le second moyen de bien observer les Règles, c'est de les aimer. Rien n'est pesant à l'amour. Il trouve de la douceur dans l'amertume même, et de la facilité dans l'impossibilité. Nous le voyons chaque jour dans les lois que se prescrivent les libertins, et qu'ils observent avec joie et allégresse.

Nous avons une très grande occasion d'aimer nos Règles. Nous les avons choisies de notre plein gré. Nous nous sommes obligés à les garder. Nous en avons fait vœu à la face du ciel et de la terre. Nous les avons lues et relues durant notre noviciat, avant d'entreprendre de les observer. Nous les louons et les admirons chaque jour dans notre conversation. Nous en recevons de très grandes utilités dans nos besoins. Nous ne pouvons faillir sous leur conduite. Elles nous sont données du Ciel par les mains de nos Fondateurs, qui sont les pères de nos âmes. Elles ont fait tous les Saints de notre Religion, qui sont nos frères. Elles nous conduisent à la perfection et à la béatitude.

Cet amour véhément de vos Règles servira plus à leur observation que toutes les contraintes extérieures. Saint Siméon Stylite, dans le dessein de s'obliger à ne point descendre de la colonne où il faisait pénitence, se mit une chaîne de fer au pied, et la fit attacher à la colonne. Meletius, patriarche d'Antioche, homme fort sage, le contraignit d'ôter ses fers pour modérer son travail, et ajouta : *Les liens volontaires de l'âme tiennent assez fortement les membres du corps.*

Je vous dis la même chose : Aimez vos Règles, et vous les observerez, non seulement sans difficulté, mais aussi avec joie.

3. Le troisième moyen pour maintenir votre joie dans cette pratique, c'est de vous proposer souvent que le monde, la chair et le diable imposent des lois très difficiles à leurs sectateurs, et que néanmoins ceux-ci les

gardent avec allégresse. Un gentilhomme mondain doit, pour un point d'honneur, s'exposer à la mort du corps et à l'éternelle mort de l'âme sur un pré. Il y court, il y vole, il en fait gloire, il y verse jusqu'à la dernière goutte de son sang. Un amant insensé et enchanté par les désirs brutaux de la passion doit passer les nuits dans les neiges, dans les glaces, dans les pluies et dans les tempêtes ; faire profusion de son argent et de son honneur ; exposer sa vie au danger des poignards et de la corde pour abuser de la femme d'autrui : tout lui est facile, doux et agréable afin de venir à bout de son malheureux dessein. Le démon même impose des lois très rigoureuses aux sorciers dans le sabbat, aux voleurs dans les bois, aux bandouliers dans une révolte, et à tous ses suppôts. Et personne ne s'en plaint et n'en demande la dispense.

N'y aura-t-il que le serviteur de Dieu qui se plaigne du joug qui lui est imposé par notre Sauveur Jésus-Christ, à qui il a d'infinies obligations, et qui lui propose des récompenses éternelles ?

Les lois de Dracon, législateur des Athéniens, étaient si sévères, que l'orateur Démade dit sagement *qu'elles avaient été écrites avec du sang*. Les moindres péchés y étaient punis de mort, et celui qui avait dérobé un chou était pendu aussi bien que s'il eût tué un homme. Solon fut fort aimé et mis entre les sept sages de la Grèce pour les avoir toutes abolies, à la réserve d'une seule, et pour en avoir établi de plus faciles et de plus raisonnables.

Jésus, la sagesse du Père éternel, abolit les lois cruelles du démon, du monde et de la chair, et nous affranchit de leur esclavage. N'est-il pas plus que raisonnable que nous baissions la tête sous ses ordonnances, et que nous ployions le cou sous son joug, qui est oint et adouci par ses continuelles grâces ?

4. Le quatrième moyen qui est très efficace pour nous faire observer les Règles avec joie, c'est de ne les point mesurer à nos forces, mais à la grâce de Dieu, qui est

très puissante, et qui nous est offerte à chaque moment.

Le camérier du Pape trouvait la Règle des Minimes insupportable à la faiblesse de la nature. Animé de zèle, il alla trouver saint François de Paule, qui en est le fondateur, et lui fit un long discours pour lui prouver que ses Statuts étaient dans une excessive austérité, qui ne serait point de durée. Enfin il conclut qu'il lui en conseillait la modération. Le saint homme l'écouta avec humilité et avec patience jusqu'à la fin, sans répliquer un seul mot. Il se leva alors, prit de la braise ardente dans sa main, et la tint très longtemps sans se brûler ; puis il ajouta : *Monseigneur, que Votre Seigneurie sache que rien n'est impossible à la nature fortifiée de la grâce de Dieu, et que toutes choses obéissent à ceux qui le servent dans une sincère fidélité et qui l'aiment de tout leur cœur.* Ce bon seigneur, bien étonné, se retira, et vit bien qu'il faut laisser agir Dieu avec ses Saints comme il trouve expédient et nécessaire.

C'est Dieu qui donne les Règles aux Religieux. Qui peut douter qu'il n'y ajoute les forces pour les garder, dût-il faire un miracle continuel ?

Les Saints nous offrent leurs Constitutions ; ils nous obtiendront les secours nécessaires pour arriver à la sainteté par leur assistance. Catherine de Godinez, vierge noble et riche, avait un ardent désir d'entrer dans une maison religieuse ; sainte Thérèse lui apparut, et lui montra toutes les Règles et tous les Statuts de son Ordre. Elle en fonda un monastère, y prit l'habit, et y excella dans l'exercice des plus héroïques vertus. Votre Fondateur vous a fait la même faveur, de vous déclarer toutes ses ordonnances, par les livres écrits et par la bouche des Supérieurs. Vous devez donc en espérer les mêmes secours et le même succès pour la vertu, et pour une entière éternité de bonheur.

CHAPITRE III.

LES RELIGIEUX OCCUPÉS AUX OFFICES ET AUX EXERCICES DE MARTHE DOIVENT PORTER UN SINGULIER RESPECT AUX PRÊTRES.

I. Puissance et dignité des Prêtres : 1° Ils consacrent le corps de Jésus-Christ ; 2° ils le distribuent au peuple ; 3° ils remettent les péchés ; 4° ils sont les hérauts de Dieu ; 5° ils sont les guides des consciences ; 6° ils sont la base et le soutien des Ordres religieux. — II. Il faut les honorer et leur venir en aide.

I. On ne trouve dans tout l'univers ni puissance, ni dignité égale à celle des prêtres, soit que l'on regarde ce que Dieu leur a donné d'autorité sur lui-même, ou que l'on considère l'autorité qu'ils ont sur l'Église. J'en montrerai ici seulement six prérogatives, qui pourront beaucoup aider les frères convers à les révérer et à les servir volontiers.

1. La première prérogative du prêtre est la puissance de consacrer le corps et le sang de notre Sauveur Jésus-Christ dans le très saint sacrifice de l'Eucharistie. Cette puissance est si grande qu'il n'en est aucune qui lui soit comparable, ni sur la terre, ni dans les cieux.

Mettez dans une vaste campagne tous les Anges du paradis. Mettez-y tous les princes, tous les rois, tous les empereurs qui portent maintenant le sceptre et la couronne, et qui ont les quatre cent millions de personnes sous leurs lois, comme l'empereur de la Chine. Mettez-y de surcroît tous ceux qui ont été depuis le commencement des royaumes et des empires, et tous ceux qui domineront sur les peuples jusqu'à la fin des siècles. Toute cette multitude ne saurait consacrer une seule hostie en mille ans.

Mettez de l'autre côté un seul prêtre, il en consacrera cinq cent mille en un jour, et fera par quatre petits mots que sous chacune soient le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ. Le jour de Noël, on peut dire, par la

permission de l'Église, trois Messes. Autrefois la même chose se pratiquait le jour de Saint-Jean-Baptiste. Le Pape Léon III, dans le fort de ses afflictions, en disait quelquefois sept et quelquefois neuf. Tous les prêtres en peuvent dire une vingtaine et davantage, si la volonté les y porte. Il est vrai qu'ils offenseraient Dieu, cela étant défendu par les Souverains Pontifes et par les Conciles ; mais ils ne laisseraient point pour cela de consacrer toutes les hosties qui leur seraient présentées. Que trouvez-vous en tout le monde de si ravissant et de si prodigieux ?

On admire que saint Anselme, en disant la Messe, guérît un prince anglais d'une fâcheuse maladie qui avait duré fort longtemps ; que saint Launomare, abbé, guérît par le même Sacrifice un boiteux, et saint Pierre de Tarentaise, une femme tourmentée d'un maléfice très étrange et très douloureux.

On admire qu'un simple prêtre, en célébrant à l'autel, fît rompre les fers et les chaînes de certains prisonniers détenus en Perse, comme l'assure Métaphraste ; que la même chose soit arrivée en Angleterre, comme le témoigne le vénérable Bède ; et dans l'Italie, comme le raconte saint Grégoire.

On admire qu'en France un homme ait vécu un an entier dans une mine de fer dont il ne pouvait sortir, et que cette aide lui soit venue par le sacrifice de la Messe, au rapport de Pierre de Cluny ; qu'en la mer d'Italie, un nautonnier ait été retiré du naufrage par le même remède.

Enfin on admire que les démons aient été contraints, par une seule Messe, de sortir d'un logis qu'ils infestaient, comme le certifie saint Augustin.

Si aujourd'hui nous voyions ces merveilles, leur éclat frapperait si fort nos yeux, que nous en admirerions les opérateurs ; et cependant cela ne mérite pas un mot de louange, en comparaison de la prodigieuse autorité que notre Sauveur donne au prêtre. Le prêtre le fait descendre du ciel, se resserrer dans une hostie de la largeur d'un

quart d'écu, et se poser où il lui plaît. Il le prend, il le remue, il le porte, il le retient, il l'enferme selon son bon plaisir. Il le distribue au peuple dans l'église, il le porte en procession par les rues, il le donne aux malades dans les maisons, il le communique à qui il veut, sans aucune résistance, qu'il l'emploie en des usages saints ou en des usages sacrilèges.

Concluons de ce discours que, Dieu se rendant si ponctuellement obéissant à quelque prêtre que ce soit, il est très juste que nous leur rendions à tous de très grandes soumissions et de très humbles respects, sans avoir égard ni à leur noblesse, ni à leur science, ni à leurs richesses.

2. La seconde prérogative considérable dans le prêtre est l'office de donner la Communion au peuple. Les Anges, les Saints du paradis, et notre Rédempteur même, ont honoré ce ministère.

Les Anges donnèrent une fois l'Eucharistie à Marc, religieux, au rapport de Palladius ; deux fois au bienheureux Stanislas Kostka, de la Compagnie de Jésus ; trois fois à l'évêque Majore, comme le rapporte Pierre de Natalibus ; toutes les semaines à saint Honufre, anachorète, qui vécut soixante ans d'une vie angélique dans le désert.

L'apôtre saint Thomas descendait du Ciel tous les ans une fois, et donnait le Saint Sacrement au peuple dans l'église de Méliapore, aux Indes, où il était enterré, comme le déclara Jean, patriarche des Indes, parlant au Pape Calixte, aux Cardinaux et à plusieurs Prélats en plein consistoire, l'an 1120.

Notre-Seigneur même, par la bonté qui le renferme dans l'hostie, s'est présenté et donné à ses Apôtres, à saint Denis l'Aréopagite, à saint Honorat, évêque d'Amiens, à sainte Jutte, à la bienheureuse Véronique, sœur converse, et à d'autres.

Nos prêtres, tant séculiers que religieux, distribuent à toute heure au peuple chrétien cette nourriture divine, et sont comme des porte-Dieu.

Prenez donc votre conclusion, et résolvez-vous à révérer tous les prêtres comme des personnes sacrées. On ne manie qu'avec vénération les ciboires, les calices et les corporaux, à cause qu'ils sont consacrés par l'attouchement du corps et du sang de notre Sauveur. Mais les prêtres qui non seulement touchent, mais en outre sacrifient ce même Sauveur, ont avec lui des rapports beaucoup plus étroits, et par conséquent ils méritent plus d'honneur et de respect.

3. La troisième prérogative des prêtres est très éminente et presque inconcevable en la rémission des péchés. Donnez-moi un homme qui ait vécu cent millions d'années, et qui chaque jour ait commis des péchés qui par leur malice et leur grièveté égalent tous les péchés des hommes et des démons, et cinquante millions de fois plus. Mettez cet infortuné et cet exécrable au lit de la mort, avec un acte d'attrition et avec les dispositions nécessaires au sacrement de la Confession. Faites alors descendre du Ciel tous les Séraphins, tous les Chérubins, tous les Trônes, les Principautés, les Dominations, les Vertus, et tous les autres Anges. Qu'il ne reste aucun de ces princes du paradis dans le Ciel qui ne vienne au secours, et qui ne tâche d'ouvrir le palais de la félicité à ce pénitent. Jamais ils n'obtiendront ce qu'ils désirent, tant qu'il n'aura qu'une simple attrition.

Faites ensuite venir un prêtre ignorant, contrefait et vicieux, qui vienne de recevoir le caractère sacerdotal. Opposez-lui Lucifer avec tous les démons ; et qu'ils serrent leur proie de tout leur pouvoir. Il la leur ravira des mains avec deux mots, en disant : *Je t'absous*. Ce misérable, qui a mérité cent millions de fois l'enfer et tous les tourments de tous les damnés une éternité tout entière, sera fait enfant de Dieu, sera orné de la grâce sanctifiante, des vertus théologales, des vertus intellectuelles et morales infuses, de tous les dons du Saint-Esprit et de toutes les richesses d'une âme sainte. De telle sorte que s'il vient à mourir

alors, il obtiendra par titre de justice l'éternelle félicité, le sang de Jésus-Christ lui ayant été appliqué par cette absolution du prêtre.

O puissance infiniment inestimable et infiniment adorable, dont personne ne peut douter sans se déclarer hérétique et impie ! C'est une parole de Dieu : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ;* Tous les péchés que vous pardonnerez, seront pardonnés. Il ne met nulle exception de lieu, de temps, de personnes, de nombre, ou de grièveté de crimes. Qui a jamais entendu chose pareille ? Un homme pauvre, chétif, mal habillé, peu capable, sans vertu et sans mérite, parle ; et le Ciel s'ouvre et donne tous ses trésors à une âme qui, sans deux paroles sacramentelles, brûlerait et hurlerait éternellement avec les démons.

Ah ! si tous ceux qui sont prêtres considéraient cette vérité, qu'ils s'efforceraient de se rendre en quelque sorte dignes de cet éclat, et tâcheraient de faire correspondre leur vie à cette grandeur et à cette majesté !

Plut à Dieu que tous ceux qui ne sont pas prêtres jetassent les yeux sur cette puissance et sur cette autorité ! Ils baiseraient de bon cœur les traces où les prêtres auraient mis les pieds, comme faisait sainte Catherine de Sienne. Ils s'estimeraient heureux et assurés sous leurs mains, comme sainte Hedwige, duchesse de Pologne. Elle voulait que ceux de qui elle avait entendu la Messe missent chaque jour les mains sur sa tête, et lui jetassent de l'eau bénite. Elle croyait que par ce moyen elle recevrait quelque grâce de Dieu, et même qu'elle guérirait de ses maladies, comme il arrivait souvent. De plus, lorsque le Ciel se mettait en colère, et le témoignait par des éclairs et par des tonnerres, elle se mettait à l'abri de ces mains toutes-puissantes, et s'y estimait hors de danger.

Nous admirons qu'un archidiacre de Trèves ait été délivré de la fièvre par une confession, comme l'écrit saint Grégoire de Tours ; qu'un soldat ait recouvré la vue, ayant reçu l'absolution de ses péchés par un Religieux de

l'Ordre de Saint-François, qui avait connu par révélation qu'il fallait se servir de ce remède, selon que le raconte saint Bonaventure ; qu'un homme riche et noble ait été affranchi de l'infestation des démons, qui lui faisaient de grands déplaisirs, comme nous l'apprenons par les Lettres annuelles de notre Compagnie.

Tous ces effets merveilleux, et tous les autres, ne sont rien en comparaison du pardon des péchés, qui, étant d'une malice en quelque sorte infinie contre la bonté et la majesté infinie de Dieu, méritent des peines infinies.

Les prêtres à la Messe sont les médiateurs entre Dieu et les hommes, comme les appelle saint Cyrille Alexandrin. Ils y présentent au Ciel les vœux et les prières du peuple, et en obtiennent les grâces et les faveurs pour toute l'Église. Mais au sacrement de Pénitence non contents de les impétrer, ils les donnent directement en vertu de leur acte, *ex opere operato,* comme on parle dans l'École.

Saint Augustin les appelle des médecins spirituels. Il les pouvait nommer des thaumaturges ; car toutes les absolutions qu'ils donnent sont autant de miracles. Tantôt ils ressuscitent les morts, tantôt ils donnent la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la force aux boiteux, la santé à toute sorte de malades. C'est pourquoi saint Isidore de Damiette appelle la confession la médecine de Dieu ; et par conséquent une médecine qui est une panacée à laquelle rien ne peut résister.

4. La quatrième prérogative des prêtres, c'est qu'ils sont les hérauts du souverain Seigneur de l'univers, qui les envoie par toutes les provinces de son empire, pour intimer ses volontés à son peuple, et pour l'émouvoir à les embrasser de bon cœur et à les exécuter avec soumission et ferveur.

Nous avons vu cette merveille de nos jours parmi plusieurs peuples que l'Océan avait soustraits à notre connaissance, et que la barbarie avait réduits presque au nombre des bêtes brutes. Faute de prêtres et de prédica-

teurs, les Brésiliens, les Canadiens, les Hurons, les Iroquois, et d'autres peuples de l'Amérique n'avaient nulle connaissance de Dieu, et étaient demeurés presque sans raison. Tant ils étaient abrutis et enfoncés dans des vices et des abominations qui surprennent nos esprits et tirent les larmes de nos yeux. Maintenant ils sont doux comme des agneaux, raisonnables comme des hommes sages, et purs comme des Anges du paradis.

A qui doit-on ces miracles, dans toutes les églises et dans toutes les assemblées de ces peuples convertis, sinon aux prêtres, sans lesquels, comme l'enseigne saint Ignace, martyr, il n'y aurait point de congrégations de Saints et d'hommes justes ?

Ils ont porté la lumière de l'Évangile, qui a dissipé des ténèbres plus épaisses que celles d'Égypte ; et ils ont découvert la difformité des vices, qui avaient pris le visage des vertus, et qui sous cette figure empruntée se faisaient aimer et adorer.

Ils ont porté partout le feu du Saint-Esprit, qui a réchauffé et amolli des cœurs plus froids et plus impénétrables au Soleil de justice, que les glaces du pôle. Dieu dit autrefois au prophète Jérémie : « J'ai mis en ta bouche des paroles de feu, pour brûler ce peuple comme du bois. » Nos nouveaux prophètes ont réduit en cendres et à une très humble connaissance, des esprits plus altiers et plus orgueilleux que des lions, et plus furieux que des tigres et des dragons.

Ils conservent ce feu divin du Saint-Esprit par toutes les provinces et par tous les royaumes de la chrétienté, et avec plus de zèle que les Hébreux, les Perses et les Romains ne conservaient leur feu sacré, dont ils considéraient la perte comme devant causer de grands désastres dans leurs empires. Ne serions-nous pas plus glacés que la glace, si les prêtres n'étaient là pour nous communiquer les flammes du Ciel par leurs discours divins ?

Aimons donc et honorons les prêtres comme les flam-

beaux et les soleils du monde, qui chassent les ténèbres, qui réchauffent l'air, et font le jour sur toute la terre.

5. La cinquième prérogative des prêtres est qu'ils sont les guides et les directeurs des consciences. Ils sont comme les yeux du corps de l'Église pour lui montrer les routes qu'il faut tenir, les dangers qui s'y trouvent et les moyens de les éviter. C'est ainsi que saint Grégoire de Nazianze appelle saint Athanase : *L'œil très saint de l'univers*. Et Procope, parlant universellement des hommes apostoliques, les nomme : *Les yeux clairvoyants de l'Église*.

Non seulement, comme l'œil, ils ont eux-mêmes de la lumière pour diriger ensuite les autres par leurs paroles, mais aussi, comme des flambeaux célestes, ils communiquent leurs lumières à leurs frères. Pour cette raison, Cassien dit que Piammon, qui était prêtre, était un flambeau très élevé; et saint Grégoire de Nysse nous présente saint Basile comme un flambeau ardent qui, paraissant au milieu de la mer de l'Église, agitée de plusieurs tempêtes, nous conduira à bon port.

Et en pure vérité, qui est-ce qui nous ouvre les yeux, qui nous fortifie le courage, qui nous guide par la voie du ciel, qui nous fournit des remèdes à nos maux spirituels, sinon les prêtres? Aimons-les donc, et honorons-les comme les aides et les causes de notre salut éternel.

6. La sixième et la dernière prérogative des prêtres, que je toucherai ici, c'est qu'ils sont la base et le soutien des Ordres religieux. Jamais ceux-ci n'auraient été institués sans l'assistance des prêtres. Jamais ils ne se seraient conservés sans leur vertu et sans leur doctrine. Ils ne se maintiendraient nullement à présent sans leurs travaux, tant pour ceux de la maison que pour ceux du dehors.

Pour quel sujet les villes font-elles des démarches afin d'avoir des collèges et des monastères? N'est-ce pas pour tirer de l'aide et de la consolation par le moyen des confessions, des messes, des prédications, des catéchismes, des visites de malades, des résolutions dans les doutes de con-

science, et des autres fonctions du sacerdoce? Nous leur devons donc ce que nous avons de spirituel, le pain que nous mangeons, les habits dont nous nous couvrons et le reste des commodités de la vie. Celui qui plante la racine est la cause des fruits qui en proviennent.

Saint Jérôme appelle les prêtres : *Les pères des chrétiens*. Nous les pouvons nommer à juste titre : *Les pères et les nourriciers des Religieux*. Et en effet, tous ceux qui en parlent les appellent encore aujourd'hui de ce nom vénérable de pères.

Plusieurs saints Docteurs disent que les prêtres sont les fondements et les bases de l'Église. Assurons aussi, et nous le ferons avec vérité, que ceux qui vivent dans les Maisons religieuses en sont le soutien et l'affermissement. Aimons-les donc, et honorons-les encore en cette qualité.

II. Tous ces avantages des prêtres ont imprimé tant de respect dans l'esprit des peuples, que même les plus sages et les plus puissants princes leur ont porté une singulière révérence. Constantin le Grand les faisait asseoir à sa table, et Alexandre le Grand se prosterna aux pieds du pontife des Juifs, qui n'avait pas la centième partie du pouvoir du moindre de nos prêtres.

Les Saints, éclairés des plus pures lumières du Ciel, en ont eu une si haute estime qu'ils les ont préférés aux rois et aux Anges même.

Saint Martin fit plus d'état de son prêtre que de l'empereur Maxime ; car étant à la table de ce prince, après qu'il eut bu, il présenta le verre à son prêtre, comme au plus honorable de la compagnie. Cette liberté agréa à l'empereur, quoiqu'il eût été très aise que saint Martin lui eût fait cette faveur.

Saint François avait coutume de dire *que s'il rencontrait en son chemin un Ange ou un Saint descendu du ciel, et un prêtre, il baiserait premièrement la main du prêtre, puis ferait la révérence à l'Ange et au Saint*. Il en rendait cette raison très convaincante : *Je suis plus obligé de res-*

pecter celui qui me représente Jésus-Christ sur la terre, et qui est son lieutenant, que celui qui règne déjà au Ciel avec lui.

Que le frère convers qui aime sa perfection conclue donc qu'il doit très soigneusement et très humblement honorer les prêtres, tant ceux qui demeurent dans les Maisons religieuses que ceux qui sont restés dans le monde, sans aucun égard pour leur science ni pour leur ignorance, pour leurs richesses ni pour leur pauvreté, pour leurs vertus ni pour leurs vices. La seule pensée qu'ils sont prêtres, qu'ils ont puissance sur Dieu même et sur son Église, que peut-être ce seront eux qui lui donneront la dernière absolution, sans laquelle il serait éternellement perdu, le doit porter fortement et constamment à ce respect.

Vous savez en quoi il consiste : Ayez de leur dignité la plus haute estime que vous pourrez. — Jugez qu'il n'y a point de comparaison de vos offices à leur caractère. — Tenez-vous dans une modestie et une composition de corps particulières en leur présence. — Ne passez jamais devant eux sans vous découvrir avec bienséance et humilité, et sans penser que vous honorez Jésus-Christ en leurs personnes. — Ne vous couvrez jamais, quand vous leur parlez, qu'ils ne vous le disent. — Parlez-leur d'une voix basse et modeste, comme un inférieur à ses Supérieurs. — Levez-vous lorsqu'ils s'approchent du lieu où vous êtes. — Faites-leur place, et donnez-leur le lieu le plus honorable, même lorsque par humilité ils voudraient faire le contraire. — Couvrez leurs défauts et leurs imperfections, à l'imitation de l'empereur Constantin, qui disait que s'il apercevait un prêtre dans le péché, il le couvrirait de sa pourpre impériale. — Enfin ayez soin avec charité, avec humilité et avec allégresse, de leurs habits, de leur vivre et de leurs autres nécessités corporelles, et estimez-vous heureux d'être au service de ces demi-dieux sur la terre.

Servez-les principalement avec avidité, avec prompti-

tude, et avec une sainte ambition en ce qui concerne leur office plus qu'angélique, courant pour les accompagner, aux villages, aux prisons, aux hôpitaux, aux maisons bourgeoises, où ils vont prêcher, confesser et consoler les malades et les affligés.

Surtout, servez-les à l'envi en ce qui touche le saint Sacrifice de l'autel. Saint Venceslas, duc de Bohême, moissonnait et vendangeait ce qui était nécessaire pour dire la Messe : et Dieu le récompensa abondamment pour cette piété par d'admirables sentiments de ferveur dans ses prières et par d'autres faveurs. Vous ne manquerez point de récompense pour vos services. Sainte Mechtilde vit l'âme d'un frère convers tout éclatante de lumière, à cause qu'il servait autant de Messes qu'il pouvait, et qu'il le faisait avec une modestie et une dévotion particulières.

Ce que nous avons dit des prêtres se doit aussi dire en certaine manière des diacres, des sous-diacres et de ceux qui sont destinés à la prêtrise. Un frère convers qui cherche Dieu avec ferveur, trouve une grande occasion de mérite dans cette soumission. Il est depuis trente ou quarante ans en Religion. Il est tout cassé de travaux entrepris pour le service de Dieu. N'est-ce pas une vertu notable, s'il sait s'abaisser de bon cœur devant un enfant qui est encore novice, ou qui ne fait que sortir du noviciat ?

Pour vous aider dans cette sainte pratique, considérez que ce jeune enfant sera un jour prêtre ; qu'il sera peut-être votre confesseur, votre directeur et votre Supérieur ; que c'est un soleil levant qui prendra tous les jours de nouvelles lumières dans la philosophie, dans la théologie, et dans les autres sciences.

Les Perses se prosternaient aussitôt qu'ils apercevaient le soleil paraissant sur l'horizon, et ils l'adoraient dès cette première vue. Les peuples qui sont sous le pôle, et ont une nuit de six mois, font plus de réjouissance au lever de ce roi des astres que dans son plein midi.

Nous regardons et nous manions avec joie un beau bouton de rose, d'œillet, ou de quelque autre fleur. Nous prisons et admirons la fleur des arbres, et à raison de leur beauté, et à raison du fruit que nous en attendons. Une petite ente de bon-chrétien est estimée et recherchée à cause de ce qu'un jour elle produira. On respecte déjà un petit aiglon et un petit lionceau comme les rois des oiseaux et des animaux.

Vous devez contempler dans ces jeunes régents et ces jeunes frères étudiants, la cléricature présente et la prêtrise future. Ils prêchent et catéchisent dans toutes les classes, dans les Congrégations, dans les hôpitaux, dans les prisons et dans les villages.

Les saints Pères ont fait grand état non seulement des prêtres, mais aussi de tous ceux qui avaient quelque ordre sacré. Saint Denis l'Aréopagite dit que l'ordre des Évêques perfectionne, que celui des prêtres illumine, que celui des diacres, des sous-diacres et des clercs purge les âmes.

Qu'est-ce qu'un Évêque ? dit saint Ignace, le martyr. *C'est l'imitateur de Jésus-Christ. Qu'est-ce que l'assemblée des prêtres ; qu'est-ce que la multitude des diacres, sinon l'imitation des vertus angéliques ?*

Athalaric même, roi des Goths, avait conçu une si haute estime de la cléricature, qu'il disait, quoique hérétique, *que la vie des clercs est une vie céleste.*

Rendons donc aux jeunes écoliers, et surtout aux régents (avec modération néanmoins), les devoirs et les services respectueux que nous rendons aux prêtres, et que j'ai spécifiés au précédent paragraphe. Dans peu d'années nous les verrons dans cette dignité, et élevés au-dessus de nous par d'autres charges.

Aidons-nous de tous les motifs possibles pour nous humilier et pour nous tenir en dévotion ; encore la nature nous fera-t-elle assez de peine pour se soumettre absolument et sans murmure.

CHAPITRE IV.

COMMENT LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE DOIT SE COMPORTER ENVERS LES AUTRES FRÈRES.

I. Tous les Convers sont frères d'une façon spéciale. — II. Tous les Convers doivent s'aimer : 1° Comme hommes ; 2° comme chrétiens ; 3° comme religieux ; 4° comme frères convers. — III. Effets que doit produire en eux la Charité : 1° Ne pas mal juger ; 2° ne troubler personne ; 3° faire aux autres tout le bien possible en leur donnant : *a)* son cœur ; *b)* sa langue ; *c)* ses bras ; 4° être respectueux à l'égard des autres frères.

I. Tous les hommes sont frères, et se doivent aimer comme des frères, étant tous nés d'un même père et d'une même mère.

Tous les chrétiens sont particulièrement frères, et d'une manière plus excellente, ayant tous une même foi, une même espérance, une même naissance au Baptême, une même nourriture en l'Eucharistie, un même Sacrifice à l'autel, un même Père en Jésus-Christ, une même Mère en la sainte Église, et un même héritage en paradis.

Tous les Religieux sont encore frères par une spéciale et plus parfaite fraternité. Ils vivent dans une même maison et à une même table. Ils sont habillés de même sorte. Ils sont distingués par le même nom. Ils ont les mêmes Règles et les mêmes Constitutions, un même Père et fondateur, un même Supérieur, les mêmes amis et les mêmes ennemis, les mêmes biens et les mêmes incommodités, un même but et une même prétention. De là vient que tous les hommes, tous les chrétiens et tous les Religieux se peuvent et se doivent appeler frères.

Néanmoins le nom de pères se donnant maintenant aux prêtres, à cause que, par les Sacrements, ils engendrent les fidèles en Jésus-Christ, ce doux et cet agréable nom de frères est resté particulièrement aux Religieux qui ne sont pas prêtres.

II. Cet auguste titre d'une spéciale charité les oblige à un amour plus tendre et plus effectif entre eux qu'envers toute autre personne. Voyons-en les raisons.

1. La première raison qui doit persuader une très étroite union entre les frères convers, est que cette union se doit même trouver entre tous les hommes, qui ne sont frères que par identité de nature, et principalement entre les frères charnels qui ont un même père et une même mère.

Tous les hommes s'aiment et travaillent les uns pour les autres pour se défendre des injures de l'air, des maladies, des bêtes farouches et de toutes les autres incommodités de la vie. Ils s'unissent en des communautés de maisons, de familles, de villes, de provinces et de royaumes, et augmentent d'autant plus leur charité mutuelle, qu'ils sont plus étroitement liés ensemble. Que si cette charité vient à se perdre et à donner quelque ouverture à la discorde, tout se renverse et se perd absolument.

Parcourez tout le monde, vous verrez que la division a mis l'Espagne, la Palestine et l'Arménie entre les mains des Sarrasins, la Grèce et l'empire d'Orient entre les mains des Turcs, la France et l'Irlande sous le sceptre des Anglais, l'Allemagne sous les armes de Suède, la Navarre et le Portugal sous la domination de l'Espagne.

C'est une chose très remarquable que, la discorde s'étant jetée entre les Pictes et les Écossais à l'occasion d'un chien, la guerre s'enflamma si fort que les Pictes furent tués ou chassés de leurs pays.

Les frères par le sang doués d'un bon naturel s'entr'aiment l'un l'autre, et par ce moyen augmentent la gloire et les richesses de leurs familles. Gengis-Khan, le premier roi des Tartares, le montra à ses enfants au lit de la mort. Ils étaient douze. Il se fit apporter un faisceau de douze flèches, et commanda à ses fils de le rompre. Mais leurs efforts furent inutiles. Il sépara alors les flèches du faisceau et, après en avoir présenté une à chacun d'eux, il leur ordonna de renouveler leur tentative. Ils se mirent en devoir

d'obéir et tous brisèrent leur flèche respective avec facilité. A cette occasion il fit un beau discours sur la charité et la concorde fraternelle, qui les rendrait invincibles s'ils le voulaient, comme la discorde les perdrait s'ils n'y prenaient garde.

Scilurus, roi de Scythie, avait déjà offert à quatre-vingt de ses enfants un faisceau de quatre-vingts flèches, et les avait harangués de la même sorte sur le même sujet.

La proximité du sang a toujours porté les hommes de bon naturel à s'unir inviolablement à leurs frères. Caton me semble avoir été un des plus remarquables. Il semblait qu'il n'avait qu'une même âme avec son frère Cépion. Étant encore enfant, on lui fit cette demande : Quelle personne aimez-vous le plus? Il répondit : Mon frère. — Quelle autre ensuite? — Mon frère. Il fit la même réponse à la troisième et à la quatrième demande, et jusqu'à ce que l'on cessât de l'interroger. Plus il croissait en âge, plus il augmentait cette bienveillance ; et il se plut toujours de telle sorte en la compagnie de ce frère bien-aimé, qu'étant âgé de vingt ans, il n'avait jamais pris son repas qu'avec lui. Jamais il n'était allé aux champs ni sur la place publique qu'avec lui. Lorsqu'il mourut, on eût dit que Caton lui voulût rendre son âme ou la perdre avec lui dans un même tombeau, tant il se collait à son corps et le baisait avec tendresse, fondant en larmes. Il fit tous les frais des funérailles et de son sépulcre avec une magnificence royale, et ne voulut jamais que la fille de son frère lui en rendît une maille.

Qu'attendons-nous de notre Créateur, qui est le Père de la charité, si nous ne profitons point de l'exemple de ce païen et si le moindre intérêt nous sépare de notre frère religieux, qui nous est uni par des liens plus forts que ceux de la nature ?

Outre la punition particulière que nous en devons appréhender, nous devons craindre le trouble et le renversement des maisons où nous demeurerons. Dès le commen-

cement du monde, la discorde troubla la famille du premier des hommes, et lui tua son innocent et bien-aimé Abel par la main de son frère Caïn. Après le déluge, la maison d'Abraham fut troublée par Ismaël, qui persécutait le petit Isaac ; celle d'Isaac perdit la paix par le fait d'Ésaü, qui voulait tuer son frère Jacob ; celle de Jacob fut fort agitée lorsque Joseph fut vendu par ses propres frères. Ce fut bien pis de la famille royale de David, où Amnon et Absalon renversèrent tout ; et personne ne peut lire sans horreur ce que la rage fit dans celle de Gédéon, où Abimélech massacra soixante-dix de ses frères. Tous ces malheurs, et de pareils, prennent souvent leur naissance dans de petits commencements, qui font ensuite un si funeste embrasement qu'on ne le peüt éteindre.

2. La seconde raison qui doit maintenir les frères convers en charité, est que Jésus-Christ, qui est leur Père, veut que tous les chrétiens prennent à cœur cette royale vertu.

Il l'a mise comme le caractère qui marque ses véritables serviteurs. « Chacun, dit-il, connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. »

Isaïe appelle cet aimable Seigneur : *le Prince de la paix*. Il veut qu'elle règne en ses États, et saint Cyprien le qualifie de *Docteur de la paix* et de *Maître de l'unité*. Il l'a sans cesse exaltée, depuis le point de sa naissance jusqu'à la mort. Il veut qu'à son premier abord dans le monde, les Anges annoncent la paix aux hommes de bonne volonté. — Il donne, pendant sa vie, la paix et la charité à ses Apôtres, pour marque de leur mission. — A la mort, il leur laisse la paix en testament. — Après sa résurrection, il leur donne sa paix, comme un précieux gage de son amour qu'il leur avait acquis par son sang. — Etant monté au Ciel, il leur donne la charité essentielle, qui est l'Esprit Saint, le jour de la Pentecôte.

Les Apôtres, qui savaient le sentiment de leur Maître, avaient tellement imprimé l'estime de cette vertu dans leur âme, que saint Jean, sur la fin de sa vie, ne pouvait

prêcher d'autres choses, dans cette pensée, que c'est le précepte du Sauveur, et qu'elle seule est suffisante pour le salut et pour la perfection. Saint Paul a dit clairement que la charité est la plénitude de la loi, et que le martyre même, l'aumône et les autres vertus ne sont rien sans la charité.

Les chrétiens de la primitive Église avaient si bien retenu cette leçon, que la sainte Écriture nous assure qu'ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Et Tertullien, parlant de ceux de son temps, certifie que la leur était si éclatante, que les païens s'écriaient : *Voyez comme ils s'entr'aiment : ils sont prêts à mourir les uns pour les autres.* L'éloge qu'il leur donne exprime excellemment l'affection que ces vrais enfants du Rédempteur avaient pour la charité, lorsqu'il les appelle : *Sacerdotes pacis,* les prêtres de la paix. Ils sacrifiaient tous leurs intérêts à la paix et à la concorde, ils aimaient mieux tout perdre que de souffrir la moindre division de volontés et d'affections.

Tous les saints Pères se sont efforcés de transmettre à la postérité ce sentiment chrétien. Saint Chrysostome nous enseigne que la charité est le commencement et la fin de toutes les vertus ; qu'elle en est la racine, le fondement et le sommet. Il la compare à une sage et à une diligente abeille, qui verse dans l'âme le miel et la douceur des autres vertus.

Saint Grégoire assure que tous les commandements ne sont que touchant la charité, et que tout ce qui est commandé doit être enraciné et affermi dans la racine de la charité.

Saint Augustin, au livre de la Nature et de la Grâce, nous donne un puissant motif pour nous appliquer totalement à la charité : « La charité commencée, dit-il, est le commencement de la justice. La charité avancée est l'avancement de la justice, et la charité parfaite est la perfection de la même justice. » C'est pourquoi le même saint Docteur, en son commentaire sur saint Jean, dit : « Je vous donne un précepte bien court. Aimez, et faites ce que vous

voudrez. Si vous vous taisez, taisez-vous par charité ; si vous parlez, parlez par charité. Plantez bien avant dans votre cœur la racine de la charité : il ne peut venir de cette racine que de bons fruits. »

Si les Saints font ces exhortations à tous les chrétiens, que diraient-ils à des Religieux réunis ensemble dans un même Ordre, dans une même maison, et dans les mêmes offices ? Craignons que si nous ne faisons tous nos efforts pour être excellents en l'amour de nos frères, non seulement nous ne soyons pas bons religieux, mais que nous ne soyons pas même bons chrétiens.

3. La troisième raison qui doit maintenir les frères convers en charité, est que tous leurs Fondateurs, qui sont leurs pères, et toutes leurs Religions, qui sont leurs mères, n'ont rien plus à cœur que de voir tous leurs enfants unis dans une parfaite charité.

Saint François de Paule, fondateur des Minimes, prit pour le symbole et comme pour l'âme de sa Religion, cette divine parole, *Charitas,* qu'un Ange lui apporta du Ciel dans un écusson.

Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, dans la vue que cet aimable Sauveur voulait sur toutes choses la charité parmi ses disciples, commande aux Supérieurs de ne rien souffrir dans leurs maisons qui soit contre cette sainte vertu. Il savait bien que les plus petites choses s'augmentent par la charité et la concorde, et que les plus grandes diminuent et se perdent par la division et la discorde. Et en effet, la Compagnie, qui a eu de très petits commencements, s'est répandue presque par tout l'univers à l'aide de la charité des dix premiers Pères. Ils étaient de France, d'Espagne, de Portugal, de Savoie et d'autres pays, durant de cruelles guerres entre ces nations ; mais, tous unis en Jésus-Christ, ils étaient tous unis entre eux : c'est pourquoi Dieu les a multipliés, à l'admiration de tous les hommes.

Tous les Ordres religieux ont toujours eu à cœur de

maintenir toutes leurs maisons en paix. Par ce moyen, comme on disait des premiers chrétiens, *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una,* que, quoiqu'ils fussent une grande multitude, néanmoins ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; et de l'armée du peuple de Dieu, qu'elle suivait son roi et allait sous ses étendards comme s'il n'y eût eu qu'un seul homme, aussi l'on a trouvé des monastères très nombreux, où l'on vivait dans une paix si profonde qu'il n'y avait nulle peine à les gouverner.

Ainsi sainte Salaberge gouvernait avec joie et avec facilité trois cents Religieuses dans une même maison. Au monastère de Fulde, en Allemagne, on comptait quatre cents écoliers religieux, sans parler des autres qui n'étudiaient point. En France, saint Aicard avait neuf cents Religieux dans l'abbaye de Jumiéges. A Bencor, en Irlande, plusieurs milliers de frères louaient Dieu jour et nuit. En Égypte, dans la seule montagne de Nitrie, il y avait autrefois cinq cents monastères qui étaient régis par un même Supérieur. Apollonius, grand serviteur de Dieu, a eu sous sa dépendance cinq mille moines; Pacôme, sept mille; saint Sérapion, dix mille.

Si la charité était parfaite en tous, un seul Supérieur en gouvernerait bien cent mille. Et si la discorde s'y mêle avec son fiel, ses feux et ses serpents, dix Supérieurs ne viendraient pas à bout de cinq frères irrités et acharnés l'un contre l'autre.

Mettez donc cela dans votre esprit, que la conservation et l'augmentation de votre Ordre dépendent d'un esprit paisible et tranquille ; et par conséquent, que vous avez une très grande obligation de maintenir la charité autant que vous le pourrez.

4. Les frères convers doivent entretenir cette sainte vertu, non seulement à cause qu'ils sont hommes, qu'ils sont chrétiens et qu'ils sont religieux, mais aussi parce qu'ils ont une particulière union dans le même dessein et dans les mêmes offices.

Ils sont venus tous en Religion pour s'occuper aux exercices corporels, et par leurs travaux délivrer les prêtres du soin touchant le vivre, les habits et le reste des besoins naturels. S'ils sont unis en charité, tout prospérera dans leurs mains, et Dieu leur donnera sa bénédiction.

Leurs offices ont beaucoup de correspondance et de liaison les uns avec les autres ; de sorte que s'il y a de la désunion dans les cœurs, il y aura bien du fiel et de l'amertume dans l'exercice de chacun. Tout sera plein de plaintes, de murmures, de petites vengeances, de colère, d'impatience, et de semblables imperfections, qui ôteront toute la douceur et le mérite de la vie religieuse.

Comme les offices des convers touchent la nourriture et l'entretien extérieur des autres Religieux, si le manque de charité y apporte du désordre, tout le monastère s'en ressent, et en souffre de notables incommodités ; et surtout les Supérieurs vivent dans une continuelle inquiétude, partie à la vue du dérèglement de ces imparfaits, partie à cause de la douleur qui les pénètre en en voyant les suites funestes, où souvent ils ne peuvent apporter aucun remède.

Les offices des frères convers étant visibles et palpables, leur charité ou leur division se manifeste bientôt aux serviteurs domestiques, aux officiers externes qui travaillent dans la maison, aux censiers et aux autres séculiers. De telle sorte que leurs fautes sont scandaleuses, et conséquemment plus grièves devant Dieu et plus dommageables à la Religion dont ils sont membres. On juge de la vertu ou de l'imperfection des autres Religieux retirés au chœur et dans leurs chambres, sur les actions de ceux que l'on fréquente. Si par une animosité peu charitable vous découvrez les vices de votre frère, si vous improuvez ses actions indifférentes, si vous diminuez celles qui sont louables et qui paraissent vertueuses, assurez-vous qu'outre le tort que vous vous faites à vous-mêmes, vous décréditez de beaucoup les autres, et leur ôtez le moyen d'avancer la gloire de Dieu.

Vivez donc parmi vos frères comme un Ange parmi des Anges, en paix et en repos comme votre Ange gardien vit avec les Anges gardiens de ceux avec qui vous conversez. Cette pensée vous peut être très utile dans le tracas des offices, puisque vous êtes certains que ces saints protecteurs ne vous quittent jamais de vue. Vous devez craindre que si vous conservez longtemps un cœur enfiélé, ils ne vous abandonnent. Ce sont des Anges de paix, et voici comment ils parlent dans saint Bernard : « Nous sommes du royaume de paix et d'union, et nous espérions nous joindre à la compagnie de ces hommes, et vivre doucement avec eux. Mais comment nous associerions-nous à leur compagnie, puisqu'ils sont divisés entre eux-mêmes ? »

III. La véritable charité est effective. Elle ne se resserre point seulement dans la bouche par de vaines paroles ; mais elle possède le cœur et les mains, dans le dessein de faire tout le bien possible à notre frère, et pour nous empêcher de lui vouloir ni faire aucun mal. Voyons l'un et l'autre de ses effets.

1. « La charité ne pense aucun mal, dit l'Apôtre. Elle interprète tout en bonne part, tant parce que n'ayant nulle autre visée que Dieu, elle croit que chacun lui ressemble, qu'à cause que regardant son frère comme un autre soi-même, elle craint de se blesser dans un sinistre jugement de ses actions. »

Dieu a souvent montré que cette bonne opinion de ses frères religieux, qui se garde de mal juger de leurs œuvres, lui est très agréable, et il a fait paraître après la mort, dans des rayons très brillants, ceux qui s'y étaient maintenus avec soin et avec affection.

La seule pensée que nos jugements sont très souvent erronés, et qu'ils se trompent dans leur interprétation désavantageuse, nous doit tenir soigneusement dans la réserve. Les chroniques de l'Ordre de Saint-Dominique nous en présentent un exemple très illustre et très propre à notre sujet. Trois Religieux de ce saint Ordre semblaient

n'avoir qu'une âme et qu'un cœur dans une parfaite union de pensées, de volontés et d'inclinations. Ils étaient tous trois frères, nés en Pologne d'une même mère. Ils entrèrent tous trois en Religion le même jour, et y reçurent l'habit par les mains de saint Hyacinthe. Ils vécurent tous trois dans une grande sainteté et dans une exacte observance des Règles. Ils moururent aussi tous trois ensemble au même moment, après avoir reçu la sainte Eucharistie le jeudi saint de la grande semaine, lorsqu'ils rendaient grâces à Dieu d'un si grand bienfait devant l'autel. Le zèle et la crédulité des autres Religieux furent si extrêmes, que, dans la croyance que cette mort soudaine était une évidente punition de quelques péchés secrets, ils les enterrèrent sans aucune cérémonie dans un lieu profane. Mais Dieu ne laissa point ses bons serviteurs dans cette infamie. Il les fit apparaître deux ou trois fois au Prieur de ce couvent, tout rayonnants d'une céleste clarté. Ils lui déclarèrent leur béatitude, et l'obligèrent de les faire mettre dans un lieu sacré avec les autres Religieux. Le Prieur obéit très volontiers, et les fit transporter avec pompe et avec solennité dans une belle chapelle.

Jugeons toujours bien de nos frères, dans la crainte de leur faire tort et d'offenser Dieu et notre conscience en nous trompant.

2. La charité ne trouble personne dans ses offices et ses exercices. Elle aime la paix et le repos, et en soi-même et dans les autres. Elle laisse agir chacun comme il l'entend, s'il n'agit notablement contre Dieu. Suivons le dessein de cette divine vertu.

a) Nous sommes très aises qu'on nous laisse dans nos fonctions en repos et en tranquillité. Ne refusons point la même grâce aux autres, que l'humilité nous doit faire paraître plus sages et plus vertueux que nous.

b) Nous avons bien de la peine à porter notre fardeau, et nous plions souvent sous notre propre faix. A quel propos nous chargerions-nous de celui des autres, qui sont

plus forts que nous, et qui tiennent à importunité notre empressement ?

c) On nous piquerait sensiblement, si l'on contrôlait notre besogne. Par quel droit prétendons-nous être les contrôleurs et les syndics de celle d'autrui ? Notre monastère n'a-t-il point assez de Supérieurs ? Sommes-nous des surintendants, pour suppléer au défaut de ceux qui gouvernent et pour accuser leur négligence ?

d) Ces chaleurs précipitées sont les causes ordinaires de plusieurs fautes, et ne guérissent nullement celles qui sont faites. En reprenant hors de saison un pauvre frère qui a failli, vous égratignez et envenimez la plaie qui en sera plus difficile à guérir. Le Supérieur, qui a plus de soin de la maison et des particuliers que vous, attendait son temps, et vous allez percer un abcès qui n'est point encore mûr, et pour un, vous en faites renaître deux plus dangereux, que vous rendez quelquefois incurables par votre zèle indiscret.

e) Vous jugez que cet officier a manqué de s'être comporté de la sorte, et il estime avoir bien fait. Ne devez-vous pas plutôt préférer son jugement au vôtre en ce qui est de son ressort, que lui ne doit préférer votre jugement au sien en ce qui ne vous touche en aucune façon ?

f) Celui qui jette le trouble dans la maison d'autrui montre évidemment qu'il n'est point paisible en la sienne propre. Les vents qui renversent la mer se choquent et se brisent eux-mêmes contre les rochers.

g) Deux frères qui ont des offices joints en quelque façon ensemble, doivent ne tendre qu'à un même but. Ils doivent ressembler aux deux yeux de la tête, qui ont un même mouvement et ne visent que le même objet. Si un œil s'élève en haut, l'autre s'élève en même temps ; si l'un s'abaisse, l'autre s'abaisse. La charité n'est point opiniâtre ; elle est très mobile et très accommodante à la volonté d'autrui, et n'inquiète personne dans ses exercices.

3. Ce serait peu si la charité bornait son affection à ne

point faire de mal au prochain. Elle va bien plus haut dans ses résolutions généreuses, et se détermine à faire tous les biens possibles à tous ceux qu'elle fréquente. Elle leur donne son cœur, sa langue et ses bras.

a) Le cœur du Religieux charitable compatit aux infirmités corporelles et spirituelles de ses frères, et les secourt dans le besoin. Et cette compassion fait une impression plus puissante sur eux pour les unir à Dieu, que toutes les boutades d'un zèle impétueux. Saint Dorothée en rapporte un exemple plus admirable qu'imitable.

« Certains moines, dit-il, ayant vu une femme de mauvaise vie dans la cellule d'un de leurs frères, coururent pleins de fureur vers Amon, leur Supérieur, personnage de grande vertu. Ce saint homme, mu de charité et de compassion, y accourt; et sachant que cette malheureuse s'était cachée dans un tonneau, il s'assit dessus, et dit aux accusateurs : « Cherchez si elle est ici. » Après une exacte recherche, ils ne rencontrèrent rien, et se trouvèrent dans la confusion. Amon leur dit alors : « Prenez garde de ne « jamais juger facilement mal de votre prochain, et retour- « nez-vous-en d'où vous êtes venus. » Chacun s'étant retiré, il avertit sérieusement ce pauvre homme, lui donna une pénitence secrète, et le gagna de telle sorte par cette compassion et cette charité, qu'il en fit un excellent serviteur de Dieu. »

Nous ne pouvons point user d'une pareille facilité dans notre Compagnie, étant obligés de manifester au Supérieur non seulement les fautes lourdes, mais aussi les tentations grièves des autres, afin qu'on y remédie par une charité et par une vigilance paternelles. Les Supérieurs sont obligés de mettre dehors ceux qui font des fautes scandaleuses. Autrement nous ne pourrions pas servir le public avec profit et avec édification.

Mais pour ce qui est des petites imperfections journalières, il faut avoir l'esprit bien bas, ou rempli d'une sotte opinion de soi-même, pour s'en scandaliser et pour en moins

estimer les autres. Souvent sous beaucoup de cendres on cache des charbons bien allumés.

Ne vous confessez-vous jamais? Si vous le faites, c'est une preuve que vous péchez. Si vous péchez, pourquoi vous laissez-vous emporter à l'indignation contre les autres? Ne craignez-vous point que Notre-Seigneur ne vous dise : *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc perspicies ut educas festucam de oculo fratris tui ;* Hypocrite que tu es, ôte premièrement de ton œil cette grosse poutre qui le crève, et tu penseras alors à retirer cette paille qui est dans l'œil de ton frère ? Si nous avons un œil de juge pour nous, nous prendrons un cœur de frère pour les autres.

Le cœur du Religieux charitable se réjouit que ses frères soient d'une haute vertu ; qu'ils agréent au Supérieur et à tous ceux de la maison ; que les séculiers les louent et en aient bonne opinion ; que tout réussisse dans leurs mains, au contentement de chacun ; qu'on se confie en leur prudence et en leur industrie.

Nous sommes tous membres d'un même corps. La santé, la force et l'ornement d'un membre sont le bien et l'avantage des autres. Les esprits vitaux qui se seront réchauffés et vivifiés dans un membre, se disperseront par tout le corps et le mettront dans une parfaite vigueur.

Il ne faut quelquefois qu'un Religieux ardent et enflammé d'un fervent amour de Dieu pour embraser toute une maison. Un seul flambeau en peut allumer cent mille.

Saint Hilarion fut fort peu de temps avec saint Antoine ; de jeunes gentilshommes demeurèrent très peu aussi avec saint Bernard, et néanmoins cette courte conversation avec des Saints en fit d'excellents religieux. Ne tournons point en venin ce que Dieu nous donne pour remédier à nos lâchetés et pour nous animer à la perfection.

L'envie et la jalousie se glissent assez facilement dans les familles les plus saintes, comme nous le voyons dans

la famille de Jacob, où Joseph fut vendu par l'envie de ses frères, et parmi les Apôtres de Notre-Seigneur, où la jalousie se trouva pour avoir les places et les charges les plus honorables.

Palladius nous rapporte une chose étonnante qui arriva dans le monastère de saint Pacôme. Cet oracle des déserts instruisait et perfectionnait dans une seule maison quatorze cents Religieux. Ils étaient d'une telle austérité, que les uns ne mangeaient qu'une fois le jour après Vêpres, les autres ne mangeaient que de deux en deux jours, et les autres de cinq en cinq jours.

Saint Macaire Alexandrin, quoique d'un âge fort avancé, entra inconnu dans cette maison renommée par toute l'Égypte, afin de vivre sous l'obéissance. Depuis le commencement du Carême, il demeura au coin d'une salle toujours debout, sans jamais se coucher ni s'asseoir. Six jours de la semaine il ne mangeait point du tout. Le dimanche seulement il prenait un peu de feuilles de chou, plutôt pour paraître manger que pour aucune autre raison. Durant tout ce temps il ne goûta ni pain ni eau, et se resserra tellement dans un continuel silence qu'il ne dit jamais un seul mot à personne. Son cœur demeura uni à Dieu dans une prière qui ne cessait point, et ses mains s'occupaient au travail qu'on lui ordonnait.

Chose admirable ! cette vertu si éclatante (qui devait donner de la lumière et de la joie à ces hommes consacrés à Dieu, qui par leurs jeûnes et par leurs austérités étaient estimés des anges terrestres) les éblouit et les aveugla. Au lieu de profiter d'une si divine conversation et de s'humilier dans la considération de ce séraphin, ils se piquent furieusement de jalousie, s'en vont trouver saint Pacôme tout en colère, et lui disent brusquement : « Quel homme nous avez-vous amené ici, qui vit comme s'il n'avait ni chair ni os? Sa vie et ses jeûnes nous servent d'un reproche continuel, et d'une condamnation fâcheuse. Nous ne pouvons plus souffrir un si sanglant affront : ou jetez-le dès

à présent hors de notre maison, ou dès aujourd'hui nous nous en retirons tous. »

Le saint Abbé les apaisa le mieux qu'il put, et pria Dieu de lui faire connaître ce saint serviteur. Ayant su que c'était l'abbé Macaire, révéré par tout l'Orient, il le tira dans son oratoire, l'embrassa tendrement, le baisa et l'arrosa de ses larmes, lui disant : « Soyez le bien venu, ô bon vieillard ! Vous êtes l'abbé Macaire. Je désirais depuis fort longtemps vous voir, ayant entendu parler des grands miracles que vous faites. Je vous remercie de cœur de ce que par votre vertu exemplaire vous avez donné un bon soufflet à nos enfants et les avez couverts de confusion. Ils ne croiront plus faire de grandes merveilles dans leurs mortifications et leurs pénitences. Retournez-vous-en à la bonne heure, et priez pour nous. Vous nous avez donné assez longtemps bonne édification. »Vaincu par les prières de Pacôme, Macaire se retira, bien fâché de n'avoir pu se cacher et passer le reste de sa vie sous le joug de l'obéissance.

Qui ne s'étonnera de la malignité du vice de la jalousie et de l'envie qui empeste le cœur de ces hommes, qui ne semblaient vivre sur terre que pour la fouler aux pieds?

Et ne nous imaginons point que ce péché soit léger. Il a transformé les premiers Anges du paradis en démons les plus méchants et les plus malheureux de l'enfer. Il commence par de petites pointes de douleur de la gloire et de la vertu d'autrui, et puis jette dans des tristesses et des amertumes de cœur très dangereuses.

Ne vaut-il pas mieux vivre dans la joie de la charité, et par cette joie, nous rendre propre la vertu des autres, et avoir part à leurs mérites?

b) Le Religieux charitable doit consacrer sa langue à cette sainte vertu. Il doit prier Dieu pour son frère, afin de lui obtenir des grâces dans ses afflictions, et des forces pour persévérer constamment dans la vertu. — Il doit louer ses actions vertueuses, et excuser ses manquements ; — éviter toute sorte de plaintes et de murmures contre lui par la

maison ; — le fortifier de paroles dans les souffrances ; — témoigner de la joie dans les occasions de souffrir pour lui. L'abbé Léon exerça cette charité dans une grande générosité. Il disait souvent : *Je dois régner*. Et comme on s'étonnait de ces paroles, il ne répondait autre chose que ceci : *Sans doute, mes enfants, je régnerai.*

Du temps de l'empereur Tibère, Mazizes, chef des barbares, se jeta dans un désert où étaient plusieurs moines. Il en tua une partie, et fit trois Abbés prisonniers pour en tirer une grosse rançon. Notre Léon s'en alla avec un peu d'argent, et le présenta aux barbares pour les racheter. Mais la somme ne pouvant rassasier l'avarice de ces misérables, il se fit captif à la place de ses frères et les délivra. Les barbares le maltraitèrent si fort dans leurs courses qu'il tomba en une extrême faiblesse et se trouva dans l'impossibilité de les suivre. A la vue de sa débilité et voyant qu'il leur serait inutile, ces cruels l'assommèrent et en firent un martyr de charité. On comprit alors où il devait régner à jamais.

La charité est quelquefois dans un si haut degré de perfection, qu'elle entre en contestation de paroles, pour délivrer des souffrances ceux qu'elle affectionne et pour les endurer à leur place. Ce combat d'une héroïque vertu se montra avec éclat en sainte Théodore et en un soldat dont parle saint Ambroise.

Cette vierge innocente venait d'être jetée par le tyran dans un lieu d'infamie, pour y perdre son âme et son honneur. Un soldat d'une haute probité y entre incontinent, change d'habit avec elle, la fait évader, et demeure pour gage. On le saisit, on le traîne au supplice, on le tourmente cruellement.

Sainte Théodore ne peut souffrir que son libérateur fût en peine, et perdît la vie pour lui avoir conservé sa virginité. Elle court au lieu du combat, fend la presse, se présente au juge, et crie à pleine tête qu'elle était condamnée à mort, et non pas cet innocent soldat. Au contraire, ce généreux champion de Jésus-Christ haussait la voix, et di-

sait que la sentence était portée contre lui, et nullement contre elle. La dispute dura longtemps, l'un faisant tous ses efforts afin de donner sa vie pour l'autre. Le tyran demeurait tout étonné, ne sachant à quoi se résoudre; enfin ne pouvant les accorder, il leur fit couper la tête à tous deux, pour être couronnés ensemble d'une même couronne de charité, de gloire et d'immortalité.

A l'imitation de ces saints martyrs, évertuons-nous à soulager nos frères dans toutes les occasions de souffrances, et demandons toujours au Supérieur les plus pénibles, qui quelquefois sont de petits martyres si elles sont jointes à une particulière répugnance naturelle.

c) Le Religieux charitable met la main à l'œuvre. La charité ne se repaît point de vaines promesses ni de paroles superflues. Elle parle peu et fait beaucoup. Aimer, c'est vouloir et faire du bien. Une parole sans effet, c'est une nuée sans eau, qui ne fait aucun fruit.

Socrate disait qu'un bon frère est la main et le pied de son frère. Il le secourt dans tous ses besoins, et n'épargne nulle peine pour l'aider. Saint Édouard, roi d'Angleterre, était dans la même pensée. Un jour, comme il était à table avec celui qui avait fait mourir son frère, un page fit un faux pas, et quoiqu'un pied lui manqua, il se retint si heureusement sur l'autre, qu'il ne tomba point. Cet accident remit en la mémoire du saint roi la mort de son frère. Il s'écria en soupirant : *Ah! mon frère m'assisterait en pareil cas, si on ne l'avait point fait mourir.* Le meurtrier, étonné de ces paroles, prit un morceau : *Que ce morceau,* dit-il, *m'étrangle, si j'ai coopéré à sa mort.* Il le mit dans sa bouche, et en fut étranglé sur-le-champ, et jeté hors de la chambre comme un chien maudit; tant Dieu déteste ceux qui empêchent l'aide mutuelle que les frères se portent les uns aux autres.

Le mot latin *frater* montre qu'un frère est comme une même chose avec son frère. Ils sont pétris d'un même sang et doivent avoir un même cœur. *Frater, fere alter.* Notre

frère, c'est un autre nous-mêmes. Les Actorides étaient deux frères unis d'une charité si cordiale, que l'on disait qu'ils avaient deux têtes et quatre bras, mais qu'ils n'avaient qu'un cœur dans un seul corps. L'amitié de trois autres frères qui dans trois corps n'avaient qu'une âme, nous est encore mieux dépeinte dans la fable de Géryon. Cette fiction fut faite par les Grecs, de ce que Chrysaor vivait avec ses deux frères dans une union et une intelligence si parfaite, qu'il semblait qu'ils n'avaient qu'un même esprit.

Un frère généreux et charitable sert de rempart et de muraille à son frère. C'est pourquoi Salomon, dans ses Proverbes, compare un frère aidé par son frère à une ville forte. Et Antisthène le philosophe assurait que des frères de bon accord sont plus forts et plus impénétrables que les murailles les mieux remparées. Aussi l'empereur Sévère, étant au lit de la mort, dit à Marc-Antoine et à Geta, ses enfants : *Vivez en bonne paix ensemble, et vous pourrez alors ne craindre personne.*

Concluez de ceci que vous devez vous efforcer de vous unir à vos frères religieux, pour leur bien et pour le vôtre, et que cette union doit être effective, portant la main à la besogne, et leur y donnant toute la facilité que pourront trouver votre charité et votre industrie.

Communiquez-leur tous vos secrets qui peuvent les aider dans leurs offices. Ne craignez point que cette communication vous rende moins nécessaire et moins considérable dans la maison. Vous ne manquerez jamais ni d'emploi ni de réputation, tandis que vous donnerez de la lumière aux autres pour l'amour de Dieu, lui qui est la source originaire de la bonté, et qui ne se laissera jamais vaincre par votre courtoisie.

Dans l'occasion, offrez-vous à eux, et témoignez-leur souvent que vous êtes à leur service, et qu'ils ne peuvent vous obliger plus qu'en vous employant autant que votre office et l'obéissance vous le permettront.

Présentez-vous au Supérieur, et donnez-lui une pleine liberté d'user de vous toutes les fois que quelqu'un sera malade, ou absent, ou trop chargé.

Quand vous remarquez qu'un frère est hors du logis, et que par oubli il n'a point mis d'ordre à quelque chose nécessaire de son office, suppléez pour lui, selon que vous savez qu'il le désire, et selon la nécessité de votre monastère. Si vous doutez, il est expédient que vous avertissiez le Supérieur, et que vous suiviez sa détermination.

Lorsque la charité ou l'obéissance vous portent à l'office d'autrui, obéissez-lui comme à votre Supérieur et à votre directeur. N'y entrez point pour y trancher du maître et du contrôleur. Ce serait vendre trop cher votre peine et votre travail, et cette vanité vous ferait perdre une grande partie de votre mérite.

Marie de l'Incarnation, fondatrice des Carmélites en France, et néanmoins sœur converse, demandait, dans les ouvrages pénibles, d'être l'aide de la dernière des sœurs converses, afin que par ce moyen celle-ci eût droit de lui commander et elle sujet de lui obéir. Elle la suppliait avec instance de la reprendre librement et sérieusement des fautes et des manquements qu'elle remarquerait en elle. Et lorsqu'elle la reprenait et l'avertissait, elle la remerciait, et suivait si exactement son avis, qu'il était aisé de voir qu'elle le prenait pour un pur commandement. Et ceci s'est vu et rencontré tant de fois qu'il est impossible de le déduire. Ainsi parle dans sa Vie André du Val, docteur et professeur de Sorbonne.

Tout le débat qui doit être dans la maison de Jésus (qui a passé trente ans à travailler dans une boutique de menuisier) est de s'efforcer à l'envi de prévenir nos frères et de les soulager, nous occupant aux ministères les plus bas et les plus méprisés. Tel fut l'édifiant combat engagé entre Guillaume le Chartreux et saint Hugues, évêque de Grenoble, dans la Grande Chartreuse.

Saint Hugues, sans avoir aucun égard à sa dignité, s'y

retirait de temps en temps pour y vivre sous la conduite de saint Bruno comme un simple religieux. Il fut donné pour compagnon à Guillaume. (Les Chartreux vivaient pour lors deux à deux, en chaque cellule.) Guillaume se plaignit fortement de l'Évêque à saint Bruno, de ce que chaque jour il faisait par force les offices les plus humbles et les plus pénibles, et qu'il ne se comportait pas comme son compagnon, mais comme son valet. Il le pria instamment qu'il lui plût au moins d'ordonner qu'ils travaillassent l'un après l'autre, et que leurs travaux fussent partagés. L'Évêque priait d'autre part qu'il pût accomplir sa dévotion à l'ordinaire.

Voilà une dispute de saints et de fervents serviteurs de Dieu. Ils savaient bien que servir Dieu et pour Dieu, c'est régner et acquérir un royaume éternel. Plus il y a de peine, plus il y a de mérite ; plus d'humilité, plus de grandeur ; plus de charité envers notre frère, plus de grâces auprès du souverain Seigneur de tous.

4. Le Religieux charitable ne donne pas seulement son cœur par une compassion dans les misères de ses frères et par la joie dans leur bonheur. Il ne donne pas seulement sa langue pour les louer et pour s'offrir à leur service, ni seulement la main pour les soulager dans le besoin. Mais il leur abandonne tout son corps et toute son âme pour les respecter tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Nous devons ce respect sincère et raisonnable à tous nos frères sans exception ; mais particulièrement aux vieillards, qui sont de très riches trésors de vertus. Ce sont des vaisseaux sacrés pleins de Dieu et de toutes les pierres précieuses du paradis.

Si un marchand gagnait chaque jour cent pistoles sans jamais rien perdre, au bout de cinquante ou de soixante ans, il serait prodigieusement riche. Un vertueux et fervent Religieux fera les trois cents et les quatre cents actes de vertus, et davantage, dans une journée, et tout cela de-

meure, ne faisant point de péchés griefs ; et quand même par malheur il serait tombé quelquefois, lorsqu'il s'est relevé, toutes ses bonnes œuvres lui ont été rendues et ornent son âme comme auparavant. La théologie nous enseigne qu'un acte de vertu n'est jamais perdu, moyennant qu'on meure dans la grâce de Dieu, ce qui est d'une extrême consolation pour les âmes vertueuses.

Les Saints ont eu une si haute estime de la perfection des autres, et une si parfaite connaissance de leurs propres imperfections, qu'ils ont porté un grand respect à chacun. Voyez-le en une duchesse, en deux reines, et en une impératrice.

Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, se mettait à deux genoux au chœur de l'église, et baisait les places où les Religieuses s'asseyaient. Lorsqu'elle montait au dortoir, elle baisait par respect les degrés où elles posaient leurs pieds. Dans les chambres, elle baisait leurs escabelles et les verges même avec lesquelles on les punissait. Elle faisait toutes ces humiliations sur cette pensée, que tout ce que les serviteurs et les servantes de Dieu touchent est consacré et digne de vénération.

Sainte Bathilde, reine de France, s'étant faite religieuse, honorait les anciennes comme ses mères, et les jeunes comme ses sœurs. Et sainte Radegonde, aussi reine de France, lavait les pieds des Religieux qui venaient dans son palais, et les essuyait de ses mains royales. Étant religieuse, elle respectait et soulageait beaucoup les autres, et même se trouvait toujours la première aux plus vils et aux plus laborieux exercices, dans le dessein de s'humilier au-dessous de toutes les autres.

Sainte Cunégonde, femme de saint Henri, empereur, ayant déposé la pourpre impériale et pris l'habit de religieuse, servait toutes ses sœurs, comme une personne de basse condition, avec une révérence et une humilité singulières.

Imitons les Saints dans leurs humiliations en ce monde, si nous voulons être participants de leur gloire dans l'é-

ternité bienheureuse. Honorons Dieu dans nos frères, afin de l'honorer tout à loisir en lui-même, lorsqu'il lui plaira de tirer les voiles qui le couvrent à nos yeux et de se montrer à face découverte.

CHAPITRE V.

COMMENT LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE DOIT SE COMPORTER ENVERS LES SÉCULIERS.

I. Le zèle et sa nature. — II. Moyens d'exercer le zèle : 1° L'oraison ; 2° le bon exemple ; 3° le bon discours. — III. Pratique du zèle à l'égard des séculiers qu'on rencontre dans la maison.

I. Le zèle, comme l'enseigne saint Thomas, est un effet de l'amour qui s'efforce de repousser tout ce qui est contre l'honneur et contre la volonté de son bien-aimé. Quiconque aime Dieu avec ardeur, est zélé pour sa gloire, ne peut rien supposer qui lui soit contraire, et fait tous ses efforts pour y mettre des remèdes efficaces, selon son état et sa capacité.

Personne ne peut fuir ce devoir, à moins de professer publiquement la tiédeur de son amour. Les Religieux ont une obligation plus précise à aider leur prochain, à cause des faveurs particulières que Dieu leur fait, et de l'autorité que leur vie retirée leur donne sur l'esprit des peuples. Les frères convers n'en sont point exempts, eux qui ont plusieurs moyens pour avancer le désir de servir Dieu dans l'âme de ceux qui les fréquentent.

Voyons quelques-uns de ces moyens en général, puis nous dirons de quelle manière ils s'en doivent servir envers les serviteurs, envers les censiers, envers les artisans et envers les passants.

II. Je trouve trois moyens généraux dont les Convers peuvent user pour mettre les âmes dans la voie du salut : l'oraison, le bon exemple et la sainte conversation.

1. L'oraison est très puissante pour la conversion des âmes et pour les élever à un plus haut degré de vertu, et souvent elle se trouve de plus grande efficacité que la prédication, et elle gagne à Dieu les prédicateurs mêmes, et leur obtient des paroles et de l'énergie pour se vaincre eux-mêmes et triompher de leurs auditeurs.

Cette force de l'oraison parut dans sainte Lutgarde, et dans saint Alphonse Rodriguez, coadjuteur de la Compagnie de Jésus.

Sainte Lutgarde obtint le don de prédication à Jacques de Vitry, qui était alors son confesseur, et qui fut ensuite cardinal de la sainte Église. Elle le déprit aussi, comme il le raconte, d'une affection, non pas criminelle, mais trop humaine envers une Religieuse. Et comme la Sainte avait peine à obtenir cette faveur, à cause de la résistance de celui pour qui elle priait, elle dit à Notre-Seigneur, qui lui apparaissait : *Ou séparez-moi de vous, ou débrouillez de ce lacet celui pour qui je prie, encore qu'il ne le veuille pas.* Aussitôt elle obtint ce qu'elle demandait, et ce cœur embarrassé se trouva totalement libre de l'amour de la créature.

Saint Alphonse Rodriguez avait fort à cœur de recommander à Dieu les prédicateurs, et en général et en particulier, principalement au temps du saint Carême. On vit de signalés effets de ses prières, comme je le montrerai ailleurs. Je dirai seulement ici qu'un jour, comme il priait pour deux Pères qui prêchaient en deux églises différentes, Notre-Seigneur lui fit savoir qu'il en aurait soin. La Vierge lui apparut en même temps, en ayant un à son côté et l'autre à genoux à ses pieds. Et elle tenait les mains sur leurs têtes, en signe d'une protection particulière.

Notre-Seigneur exige le zèle des âmes des personnes même qui n'ont point étudié, et veut qu'elles contribuent par leurs prières à faire valoir le sang qu'il a versé pour les pécheurs.

Comme sainte Lutgarde souhaitait ardemment de sortir

de ce monde pour jouir de Dieu dans le Ciel, le Sauveur, se montrant à elle, lui découvrit les plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté, et lui dit : *O ma bien-aimée ! contemple de quelle sorte mes plaies te crient que tu prennes garde que mon sang ne soit répandu en vain et que ma mort ne soit inutile.* Elle demanda, tout effrayée et pleine de compassion, quelle était la voix de ses plaies. Il lui répondit : *Par tes travaux et par tes larmes tu apaiseras la colère de mon Père, afin qu'il ne perde point les pécheurs, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent.* Depuis ce temps-là, cette vierge charitable pria avec plus de ferveur et d'assiduité pour les pauvres pécheurs, et en convertit par ce moyen une grande quantité.

Comme notre Sauveur invite les Saints à prier pour les âmes, aussi les Saints obtiennent de lui qu'il leur donne des grâces particulières. Un certain blasphémateur, au lit de la mort, rejetait le conseil de tous les prêtres et de tous les religieux qui l'excitaient à se confesser. Sainte Catherine de Sienne obtint de son Époux que, par une bonté admirable, il apparût à cet obstiné, et le contraignît à déclarer ses péchés à quelque prêtre. Elle obtint une autre fois la même faveur pour deux larrons désespérés que l'on menait au supplice. Notre-Seigneur se montra à eux tout couvert de sang et de plaies, et les toucha si efficacement par cette vue, qu'ils fondirent en larmes, et firent une mort de véritables chrétiens avec l'admiration de tous les assistants. Elle obtint encore un autre jour une contrition si extraordinaire à saint Raymond, son confesseur, qu'il éclata en soupirs, et tout noyé dans ses larmes, appréhenda que son cœur et sa poitrine ne se fendissent en deux.

2. Le second moyen que le frère convers a d'exercer son zèle envers son prochain, c'est le bon exemple, qui sans doute est beaucoup plus efficace que les paroles. C'est ainsi que saint François fit prêcher un bon frère, le menant par toute la ville sans dire mot, afin de bien édifier le peuple par sa modestie et par son silence.

Cet homme séraphique ne pouvait supporter les prédicateurs qui, faute de bonne vie ou d'une pure intention, ne vaquaient pas tant au fruit des âmes qu'à leur propre gloire et à leur propre réputation. Il leur préférait un bon et un simple frère qui, ne disant mot, excite les autres à la vertu par son bon exemple. Il assurait que ce vertueux frère qui, selon son office, devrait être stérile, n'ayant pas la prêtrise ni le don de prédication pour engendrer des enfants en Jésus-Christ, aura plusieurs enfants spirituels, convertis et vivifiés par ses ferventes oraisons ; et que cela se verra au jour du jugement. Il ajoutait de plus, que le prédicateur qui s'attribue ces conversions, trouvera pour lors qu'il n'y a contribué en rien, et qu'il ne mérite qu'un sévère châtiment pour sa vanité et pour sa négligence.

Un homme de bien est une fleur du paradis qui récrée de sa vue et de son odeur tous ceux qui s'en approchent. C'est ce que saint Paul voulait dire aux Corinthiens, lorsqu'il leur écrivait : « Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ, en tous les lieux où nous nous trouvons. » « Le chrétien, dit saint Bernard sur les Cantiques, est une belle fleur qui a sa couleur et son odeur : son odeur, dans la bonne renommée ; sa couleur, dans la bonne conscience. La bonté et la droite intention donnent la couleur à l'œuvre ; la modestie et la bonne conscience lui donnent l'odeur ; le bon exemple et la bonne renommée se doivent au prochain, et la bonne conscience à nous-mêmes. » Si cela est vrai du chrétien, que sera-ce du religieux ?

Tous ceux qui s'en approcheront, sentiront l'odeur de ses vertus ou de ses vices, comme faisait saint Eugende, à qui Dieu avait accordé le don de reconnaître ainsi l'état intérieur de ceux qu'il fréquentait.

De plus, un Religieux d'une probité exemplaire est un miroir vivant, et comme une image parlante, où chacun se peut contempler pour en calquer les traits et les ornements. C'est la pensée de saint Ambroise : « La considération, dit-il, d'un homme juste qui par sa modestie se rend

comme une image de Dieu, est précieuse et de grand fruit. Son regard donne la santé. Les rayons de ses yeux communiquent une certaine vertu à ceux qui le contemplent. Sa vue corrige les licencieux et récrée les parfaits. Oh ! que c'est une chose belle et agréable, que seulement en vous montrant, vous profitiez à ceux qui vous voient ! » Ainsi parle ce saint Docteur.

Tertullien nous certifie que, de son temps, le seul aspect de la robe ou du manteau d'un chrétien arrêtait le désir de mal faire ou couvrait de honte ceux qui faisaient mal.

Ne croyez donc point que vous ne puissiez avancer la gloire de Dieu parce que vous n'avez point étudié les belles sciences. La plus belle et la plus utile science est la science des Saints. Vivez saintement, et vous serez un docteur continuel et universel dans votre monastère.

3. Le troisième moyen avec lequel le frère convers doit exercer son zèle, c'est le discours. Il doit avoir le dessein de ne jamais parler que de Dieu, autant que la prudence le permettra, et de s'efforcer d'augmenter toujours son amour dans les cœurs des domestiques et des autres.

a) Il doit considérer, premièrement, qu'en paradis on ne parle que de l'infinie majesté de ce souverain Seigneur et de ses grandeurs. Les Religieux sont aux faubourgs de cette cité des louanges de Dieu, ils doivent en apprendre peu à peu le langage.

Saint Chrysostome ose bien appeler les maisons religieuses un paradis terrestre ; et saint Laurent Justinien écrit que rien en terre n'a une si naïve image du paradis céleste que la vie religieuse et qu'une maison consacrée au culte divin.

Il serait beau de voir et d'entendre des Chérubins et des Séraphins descendus du Ciel, parler de choses basses, ridicules et terrestres !

Cela est bien plus dangereux aux anges de la terre qui

s'efforcent de monter au Ciel. Ils ne seront jamais admis en la compagnie des Esprits bienheureux, qu'ils n'aient la langue purifiée par le feu pris à l'autel de Dieu. Ils y participent toutes les semaines ; ils ne doivent plus avoir des lèvres profanes.

b) Secondement, le dessein des Fondateurs des Ordres religieux est de faire une armée sainte contre les démons. Ils ne désirent point de soldats qui ne coopèrent à leur dessein. Saint Ignace oblige nos frères coadjuteurs d'aider le prochain par des discours et des propos spirituels, selon leur degré.

La Compagnie a estimé qu'ils y auraient un zèle si brûlant, qu'elle veille à y apporter de la modération à la neuvième de leurs Règles, qui parle ainsi : « Quoiqu'ils doivent tâcher, quand l'occasion commode s'en présente, d'aider et d'avancer en piété le prochain par des discours et des propos spirituels, et de l'exciter à des bonnes œuvres par de bons conseils et des admonitions, principalement à la confession, toutefois ils prendront garde de ne pas outrepasser les bornes que la Règle leur prescrit en ces mots, *selon leur degré*, de peur de faillir en quelque chose. »

c) Troisièmement, l'expérience montre que les frères religieux qui ont la vertu dans le cœur et de saintes paroles en leurs bouches, font de notables profits pour le salut des âmes. Nous le verrons à la fin de ce chapitre, dans la conversion de saint Romuald. Arrêtons-nous à présent à notre saint frère Rodriguez.

Plusieurs personnages d'une vertu et d'une science recommandables, tant de la Compagnie que séculiers, ont déposé et attesté par serment, que jamais ils n'étaient sortis de sa conversation sans en être devenus meilleurs, et plus animés à continuer avec constance et avec ardeur leur chemin vers le Ciel.

Le docteur Barthélemy Balperge, plein de vaines espérances pour le monde, fondées sur son bel esprit et sur sa haute doctrine, se préparait à de grands efforts pour pa-

raître dans le siècle avec éclat et avec succès ; mais ce fervent coadjuteur lui parla si efficacement de la vanité des choses de la terre, qu'en peu de jours il lui ôta tous ces desseins d'ambition, et le Saint-Esprit le poussa dans un monastère des Chartreux, où il n'eut d'autre prétention que de devenir un excellent serviteur de Dieu.

Le principal fruit de ses discours spirituels parut aux âmes innocentes des écoliers, à qui il avait occasion de parler étant portier. Il les conservait dans la vertu, leur donnait horreur du péché mortel, les exhortait à la confession, à la communion, à l'examen de conscience, à la lecture spirituelle et aux autres exercices de dévotion et de perfection. Et le succès était tel, que plusieurs entraient dans diverses Religions.

Par les mêmes discours fortifiés de ses oraisons, il conservait les Religieux dans leur vocation, et principalement nos frères coadjuteurs. Un novice, ayant déjà redemandé ses habits du monde pour y retourner, alla dire adieu à frère Alphonse. Le Serviteur de Dieu fut vivement touché au cœur de l'inconstance de ce pauvre frère qui courait à sa ruine. Il fit tout son possible pour le détourner de ce malheureux dessein. Mais dans la vue que la tentation s'obstinait contre les remèdes, il recourut à la Mère de miséricorde, son unique refuge. Il lui demanda avec sa confiance accoutumée un secours extraordinaire pour cette âme aveuglée et qui était sur le bord du précipice. Il entendit cette Mère miséricordieuse, qui lui disait : *Il ne sortira point*. Comme il redoublait sa prière avec plus de ferveur et de confiance, il entendit pour la seconde fois : *Il ne sortira point*. Son ardeur le transportant à la continuation de son oraison, la Vierge lui dit encore : *Voici pour la troisième fois que je te dis qu'il ne sortira point*. Et en effet, le novice tenté retourna à ce bon frère, et de là au Recteur. Il lui demanda très humblement pardon de sa légèreté, et l'ayant obtenu avec facilité et avec joie, il persévéra constamment dans sa vocation.

Et puis dites que vous ne pouvez point aider les âmes à leur avancement spirituel. Ayez la première vue à vous perfectionner si bien que votre vertu parle d'un langage muet à tous ceux qui vous envisageront. Ajoutez-y vos paroles et vos prières, et soyez certain que Dieu se servira de vous pour être un instrument de sa gloire.

III. Après avoir vu les moyens que Dieu donne aux frères convers d'aider leur prochain, il nous en faut voir l'application particulière aux serviteurs domestiques et aux autres personnes qu'ils fréquentent.

1. Leur premier soin doit être pour ceux qui servent dans leur monastère. Le feu échauffe et purge d'abord ce qui est près de lui, avant d'étendre son action plus loin.

Efforcez-vous que les vôtres soient des hommes raisonnables, des serviteurs chrétiens et des serviteurs religieux.

A) Persuadez-leur d'agir par raison, et non par des passions brutales et déréglées. Gagnez-les de telle sorte à vous-mêmes, et principalement à vos Supérieurs, qu'ils exécutent ponctuellement tout ce qui leur sera ordonné, d'une volonté prompte et résolue en ce que la nécessité de la maison exigera d'eux, et surtout qu'ils aient une inviolable fidélité, ne faisant nul tort ni à la maison ni à ceux qui y demeurent.

B) Tâchez que vos serviteurs soient des serviteurs chrétiens, qui aient soin du salut de leurs âmes plus que de toute autre chose. Donnez-leur une grande horreur du péché, et entre autres du jurement, de l'ivrognerie et de l'impudicité. Ayez soin qu'ils se confessent et qu'ils communient tous les mois ; qu'ils prient Dieu le soir et le matin sans y manquer ; qu'ils assistent à la Messe, au sermon et à Vêpres, les dimanches et les jours de fêtes, et qu'ils fassent toutes les fonctions d'un véritable chrétien.

Assurez-vous que si vous les unissez bien à Dieu, il vous les unira davantage, et fera que les biens de la maison

prospéreront et se multiplieront en leurs mains, comme les biens de Laban se multipliaient dans celles de Jacob, et ceux du maître de saint Isidore dans celles d'un si excellent serviteur, pour qui les Anges labouraient pendant qu'il priait.

C) Ayez soin que vos serviteurs soient les serviteurs d'une maison religieuse consacrée totalement au service de Dieu. Contentez-vous, pour les serviteurs d'un bourgeois, d'une vertu proportionnée à l'état de leur maître ; mais élevez les vôtres plus haut, selon l'éminence de votre profession. Les serviteurs des princes et des gentilshommes sont mieux habillés que ceux des paysans ; et l'on juge de la noblesse, des richesses et de la libéralité des maîtres, par les livrées de leurs pages, de leurs laquais et de leurs domestiques.

La même chose arrive d'ordinaire en matière de vertu. Les serviteurs portent dans leurs mœurs et dans leurs façons d'agir et de parler, la bonne ou la mauvaise réputation de ceux qu'ils servent; car le proverbe est très souvent véritable : *Tel maître, tel valet.* Il est difficile de demeurer longtemps dans une maison infestée de peste sans en recevoir de l'incommodité, et il faut avoir un corps bien mal fait, si l'on ne se porte pas mieux dans un bon air.

Excitez donc vos serviteurs : A fréquenter les Sacrements et les sermons ; — à faire chaque jour, et principalement les fêtes et les dimanches, quelque bonne lecture de la Vie des Saints, ou de quelque livre proportionné à leur capacité, où il y ait une multitude d'exemples de vertu. — Formez-les, s'ils en sont capables, à faire tous les jours, ou au moins le dimanche, un quart d'heure ou une demi-heure d'oraison mentale. Ils la peuvent faire lors même qu'ils travaillent avec l'aiguille, ou qu'ils sont occupés en des exercices qui n'empêchent pas entièrement l'application de l'esprit à d'autres objets. — Persuadez-leur qu'ils soient de la Congrégation de Notre-Dame, où ils apprendront plus que vous ne leur sauriez dire avec beaucoup de soin

et de travail. — Priez leurs confesseurs, ou quelques-uns des plus charitables Pères du logis, de leur enseigner plus particulièrement ce qui concerne la pratique des vertus ; et afin que vous ne vous trompiez pas, et que cela soit plus solide, parlez-en avec le Supérieur.

Dans notre Compagnie, on fait au moins toutes les semaines une fois le catéchisme aux serviteurs, afin de leur apprendre les articles de la foi et les moyens de corriger et de perfectionner leurs mœurs. Prenez garde que personne ne s'en absente, ou par friponnerie, ou à raison des occupations que vous leur donneriez en ce temps-là. Estimez que c'est l'exercice le plus précieux de la semaine, et tenez pour certain que si vos serviteurs servent et aiment Dieu, ils vous seront plus fidèles et plus fructueux, et qu'ils regagneront bien le temps qu'ils mettent à son service et à la piété.

D) Voulez-vous savoir en un mot un secret très excellent pour avoir de bons serviteurs, soyez-leur bon maître. Soyez certain que si vous êtes tel que vous devez être envers eux, bientôt vous les aurez tels que vous les désirez envers vous. Cinq choses principalement vous serviront à ce dessein.

a) Aimez-les, et faites-leur du bien, tant corporel que spirituel. Ayez soin de leur vertu et de leur santé ; aidez-les dans le travail autant qu'il vous sera possible ; faites-leur tous les plaisirs que vos Règles vous permettront, et vous verrez que dans peu de temps vous posséderez leur cœur et leurs bras.

Saint Martin était fort aimé de son serviteur ; aussi cet homme céleste l'obligeait partout jusqu'à l'excès. Il le déchaussait, il nettoyait ses souliers, il mangeait avec lui, et il lui rendait plusieurs autres bons offices, comme le rapporte Sévère Sulpice.

Saint François Xavier, allant en Portugal avec l'ambassadeur du roi, était aimé et admiré de tous ceux qui étaient avec lui. Aussi leur rendait-il plusieurs services, même des

plus bas, jusqu'à panser les chevaux, quoiqu'il fût légat apostolique. Cette humilité ne diminua nullement son autorité, et augmenta beaucoup l'opinion de sa sainteté.

Réglez vos actions par la prudence ; mais ne craignez point que les humiliations raisonnables nuisent à votre réputation, ni au crédit que vous devez avoir sur l'esprit de vos serviteurs. Vous êtes venu en Religion pour servir : ils le savent très bien, et se rebutent lorsqu'ils se voient chargés de plusieurs commandements, sans que l'on porte le bout du doigt à la besogne.

César ne disait jamais à ses soldats : *Faites ;* mais : *Faisons.* Et la victoire semblait le suivre pas à pas et sursemer de fleurs et de couronnes le chemin par où il passait. Les capitaines sont obligés d'aller à la tête de leur compagnie. Un bon exemple vaut cent mille ordonnances.

Prenez aussi garde que d'autres n'embarrassent point vos serviteurs en divers messages ou commissions, et qu'ils ne s'ingèrent point de leur commander sans l'ordre du Supérieur. Il n'est rien de plus ennuyeux ni de plus insupportable à un valet que d'avoir plusieurs maîtres. Son esprit étant trop partagé, il ne fait rien qui lui agrée, ni à ceux qui en ont la charge particulière. Lorsque l'on voit du désordre en toutes ces petites pratiques, il faut s'enquérir de la volonté de ceux qui ont l'autorité. Ils verront s'ils peuvent ou s'ils veulent que d'autres personnes satisfassent à ceux qui cherchent du secours dans votre office.

b) Faites par vos discours, par vos soins et par vos industries, que vos serviteurs s'affectionnent au bien de la maison comme au bien de Dieu. Efforcez-vous pour qu'ils conçoivent parfaitement que ce qu'ils manient, et ce qui est au logis, est un bien consacré à Dieu d'une manière particulière, et qu'en le conservant et l'augmentant, ils coopèrent aux prédications, aux confessions, aux catéchismes, aux régences et aux autres ministères qui se font pour le salut des autres.

Cette pensée leur servira d'un continuel aiguillon pour

les pousser à leur devoir. Elle leur causera de la joie et de l'allégresse dans les plus pénibles travaux, et leur attirera beaucoup plus de mérites par une intention plus sainte et plus élevée.

c) Ne vous familiarisez point trop avec eux. La familiarité engendre le mépris, et fait reconnaître les imperfections.

Nous admirons les statues élevées au-dessus d'un autel ou du portail d'une église, et si nous nous en approchons d'un peu trop près, nous rions de les voir si massives et si grossières. La sculpture et la peinture paraissent plus de loin que de près pour l'ordinaire.

Ne soyez ni farouche, ni rustique, ni barbare envers vos serviteurs. Ne leur paraissez ni arrogant, ni dédaigneux ; mais doux, affable, bénin et compatissant. Retenez néanmoins une certaine modestie, et une gravité humble et religieuse qui leur donne de l'amour et de la vénération à votre endroit. Si vous ne leur prenez le cœur, vous ne jouirez jamais, à votre contentement, ni de leurs pieds, ni de leurs mains.

d) Prenez garde à vos paroles. Parlez fort peu, quand vous punissez ceux qui sont sous votre charge. Ne les menacez pas souvent, et ne criez pas beaucoup après eux. De longs discours dans la colère ne manquent point d'imperfections.

Si les serviteurs y remarquent de la passion, ils méprisent leurs maîtres au fond du cœur ; ils en murmurent, ils en parlent mal, ils excitent les autres à s'en moquer, ils en font des contes par la ville, et ne les servent qu'à demi et à regret.

Lorsque vous les punissez, faites-le dans une telle prudence, une telle charité et une telle modération qu'ils voient que c'est à contre-cœur, et que c'est pour leur profit et pour leur salut. Ils vous en aimeront plus que si vous n'en preniez point la peine. Chacun est volontiers guéri de ses plaies, mais il est bien aise d'avoir un chirurgien dé-

bonnaire, et des emplâtres qui ne fassent pas plus de douleur que le mal même.

e) Enfin, l'abrégé de tous les préceptes, qui vous servira plus que toutes les autres industries, c'est que vos serviteurs voient en vous un modèle de vertus, qu'ils puissent copier et imiter, sans crainte d'être trompés.

Voulez-vous savoir le secret du gouvernement, soyez tel que vous voulez que les autres soïent; ne commandez rien que vous ne fassiez, si vous n'en faites davantage, selon votre état et votre profession. Le serviteur estime ne pouvoir mieux faire pour plaire à son maître, que de lui ressembler. Il change de couleurs suivant l'humeur de ceux qu'il fréquente, comme le polype et le caméléon.

On a vu des femmes basanées et noires comme des Éthiopiennes avoir des enfants très blancs, pour avoir jeté souvent la vue sur des figures blanches dans des tableaux. La force de l'imagination est merveilleuse dans les impressions qu'elle donne à l'esprit et au corps ; et les objets qui frappent tous les jours nos yeux frappent aussi notre imagination.

La nécessité de perfectionner les autres est une heureuse nécessité de vous perfectionner vous-mêmes. Cherchez tous les moyens de faire l'un et l'autre, et n'estimez point que ce soit une chose peu importante d'acquérir à Dieu et à la maison un bon serviteur. De sa vie et de ses paroles dépendent beaucoup votre réputation et celle de tout votre monastère. De cette réputation et de cette bonne renommée dépend le fruit que l'on fait dans la ville et dans tout le pays.

2. Une bonne partie des avis que j'ai donnés pour vous bien comporter envers les serviteurs, vous servira aussi pour traiter avec les censiers du logis et avec les artisans qui y travaillent. J'ajoute seulement ici un mot.

Faites en sorte qu'ils entendent que l'on ne les emploiera point au service de la maison s'ils ne sont gens de bien : au moindre bruit que vous entendrez de leur mauvaise

vie, avertissez-en le Supérieur, afin qu'il vous dise la méthode que vous tiendrez, en leur intimant ce qui vous sera ordonné. Faites-le avec charité, avec compassion et avec démonstration de volonté de les assister, en cas qu'ils mettent remède aux désordres dont on les accuse.

Il sera aussi utile de leur donner avec permission quelques médailles pour eux, et quelques images pour leurs enfants, et pour mettre dans leurs chambres, afin d'y faire les prières le soir et le matin. Si vous aviez quelques petits livres de dévotion, cela entretiendrait beaucoup leurs familles dans la piété. Si vous n'en avez point, et si vous n'en pouvez avoir pour leur en donner, tâchez de leur persuader d'en acheter. Montrez-leur qu'ils trouvent bien de l'argent pour d'autres choses moins nécessaires, et même pour leurs petits divertissements. Avertissez-les que s'ils sont libéraux pour ce qui touche le service de Dieu, il conservera leur bétail et bénira leurs moissons, leurs enfants et toutes leurs familles. La Vie des Saints est très propre à cet effet, comme la Guide des pécheurs du R. P. de Grenade, le Pédagogue chrétien du R. P. d'Outreman, et pareils livres qui donnent horreur du péché et sont remplis de belles histoires.

3. Nous parlerons des laboureurs et de quelques autres métiers au huitième livre de ce Traité, où chacun verra mieux ce qui peut lui servir pour se rendre agréable à Dieu.

4. Pour ce qui concerne les passants, j'en traiterai amplement au même huitième livre. C'est pourquoi je vous montrerai seulement à présent, par un mémorable exemple, combien vous leur pouvez profiter par vos oraisons, par votre exemple et par vos discours.

Saint Romuald était de l'illustre famille des ducs de Ravenne. Étant jeune et nourri dans les délices de la cour, il se laissait aller à la licence de la jeunesse. Son père, qui était fort attaché aux intérêts du monde et de la vanité, prit querelle avec un de ses parents, le provoqua en duel,

et le tua. Romuald, ayant été de la partie (quoiqu'il n'eût blessé personne), fut touché d'un juste remords de conscience, et se retira au monastère de Saint-Apollinaire, pour demeurer quarante jours en pénitence, à la façon des homicides.

Un bon frère convers qui avait soin de lui, s'efforçait de le gagner à Dieu, l'entretenant de discours spirituels, et lui donnant de sages conseils pour le salut de son âme. Dans la vue qu'il ferait des merveilles s'il prenait à cœur la vertu, il le poussait à fouler aux pieds les vanités de la terre et à se faire religieux. Mais Romuald n'avait point encore assez d'humilité pour baisser la tête sous ce joug, qui semble trop pesant à ceux qui courent aux honneurs et aux délices du siècle.

Ce fervent zélateur de la gloire de Dieu et du salut de son prochain ne perd point courage. Il dit à ce jeune seigneur : *Si je vous montre le saint martyr Apollinaire, de sorte que vous le voyiez des yeux corporels, que ferez-vous ? — Ah !* dit Romuald, *si vous faites ce miracle, je vous donne ma parole que je quitterai entièrement le monde.*

Le frère le supplie de passer avec lui une nuit en oraison dans l'église. Lorsqu'ils étaient dans la ferveur de leurs prières, après minuit, au temps où les coqs commencent à chanter, saint Apollinaire sortit de dessous le grand autel dédié à la Vierge Marie, lequel était au milieu de l'église. Aussitôt l'église fut remplie d'une lumière céleste, comme si le soleil en plein midi y eût dardé ses rayons.

Saint Apollinaire, revêtu de ses habits pontificaux, portait en sa main un encensoir d'or, avec lequel il encensa le grand autel, et puis tous les autres. Après qu'il eut fait tout le tour de l'église, il retourna au lieu d'où il était sorti, et aussitôt toute cette clarté disparut.

Le frère convers ne perd point de temps, il presse son homme et le somme de remplir sa promesse. Mais le

monde avait pris de trop profondes racines dans une personne très riche et très noble, pour qu'elle pût se rendre au premier coup dans la fleur de sa jeunesse. Il demande une seconde vision, et l'obtient la nuit suivante, de la même manière qu'auparavant.

Il ne savait plus que dire, et différait néanmoins l'exécution de sa promesse, demandant à Dieu des lumières et des forces pour une si haute entreprise. Ce vertueux et zélé Religieux l'aidait sans cesse de ses saints entretiens, de ses mortifications et de ses oraisons.

Enfin, un jour que Romuald était à genoux devant le même autel d'où était parti saint Apollinaire, il fut tout à coup embrasé de l'amour divin d'une telle sorte, qu'il commença à fondre en larmes et à éclater en soupirs. De ce pas, il se va jeter aux pieds de l'Abbé et des Religieux, et demande avec larmes d'être reçu en leur sainte compagnie.

La crainte de son père empêcha quelque temps les serviteurs de Dieu de satisfaire à sa demande. Mais la ferveur, l'industrie et la persévérance de Romuald rompirent tous les obstacles. Il fut reçu, et dès son entrée au monastère il surpassa les autres en austérité de vie, et quelque temps après il institua l'Ordre des Camaldules, et fit des miracles de sainteté à la gloire de son souverain Seigneur.

Qui est-ce qui, après Dieu, a été cause de ces grands biens? Un pauvre frère convers. Et puis vous me direz que vous ne pouvez pas, si vous le voulez, avancer beaucoup la gloire de Dieu par vos oraisons, par vos bons exemples et par vos discours spirituels!

Faites ce que vous pourrez; fiez-vous à Dieu du reste. Tâchez seulement pour l'ordinaire de faire de bons chrétiens. Ne poussez personne à la Religion sans de bons avis, ou sans une très forte inspiration. Et surtout, ne poussez pas plutôt à celle-ci qu'à celle-là; tenant pour certain que toutes les plantes qui ne sont point plantées de la main de Dieu sécheront, et ne portant nul fruit, seront arrachées et jetées dehors avec honte et confusion.

La charité que vous ferez à vos serviteurs, et à tous ceux qui entreront dans votre monastère, fera plus d'impression que tous vos discours. Et votre modestie, votre civilité, votre ferveur, votre affabilité et votre dévotion, leur gagnant le cœur, les porteront insensiblement à l'estime et à l'amour de votre Religion, et à un ardent désir de s'y donner entièrement à Dieu. Voyons maintenant ce que vous pouvez faire, lorsque l'on vous tire hors du logis et que l'on vous mène en ville.

CHAPITRE VI.

LES VERTUS NÉCESSAIRES AUX RELIGIEUX OCCUPÉS AUX OFFICES DE MARTHE, POUR BIEN CONVERSER HORS DE LA MAISON.

1. La sortie du Couvent est dangereuse. — II. Vertus que le Convers doit pratiquer pour que les sorties ne lui soient pas dommageables : 1° Le silence ; 2° l'humilité ; 3° la modestie ; 4° la chasteté ; 5° la dévotion ; 6° la charité.

I. Le Religieux ne doit jamais sortir de son monastère sans frayeur, parce qu'il n'en sort jamais sans danger, ou de périr entièrement, ou du moins de recevoir quelque plaie dans la continuelle bataille des vices qui se rencontrent parmi le siècle, et qui marchent victorieux et en triomphe par les rues, par les places, et par les maisons des bourgeois particuliers.

On ne tire jamais le poisson hors de l'eau qu'il ne soit en péril de sa vie. De là vient que, sentant son malheur, il ne fait que palpiter aussitôt qu'il en est tiré, et n'a point de plus sensible plaisir que de s'y rejeter.

Saint François de Borgia, troisième Général de la Compagnie, disait qu'il n'envoyait volontiers en mission que les Religieux qui y allaient à regret, et dont il avait peine à se priver à cause de leur vertueuse et profitable conversation.

Pour moi, j'estime que le plus difficile office des frères convers est d'accompagner les prêtres en ville, lorsqu'il y faut demeurer longtemps. Mais s'ils y exercent la vertu avec soin et avec diligence, ils y profitent et pour eux et pour le prochain, et sont participants de toutes les bonnes œuvres qu'y font ceux qu'ils accompagnent.

II. Dans ce saint exercice, ils doivent pratiquer six vertus, savoir : le silence, l'humilité, la modestie, la chasteté, la dévotion et la charité.

1. Pour ce qui est du silence, qui est le gardien des vertus religieuses, il le faut observer dans une singulière exactitude par les rues, particulièrement s'il y a une notable multitude de personnes. La Règle est expresse là-dessus, la raison le persuade, et l'expérience en montre de très bons effets.

Le frère convers doit aussi se taire dans les maisons où les prêtres vont pour traiter de quelque affaire de conscience. Il doit laisser parler le médecin qui a entrepris la cure du malade. Autrement il renverserait d'ordinaire tout le dessein de la conversion ou de l'assistance que l'on prétend. Le prêtre a étudié et prémédité au logis tout son procédé. Il a vu la manière de commencer son discours, de le poursuivre, d'enlever son homme, et de prendre sa proie.

Si les compagnons des chasseurs mènent un grand bruit, l'oiseau s'envole et le cerf s'échappe. Le silence est le grand ouvrier des bonnes affaires. Le frère se doit confier à la prudence, à la ferveur et à l'expérience du prêtre, qui l'a pris pour son compagnon, et non pas pour son maître et pour son directeur.

Rarement les avis de divers médecins sont semblables. Les uns veulent qu'on applique des onguents chauds à des brûlures ; et les autres y en veulent des froids. Les uns permettent du vin à leurs malades ; les autres les menacent de mort s'ils en prennent. Chacun combat pour son opinion et l'appuie de plusieurs raisons. Cependant

le malade languit, et ne sait à quoi se résoudre dans cette perplexité.

Si chacun se mêle de son métier, tout réussira en perfection, et Dieu se plaira à y verser ses bénédictions. Nous ne désirons point qu'on nous trouble dans notre office, ne troublons point les autres dans leurs fonctions et leurs exercices.

Vous me direz que c'est un martyre bien ennuyeux et bien douloureux d'être les heures entières sur ses pieds sans dire mot; cela est très véritable, et je vous porte compassion, si les visites sont longues.

Mais que répondrez-vous à sainte Catherine de Sienne, qui, en trois ans, ne parla point du tout, sinon en se confessant? Que répondrez-vous à saint Romuald, âgé de plus de cent ans, qui persévéra dans un continuel silence l'espace de sept ans? Que direz-vous à saint Jean, surnommé le Silencieux, qui, ayant quitté un bon Évêché, se fit religieux et garda un silence absolu pendant quarante-sept ans entiers? Que répondrez-vous enfin à saint Honufre, anachorète, et à d'autres, qui sont demeurés soixante ans au désert, sans jamais y voir aucun homme à qui ils pussent parler?

Voudriez-vous agir contre la civilité, contre la prudence, contre l'humilité et contre la charité? Si vous faites l'entendu, vous serez la risée de la plupart de ceux que vous fréquenterez, et vous empêcherez beaucoup la gloire de Dieu.

Ajoutez, pour surcroît de raisons, que si vous vous mêlez au discours, vous perdrez beaucoup d'un temps qui vous est précieux pour vos offices domestiques. Car un discours en attirant un autre, on mettra une et deux heures à l'expédition d'une affaire qui se fût expédiée dans un quart d'heure.

2. La seconde vertu nécessaire à un frère convers, quand il accompagne en ville les prêtres, ou ceux qui le seront un jour, c'est l'humilité d'action, de parole et de pensée.

a) Vos actions doivent être une vive expression de l'humilité de votre cœur. Donnez toujours le lieu le plus honorable, par les rues et dans les maisons, à celui que vous accompagnez, encore qu'il ne fût qu'un novice de trois jours. Les enfants des princes ont le haut bout sur un gentilhomme, quoique avancé en âge et fort estimé pour ses hauts faits d'armes. On regarde la qualité et le degré, et non pas les personnes ou leurs mérites particuliers. Chacun est tel qu'il est devant les yeux de Dieu, et tout le reste doit être compté pour rien. Devant les hommes, cherchez le lieu le plus bas, suivant le conseil de Notre-Seigneur, puisque cette bassesse vous élève au Ciel, où sont les véritables grandeurs. — Dans l'abord du logis où se fait la visite, gardez-vous bien de vous asseoir, ou de vous promener avec le Père et avec la personne qu'il va voir, si l'on ne vous en presse avec instance. Car souvent il y a des secrets dont la connaissance ne vous doit être nullement communiquée. Si votre simplicité vous approche de leur compagnie, il est dangereux que la confusion ne vous y surprenne, le prêtre ou le séculier vous priant par nécessité de vous éloigner. — Étant entré dans la chambre, l'humilité vous doit porter en quelque coin pour vous y tenir avec respect. Que si l'on vous invite à vous approcher, vous verrez ce que la prudence et la charité demandent de vous, selon les personnes et les circonstances.

b) Les paroles se modèrent encore plus difficilement que les actions ; c'est pourquoi il les faut retenir dans le cœur tant que l'on peut, et ne permettre qu'à la raison de leur ouvrir le passage de la bouche. Ne parlez jamais de ce que vous n'entendez pas, ni de ce que vous ne devez pas entendre selon votre degré, encore que par quelque accident vous en pénétriez les difficultés. — Laissez parler des sciences et des choses élevées, le prêtre avec qui vous êtes, et surtout n'improuvez jamais ce qu'il dira, quoiqu'il y ait quelque manquement : Dieu trouvera d'autres moyens

d'en empêcher le dommage. La liberté que vous prendriez de le reprendre serait un plus grand mal que ce que vous prétendriez corriger, et pour l'ordinaire vous seriez en danger de vous tromper et d'être confus. — Ne donnez jamais aucune résolution des cas de conscience, quelque faciles qu'ils vous paraissent. Ceux qui passent pour habiles hommes y sont bien embarrassés, et les plus sages demandent du temps pour leurs résolutions. On pourrait avoir égard à votre robe et à l'opinion de votre prudence et de votre vertu, pour se former une conscience, d'où s'ensuivraient de grands désordres, en des matières de restitution, de mariage, et d'autres semblables. — Ne vous embarrassez non plus avec les libertins, ni avec les athées et les hérétiques. Ils seraient souvent bien aises de se jouer de votre simplicité. Leurs arguments sont très faux ; mais ils sont toujours captieux et quelquefois plausibles. Ils pourraient vous donner des tentations qui feraient une telle impression sur votre imagination, que vous ne les effaceriez qu'avec peine. C'est une imprudence peu pardonnable de se jeter dans la mêlée sans être bien armé. Dites avec franchise que vous n'êtes ni prêtre, ni docteur, et que vous ne voulez point mettre votre faucille dans la moisson d'autrui. Saint Antoine disait à ses disciples : *Fuyez le venin des hérétiques. Imitez la haine que je leur ai portée. Vous savez que je n'ai jamais eu ni amitié ni paix avec eux.* Saint Léon nous avertit qu'il faut fuir les hérétiques comme des serpents, car leurs discours s'emparent des âmes comme le chancre. Ils s'insinuent humblement, ils surprennent doucement, ils tiennent et garrottent mollement, et enfin tuent insensiblement. — Parlez aux catholiques avec humilité et modération. A cela vous servira l'humilité de pensée.

c) L'humilité de pensée est d'une très grande nécessité dans la conversation. — Ayez-y une très basse estime de votre vertu intérieure, et de la prudence qui est nécessaire dans l'entretien des séculiers, à moins d'être exposé

à une infinité de fautes. — Estimez que ceux que vous fréquentez sont peut-être plus vertueux, plus austères et plus agréables à Dieu que vous, quoique dans l'apparence extérieure ils ne passent que pour des personnes du commun.

Saint Antoine, le père et le maître des Religieux de l'Égypte, apprit par révélation qu'un pauvre corroyeur d'Alexandrie le surpassait en sainteté. Il le va trouver et lui demande quels exercices de dévotion il pratiquait. Jamais il n'en put tirer d'autre réponse que celle-ci : *Je n'ai jamais rien fait de bon. Tous les matins, quand je me lève, avant de me mettre à la besogne, je dis que tous ceux de cette ville, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, s'en vont en paradis pour leurs bonnes œuvres, et moi seul en enfer, à cause de mes péchés, et je redis la même chose au soir en allant me coucher, et je le dis avec un sentiment de vérité.*

Un frère convers de l'Ordre de Cîteaux avait cette humilité de cœur en perfection. Un jour il s'alla jeter aux pieds de saint Bernard, et tout trempé dans ses larmes, lui dit en soupirant : *O mon Révérend Père ! malheur à moi ! Cette nuit, j'ai considéré la vie et les actions d'un de nos frères convers, et j'y ai remarqué trente vertus. J'ai tourné ensuite les yeux sur moi-même, et je n'en ai pas trouvé une seule.* Saint Bernard se prit à rire, le leva de terre, le consola, et lui donna du courage pour s'avancer dans le chemin de la vertu et de la perfection religieuse, et fit plus d'état de son humilité que des trente vertus de l'autre.

Si nous avions des yeux humbles et clairvoyants, nous découvririons dans les autres plusieurs perfections que notre amour-propre nous cache. Ce séculier qui vous paraît délicat et adonné à ses plaisirs, porte peut-être sur sa chair un rude cilice ou une piquante haire. Saint Elzéar, comte d'Arian, sainte Hedwige, duchesse de Pologne, sainte Edith, fille d'Edgard, roi d'Angleterre, saint Louis, roi de France, et plusieurs grands princes, ont souvent eu

sur le dos des cilices, lorsque l'on croyait qu'ils étaient bien à leur aise dans des habits somptueux.

Celui que vous croyez être amateur des contentements déréglés et indignes de la noblesse de l'homme, est peut-être vierge dans le mariage, comme l'empereur saint Henri et sainte Cunégonde sa femme ; comme saint Édouard, roi d'Angleterre, dont le corps est demeuré sans corruption, et comme, au même pays, sainte Ediltrude, femme du roi Egfrid, qui conserva sa pureté jusqu'à la mort.

Quand vous penserez que ce pauvre artisan qui travaille pour vous, ce pauvre revendeur à qui vous marchandez de la toile, des herbes et d'autres choses, ce seigneur que vous voyez et qui vous interroge, sont plus parfaits et plus élevés devant Dieu que vous, vos paroles seront toutes différentes de celles que vous tiendriez si vous pensiez le contraire.

Concluons donc avec saint Bernard, qu'il nous faut mettre, dans notre jugement, au-dessous de tous les hommes. « Si nous savions, dit-il, en quel rang chacun est devant Dieu, nous ne devrions nous tenir ni plus haut ni plus bas ; mais dans la place que nous tiendrons auprès de sa divine majesté. Et parce que c'est un mystère caché à notre connaissance, et que même personne n'a aucune certitude s'il est digne d'amour ou de haine, il est plus juste et plus assuré de nous tenir à la dernière place. »

Il n'y a donc point de danger de vous estimer le moindre de tous, et de vous placer plus bas que peut-être vous n'êtes dans l'esprit de Dieu. Mais il y a un danger manifeste et qui est d'une extrême conséquence, si vous vous élevez au delà de votre mérite, et que vous vous mettiez, dans votre propre estime, au-dessus de celui qui vous est égal, et peut-être supérieur.

Si vous passez par une porte dont le seuil soit fort bas, vous n'encourez nul danger par un abaissement trop profond. Mais si vous levez trop la tête, même à la distance d'un doigt du linteau, vous la mettez en danger d'être blessée ou entièrement cassée. Ainsi l'âme ne souffrira au-

cun mal, par un parfait et entier anéantissement dans sa pensée, s'estimant moins que les autres ; mais elle perdra beaucoup, si elle s'élève dans le moindre excès de propre estime.

Ne prétendez donc point vous égaler ni à vos supérieurs, ni à vos inférieurs, ni à qui que ce soit, en ce qui est de la perfection. Savez-vous si celui qui dans votre esprit est le plus abandonné des pécheurs, et le plus chétif des hommes pour sa mauvaise vie, n'est pas plus saint dans les idées de Dieu, et n'a pas une plus haute place dans le paradis que vous et que tous ceux que vous mettez avant lui ? Pour cette raison, la Sagesse du Père éternel, notre très adorable Sauveur, nous ordonne de nous placer au-dessous de tous les autres, et nous défend de nous préférer ni égaler à un seul. Tel est le sentiment de saint Bernard.

3. La troisième vertu nécessaire au frère convers, lorsqu'il va en ville accompagner les prêtres, ou pour d'autres affaires, c'est la modestie. Elle est comme un rayon de la Divinité et une portion de Dieu, dit saint Ambroise.

Votre conversation doit être religieuse et consacrée au service de Notre-Seigneur, et par conséquent si modeste que par votre regard et par votre discours on juge que vous n'êtes point profane. « Conversons, disait saint Cyprien, comme des temples parlants et des églises de Dieu, et faisons connaître que Dieu habite en nous. »

C'est le moyen de prêcher continuellement sans nous tourmenter, et d'exciter à la dévotion tous ceux qui nous verront, sans que nous ouvrions la bouche. Saint Éphrem était si modeste, que saint Grégoire de Nysse assure, en sa Vie, qu'il avait une face angélique, et que personne ne le voyait sans respect et sans en devenir meilleur.

Métaphraste rapporte une merveille très remarquable de saint Lucien, martyr, qui avait une si ravissante modestie qu'elle convertissait les païens les plus obstinés. Maximien, empereur, très attaché à ses idoles et très barbare, le

condamna à mort. Il avait une extrême passion de le regarder, mais il n'osa jamais jeter les yeux sur son visage, qu'à travers un rideau, ni lui parler que de loin, sur la crainte d'être forcé de se faire chrétien.

Plusieurs ont été émus au point de se mettre dans notre Compagnie par le seul aspect de saint Louis de Gonzague, du Vénérable Père Vincent Caraffe, septième Général, de saint Jean de Berchmans, et d'autres. Vous pourrez avoir la même efficacité si votre visage porte la même modestie.

Les Religieux de Clairvaux, par la modestie de leur port et de leur maintien, tirèrent les larmes des yeux du Pape Innocent, des Cardinaux, et de toute sa suite, lorsqu'ils visitèrent ce monastère de sainteté. Ces sages et vertueux serviteurs de Dieu allaient les yeux baissés, sans s'amuser à regarder ni le Pape ni son train. *Ipsi neminem videbant, et ab omnibus videbantur ;* Ils ne portaient par curiosité les yeux sur personne, et la dévotion attachait les yeux de chacun sur eux pour les admirer.

Résolvez-vous donc à une singulière modestie dans votre conversation. Ce sera votre salut, et le salut de ceux que vous entretiendrez, qui sera joint à la gloire de Dieu et à l'honneur de votre Religion.

4. La quatrième vertu nécessaire au frère convers, lorsqu'il va en ville, c'est la chasteté, laquelle est comme un miroir très net et très poli, qui se ternit et s'obscurcit au moindre souffle des mondains. Ils ont souvent la bouche pareille à ce puits de l'Apocalypse, d'où sortait une puante fumée et qui infestait tout l'air d'alentour.

Pour saint, pour vertueux, pour exempt de tentation que vous soyez, ne vous tenez jamais assuré. Le bout de la mèche d'un soldat brûlera mille tonnes de poudre, et les étoupes les mieux nettoyées prennent le plus tôt feu. Les hommes sont toujours hommes et toujours enterrés dans un corps de chair, qui traîne l'âme à des plaisirs très bas et très honteux pour sa noblesse. Des vieillards se sont corrompus et perdus dans la caducité de l'âge, eux qui dans

tout le cours de leur vie avaient été des anges en pureté et en sainteté.

Le moyen le plus certain pour notre conservation est la fuite de la conversation des femmes, sous quelque prétexte que ce soit. Saint Xavier avait coutume de dire que les visites des femmes se font avec plus de péril que de profit.

Saint Éphrem nous avertit qu'il est plus facile de vivre dans les brasiers ardents que de converser avec ce sexe sans blesser son âme. Saint Cyprien crie que c'est se creuser un précipice que de s'adonner à une telle fréquentation. Saint Bernard estime qu'être souvent avec les femmes sans y offenser Dieu, c'est un plus grand miracle que de ressusciter les morts.

Saint Pierre Damien remarque que dans une montagne de l'Orient, on trouve des pierres qu'on appelle *Pyriboles* ou jette-feux et qui offrent cette singulière propriété qui ravit les naturalistes : Étant éloignées l'une de l'autre, elles ne brûlent point, mais si on les met en présence, le feu sort incontinent des deux, et en si grande abondance que tout ce qui est autour de la montagne se brûle et se consume.

De ce miracle de nature il tire cette moralité, que si nous ne voulons point être brûlés et consumés du feu de la concupiscence, il faut que nous évitions la fréquente conversation des femmes. Les petites libertés que l'on prend de railler, de regarder, de toucher, sont bientôt suivies d'effets très funestes, ou dans l'intérieur, ou même à l'extérieur, et avec scandale. Si vous n'êtes point tenté, savez-vous ce qui se passe dans l'âme de celle à qui vous parlez? Des femmes sans pudeur ont bien osé provoquer au péché des Bernard, des Éphrem, des Bernardin, des Vincent Ferrier, et de pareils hommes qui vivaient comme des Séraphins, et qui étaient si élevés dans le Ciel qu'ils ne touchaient plus la terre que pour la fouler aux pieds; et vous vous tiendrez assurés dans les agitations de votre esprit!

Et ne m'alléguez point l'éminente vertu de celles que

vous abordez. Un fumier paraît fort beau lorsqu'il est couvert de neige ; mais, étant remué, il exhale une fâcheuse puanteur. Le siècle est plein de plusieurs vertus plâtrées, qui, dans les occasions, montrent leur malignité, et empestent ceux qui s'en approchent. Mais je veux que votre pensée soit véritable ; souvenez-vous de ce que Dieu nous déclare dans l'Ecclésiastique : *Melior est iniquitas viri, quam mulier benefaciens ;* L'iniquité d'un homme est meilleure et moins dangereuse qu'une femme qui fait du bien, qui est vertueuse. C'est-à-dire qu'il est moins périlleux de converser avec un méchant homme qu'avec une femme de probité, et même qui s'adonne à la dévotion.

Ces raisons, et plusieurs autres, déterminèrent saint François à commander à tous ses Religieux la fuite des familiarités, des colloques et des regards des femmes, sous quelque prétexte que l'apparence de profit spirituel ou temporel leur offrît. Il disait que les faibles en sont surmontés, et les forts affaiblis ; qu'il est aussi impossible, dans une fréquente conversation avec elles, de se maintenir ferme, que de marcher dans un feu sans se brûler la plante des pieds, si une suréminente vertu et une grâce extraordinaire de Dieu n'empêchent le danger certain.

Il avait retiré avec un tel soin ses yeux de cette vanité, qu'il ne connaissait de vue aucune femme. Il répétait souvent que ce n'est point une chose sûre de peindre en son esprit des images qui peuvent réveiller le feu de la concupiscence, et souiller la blancheur d'une âme chaste. Il disait de plus que le Religieux ne doit jamais parler aux femmes, sinon pour les confesser, ou pour les exhorter fort brièvement ; et que si le démon peut obtenir un cheveu, il le fera bientôt grossir comme une poutre.

Les fervents frères convers ont été très soigneux de se préserver de cette dangereuse fréquentation, voyant bien que sans ce soin les offices extérieurs les mettraient fort souvent en péril. Saint Alphonse Rodriguez, coadjuteur en notre Compagnie, avait résolu de fuir les femmes comme

les démons. S'il y avait pour lui nécessité de leur parler, son discours était de la brièveté de cette vie, de la vanité du monde, des peines de l'enfer, du jugement dernier, de la crainte de perdre les biens inestimables et la gloire du Paradis. Il avait toujours les yeux baissés et le visage comme celui d'un mort, tandis qu'il leur parlait.

A la vue de cette crainte des Saints, appréhendons vivement ce danger, où toutes les chutes causent la mort.

Si l'obéissance vous oblige à ces visites, cherchez de bons préservatifs, afin que cet air ne vous apporte la peste. Gardez votre Règle, étant toujours dans un lieu tel que votre compagnon vous voie et que vous le voyiez, et Dieu vous préservera tous deux. — Soyez maître de vos yeux, et imitez notre saint Louis de Gonzague, qui voyagea avec de grandes princesses sans jamais arrêter sa vue sur leurs visages. Saint Hugues, évêque de Grenoble, était si exact dans cette retenue, qu'il ne connaissait de face aucune femme, excepté une seule, en sorte qu'il la pût remarquer, s'il la rencontrait et la regardait. — Le souvenir de la présence de Dieu et de votre bon Ange sera un très bon frein pour vous tenir dans votre devoir, et pour occuper votre esprit et votre imagination. — Saint François de Borgia, étant encore jeune seigneur dans la cour de Charles-Quint, s'armait d'un cilice lorsqu'il allait visiter les dames, et par ce moyen il conserva sa pureté. — Si celui qui vous mène en ville prolongeait trop longtemps ses visites, vous êtes obligé d'en avertir le Supérieur, tant pour son bien que pour le vôtre, et des personnes qu'il fréquente. Il peut y avoir un grand manquement dans votre silence, si principalement vous y remarquez des manières d'agir ou de parler peu religieuses, ou que vous expérimentiez que le démon en prenne occasion de vous tenter et de vous inquiéter.

Nous parlerons plus amplement de la vertu de chasteté au chapitre huitième du livre suivant. Voyons maintenant

les autres vertus qui sont nécessaires aux frères convers dans la conversation.

5. La cinquième vertu très nécessaire au frère qui accompagne les prêtres dans les visites par la ville, c'est la dévotion. Par l'aide de cette vertu, il se peut rendre très fructueux dans les prisons, dans les hôpitaux, et dans toutes les maisons des particuliers bourgeois. L'étendue des misères qui lui frappent les yeux et le cœur l'excitant à prier avec plus de ferveur, ses prières donneront une efficacité particulière aux discours et aux travaux du prêtre qui assiste les malades et les autres personnes.

Prenez-y votre chapelet, ou vos Heures, ou quelque livre spirituel. Méditez de la vanité du siècle, des infortunes de ceux qui y sont engagés, du bonheur de la vie religieuse, des joies du paradis, et de choses semblables, en prenant occasion de ce que vous voyez et de ce que vous entendez. Repassez par votre mémoire l'oraison du matin, la vie du Saint de ce jour-là, la lecture de table, les moyens de venir à bout de ce que vous avez entrepris dans votre examen particulier, et d'autres bonnes pensées. Lorsque vous êtes au logis, vos offices vous travaillent et vous distraient, Dieu vous offre ce repos pour vaquer à l'oraison et à la lecture, ne le laissez pas écouler sans profit. Si vous vous y accoutumez sérieusement, vous trouverez, comme saint Félix, capucin, le même recueillement par les rues et par les places publiques que dans votre oratoire.

La pratique de saint Alphonse Rodriguez, prudent et vertueux serviteur de Dieu, vous sera d'un très grand profit. Il apportait une diligence extraordinaire à ses dévotions, quand il sortait en ville par obéissance ; de crainte que les occasions ne lui fissent perdre ce qu'il avait gagné au logis.

a) Avant de sortir il allait saluer le Saint Sacrement, et lui disait avec des élans de dévotion : « Mon Dieu et mon Sauveur, si je vous dois offenser en cette sortie que je fais

par votre commandement, ôtez-moi la vie avant que je franchisse le seuil de la porte du collège. Je n'ai point d'autre vie que vous, et n'en veux point avoir du tout hors de vous, qui êtes tout mon bien et tout mon bonheur. Je mourrai mille fois plutôt que de vous être désagréable par mon péché, quelque petit qu'il puisse être. »

b) Il disait aussi à la Sainte Vierge, sa bonne Mère et avocate : « Très Sainte Vierge, Mère de mon Dieu, je vous prie le plus affectueusement qu'il m'est possible, d'être mon avocate et ma médiatrice, et de m'obtenir de votre très doux et très cher Fils ce que je lui demande. *Monstra te esse matrem, sumat per te preces, qui pro nobis natus, tulit esse tuus.* »

c) En sortant de la porte, il faisait le signe de la croix, et disait : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.* Que pouvait commettre ce bon frère, s'étant armé de la sorte ?

d) Dans les rues et dans les places publiques, il était recueilli comme dans sa chambre. Il voyait et ne voyait pas les passants ; il les entendait et ne les entendait pas, parce qu'il avait toujours quelque sainte pensée qui l'occupait. Il parlait à Dieu avec la même facilité parmi la foule du peuple, qu'au coin le plus retiré de sa chambrette.

e) Ses paroles sur ce sujet sont remarquables, et nous en apprenons le soin qu'il avait de garder ses yeux : « Quand, dit-il, tu sortiras par les rues de la ville, tu marcheras le cœur élevé vers le Ciel, selon ce passage de l'Ecriture : *Oculi mei semper ad Dominum.* Tu auras une si grande modestie, que tu ne regarderas ni à droite ni à gauche, ni même devant toi, plus qu'il t'est nécessaire pour poser convenablement tes pieds. Ton recueillement doit être tel que tu ne voies que ce qu'il faut pour ne pas faire un faux pas et pour rendre le salut à celui qui te saluera, ou à celui qui saluera ton compagnon. »

f) Pour ce qui est des paroles, il s'était prescrit cette

loi : « Si étant dans une maison tu parles à quelqu'un, de quelque condition qu'il soit, tu prendras soigneusement garde de conserver la modestie, soit dans la communication avec les grands, soit avec les personnes de médiocre et basse naissance. Tu auras le même soin en travaillant ou en donnant conseil. A cet effet, tu élèveras ton cœur à Dieu, le priant qu'il te fasse la grâce que toutes tes paroles et tes actions réussissent à sa plus grande gloire. » Ainsi parlait et agissait ce fervent Religieux. C'est notre frère, imitons-le, de peur qu'il ne devienne notre juge.

6. Enfin, la sixième vertu nécessaire aux frères convers qui accompagnent un prêtre en ville ou aux villages, c'est la charité, qui est l'âme de toutes les vertus. Elle doit donner tout le mouvement, la vie et l'action au Religieux et à ses visites. Elle le fait partir du logis. — Elle le conduit et le maintient au temps de la visite. — Elle le ramène dans sa petite chambre comme dans son asile et sa forteresse.

Premièrement, la charité pousse le Religieux hors de sa petite cellule, où il est comme un oiseau du paradis dans son nid, occupé à la contemplation du Ciel et au mépris de la terre. Aussitôt qu'elle l'avertit que le Supérieur l'envoie dehors, il ne s'informe point pour quelle affaire ou en quel lieu, mais il court au Saint Sacrement pour offrir à Notre-Seigneur tout son voyage, et lui demander les secours nécessaires et efficaces pour s'y comporter vertueusement. De là il vole à la porte, sur la considération que c'est Dieu qui l'appelle, que de cette promptitude dépend peut-être le salut d'une âme ou de plusieurs, et que le retard pourrait être cause de leur damnation, ce qui lui apporterait un regret éternel.

On nous appelle pour un malade qui a la mort sur les lèvres, ou pour une personne qui est sur son départ, ou qui dans peu de temps sera embrouillée dans des affaires qui rendront inutile la visite du prêtre qui est appelé.

Nous devons considérer que souvent il se passe beaucoup de temps avant qu'on nous avertisse. Il faut trouver un serviteur ou une servante qui vienne au monastère. — Le voyage emporte du temps, avant que ceux-ci y arrivent. — Le portier ne vient pas toujours au premier son de la cloche. — Il a souvent de la peine pour avertir le Supérieur, et savoir quel compagnon il veut assigner. — Il ne trouve pas toujours le confesseur dans sa chambre. Il a fallu vous chercher par la maison. — En suite de toutes ces longueurs, serait-il juste de faire le difficile et de témoigner que ce n'est qu'à regret que vous sortez ?

Le premier motif donc qui vous doit donner le feu de la charité pour cette sortie, c'est le péril où vous vous mettez par votre paresse de faire périr une âme pour laquelle Jésus-Christ a versé tout son sang, et pour laquelle il le verserait encore volontiers. Il en assura saint Carpe, lorsque, par un zèle trop brûlant, celui-ci eût voulu pousser promptement deux impies dans les enfers, afin de se délivrer de la crainte qu'ils n'en corrompissent d'autres.

Il dit encore davantage à sainte Brigitte par ces mots : « Je suis la charité même. Et s'il pouvait se faire que je mourusse autant de fois qu'il y a d'âmes dans les enfers, je le ferais de très bonne volonté, et avec une très parfaite charité. Je suis tout prêt à souffrir pour une seule âme la même mort et la même passion que j'ai souffertes pour toutes ensemble. »

Le second motif de diligence se prend du péril que la paresse ne soit cause que les séculiers n'envoient pas si souvent et si librement demander du secours dans votre monastère, si une fois ils trouvent de la difficulté à tirer hors de leur fort ceux à qui ils veulent confier leurs âmes.

Le troisième motif se tire de la part des prêtres, qui sont très dégoûtés et très refroidis par la mauvaise humeur d'un compagnon dédaigneux et mécontent. Ils sont déjà

assez mortifiés de quitter leurs prédications, leurs leçons, et leurs autres occupations commencées. Votre douleur qui paraît sur votre visage et en vos paroles leur perce le cœur, et leur ôte la liberté de donner tout le temps nécessaire à bien faire réussir leur dessein. Ils sortent avec la crainte de vous déplaire ; et ces pensées affligeantes émoussent la pointe de leur zèle, et diminuent l'ardeur de leur charité. Raisonnez un peu avec vous-même, et dites-vous au secret de votre cœur : *Tu es attristé de laisser ta besogne, qui te presse. Quoi donc ! est-elle plus précieuse que celle du confesseur ? N'es-tu pas venu en Religion pour rompre tes volontés ? Quel mérite et quel honneur plus grands peux-tu prétendre, que d'être l'aide de celui qui réconcilie à Dieu les âmes et qui leur ouvre le paradis ? Ton occupation est-elle plus importante que le salut éternel d'une âme rachetée par le sang et la mort de ton Sauveur ? Est-elle plus agréable à Dieu que l'obéissance et la conformité à sa volonté ; que l'abnégation de ton propre jugement et de ta propre affection ; que la charité, la mère et la reine des vertus, que tu vas exercer par son seul commandement ?*

Si vous agissez souvent de la sorte avec votre âme, elle sera très persuadée qu'elle doit faire cet office de charité promptement et de bonne grâce.

Le quatrième motif qui nous doit persuader la promptitude et l'allégresse, lorsqu'on nous commande d'accompagner les prêtres en ville, c'est le zèle des Saints, et particulièrement des frères convers pour le salut des âmes.

Saint Ignace se jette dans de l'eau très froide jusqu'au cou pour sauver un jeune débauché. Saint Xavier traverse les mers, méprise les poisons et toutes les incommodités de la vie pour aider les infidèles. Environ cent martyrs de notre seule Compagnie, dans le Japon, s'exposent à la croix, aux fosses puantes, aux eaux bouillantes et aux eaux glacées, aux feux et à tous les tourments, pour mettre ces pauvres barbares dans la voie du Ciel.

Sainte Christine avait une si tendre et une si forte passion d'aider les pécheurs, que pour leur obtenir des grâces, elle se jetait dans des fournaises ardentes, dans des neiges et dans des glaces. Elle se roulait sur des épines, et se tourmentait en tant de manières que sa vie était un continuel miracle de souffrances.

Notre frère Fulgent Freirès fut envoyé en Éthiopie pour reconnaître de quelle manière on pourrait y avancer la foi catholique. Il fut pris en chemin par les Turcs, et jeté dans une fâcheuse prison, où il souffrit beaucoup, mais avec une telle allégresse de son cœur, qu'il n'en voulut point être affranchi par mille écus que les chrétiens voulaient donner pour sa rançon. Étant enfin délivré, dès son premier abord en Portugal, il s'exposa à la peste, pour secourir son prochain dans cette extrême affliction. Ayant heureusement échappé à ce nouveau péril, son zèle lui fit entreprendre encore le voyage des Indes pour couronner son mérite. Il mourut sur la mer, et aborda au port du Ciel au lieu de celui de la terre.

Benoît de Goès, aussi coadjuteur de la même Compagnie, se déguisa en marchand pour trouver le royaume de Cathay et y frayer le chemin à l'Évangile. Il convertit en son chemin quatre serviteurs sarrasins qu'il avait avec lui. Il professa la foi chrétienne devant les rois sarrasins et devant les rois païens, quoiqu'il y vît un péril évident de sa vie. Dans ses passeports, il voulut toujours que l'on fît mention qu'il était *Isaï,* c'est-à-dire chrétien, encore que tous les royaumes qu'il traversait fussent remplis d'infidèles. Il encourut l'espace de cinq années plusieurs dangers de mort dans les neiges, dans les rivières, dans les montagnes et les déserts pleins de bandouliers et d'assassins. Enfin il arriva en Chine, royaume presque aussi grand, mais plus riche et plus peuplé que toute l'Europe.

Serait-il possible qu'à la vue de ce fervent serviteur de Dieu, qui avait fait plus de six mille lieues pour aborder à

ce vaste empire, vous plaigniez vos peines pour aller en ville deux ou trois heures ?

Serait-il possible que, considérant le zèle et les travaux soufferts par les Saints pour sauver les âmes, vous ne voulussiez pas tourner le pied pour accompagner un prêtre dans une prison, dans un hôpital, dans la maison d'un malade ou d'un mourant ? Vous devriez les animer tous à aller aux villages, et vous offrir pour compagnons de leurs travaux.

Je ne sais ce que vous pouvez répondre, sinon deux choses : la première, que vous avez des affaires pressantes et nécessaires dans votre office ; la seconde, que n'étant pas prêtre, vous perdez misérablement votre temps dans un morne silence. Voyons ces deux raisons, et pesons-les au poids du sanctuaire.

Si selon votre pensée vous avez des empêchements absolument nécessaires, vous pouvez, et vous devez (s'il n'y a point de notable péril du salut de quelque âme dans le retard), les représenter au Supérieur, qui sans doute désire autant que vous le bien de la maison. S'il juge votre sortie plus nécessaire et plus avantageuse à la gloire de Dieu, ne vous rendez pas difficile à l'obéissance. Un acte de vertu est plus précieux devant Dieu que tous les biens de la terre joints ensemble. On entre en Religion pour amasser des trésors de sainteté. Souvenez-vous de ce que j'ai dit ailleurs, que le B. Jacques l'Allemand, ayant laissé une image peinte sur du verre dans le fourneau, lorsque soudainement il fut envoyé en ville, la trouva à son retour très parfaitement terminée, quoique, selon la force de la nature seule, elle dût être perdue. Méditez aussi ce que Notre-Seigneur dit à sainte Catherine de Sienne, et au bienheureux Joseph de l'Ordre de Prémontré lorsqu'il était procureur de son monastère, qu'ils pensassent à son honneur et à son service, et qu'il aurait soin de leurs affaires.

Voudriez-vous un meilleur pourvoyeur ? Jetez donc

toutes vos craintes dans son sein. Il a le cœur d'un père et la main d'un Dieu tout-puissant. Il mettra ordre à ce que vous désirez, ou il vous le rendra au centuple.

Si votre douleur vient de la perte du temps. Premièrement, le remède est de le bien employer en ville, par des oraisons, par des lectures, et par d'autres saintes occupations. Secondement, considérez attentivement que vous faites dans les églises et ailleurs ce que le prêtre y fait, puisqu'il ne peut point agir sans vous. Ceux qui gardent le bagage pendant la bataille ne combattent point ; et cependant David ordonna qu'ils participeraient également aux dépouilles des ennemis vaincus.

Le Père Jean Gontery, très célèbre et très zélé prédicateur de la Compagnie de Jésus, comparait les frères coadjuteurs qui accompagnent en ville les prêtres, à l'ombre de saint Pierre, qui faisait des miracles. « Ils suivent, disait-il, les prêtres. Ils ne se séparent jamais d'eux. Ils ne s'estiment qu'une ombre au prix d'eux. Ils se laissent fouler aux pieds sans se fâcher. Ils se tiennent en terre et au plus bas lieu. Et par ce moyen ils font des merveilles partout, touchant par leurs exemples ceux qu'ils rencontrent et les guérissant de leurs infirmités et de leurs maladies. »

Il est très important que vous soyez bien persuadés que, votre présence étant d'une nécessité absolue, vous avez part à toutes les actions du prêtre. Cela mettra votre esprit en repos.

Secondement, la charité doit régler le cœur et les mains du frère convers, tandis qu'il demeurera en visite, ou en ville, ou aux champs.

Il sort de son monastère comme d'un port assuré, pour se jeter en mer au secours des misérables qui se perdent dans un naufrage presque universel. La ville où il entre est pleine de rochers très dangereux, de bancs de sable, de pirates, et de vents si furieux que peu de gens s'en échappent.

Les superbes sont emportés par les vents de l'ambition.

Tantôt ils paraissent élevés jusqu'au Ciel par une vaine espérance, tantôt ils sont précipités jusqu'aux abîmes par le désespoir. Les avares sont ensablés dans une terre mouvante et visqueuse. Ils ne peuvent ni affermir leur pied sur des richesses de fange et de limon, ni en retirer leur convoitise. Les voluptueux sont abîmés dans les eaux de leurs plaisirs, qui les environnent de toutes parts et les étouffent en les remplissant. Un petit nombre de personnes plus avisées se sont jetées sur le rivage et se sont mises à l'abri de la tempête, mais toutes fracassées et toutes meurtries des coups qu'elles ont reçus par les débris du navire et par le choc des écueils.

Ce pitoyable spectacle doit tirer aux Religieux des larmes de compassion, et animer leur charité et leur zèle à y porter la main, et donner la vie et la santé à tous ceux qu'ils pourront secourir. Nous trouvons que les Saints en ont toujours usé de la sorte, soit qu'ils fussent prêtres, ou qu'ils fussent seulement frères convers. Contemplons-en quelques-uns, pour nous réchauffer dans leurs flammes.

Saint Pacôme, la lumière des Religieux de l'Afrique, à la seule vue des idolâtres, fondait tout en larmes, et offrait ensuite plusieurs prières et plusieurs mortifications à Dieu pour leur conversion. Il leur prêchait, et à tous les autres, avec une telle piété et une si admirable modestie qu'il était écouté, non pas comme un homme, mais comme un Ange.

La charité de Pambo, religieux d'une vertu consommée, vient encore mieux à notre propos. Il n'avait point étudié, et cependant saint Athanase le tira de sa cellule, et le fit venir à la ville d'Alexandrie, pour sa propre consolation et pour le salut de son peuple, qui se réglerait sur son exemple. Ce fervent frère aimait Dieu si tendrement, qu'ayant aperçu une femme débauchée, il se prit à pleurer à chaudes larmes. Interrogé sur la raison de sa douleur, il répondit : *Hélas! comment voulez-vous que je contienne mes larmes et mes sanglots, en voyant la perte de cette*

créature, faite à l'image et à la ressemblance de mon Dieu ; vu principalement qu'elle apporte plus de soin et plus de peine pour se perdre et pour perdre les autres, que moi pour me sauver et plaire à mon Sauveur ? Sur cette pensée, il fit plusieurs prières pour la conversion de cette malheureuse et de tous les autres pécheurs.

Frère François de l'Enfant-Jésus, Carme déchaussé, était admirable en son zèle très enflammé et très actif. Il vivait sans cesse dans des soins très religieux pour empêcher tous les péchés qu'il pourrait. Et pour venir à bout d'un si louable dessein, il n'épargnait aucun travail.

Durant le jour, il s'informait s'il y avait des personnes de mauvaise vie en quelque lieu, et durant la nuit il faisait pour leur conversion de longues et ferventes prières, qu'il fortifiait de rudes et sanglantes disciplines, de sorte que le pavé était tout couvert de son sang.

S'il apprenait que quelqu'un fût en péché mortel, il n'avait point de repos qu'il ne le vît hors de ce misérable état. Aussitôt qu'il était averti que quelques concubinages donnaient du scandale, il faisait tant de diligence, qu'il retirait ces perdues en quelque honnête maison, et leur procurait une dot et un ameublement pour se marier.

Il ne désespérait pas même de convertir les femmes les plus débauchées et les plus publiques. Il suppliait de sages matrones de les mener aux sermons des prédicateurs fervents et remplis d'un zèle efficace, capable de les retirer de leur mauvaise vie. Sa confiance en Dieu était si grande, qu'il leur promettait sur les comptes de l'Enfant-Jésus, l'argent nécessaire afin de se pouvoir marier, ou de se mettre en quelque maison de repenties. A cet effet, il fit bâtir à Alcala un logis exprès pour les retirer, et pour les y nourrir et entretenir, jusqu'à ce que leur subsistance fût assurée. De plus, il négocia avec tant de ferveur et d'industrie auprès du cardinal Dom Gaspard de Quirogue, archevêque de Tolède, qu'il aida à fonder le couvent de la Madeleine dans la même ville, et qu'il paya la rente de

celles qui voulurent y être religieuses. Ensuite, ce fervent zélateur des âmes en fonda un autre à Valence, où le roi catholique, la reine et toute la cour lui firent beaucoup d'honneur. Le roi l'invita à sa table, et favorisa son dessein. La cour néanmoins s'étant retirée, il se rencontra de très grandes difficultés dans l'exécution de cette bonne œuvre. Le frère François ne perdit point courage, et Dieu le fit réussir d'une façon merveilleuse. Tout le pays étant affligé de peste, il promit que ceux de Valence n'en seraient point infectés, moyennant qu'on bâtît une maison pour les femmes pénitentes. Il parlait avec assurance, appuyé sur une révélation qu'il en avait eue, comme il le déclara au Patriarche de la même ville. Enfin il vint à bout des jurés ou échevins qui s'opposaient à lui ; et ainsi tous les habitants furent préservés miraculeusement de cette contagion, universelle dans tout le royaume. Son zèle ne put être renfermé dans les murailles de la ville. Il parcourut les campagnes avec le Patriarche de Valence, qui le menait avec lui dans ses visites, afin de profiter de ses exemples et de ses conseils, et de s'entretenir de discours spirituels, qui réparassent ses forces et sa ferveur après de grands travaux. Ce fervent convers agissait en ces visites dans une si sainte et si brûlante ardeur, qu'il était presque toute la journée avec les enfants, leur enseignant la doctrine chrétienne, et chantant quelques couplets qu'il avait faits. Les uns étaient à la louange de l'Enfant Jésus, pour les affectionner à son amour ; les autres touchaient la réformation des mœurs, afin de les exciter à une tendre affection pour la vertu. Après les avoir réunis tous ensemble, il leur faisait un discours simple et fervent, où il les exhortait à honorer leurs parents, à prier Dieu avec dévotion le matin et le soir, à avoir en horreur le péché mortel, à ne point jurer, à ne jamais dire de paroles déshonnêtes, à fuir le mensonge, à ne point causer à l'église, à y porter son chapelet et ses Heures et à y prier attentivement. Il leur enseignait aussi les articles et les mystères de notre

sainte Foi; et il s'occupait dans ce saint exercice avec une telle chaleur et une telle assiduité, qu'il l'en fallait arracher pour lui faire prendre ses repas.

Sébastien Cabarase, coadjuteur de la Compagnie de Jésus, fit une héroïque entreprise dans la campagne, et en vint heureusement à bout. Il était si ardent zélateur de la gloire de Notre-Seigneur, qu'il osa aller trouver le chef des voleurs qui ravageaient tellement le territoire de Messine, en Sicile, qu'en un seul mois ils avaient assommé plus de deux cents hommes. Il lui parla avec une telle prudence, une telle piété et une telle ferveur, qu'il amollit ce cœur de roche, lui donna son chapelet et une image de Notre-Dame pour l'invoquer avec plus de dévotion.

Au bout de huit jours, l'étant allé revoir, il le trouva avec son chapelet et son image en main, les yeux baissés et noyés dans les larmes. Il remua si sagement et si efficacement son esprit, qu'il résolut d'être capucin avec un de ses compagnons, pour faire pénitence de ses crimes. Il exécuta sa résolution avec une ardeur merveilleuse, qui remplit d'étonnement et de contentement toute la province.

Rien n'est impossible à Dieu, et souvent il se plaît à faire ses plus grandes merveilles par les plus faibles instruments, afin que la gloire n'en soit attribuée qu'à sa divine majesté.

Que si vous n'osez pas vous promettre de si heureux succès par votre industrie, coopérez au moins volontiers avec ceux qui s'emploient à l'aide des malades, des prisonniers et des pécheurs. C'est pour cette raison que saint Ignace, notre fondateur, a donné le nom de *coadjuteurs* à nos frères, et le bienheureux Pierre Fourier, homme admirable en vertu, et réformateur des chanoines réguliers de la Congrégation de Notre-Sauveur, a appelé ceux de son Ordre *adjuteurs,* parce qu'assistant les prêtres dans leurs fonctions, ils sont leurs aides et leurs coopérateurs.

Leur secours le plus nécessaire est d'accompagner à la ville et au village : cette fonction ne pouvant être suppléée aussi facilement que les autres par des serviteurs séculiers, sans une notable indécence et sans de continuels dangers.

Troisièmement, la charité doit ramener le frère convers dans son monastère sans l'abandonner jamais. Voyons ce qu'elle doit faire envers tous.

La charité conduit le frère à l'église, dès son retour, pour rendre grâces à Dieu de son voyage et du bien qu'il y a fait, et aussi pour lui demander très humblement pardon des fautes qu'il y a commises. Priez pour lors cette bonté infinie d'effacer de votre esprit toutes les images et les représentations dangereuses qui pourraient vous troubler, et vous inquiéter dans vos oraisons et dans vos offices.

Avicenne rapporte qu'un certain homme, ayant été nourri d'araignées, était pestilentiel pour ceux qui l'abordaient et demeuraient longtemps avec lui. Son haleine, ses regards et son contact étaient venimeux. La plupart des mondains ont une peste encore plus universelle. Ils ont des paroles qui portent le venin dans les oreilles et dans le cœur. Aussitôt donc que vous aurez quitté cette atmosphère de mort, demandez à Dieu de n'être point incommodé des miasmes empoisonnés que vous auriez pu y respirer.

La charité que vous devez à votre Religion, qui est votre mère, vous oblige d'aller trouver le Supérieur s'il s'y est passé quelque chose contre les Règles, particulièrement si l'on a manqué d'être en présence l'un de l'autre, si les visites ont été trop longues et inutiles, si votre office en souffre quelque notable intérêt, ou autres pareils cas.

La charité que vous devez à celui avec qui vous êtes sorti, et à ceux qu'il a visités, vous doit fermer la bouche pour ne point dire par la maison les manquements et les imperfections que vous avez ou que vous pensez avoir remarqués. C'est un trait d'incivilité et de rusticité qui ren-

verse la société humaine, de rapporter les fautes de ceux avec qui l'on converse, pour s'en railler et pour les rendre ridicules aux autres. La religion n'empêche point l'honnêteté, au contraire elle l'augmente et la perfectionne.

Si nous voyons des fautes en ceux qui ont plus de science, plus d'éducation et plus de talents naturels que nous, estimons-nous qu'ils soient si aveugles que de ne point voir les nôtres, et qu'ils soient si insensibles que de n'en recevoir ni incommodité ni douleur? Ils nous supportent avec charité. Ne payons point leur facilité et leur bonté par une lâche ingratitude. Ne faisons jamais à nos frères et à nos Pères ce que nous ne voudrions point qu'on nous fît. Vivons en paix, et ne déclarons la guerre à personne.

La charité que vous devez à ceux du logis, vous oblige de ne point leur rapporter des nouvelles inutiles et incertaines, qui n'ont aucun autre effet que de les remplir de craintes, de troubles et de douleurs. Les mauvaises nouvelles courent toujours d'un pas trop vite, et ne trouvent que trop d'ouverture dans toutes les familles.

Certaines personnes ont justement la bouche comme les portes de ce fameux temple de Janus, chez les Romains. Elles ne s'ouvraient jamais que pour déclarer la guerre. Vous pouvez encore comparer leur bouche à la boîte de Pandore : si l'on vient à l'ouvrir, tous les maux et tous les malheurs en sortent en foule. Si vous les croyez, tout est toujours perdu. Ce ne sont que frayeurs paniques : les soldats ravagent la campagne ; les ennemis sont les plus forts, et ont plusieurs avantages ; les moissons ne réussiront pas ; les vignes sont gâtées. Tout est en désordre.

C'est une sage pratique, et saint Ignace en a écrit une règle, de fermer ces bouches d'Etna, qui jettent presque continuellement des feux et des flammes, ou pour le moins de la fumée.

Enfin, la charité que vous avez exercée en ville envers les pauvres pécheurs, doit entrer avec vous dans votre

chambre, et vous avertir jour et nuit de prier pour eux dans vos ferventes oraisons, et d'offrir à la divine Justice vos jeûnes et vos autres mortifications pour leur conversion.

Sainte Gertrude, occupée dans la pensée d'avancer la gloire de Dieu, douta de ce qu'elle pourrait découvrir plus utilement de toutes les choses qui lui avaient été révélées. Elle entendit cette voix de notre Sauveur : *Il sera très utile que tu fasses savoir aux hommes et que tu leur remettes en mémoire qu'étant le Fils de Dieu et de la Vierge, je suis sans cesse auprès de mon Père pour les assister, et que lorsque, par fragilité humaine, ils pèchent dans leurs pensées et dans leurs affections, je lui offre mon Cœur pur et innocent pour obtenir le changement de leurs mœurs ; et que lorsqu'ils pèchent dans leurs œuvres, je lui montre mes mains et mes pieds avec leurs plaies. Ce regard apaise incontinent sa colère. Il les reçoit à pénitence, et pardonne les crimes commis, ayant égard à mon innocence.*

Si notre Rédempteur prie pour les pécheurs dans sa gloire, comment les oublierons-nous dans le combat ? Allons en ville pour les secourir. Armons-nous-y de silence, d'humilité, de modestie, de chasteté, de dévotion, de charité et de toutes les vertus, afin qu'en rendant service aux autres, nous profitions à nous-mêmes. Continuons cette aide dans nos monastères et dans nos chambres, pour obtenir la perfection de la victoire et le don de la persévérance finale, pour nous et pour ceux que nous avons visités.

CHAPITRE VII.

QUELS DISCOURS DOIT ÉVITER LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE, DANS LA MAISON OU EN VILLE.

I. La langue est l'académie des vices. — II. Du murmure : 1° Sa nature, maux qu'il cause ; 2° punition du murmurateur. — III. De la détraction : 1° Le Religieux est exposé à y tomber ; 2° elle met son salut en danger ; 3° les Saints l'ont eue en horreur ; 4° ses remèdes. — IV. Des débats et des contentions. Maux de la colère : 1° Motifs de la dompter ; 2° moyens de conserver la paix.

I. La langue, dit l'apôtre saint Jacques, est l'université de l'iniquité. Elle professe toutes les sciences et tous les artifices de la malice, et il n'est nul péché qui se forme dans le cœur, qui ne raisonne au même instant sur la langue, si la raison n'y met empêchement. »

Elle est un funeste écho, qui rend la parole de l'esprit, non seulement sept fois, comme ce célèbre écho heptaphone, chez les Grecs, mais septante-sept fois. Elle est si babillarde qu'elle ennuie toutes les compagnies où elle se trouve.

Je ne m'arrêterai à cette heure qu'à trois vices, qui pourraient beaucoup nuire aux convers s'ils s'y laissaient emporter : à savoir, au murmure, à la détraction, et aux débats et contentions.

II. Le murmure est une plainte déraisonnable de ce que l'on nous contraint injustement à souffrir ce que nous avons en horreur, ou de ce qu'injustement on nous refuse ce que nous souhaitons.

1. Celui qui se laisse corrompre par cette malignité, se fait injure à lui-même, à ceux de son monastère, et à Dieu. Et pour cette raison il essuie de sévères punitions de toutes parts.

Premièrement, le murmurateur est injurieux à lui-même, et se met dans un si pitoyable état, que, comme l'assure l'abbé Pasteur, il ne mérite pas d'être appelé religieux : car le murmure est une faiblesse d'esprit, et un signe certain qu'une personne est malade et a le cœur offensé.

Les malades sont d'ordinaire plaintifs, et s'efforcent de donner de l'air à leurs maux, pour soulager leur cœur qui se sent oppressé.

Les plaintifs, par une mutuelle correspondance, sont malades, et n'ont ni les forces ni le courage de marcher par le sentier du paradis sous le fardeau qu'on leur met sur les épaules. Ils désirent le jeter à bas et se reposer sous quelque ombre trompeuse et mensongère, et font tous leurs efforts pour y parvenir.

Une âme courageuse est une palme, qui a le cœur en haut, et s'élève d'autant plus vers le ciel que vous la courbez davantage. Elle est un généreux dauphin, qui bondit au milieu de la tempête, et se tient sans cesse victorieux et triomphant au haut des flots.

Saint Paul était de cette nature, et il témoignait aux Corinthiens qu'en toutes ses afflictions il se trouvait comblé d'une joie surabondante.

Le docteur Thaulère rencontra un mendiant dénué de toutes les commodités de cette vie mortelle, qui lui certifia qu'il n'avait trouvé aucun jour qui ne lui fût plein de lumière et de contentement, parce qu'il voyait toujours Dieu présent à travers tous les nuages, et en recevait sans cesse les aimables rayons d'une paternelle providence.

Secondement, le murmurateur est injurieux et insupportable à toute la communauté dans laquelle il vit. Il est onéreux aux particuliers, à qui il rompt les oreilles par le bruit continuel qu'il fait et à qui il soulève le cœur par ses imperfections. Il est semblable à certains torrents des Alpes, qui, tombant du haut des rochers, font un murmure épouvantable, et rencontrant de la terre noire, sont hor-

ribles et désagréables à la vue, comme le savent ceux qui ont passé par la vallée de Maurienne, qui vraisemblablement a tiré son nom de cette noirceur.

Le murmurateur est très fâcheux à tous les officiers subordonnés, qui ont soin de la cuisine, du réfectoire et du reste. Rien ne lui est agréable, et pour action de grâces, il ne rend que des grondements. Saint Bernard nous décrit plaisamment ces délicats : « Que vous sert-il, dit cet homme céleste, d'être retirés du siècle et de vous priver de ses voluptés, si vous vous amusez avec un soin scrupuleux à contenter votre goût, et à rechercher votre santé dans les viandes propres à votre complexion, à vos désirs et à votre imagination ?

« Les légumes, à votre dire, sont pleins de vent ; le fromage charge l'estomac ; le lait nuit à la tête ; votre poitrine ne peut supporter l'usage de l'eau ; les choux nourrissent votre mélancolie ; les poireaux allument la bile ; les poissons des étangs et des eaux bourbeuses ne sont nullement propres à votre naturel.

« Vrai Dieu ! Quels discours, et quel grotesque ! Tous les fleuves, toutes les campagnes, tous les jardins et toutes les boutiques ne pourront satisfaire l'appétit d'un moine, qui fait profession d'un abandonnement général de toutes les délices pour faire pénitence de ses péchés.

« Souvenez-vous, je vous prie, que vous n'êtes point venu dans ce monastère en qualité de médecin, mais en qualité de pénitent et de religieux. Méditez avec attention qu'à la fin du monde on ne vous jugera point selon la bonté de votre complexion, mais selon votre Règle, selon votre profession, et selon vos actions bonnes ou mauvaises.

« Je vous en supplie très instamment, ayez égard à votre repos et à la tranquillité de votre esprit. Considérez ensuite, et soulagez de tout votre pouvoir la surcharge des officiers, l'incommodité de la maison, et votre propre conscience ; ou plutôt ayez égard à la conscience de ceux qui

vous regardent et qui sont scandalisés de votre délicatesse.» Ainsi raisonne saint Bernard.

Le murmurateur est surtout injurieux et insupportable aux Supérieurs de la maison, qu'il accuse tantôt de trop grande sévérité à son égard, tantôt d'une trop molle indulgence envers les autres ; quelquefois il reprend en eux le manquement de vigilance, de charité et de pareilles vertus. Les offices se distribuent mal à sa fantaisie, et tout va à rebours selon son jugement, qu'il déclare à chacun sans réserve ni modération. Qu'on se tourne de quelque façon que l'on voudra, jamais on ne satisfera à ses pensées et à ses projets.

Saint Apollinaire dépeint naïvement ces naturels importuns et critiques : « Si, dit-il, nous choisissons un prélat humble, il est estimé méprisable. Si nous en donnons un qui ait une grande force de cœur, il est censé superbe. S'il est moins docte, il est la risée de ces messieurs en qualité d'ignorant. S'il est savant, son arrogance est blâmable. S'il a de la sévérité, elle est jugée cruauté. S'il est débonnaire et indulgent, on l'accuse d'être trop facile. S'il est simple, on le rejette comme dépourvu d'intelligence. S'il est d'un esprit vif et éveillé, il est réputé fin et rusé. S'il est exact et diligent, il est redouté comme scrupuleux et superstitieux. S'il est lent et tardif, on l'accuse de négligence. S'il est prompt et actif, il est appelé convoiteux. S'il est d'un esprit pacifique, on le tient pour un fainéant. S'il s'abstient de vin, il est jugé avare. S'il donne des festins à ses amis, on crie qu'il est homme de bonne chère. Si au milieu des festins il jeûne, il est estimé rempli et possédé de vanité. » Sidoine ajoute encore plusieurs autres sinistres jugements des murmurateurs. Mais ceci suffit pour montrer le tort qu'ils font aux Supérieurs, qui ne peuvent user d'une telle circonspection, qu'ils ne tombent entre leurs griffes, et ne soient déchirés par leurs dents.

Troisièmement, le murmurateur attaque Dieu lui-même. Il l'attaque en la personne de ses lieutenants, qui le

représentent et qui tiennent sa place. Cette malignité se montra souvent dans les Israélites, qui murmurèrent contre Moïse et contre Aaron dans le désert l'espace de quarante ans. Et Moïse, pour leur faire appréhender l'énormité de ce vice, leur dit : *Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum;* A quel propos vous élevez-vous contre nous pour avoir des viandes? Ce murmure n'est point contre nous; mais contre Dieu, qui nous a donné la puissance et l'obligation de votre conduite.

Celui qui s'accoutume à ce malheureux vice, s'aveugle de telle sorte qu'il se révolte directement contre Dieu. Ainsi les mêmes Israélites, au retour des espions qui avaient visité la terre promise, levèrent l'étendard de la rébellion, et s'insurgèrent directement contre la volonté de Dieu, pour s'en retourner en Égypte. Ils avaient déjà auparavant adoré un veau d'or, et rejeté leur Créateur, dans l'impatience de voir Moïse absent si longtemps.

Saint Bernard détourne ses Religieux de ce péché, de crainte qu'ils ne soient les frères de Judas, lequel murmura contre notre Sauveur, qui permettait à la Madeleine une inutile profusion d'un onguent très précieux. Ainsi le jugeait-il ; et abandonnant son bon Maître et ses Apôtres, il alla de ce pas trouver les princes des prêtres, pour convenir du prix de sa trahison, et du lieu où il le leur livrerait. De sorte que le murmure fut comme le comble des péchés visibles qui précédèrent le plus énorme de tous les crimes.

2. Tous ces motifs sont plus que suffisants pour donner de l'horreur de ce vice infâme à des âmes qui se conduisent par la raison et par les impulsions de l'Esprit Saint. Mais parce que l'obstination endurcit facilement les murmurateurs, et leur fait un cœur difficile aux impressions du Ciel, il les soumet à diverses peines.

En premier lieu, le murmurateur se punit lui-même, convertissant toutes les plus aimables douceurs en fiel et en

amertume. Turcius Rufus, qui fut consul avec Présidius, du temps de l'empereur Anastase, le remarque, et admire cette malignité chez les Juifs, qui murmurèrent de la manne même, et s'attristèrent de ce que Dieu leur donnait toujours ce pain du Ciel, pétri par la main des Anges, et qui contenait toute sorte de saveurs.

En second lieu, les Fondateurs des Religions ont ordonné de notables punitions pour dompter ces esprits revêches. Saint Pacôme, fort expérimenté dans la vie religieuse, avait ordonné dans sa Règle (ou plutôt l'Ange qui la lui avait dictée) qu'aussitôt que l'on reconnaîtrait un Religieux qui murmurerait, on l'avertît en lui montrant avec soin son imperfection ; que si, après cinq avis, il ne modérait sa langue, on le mît dans l'infirmerie comme un malade, et qu'on l'y nourrît sans rien faire, privé de tout office, jusqu'à ce qu'il se fût amendé, et qu'il eût bien reconnu sa faute.

Saint Basile, l'oracle de l'Orient, traite les murmurateurs comme des pestiférés et des excommuniés. Il commande en sa Règle qu'on les sépare totalement de la Communauté, avec tout ce qui est à leur usage, de crainte qu'ils ne communiquent leur infection aux autres.

En troisième lieu, la principale punition de ceux qui se laissent emporter à ce vice, vient de Dieu même, qui en prend vengeance et en cette vie et en l'autre, comme il l'a déclaré évidemment.

Sainte Véronique, sœur converse, fut une fois ravie en extase, et vit les divers tourments des âmes qui sont en purgatoire, et que l'un des crimes les plus grièvement punis est le murmure contre les Supérieurs et contre les confesseurs, et la paresse dans l'exécution de leurs commandements. Elle vit même que certaines Religieuses qui étaient pour lors dans ces flammes purifiantes, eussent été damnées, si elles n'eussent reçu l'absolution de ces péchés-là dans le sacrement de Pénitence.

Dès cette vie Dieu punit avec rigueur les murmurateurs.

Nous le voyons à l'œil et le touchons au doigt dans les sévères châtiments infligés aux Israélites, lorsqu'ils étaient au désert. Ils étaient la figure des Religieux qui se retirent de l'Égypte, pour servir plus librement Dieu dans la solitude, et pour lui faire des sacrifices plus agréables. Considérons leurs chutes et leurs peines, afin de profiter par leurs exemples.

Ils murmurèrent contre Moïse, à raison du trop long et trop pénible chemin qu'il leur faisait faire dans les sables de l'Arabie déserte. Dieu prit ces plaintes comme faites contre lui-même. Il envoie le feu du Ciel, disent les docteurs hébreux, pour brûler ces paresseux, et faire doubler le pas aux autres.

Ces grondeurs se fâchèrent de ce que chaque jour la manne tombait du Ciel pour leur nourriture : leur appétit demandait de la chair avec impatience et avec tumulte. Ils criaient à pleine tête après ce qu'ils désiraient, et regrettaient les aulx et les oignons de l'Égypte. Dieu se montra si libéral envers ces ingrats, qu'il fit pleuvoir une nuée de cailles, qui remplissait l'espace d'une journée de chemin de tous les côtés de leur camp. Il les leur rendit si faciles à prendre, qu'en deux jours trois millions de personnes en prirent quatre mille millions, selon la supputation de quelques-uns ; de sorte que chacun en pouvait avoir pour sa part mille trois cents. Cela n'est pas tout à fait certain. Mais il est très assuré qu'ils furent très sévèrement châtiés, et qu'un grand nombre de ceux qui avaient murmuré moururent, soit qu'ils fussent étouffés par ces viandes prises avec excès, ou qu'ils fussent consumés par le feu. Sévère Sulpice écrit qu'il en mourut vingt-trois mille.

Ils murmurèrent contre Moïse et contre Aaron, de ce qu'ils les avaient retirés de l'Égypte, pour les amener dans une terre, quoique très fertile, où demeuraient des géants, dont la victoire leur semblait impossible. Leur murmure croissant, ils s'en prirent à Dieu même.

Josué et Caleb s'efforcent de les apaiser, leur montrent

des fruits de cette heureuse province, et surtout ce raisin prodigieux qu'ils avaient apporté par rareté, et qui seul pouvait les contenter. Mais ces murmurateurs n'avaient ni yeux, ni oreilles, ni bouche, ni cœur, que pour entendre les espions timides et plaintifs, pour pleurer leurs malheurs, pour trembler de crainte et pour crier contre leurs Supérieurs.

Dieu se met en colère, fait sortir de sa nuée des éclairs extraordinaires. Il avertit Moïse qu'il veut exterminer tout ce peuple mutiné, et le faire prince d'une meilleure et d'une plus nombreuse nation. Il condamne à mourir dans le désert tous ceux qui avaient murmuré, et les y tient quarante ans. Tellement qu'à la réserve de quelques lévites, tous ceux qui avaient été comptés à l'entrée du désert quand ils sortirent de l'Égypte, y moururent, excepté Josué et Caleb, qui avaient été exempts de ce murmure. Les autres dix espions, auteurs de ce tumulte, moururent subitement de peste, leurs langues s'étant enflées par un venin mortel, à ce que croit le docteur Salomon.

Coré, Dathan et Abiron murmurèrent de nouveau contre Moïse et contre Aaron, recherchant avec ambition le sacerdoce et le gouvernement du peuple. La terre s'entr'ouvrant les engloutit tout vifs. Deux cent cinquante des plus nobles et des plus riches, qui s'étaient joints à eux pour fortifier leur parti, furent brûlés par le feu qui sortit de l'autel des holocaustes, lorsqu'ils voulaient entrer dans le sanctuaire avec leurs encensoirs pour y offrir des parfums à Dieu. Le lendemain, ce peuple grossier et mutin, irrité de la mort de ces murmurateurs, recommence le murmure contre Moïse et contre son frère Aaron. Mais Dieu envoie incontinent un feu vengeur qui en tue quatorze mille sept cents. Ces obstinés recommencèrent encore leurs murmures contre leur conducteur, de ce qu'il les faisait tourner l'Idumée, au lieu de la leur faire traverser. Dieu se fâcha de nouveau, et leur envoya des serpents qui en tuèrent une grande multitude.

Je suis las de voir tant de massacres, et encore plus de considérer une si déplorable malignité d'un peuple que Dieu nourrissait du pain du Ciel, qu'il habillait et entretenait comme une nourrice et comme une bonne mère nourrit son enfant bien-aimé.

Prenons exemple là-dessus, et ne nous flattons pas tant, que nous ne craignons d'être cause de la ruine des maisons par nos murmures touchant le vivre, le vêtement et l'habitation. Dieu veut que nous prenions de la bonne main ce qu'il nous donne d'un bon cœur. Si nous faisons les délicats, il se retirera de nous, non seulement pour le spirituel, mais aussi pour le temporel, et fera que nous tiendrons comme une faveur d'avoir dans l'indigence et la misère ce que nous méprisons dans l'abondance.

III. La détraction est un précipice où les Religieux, s'ils n'y prennent garde, tombent facilement. Il est très profond, et fait horreur à tous ceux qui le considèrent avec attention. Voyons ses maux, afin d'éviter les dommages que nous apporteraient nos chutes.

1. Et premièrement, la détraction est un vice si noir et si diabolique, qu'il ne semble pas qu'il puisse entrer dans l'âme et dans la bouche d'une personne consacrée à Dieu. Mais la langue est si farouche, et si difficile à tenir dans le devoir, que saint Jacques nous enseigne qu'il n'est nul homme sur la terre qui la puisse dompter. C'est un cheval échappé qui court çà et là, sans tenir aucun chemin, ni suivre aucune route certaine.

Le Religieux a facilement en horreur le larcin, le jurement, la luxure, la gourmandise, et les autres vices grossiers. Mais la détraction le flatte et le trompe souvent, sous un spécieux prétexte de zèle de l'honneur de Dieu, et du désir d'exterminer les vices des villes et des monastères. L'accusation d'un autre témoigne que nous ne sommes point entachés des imperfections dont nous le reprenons, et que nous sommes dans une entière résolution de les éviter à l'avenir. De là vient que, l'amour-propre

nous cachant nos fautes, et nous donnant un secret désir de paraître vertueux et plus innocents, nous taxons très facilement, dans une promptitude imprévue, les autres de divers manquements.

Saint Jérôme nous en avertit dans une de ses épîtres : « On rencontre, dit-il, très peu de personnes qui renoncent entièrement à la détraction ; et à peine trouverez-vous un homme si spirituel, qui, menant une vie irrépréhensible, ne reprenne quelquefois celle d'autrui. Les hommes ont une telle démangeaison de parler des autres et de critiquer leurs actions, que ceux mêmes qui sont exempts des autres vices, tombent en celui-ci, comme dans le dernier et le plus dangereux piège du démon. »

Ces paroles d'un si saint Docteur sont capables de nous faire tenir sur nos gardes, et de mettre la prudence et la charité à la porte de notre bouche pour la bien conserver contre ce vice, et pour tenir la langue si bien en bride qu'elle ne s'échappe jamais qu'elle ne soit en compagnie de la raison.

2. Secondement, nous serons encore plus animés à fuir la détraction, si nous en considérons la malignité, et le danger où elle nous met d'encourir la disgrâce de Dieu par un péché mortel.

Saint Thomas, qui examine la nature des vertus et des vices à la rigueur de l'École, enseigne que la détraction est de sa nature un péché mortel, parce qu'elle ôte à son prochain la bonne renommée, qui est le bien le plus précieux de tous ceux qu'ont les hommes dans la vie civile. L'honneur et la gloire sont la vie de la vie même, et ce qui donne le mouvement et la vigueur à toutes les actions humaines. Un homme sans honneur, qui croupit dans l'infamie, est un cadavre infect qui n'est plus bon à rien et qui n'est propre qu'à être jeté à la voirie, pour être mangé des chiens et des loups.

Et cela est particulièrement véritable pour les Religieux, qui, ayant quitté tout ce qu'ils prétendaient des ri-

chesses et des voluptés du siècle, n'ont rien conservé qu'un peu d'honneur, et une consolation naturelle que l'on fait état de leurs travaux et de leur vertu. Il est véritable qu'ils ne se doivent point amuser à ce vain éclat ; mais celui qui l'obscurcit leur donne occasion de tristesse et de perdre courage. Et, ce qui est surtout à considérer, celui qui ôte la réputation à un Religieux, lui ôte le moyen d'avancer la gloire de Dieu, tant dedans que dehors sa maison.

De plus, la faute qu'un Religieux a faite ne donne point de scandale étant cachée, et le Supérieur la corrige avec plus de facilité. Une seule parole d'un Père charitable, jointe au désir naturel que chacun a de ne point paraître vicieux, eût remis sans difficulté ce pauvre frère dans son train ordinaire ; et un zèle indiscret ou une colère précipitée le jettent dans le désespoir. Il se voit le rebut d'un monastère, et décrié par toute une province. Car un mal connu va facilement de bouche en bouche, et devient tous les jours d'autant plus grand qu'il s'éloigne davantage de son principe.

Jetez une pierre au milieu d'une rivière, il se fera incontinent un petit cercle, puis un autre un peu plus grand : le troisième, le quatrième, le cinquième, et les autres ensuite sont toujours plus étendus, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au bord. De même, ce sera merveille si une imperfection un peu notable, divulguée dans une maison, ne s'étend tôt ou tard par tous les monastères d'une province.

Comment donc ne croirions-nous pas faire un péché mortel et très grief, quand, par malveillance, par jalousie, ou par indignation, nous déclarons un péché de notre frère, que personne ne sait que nous ? La Règle nous oblige de le dire au Supérieur, afin que par un soin paternel il y apporte les remèdes nécessaires ; mais elle nous oblige aussi de ne le point manifester aux autres, de crainte que nous ne le rendions incurable.

Les saints Pères nous assurent que le détracteur est un voleur. Si vous aviez dérobé une pistole à quelque pauvre

villageois, vous estimeriez avoir fait un péché très grief et très indigne d'un Religieux, et vous auriez raison. Comment donc ôteriez-vous sans scrupule à un de vos frères, ou à un autre, tout ce qu'il a de plus cher en ce monde? « La bonne renommée, dit Dieu en l'Ecclésiastique, est plus précieuse que beaucoup de richesses et de trésors. »

Mais, dites-vous, *le Religieux la doit mépriser*. A cela je réponds que vous n'en êtes nullement le maître ni le dispensateur, et que c'est à Dieu d'en disposer selon sa volonté. — Si le Religieux doit mépriser l'honneur, combien plus devez-vous négliger l'occasion qui vous donne de la pointe et de la chaleur pour détracter? — D'ordinaire il faut conserver avec soin la bonne renommée, pour être plus capable de servir Dieu. Le Saint-Esprit nous l'ordonne, au lieu allégué déjà, où il dit en termes formels : *Curam habe de bono nomine ;* Maintenez soigneusement votre bonne renommée.

Ajoutez que saint Thomas enseigne que la détraction est un péché plus énorme et plus détestable que le larcin, d'autant qu'il ravit des biens plus excellents et plus précieux, pour lesquels plusieurs exposent avec promptitude et allégresse tous leurs trésors, et même leur vie. Le Religieux, à qui il ne reste autre chose en ce monde qu'un peu de réputation pour avancer la gloire de Dieu, en est encore plus jaloux ; car, l'ayant perdue, il ne lui reste aucun bien sur la terre.

Ce que le célèbre Auteur du livre de la Perfection chrétienne et religieuse, Rodriguez, a remarqué en cette matière est plus terrible et plus considérable : « Les théologiens, dit-il, enseignent qu'encore que le récit d'un péché véniel des autres n'arrive point à péché mortel, si l'on parle des séculiers, à cause que par ce discours on ne leur ôte point leur bonne renommée, toutefois il peut arriver que la manifestation faite du péché véniel ou de l'imperfection d'un Religieux soit un péché grief et mortel. » La raison en est assez évidente, parce que certains péchés véniels ap-

portent plus de déshonneur à un Religieux, que plusieurs péchés mortels à un séculier. N'est-il pas certain que si je dis d'un Religieux qu'il est conteur de mensonges, je lui ferai perdre plus d'estime dans votre esprit, que je ne ferais si je disais d'un séculier débauché et connu pour tel, qu'il n'a point jeûné le Carême et qu'il court les rues durant la nuit?

Pour cette raison, méditez souvent et soigneusement que la grièveté de la médisance ne se tire point de la grièveté des fautes que l'on découvre en autrui, mais de la grandeur du dommage que l'on fait à son prochain, lui ôtant ou peu ou beaucoup de sa réputation. Nous devons toujours nous appuyer sur ce fondement, et le tenir pour le premier principe en cette matière.

C'est une vérité très claire et très évidente, que ce n'est ni péché mortel, ni véniel d'être de la race des Maures ou des Juifs. Les docteurs disent néanmoins que c'est un péché mortel de diffamer quelqu'un en ce point, nommément en certains royaumes. De même, si je dis d'un Religieux qu'il a peu de jugement, qu'il est léger (ce sont les exemples qu'on apporte), ce Religieux perd plus de sa renommée que ne ferait un gentilhomme, si l'on rapportait qu'il s'est plusieurs fois battu en duel. Et par conséquent, le danger est plus grand en ces médisances qu'il ne semble de prime abord.

Vous venez d'un monastère, où vous avez vécu quatre ou cinq ans. Si quelqu'un par fragilité y a fait une faute, ou y a reçu quelque notable pénitence, la prudence et la charité veulent-elles qu'on l'aille incontinent éventer? En cas pareil, quel récit voudriez-vous que l'on fît de vos actions? Ne craignez-vous point de faire par ce décri que personne n'en veuille plus dans sa maison? Mais ne craignez-vous point que ce frère ou ce Père ne vous démente par sa vie vertueuse, comme il arrive d'ordinaire, et que l'on ne vous prenne pour un calomniateur, pour un homme léger, peu prudent et peu charitable?

Concluons de tout ceci que la médisance, nous mettant en de si grands dangers, est un *précipice* et un *abîme diabolique,* comme l'appelle saint Chrysostome.

3. Troisièmement, tous les Saints font un visage si affreux à ce vice de médisance, que quiconque se le proposera souvent dans ses méditations, avec les couleurs, les postures et les armes qu'ils lui donnent, sera tout saisi d'horreur, le considérant défiguré de la sorte, à la vue des Anges, des hommes et de Dieu même.

a) Les uns mettent dans la main du détracteur une épée sanglante, et le rangent entre les homicides. Saint Clément, Pape, nous dit que l'apôtre saint Pierre distinguait trois sortes d'homicides, qui sont ceux qui effectivement massacrent leurs frères, ceux qui les haïssent à mort, et les détracteurs.

David donne à tous les médisants des dards au lieu de dents. Et il le savait par sa propre expérience. Doëg, homme cruel et impie, parla mal de lui à Saül. Ce roi trop crédule porta la sentence de mort contre David, qui était son gendre, fit assommer le grand prêtre Abimélech et quatre-vingt-cinq autres prêtres, qui étaient très innocents, et fit passer au fil de l'épée tous les habitants de la ville de Nobé, qui ne savaient pas seulement le sujet de la colère de Saül. Et Doëg, qui les avait tous tués par sa langue (au refus des autres qui eurent horreur d'une si cruelle commission), les massacra tous avec une si horrible brutalité, qu'il ne pardonna pas aux enfants qui pendaient à la mamelle, ni même aux animaux.

Tout médisant tue toujours au moins trois personnes, qui sont celui dont il parle, celui à qui il parle, et lui-même. C'est pourquoi saint Bernard dit que la langue du détracteur est pire que la lance qui perça le côté de Notre-Seigneur sur la croix. Notre-Seigneur était mort lorsqu'il en fut frappé ; mais le détracteur frappe et tue ses membres encore vivants.

b) Les autres font sortir la médisance des enfers, comme

une furie qui tient dans sa main des flambeaux puants et ensoufrés, pour tourmenter et réduire en cendres tous ceux qu'elle rencontre. Les Hébreux appellent du même mot *laçon,* la langue et la flamme, pour montrer que si l'on ne se modère en ses paroles, on est cause de plusieurs funestes incendies.

Le prophète-roi fait jeter feux et flammes à la langue des détracteurs. Il dit au psaume soixante-douzième : *Ils ont levé la tête et la bouche contre le Ciel, et ont parcouru toute la terre avec leur langue.* Le texte chaldaïque porte : *Ils ont brûlé les Saints de la terre avec leur langue.*

c) D'autres ne veulent pas mettre le détracteur au nombre des hommes ; mais ils lui donnent un corps de bête et une âme de démon.

En premier lieu, il est un chien enragé, qui communique sa rage non seulement à ceux qu'il mord, mais aussi à ceux qui l'écoutent.

Abisaï, grand capitaine et frère de Joab, entendant les médisances de Séméi contre David, s'écria « qu'il le tuerait comme un chien, si on le lui permettait. »

Le cynocéphale a le corps d'un homme, la tête d'un chien, et le cri d'une souris. Cet animal ne peut jamais être apprivoisé par aucun artifice.

Élien nous conte qu'au delà de l'Éthiopie, on trouvait autrefois des hommes qui avaient le visage, la tête et les dents comme les chiens, et étaient noirs et hideux à voir. Je ne jurerais pas que cela soit véritable. Mais il est hors de doute que la rage du médisant est pire que n'était celle de ces hommes, ou plutôt de ces monstres.

En second lieu, Jésus, fils de Sirach, compare les détracteurs aux serpents qui mordent en cachette.

David les fait semblables à des aspics, qui ont du venin si subtil et si mortel, qu'il n'est point de remèdes assez puissants pour empêcher son action. La morsure de l'aspic fait mourir avec joie, et le médisant plaît par ses rail-

leries, et fait une plaie d'autant plus incurable qu'elle est plus douce et plus délectable. Saint Chrysostome le savait bien, lorsque, exhortant ses auditeurs à la fuite de la médisance, il les prie de ne se point jeter les uns aux autres du venin d'aspic.

Vous comparerez aussi fort proprement la médisance au scorpion, qui au commencement flatte par son visage trompeur, et sur la fin pique et tue par sa queue. Elle ressemble quelquefois aux scorpions de la Carie, qui ont une morsure mortelle pour ceux du pays, et ne mordent que légèrement les étrangers. Tels sont ceux qui mordent leurs frères avec qui ils vivent chaque jour.

Je comparerais volontiers ce vice venimeux au serpent amphisbène, qui a une tête pleine de poison à chaque bout, et tue de toutes parts. Tout n'en vaut rien, ni au commencement, ni à la fin.

Pline a reconnu ce naturel de serpent en certains hommes : « Ils naissent, dit-il, comme des venins, dardent une langue noire comme des serpents, brûlent ce qu'ils touchent, et mordent tout ce qui leur vient à la rencontre. »

En troisième et en dernier lieu, plusieurs disent que le détracteur est un démon incarné, qui se jette sur tout, sans aucun respect, ni de Dieu, ni des hommes. Saint Jean-Baptiste vécut sans boire ni manger : les scribes et les pharisiens disaient qu'il était possédé du diable. Le Sauveur du monde mena une vie commune pour sauver plus facilement les âmes : ils disaient que c'était un homme de bonne chère, et l'ami des pécheurs.

Saint Dorothée, auteur très grave, assure une manie tout à fait diabolique d'un médisant qu'il avait entendu lui-même : « Je me souviens, dit-il, d'avoir vu un moine qui était si adonné à la détraction, qu'aussitôt qu'on louait quelqu'un, il le méprisait, disant : *Voilà un bel homme dont vous me parlez ! Nul ne mérite d'être estimé que Zosime, et ceux qui vivent dans son monastère.* Dans la suite

du discours, il commença à mépriser Zosime, et à dire *que personne n'était recommandable que l'abbé Macaire*. Puis il s'émancipa davantage, ajoutant : *Qu'est-ce que Macaire ? A vrai dire, je ne trouve que Basile et Grégoire dont je fasse cas.* Il ne tarda pas beaucoup à y trouver de quoi mordre : *Dans mon cœur,* dit-il, *je ne prise que les apôtres saint Pierre et saint Paul.* Je lui prédis alors qu'il parlerait encore mal de ces deux soleils de l'Église, ce qui arriva pour une finale et une générale conclusion : il osa professer *qu'il ne fallait rien estimer que la sainte Trinité.* Et encore sa témérité et son insolence s'éleva à un tel point, qu'il trouva à redire dans Dieu même. »

Quel jugement portez-vous de cette furie ? Il est hors de doute que vous êtes tout persuadé, comme parle saint Chrysostome, que *le détracteur est un démon turbulent, qui attaque et mord tous ceux qui lui viennent dans la pensée.* Les cavaliers chinois portent dans l'armée quatre épées, et se servent adroitement de deux tout ensemble dans la bataille. Le détracteur avec une seule langue frappe en même temps de toutes parts sur ses ennemis, sur ses amis, sur ses voisins, sur ses domestiques, sur ses parents, sur les personnes sacrées et sur Dieu même. Qui n'aura en horreur ce brutal et ce démoniaque ?

A la vue de cette furie et des dégâts qu'elle fait, la conclusion est bien facile à prendre, c'est qu'il faut l'éviter tant que l'on peut, et chercher les remèdes pour se défendre contre ses efforts. Avant d'en apporter quelques-uns je vous mettrai un avis de conséquence.

Lorsque vous voulez manifester les défauts d'autrui au Supérieur ou à ceux avec qui vous conversez, examinez diligemment si l'esprit de charité vous pousse, ou l'esprit de jalousie, d'envie, de vanité et de vengeance. Vous devez craindre qu'un esprit malicieux ne vous transporte, si vous sentez un trop grand empressement de cœur qui vous contraigne à parler de lui, — si vous êtes dans la chaleur de la colère, — s'il vous a refusé quelque chose, — s'il a

fait quelque action qui vous déplaise et qui semble vous choquer, — si vous épanchez votre bile par la maison, et ne vous adressez point au Supérieur, ou à ceux qui peuvent mettre remède au mal que vous imaginez. Assurez-vous pour lors que si dans votre rapport il y a quelque petit motif de Dieu, il y en a bien de l'homme. Et plaise à Notre-Seigneur que le démon ne s'y mêle pas bien avant, et qu'il ne serre fortement dans ses lacets ceux qui s'efforcent d'embrouiller les autres!

4. Comme ce mal est très fréquent et très considérable, il est nécessaire de se prémunir de bons remèdes, pour n'en point prendre la contagion.

Le premier est une fréquente et sérieuse méditation des dommages que nous avons déjà montrés. Vous pouvez encore y en ajouter trois fort notables.

Premièrement, la médisance est un larcin spirituel, et par conséquent le médisant a la même obligation de restituer que les larrons. Il dérobe la bonne renommée de son frère chrétien ou de son frère Religieux. Il doit par nécessité la lui rendre, s'il veut être sauvé. C'est un des plus grands malheurs de celui qui médit; car cette restitution étant très difficile et très honteuse, il la fait rarement comme il faut.

Saint Vincent Ferrier, homme tout à fait apostolique, écrit que plusieurs détracteurs sont damnés, faute de rendre à leur prochain la renommée qu'ils lui ont ôtée. Le démon leur jette dans le cœur mille frayeurs qui les retiennent. Que dira-t-on, si une fois on sait que je suis un calomniateur, que la jalousie et l'envie possèdent mon cœur et ma bouche, et que j'ai manqué de charité envers mon frère? Qui aura désormais confiance en moi; et qui m'estimera seulement être un véritable Religieux? Ces pensées jettent l'âme dans de grandes perplexités et dans de grandes inquiétudes, qui font qu'elle ne satisfait point du tout, ou qu'elle satisfait seulement à moitié à ses obligations, de sorte qu'il y reste pour le moins beaucoup de

peine à souffrir dans le purgatoire, comme saint Grégoire le raconte d'une Religieuse.

Ce sage Pape rapporte qu'une Religieuse, quoique d'ailleurs très soigneuse de conserver la pureté de son corps, était fort libre et fort imprudente à parler d'autrui. Elle apparut après sa mort, et on admira que la moitié de son corps brûlait, et que l'autre n'avait aucune incommodité. Et afin qu'on ne crût pas que ce fût une vaine révélation, le lieu où elle était apparue retenait les marques du feu qui la consumait.

Secondement, la médisance est si pestilentielle, qu'elle fait mourir non seulement le médisant, mais encore celui qui l'écoute.

Saint Thomas et toute l'École enseignent que celui qui prête avec agrément l'oreille au détracteur, — qui montre qu'il se plaît à son discours, — qui l'interroge pour en tirer plus de paroles, — ou qui ne s'oppose point à son venin, le pouvant faire, pèche du même péché que lui, et quelquefois encore d'un péché plus grief. Car il est plus à soi que celui qui, emporté par la chaleur de la colère, décharge son cœur sans une sérieuse réflexion sur son offense.

Saint Bernard écrit que le jugement de la moindre ou de la plus grande grièveté de l'un et de l'autre est difficile ; mais que l'un et l'autre portent le démon avec eux.

Quoi donc ! comment vous jugerez-vous innocent dans la coopération à un si grand tort que l'on fait à votre frère ? Si vous voyiez brûler la maison de votre voisin, et que des boute-feux y portassent des flambeaux allumés que vous pourriez éteindre, ne croiriez-vous pas participer au crime, si au lieu de les réprimer vous les applaudissiez, et si vous vous chauffiez au feu qui réduirait en cendres cette demeure ?

Cette raison était de telle sorte empreinte dans l'esprit des Saints, qu'ils écartaient d'eux les détracteurs comme l'aquilon chasse de soi les nuées.

Saint Ignace, notre fondateur, prenait un soin particulier de fermer la bouche aux moindres détractions. Si quelque parole échappait à un de ses Religieux, laquelle fût dommageable à quelqu'un, il se recueillait en lui-même, et paraissait dans un visage plus grave et plus sévère. Cela seul suffisait pour l'ordinaire à arrêter ceux qui parlaient. Que si, dans la chaleur du discours, on n'y faisait nulle réflexion, ou il interprétait en bien l'action, ou au moins l'intention ; ou interrompant tout à fait, il ajoutait : *Nolite judicare, et non judicabimini ;* Ne vous faites point les juges des autres, et vous ne serez point jugés ni condamnés.

Et cette impression d'horreur de ce vice est si fort dans le cœur des hommes célestes, qu'ils n'ont nul égard à la dignité de celui qui discourt, s'ils sont assurés de les pouvoir empêcher sans aucun inconvénient.

Saint Augustin avait mis des vers dans sa chambre, pour avertir tous ceux qui mangeraient à sa table, de n'y jamais parler mal d'autrui. Un jour, des Évêques, ses amis, l'étant venu voir, ils parlèrent dans une trop grande liberté de la vie des absents. Le Saint tâcha adroitement de changer le sujet de la conversation, et n'ayant pu y réussir, il leur dit avec franchise dans sa propre maison, que s'ils continuaient le discours, ils le contraindraient à se retirer de leur Compagnie.

Troisièmement, si la médisance jette de profondes racines dans l'esprit et dans la bouche d'un chrétien ou d'un Religieux, elle est incurable. L'avidité de manger, dit Salvien, trouve bientôt une fin ; mais le désir de mal parler n'en trouve jamais. On se rassasie aisément de viandes ; mais on ne se rassasie jamais de détraction. Ce qui maintient le plus le médisant dans sa mauvaise humeur, c'est qu'il déchire les absents. Ainsi il croit être en assurance, et s'il trouve des oreilles préparées, il prend plaisir à abaisser les autres, afin qu'il paraisse avec plus d'éclat. S'il craint les vivants, il déterre les morts, pour ne point man-

quer de matière. Pour cette raison, on compare le détracteur à l'hyène, qui est un animal semblable au loup, et qui désire si ardemment la chair humaine, qu'elle fouille les sépulcres, et en tire les cadavres pour s'en remplir.

Concluez donc avec moi qu'il nous faut éviter ce péché si dangereux, si plein de venin, et d'une cure si difficile. Considérons brièvement les autres remèdes.

Le second est de peu parler; car, comme l'enseigne saint Jean Climaque, le babil est la porte de la médisance.

Les Hébreux, pour montrer qu'il est difficile qu'en de longs discours il n'échappe quelque chose au désavantage d'autrui, se servent du même mot *melosen,* pour dire un grand parleur et un détracteur.

Saint Ambroise compare un discoureur peu sensé à un fleuve qui, sortant de ses rives, fait beaucoup de boue et en trouble ses eaux. L'esprit humain fournit malaisément une grande quantité de matières pour un discours de longue haleine, sans une grande préparation. De là naît la facilité de conter la vie d'autrui, sur laquelle on trouve toujours sujet d'être éloquent.

Le troisième remède contre la médisance, c'est la fréquente considération des belles qualités de notre prochain, et une haute estime de sa vertu. Cela sans nul doute vous fera plus réservé, tant par une certaine vénération que la vertu imprime dans les esprits des hommes, que par la crainte de vous rendre méprisable dans l'attaque d'une personne de mérite.

Que si quelque imperfection de votre frère vous choque les yeux, considérez que souvent sous beaucoup de cendres on cache un grand brasier. On trouve quelquefois des naturels brusques et emportés qui font des fautes d'inadvertance et d'une soudaine impétuosité; mais qui d'ailleurs, étant généreux, courent d'autant plus vite dans la voie de la perfection, qu'ils sont plus confus d'avoir failli devant les yeux d'une communauté. Nous en avons un exemple signalé en la Vie de saint Ignace.

Le ministre du collège Romain lui fit de grandes plaintes d'un jeune Religieux qui, à son dire, avait le naturel moins traitable que la raison ne le permettait. Mais ce sage et charitable Père, qui ne regardait pas tant l'écorce que la moelle, lui dit : *Un peu de patience. Cet esprit vif et bouillant sera un illustre personnage dans la Compagnie, et d'une vertu mâle et solide. Il a plus profité en peu de mois, que ces deux dont vous faites tant d'état dans une année entière.* Il lui nomma les deux plus posés et plus modestes d'entre les jeunes écoliers.

L'effet montra la vérité de la prédiction. Le Père Edmond Auger était ce naturel bouillant et remuant ; mais il se dompta avec tant d'ardeur, tant de courage et tant de constance, et fit un tel progrès dans l'éloquence et dans toutes les sciences les plus hautes, qu'il fut le meilleur prédicateur que la Compagnie eût pour lors en France. Il y fleurit dans une telle admiration, que le roi Henri III le prit pour son confesseur, et lui porta une très grande affection. Cet homme apostolique, malgré l'éminence de ses rares talents, s'exposa en la ville de Lyon au soulagement des pestiférés, et y fit des merveilles. Il convertit plusieurs hérétiques en divers lieux. Il fonda des collèges de la Compagnie, et fut une très forte colonne de la foi catholique en des temps très fâcheux. Si donc vous voyez quelque tache dans les mœurs d'une personne, ne la méprisez point pour cela, vu que peut-être elle a de si rares perfections à l'intérieur, et peut-être même à l'extérieur, que si vous en aviez la connaissance, vous lui donneriez mille louanges au lieu de la blâmer.

Le quatrième remède pour se fermer la bouche et ne toucher jamais de la langue la vie d'autrui, c'est la connaissance de soi-même et de ses imperfections. Saint Bernard nous enseigne ce remède en ces termes : « Si vous vous considérez vous-même, jamais vous ne parlerez mal d'autrui. Ne vous rendriez-vous pas ridicule, si, ayant la main chargée de lèpre, vous faisiez le vaillant et le chi-

rurgien pour tirer un ciron qui serait dans la main de votre frère, et qui ferait une si petite tumeur que l'œil aurait de la peine à la découvrir ? Chacun vous crierait avec risée : Médecin, guérissez-vous vous-même, avant de travailler à la santé des autres. »

Le cinquième remède pour guérir la médisance est, disait Aquaviva, cinquième Général de notre Compagnie, de ne nous point coucher que nous ne nous soyons confessés, si par mégarde nous nous sommes licenciés à ternir par nos paroles la réputation de quelqu'un. Cette réconciliation avec Dieu nous obtiendra des grâces qui nous feront plus réservés pour l'avenir.

Le sixième remède contre la médisance, c'est une appréhension de la haine générale que les hommes lui portent. Salomon nous assure que le détracteur est l'abomination de tous les hommes. Ce sentiment de la nature parut contre Zoïle, qui parlait mal de tout le monde, et trouvait à redire aux écrits d'Homère, de Platon, et des plus savants auteurs. Aussi était-il l'objet de la haine de tous, et chacun le fuyait comme un chien furieux. Il fut enfin pendu à un gibet, ou précipité d'un rocher.

Ce vice est beaucoup plus détesté dans un Religieux. Saint François l'avait tellement en horreur parmi les siens, qu'il ôtait l'habit de sa Religion à ceux qu'il y voyait sujets, et punissait grièvement ceux qui leur prêtaient l'oreille.

Le septième et le dernier remède pour se guérir de ce péché de médisance, c'est la considération de la haine que Dieu porte à celui qui médit. Il l'a témoigné par les terribles punitions dont il l'a châtié.

Dieu le traite comme un homicide, le faisant mourir. Paulin assure en la Vie de saint Ambroise, que deux détracteurs, ayant mal parlé de ce saint Prélat, moururent tout subitement.

Dieu le traite comme un boute-feu, en le brûlant. Ainsi ceux qui accusaient malicieusement saint Arnoul, évêque

de Metz, d'avoir failli contre la chasteté, furent brûlés d'un feu céleste aux mêmes parties du corps où ils voulaient trouver du désordre en cet innocent et très pur Serviteur de Dieu.

Celui qui osa dire que saint Ignace était un homme si criminel qu'il méritait le feu, fut consumé et réduit en cendres le même jour : une étincelle était tombée dans les poudres qu'il préparait pour des feux de joie.

Dieu traite le détracteur comme une bête farouche et enragée. Sur ce sujet Thomas de Catinpré me fait peur. Il certifie qu'il a connu un Religieux qui était fort libre à médire de chacun ; mais qu'aussi en punition de ce vice, Dieu avait permis qu'avant sa mort il devînt enragé, et qu'il se déchirât la langue avec ses propres dents.

Dieu traite les détracteurs comme des possédés. Car il permet que les démons prennent possession de leurs corps, aussi bien que de leurs âmes. Ce malheur arriva à des ouvriers malavisés qui médisaient de saint Maur, disciple de saint Benoît, qui a le premier transféré son Ordre d'Italie en France. Trois de ces malheureux furent possédés des diables, et l'un en fut étouffé : mais le saint Abbé le ressuscita, et guérit les deux autres.

Toutes ces raisons ont fait que tous les Fondateurs des Ordres religieux ont eu une extrême horreur de ce vice. Saint Basile séparait de la Communauté le détracteur, comme une peste, et punissait grièvement ceux qui lui prêtaient l'oreille. Saint Jérôme ordonne dans sa Règle qu'on le fuie comme un serpent plein de venin : « Si, dit-il, vous entendez quelqu'un qui médise d'autrui, fuyez bien loin de lui, et évitez sa compagnie comme celle d'un serpent. »

Concluons donc que le vice de médisance est très exécrable, et résolvons-nous à le fuir de toutes nos forces. Ayons honte, comme nous y exhorte saint Bonaventure, de dire d'un absent ce que nous ne pourrions point dire avec charité en sa présence.

IV. La colère est un démon furieux. Si elle possède un soldat, elle ravage la campagne, ruine les villes, renverse les royaumes, met tout ce qu'elle rencontre à feu et à sang. Si elle domine en l'âme d'un bourgeois, elle meurtrit de coups les valets, la femme et les enfants. Elle brouille la famille et les parents par des procès. Elle tourmente les amis et les voisins par ses crieries, par ses querelles et par ses impertinences. Si elle pénètre dans le cœur d'un Religieux, elle excite de fâcheux tintamarres dans un cloître, et trouble chaque jour la charité et la paix de ceux qui y demeurent.

1. Nous devons faire tous nos efforts, pour ne lui point donner d'entrée ni de puissance en notre esprit et en nos paroles, soit que nous ayons égard à la gloire de Dieu, soit que nous considérions le contentement de chacun de nos frères en particulier, ou de tous en général.

Premièrement, considérez que c'est une grande indécence que dans une Maison religieuse, qui est le temple de la paix et de la tranquillité, où tant de saintes âmes offrent dans le silence leurs vœux et les parfums de leurs oraisons à Dieu, un Religieux particulier éclate en des paroles de colère, de fâcherie et de contention avec ses frères, avec qui il a quelque difficulté dans les offices.

Une Maison religieuse est l'étable de Bethléem, où les Anges chantent autour de l'Enfant Jésus et de sa sainte Mère : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis;* Gloire soit à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Qui serait si peu soigneux de son honneur, qu'il voulût faire de l'âne dans ce lieu sacré, et, par ses crieries importunes et désagréables, troubler ces doux et ces charmants concerts de musique ?

Permettons que ces esprits célestes se nourrissent de la contemplation de leur pacifique Seigneur et de leur souverain bien, et qu'ils réjouissent leurs Supérieurs de la très douce et très divine harmonie de la charité. La mu-

sique de cette divine vertu apaise tous les troubles et toutes les inquiétudes des consciences. Ce serait une incivilité et une barbarie intolérable d'empêcher cette paix et cette concorde.

Saint Chrysostome nous assure que cette mélodie de la charité est très efficace pour charmer toutes les passions de l'âme : « De même, dit-il, que tous ceux qui sont dans une salle royale, écoutent avec joie, avec modestie et avec silence le chœur des musiciens du roi, et que nul n'est si hardi ni si téméraire que de les troubler, ainsi la charité pinçant d'un luth harmonieux, au milieu des personnes qui s'entr'aiment, toutes les passions de l'âme se taisent et s'assoupissent comme des bêtes farouches auxquelles on fait quelques caresses. L'harmonie ne peut jamais être sans la concorde, et il ne faudrait qu'une corde discordante pour en ôter toute la douceur et tout l'agrément. »

On a vu des nations pacifiques qui ne permettaient nullement le port des armes, même aux soldats, de crainte que des promptitudes échauffées par la colère ne troublassent leur repos. Les pleurs et les oraisons sont les armes des Religieux : ils méprisent toutes celles qui pourraient leur ôter la paix.

Ne se moquerait-on pas d'un extravagant qui porterait partout dans un monastère un mousquet sur son épaule et une épée à son côté, à dessein de s'en servir dans les occasions ? Le souffrirait-on longtemps au logis avec cette folie dans la tête ? Trouverait-on des prisons assez noires pour punir sa témérité ?

Quoi donc ! n'est-ce pas encore un plus grand mal de perdre les âmes par un venin diabolique, que d'outrager les corps par un glaive matériel ? Saint Bernard ne veut point que l'on tolère dans un monastère ceux qui sont querelleurs. Il ordonne qu'on les punisse. « La langue contentieuse, dit-il, est pleine de venin. Et si on ne la châtie, elle scandalisera tous ceux de la maison. »

Secondement, faites une attentive réflexion, et con-

sidérez en quelle conscience vous pourriez renverser la paix d'un de vos frères religieux, qui a quitté son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses parents, ses amis, son pays, et tout ce qu'il prétendait au monde, pour vivre en tranquillité d'esprit avec vous, et pour être aidé par vos bons exemples à gagner le paradis.

Il est arrivé au port, bien loin des flots et des tempêtes : serait-il raisonnable de le rejeter par vos importunités dans le péril du naufrage, excitant au port même des bourrasques plus dangereuses que s'il était au milieu de l'Océan ?

Il s'est mis dans une paix totale et universelle par ses trois vœux de Religion. La chasteté le met en paix avec son corps, qui ne le peut plus combattre par les délices. La pauvreté le met d'accord avec tous les hommes : il quitte tout pour éviter les querelles. L'obéissance l'unit à ses Supérieurs, auxquels il abandonne sa volonté, son entendement, et toutes ses actions. A quel propos l'inquiéter par des paroles brusques et inciviles, qui le choqueraient d'autant plus qu'elles seraient moins attendues ?

On veille sur les surprises des étrangers, et l'on peut les reconnaître par leurs habits et par leurs enseignes ; mais on est pris à l'improviste par ceux qui sont du pays, ou qui en prennent les marques et les livrées. Ainsi Darius, roi de Perse, dompta les Saces, et passa au fil de l'épée toute leur armée, ayant fait habiller ses soldats comme eux. Ainsi Cimon, général de l'armée des Athéniens, ayant pris sur mer plusieurs Persans, habilla ses soldats de leurs vêtements, les envoya dans leur armée de terre, et la mit en déroute, comme il avait fait de celle de mer.

Jésus-Christ est venu en ce monde comme un agneau qui apporte la paix au monde, et qui en ôte les péchés, seules causes de toutes les guerres. Il envoie ses Apôtres et les hommes apostoliques par tout l'univers, comme des brebis entre les loups. Celui-là serait loup entre les brebis qui, par ses débats et ses querelles, attaquerait ses

frères religieux, qui font profession de vivre en paix avec tous les hommes.

Les premiers chrétiens étaient très unis ensemble par le sang de notre Rédempteur, qui les vivifiait, et par le Saint-Esprit, qui en était l'âme et qui leur donnait le mouvement dans toutes leurs actions. C'est un esprit de paix, et tous les querelleurs n'en sont nullement animés, et ainsi ils sont charnels. L'Apôtre retire les Corinthiens de leurs altercations et de leurs contentions par ce motif : « Puisque, dit-il, on trouve parmi vous des jalousies et des contentions, vous montrez évidemment que vous êtes des hommes charnels, et que vous n'agissez point par l'esprit de Dieu, mais par le seul mouvement de la nature corrompue. » L'Esprit Saint n'est point un aigle carnassier, ni un vautour dévorant; mais une colombe innocente qui entre dans l'âme du Religieux paisible comme dans l'arche de Noé, avec un rameau d'olivier et la douceur de la paix.

Troisièmement, non seulement le contentieux trouble quelques particuliers ; mais il trouble toute la communauté dont ils sont les membres. Or qui ôte la paix d'une communauté, en ôte tous les biens, et y introduit tous les maux.

La paix est la source et l'achèvement de tout ce que l'on peut posséder et désirer sur la terre. De là vient que les Hébreux, par ce doux nom de paix, entendent toutes les prospérités, la santé, les richesses, la perfection, et toutes les autres commodités du corps et de l'âme.

Le docteur Siméon, fils de Gamaliel, met la paix pour la base et le soutien de l'univers. Saint Chrysologue l'élève encore plus haut, et enseigne que la paix est le fondement stable de la religion chrétienne, et le céleste ornement des autels de Notre-Seigneur. Il dit ailleurs qu'elle est la base des vertus. Le prophète-roi nous la montre dans un éclat sans comparaison plus admirable, lorsqu'il l'appelle la demeure de Dieu même. Plusieurs écrivent que l'on n'enten-

dit pas un seul coup de marteau lorsque l'on bâtit le temple de Salomon, où l'arche, qui était le trône de Dieu, devait être posée. Dieu se plaît dans le repos, et fuit le bruit et le tumulte.

L'esprit de Dieu ne vint point au prophète Élie, lorsqu'un vent impétueux renversait les rochers et les fracassait, ni lorsque la terre tremblait et se disloquait ; mais lorsqu'un doux et aimable zéphir soufflait paisiblement. La rosée du ciel tomba sans bruit sur la toison que Gédéon avait préparée et étendue à cet effet sur la terre.

Les princes du paradis sont appelés des Anges de paix, et, comme parle saint Grégoire de Nazianze, n'ont rien de si propre et si particulier que de fuir tous les débats et toutes les contentions.

Tous les Saints ont eu un soin extrême de la paix ; et saint Éphrem, dans son Testament, remercie Dieu de ce qu'en toute sa vie il n'a jamais eu aucun débat avec personne.

Nous sommes les enfants des Saints, et la paix nous fera les enfants de Dieu si nous la recevons en nous et la communiquons aux autres. C'est Notre-Seigneur qui nous en assure dans l'Évangile, où il dit : « Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. »

Si nous sommes les enfants de Dieu, nous sommes héritiers de tous ses biens. Concluez donc que la paix, nous donnant le droit d'enfants et d'héritiers, nous donne droit à tous les biens du Paradis et à tous les trésors que Dieu y a préparés, et dès ce monde, nous fait participants de ses grâces et de ses faveurs les plus choisies.

Qui porte la guerre dans une Maison religieuse, y porte tous les maux. Car l'esprit malin s'y retrouve, et y ouvre la porte à tous les monstres de l'enfer, qui y jettent tous leurs feux et toutes leurs flammes, et consument tout ce qu'ils y rencontrent de céleste et de divin. Saint Valérien nous avertit que si dans un débat on amasse paroles sur paroles, on met des allumettes pour faire un embrasement

général. Et l'abbé Isaïe assure que par les querelles tous les vices prennent racine dans une âme. Et en effet, comme toutes les vertus suivent leur reine, qui est la charité, aussi tous les vices suivent la haine et la contention, qui sont directement opposées à cette divine vertu.

Mettez dans un monastère deux ou trois frères convers qui aient la tête dure et qui soient forts en bouche, vous en ferez un très douloureux purgatoire, et la moitié d'un enfer.

Concluons donc, et disons à tous les Religieux avec l'Ecclésiastique : « Abstenez-vous des débats, et vous diminuerez les péchés ; » et avec l'apôtre saint Paul : « Ne contestez point par paroles ; car elles ne servent de rien, qu'à scandaliser et à perdre ceux qui les écoutent. »

2. Mais, me direz-vous, par quels moyens arriverons-nous à cette fermeté d'esprit, qui nous fasse maintenir la paix et l'union avec tous nos frères? Je vous en assignerai présentement sept, que j'espère vous devoir être utiles.

Le premier moyen est de méditer souvent les grands biens que nous apporte cette paix, et cette sentence de Salomon : « Un morceau de pain tout sec est meilleur avec la paix, la joie et le contentement de l'esprit, qu'une maison pleine de tous biens avec des contestations et avec des querelles. »

Le second moyen pour s'animer à la conservation de la paix est de considérer le soin qu'en ont eu les Saints, et la bénédiction du Ciel, qui les a récompensés des pertes volontaires qu'ils ont faites pour la maintenir.

Contemplez le patriarche Abraham, qui, dans la vue des disputes qui naissaient entre ses serviteurs et les serviteurs de Loth, son neveu, lui dit : « Je vous en supplie de tout mon cœur, ne permettons point que la discorde et la contention se jettent entre nous et entre nos bergers ; car nous sommes frères. Toute la terre est devant vos yeux. Choisissez à droite ou à gauche ce que vous jugez vous être le plus utile et le plus agréable. Je me contenterai de

ce que vous ne voudrez point. » Ne jugez-vous pas que voilà une action dommageable à Abraham, qui cède le meilleur à celui à qui il pouvait faire la part? Attendez le reste. Loth choisit, et se logeant dans Sodome, perdit tous ses biens dans peu de temps. Et Dieu, pour montrer combien il estimait ce généreux désir de paix dans Abraham, lui apparut, et lui promit qu'il lui donnerait ainsi qu'à sa postérité la terre de Chanaan, et que ses enfants se multiplieraient si fort, qu'ils surpasseraient en nombre les grains de poussière de la terre.

Tenez pour certain que la paix est une corne d'abondance, d'où sortent tous les biens que vous pouvez et que vous devez raisonnablement désirer.

Le troisième moyen pour conserver la paix est le silence, particulièrement lorsque vous sentez votre cœur dans l'émotion et votre tête dans la chaleur. Et ne pensez point que vous soyez vaincu par votre adversaire, si vous vous taisez. Écoutez saint Valérien, qui nous certifie que l'on obtient une pleine et une entière victoire, si l'on ferme sa bouche par le silence lorsque l'on entend quelqu'un qui crie et qui excite quelque dispute.

Saint Chrysostome assure que le silence est la plus grande et la plus juste vengeance que nous puissions tirer de nos ennemis, et que par ce moyen nous les perçons de part en part et les jetons à nos pieds.

Au contraire, celui-là est vaincu et terrassé, qui s'amuse à piquoter par des paroles aigres et mordantes ceux qui l'attaquent. Saint Bernard nous dit qu'il est foulé et suffoqué par le vice, qui le tient comme un esclave sous ses pieds.

Si vous avez quelquefois des jugements différents, comme saint Chrysostome et saint Épiphane, saint Jérôme et saint Augustin, Loth et Abraham, l'Ange de Perse et celui de Judée, comportez-vous-y avec prudence, avec modération et avec charité. Ne cherchez point votre gloire, mais seulement celle de Dieu. Donnez une parfaite con-

naissance de vos prétentions au Supérieur, et laissez-le dans une pleine liberté d'en disposer selon sa volonté. Tenez toujours ferme sur ce principe, qu'il n'est nul bien dans tout l'univers préférable à la paix et à la charité, et qu'il leur faut volontiers immoler tous ses intérêts, pour l'amour de Dieu et de sa Religion.

Le quatrième moyen pour maintenir la paix est le mépris des jugements et des paroles des hommes, qui ne nous font ni pires ni meilleurs devant Dieu. Ce mépris est tout-puissant. « Soufflez sur une petite étincelle, dit l'Ecclésiastique, et vous ferez un grand feu. Crachez dessus, et vous l'éteindrez aussitôt. »

Chacun admire celui qui a le cœur assez fort pour ne point s'amuser à contester, dans le dessein de paraître le vainqueur. Le plus sage des hommes nous en assure en ses Proverbes : « C'est, dit-il, un honneur signalé de se retirer des débats et des contentions. »

Tous les saints Religieux, et surtout les frères convers, l'ont ainsi pratiqué et enseigné. Saint Gilles, frère laïque en l'Ordre de Saint-François, disait plusieurs choses fort utiles à ce propos : Quand quelqu'un vous cherche querelle, si vous désirez sortir victorieux du champ de bataille, cédez-lui. — Ne faites jamais tort à personne, mais si quelqu'un vous fait tort, supportez-le avec humilité et avec douceur, pour l'amour de Dieu et pour le pardon de vos péchés. — La souffrance d'une notable injure sans murmure pour l'amour de Dieu, est une chose plus excellente que de nourrir cent pauvres qui souffrent de faim, et de jeûner longtemps jusqu'à ce que les étoiles paraissent au ciel. — De quoi nous sert le mépris de nous-mêmes, les veilles, les abstinences, les disciplines et les autres austérités, si cependant nous ne pouvons souffrir la moindre injure, encore que nous en puissions remporter une plus grande récompense que de tous les travaux que nous entreprenons de notre propre volonté ? — La souffrance des injures sans aucune plainte ni aucune que-

relle, ôte de notre âme plus de péchés, et satisfait plus pour eux que des ruisseaux de larmes tout entiers.

Carloman qui, de prince et de presque roi de Germanie, s'était fait convers en l'Ordre de Saint-Benoît, pratiqua ces préceptes en perfection, servant avec une extrême humilité à la cuisine, et y endurant des paroles et des actions outrageuses, comme nous le dirons ailleurs.

Le cinquième moyen pour conserver la paix est la connaissance de soi-même et de ses péchés. « Bienheureux, disait saint Gilles, est celui qui a continuellement ses péchés devant les yeux ! Il endure volontiers toutes les afflictions et toutes les oppressions, dans la connaissance certaine qu'elles lui seront de vives sources de consolation. »

Dites-moi, je vous supplie, si maintenant Dieu ouvrait les enfers, et en retirait un Religieux damné pour ses impatiences, avec quelle promptitude et avec quelle allégresse ferait-il tous les offices les plus laborieux et les plus méprisables ? Avec quelle joie et avec quelle patience souffrirait-il tous les affronts et tous les torts qu'on lui ferait ? Il les recevrait en riant comme des jeux d'enfants, en comparaison des inexpliquables tourments qu'il endurait ; ou plutôt, il les accepterait avec plaisir, comme des roses du paradis qui sont très propres à faire d'éternelles couronnes.

Mettez la main à la conscience, et sans vous flatter, dites-vous à vous-même : *Où serais-tu maintenant, si tu fusses mort après un tel et un tel péché ? Descends en enfer, et reconnais-y ta place et les tourments que tu y endurerais. Ce que tu souffres est-il plus cuisant et plus insupportable ?*

Si vous vous faites souvent cette harangue, et que vous méditiez sérieusement ces rigueurs de la divine justice, quand même on vous arracherait la barbe, les cheveux et les yeux de la tête, non seulement vous le souffrirez avec patience, mais même vous en rendrez des actions de grâces.

Saint François de Borgia, Général de notre Compagnie, se servait de cette pensée, et ne trouvait rien de rude ni de difficile ; mais il conservait la paix de son esprit dans les plus fâcheux accidents. Allant une fois par la rue après cette méditation, il s'étonnait que tous ceux qu'il rencontrait ne le chargeassent point de boue et d'injures, et ne se vengeassent point des péchés qu'il avait commis contre son Créateur.

Le sixième moyen pour conserver la paix est l'amour de votre Religion, qui est votre mère, et de laquelle tous vos frères sont les enfants.

Votre frère s'est échauffé de colère mal à propos. Si votre charité supporte par un vertueux silence cette escapade, cette flamme passera comme un feu de paille ; mais si vous vous amusez à un choc réciproque, il vous arrivera ce qui arrive à deux pierres à feu, qui s'entre-battant jettent feux et flammes, et consument ce qui est auprès d'elles. Un boulet de canon s'arrête sans fracas s'il rencontre un lit de plume qui soit sans résistance ; mais s'il heurte contre des pierres qui s'opposent à sa violence, il les renverse et les réduit en poudre.

Mais celui qui vous attaque a tort, je le suppose, et je veux qu'il l'ait encore plus que vous ne le dites. Quoi donc ! ne devez-vous pas faire un effort pour gagner son âme à Dieu, qui a versé son sang pour le racheter, et à la Religion, qui gémit pour sa perte et pour ses imperfections ?

Vous avez peut-être demandé avec instance d'aller aux Indes, où votre zèle vous porterait volontiers pour y convertir des barbares. En voici un qui n'est point si furieux que les Canadiens et les Iroquois. Exercez votre zèle à son égard, et vous gagnerez votre frère à Dieu.

Cette patience et cette charité le convertiront plus tôt que toute votre résistance. Jean Fernandez, compagnon de saint Xavier, était si persuadé de cette vérité, qu'un païen lui ayant craché au visage comme il prêchait au Ja-

pon, il ne fit qu'en rire, et continua son discours dans la même allégresse. Cette solide vertu parla si puissamment au cœur d'un de ses auditeurs, qu'il jugea que la loi qui l'enseignait, et qui donnait la force de la pratiquer, était la meilleure. Il se fit instruire plus amplement, et fut converti le premier de tout le royaume d'Amanguci. Tant est puissante l'éloquence d'une véritable et patiente charité.

De plus, si vous négligez la conversion de votre frère, et que votre passion vous maîtrise, vous vous perdrez avec lui, demeurant dans vos imperfections. Saint Augustin le dit en deux mots : *Passus es mala? ignosce, ne duo mali sitis ;* Votre frère vous a-t-il fait du mal, ayez patience, de crainte que vous ne soyez tous deux mauvais. Votre maison est-elle affligée et énervée par la faute de votre frère, ne la renversez point par la vôtre. Il est tombé dans un pas glissant. Tenez votre esprit ferme, afin de le pouvoir relever. Si vous tombez encore sur lui, vous roulerez tous deux dans le précipice ; et, étant accrochés ensemble, vous y périrez de compagnie. Si ce frère est si malavisé que de vous attaquer toujours, sans faire aucune réflexion à votre patience, imitez Platon. Ce philosophe, étant averti que quelques indiscrets le brocardaient et tenaient des discours qui lui étaient peu honorables, répondit : Je vivrai dans une telle innocence et dans une telle réserve, que personne ne croira leurs discours.

Dans une assemblée de Religieux qui s'étudient chaque jour à la connaissance et à la pratique des vertus, on distingue bientôt le parfait de l'imparfait, et le patient de l'irascible qui n'agit que par boutades. Mettez votre confiance en Dieu, et vos intérêts dans ses mains : il les fera mieux valoir que vous avec toute votre impétuosité.

Le soleil n'écoutait point les Atlantes, qui le maudissaient tous les matins. Il faisait toujours dans le silence son cours ordinaire, et ne laissait pas d'être respecté et adoré de tout l'univers, comme le roi universel du ciel et de la terre, et comme une illustre image de la Divinité. Et

encore aujourd'hui son honneur lui est demeuré tout entier, pendant que ces peuples de l'Afrique sont devenus la risée de tout le monde.

Le septième et le dernier moyen que je vous proposerai pour maintenir la paix entre vous et vos frères, c'est une prompte réconciliation, en cas que quelque emportement vous ait fait dire quelques paroles qui puissent blesser la charité.

Ne vous couchez jamais sur votre aigreur, et ne mêlez point les ténèbres de la nuit avec les brouillards d'un esprit troublé. *Sol non occidat super iracundiam vestram ;* Que le soleil ne se couche jamais que vous n'ayez jeté de votre cœur toute votre colère et votre indignation. Les maladies s'augmentent pour l'ordinaire la nuit. L'obscurité et le chagrin se mêlant ensemble feraient de très mauvais effets, et laisseraient dans votre esprit des impressions dont vous auriez peine à vous délivrer.

Saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, se servit de cet avis avec générosité. Ayant eu quelque difficulté avec Nicétas, gouverneur de la ville, il lui envoya dire sur le soir que le soleil était sur son couchant. Aussitôt ce gouverneur, touché de cette bonté, court au palais du Saint, et l'embrassant avec tendresse, le prie avec larmes d'excuser sa promptitude, et de croire qu'il voulait rester son ami et son serviteur. Le saint Patriarche l'avertit alors de ne pas facilement prêter l'oreille aux rapporteurs. *Pour moi,* dit-il, *j'ai ordonné que le rapporteur qui sera trouvé en mensonge, porte la peine qu'eût méritée l'accusé s'il se fût trouvé coupable. S'il vous plaît d'imposer la même loi à vos gens, nous vivrons dans une paix stable, et qui ne se pourra jamais altérer.*

Un des plus faciles moyens de témoigner du regret de votre faute, et de satisfaire à votre frère offensé et à la Communauté qui a été scandalisée de votre escapade, c'est d'en demander quelque pénitence en public, selon la méthode de la Religion où vous vivez.

Cette humilité réparera votre manquement, dans une plus grande facilité et avec une plus grande efficacité que si vous demandiez pardon en particulier. Si vous en doutez, adressez-vous à votre confesseur ou à votre Supérieur, et suivez en cela leur direction.

Grâces à Dieu, j'ai toujours vu dans notre Compagnie une grande paix et une cordiale charité. Tâchons de les conserver, même au péril de notre honneur, de nos contentements et de notre propre vie. J'espère que si vous pratiquez les avis que nous avons donnés, vous y trouverez une grande facilité et une grande satisfaction.

CHAPITRE VIII.

LE RELIGIEUX CONVERS DOIT PARLER DE CHOSES SPIRITUELLES TANT DANS SON MONASTÈRE QU'AU DEHORS.

I. Utilité de la langue. — II. Motifs de régler sa langue : 1° Dieu le désire ; 2° les Anges se plaisent a entendre parler de Dieu ; 3° l'État religieux oblige à des discours vertueux ; 4° les Saints ont pratiqué le saint exercice des conversations pieuses. — III. Moyens de bien parler de Dieu : 1° La Simplicité ; 2° la Prudence ; 3° la Réflexion ; 4° l'Amour de Dieu. — IV. Exemple des Convers qui ont parlé de Dieu avec fruit.

I. Un philosophe, étant prié par un grand roi de lui envoyer la meilleure partie d'une victime que l'on offrait aux dieux, lui envoya la langue.

Pour moi, j'estime que la meilleure partie des victimes qui se consacrent à Dieu par les vœux religieux, c'est le cœur, et ensuite la langue, qui en fait le sacrifice public. Le cœur est le fruit de l'arbre, la langue en est la feuille. L'un ne doit point être séparé de l'autre, si l'on ne veut tout perdre. La feuille est tenue dans la vigne comme la mère nourrice du raisin. Aussitôt qu'elle est tombée, elle

se dessèche et se brûle. Elle sert aussi beaucoup aux autres arbres, pour la beauté et pour l'utilité.

Il arrive même quelquefois que la feuille est plus précieuse et plus recherchée que le fruit, soit pour sa vertu médicinale, soit pour sa rareté, soit pour sa matière. Henri, landgrave de Misnie, fit un tournoi où il proposa un arbre nouveau, qui avait toutes ses feuilles d'or et d'argent. Il donnait une feuille d'argent à ceux qui avaient rompu leurs lances à la joute, et une feuille d'or à ceux qui faisaient tomber de cheval leurs adversaires.

Toutes les paroles du véritable et parfait Religieux doivent être précieuses. Si à la considération de son vœu de pauvreté vous ne les voulez point comparer à ces feuilles d'or et d'argent, comparez-les aux feuilles des arbres de l'île de Tilo, dans l'Inde, qui sont toujours verdoyantes, et ne tombent jamais, ni par la froidure de l'hiver, ni par les chaleurs de l'été. C'est pourquoi cette île est préférée aux autres, comme le témoigne saint Augustin.

II. La Maison religieuse où vous demeurez est une île divine, séparée de toute la terre et environnée de toutes parts de grâces continuelles et abondantes. Efforcez-vous de vous conserver dans une si parfaite vigueur, que vous ne perdiez pas une seule parole ; mais que tout ce que vous direz soit toujours dans une telle perfection qu'il soit vu favorablement du ciel et de la terre. Je vous mettrai ici quelques motifs qui vous animeront à cette diligence.

1. Le premier motif, qui est très puissant pour nous persuader que nos entretiens soient spirituels, c'est le plaisir qu'y prend Notre-Seigneur, comme à un signe très certain de l'amour que nous lui portons.

La bouche est le canal où se décharge la fontaine du cœur. On parle pour l'ordinaire de ce qu'on a sur le cœur, et de ce qui possède l'affection. Aimez-vous Dieu ardemment, assurez-vous que vous en parlerez et avec joie et avec facilité, sans vous lasser ni vous ennuyer.

Sainte Catherine de Sienne disait à son confesseur

qu'elle eût bien parlé cent jours et cent nuits de son cher époux Jésus-Christ, sans en ressentir ni fatigue ni aucune altération.

Sainte Scholastique prenait tant de contentement aux discours spirituels, qu'elle obtint une pluie miraculeuse, afin d'empêcher saint Benoît, son frère, de retourner à son monastère. Elle passa la nuit entière avec lui, ne parlant d'autres choses que de Dieu et des moyens de le bien servir.

La langue nous montre non seulement la maladie ou la santé du corps, mais aussi les affections de l'esprit. C'est pour cette raison qu'un sage philosophe commanda à un jeune homme, qui voulait être son écolier, de parler : afin, disait-il, de le pouvoir connaître.

Rien ne manifeste mieux le lieu de la naissance et l'éducation que la parole. Parlez, et à l'instant on jugera si vous êtes français, espagnol ou italien. Saint Pierre ne put si bien déguiser son accent, que de simples soldats ne reconnussent par cet indice qu'il était galiléen.

Le Religieux doit montrer que son pays est le Ciel, depuis qu'il s'est retiré de la terre. Ceux qui aiment et qui servent le siècle parlent des choses du siècle. Ils s'entretiennent de nouvelles, de procès, de trafic, de querelles, d'ordures et de semblables fatras. La raison n'ordonne-t-elle pas aux serviteurs de Dieu de discourir du paradis, des mystères sacrés, des vertus et des grandeurs de leur souverain Seigneur, qui est d'une dignité infinie et qui mériterait des louanges sans fin ?

Notre Sauveur, qui est la parole substantielle du Père éternel, a montré qu'il se plaisait aux entretiens de ses actions, se joignant aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, et leur faisant des questions pour leur faire continuer leurs discours.

Il le déclara encore plus expressément à des Religieux de l'Ordre de Saint-François. Il leur apparut au temps de leurs saintes conférences, sous la forme d'un beau jeune homme, et les assura que cette conversation lui pro-

curait du contentement. Et ensuite, il leur donna de très tendres sentiments de dévotion, et puis sa bénédiction.

Au contraire, ce divin Amateur des hommes se plaignit à un saint personnage, de la mauvaise conduite des chrétiens, et de ce qu'en leurs conversations et compagnies ils ne parlaient pas plus de lui que s'ils n'en avaient aucune connaissance.

Si nous suivons l'inclination de cet aimable Rédempteur, il gouvernera notre langue et la conduira par des routes qui lui seront agréables. Saint Chrysostome nous le certifie, et dit que Dieu prend plaisir à être sur la langue d'un homme qui parle de lui, et à le gouverner comme un coursier royal.

Saint Gilles, compagnon de saint François, en dit bien davantage, lorsqu'il assure que celui qui parle des choses saintes est la bouche de Dieu, et que celui qui parle des choses mauvaises est la bouche du démon.

La conclusion est bien aisée à prendre sur ces vérités, c'est la résolution de nous efforcer de conduire notre langue si bien, que notre Bien-Aimé soit loué dans nos discours, et que par ce moyen nous l'attirions et le retenions dans nos conversations.

2. Le second motif pour nous animer au discours des choses spirituelles, est que les Anges se plaisent à entendre les louanges de leur Créateur et de tout ce qui le touche, dans la bouche des hommes, et particulièrement dans la bouche des Religieux.

Ce plaisir attire ces bienheureux Esprits en la compagnie des personnes vertueuses qui s'entretiennent de Dieu et des choses saintes. Origène nous l'assure : « Les démons, dit-il, se trouvent aux cercles et aux assemblées des sorciers et des magiciens, y étant appelés par des paroles exécrables. De même les bons Anges viennent à nous et se mettent en notre compagnie, lorsque nous nous entretenons dans des discours spirituels, qui sont autant d'exorcismes qui chassent bien loin de nous les démons. »

Ce qu'assure cet illustre docteur se trouve vérifié dans plusieurs expériences. Je me contenterai d'une. Un ancien et saint Religieux avait obtenu de Dieu cette faveur signalée, que, lorsque ses frères s'entretenaient en des discours célestes, il apercevait des Anges qui s'approchaient d'eux et témoignaient en leurs visages et en leurs postures une grande joie et une grande allégresse. Mais aussitôt qu'ils se laissaient emporter à d'autres discours, il voyait que ces princes du paradis s'éloignaient d'eux et paraissaient dans une grande tristesse et dans l'indignation. Mais ce qui est surtout à remarquer, c'est qu'en même temps les démons déguisés en pourceaux pleins de fange et d'ordures se jetaient au milieu d'eux, et se frottant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, les emplissaient de leurs immondices et de leur puanteur. A la vue de ce triste spectacle, le bon vieillard se noyait dans ses larmes, et s'écriait par tous les monastères : *Mes frères, écartez de votre langue les vains et les longs entretiens. C'est une porte que vous ouvrez au démon pour entrer en vous, et pour perdre votre âme dans toute l'éternité.*

Si une conversation puérile et libertine est si agréable à nos ennemis et leur donne tant de force sur nous, ne devons-nous pas être toujours à la garde de notre bouche, pour ne permettre la sortie à aucune parole qui leur donne prise sur nous? Et si les saints entretiens nous amènent les Anges du Ciel et nous les unissent avec joie, qui ne s'efforcera de s'y rendre excellent et de jouir de ce qu'ils nous apportent?

3. Le troisième motif qui nous doit contraindre à des discours vertueux et spirituels, c'est notre état de religieux, qui nous a consacrés entièrement à Dieu. Ce serait une monstruosité que d'avoir un cœur de religieux et une langue de séculier.

La parole et la pensée sont deux sœurs, l'une ne se peut séparer de l'autre. Vous ne devez penser qu'à Dieu dans une maison qui lui est totalement dédiée, et par consé-

quent, vous ne devez parler que de sa divine majesté et de ce qui appartient à son service.

« Vous avez consacré votre bouche à l'Évangile, disait saint Jérôme, ne l'ouvrez jamais à des niaiseries et à des fatras. »

Saint Bernard me fait peur lorsqu'il dit : « Les paroles frivoles et les contes de bagatelles sont des bagatelles dans la bouche d'un homme du siècle, mais sont des blasphèmes chez celui qui s'est dévoué à Dieu dans un cloître. »

Le Religieux s'embaume lui-même et toute sa famille, lorsqu'il met en avant des propos du paradis. Salomon, le plus sage des hommes, compare un sage discours à un rayon de miel. Et Homère, parlant de Nestor, certifie que ses paroles étaient plus douces que le miel. Le roi David assure de lui-même que les paroles qui étaient de Dieu, se trouvaient dans sa bouche plus douces que le miel.

Sainte Brigitte prenait un contentement indicible dans les saints entretiens, et avait une telle horreur des mauvais discours, qu'aussitôt qu'on lui tenait un propos dissolu, elle sentait une amertume dans sa bouche et une puanteur de soufre au nez.

Cette douceur d'une divine conversation n'est point infructueuse. Elle charme et apaise toutes les passions de notre âme. « Le miel, dit le docteur Lévi, expliquant le passage susallégué, sert pour adoucir et pour ôter les douleurs du corps, quand quelque membre a été foulé, ou qu'il est affligé de quelque autre maladie. Et un bon discours sert à chasser la tristesse, la colère, l'envie, et les autres anxiétés et infirmités de l'esprit. »

Un Religieux qui parle de Dieu répand partout une odeur très suave, qui réjouit tous ceux qui l'approchent, et leur fait concevoir une haute estime de sa vertu et de tout son Ordre. Pour cette cause, saint Bernard priait tous ses frères de se comporter dans une telle réserve en conversant, que tous ceux qui les verraient et qui leur prête-

raient l'oreille en fussent bien édifiés, et jugeassent qu'ils étaient vraiment religieux.

Le Religieux est obligé de profiter à son prochain non seulement par ses actions, mais aussi par ses paroles. Saint Paul disait aux Éphésiens : « Qu'aucune parole mauvaise ne sorte de votre bouche. Mais que vos discours soient de choses spirituelles et d'édification et profitables aux assistants. »

Si cela se dit aux chrétiens, que doivent faire ceux qui ont abandonné toutes les vanités du siècle? Le Père Jean Gontery, très zélé serviteur de Dieu et très illustre prédicateur en notre Compagnie, avait coutume de dire qu'un Jésuite (comme aussi tout autre Religieux) doit toujours prêcher. Et il le faisait en perfection, ne s'entretenant jamais que de choses utiles au progrès des vertus et à l'avancement de la gloire de Dieu. Aussi n'allait-il jamais en conversation (selon le conseil de saint Bernard et de saint Bonaventure) qu'il n'eût préparé quelque bon discours, proportionné à l'humeur, à la vertu, à la capacité, à la disposition et à la nécessité de ceux qu'il allait visiter.

Il est très nécessaire d'user de cette prévoyance ; car, si après beaucoup de soin il est fort difficile de ne point faillir en paroles, que sera-ce si nous nous jetons à l'aveugle et à l'étourdie dans de longs discours?

Concluons donc que dans le souvenir que nous sommes des Religieux consacrés à Dieu, nous devons lui consacrer parfaitement notre langue et nos discours, et ne point plaindre nos peines, pour les faire réussir à sa gloire et à l'utilité de nos frères, et des personnes qui vivent dans l'embarras du siècle corrompu.

4. Le quatrième motif pour nous animer aux entretiens spirituels, c'est l'exemple des Saints qui se sont rendus excellents en cet exercice, et l'ont pratiqué avec un soin admirable toute leur vie.

Saint Louis de Gonzague s'y portait dans une telle chaleur, que plusieurs profitaient plus dans sa conversation que

dans leurs oraisons ; et sa constance jointe à son industrie fut d'une telle efficacité, que deux cents Religieux qui étaient au collège Romain, animés par son exemple et par ses discours, ne parlaient que de Dieu dans leurs récréations.

Les âmes élevées par la grâce ont fait des merveilles par ce moyen. Saint Ignace a fondé notre Compagnie, gagnant à Dieu saint Xavier et ses autres huit compagnons par de bons et de fervents discours.

Les historiens de saint François Xavier racontent de lui, chose très étonnante, qu'il faisait plus de profit dans sa conversation qu'il n'en faisait dans ses prédications. Et cependant nous savons combien prodigieux ont été les fruits qu'il a faits dans l'Italie, dans le Portugal et dans l'Inde en prêchant.

Le Père Pierre le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace, a fait des merveilles presque par toute l'Europe par ses divins entretiens. Aussitôt qu'il entrait dans une compagnie, il faisait prudemment et modestement connaître qu'il était tout à Dieu, et qu'il avait un ardent désir de le servir. Il assurait que cette honnête et sainte liberté lui avait beaucoup servi pour tenir dans la réserve et dans la modestie tous ceux qu'il rencontrait, même dans les hôtelleries en voyageant, et pour se frayer l'entrée à des discours salutaires.

Saint François d'Assise faisait un si grand état de parler de Dieu dans la conversation, qu'il faisait souvent des conférences spirituelles avec ses Religieux, à dessein de leur bien apprendre ce langage des Anges, et de les rendre propres à s'en servir dans la fréquentation des séculiers.

Saint Thomas d'Aquin avait son esprit si attaché à Dieu, que dans ses entretiens familiers il ne parlait jamais que de choses saintes et profitables au salut des âmes. Ce soin lui donnait un tel avantage, qu'après avoir parlé aux hommes, il n'avait nulle peine de recueillir son esprit pour l'étude, pour la méditation et pour l'oraison.

Saint François de Borgia avait cette pratique si à cœur, que celui qui ne saurait point la force que donne l'amour de Dieu pour se détacher de la terre, l'estimerait s'être jeté dans l'excès. Visitant les plus grandes dames de la cour d'Espagne, il ne leur parlait jamais que du salut de leurs âmes, de la manière de bien gouverner leurs familles et leurs sujets, et de l'institut de la Compagnie, pour les affectionner à la maintenir et à l'augmenter dans les occasions.— Il parlait même à l'empereur Charles-Quint des exercices salutaires à sa perfection et utiles pour se disposer à la mort. — Il était si résolu de s'entretenir uniquement de Dieu, que si quelqu'un mettait en avant des discours impertinents, il tâchait adroitement de donner un autre cours à la conversation. — S'il n'en pouvait venir à bout, il ne s'y rendait point attentif, et tenait son cœur et son esprit arrêtés en Dieu. — Comme on lui reprochait un jour qu'il ne répondait point à propos, il repartit *qu'il aimait mieux être estimé idiot que de perdre son temps.*

Concluons donc que, puisque nous sommes entrés dans la maison des Saints, et que nous nous sommes faits compagnons de leur voyage, nous devons tenir leur route pour arriver à leur terme.

Si le vol des Saints nous semble trop élevé, suivons au moins un païen. Pythagore, philosophe de grand renom, disait sagement : *Ou taisez-vous, ou dites quelque chose qui soit meilleur que le silence.*

Ce conseil convient parfaitement à un frère convers. Son état et sa profession le dispensent de parler beaucoup en compagnie, et lui donnent une liberté absolue, ou de se taire, ou de ne parler que de Dieu. Ce serait une messéante et une ridicule vanité, si un pauvre frère qui est entré en Religion pour se cacher au monde, faisait l'entendu dans des affaires qui ne le touchent point et qu'il doit ignorer.

III. Le silence est un très grand ornement des Religieux qui n'ont point étudié, et il les fera estimer parmi

les personnes de condition, et qui se sont adonnées aux sciences. Mais ils doivent parler, et parler de Dieu à leurs serviteurs, aux censiers de la maison, aux artisans, et aux personnes pauvres et d'une basse naissance. Voyons brièvement quatre moyens pour vous y aider.

1. La simplicité et l'humilité servent extrêmement à ce dessein. On ne vous demande nullement que vous parliez de choses subtiles et qui surpassent votre portée. Vos Règles, la raison, la bienséance et l'édification vous le défendent. Parlez avec une humble simplicité de choses faciles et morales, telles que sont la fuite du péché, l'amour de Dieu, le paradis, l'enfer, la vie de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, des Saints, des Pères et des Frères de votre Religion, et de choses pareilles. Surtout excitez ceux à qui vous vous adressez à fréquenter les sacrements de Confession et de Communion et les prédications.

Dites simplement : J'ai médité aujourd'hui sur tel mystère, et telle pensée m'a fort touché ; j'ai fait ma lecture de la mortification, et j'ai admiré celle de saint Siméon Stylite sur la colonne ; de saint Paul Ermite, dans le désert ; de saint Benoît, dans sa grotte ; de saint Ignace, à Manrésa, et de saint François en toute sa vie.

2. Laissez parler les serviteurs, les censiers et les artisans qui travaillent pour la maison. Permettez qu'ils racontent leurs bonnes et leurs mauvaises aventures. Tirez-en ensuite cette conséquence, qu'ils sont bien obligés à Dieu de ce qu'il les a préservés de cette maladie et de cet accident fâcheux et malencontreux. Dans leurs pertes, montrez-leur l'instabilité des biens de cette vie, et le bonheur de l'éternelle félicité. Ayez pour eux de la compassion, pleurez avec eux, et puis élevez leurs yeux et leur cœur au Ciel, d'où ils doivent attendre du secours. Apportez-leur quelque bel exemple de la patience de saint Clément, évêque d'Ancyre, qui a tant souffert l'espace de vingt-huit ans ; et surtout des Saints dont on fait la fête le jour même ou durant la semaine. Persuadez-leur d'avoir

confiance à la glorieuse Vierge, à leur Patron, à leur bon Ange gardien, et à votre Fondateur, en la maison duquel ils servent. Parlez-leur souvent de la Passion de l'aimable et adorable Jésus : et vous verrez qu'elle les touchera, les attendrira et les fortifiera puissamment.

3. Dans les examens de votre conscience et dans vos méditations, faites une sérieuse réflexion sur les occasions que vous avez de parler de choses saintes, et sur les moyens particuliers que vous en avez, ayant égard au naturel, aux occupations et aux inclinations de ceux que vous fréquentez.

Ces réflexions vous rendront industrieux, et d'une conversation utile et agréable. J'ai connu un de nos frères coadjuteurs nommé Guillaume Pigeon, lequel est mort à Reims depuis trois ou quatre ans. Ce bon frère avait un si excellent don pour la conversation, que fort peu de prêtres dans la province avaient plus de dextérité et de bonheur pour entrer dans les cœurs de ceux du collège et de la ville, et pour leur dire ce qui était nécessaire à l'avancement de la gloire de Dieu. Il ne sortait néanmoins jamais de la manière de converser qui est convenable à un frère qui n'a point étudié. Ce soin de parler de choses spirituelles lui donnait un tel ascendant sur les serviteurs et sur tous les officiers externes, qu'il les maniait à sa volonté et qu'il les renvoyait toujours contents et bien édifiés d'auprès de lui.

Si vous trouvez dans l'expérience que vous ne pouvez continuer un discours, ne perdez point cependant courage, et racontez quelque petite histoire à ceux avec qui vous avez correspondance pour vos offices.

Quand même vous ne devriez dire qu'un bon mot, ne quittez jamais personne sans le pousser à la fuite du péché ou à quelque sainte pratique pour son salut. Un homme très débauché, et qui ne voulait entendre aucun discours de Dieu, fut parfaitement converti par cette seule sentence que lui dit un fervent Religieux au sortir de son

logis : *Monsieur, faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît, et ne faites jamais aux autres ce que vous ne désireriez point vous être fait ; et vous serez sauvé.* Il l'exécuta avec une telle exactitude et dans une telle ardeur, qu'il mourut dans l'exercice de la charité de son prochain : on eut une révélation particulière de son salut.

4. Le moyen le plus court, le plus doux et le plus assuré pour parler excellemment de Dieu et de ses grandeurs, c'est de l'aimer de tout son cœur. L'amour est toujours éloquent et ne peut s'empêcher de raconter les beaux faits de son bien-aimé.

« Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez. » Et moi je vous dis : Aimez, et dites ce que vous voudrez : tout sera agréable à Dieu, utile à votre prochain et honorable à vous-même.

Quand vous n'auriez point de langue, les paroles ne vous manqueront jamais, si votre cœur est entièrement marqué du saint Nom de Jésus et du sceau sacré de son amour. Saint Potite, saint Placide et saint Aigulphe, martyrs, louaient Dieu ayant la langue coupée, et parlaient de sa puissance, de sa bonté et de sa sagesse aux tyrans et aux chrétiens.

Ebroin fit couper la langue à saint Léger, évêque d'Autun. Le Saint ne laissa pas néanmoins de parler de Dieu et de chanter ses louanges pendant deux ans entiers.

L'amour de Dieu conserva la parole à un certain voleur et assassin nommé David, qui s'était fait religieux. Il s'adonna dans une telle chaleur à la pénitence, que Dieu lui envoya un Ange qui lui révéla que ses péchés lui étaient pardonnés. Il en avait conçu une telle horreur à cause de leur énormité, qu'il ne pouvait se résoudre à croire cette nouvelle, qui lui semblait totalement improbable. L'Ange lui dit alors qu'en punition de son incrédulité, il serait muet le reste de sa vie. Le fervent serviteur de Dieu s'écria : *Non, non ; il n'en sera pas ainsi. Quoi donc! serait-il*

possible qu'ayant eu l'usage de la langue pour jurer, pour renier, pour blasphémer et pour commettre une infinité de péchés, j'en fusse privé lorsque j'ai résolu d'en louer et d'en bénir mon Seigneur et mon Dieu ? Ou ôtez-moi la vie, ou ne m'ôtez point la parole, qui me sert à m'enflammer d'amour pour mon souverain Bien. — A la bonne heure, répliqua l'Ange, *quand vous prierez Dieu ou que vous parlerez de lui, vous aurez un libre usage de votre langue comme auparavant ; mais en toutes les autres choses vous serez muet. — Voilà tout mon désir,* repartit David. Ainsi il demeura muet pour les choses de la terre et très éloquent pour celles du Ciel.

Ayez le même cœur, et vous aurez la même bouche. Et quoique vous parliez d'un langage grossier et peu intelligible, vous pénétrerez le plus profond de l'âme de ceux qui vous entendront. Saint Servais, évêque de Tongres, parlant en sa langue maternelle dans la chaire, au confessionnal et dans la conversation spirituelle, était compris par tout le monde. Mais lorsqu'il parlait des choses terrestres et temporelles, il n'était entendu de personne, et ne concevait rien de tout ce qu'on lui disait s'il n'avait un interprète.

Concluons donc que ce n'est point tant notre incapacité et le défaut de notre langue qui nous ferment la bouche et nous rendent muets, que le manque d'amour de Dieu et nos imperfections.

Cette vérité parut avec éclat dans l'Afrique et dans Constantinople. Hunéric, roi des Vandales, étant infecté de l'hérésie d'Arius, fit couper la langue à plusieurs chrétiens en Afrique. Le Ciel conserva la parole à ces généreux soldats, à la confusion de ce barbare. Procope assure qu'ils s'en allèrent à Constantinople, et que tous les bourgeois de cette ville royale furent témoins de ce miracle, et les entendirent parler aussi distinctement et aussi parfaitement que si rien ne leur fût arrivé. Deux d'entre eux s'étant souillés du péché impur, devinrent aussitôt muets, et le demeurèrent toute leur vie.

Tous les vices saisissent le cœur et lient la langue, quand il est question de traiter des choses divines. Otez ces liens; gardez vos Règles : soyez Religieux tout à fait et sans réserve, et les paroles ne vous manqueront pas plus que les feuilles à un arbre bien enraciné et planté dans le paradis terrestre, où les frimas de l'hiver et les ardeurs de l'été ne lui font aucun dommage.

IV. Si nous n'avions point de frères convers qui nous eussent précédés et que les vertus eussent rendus éloquents, nous aurions quelque excuse, au moins en apparence. Mais que répondrons-nous à saint Félix, au frère François de l'Enfant-Jésus, et à plusieurs autres, qui ont fait des fruits incroyables par leur conversation? Mettons-en ici quelques-uns pour nous servir d'exemple.

Saint Félix, frère laïque capucin, consolait les malades dans les maisons particulières et dans les hôpitaux publics, avec une ferveur et une adresse admirables ; il instruisait les pauvres, leur donnait courage dans leurs misères et les empêchait de s'abandonner au vice.

Quand il trouvait quelque libertin en allant à la quête par la ville de Rome, il l'abordait dans une grande modestie et une grande civilité, et entrant en discours avec lui, il lui disait : *Ah! pauvret! où allez-vous? Hélas! ne voyez-vous point que vous êtes dans le chemin de l'enfer? Estimez-vous un petit malheur d'être éternellement dans des feux qui ne s'éteindront jamais, et de vivre au milieu des démons qui ne cesseront point de vous tourmenter? Pensez, pensez au salut de votre âme, qui est capable de voir Dieu en paradis, et d'avoir tous les contentements imaginables dans l'éternité bienheureuse! Ne savez-vous pas qu'il vous faut mourir, et peut-être aujourd'hui? Êtes-vous certain de vivre encore une heure, et de n'être point puni de Dieu dans le péché même? C'est votre Juge. Il vous voit en tout lieu. Prenez garde à vous.* Il disait ces paroles dans une telle ferveur qu'il en convertissait plusieurs.

Lorsqu'il entrait au logis de quelque seigneur, de quelque dame, ou de quelque autre femme bienfaitrice de l'Ordre, s'il y rencontrait une trop grande attache à leurs enfants, à leurs richesses, et à d'autres choses temporelles, il les reprenait avec zèle, sans toutefois oublier la prudence, ni la modestie. Il leur montrait que ce n'était point sagesse ni bon ménage que de changer l'or en paille, les pierres précieuses en cailloux, le Ciel en terre, et Dieu en créature.

Il ne parlait point sans fruit. Dieu avait donné une telle efficacité à ses avertissements, qu'il faisait même tomber les épées des mains de ceux qui se voulaient égorger. Il retirait du vice les pécheurs les plus obstinés, et les élevait à l'amour de Dieu.

Saint Philippe de Néri, fondateur des Pères de l'Oratoire, se plaisait fort aux entretiens de ce saint frère, et y sentait du profit pour son âme. De là procéda la grande amitié et l'intime familiarité qu'ils eurent toujours ensemble.

Frère François de l'Enfant-Jésus, Carme déchaussé, ne me semble pas moins admirable en ses discours spirituels, et dans le crédit qu'ils lui donnèrent par toute l'Espagne auprès des plus grands de la cour et des rois mêmes.

Philippe II, un des rois les plus graves, les plus sages et les plus fortunés de ce grand royaume, l'aimait si tendrement et l'honorait si cordialement, que Ruis de Velasquez disait que, de trois sortes de personnes à qui Philippe portait du respect et faisait de l'honneur (à savoir, aux hommes vertueux, aux hommes doctes et aux seigneurs et princes), il n'en était aucune à qui il lui eût jamais vu faire une plus grande démonstration de familiarité qu'au frère François de l'Enfant-Jésus.

Ce sage roi, voulant retirer son esprit de l'embarras ennuyeux des affaires royales, se mettait à l'écart avec ses enfants et avec le bon frère François, et s'y entretenait de

discours spirituels. Le serviteur de Dieu inventait des jeux innocents, afin que ces princes trouvassent de la joie et de l'allégresse en ces saintes conférences.

Quelquefois il faisait que le roi, ses enfants et lui remerciaient Dieu à leur tour de tous les biens signalés qu'il leur avait faits, sans répéter ce qui avait déjà été dit. D'autres fois il trouvait d'autres inventions pour éviter l'ennui et le dégoût.

Il avait un si grand ascendant sur l'esprit de Philippe II, et il était si adroit et si efficace à chasser la tristesse de son cœur, que s'il survenait quelque fâcheux accident dans les affaires de l'État, on ne trouvait point de meilleure bouche pour lui en porter la nouvelle, ou pour le consoler s'il la savait, que celle du frère François.

Philippe III, qui lui succéda à la couronne, n'eut pas moins d'estime de ce serviteur de Dieu, et ne lui porta pas moins d'amour et de respect. Lorsqu'on le fit passer de Valence à Madrid, il fit préparer des réjouissances publiques pour sa bienvenue.

Cet homme céleste ne permettait point que ces honneurs fussent vains et inutiles. Il se servait de cette familiarité avec le roi, afin de l'avertir de ce qui concernait son salut. Il prenait une sainte liberté de lui dire de bonnes vérités que personne n'ose dire aux grands du monde. Et ce prince était d'un naturel si doux et si débonnaire, et avait une si haute estime de la vertu de ce bon frère, qu'il recevait volontiers ses avis et les mettait à profit.

La reine l'envoyait souvent chercher, et employait avec lui plusieurs heures en discours spirituels. Elle le faisait souvent dîner au palais sur une petite table près de la sienne, afin de jouir un peu plus longtemps de ses saints entretiens et de sanctifier sa famille par sa présence. Elle tâchait de savoir quelles viandes étaient plus à son goût, et les lui faisait apprêter.

Il n'appelait point le roi et la reine d'autres noms que de frère et de sœur, et cette franchise leur était agréable. Il

traitait avec eux presque de la même manière qu'avec les Pères et les Frères de son monastère.

Dieu récompensa la bonté de ces âmes dévotes en leur accordant un fils par ses prières ; et elles donnèrent en reconnaissance deux mille ducats d'aumône, selon la volonté et l'ordre particulier du serviteur de Dieu.

Quoi donc ! nous ne pourrons et nous n'oserons, ou plutôt nous ne daignerons pas dire un bon mot à un valet, à un laboureur, à un artisan, à un bourgeois, pendant que ce fervent et zélé frère entretient les princes et les rois de discours saints et religieux ! Disons-le, et disons-le avec sincérité et avec vérité : c'est le seul manquement d'une vertu mâle et généreuse qui nous empêche de faire de grands biens partout où nous nous rencontrons.

Jean Brion, qui de pasteur de brebis s'était fait Religieux en notre Compagnie, fut seize ans cuisinier dans deux maisons de probation. Il résolut de ne jamais parler que de Dieu, et par un soigneux exercice, il obtint si parfaitement cette grâce, qu'il raffermissait par ses discours, quoique simples, les novices qui se laissaient aller au découragement, et dissipait toutes leurs tristesses et leurs anxiétés.

Notre frère Jean Ximenès, étant occupé au labourage, avait une très grande soif du salut du prochain. Il accostait les laboureurs séculiers, et leur parlait de ce qui est nécessaire pour se retirer du vice et pour profiter dans la vertu. Cette ferveur et cette adresse lui captivaient le cœur de chacun, et presque tous profitaient beaucoup de ses enseignements. Un jour, fondant en larmes de dévotion, et touché d'un saint désir de ne jamais se séparer de son Bien-Aimé et d'avancer sa gloire partout, il résolut de parler de Dieu indifféremment avec tous ceux avec qui il converserait, soit qu'ils fussent doctes ou non, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, hommes ou femmes. Et Dieu donnait une telle bénédiction à ses paroles simples et grossières, que plusieurs en furent fort touchés et excités à une plus grande

perfection, tant au dedans qu'au dehors du collège où il demeurait.

Notre frère saint Alphonse Rodriguez a été presque toute sa vie portier en notre Compagnie. Il se trouvait toujours à la récréation commune après le repas, lorsqu'il était obligé d'y assister, et ne se retirait point à l'écart avec personne. Il se plaçait tant qu'il pouvait au dernier lieu, et ne parlait jamais le premier, étant plus désireux d'apprendre que d'enseigner. Si le discours était utile, il s'efforçait de le continuer, sinon, il tâchait de le détourner adroitement et modestement. S'il n'en pouvait venir à bout, il se taisait, et occupait son esprit à quelque pieuse méditation.

Don Carlos de Colomna, gouverneur de la ville et de la citadelle de Cambrai, ambassadeur ordinaire de Sa Majesté en Angleterre, et en même temps vice-roi de Majorque, étant un jour en récréation dans le collège, remarqua que le frère Alphonse ne disait mot. Comme il l'aimait tendrement, il lui demanda ce qu'il pensait durant ce silence. Le Supérieur lui commanda d'obéir au vice-roi, et de lui dire dans la franchise ce qu'il méditait.

Alphonse obéit simplement, et parla des misères de la vie humaine, de la certitude de la mort, de l'incertitude de son heure, du danger où l'âme se trouve en ce temps-là, de la rigueur du jugement particulier et des peines de l'enfer. Il en parla avec tant d'éloquence et d'énergie, que tous se regardaient comme interdits, sans savoir que dire. Il continua longtemps son discours, dans cette chaleur divine. Enfin le vice-roi se tournant vers ceux qui étaient là, leur dit en souriant : *Voilà donc, mes Pères, le dessert que vous me réserviez !* Il ajouta beaucoup de choses à la louange du frère Alphonse, et sortit fort édifié de ses discours. Ce frère attaché au Ciel négligeait toutes les nouvelles de la terre, et ne prêtait point l'oreille aux discours qui n'étaient point utiles et spirituels ; mais il s'endormait alors. Si l'on reprenait le discours des choses divines, il se réveillait incontinent.

Lorsque j'ai parlé du zèle des âmes, j'ai montré le profit qu'il faisait par ses entretiens dans l'âme des écoliers, des Religieux et des Docteurs mêmes.

Direz-vous donc que vous êtes un pauvre frère convers qui n'avez point étudié, et que par conséquent vous ne pouvez point commencer ni continuer un discours, et que vous ne savez point assez de choses remarquables pour parler en compagnie ? En vérité, j'ai bien peur que votre langue ne souffre beaucoup en purgatoire pour cette négligence peu pardonnable.

Si, nonobstant tout ce que nous avons dit, vous jugez devant Dieu que vous n'êtes nullement propre à parler de Dieu pour aider les autres, il ne nous reste qu'un conseil, mais très important, à vous donner. Puisque vous ne pouvez être le maître des autres, soyez leur bon écolier. Venez à la récréation commune, lorsque votre Règle le permet ; joignez-vous aux plus fervents, et dont vous avez lieu d'attendre plus de lumière et plus de chaleur. Interrogez-les de ce qui vous est le plus nécessaire. Recevez avec démonstration de joie ce qu'ils vous disent. Témoignez-leur le désir que vous avez de vous faire instruire de tout ce qui appartient à votre salut et à votre perfection.

Les païens ont souvent quitté leur pays, et quelquefois tous leurs biens, pour pouvoir converser avec les gens doctes et pour en prendre de belles connaissances.

Pythagore, Solon, Platon, et plusieurs autres, ont voyagé avec beaucoup de frais, de dangers et de fatigues par diverses provinces, pour conférer avec les prêtres et avec les docteurs, et pour en tirer quelque nouvelle lumière.

Anacharsis, qui devait par son droit d'aînesse hériter du royaume de la Scythie, le céda à son frère cadet, et vint en Grèce pour y avoir l'intelligence de la philosophie, et pour converser avec les hommes savants.

Démocrite était fils d'un père si riche, qu'il avait fait à ses frais un festin pour toute l'armée de Xerxès, roi de Perse, où l'on comptait dix-sept cent mille hommes. Après

la mort de son père, il quitta tous ses biens, qui étaient innombrables, et prit seulement autant d'argent qu'il était nécessaire pour voyager par diverses nations, et y apprendre les sciences les plus belles et les plus élevées. Il alla premièrement en Égypte, et y étudia chez les prêtres les plus renommés. De là il visita la Chaldée et l'Inde, où il eut une grande familiarité avec les Mages et les Gymnosophistes. Il vint ensuite dans la Grèce, où il se fit écolier de Socrate, qui pour lors était l'oracle d'Athènes. Enfin, après avoir rempli son esprit de toutes les belles vérités qu'il put, il se creva les yeux du corps, afin de n'en être point détourné dans la contemplation de ce qu'il avait appris.

Quel travail n'eussent entrepris ces philosophes pour apprendre la science des Saints, s'ils eussent eu la foi que nous avons, et le bonheur d'être au milieu des étoiles du paradis!

Que répondrons-nous donc, au jour du jugement, à ces pauvres aveuglés? Nous avons dans nos maisons les vives sources des sciences célestes, qui versent sans cesse les eaux de la sagesse, et rassasient avec joie tous ceux qui en goûtent. Ne perdons point, en nous retirant de leur conversation, une si belle occasion de profiter. Un membre qui se divise du reste du corps, n'en reçoit point l'influence nécessaire pour la vie et pour le mouvement; en peu de temps, il devient sec, aride, puant, et mérite d'être entièrement rejeté comme fâcheux et intolérable.

On ne vous demande nullement des discours doctes et élevés, mais quelque bon mot, au moins en interrogeant et en tâchant d'apprendre ce que vous ignorez. Dieu bénira votre diligence, et de jour en jour vous communiquera des rayons plus lumineux et des ardeurs plus divines, pour vous élever à une haute perfection. Ne refusez point un bien dont l'acquisition vous est si facile, et le fruit si utile pour obtenir une très grande gloire dans l'éternité.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

L'EXCELLENCE, L'UTILITÉ ET LE BONHEUR DE L'ÉTAT DES FRÈRES CONVERS DANS TOUTES LES RELIGIONS.

SECTION PREMIÈRE.

EXCELLENCE DE L'ÉTAT DES FRÈRES CONVERS.

CHAPITRE Ier. — Les Saints ont eu en grande estime l'état des Religieux occupés aux offices de Marthe. . 1
CHAPITRE II. — Les Nobles et les Savants ont beaucoup estimé la condition des Religieux qui font les offices de Marthe. 7
CHAPITRE III. — Dieu a souvent communiqué des dons et des grâces admirables aux Religieux qui font les offices de Marthe. 15

SECTION II.

UTILITÉ DE L'ÉTAT DES FRÈRES CONVERS.

CHAPITRE Ier. — Le Religieux occupé aux exercices de Marthe trouve plus de facilité à se sauver que celui qui est prêtre. 24
CHAPITRE II. — Le Religieux convers ne doit pas tant s'assurer sur son état qu'il ne s'efforce aussi de tendre à la perfection. 30

SECTION III.

BONHEUR DE L'ÉTAT DES FRÈRES CONVERS.

CHAPITRE Ier. — L'état du Religieux occupé aux offices de Marthe n'est pas moins un état de joie que celui des prêtres. 41
CHAPITRE II. — Le Religieux occupé aux offices de Marthe a plus d'occasions d'une vraie joie que les prêtres. . 52

LIVRE SECOND

VERTUS QUE LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE DOIT PRATIQUER ENVERS DIEU.

CHAPITRE Ier. — Vertus théologales : Foi, Espérance, Charité, nécessaires au Religieux employé aux offices de Marthe. 57
CHAPITRE II. — De l'Oraison en général. Combien elle est nécessaire au Religieux occupé aux offices de Marthe. 77
CHAPITRE III. — De l'Oraison Vocale, et combien elle est nécessaire au Religieux occupé aux offices de Marthe. 90
CHAPITRE IV. — De l'Oraison Mentale, combien elle est facile au Religieux occupé aux offices et aux exercices de Marthe 98
CHAPITRE V. — De la Préparation à l'oraison mentale. . 103
CHAPITRE VI. — Méthode pour méditer facilement et utilement, propre aux Religieux occupés aux offices de Marthe. 116
CHAPITRE VII. — Dieu communique le don de Contemplation aux Religieux qui s'occupent aux offices de Marthe. 123
CHAPITRE VIII. — Empêchements de l'oraison et leurs Remèdes. 136
CHAPITRE IX. — Moyen de prier Dieu, et d'être en dévotion toute la journée, par les oraisons et l'exercice de la présence de Dieu 156
CHAPITRE X. — Avec quelle dévotion les Religieux occupés aux offices de Marthe doivent passer les fêtes et les dimanches. 173
CHAPITRE XI. — L'estime et l'affection portées à Jésus-Christ, à Notre-Dame et aux Saints servent à bien passer leurs fêtes. 185
CHAPITRE XII. — Les frères convers doivent ouïr et servir la Messe avec joie, ferveur et dévotion. 197
CHAPITRE XIII. — Moyens pour faire une bonne et fructueuse Confession, propres aux Religieux occupés aux offices de Marthe. 220
CHAPITRE XIV. — Combien le sacrement de l'Eucharistie est important aux Religieux occupés aux offices de Marthe. 241

Chapitre XV. — Méthode pour réciter dévotement son Chapelet et son Rosaire 267
Chapitre XVI. — Manière facile et nécessaire aux frères convers pour faire la Lecture Spirituelle avec dévotion et avec profit. 289
Chapitre XVII. — Les Prédications peuvent aider à nous rendre parfaits, si nous les entendons comme il faut. 298
Chapitre XVIII. — Avec quelle dévotion les frères convers doivent assister à Vêpres et aux autres Heures canoniales. 314

LIVRE TROISIÈME

VERTUS QUE LE RELIGIEUX OCCUPÉ AUX OFFICES DE MARTHE DOIT PRATIQUER ENVERS LE PROCHAIN.

Chapitre Ier. — Le Religieux occupé aux offices de Marthe doit Amour, Respect et Obéissance à ses Supérieurs . 321
Chapitre II. — Le Religieux occupé aux offices et aux exercices de Marthe doit garder les Règles communes de son monastère. 351
Chapitre III. — Les Religieux occupés aux offices et aux exercices de Marthe doivent porter un singulier respect aux prêtres. 370
Chapitre IV. — Comment le Religieux occupé aux offices de Marthe doit se comporter envers les autres frères. 382
Chapitre V. — Comment le Religieux occupé aux offices de Marthe doit se comporter envers les séculiers. . . 403
Chapitre VI. — Les vertus nécessaires aux Religieux occupés aux offices de Marthe, pour bien converser hors de la maison. 419
Chapitre VII. — Quels discours doit éviter le Religieux occupé aux offices de Marthe, dans la maison ou en ville. 446
Chapitre VIII. — Le Religieux occupé aux offices de Marthe doit parler des choses spirituelles en conversation 482

Imp. Notre-Dame des Prés. — Ern. Duquat, directeur.
Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).

244.34
L492
44129

LE BLANC, THOMAS, S. J.

AUTHOR Le Saint Travail de Mains ou La Manière de Gagner le Ciel

TITLE Tome I

DATE LOANED	BORROWER'S NAME
	STORAGE - CBPL

44129